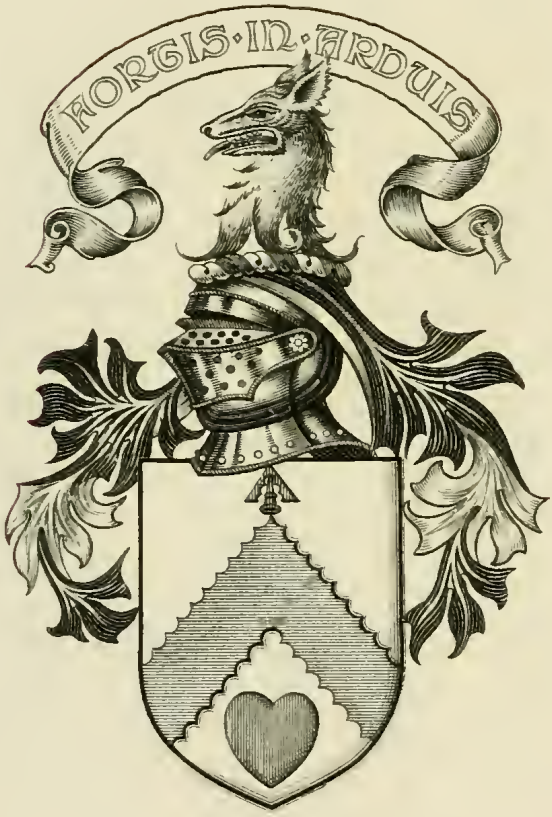
Bayvent & Chevallier
Livres et Manuscrits
Rue de la Banque Paris



JAMES NORMAN METHVEN

NATIONAL LIBRARY OF SCOTLAND

Oss. 191

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

OSSIAN

BARDE DU IIIe SIÈCLE

POËMES GAÉLIQUES

RECUEILLIS

PAR JAMES MAC-PHERSON

TRADUCTION REVUE SUR LA DERNIÈRE ÉDITION ANGLAISE

ET PRÉCÉDÉE

DE RECHERCHES CRITIQUES SUR OSSIAN
ET LES CALÉDONIENS

PAR P. CHRISTIAN

PUBLICATION DE CH. LAHURE
Imprimeur à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

NATIONAL LIBRARY OF SCOTLAND
4 SEP 1941

ÉTUDE CRITIQUE

SUR OSSIAN.

Un illustre capitaine de l'antiquité avait ordonné que les œuvres d'Homère, serrées précieusement dans une cassette de cèdre incrustée d'or et de pierreries, fussent portées partout à sa suite. Je ne sais si, de nos jours, Napoléon lisait souvent le rhapsode grec; mais il faisait à une petite édition anglaise d'Ossian les honneurs de son intimité. Cette prédilection, de la part d'un homme qui, dans les moindres particularités de sa vie, n'a rien laissé que l'histoire ne doive recueillir, suffirait pour assurer au barde gaëlique une longue renommée, si les études des savants n'avaient assez justifié la vogue qui s'empara de ce livre à son apparition.

Depuis plusieurs années, Ossian avait disparu de la librairie. Quelques rares exemplaires de la traduction de Letourneur se rencontrent encore; mais leur prix est trop élevé pour séduire d'autres goûts que ceux des bibliophiles. Et d'ailleurs, en ces dernières éditions, style, impression, papier, tout a vieilli. C'était donc une heureuse idée que d'offrir un volume portatif, d'une exécution soignée et d'un prix à la portée de tous. La traduction de Letourneur est fidèle, mais trop souvent monotone, et presque toujours incolore. Nous l'avons prise pour base de notre travail, et, à l'aide d'une révision attentive d'après l'édition originale en langue gaëlique avec la translation latine mise en regard, que la Société écossaise de Londres a donnée, en 1807, des poëmes d'Ossian, nous espérons avoir restitué au barde calédonien la vigueur de sa pensée, l'éclat de ses descriptions, et quelque chose de la suavité de ses chants.

Comme il nous paraissait utile de faire précéder ce travail d'un aperçu historique, bibliographique et critique, sur les mœurs à peine connues du pays d'Ossian, et sur la question si vivement attaquée et

défendue de l'authenticité de ses poëmes, nous nous sommes entourés des matériaux les mieux choisis. Des écrivains d'élite, John Marc-Arthur, Campbell, le docteur Blair, le célèbre Johnson, Clarke, J. Smith, Thomas Hill, Henri Mac-Kensie, l'abbé Cesarotti, qui traduisit Ossian en vers italiens; John Sainclair, qui dirigea l'édition gaëlique de 1807, et parmi nous le savant Ginguené, nous ont tour à tour prêté leurs lumières.

Si l'étude que nous offrons au lecteur lui paraît de quelque mérite, c'est aux savants que je viens de nommer qu'en appartient tout l'honneur.

Les Celtes, qui occupèrent l'Europe, des bouches de l'Oby jusqu'aux rives les plus reculées de la vieille Bretagne, ne sont guère connus que de nom dans l'histoire. Leur langue, qui s'est conservée sur quelques points séparés par d'immenses contrées, atteste l'étendue de leur domination; mais c'est l'unique monument qui leur ait survécu. De tous les peuples que les écrivains classent sous ce nom générique, les plus renommés habitèrent les Gaules. C'est de là, selon César et Tacite, qu'ils passèrent peu à peu dans les îles de la Grande-Bretagne. Tacite croit que les Calédoniens, qui peuplaient les montagnes de l'Écosse septentrionale, étaient originaires de Germanie. Mais ce nom même de Calédoniens, composé de deux mots : CAËL, *gaulois*, et DON, *colline*, paraît contredire l'opinion de l'historien romain, et démontrer que les Calédoniens sortaient des Gaules. Les montagnards d'Écosse prennent encore aujourd'hui le nom de *Caël* et appellent leur langue *caëlic*, nom que les autres nations ont adouci et modifié en celui de *gaëlique*. Quoi qu'il en soit de leur origine, les Calédoniens formaient, au temps d'Agricola, un peuple nombreux qui résista courageusement aux invasions des maîtres du monde. C'était une race d'hommes puissants et de haute stature, à la peau blanche, aux cheveux blonds, au regard fier, jaillissant de prunelles azurées ou verdâtres, à la voix rude et sonore. Leurs mœurs étaient simples comme celles de tous les peuples primitifs; leur gouvernement était un mélange d'aristocratie et de monarchie, dominé par l'influence religieuse des druides. Mais qu'était-ce que cette corporation des temps héroïques? L'ambitieux récit des guerres de César, et des masses de pierre que le temps n'a pas achevé d'user, ne nous apprennent rien à cet égard. L'histoire des croyances et de la législation druidique n'existe point : on a dit et redit mille fois la légende du *gui sacré;* mais quel était cet emblème, le seul qui soit resté d'un culte perdu? Nous sommes réduits à l'ignorer. Plus nous avançons dans la vie, plus les matériaux deviennent rares à qui veut reconstruire quelque édifice des anciens jours; que de choses dans l'histoire humaine, qui furent grandes et puissantes, et dont il nous est resté à peine les noms!...

Des prétentions érudites ont fouillé les sources de l'étymologie à propos du mot *druide*. Les uns ont bien voulu le faire dériver du celte *deru*, qui signifie *chêne*. Le mot grec δρῦς a pu les aider. D'au-

tres, plus hardis, ont avancé que *druide* est francisé d'après le mot gaëlique *de-rouydd*, composé de deux mots celtes, *de* ou *di* (Dieu) et *rouydd* (s'entretenant). Sans juger la valeur de ces recherches, j'adopterai volontiers la seconde explication, qui me semble, sinon plus littérale, au moins plus expressive. Quoi qu'il en soit, un fait d'une importance majeure doit nous frapper d'abord : c'est l'ascendant qu'exerce, à l'origine de tous les peuples, l'élément religieux sur l'organisation des sociétés. La théocratie avait confié au seul peuple hébreu la mission providentielle de garder le dogme du vrai Dieu; mais elle régnait (défigurée, sans doute, par l'ignorance de l'état sauvage, et plus tard par les vices de la civilisation païenne), elle régnait partout, puissante par son principe caché, sur toutes les nations qui ont traversé la surface du monde antique. Les vicissitudes religieuses ont préparé de loin, et plus d'une fois décidé les révolutions politiques.

Les Calédoniens se divisaient en tribus ou *clans*. Chaque clan avait son chef, et chaque chef était indépendant. Presque toujours en guerre avec les Romains, les tribus se réunissaient pour faire cause commune au premier signal qui annonçait l'ennemi. Après le combat, chacun se retirait pour reprendre la vie nomade du chasseur. Lorsque les druides arrivèrent à l'état de corruption, ils s'emparèrent peu à peu de la puissance suprême, à la faveur du merveilleux dont ils éblouissaient le vulgaire crédule. Les superstitions du fétichisme s'évanouissent devant ce mystérieux sacerdoce qui enveloppait ses rites d'un mystère impénétrable. Mélange de panthéisme et de métempsycose emprunté aux brahmanes de l'Inde, le druidisme enseignait l'éternité de l'esprit et de la matière ; il offrit aux passions sauvages de ses adeptes la perspective d'un autre monde, où les héros devaient retrouver tout ce qui avait fait leur joie dans celui-ci. La foi en cette résurrection fut acceptée avidement par les peuples du Nord, race de fer, indomptable comme son climat. La vie austère des druides, le commerce secret qu'on leur croyait avec le ciel, vinrent en aide à leur pouvoir. Dominant par la terreur qu'ils inspiraient des choses surnaturelles, ils s'appliquèrent à régner par la science. Dépositaires de l'enseignement et du dogme de la vie future, ils réunissaient en un seul faisceau l'éducation publique, le sacerdoce et la magistrature. Les chefs de tribus restèrent chargés de la puissance exécutive; mais le droit de créer la loi était entre les mains des druides. Ce fut par leur ordre que les armées durent s'assembler pour la défense commune; ils choisissaient parmi eux un magistrat supérieur, dont l'autorité, comme celle des dictateurs romains, commençait et finissait avec le danger.

Mais lorsque les assauts perpétuels de la conquête romaine rendirent les guerres interminables, le corps des druides, ne se recrutant plus parmi les principaux de la nation, les nobles de ces temps héroïques, s'affaiblit peu à peu; leur autorité finit par être usurpée dans le tumulte inséparable de la vie armée. Le sacerdoce plia sous la cui-

rasse, et le chef suprême du peuple, élevé sur le pavois du guerrier, déclara l'autorité absolue dans sa personne, et héréditaire dans sa famille. La rivalité des chefs de clans devint fatale à l'indépendance nationale. Les guerres, mal conduites, se changèrent en sanglantes défaites. Trenmor, bisaïeul du célèbre Fingal, chef de cette partie de la Haute-Écosse qui borde la mer au nord-ouest, et qu'on appelait le Morven (*chaîne des monts*), fut le premier qui représenta aux chefs les funestes conséquences de leur division. Il leur proposa de commander chacun à leur tour; ils acceptèrent : tous furent vaincus. Trenmor prit à son sour le commandement, battit l'ennemi, et fut proclamé chef suprême par l'unanimité des tribus. Les druides voulurent réclamer les priviléges de leur ordre; Trenmor, sommé d'abdiquer, résista; une guerre civile s'ensuivit, dont l'issue fut la destruction presque totale des druides. Le petit nombre qui put se soustraire au carnage chercha un asile ignoré dans les forêts et les cavernes.

Du reste, l'autorité du roi, excepté en temps de guerre, était très-bornée. Chaque chef restait souverain dans sa tribu; mais son pouvoir même n'y était pas illimité. Quand la gloire ou la sûreté de la tribu était menacée, les ordres des chefs étaient sacrés; mais si un individu se croyait opprimé dans sa tribu, il passait dans une autre, au sein de laquelle il trouvait tous les avantages que sa patrie lui refusait. La crainte de ces désertions rendait les chefs très-modérés dans l'usage de leur autorité. Comme le degré de leur puissance dépendait du nombre de leurs sujets, ils évitaient avec soin tout ce qui pouvait le diminuer.

Ce qui contribua surtout à affermir l'autorité des chefs dans leur tribu, et le pouvoir du roi sur les chefs, ce furent les chants des bardes. Ces bardes étaient des druides d'un rang inférieur, qui ne partagèrent point la ruine de leur ordre.

Le vainqueur, jaloux d'immortaliser son nom, épargna les dispensateurs de la gloire. Ils lui témoignèrent leur reconnaissance en le chantant comme un héros doué de toutes les vertus. Disciples des druides, initiés aux mystères de cet ordre fameux, leur génie et leurs connaissances les mettaient fort au-dessus de leurs compatriotes. Ils se formèrent l'idée d'un héros accompli, et donnèrent à leur roi le caractère qui n'existait que dans leur imagination. Les chefs prirent ce héros idéal pour modèle, et leurs efforts pour l'imiter créèrent dans leurs âmes tous les sentiments héroïques qu'on trouve dans les poésies de ces temps. Cette émulation continuelle forma à la fin le caractère général de la nation, assemblage heureux de la valeur fière d'un peuple sauvage et des plus belles vertus d'une nation civilisée.

Les actions d'un tel peuple deviennent intéressantes et dignes de la postérité. La gloire de la nation éveille le génie du poëte. Il brûle d'immortaliser la renommée de sa patrie. Le langage vulgaire lui paraît au-dessous des grandes choses qu'il veut célébrer : la mesure et l'harmonie aident à imprimer ses récits dans la mémoire de ceux qui

l'écoutent. C'eût été là sans doute l'origine de la poésie chez les Calédoniens, si cet art n'eût pas fait partie de la religion des druides. C'est à la poésie que la plupart des nations ont confié leur histoire. L'usage de répéter les poëmes historiques dans toutes les occasions solennelles et de les enseigner aux enfants, a suffi pour les conserver longtemps sans le secours de l'écriture. Cette chronique auriculaire s'est perpétuée chez les Germains jusqu'au VIIIe siècle. Le roi n'était pas le seul qui eût des bardes à sa suite; chaque chef avait les siens, et ceux-ci avaient sous leurs ordres un certain nombre de bardes inférieurs proportionné à la puissance du chef. Le roi donnait tous les ans une fête où les bardes de toutes les tribus s'assemblaient pour répéter leurs poëmes. Il jugeait, avec les chefs, ceux qui méritaient d'être enseignés aux enfants. On trouve un exemple de ce concours dans les *Chants de Selma*. A l'armée, tous les bardes se réunissaient dans les occasions mémorables et chantaient en chœur, soit pour célébrer une victoire, soit pour déplorer la mort d'un personnage distingué. Les bardes servaient de héraults pour annoncer la paix ou la guerre. Les chefs et le roi n'employaient jamais d'autres ambassadeurs; leur personne était sacrée; et l'on voit dans Temora un usurpateur qui n'ose lever sur eux la main qu'il venait de tremper dans le sang de son roi. Les honneurs dont ils jouissaient rendirent dans la suite leur caste très-orgueilleuse. Ils composaient des satires sanglantes contre tous ceux que leurs protecteurs n'aimaient pas ; et, revêtus du caractère d'ambassadeurs, ils portèrent la licence jusqu'à accabler d'injures les chefs qui refusaient leurs propositions.

Il paraît qu'après l'introduction du christianisme, quelques-uns se firent prêtres. Ce fut peut-être pour cette raison qu'on les appela *clercs*, du mot latin *clericus*. Les clercs, quelle que soit l'étymologie de leur nom, devinrent un fléau public. Abusant de la considération qu'on avait pour leur ordre, ils venaient en grand nombre chez les chefs et y vivaient à discrétion, jusqu'à ce qu'une autre troupe vînt les en chasser avec les armes de la satire. La tradition nous a conservé quelques-uns de ces combats poétiques; et rien ne prouve mieux jusqu'à quel point les bardes portaient alors la licence, et combien la poésie avait dégénéré.

Prodiguant sans choix la louange et le blâme, ils érigeaient en héros un petit tyran dont le nom était à peine connu au delà du vallon où il régnait. Prostituant ainsi sans pudeur la louange à ceux qui en étaient le moins dignes, les bardes rendirent leurs panégyriques méprisables. Les chefs, lassés d'eux, les chassèrent honteusement. Le peuple les accueillit. Errants de tribus en tribus, ils amusaient leurs hôtes en répétant les compositions de leurs prédécesseurs, ou en flattant leur vanité par de fausses généalogies. Ils eurent bientôt recours à des moyens plus puissants pour charmer le vulgaire. Ils inventèrent des fables, ils substituèrent les châteaux enchantés, les géants, les nains, les magiciens et tout le merveilleux des romans, à la vérité de l'histoire. Chacun, en répétant ces contes, y ajoutait

les circonstances qu'il croyait les plus propres à fixer l'attention et à exciter l'admiration de ses auditeurs. Un grand nombre de ces contes a passé jusqu'à nous. Les montagnards d'Écosse les récitent encore aujourd'hui. Quelques-uns sont si longs, qu'il faut plusieurs jours pour les répéter. Ceux qui les savent par cœur ont une mémoire si prodigieuse, qu'ils n'omettent pas la moindre circonstance. Ce qu'il y a de plus étonnant sans doute, c'est d'entendre sous un ciel rigoureux, au milieu d'une chaîne de montagnes couvertes de neiges et de glaces, des descriptions magnifiques qui surpassent toute la pompe orientale. Tous ces romans sont en vers, ou plutôt en prose *rimée*. Les poëmes d'Ossian sont en prose *mesurée*. Ossian vivait avant l'introduction du christianisme en Écosse, c'est-à-dire vers la fin du IIIe ou au commencement du IVe siècle. Ce fut l'an 303 que la persécution de Dioclétien fit passer queques chrétiens en Bretagne. La douceur et la tolérance du gouverneur Constance Chlore y attirèrent bientôt un grand nombre de sectateurs de la religion persécutée. Quelques-uns, par crainte ou par zèle pour la propagation de la foi, quittèrent le pays soumis aux Romains et vinrent s'établir chez les Calédoniens; ils trouvèrent ces peuples d'autant plus disposés à recevoir leur nouvelle doctrine, qu'ils avaient absolument oublié la religion des druides. Ces premiers missionnaires chrétiens vécurent dans les cavernes et dans le fond des forêts; ce qui les fit appeler par les Calédoniens *culdées*, c'est-à-dire *solitaires*. Ossian les nomme dans plusieurs de ses poëmes.

Fingal, fils de Comhal et petit-fils de Trenmor, naquit le jour de la mort de son père. Quand il fut sorti de l'enfance, il reconquit ses États et s'illustra par des guerres dont l'Irlande fut le principal théâtre. Ce fut dans une de ces expéditions qu'il épousa Roscrana, fille de Cormac et mère d'Ossian. Le rétablissement de Ferad-Artho sur le trône d'Irlande fut le dernier exploit de Fingal; il remit solennellement sa lance à Ossian. Notre barde en fit un digne usage pour la défense du faible et de l'opprimé, jusqu'à ce que la vieillesse l'eût fait tomber de ses mains. Alors, privé de son père et de son fils Oscar, que Caïrbar l'usurpateur avait tué par trahison, devenu aveugle et infirme, il charma sa douleur en chantant les exploits de ses amis. Il se traînait souvent à la tombe de Fingal, et se consolait, comme il le dit lui-même, en la touchant de ses mains tremblantes. Malvina, l'épouse de son fils, ne l'abandonna point. C'est à elle qu'il adressa la plupart de ses poëmes, surtout ceux où Oscar joue le principal rôle. Malvina apprenait par cœur les poëmes d'Ossian à mesure qu'il les composait, et les chantait en s'accompagnant de la harpe. Après la mort d'Ossian, les bardes les apprirent de Malvina, et les répétaient de préférence à leurs propres ouvrages. Les détails historiques qu'ils contiennent, autant que la beauté de la poésie, les rendaient chers à tous les Calédoniens; mais ce qui ajoute surtout à leur prix, c'est qu'on y trouve une peinture fidèle des mœurs du temps, et qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain.

La guerre était la passion dominante des Calédoniens ; ils avaient un souverain mépris pour la vie tranquille, et croyaient que le repos avilissait l'homme. La résistance invincible qu'ils opposèrent aux Romains, cette muraille fameuse que les maîtres du monde bâtirent en Écosse pour se garantir de leurs incursions, tout atteste le courage de cette nation. Le Calédonien, à peine sorti de l'enfance, suivait son père à la guerre. La crainte de se déshonorer sous les yeux d'un tel guide et le désir d'égaler sa gloire transformaient les enfants en héros. L'autorité paternelle, absolue, n'était fondée sur aucune loi, mais sur le respect et l'amour. Ce qui allumait surtout dans le cœur des jeunes gens le désir de se distinguer, c'était l'usage de ne point leur donner de nom qu'ils ne l'eussent mérité par quelque action d'éclat; cette coutume servait d'encouragement à la valeur et de punition au guerrier lâche ou cruel. Le nom seul d'un homme avertissait de ses vices ou de ses vertus.

Les armes offensives des Calédoniens étaient la lance, les flèches, le poignard et l'épée; leurs armes défensives, le casque et le bouclier. Le casque du roi était orné d'une aile d'aigle. Sur son bouclier s'élevaient plusieurs bosses qu'on appelait les *voix de la guerre*, parce que chaque bosse avait un son particulier et annonçait un ordre différent. Quand le roi se préparait à quelque expédition, un barde se rendait à minuit dans la *salle des fêtes*. Il entonnait le chant de guerre, et invitait trois fois les ombres des anciens héros à contempler les exploits de leurs descendants; il suspendait ensuite à un arbre le bouclier du roi, et le frappait de temps en temps avec la pointe d'une lance, en continuant le chant de guerre. Il répétait les mêmes cérémonies pendant trois nuits consécutives : on dépêchait en même temps de tous côtés des bardes pour assembler les tribus. *Lever le bouclier*, était l'expression ordinaire pour dire commencer la guerre. Quand un chef apprenait l'arrivée de l'ennemi sur ses terres, il tuait une chèvre, plongeait à moitié dans le sang un morceau de bois noirci par le feu, le donnait aux guerriers de sa suite, qui le portaient avec une promptitude incroyable de hameau en hameau; et, dans l'espace de quelques heures, toutes les tribus étaient sous les armes. Ce bâton brûlé et teint de sang était une espèce de manifeste par lequel le chef menaçait de punir par le fer et le feu ceux qui refuseraient de se ranger sous ses étendards.

Les Calédoniens combattaient presque toujours à pied ; les chefs seuls montaient quelquefois en char. Il y avait dans la demeure du chef une grande salle où il donnait des fêtes à ses tribus dans toutes les occasions éclatantes. Lorsque la vieillesse rendait un héros incapable de porter les armes, il les attachait solennellement au mur de la salle des fêtes et ne paraissait plus dans les guerres. Quand le jour du combat était fixé, le roi passait la nuit qui le précédait sur une colline, loin de son armée. Là, dans le silence et la solitude, il méditait le plan de la bataille. Au point du jour, il donnait le commandement à l'un de ses chefs, et restait sur une colline avec quelques

bardes; les autres suivaient l'armée et entonnaient le chant du combat. Si le roi voyait plier ses guerriers, il dépêchait un barde pour ranimer leur courage par des chants belliqueux; mais si les ennemis continuaient à avoir l'avantage, il descendait pour combattre en personne. Après la victoire, on élevait, pour en conserver le souvenir, une pierre sous laquelle on plaçait une arme et un morceau de bois brûlé, tandis que les bardes jouaient de la harpe et chantaient en chœur. On trouve encore quelques-unes de ces pierres dans le nord de l'Écosse. Les Calédoniens traitaient en général les vaincus avec humanité, et rendaient presque toujours la liberté aux prisonniers; mais lorsqu'un chef voulait faire périr celui qu'il avait en son pouvoir, on lui signifiait son arrêt de mort en frappant sur un bouclier avec la pointe d'une lance, tandis qu'un barde entonnait dans l'éloignement le chant de mort.

Les haines de famille rendaient les combats particuliers très-communs. Deux chefs calédoniens se faisaient une guerre continuelle, sans autre raison que l'inimitié de leurs ancêtres; mais l'amitié était aussi héréditaire, et, au moment où deux guerriers combattaient avec fureur, si l'un d'eux se nommait à l'ennemi, et que leurs ancêtres eussent été amis, l'autre aussitôt jetait ses armes et embrassait son adversaire. C'était, il est vrai, une tache éternelle à la gloire d'un héros que d'éviter ainsi le combat, et reprocher à un guerrier qu'il *disait son nom à l'ennemi*, c'était le taxer de lâcheté et lui faire l'injure la plus sanglante. Après la honte de déclarer son nom à l'ennemi, la plus grande était de demander du secours; aussi n'était-ce qu'à la dernière extrémité qu'on avait recours à ses amis ou à ses alliés. C'est peut-être pour cette raison qu'Ossian ne fait point intervenir les dieux pour protéger ses héros : il aurait cru diminuer leur gloire en faisant agir pour eux des êtres surnaturels. Aussi ne trouve-t-on dans ses poëmes aucune trace de la religion de son temps, tandis que la poésie des autres nations est essentiellement liée à leur mythologie. Ceux qui venaient implorer le secours d'un chef tenaient d'une main un bouclier teint de sang, et de l'autre une lance rompue. Le bouclier était le symbole de la mort de leurs amis, et la lance rompue l'emblème de leur faiblesse et de leur malheur. Si le chef accordait le secours demandé, il remplissait la *coupe de la fête* et la présentait au suppliant, en signe de protection et d'amitié. Quand un guerrier entrait dans le pays, s'il portait la pointe de la lance en avant, il annonçait par là qu'il venait faire la guerre, et on le traitait en ennemi; mais s'il tenait la pointe baissee derrière lui, c'était en signe d'amitié, et l'on exerçait envers lui tous les devoirs de l'hospitalité. C'était une infamie de fermer sa porte aux étrangers; après le reproche de lâcheté, c'était le plus outrageant qu'on pût faire à un Calédonien. Mais *l'ami des étrangers* était le plus beau titre qu'on pût donner à un chef. C'était dans la *salle des fêtes* qu'on recevait les étrangers; on leur donnait une fête qui durait trois jours. Leur demander leur nom avant ces trois jours, c'était manquer aux devoirs

de l'hospitalité; car si la famille du chef et celle de l'étranger avaient été ennemies, le combat eût bientôt succédé à la fête. Aussi, quand on voulait reprocher à un Calédonien qu'il n'exerçait pas généreusement l'hospitalité, on disait qu'il *demandait le nom de l'étranger.* Après la fête, on proposait à ses hôtes *l'honneur de la lance*, espèce de tournoi qui a été longtemps en usage parmi les montagnards d'Écosse. La chasse faisait partie de la fête: le chef était obligé d'en faire les honneurs à l'étranger en lui laissant tout le péril, et c'eût été ne pas connaître les droits de l'hospitalité que de tuer un sanglier furieux qui eût menacé la vie de son hôte. Quand l'étranger partait, le Calédonien qui l'avait reçu prenait ses armes et lui donnait les siennes. On conservait ces armes dans les familles comme un monument de l'amitié de leurs ancêtres.

Les anciens Écossais brûlaient dans toutes leurs fêtes un large tronc de chêne, qu'ils appelaient le *tronc de la fête.* Il n'y a pas longtemps que cet usage subsistait encore. La tradition nous a transmis également la manière dont se préparaient les festins. On creusait une large fosse; après en avoir revêtu l'intérieur de pierres polies, on amassait auprès une certaine quantité de pierres plates de la même espèce. On chauffait avec de la bruyère la fosse et les pierres jusqu'au degré convenable pour cuire les viandes; on mettait ensuite alternativement dans la fosse une pièce de gibier et une couche de pierres, jusqu'à ce qu'elle fût remplie; alors on couvrait le tout de bruyère pour concentrer la chaleur. On montre encore dans le nord de l'Écosse des fosses que les montagnards prétendent avoir servi à cet usage. Les anciens Scots, ainsi que les montagnards de nos jours, buvaient dans de grandes coquilles : voilà pourquoi l'on trouve souvent dans les poésies gaëliques *le roi des coquilles*, *la salle des coquilles*, etc. Il est difficile de dire la liqueur qu'ils buvaient et qu'ils appelaient *la force de la coquille.* Le traducteur anglais dit qu'il connaît d'anciens poëmes où il est fait mention de flambeaux de cire et de vin, comme de choses fort communes dans le palais de Fingal. Le nom de *vin*, emprunté du latin, prouve que, si les Calédoniens l'ont connu, ils en furent redevables aux Romains; et les poëmes du temps attestent que cette liqueur leur parut l'une des conquêtes les plus précieuses qui eussent été faites sur les *rois du monde.* Pendant la fête qu'on donnait aux étrangers, les bardes touchaient leurs harpes : souvent ils représentaient quelque événement mémorable. S'ils connaissaient l'étranger, ils ne manquaient jamais de chanter ses louanges et celles de ses aïeux.

La liberté avec laquelle les anciens Écossais se visitaient les uns les autres ne contribua pas peu à étendre leurs idées et à adoucir leurs mœurs. Il ne paraît pas qu'ils missent beaucoup de solennité dans les mariages : le beau-père donnait ses armes à son gendre, et c'était la seule dot que l'époux voulût recevoir. Ils n'eurent jamais plusieurs femmes à la fois; l'épouse, tendrement attachée à son héros, le suivait quelquefois aux combats, déguisée en guerrier. La force et

la beauté étaient les seules convenances observées dans les mariages. Les rois et les chefs, n'ayant nul intérêt de se mésallier, transmettaient à leurs enfants la force et la taille majestueuse qui les distinguaient. Ces qualités semblaient inséparables de la noblesse du sang des Calédoniens. Ils cultivèrent de bonne heure les arts qui sèment de quelques fleurs la vie passagère de l'homme, tels que la poésie et la musique. On jugera par ce recueil de leurs progrès dans le premier de ces deux arts. Il est plus difficile de définir quelle était leur musique. On ne sait point si les harpes accompagnaient les voix à l'unisson. Il paraît pourtant, par plusieurs passages, qu'ils connaissaient les accords. Mac-Pherson croit qu'ils avaient emprunté des Scandinaves le chant qu'ils appelaient *fon-oïmarra*, ou *chant des Sirènes*. Quel était ce chant? C'est ce qu'il est impossible de savoir par l'éloignement des temps et le défaut de monuments authentiques.

Les vertus des plantes salutaires que la nature prodigue dans les pays de montagnes ne leur étaient point inconnues. Fingal est célèbre dans le Nord par ses connaissances en médecine. Si l'on en croit plusieurs poëmes irlandais, il savait mêler dans une coupe l'essence de plusieurs simples qui fermait sur-le-champ les blessures. On ne voit point que les Calédoniens fussent sujets aux autres maladies qui exigent les secours de la médecine. Une vie frugale, active et laborieuse, les préservait de cette foule de maux qui affligent les peuples civilisés, en même temps qu'elle adoucissait ceux qui sont inséparables de la nature humaine. C'était sans doute aussi leur genre de vie qui rendait les douleurs des mères moins longues et moins cruelles : bonheur qu'on attribuait alors à de certaines ceintures magiques qu'on croyait propres, suivant l'expression d'Ossian, à *accélérer la naissance des héros*. Il n'y a pas longtemps qu'on conservait dans le nord de l'Écosse plusieurs de ces ceintures; on y voyait tracées des figures mystérieuses, et on les ceignait autour des femmes, avec des gestes et des paroles qui prouvaient que cet usage venait originairement des druides.

Le mépris des Calédoniens pour la vie tranquille les éloigna toujours des arts mécaniques et même de l'agriculture. On n'en trouve du moins aucune trace dans les poésies de ce temps-là, si on excepte l'art de forger les armes. Ils avaient de l'or et du fer. L'or servait à décorer l'armure des guerriers; leurs armes étaient de fer ou d'acier. Ils n'employaient point ce métal à d'autres usages; car on voit que, lorsqu'ils enchaînaient un captif, c'était avec des liens de cuir. C'était aussi de longues courroies de cuir qu'ils se servaient dans leurs vaisseaux au lieu de cordages. La navigation avait déjà fait de grands progrès du temps de Fingal. Les Calédoniens avaient traversé plusieurs fois les mers orageuses de la Scandinavie. Ils connaissaient déjà les étoiles et les distinguaient par des noms particuliers. Leurs nombreuses expéditions en Irlande, en Scandinavie et dans le nord de la Germanie, leur donnèrent occasion d'étendre leurs connaissances, d'observer les mœurs et les usages des différents peuples, et

de transplanter dans leur patrie les arts utiles qui fleurissaient chez les autres nations. L'art de bâtir avec la pierre fut au rang de ces conquêtes précieuses qui, sans dépouiller le vaincu, augmentaient les vraies richesses du vainqueur. On bâtissait toujours sur des éminences, afin de dominer le reste du pays et de peur d'être surpris par l'ennemi. Aussi appelait-on beaucoup de ces châteaux *Selama*, c'est-à-dire *bellevue;* et c'est de là qu'était dérivé le nom du palais de *Selma*, résidence ordinaire des rois d'Écosse. La maison des chefs était ornée de tours. On ignore jusqu'à quel degré les Calédoniens avaient porté l'architecture. Ils ne bâtirent jamais de temple; aucun lieu n'était consacré particulièrement au culte de la divinité; Ossian témoigne même quelque mépris pour les temples et le culte d'Odin, dieu des Scandinaves, qu'il appelle *Loda*. Ils n'avaient aucune effigie, aucune statue de leurs dieux. Croyaient-il que la nature entière était le temple de la divinité? Il paraît bien difficile qu'ils n'eussent pas quelques notions de l'existence d'un être suprême; et Ossian, malgré son silence sur la religion de son pays, montre un esprit trop éclairé pour qu'on puisse le soupçonner de n'avoir pas eu l'idée de cette grande vérité.

Les Calédoniens n'ont fait, il est vrai, l'apothéose d'aucun de leurs héros, différents en cela de presque tous les peuples du monde. Mais on doit l'attribuer à l'idée qu'ils avaient de la puissance; ils la faisaient consister dans la force du corps et dans la hauteur de la taille, qualités que la mort détruisait. Comment n'auraient-ils pas admis un être suprême, eux qui croyaient à l'immortalité de l'âme; aux peines et aux récompenses de l'autre vie?

Les nuages étaient, suivant l'opinion des Calédoniens, le séjour des âmes après le trépas. Ceux qui avaient été vaillants et vertueux étaient reçus avec joie dans le palais aérien de leurs pères; mais les méchants et les barbares étaient exclus de la demeure des héros, et condamnés à errer sur les vents. Il y avait même différentes places dans le palais des nuages, et on en obtenait une plus ou moins élevée à proportion de son mérite et de sa bravoure; opinion qui ne contribuait pas peu à exciter l'émulation des guerriers. L'âme conservait dans les airs les mêmes goûts, les mêmes passions qu'elle avait eus pendant la vie. L'ombre d'un guerrier conduisait encore des armées fantastiques, les rangeait en bataille, livrait des combats dans l'espace. S'il avait aimé la chasse, il poursuivait des sangliers de nuages, monté sur un coursier de vapeurs. En un mot, le bonheur dont on jouissait dans le palais aérien était de se livrer éternellement aux mêmes plaisirs qu'on avait goûtés pendant la vie. Les Calédoniens croyaient que les âmes commandaient aux vents et aux tempêtes, opinion qui subsiste encore parmi les montagnards : ils pensent que les tourbillons et les rafales de vent sont occasionnés par les esprits qui se transportent d'un lieu à un autre. Les anciens Écossais comptaient parmi les plus grands plaisirs des ombres celui de disposer à leur gré des éléments; mais ils ne leur accordaient aucun pouvoir sur les hommes. Jamais héros ne

pouvait entrer dans le palais aérien de ses pères, si les bardes n'avaient chanté son hymne funèbre. Cet hymne paraît avoir été la seule cérémonie essentielle de leurs funérailles; car, d'ailleurs, ils mettaient beaucoup de simplicité dans cette dernière scène de la vie. On étendait le corps sur une couche d'argile, au fond d'une fosse de six ou huit pieds de profondeur. Si le mort était un guerrier, on plaçait à côté de lui son épée et douze flèches. On couvrait le corps d'une seconde couche d'argile, sur laquelle on mettait le bois d'un cerf ou d'une autre bête fauve, comme un symbole de la chasse; quelquefois on tuait le dogue favori du défunt, et on le plaçait sur cette seconde couche d'argile. On recouvrait le tout d'une terre choisie, et quatre pierres élevées aux quatre coins de la tombe en marquaient l'étendue. C'est à ces quatre pierres qu'Ossian fait si souvent allusion. On amenait un barde pour chanter l'hymne funèbre, et ouvrir au héros la porte du palais des nuages : car, si on oubliait cette cérémonie, l'âme restait enveloppée dans le brouillard du lac de Lego. Comme les vapeurs de ce lac causaient de fréquentes maladies, quelquefois mortelles, les bardes feignirent que c'était le séjour des âmes pendant l'intervalle qui s'écoulait entre le trépas et l'élégie funèbre. L'ombre du plus proche parent du mort était alors chargée de prendre la vapeur qui enveloppait son âme, et de la répandre sur son tombeau : on croyait que ce pieux office consolait l'âme infortunée. On sent combien les bardes étaient intéressés à entretenir ces idées, pour rendre leur ordre respectable et nécessaire.

On ne croyait point que la mort pût rompre les liens du sang et de l'amitié. Les ombres s'intéressaient à tous les événements heureux ou malheureux de leurs amis, et il n'y a peut-être point de nation dans le monde qui ait donné une croyance aussi étendue aux apparitions. La situation du pays y contribuait sans doute autant que cette disposition à la crédulité, qui est le partage ordinaire des peuples ignorants. Ils erraient souvent dans de vastes et sombres solitudes, dans des bruyères et des landes désertes; souvent ils étaient obligés d'y dormir en plein air, au milieu du sifflement des vents et du bruit des torrents. L'horreur des scènes qui les environnaient était bien capable de produire en eux cette disposition mélancolique de l'âme, qui leur fait recevoir si promptement les impressions surnaturelles. L'esprit occupé de ces sombres idées au moment où ils s'endormaient, troublés dans leur sommeil par le bruit des éléments, il n'est pas étonnant qu'ils crussent entendre *les voix des morts*, tandis qu'ils n'entendaient réellement que le murmure des vents dans le creux d'un arbre antique ou de quelque rocher voisin. Ils mettaient une grande différence entre l'apparition des bons et des mauvais esprits. Les premiers apparaissaient souvent à leurs amis pendant le jour, et dans des vallées riantes et solitaires; les autres ne se montraient jamais que la nuit, au milieu des orages ou de quelque scène lugubre. La mort ne détruisait point tous les charmes des belles; leurs ombres conservaient les traits et les formes de leur beauté. La terreur ne les environnait jamais. Elles

traversaient l'espace avec ce mouvement doux et gracieux qu'Homère attribue à ses dieux.

Quand un Calédonien était sur le point d'exécuter quelque grande entreprise, les ombres de ses pères descendaient de leurs nuages pour lui en prédire l'issue. Si les esprits de ses aïeux ne lui apparaissaient pas, ils l'avertissaient au moins par quelque présage, comme le succès d'une première action. Ossian, dans un de ses poëmes, tire un augure favorable de ce qu'aussitôt qu'il aborde à Berrathon, où il allait combattre, il tue un sanglier. Les montagnards d'aujourd'hui tiennent encore à cette superstition, dont bien des peuples éclairés n'ont pas été exempts.

Chaque homme avait son ombre tutélaire, qui le suivait depuis sa naissance. Quand sa mort approchait, l'esprit protecteur empruntait sa forme et sa voix, apparaissait dans la situation où il devait mourir, et poussait par intervalles des cris plaintifs. Si c'était un personnage distingué, les ombres des bardes décédés chantaient pendant trois nuits autour du fantôme qui le représentait.

Les anciens Scots ont cru de tout temps qu'on entendait crier une ombre à l'endroit où devait se commettre un meurtre. Cette opinion subsiste de nos jours parmi les montagnards d'Écosse. L'ombre arrive, montée sur un météore, et fait deux ou trois fois le tour du lieu où l'homme doit être tué : ensuite elle marche lentement le long du chemin par où passera le convoi, et pousse d'espace en espace des cris lugubres et gémissants. Enfin le météore et l'ombre disparaissent à l'endroit même où l'on doit ensevelir le mort.

Dès qu'un guerrier cessait d'être, les armes qu'il avait laissées dans sa demeure paraissaient teintes de sang. Son ombre allait visiter les lieux de sa naissance ; elle apparaissait à ses dogues, qui poussaient à son aspect des hurlements affreux. Aujourd'hui encore, quand un animal tressaille subitement sans aucune cause apparente, le vulgaire croit que c'est à la vue d'un esprit. C'était aux esprits que les Calédoniens attribuaient en général la plupart des effets naturels. L'écho des rochers frappait-il leurs oreilles, c'était l'esprit de la montagne qui se plaisait à répéter les sons qu'il entendait. Ce bruit sourd et lugubre qui précède la tempête, bien connu de ceux qui ont habité un pays de montagnes, c'était le rugissement de l'esprit de la colline. Si le vent faisait résonner les harpes des bardes, ce son était produit par le tact léger des ombres, qui prédisaient ainsi la mort d'un personnage illustre ; et rarement un chef ou un roi perdait la vie sans que les harpes des bardes attachés à sa famille rendissent ce son prophétique. Un infortuné mourait-il de l'excès de sa douleur, les ombres de ses ancêtres, le voyant seul et luttant sans espoir contre le malheur, avaient emporté son âme et l'avaient délivré de la vie. On sent combien il était consolant de peupler la nature des ombres de ses ancêtres, et de s'en croire sans cesse environné. Ces idées d'une si grande poésie jettent une teinte sombre sur toutes les pages d'Ossian. Cette mélancolie s'augmentait encore de sa situation. Il ne composa ses

poëmes que dans sa vieillesse. Il était devenu aveugle et survivait à tous les compagnons de sa jeunesse.

Il semble inutile d'avertir que les qualifications de poëme *épique* ou *dramatique*, usitées dans ce recueil, sont du fait de M. Mac-Pherson. Les mots techniques étaient inconnus d'Ossian, qui vivait dans un siècle et dans une contrée où la littérature grecque et romaine était absolument ignorée. Si, dans plusieurs endroits de ses poëmes, il ressemble à Homère, c'est qu'ils ont eu l'un et l'autre la nature pour modèle.

La question de l'authenticité des poëmes d'Ossian n'est pas encore entièrement décidée chez les Anglais. Toutefois la majorité des savants s'accorde à reconnaître aujourd'hui que ces poëmes n'ont pas été recueillis par Mac-Pherson tels qu'il les a donnés dans sa traduction en prose anglaise. Il n'aura trouvé, dit Ginguené, que des lambeaux épars, qu'il a arrangés, liés ensemble, étendus peut-être, en conservant l'esprit, le ton et les couleurs du poëte calédonien. Éditeur habile, et en état de composer lui-même, il a fait pour Ossian ce qu'il paraît qu'on a fait pour Homère, dont les poëmes ont été longtemps dispersés et abandonnés aux hasards de la mémoire, jusqu'à ce que Solon les eût fait transcrire et réunir en un corps d'ouvrage. Plusieurs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont cités dans Eschine, Démosthène, et dans les autres orateurs ou poëtes grecs, qu'on ne trouve point dans l'édition qui est parvenue jusqu'à nous.

En 1758, Mac-Pherson avait débuté par un essai poétique intitulé *Death*, la Mort. Plus tard, il publia un poëme héroïque sous le titre populaire du Montagnard, *the Highlander*. Le premier poëme avait passé inaperçu; le second fut déchiré par la critique de l'*Edinburgh Magazine*. En 1762, lorsque parurent les premières poésies d'Ossian, traduites du langage gaëlique par Mac-Pherson, le savant docteur Blair soutint, dans une dissertation imprimée, le mérite du traducteur et l'authenticité de l'original. Deux ans après, il ajouta un appendice à sa brochure, où il fortifiait son opinion des meilleurs témoignages qu'il avait pu réunir à l'appui d'une thèse qui préoccupait au plus haut degré la critique, et soulevait tous les amours-propres littéraires. Douze ou treize ans après, en 1775, le célèbre docteur Johnson, ayant fait un voyage aux îles occidentales de l'Écosse, annonça, dans sa relation, que ses recherches au sujet des poésies d'Ossian l'amenaient à nier formellement leur authenticité. Attaqué par les écrivains amis de Mac-Pherson, forcé d'avouer qu'il n'entendait pas la langue erse, calédonienne, gaëlique ou celtique, comme on voudra l'appeler, il n'en persista pas moins à soutenir que cette langue *barbare*, *grossière* et *bornée*, ne pouvait avoir exprimé tout ce qu'on fait dire à Ossian dans ses prétendues poésies, et que rien d'écrit dans cette langue ne pouvait avoir plus d'un siècle d'antiquité. De ces propositions générales, passant à la discussion personnelle, il attaqua directement et durement Mac-Pherson, le défiant de montrer l'original de ces poésies, et traitant l'éditeur de faussaire qui insultait le public avec une témérité sans exemple.

Cette polémique a valu au savant docteur des réponses tout aussi peu ménagées que l'attaque, de la part des partisans de la poésie ossianique. Quant à Mac-Pherson, il se contenta de publier que le manuscrit original serait déposé chez le libraire Becker, et y resterait plusieurs mois offert à la visite des curieux. Du reste, il n'existe aucune preuve que ce dépôt ait été fait. Cependant, en 1778, il parut un nouveau volume de poésies erses, sous le titre d'*OEuvres des bardes calédoniens*, contenant différentes compositions épiques, élégiaques et pastorales, d'anciens poëtes autres qu'Ossian, traduites en anglais par un auteur qui ne se nomma point alors, mais que l'on sut bientôt être M. John Clarke, jeune écrivain né dans la partie de l'Écosse qu'on nomme encore l'Highland (haut pays), et très-versé dans l'étude de la langue erse. Il reconnut lui-même que ces poésies étaient, pour la plupart, inférieures à celles qu'avait publiées Mac-Pherson, quoiqu'il s'y trouvât quelques fragments qui n'auraient pas été indignes d'Ossian. Il joignit à sa traduction beaucoup de notes et d'observations sur les mœurs des Calédoniens, sur la langue celtique, et principalement sur les querelles littéraires excitées au sujet de l'authenticité des poëmes d'Ossian, dont il se déclara le champion le plus ardent.

Mac-Pherson trouva un appui plus solide dans M. John Smith, ministre de Kilbrandon, qui publia, en 1780, sous le titre d'*Antiquités gaëliques*, une histoire des druides d'Écosse; une dissertation sur l'authenticité d'Ossian, fortifiée par nombre d'attestations de gens dignes de foi, qui déclaraient avoir vu des manuscrits originaux; enfin, et ce témoignage est des plus convaincants, une collection de quatorze poëmes gaëliques, traduits par lui en prose anglaise, parmi lesquels *onze* étaient d'Ossian, et les autres de trois bardes, ses contemporains, qui avaient dû former avec lui le cycle d'or de la poésie calédonienne. Ces quatorze poëmes ont été mis en français par un anonyme, et imprimés en l'an III (1794), en trois petits volumes in-18, sous ce titre : *Poëmes d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian traduit par Letourneur.* Quoique ces poëmes fussent tout à fait différents de ceux que Mac-Pherson avait recueillis, le fond et la forme en étaient tellement semblables, que l'on en peut conclure l'originalité des uns et des autres. « Pour imiter ainsi Ossian, dit l'abbé Cesarotti dans la préface de sa traduction, il faut être un autre lui-même. »

En 1787, un nouvel adversaire, l'Écossais Williams Shaw, recommença la guerre. Il avait fait, en 1778, un voyage dans les montagnes d'Écosse et aux îles Hébrides; il avait voulu vérifier tous les témoignages assignés par Blair et par Smith : il revint convaincu de leur insuffisance, déclara les uns équivoques, s'inscrivit en faux contre les autres. Il prétendit dévoiler des ruses, employées, selon lui, par les partisans de Mac-Pherson, qui auraient produit des manuscrits irlandais pour des manuscrits calédoniens, traduit de l'anglais en langue erse des morceaux qu'ils faisaient ensuite réciter par des naturels du pays, etc. Devant une pareille attaque, l'existence d'Ossian était plus

que jamais remise en question : John Clarke reparaît dans la lice pour réfuter William Shaw; et, franchissant toutes les limites d'une polémique littéraire, il peint le nouvel ennemi d'Ossian sous les traits les plus odieux, comme un homme sans principes, guidé par un vil intérêt, associé à un esprit de vengeance, ingrat envers ses meilleurs amis, parasite et flatteur de Johnson, imposteur et calomniateur effronté, perpétuellement en contradiction avec la vérité et avec lui-même. Et ces reproches sanglants reposent tous sur des faits que John Clarke a pris soin de recueillir, et qu'il publie en citant des noms et des dates à l'appui de chaque réfutation. Shaw fut réduit au silence.

Cette même année 1787, M. John Smith publiait le texte original des quatorze poëmes dont il avait donné la traduction dans les *Antiquités gaëliques*. Dédaignant la controverse, il s'en remit à son édition du soin de sa défense. Sa cause était la même que celle de Mac-Pherson. Si les poëmes publiés par le premier sont authentiques, il n'y a plus de motif de suspecter ceux qu'a donnés le second. En outre, John Smith a cité dans ses notes, en langue gaëlique, différents passages des poëmes traduits par Mac-Pherson. Il cita, de plus, deux fragments, l'un d'un auteur du XIVe siècle, Jean Barbour, archidiacre d'Aberdeen, qui prouve que le nom de Fingal et les poëmes d'Ossian étaient bien connus en Écosse, environ quatre cents ans avant la naissance de son traducteur; l'autre fragment est d'un écrivain du XIIe siècle, *Giraldus Cambrensis*, ou Gérard le Gallois, à qui la lecture des poésies d'Ossian était familière.

En 1805, l'*Highland society* avait formé dans son sein une commission chargée de faire les recherches les plus exactes sur l'authenticité des poëmes d'Ossian. Son président, M. Henri Mac-Kensie, rédigea lui-même un rapport dont l'excellent esprit, l'impartialité, la bonne foi, ont versé le meilleur jour sur cette question si délicate et tant controversée. La commission avait commencé son travail par faire circuler les questions suivantes dans toutes les parties de la Haute-Écosse et des îles qui l'avoisinent, où se trouvaient des personnes dont les lumières offraient une garantie solide.

1° Avez-vous jamais entendu répéter et chanter quelques-uns des poëmes attribués à Ossian, traduits et publiés par Mac-Pherson? Par qui les avez-vous entendu répéter, et dans quel temps? En avez-vous mis quelques-uns par écrit, ou pourriez-vous, présentement, vous les rappeler assez bien pour les écrire? Dans l'un ou l'autre cas, veuillez en envoyer à la commission l'original en langue gaëlique.

2° On demande la même chose à l'égard des autres anciens poëmes du même genre, qui auraient rapport aux traditions, aux personnes et aux histoires mentionnées dans le recueil de M. Mac-Pherson.

3° Quelques-unes des personnes à qui vous avez entendu réciter ou chanter de ces sortes de poëmes sont-elles vivantes? Ou bien y a-t-il, dans la partie du pays que vous habitez, quelqu'un qui s'en souvienne, qui en puisse répéter ou réciter quelques-uns? Si cela est,

veuillez examiner de quelle manière ils se sont procuré ou ont appris ces compositions; mettez par écrit, aussi exactement qu'il vous sera possible, tout ce que ces personnes peuvent actuellement répéter ou réciter, et transmettez à la commission le récit qu'elles vous auront fait, et les compositions qu'elles vous auront répétées.

4° S'il y a dans votre voisinage quelqu'un dont M. Mac-Pherson ait reçu quelque poëme, informez-vous particulièrement quels étaient ces poëmes, de quelle manière il les avait reçus, et comment il les avait écrits. Montrez à ces personnes, si vous en avez la commodité, la traduction qu'il a faite de ces poëmes, et priez-les de vous dire si elle est exacte et littérale; ou, s'il y a de la différence, en quoi cette différence consiste.

5° Veuillez vous procurer le plus d'informations que vous pourrez sur la croyance traditionnelle établie dans le pays où vous vivez, relativement à l'histoire de Fingal et de ses descendants, et à celle d'Ossian et de ses poëmes, particulièrement aux histoires et aux poëmes publiés par M. Mac-Pherson, et aux héros qui y sont célébrés. Veuillez faire part à la commission de toutes les relations et de toutes les expressions proverbiales ou traditionnelles, en langue gaëlique originale, que vous vous serez procurées sur cet objet.

6° Dans toutes les recherches ci-dessus, et dans toutes celles qu'on pourra faire pour éclairer ce même sujet, la commission recommande de rédiger les questions et les réponses avec le plus d'impartialité et de précision qu'il sera possible, d'agir enfin comme si c'étaient des questions faites en justice, et des preuves résultantes d'une enquête faite avec une exactitude légale.

Les réponses directes à cette circulaire de l'*Highland society* ont été nombreuses, et toutes rédigées à peu près dans le même sens. Les correspondants n'avaient jamais douté de l'existence des poëmes originaux; ils en avaient entendu répéter plusieurs dans leur jeunesse. Les montagnards d'Écosse n'avaient point alors, dans leurs moments de repos ou d'oisiveté, d'amusement qu'ils préférassent à celui d'écouter ces traditions; mais, depuis la révolution de 1745, les choses ont changé dans ce pays. Les poëmes nationaux ne sont plus goûtés avec le même charme, et il reste peu de personnes en état de les réciter. D'autres assurent avoir entendu, même dans les derniers temps, des poëmes où les sujets historiques et les noms des héros étaient les mêmes que dans ceux qu'avait traduits Mac-Pherson. Cette traduction semble fort bonne aux Écossais qui l'ont lue, mais ne leur paraît cependant pas avoir l'énergie de l'original, etc. Quelques-uns envoient à la commission d'anciens poëmes qu'ils possédaient en manuscrit, et qu'ils avaient autrefois recueillis de la bouche de quelques vieux montagnards, ou qu'ils avaient récemment obtenus de personnes qui se les étaient procurés de cette manière dans leur jeunesse. Plusieurs ont trouvé dans différents endroits de leur voisinage des preuves que l'existence de Fingal et de ses héros était une ancienne tradition à laquelle on croyait généralement. Toutes les pièces justificatives ont

été conservées avec soin dans les archives de l'*Highland society* à Édimbourg. La commission a reçu en même temps plusieurs collections manuscrites de poésies anciennes, dont les unes sont étrangères au recueil de Mac-Pherson, les autres tout à fait semblables aux pièces correspondantes de ce recueil, et d'autres où l'on remarque seulement des différences considérables qui prouvent que ces poésies variaient souvent dans les différents manuscrits. Mais le tout ensemble se lie en faveur de leur antiquité et de leur cachet original.

Le rapport du président de l'*Highland society* forme un volume in-8° de 500 pages; toutes ses parties sont appuyées de la publication des pièces justificatives. Voici quelles en sont les conclusions :

« La commission a dirigé sur deux points principaux toutes ses recherches :

« 1° Existait-il autrefois, dans les montagnes d'Écosse, une poésie généralement connue sous le nom d'*ossianique*, nom dérivé de l'opinion universelle où l'on était que son principal auteur était Ossian, fils de Fingal? — De quel genre était cette poésie, et quel en était le degré de perfection?

« Sur ce point, la commission affirme avec confiance que cette poésie ossianique a existé, qu'elle a été commune, généralement et abondamment répandue en Écosse, et qu'elle était d'un genre très-frappant et très-propre à laisser une impression profonde.

« 2° Jusqu'à quel point le recueil de ces poésies, publié par James Mac-Pherson, est-il véritable et authentique?

« Il est plus difficile de répondre à ceci d'une manière décisive. Dans les poëmes, ou fragments de poëmes originaux, que la commission a pu se procurer, on trouve souvent la substance et quelquefois même l'expression presque littérale des poëmes traduits par Mac-Pherson. Mais elle n'a pu obtenir aucun poëme manuscrit dont le titre et la teneur fussent entièrement les mêmes que dans cette traduction. Elle est portée à croire que Mac-Pherson était dans l'usage de remplir les lacunes, de lier des morceaux séparés, en insérant des passages qui ne se trouvaient pas dans le même texte, en corrigeant, adoucissant et suppléant ce qu'il y trouvait de rude ou de défectueux, changeant ce qui lui paraissait trop simple ou trop dur pour des oreilles modernes, et relevant ce qui, dans son opinion, était au-dessous du caractère d'une bonne poésie. La commission ne peut déterminer jusqu'à quel point il a usé de ces libertés.

« Dans le temps où il rassembla sa collection, il avait, pour se procurer, soit verbalement, soit par écrit, les textes originaux, des facilités que l'on n'a plus, que personne ne peut plus avoir. La commission croit apercevoir, dans quelques-uns des morceaux de la traduction, plus de fidélité que dans d'autres à rendre les fragments originaux qu'elle a pu se procurer. *Fingal*, par exemple, lui paraît beaucoup plus exactement rendu que *la Guerre de Témora;* ce qu'elle attribue à ce que Mac-Pherson, qui était tout à fait inconnu quand il publia le premier de ces deux poëmes, fut beaucoup moins confiant,

plus attentif et plus réservé; et que lorsqu'il donna l'autre, il crut devoir prendre ce ton de liberté que donnent la réputation, les succès et les applaudissements, mais qui était aussi dans son caractère, naturellement porté à la présomption et à l'orgueil; qu'enfin, depuis ce moment, il mit plus d'empressement à faire vite que d'application à bien faire; qu'il aima mieux enlever les suffrages par une publication rapide, que de les mériter en formant une collection plus soignée des originaux qu'il possédait, et en se procurant, par de nouvelles recherches, ceux qui lui manquaient encore. »

Il était assurément fort difficile, poursuit Ginguené, de mettre dans une pareille affaire plus d'esprit de justice, de modération et d'impartialité. Il résulte pourtant du rapport de M. Mac-Kensie, et des conclusions adoptées par l'*Highland society*, que Mac-Pherson, au lieu de faire à Ossian une réputation qu'il ne méritait pas, a nui, par précipitation, par présomption et par négligence, à celle qu'il pouvait lui faire, et que ce barde méritait. C'est ce que la Société écossaise de Londres a prouvé mieux encore que celle d'Édimbourg ne l'avait fait, par l'impression du rapport de ses commissaires. En 1807, elle a élevé à Ossian le plus beau monument que la gloire puisse consacrer au génie. Devenue dépositaire de tous les poëmes originaux traduits par Mac-Pherson, et que différents motifs l'avaient toujours empêchée de publier elle-même, elle a fait faire une magnifique édition du texte gaëlique, accompagné d'une traduction latine littérale. Le tout est précédé d'une nouvelle *Dissertation sur l'authenticité des poésies d'Ossian*, par un écrivain des plus distingués, sir John Sinclair. Le troisième volume de cet ouvrage est terminé par un travail précieux intitulé *Observations supplémentaires sur cette même authenticité*, par M. Mac-Arthur, le même qui a traduit et annoté la dissertation du savant abbé Cesarotti.

La dissertation de sir John Sinclair mit en lumière des résultats péremptoires. Nous n'en extrairons qu'un petit nombre de faits qui nous semblent porter avec eux un dernier degré de certitude. La ville de Douai, en Flandre, possédait, avant notre révolution, en 1789, un collége écossais, et dans ce collége il existait un recueil manuscrit de poésies gaëliques, où se trouvaient presque toutes celles qui ont été traduites par M. Mac-Pherson. Sir John Sinclair, informé que M. Cameron, évêque catholique, résidant à Édimbourg, avait eu connaissance de ce curieux manuscrit, lui demanda des renseignements. M. Cameron, dont il imprime les lettres, lui répondit qu'il avait en effet feuilleté ce recueil; que M. Farquharson, jésuite, ancien préfet de ce collége, l'avait écrit de sa main; qu'il était mort en Écosse depuis quelques années, mais que M. Mac-Gillivray, alors professeur dans le même collége, y avait souvent vu ce manuscrit entre les mains de M. Farquharson, lequel avait plus de cent fois comparé devant lui la traduction de Mac-Pherson et le texte original, se plaignant toujours de ce que cette traduction faisait perdre à l'original une partie de sa force et de sa beauté. M. Farquharson était revenu en Écosse

en 1793, et avait laissé au collége de Douai son manuscrit, formant un volume in-folio, d'une écriture fine et serrée. M. Mac-Gillivray l'y avait encore vu jusqu'en 1795; mais dès ce temps-là, ayant souvent passé entre les mains des écoliers, il était en mauvais état, et plusieurs feuillets s'étaient détachés et perdus; le dernier recteur du collége se rappelait en avoir vu souvent depuis arracher des feuilles pour allumer du feu. Ce manuscrit a fini par être entièrement détruit.

M. Mac-Gillivray demeurant aussi à Édimbourg, M. John Sinclair lui adressa une série de questions claires, catégoriques et précises, sur ce fait important. Il fit la même démarche près d'un autre évêque, M. John Chisholm, que M. Cameron lui avait indiqué comme également instruit de ce qui regardait le manuscrit de Douai. Tous deux écrivirent des réponses affirmatives dont le fond est à peu près le même. Le premier surtout est entré dans des détails les plus circonstanciés sur le temps où ce manuscrit avait été rédigé en Écosse; sur l'époque où il l'avait vu, pour la première fois, à Douai; sur la comparaison que faisait souvent son propriétaire, M. Farquharson, des poëmes qu'il contenait avec la traduction de Mac-Pherson, depuis le moment de sa publication, comparaison qui n'était presque jamais avantageuse pour le traducteur, et dont il résultait que tout ce que Mac-Pherson avait publié était dans ce recueil, mais qu'il y avait de plus un assez grand nombre de poëmes qu'il avait eu le tort de négliger; enfin sur les dégradations successives que ce recueil avait subies, et sur son entière destruction. « Il n'y a donc point dans l'histoire, selon l'expression de sir John Sinclair, de fait plus avéré que l'existence de ce manuscrit écossais à Douai, antérieurement à la traduction de Mac-Pherson; il n'y a rien qui prouve mieux l'authenticité des poésies ossianiques. »

Peu de temps après que la traduction eut paru, Mac-Pherson fut obligé d'abandonner ses travaux poétiques pour accompagner le gouverneur Georges Johnston aux Florides. On voit par un extrait du journal de M. John Mac-Kensie, son exécuteur testamentaire, qu'il emporta avec lui les manuscrits originaux qu'il avait recueillis des poésies gaëliques, et que c'est à cela qu'il faut attribuer la perte ou totale ou partielle de quelques-uns des plus petits poëmes d'Ossian.

Il revint en Angleterre en 1766; les liaisons politiques qu'il avait formées le tinrent éloigné de tout travail littéraire de quelque importance, jusqu'en 1771, qu'il publia son *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.* Cependant sa traduction d'*Ossian* lui avait fait une réputation qu'il crut augmenter en traduisant dans le même style, et en prose poétique, l'*Iliade* d'Homère. La chute éclatante de cette malheureuse tentative, mise au jour en 1773, le dégoûta pour longtemps de la poésie. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, en février 1796, il fut entièrement occupé, soit de discussions politiques, soit des affaires du nabab d'Arcot, qui l'avait établi son agent en Angleterre, et au service duquel il fit une fortune considérable. Son

orgueil fut réveillé par les sarcasmes piquants du docteur Johnson; et les craintes qu'il pouvait avoir au sujet des dépenses que nécessiterait l'impression des originaux gaëliques furent dissipées par une souscription qu'ouvrit dans l'Inde une société d'Écossais, curieux de voir imprimer, dans le langage de leurs ancêtres, ces poëmes qui avaient bercé les loisirs de leur jeunesse. Une somme mille livres sterling fut avancée, en 1784, à Mac-Pherson pour commencer sa publication. Sir John Sinclair affirme, dans l'appendice de sa Dissertation, avoir vu Mac-Pherson occupé sérieusement de cette édition si désirée des textes originaux. Le capitaine Morison, très-versé dans la connaissance du vieil idiome gaëlique, l'avait aidé à faire une copie complète de ces poëmes, pour que les originaux ne fussent pas altérés par la négligence des ouvriers typographiques. C'était ainsi alors que M. Mac-Farlane en avait traduit littéralement en latin une partie, traduction qui fut achevée depuis par ses soins, et qui accompagne la belle édition du texte original, créée par la Société écossaise de Londres. Mais Mac-Pherson, qui devenait moins actif en vieillissant, et à qui les jouissances d'une grande fortune donnaient d'autres goûts, d'autres occupations, avançait très-lentement. Il mourut en 1796, léguant à M. John Mac-Kensie la somme nécessaire à l'exécution de l'entreprise. Celui-ci perdit plusieurs années à discuter, avec les savants écossais, la forme que l'on donnerait à l'édition, le caractère dans lequel on imprimerait le texte original, l'orthographe que l'on suivrait, et mille autres détails. On transcrivit de nouveau tous les poëmes, conformément à l'orthographe de la Bible en langue gaëlique; on fabriqua exprès un papier propre à ce genre d'impression; un traité fut passé avec une société de libraires de Londres, et l'impression commençait lorsque mourut Mac-Kensie. Un de ses parents, du même nom, son exécuteur testamentaire, chirurgien en second au 42e régiment d'infanterie, fort incapable par sa position de suivre l'entreprise, prit le sage parti de remettre tous les manuscrits entre les mains du secrétaire de la Société écossaise de Londres, pour que l'édition parût sous les auspices de cette Société. En conséquence, cette Société, réunie en assemblée générale, le 17 mai 1804, nomma une commission de six membres, chargés de préparer, de conduire et de surveiller l'impression, et c'est environ deux ans après que fut achevée la magnifique édition que sir John Sinclair a dirigée.

« Pourrait-on se persuader, dit l'abbé Cesarotti, qui a traduit en beaux vers italiens les chants du barde gaëlique, pourrait-on se persuader qu'il s'est trouvé de notre temps deux hommes très-singuliers, tout à fait semblables l'un à l'autre par le talent poétique, par l'adresse d'imiter parfaitement une autre personne et un autre siècle, par l'héroïsme d'une modestie extravagante, enfin par l'obstination à soutenir jusqu'à la mort leur imposture littéraire? »

Avant la publication faite par Smith des originaux gaëliques qu'il avait traduits, le savant Thomas Hill avait donné, en 1783, une brochure contenant quelques chansons et d'autres poésies erses, recueil-

lies en 1780 pendant une excursion dans les montagnes de la Haute-Écosse. Il examine et résout affirmativement, preuves en main, la question de l'existence réelle de Fingal et de ses héros dans les vieilles traditions écossaises, et, passant à la comparaison des poëmes originaux avec la traduction de Mac-Pherson, il explique raisonnablement les variantes qui peuvent s'y rencontrer. Ces variantes ne viennent pas seulement de la différence des dialectes, mais des désordres, des altérations, retranchements, additions et mélanges que différentes personnes y ont introduits en divers lieux ou époques. Il paraît que le peuple chantait ces poésies par fragments décousus, en y mêlant des fables locales ou des chansons sur les mêmes sujets, composées par des poëtes d'un temps postérieur, dans un goût et en style différents de ceux d'Ossian. De là vinrent plus tard les compilations plus ou moins indignes de l'auteur primitif. Le travail de Smith et de Mac-Pherson fut une œuvre de critique sérieuse.

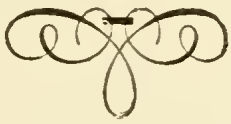
« Les matériaux rassemblés avec un soin laborieux, il fallut, dit John Smith, confronter les différents recueils manuscrits, en retrancher les parties évidemment supposées, réunir les épisodes qui avaient du rapport entre eux, quoique séparément placés, remettre à leur place quelques incidents transportés d'un poëme à l'autre, ce qui rendit nécessaire l'*addition çà et là* de quelques lignes pour la liaison des parties.... Nous n'avons pas, et nous l'avouons, dit-il ailleurs en parlant de Mac-Pherson, les poëmes entiers d'Ossian; nous en avons cependant plusieurs, et au moins une partie de tous. L'édifice n'est pas entier, mais il en existe de très-grandes ruines. »

Ce système de travail, avoué par Mac-Pherson lui-même, nous explique suffisamment, dit l'abbé Cesarotti, la répugnance qu'il paraît avoir toujours eue à montrer librement son original. Il possédait plusieurs manuscrits d'Ossian, mais aucun qui fût, en original, Ossian lui-même; Ossian n'existait intégralement dans aucune copie, quoiqu'il fût disséminé dans toutes.

Sur les autres points de la question, comme de savoir si Ossian était Irlandais ou Calédonien, et véritablement fils du héros Fingal; de fixer le siècle où il vécut, et de distinguer dans les aventures de sa famille ce qui est purement vrai de ce qui peut y être ajouté de poétique et de fabuleux, Cesarotti croit sage de s'en rapporter à ce que les auteurs nationaux les plus estimés ont écrit à cet égard. « Quoi que l'on veuille dire ou penser, ajoute-t-il, les œuvres de l'HOMÈRE CELTIQUE existent; elles sont toutes de la même couleur, elles ont certainement un auteur. Que cet auteur soit du temps de Caracalla ou de saint Patrice, qu'il soit natif de Morven ou d'Ulin, qu'il appartienne à la famille d'un petit roi du pays ou d'un simple montagnard, c'est tout à fait la même chose pour qui le considère comme poëte. Ceux qui ne veulent pas l'appeler Ossian peuvent le nommer Orphée : on pourra douter qu'il ait eu Fingal pour père, mais personne ne doutera jamais qu'il ait été fils d'Apollon. »

C'est pousser un peu loin l'enthousiasme, et nous aimons mieux

nous en tenir, avec John Smith, au jugement porté par Ortez, Denis et Harold, qui ont traduit l'*Ossian* de Mac-Pherson, le premier en espagnol et les deux autres en allemand : que les chants du barde gaëlique élèvent l'âme, parlent à la sensibilité la plus exquise autant qu'à l'imagination la plus ardente, qu'ils soutiennent çà et là la comparaison avec ceux d'Homère, et l'emportent souvent sur la poésie hébraïque, qu'on a tant louée et peut-être si mal comprise.



OSSIAN.

FINGAL

POËME EN SIX CHANTS.

CHANT PREMIER.

Arto, roi d'Irlande, venait de mourir dans son palais de Temora, laissant Cormac, son fils, au berceau. Les tribus, assemblées pour donner un tuteur à l'héritier du pouvoir, réunirent leurs suffrages sur Cuchullin, fils de Semo, souverain de l'une des Hébrides. L'élection était à peine achevée, qu'on vint apprendre à Cuchullin que Swaran, roi de Loclin, en Scandinavie, préparait une descente sur les côtes d'Irlande. Il envoie aussitôt un de ses officiers, Moran, réclamer le secours de Fingal, chef de ces Calédoniens qui habitaient la côte occidentale de l'Écosse. Fingal se met en route, lorsque Swaran menaçait déjà l'Ulster, province d'Irlande. Cuchullin avait rangé en bataille l'élite des tribus sous les murs de Tura, et ses vedettes surveillaient toute la côte.

C'est là que le poëme commence. L'action ne dure que cinq jours et cinq nuits. La scène est dans la plaine de Lena, auprès du mont Cromla, sur la côte de l'Ulster. Fingal, père d'Ossian et roi du Morven, ou des montagnes d'Écosse, est le héros de cette épopée gaélique.

Au retour de Moran, qui annonce l'approche des Scandinaves, Cuchullin tient conseil avec les chefs des tribus. — Connal, roi de Togorma, se prononce pour la paix à tout prix, jusqu'à l'arrivée des secours que Fingal a promis. — Calmar, fils de Matha, souverain de Lara, dans la province de Connaught, repousse comme une lâcheté l'avis de Connal, et la guerre est décidée. — En marchant au combat, Cuchullin s'aperçoit de l'absence de ses plus braves amis, Fergus, Ducomar et Caïrbar. — Fergus reparaît, et raconte la mort de ses deux compagnons. — Épisode de Morna. — Débarquement des Scandinaves. — Les deux armées font des prodiges de valeur, jusqu'à ce que la nuit les sépare et laisse la victoire indécise. — Cuchullin, fidèle à l'hospitalité des temps antiques, fait inviter Swaran au festin des guerriers. — Refus du chef ennemi. — Les bardes d'Irlande prennent leurs harpes pour chanter les héros. — Histoire de Grudar et Brassolis. — L'armée s'endort sur les bruyères, tandis que les vedettes surveillent les feux des Scandinaves. C'est la fin de la première journée.

Cuchullin[1] se reposait près des murs de Tura, sous un arbre au tremblant feuillage, à l'abri d'une roche tapissée de

1. Cuchullin, en langue gaëlique, signifie *la voix d'Ullin*. C'est le nom que les bardes donnèrent au fils de Semo, parce qu'il commandait les

bruyère fleurie. Sa pique et son bouclier étaient jetés auprès de lui sur le gazon. Il rêvait, en silence, au guerrier Caïrbar[1], qu'il avait tué dans les combats, lorsque Moran, chargé de surveiller l'Océan, reparaît plein de trouble.

« Lève-toi, Cuchullin, lève-toi, dit le jeune homme; voici les vaisseaux de Swaran : Cuchullin, l'ennemi est immense; la mer sombre roule avec ses vagues une foule de héros.

— Enfant de Fithil, répond le chef aux yeux bleus, je te vois toujours trembler : ta peur a grossi le nombre de mes ennemis. Sais-tu si ce n'est pas Fingal, le roi des Monts Solitaires[2], qui vient me secourir dans les plaines vertes d'Ullin[3] ?

— J'ai vu leur chef, reprit Moran; il est haut et menaçant comme un rocher de glace. Sa lance ressemble à ce vieux sapin; son bouclier est aussi large que la lune au bord de l'ho-

troupes de l'Ulster contre les Firbolg, ou les Belges, qui habitaient le Connaught. Cuchullin, étant encore très-jeune, épousa Bragela, fille de Sorglan, et passa en Irlande, où il vécut quelque temps avec Connal, roi de l'Ulster. Il s'acquit bientôt une telle renommée de sagesse et de valeur, qu'on lui confia le gouvernement d'Irlande pendant la minorité de Cormac, et qu'il fut chargé seul de conduire la guerre contre Swaran. Après s'être distingué par quantité de belles actions, il fut tué dans une bataille donnée dans la province de Connaught, à l'âge de vingt-sept ans. Sa force était si extraordinaire, qu'elle avait passé en proverbe, et que, pour donner une grande idée de la vigueur d'un héros, on disait qu'il avait la force de Cuchullin. On montre encore les ruines de son palais à Dunscaih, dans l'île de Schye, et la pierre où il attachait son dogue Luath s'appelle encore aujourd'hui la pierre de Cuchullin.

1. Ce n'est pas ce Caïrbar, fils de Borbar-Duthul, et frère de Cathmor, dont il sera question dans le poëme de Temora.

2. Fingal, fils de Combal et de Morna, fille de Traddu. Il est souvent question dans les poëmes suivants de Trathal, son aïeul, et de Trenmor, son bisaïeul Suivant la tradition, Trenmor eut deux fils : Trathal, qui lui succéda sur le trône d'Ecosse, et Conar, appelé par les bardes Conar le Grand, qui fut élu roi de toute l'Irlande. C'est de ce Conar que descendait Cormac, qui occupait le trône d'Irlande lors de l'invasion de Swaran. Quand on voit Cuchullin avoir sitôt recours à un prince étranger, on en peut conclure que l'Irlande n'était pas alors aussi peuplée qu'elle l'a été depuis, ce qui serait une forte présomption contre la haute antiquité de cette nation. Tacite nous dit que, du temps d'Agricola, on crut qu'il suffirait d'une légion pour réduire l'île entière sous le joug des Romains : ce qui n'aurait pas été possible si elle avait été habitée depuis plusieurs siècles.

3. Ullin, ancien nom de l'Ulster, province d'Irlande.

rizon. Il était assis sur un rocher de la grève, et ses troupes roulaient, comme une nuée d'orage, autour de lui.

« Chef des guerriers, lui ai-je dit, tu portes avec gloire le « nom de puissant parmi les hommes ; mais une armée redou- « table te défie sous les murailles de Tura. »

« D'une voix semblable au bruit d'une onde furieuse, Swaran me répond : « Eh! qui dans ces plaines marcherait mon égal? Les « héros ne peuvent soutenir ma présence; mon bras les sème « dans la poussière. Nul autre que Fingal, le roi des Collines « Orageuses, n'ose affronter Swaran dans les combats. Une fois, « nous avons lutté sur la colline de Malmor; et le sol de la forêt « fut labouré sous nos pas. Les roches roulaient arrachées de « leur base, et les torrents, changeant leur cours, fuyaient de « leur lit en grondant. Trois jours entiers nous recommen- « çâmes le combat; nos guerriers attendaient à l'écart, immo- « biles et glacés d'effroi. Au quatrième jour Fingal leur cria : « *Le roi de l'Océan est tombé! — Il est debout*, répondit Swaran. « Moran, fils de Fithil, va dire à Cuchullin qu'il cède au héros « qui brise tout sur sa route, comme les tempêtes de Malmor.

— Jamais, s'écria Cuchullin, jamais je ne céderai à un homme! Va, Moran, va frapper de ma lance le bouclier sonore de Caïrbar[1] qui est appendu aux portes de Tura. Que ses sons réveillent l'esprit de la guerre[2] : on l'entendra sur les montagnes. »

Moran part, il frappe le bouclier : les hauteurs et les vallées répondent; les échos s'étendent dans la forêt; le cerf tressaille au bord des lacs solitaires. Déjà Curach se lève, s'élance de roche en roche, et Connal, après lui, brandit sa pique sanglante. La large poitrine du beau Crugal se gonfle et palpite; le fils de Favi a déjà quitté le noir sommet de sa colline.

« C'est le bouclier de la guerre ! s'écrie Ronnar.

1. Grand-père de Cuchullin, si renommé pour sa valeur, que ses descendants se servaient de son bouclier pour se donner le signal du combat. Nous verrons Fingal faire le même usage de son bouclier. On se servait ordinairement d'une espèce de cornemuse pour assembler l'armée; nous avons toujours traduit par *trompette*, ou par *cor*.

2. Il y avait sur leurs boucliers plusieurs bosses, dont les sons différents annonçaient les ordres du général. On frappait les unes en signe de paix, et les autres en signe de guerre. Voyez la description du bouclier de Fingal dans le poëme de Temora.

— C'est la lance de Cuchullin, dit Lugar. Enfant de la mer, Calmar, prends tes armes, revêts l'acier qui flamboie! Debout, Puno, héros terrible! lève-toi, Caïrbar, sors des forêts de Cromla! plie tes genoux d'albâtre, ô Eth, descends du bord des torrents de Lena! Caolt, déploie tes muscles de fer, et courbe sous tes pas la bruyère de Mora : tes flancs sont blancs comme l'écume de la mer, lorsque les vents du nord fouettent les vagues sur les écueils de Cuthon. »

Tous les chefs de tribus[1] sont rassemblés : fières de leurs premiers exploits, leurs âmes s'enflamment au glorieux souvenir des siècles passés; leurs regards de feu cherchent l'ennemi. Leurs mains nerveuses serrent la poignée des glaives, et l'éclair jaillit de leur armure. Les voilà qui descendent du haut des monts. Les chefs s'avancent étincelants; les guerriers suivent, sombres et silencieux : tels on voit les nuages pluvieux s'amonceler derrière les météores du ciel. Le cliquetis de leurs armes fait vibrer les airs, et leurs dogues excités y mêlent de longs aboiements. Toutes les voix entonnent l'hymne des combats, et les échos du Cromla le redisent au loin.

Parvenue au sommet du Lena, la troupe s'étend sur les bruyères; on dirait un brouillard d'automne, lorsque, rassemblant ses flocons épars dans la plaine, il monte sur les collines obscurcies, et, de leur cime, élève peu à peu sa tête dans les cieux.

« Salut, dit Cuchullin, salut, fils des vallées, et vous, chasseurs des grands bois : d'autres travaux se préparent; car l'ennemi nous presse et nous envahit comme ce flot destructeur qui ronge nos rivages. Combattrons-nous, enfants de la guerre, ou céderons-nous au roi de Loclin[2] les vertes plaines d'Inisfail[3] ? Parle, ô Connal[4], toi, le premier des braves, toi qui brisas tant de boucliers; tu as plus d'une fois frappé de

1. C'est Ossian qui parle. On le voit tantôt historien, tantôt acteur dans le poëme.

2. Nom du royaume de Swaran en Scandinavie.

3. L'Irlande.

4. Connal, ami de Cuchullin, était fils de Cabaït, prince de Togorma, ou l'île des Vagues-Bleues, probablement l'une des Hébrides. Sa mère était fille de Congal, et s'appelait Fioncoma. Il eut un fils de Foba, fille de Connachar-Nessar, qui lui succéda sur le trône de l'Ulster. En récompense es services qu'il rendit dans la guerre contre Swaran, on lui donna une

mort les hommes de Loclin : veux-tu manier encore la lance de ton père ?

— Chef, répond Connal, ma lance est aiguisée ; elle aime l'éclat du combat et la rouille du sang ; mais, quoique mon bras demande la guerre, mon cœur veut la paix. Chef des guerres de Cormac, vois-tu d'ici la flotte de Swaran ? Ses mâts se dressent innombrables comme les roseaux du lac de Lego ; ses vaisseaux offrent l'aspect d'une forêt chargée de vapeurs, lorsque les arbres secoués plient tour à tour sous l'effort des vents. La foule de ses guerriers est trop grande ; Connal incline pour la paix. Fingal lui-même, le premier des mortels, voudrait éviter le bras de Swaran ; Fingal qui balaye les guerriers comme la tempête disperse les bruyères, quand le fracas des torrents tourmente les échos de Cona, et que la nuit s'assied sur la colline, dans son manteau de brumes.

— Fuis donc, lâche ami de la paix, dit Calmar ; fuis dans tes collines silencieuses où ne brilla jamais le trophée du vainqueur ; va poursuivre le chevreuil du Cromla, et percer de tes flèches d'enfant les cerfs du Lena ! Mais toi, Cuchullin, fils de Semo, arbitre des combats, viens chasser avec nous les hommes de Loclin ; courons écraser leur orgueil sous des monceaux de cadavres, et que jamais vaisseau du royaume des Neiges ne bondisse sur les flots d'Inistore[1] ! Levez-vous, vents orageux d'Érin[2] ; mugissez, ouragans des bruyères ! Puissé-je mourir au milieu de la tempête, enlevé dans un nuage par les fantômes irrités des morts, si jamais la chasse valut pour moi l'ivresse des batailles !

— Calmar, reprit Connal sans s'émouvoir, jamais je n'ai fui ; j'ai volé aux combats à la tête de mes guerriers ; mais ma renommée est faible encore. J'ai vu gagner des batailles, et triompher les hommes courageux ; mais écoute ma voix, ô fils de Semo, et souviens-toi du trône antique de Cormac ! Donne à pleines mains de l'or, et la moitié de ce royaume pour acheter la paix, jusqu'à ce que Fingal arrive avec son armée : c'est

certaine étendue de pays qui s'appela Tir-Chonnuil ou Tir-Connal, c'est-à-dire terre de Connal.

1. L'île des Baleines ; c'était une des Orcades.

2. Nom de l'Irlande, composé de deux mots : l'un signifie *île*, et l'autre *ouest*, — l'île d'ouest.

mon avis; mais si tu veux la guerre, je saisis ma lance et mon glaive; ma joie sera d'être au milieu des combattants, et mon âme se déploiera dans le fort de la mêlée.

— Pour moi, dit Cuchullin, le bruit des armes réjouit mon oreille; je l'aime comme le bruit du tonnerre, avant les douces pluies du printemps : rassemble toutes mes troupes, que je voie d'un coup d'œil tous les guerriers qui suivent ma fortune! Qu'ils s'avancent au travers des bruyères, brillants comme l'éclair qui précède l'orage, lorsque le vent d'occident chasse devant lui les nuées, et que les vieux chênes de Morven gémissent le long des rivages. Mais où sont mes amis, mes compagnons fidèles au jour du danger? Où es-tu, Caïrbar, chef intrépide? Où est Ducomar, ce foudre de guerre? Et toi, Fergus, m'as-tu donc abandonné à l'heure de la tempête? Fergus, qu'on voyait toujours le premier dans nos fêtes! Fils de Rosa, bras de la mort, viens-tu comme le rapide chevreuil des collines de Malmor?... Salut, fils de Rosa! mais quel nuage obscurcit ton front redouté?...

— Quatre pierres, répondit Fergus, s'élèvent sur la tombe de Caïrbar, et mes mains ont rendu à la terre le vaillant Ducomar. Fils de Torman, tu brillais comme un astre sur la colline; et toi, ô Ducomar! tu étais fatal comme les exhalaisons des marais de Lano, lorsqu'elles s'étendent sur les plaines de l'automne, et qu'elles portent la mort parmi les nations. Morna, toi aussi, la plus belle des vierges, tu dors ton dernier sommeil dans le creux du rocher! Tu es tombée dans les ténèbres, comme l'étoile qui file et s'éteint dans les déserts du ciel, et dont le voyageur égaré regrette la lueur passagère.

— Dis à Cuchullin, dis comment sont tombés les chefs d'Érin. Ont-ils péri sous le fer des enfants de Loclin, en combattant dans le champ des héros? Ou quelle autre cause a précipité les chefs du Cromla dans l'étroite et sombre demeure?

— Caïrbar, repartit Fergus, a péri par le glaive de Ducomar, au pied d'un chêne, sur le bord du torrent. Ducomar vint ensuite à la grotte de Tura, et adressa ces paroles à la belle Morna :

« Morna, fille de Cormac, ô la plus belle parmi les femmes,
« pourquoi t'assieds-tu seule dans l'enceinte de ces pierres,
« sous le creux de ce rocher? Le ruisseau murmure sa plainte
« fugitive; le gémissement de l'arbre séculaire s'élève sur les

« vents; le lac est troublé; un sombre nuage voile les cieux : « mais toi, tu es blanche comme la neige de ces bruyères, et « ta chevelure ondule comme les vapeurs qui couronnent la « cime du Cromla, lorsque leurs flocons, suspendus aux ro- « chers, se colorent des rayons du couchant. Ton sein ressem- « ble à ces globes de marbre qu'on voit au bord des cascades « de Branno; tes bras ont la blancheur des colonnes d'albâtre « du palais de Fingal.

« — D'où viens-tu? répond la vierge; d'où viens-tu, Duco- « mar, le plus sombre des hommes? Tes sourcils sont noirs « comme le danger; tes yeux roulent des prunelles de feu! « Swaran paraît-il sur la mer? Ducomar, quelles nouvelles « de l'ennemi?

« — O Morna! je descends de la colline des biches. Trois « fois j'ai bandé mon arc, et j'en ai terrassé trois. Trois autres « ont été la proie de mes dogues. Charmante fille de Cormac, « je t'aime comme mon âme; j'ai tué pour toi un cerf magni- « fique : sa tête était parée d'un bois à plusieurs rameaux, et « ses pieds égalaient la légèreté des vents.

« — Je ne t'aime point, guerrier farouche; ton cœur a la « dureté du roc, et ton œil fauve me fait peur.... Mais toi, « Caïrbar, toi, fils de Torman, tu es l'amour de Morna; tu as « pour moi la douceur du rayon de soleil qui sèche la colline « après un orage! Dis-moi, guerrier, as-tu vu le jeune et beau « Caïrbar? l'as-tu rencontré sur la colline des chevreuils? La « fille de Cormac attend ici le retour du fils de Torman.

« — Et Morna l'attendra longtemps, car son sang est sur « mon glaive : Morna l'attendra longtemps, car il est tombé « sur les rives du Branno : j'élèverai sa tombe sur le sommet « du Cromla. Pour toi, jeune vierge, veux-tu aimer Ducomar? « son bras est fort comme la tempête.

« — Il n'est donc plus, le fils de Torman! s'écrie la jeune « amante, les yeux pleins de larmes. Il est donc tombé sur la « colline, ce jeune guerrier qui devançait toujours les plus « hardis chasseurs de la montagne; lui que redoutaient les « ennemis apportés par l'Océan! O Ducomar, tu es sombre et « farouche, et ton bras cruel a tué l'amour de Morna! Bar- « bare, donne-moi ce fer; j'aime le sang de Caïrbar! »

« Ducomar, touché de ses pleurs, lui tend son glaive : elle le lui plonge dans le sein. Comme un rocher que la foudre a

détaché de la montagne, il tombe, en tournant vers la vierge un dernier regard.

« Morna, tu m'as donné la mort : je sens dans mon sein le « froid de l'acier. Rends mon corps à la jeune Moïna : Duco- « mar était le rêve de son amour. Elle élèvera son tombeau, « et le chasseur, en passant devant cette pierre, saluera ma « mémoire d'un souvenir. Mais, de grâce, retire ce fer de mon « sein : Morna, je sens le froid du trépas. »

« Elle s'approche tout en larmes, et elle retire le glaive de la blessure : Ducomar le ressaisit d'une main défaillante et frappe le beau sein de la vierge. Elle tombe, échevelée, sur la terre humide; son sang s'écoule avec ses gémissements et rougit l'albâtre de son corps. Elle s'agite dans les convulsions de la mort; la grotte de Tura répète son dernier râle.

— Paix éternelle, dit Cuchullin, aux âmes des héros qui n'ont point fléchi dans le danger ! Errez autour de moi, portées sur les nuages [1], ombres glorieuses ! A votre aspect, mon âme sentira croître sa vaillance, et mon bras plus sûr lancera les foudres de la mort !... Mais toi, Morna, viens à mes yeux, bercée sur un rayon de la lune : viens caresser mon sommeil solitaire, quand j'oublierai les combats pour ne songer qu'aux loisirs de la paix.

« Rassemblons nos tribus, et marchons à l'ennemi. Suivez mon char de bataille, et que vos hymnes de guerre se mêlent au bruit de ma course. Placez trois lances à mes côtés : volez sur la trace de mes coursiers blanchis d'écume, et que mon âme s'enivre du courage de mes amis, lorsque la mêlée s'épaissira autour de mon glaive las de frapper. »

Tel qu'un torrent fougueux roule en bondissant des cimes du Cromla, au fracas du tonnerre qui déchire de ses rouges lueurs les forêts bouleversées; tels et plus terribles s'élancent les nombreux fils d'Érin. Leur chef est à leur tête, semblable à la baleine de l'Océan que suivent toutes les vagues, ou au fleuve qui précipite toutes ses eaux sur ses rivages inondés.

Les enfants de Loclin entendirent de loin le bruit de sa course impétueuse. Swaran frappa son bouclier, et appela le fils d'Arno.

1. On croyait alors (et c'est encore l'opinion de quelques montagnards d'Écosse) que les âmes des morts erraient autour de leurs amis, et qu'elles leur apparaissaient à la veille d'une grande entreprise.

« Quel est, dit-il, ce murmure qui vient roulant le long des collines, et qui ressemble aux sourds bourdonnements des insectes du soir? Ce sont ou les enfants d'Inisfail qui descendent, ou les vents qui mugissent dans les profondeurs de la forêt lointaine. On dirait le bruit du Gormal[1] avant que les vagues agitées soulèvent à ses pieds leurs têtes blanchissantes. Fils d'Arno, monte sur la colline, et porte tes regards sur la noire surface des bruyères. »

Arno part et revient éperdu. Il roule des yeux égarés. Son cœur palpite : sa voix est tremblante, et n'articule que des mots interrompus.

« Lève-toi, fils de l'Océan, lève-toi : je vois descendre des montagnes le génie des combats; je vois s'avancer les files profondes des enfants d'Érin.

« Le char de bataille de Cuchullin vole comme un tourbillon qui, dans ses flancs, porte la mort. Il glisse comme un flot sur la plaine liquide, ou comme un nuage d'or qui s'étend sur la bruyère. Ses parois sont incrustées de pierres brillantes : telle, au milieu de la nuit, la mer étincelle autour de nos vaisseaux. Le timon est d'if poli; le siége est formé d'os éclatants de blancheur, et des faisceaux de lances sont disposés autour du héros.

« A droite du timon bondit un coursier superbe, le plus fort, le plus léger de la colline : son pied frappe et fait résonner la plaine. Sa crinière flotte au vent, comme la vapeur du matin sur les coteaux; ses membres sveltes sont revêtus d'un poil luisant et fin : son nom est Sifadda. Au côté gauche est attelé un coursier non moins fougueux : enfant rapide des montagnes, il secoue avec orgueil ses crins noirs, et se cabre sous l'aiguillon : les enfants du glaive l'appellent Durosnal. Mille liens de cuir tiennent le char suspendu. Les mors durs et polis sont broyés sous l'écume. Des rênes, ornées de pierres radieuses, flottent sur le cou majestueux des coursiers, dont elles pressent la course à travers les vallons. C'est la légèreté du chevreuil, c'est la force de l'aigle fondant sur sa proie. L'air siffle à leur passage comme les vents d'hiver sur les neiges du Gormal.

« Sur le char est debout Cuchullin[2], le fils de Semo. Sa joue

1. Colline de Loclin.
2. Il y a dans l'original *roi des Coquilles*.

basanée a la couleur de mon arc. Ses yeux lancent l'éclair. Sa chevelure tombe de sa tête en onde de flammes, lorsque, penché en avant, il agite sa lance! Fuis, roi de l'Océan, fuis; car voici la tempête le long des vallées sonores.

— Quand m'as-tu vu fuir, quel que fût le nombre des lances ennemies? Quand m'as-tu vu fuir, fils d'Arno, guerrier sans courage? J'ai bravé les tempêtes du Gormal et les gouffres des flots. J'ai bravé les nues orageuses, et je fuirais un guerrier! Non! fût-ce Fingal lui-même, mon âme ne serait point émue à son aspect. Levez-vous pour combattre, mes fidèles! Faites-moi une ceinture d'acier! Restez fermes autour du chef, comme nos rochers, qui bravent l'orage, et opposent leurs manteaux de forêts à la furie des vents. »

Les héros s'avancent. Telles, dans l'automne, deux nuées chargées de foudre s'élancent l'une contre l'autre, de deux cimes opposées, ou tels qu'on voit deux torrents s'atteindre, se mêler, se combattre et mugir, confondus dans la plaine : ainsi se heurtent et se mêlent les armées de Loclin et d'Inisfail. Le chef combat le chef; le guerrier joint le guerrier; l'acier frappe, est frappé. Les casques volent en éclats : le sang coule et fume; les cordes vibrent sur les arcs tendus; les flèches sifflent dans l'air, et des lances froissées jaillissent des reflets blafards, dont la nuit troublée s'illumine.

Des cris de mort se croisent dans la mêlée. Tel est le bruit confus de l'Océan, quand la tempête fouille ses profondeurs; tels sont les derniers éclats du tonnerre. Quand les cent bardes de Cormac auraient uni leurs voix pour chanter cette bataille, leurs voix seraient restées trop faibles pour transmettre à l'avenir les noms de tous les morts. Les héros tombaient sur les héros comme des épis fauchés, et le sang des braves creusait des ruisseaux.

Pleurez, bardes, pleurez la mort du noble Sithallin! Que les gémissements de Fiona fassent retentir la demeure de son cher Ardan! Ils sont tombés, comme deux chevreuils au désert, sous la main de Swaran. Swaran rugissait, au milieu de ses guerriers, comme l'esprit de l'orage, quand, assis sur les nuées du Gormal, il regarde avec joie périr le matelot naufragé.

Ta main n'est pas oisive, ô chef de l'île des Brouillards! Cuchullin, ton bras donna plus d'une fois la mort. Ton glaive était comme le serpent de la foudre, qui tue d'un souffle les

enfants des vallées, et secoue l'incendie sur la chevelure des collines. Dusronnal hennissait sur les corps des héros, et Sifadda baignait ses pieds dans le sang. Sous leurs pas, le champ était labouré comme le désert de Cromla[1], lorsque l'ouragan, conduit par les esprits de la nuit, ravage l'humble bruyère et tord les géants de la forêt.

Pleure sur tes rochers, ô fille d'Inistore[2]! Fille plus belle que l'esprit des collines, lorsque, sur un rayon du soleil couchant, il traverse les plaines silencieuses de Morven, penche ta belle tête sur les flots. Il est tombé, ton doux amant; il est tombé, pâle et sans vie, sous le glaive de Cuchullin. Son jeune courage ne montrera plus en lui le digne rejeton des rois. Trenar, ton bien-aimé, n'est plus, ô fille d'Inistore! Ses dogues fidèles hurlent dans son palais, en voyant passer son ombre. Son arc est détendu dans sa cabane; le silence pleure dans ses bois.

L'armée de Swaran s'avance comme la mer. Mais, comme le rocher brise le choc des flots, ainsi les guerriers d'Inisfail attendent et bravent l'armée de Swaran. La mort élève toutes ses voix à la fois, et les mêle au son des boucliers. Chaque héros est une colonne de ténèbres, et son glaive en sa main brille comme un rayon de feu. La plaine gémit comme le fer rouge sorti de la fournaise, que cent marteaux frappent tour à tour.

Quels sont ces guerriers indomptables sur la bruyère de Léna? On dirait deux nuages, dont les chocs redoublés sèment l'éclair et la foudre autour d'eux. Sans doute, c'est le fils de l'Océan[3], et le roi d'Érin[4]. Les deux armées, inquiètes,

1. L'île de Schye. Ce n'est pas sans raison qu'on la nomme l'île des Brouillards : ses hautes montagnes arrêtent les vapeurs de l'Océan, et y causent des pluies presque continuelles.

2. C'était la fille de Gorlo, roi d'Inistore, ou des îles Orcades. Trenar était frère du roi d'Inisco, qu'on croit être une des îles de Shetland. Les Orcades et les îles de Shetland étaient alors soumises au roi de Loclin. On voit ici que les dogues de Trenar savent sa mort aussitôt qu'il est tué. On croyait alors que les âmes des héros allaient immédiatement après leur mort sur les collines de leurs pays, et qu'elles visitaient les lieux où ils avaient passé le temps le plus heureux de leur vie; on croyait aussi que leurs ombres apparaissaient à leurs dogues et à leurs chevaux.

3. Swaran. — 4. Cuchullin.

immobiles, sont attentives à leurs mouvements; mais la nuit dérobe les deux chefs dans ses ombres, et suspend leur lutte.

Sur la pente du Cromla, Dorglas apprête un chevreuil; conquête matinale que les guerriers avaient faite sur la colline, avant d'en descendre pour combattre. Cent jeunes guerriers amassent la bruyère : dix héros excitent la flamme; trois cents choisissent des pierres polies; la fumée se répand au loin, et annonce le festin.

Cuchullin a recueilli sa grande âme. Appuyé sur sa lance, il adresse ce discours au vieux Carril, chantre vénérable des événements passés.

« Ce festin des héros sera-t-il pour moi seul? Le roi de Loclin restera-t-il sur les rivages d'Ullin, loin des fêtes et des concerts de son palais? Lève-toi, vénérable Carril, et porte mes paroles à Swaran. Dis à ce roi, venu sur les flots mugissants, que Cuchullin donne une fête à ses guerriers, qu'il vienne prêter l'oreille au murmure de mes forêts, et se réchauffer, cette nuit, à mon foyer. Tristes et glacés sont les vents qui tourmentent les mers de son pays; va lui dire qu'il vienne donner des louanges aux accords de nos harpes, qu'il vienne entendre le chant de nos bardes. »

Le vieux Carril part, et sa voix pleine de douceur invite le chef des noirs boucliers. « Swaran, roi des forêts, lève-toi et quitte les fourrures de ta chasse. Cuchullin donne le festin de la guerre; viens faire honneur à sa fête. »

Swaran, d'une voix lugubre comme le murmure du Cromla avant la tempête, répondit : « Quand toutes tes jeunes vierges, odieuse Inisfail, étendraient vers moi leurs bras de neige, offriraient à ma vue leur sein palpitant, et m'inviteraient avec des yeux pleins d'amour, immobile comme les montagnes de Loclin, Swaran resterait dans ce lieu, jusqu'à ce que la prochaine aurore vienne m'éclairer pour donner la mort à Cuchullin. Le vent de Loclin plaît à mon oreille; il souffle sur mes mers, il mugit dans mes voiles, et rappelle à ma pensée les vastes forêts du Gormal, dont tant de fois les échos répondirent à ses sifflements, lorsque ma lance terrassait le sanglier. Va dire à Cuchullin qu'il me cède l'ancien trône de Cormac, ou que bientôt son sang rougira l'écume des torrents d'Érin. »

Carril revient, et dit : « Les accents de la voix de Swaran sont sinistres.

— Sinistres pour lui seul, repartit Cuchullin. Carril, élève ta voix, et redis les exploits des temps passés; charme la longueur de la nuit par tes chants, et remplis nos âmes d'une douce tristesse; car la terre d'Inisfail a dévoré nombre de héros et de jeunes vierges formées pour l'amour. Il est doux d'écouter les chants de douleur dont retentissent les rochers d'Albion, lorsque le bruit de la chasse a cessé, et que les ruisseaux de Cona répondent à la voix d'Ossian[1]. »

Carril chanta[2] :

Dans les temps passés, les enfants de l'Océan descendirent sur les rivages d'Inisfail. Mille vaisseaux bondissaient sur les vagues, et cinglaient vers les plaines fleuries d'Ullin : les enfants d'Érin marchèrent à la rencontre de cette nation ennemie. Caïrbar, le premier des mortels, et Grudar, jeune et beau guerrier, s'y trouvèrent; ils avaient longtemps combattu pour le taureau tacheté qui beuglait sur la colline de Golban[3]. Tous deux le réclamèrent, et la mort se montrait souvent à la pointe de leur acier.

Les deux héros se réunirent contre l'ennemi, et les étrangers de l'Océan prirent la fuite. Quels noms plus illustres dans Inisfail que les noms de Caïrbar et de Grudar? mais, hélas! pourquoi ce fatal taureau mugit-il encore sur la montagne de Golban? Ils l'aperçurent bondissant et blanc comme la neige; sa vue ralluma leur fureur.

Ils combattirent sur le gazon des rives du Lubar. Le jeune et brillant Grudar tomba. Le farouche Caïrbar descendit dans

1. Ossian, fils de Fingal, auteur de ce poëme. On ne peut qu'admirer l'adresse avec laquelle il met son éloge dans la bouche de Cuchullin. Cona, dont il est fait mention ici, est peut-être cette petite rivière qui traverse Gleuco en Argyle-Shire. Une des collines qui environnent cette vallée romantique s'appelle encore Scorna-Fena, ou la colline du peuple de Fingal.

2. Cet épisode est bien amené. Calmar et Connal, comme on l'a vu ci-dessus, se sont vivement disputés avant le combat. Carril tâche de les réconcilier en leur racontant l'histoire de Caïrbar et de Grudar, qui, quoique ennemis avant la bataille, combattirent vaillamment à côté l'un de l'autre. Le poëte ne manqua point son but, car on voit au troisième livre que Calmar et Connal sont parfaitement réconciliés.

3. Montagne du comté de Sligo

la vallée de Tura, où Brassolis, la plus belle de ses sœurs, triste et seule, soupirait des chants mélancoliques. Elle chantait les actions de Grudar, le bien-aimé de son cœur vierge. Elle déplorait les dangers qu'il courait parmi les combats; mais elle n'avait pas encore désespéré de son retour. Sa robe entr'ouverte laissait voir sa gorge de neige, blanche comme la lune qui sort à demi des voiles du crépuscule. La harpe est moins douce que sa voix, lorsqu'elle chantait sa douleur. Grudar occupait toute son âme; c'était lui qu'en secret cherchaient toujours ses regards : « Quand reviendras-tu dans tout l'éclat de la victoire, ô guerrier que j'ai choisi?... »

Caïrbar paraît, et lui dit : « Prends, Brassolis, prends ce bouclier taché de sang, et suspends-le au seuil de ma demeure; c'est celui de mon ennemi.... »

A ces mots, son tendre cœur palpite : pâle, éperdue, elle vole au champ de bataille; elle trouve son jeune amant baigné dans son sang, et tombe mourante auprès de lui, sur la fougère du Cromla. Ici reposent leurs cendres, ô Cuchullin; et ces deux ifs solitaires, nés sur leurs tombes, cherchent, en s'élevant, à marier leurs rameaux. Brassolis était la beauté de la plaine, et Grudar l'ornement de la colline. Les bardes conserveront leurs noms, et les rediront aux siècles à venir.

« Ta voix est pleine de charmes, ô Carril, reprit le chef d'Érin, et j'aime tes récits du temps passé. Ils plaisent à mon oreille comme la douce ondée du printemps, lorsque le soleil luit sur la plaine, et que les nuages en fuyant effleurent la cime des monts. O barde, reprends ta harpe pour célébrer mes amours; chante cette belle solitaire, cet astre de Dunscar[1]; redis-moi les louanges de Bragela[2], de celle que j'ai laissée dans l'île des Brouillards. Épouse du fils de Semo, tu veilles debout sur nos rochers, pour découvrir au loin les vaisseaux de Cuchullin! Hélas! une vaste mer roule ses flots entre ton époux et toi. La blanche écume de ses vagues trompera tes yeux dans la nuit; tu les prendras pour les voiles de ma flotte.

1. Dunscaich.

2. Bragela était fille de Sorglan, et femme de Cuchullin. Cuchullin, après la mort d'Arto, passa en Irlande, sans doute par ordre de Fingal, pour prendre le gouvernement de cette île pendant la minorité de Cormac, fils d'Arto. Il laissa Bragela, sa femme, à Dunscaich.

Retire-toi, car les ténèbres sont froides; retire-toi, mon amour, les vents de la nuit glacent tes doux attraits; rentre dans le palais de mes fêtes, et rêve aux temps passés. Je ne retournerai point dans tes bras, que les feux de la guerre ne soient éteints. O Connal, parle-moi de gloire et de combats; bannis-la de ma pensée, car elle m'est trop chère, la fille de Sorglan, au sein d'albâtre, à la noire chevelure.

— Défie-toi, à cette heure, des fils de l'Océan, répondit le grave et prudent Connal : envoie une troupe de tes guerriers observer dans l'ombre l'armée de Swaran. Cuchullin, je suis pour la paix, jusqu'à l'arrivée des enfants de Morven, jusqu'à ce que Fingal, le premier des héros, fasse briller sur nos plaines l'astre de la victoire.... »

Cuchullin sonna l'alarme sur son bouclier : les guerriers que le sort avait choisis pour veiller pendant cette nuit se mirent en marche; le reste de l'armée, couché sur la colline, dormait dans les ténèbres, au murmure des vents.

Les ombres des héros récemment décédés erraient devant eux, portées sur leurs nuages; et, dans le vaste silence de Lena, on entendait au loin les voix grêles des fantômes, présages de la mort.

CHANT DEUXIÈME.

L'ombre de Crugal, tué par Swaran, apparaît à Connal, et prédit la prochaine défaite de Cuchullin. — Connal va réveiller le chef des Irlandais, qui brave les menaces du fantôme. — Le jour se lève. — Swaran propose une paix honteuse. Cuchullin répond en livrant bataille; mais la terreur panique d'un chef de tribu jette l'armée en déroute. — Connal et Cuchullin couvrent sa retraite. — Vers la fin du jour, on aperçoit à l'horizon la flotte de Fingal; mais bientôt les brouillards de la mer la dérobent à la vue. — Cuchullin, pleurant sa défaite, l'attribue au meurtre de Ferda, son ami, qu'il avait tué en combat singulier quelque temps auparavant. — Le barde Carril relève son courage en lui chantant l'histoire de Connal et de Galvina.

Connal[1], étendu au pied d'un vieux chêne, dormait au murmure du torrent. Une pierre soutenait sa tête. Les voix aiguës

1. L'endroit où se reposa Connal est connu de tous ceux qui ont par-

des fantômes de la nuit venaient, au travers des bruyères de Lena, frapper son oreille. Il était seul, et loin du reste des guerriers : l'enfant de la guerre méprisait les surprises de l'ennemi.

Le héros voit en songe une masse de feu rouler du haut de la colline, et Crugal chevauchant sur le météore enflammé : Crugal qui avait péri sous les coups de Swaran, en combattant dans les champs de la gloire.

Son visage est pâle comme les rayons de la lune à son couchant; les brumes de la colline lui font un linceul; ses yeux éteints ressemblent à deux lumières mourantes; la plaie de son sein paraît noire et profonde.

« Est-ce toi, Crugal? lui dit l'intrépide Connal. Fils de Dedgal, fameux sur la colline des Chevreuils, est-ce toi? Pourquoi te vois-je si pâle et si triste, toi qui brisais les boucliers? Jamais la crainte ne te fit pâlir. D'où vient ton trouble, enfant des Monts Solitaires? »

Le fantôme étend sa main glacée sur le héros : sa voix éteinte pousse un murmure faible, comme le vent du soir pleurant dans les roseaux du Lego.

« Mon ombre, ô Connal, erre sur les collines qui m'ont vu naître; mais mon corps est couché sans sépulture sur les sables d'Ullin. Tu ne t'entretiendras plus avec Crugal. Jamais tu ne reverras la trace de ses pas empreinte sur la bruyère. Je suis léger comme le vent du Cromla : je ne suis plus qu'une vapeur mouvante et fugitive. Fils de Colgar [1], je vois s'avancer le sombre nuage de la mort : il s'arrête et plane sur les plaines de Lena. Les enfants des vertes contrées d'Érin succomberont : éloigne-toi de cette plaine remplie de fantômes. »

Semblable à la lune qui s'éclipse, il disparaît dans un tourbillon de vent.

« Arrête, s'écria Connal, arrête, ombre de mon ami. Reviens encore sur ton rayon céleste. Dis-moi quelle colline est l'asile

couru les montagnes de l'Écosse. Le barde l'éloigne de l'armée, pour ajouter par la solitude du lieu plus d'horreur à l'apparition de l'ombre de Crugal.

1. Connal, fils de Caïrbar, ami de Cuchullin, est quelquefois appelé fils de Colgar, du nom du chef de sa famille.

de ton repos ? N'entendrai-je plus ta voix dans le bruit des orages, dans le murmure des cascades, lorsque les fantômes, portés sur l'aile des vents, traversent le désert ? »

Connal se lève : ses armes retentissent. Il frappe son bouclier à l'oreille de Cuchullin, et le chef s'éveille.

« Pourquoi, Connal, viens-tu troubler mon sommeil ? Mon bras, égaré par les ténèbres, aurait pu frapper au hasard, et Cuchullin aurait à pleurer la mort de son ami. Parle, fils de Colgar, je t'écoute : le conseil d'un guerrier courageux éclaire les chefs de la guerre, comme le soleil éclaire le jour.

— Fils de Semo, répondit Connal, j'ai vu l'ombre de Crugal. La tremblante clarté des étoiles illuminait son fantôme, et sa voix ressemblait au murmure lointain d'un ruisseau. Crugal est le messager de la mort. Sa voix est un écho du tombeau. Demain la paix, ô Cuchullin, ou prépare-toi à fuir à travers les plaines de Lena.

— Tu dis que l'ombre de Crugal t'a parlé ? Fils de Colgar, c'était le bruit des vents murmurant dans les grottes de Lena; ou, si c'était le fantôme [1] de Crugal, pourquoi ne l'as-tu pas forcé à venir se montrer à ma vue ? Lui as-tu demandé où est sa grotte ? en quel lieu repose cet enfant de l'air ? Mon glaive saurait le trouver, et forcer sa voix à nous révéler l'avenir. Mais que peut-il nous apprendre? Hier encore il était parmi nous : il n'a pas eu le temps de franchir nos collines; et qui donc a pu lui révéler notre défaite prochaine ?

— Les esprits montent sur les nuages et volent sur les vents, répondit le sage Connal. Ils reposent ensemble dans leurs cavernes, et s'entretiennent des mortels.

— Qu'ils s'entretiennent des mortels à leur gré; mais qu'ils laissent en paix le chef d'Érin : qu'ils m'oublient dans leurs cavernes. Moi je ne fuirai point devant Swaran. Si je dois succomber, ma tombe instruira l'avenir de ma renommée. Le chasseur arrosera ma pierre de quelques larmes, et le deuil environnera la demeure de la belle Bragela. Je ne crains point la mort ; mais je crains de fuir : Fingal m'a toujours vu vic-

1. Le barde nous indique ici l'opinion qui régnait en ces temps sur l'état des âmes des morts. D'après les expressions de Connal, que la tremblante clarté des étoiles illuminait le fantôme de Crugal, il paraît qu'on croyait les âmes matérielles, et formées d'une substance à peu près semblable à l'εἴδωλον des anciens Grecs.

torieux. Toi, sinistre fantôme de la colline, offre-toi à ma vue, descends sur ton rayon de lumière, montre-moi ma mort dans tes mains, et tu ne me verras pas fuir encore, faible enfant des vapeurs ! Va, fils de Colgar, frappe le bouclier de Caïrbar : il est suspendu entre les lances; que mes guerriers, réveillés en sursaut, prennent les armes pour de nouveaux combats. Malgré les retards de Fingal, nous vaincrons seuls, fils de Colgar, ou nous mourrons dans le champ des héros. »

Le son du bouclier se répand au loin : les guerriers se lèvent de toute part; debout, ils ressemblent à autant de chênes pliant sous leur ramure, lorsqu'ils sont battus par l'ouragan d'hiver, et que les vents font craquer leurs branches desséchées.

La tête grisâtre du Cromla se dégage des nuées; la lumière du jour naissant tremble sur l'Océan à demi éclairé : un brouillard bleuâtre chemine lentement, et cache les guerriers d'Inisfail.

« Aux armes! crie Swaran; aux armes, guerriers de Loclin! Les enfants d'Érin ont fui devant nous. Poursuivons-les dans les plaines de Lena. Et toi, Morla, vole au palais de Cormac : somme-le de se soumettre à Swaran, avant que tout son peuple soit jeté dans la tombe, avant que le silence de la mort épouvante les collines d'Ullin. »

A ces mots, tous ses guerriers se précipitent, tels qu'une nuée d'oiseaux de mer chassés du rivage par les vagues en fureur. On eût cru entendre le fracas des torrents, qui s'entrechoquent à grand bruit dans les vallées de Cona, lorsque, après une nuit orageuse, ils mêlent leurs ondes encore agitées à la pâle clarté de l'aurore.

Comme on voit les ombres de l'automne s'étendre et glisser au flanc des collines jaunissantes ; tels, et plus sombres et plus rapides, se suivent et passent les guerriers des forêts de Loclin. Superbe et fier comme le cerf de Morven, marchait à leur tête l'intrépide Swaran : son bouclier brille à son côté comme ces feux nocturnes qui parcourent la plaine, à l'heure où le monde est plongé dans la nuit, où le voyageur attardé frissonne, et croit voir un fantôme dans ces météores trompeurs.

Un vent froid s'élève du côté de la mer, et d'un souffle déchire le voile de brume qui reposait sur l'onde. Les bataillons d'Inisfail hérissent le rivage, comme une chaîne d'écueils.

« Morla, dit Swaran, pars, et va leur offrir la paix, aux conditions que nous imposons aux rois quand les peuples fléchissent devant nous, quand les braves sont étendus sur le champ de bataille, et que les jeunes filles pleurantes errent parmi la plaine. »

Le fils de Suart, le gigantesque Morla, traverse l'espace à grands pas ; il se présente fièrement, et parle en ces termes au chef d'Érin, entouré de ses guerriers :

« Reçois la paix de Swaran : il te l'offre, telle qu'il la donne aux rois, quand les nations vaincues fléchissent devant lui. Cède-nous les plaines fertiles d'Ullin ; livre à Swaran ta belle épouse et ton dogue fidèle, qui devance les vents ; cède ces témoins de la faiblesse de ton bras, et vis soumis à notre puissance.

— Va dire à Swaran, dis à ce cœur plein d'orgueil, que Cuchullin ne céda jamais.... Je lui abandonne les flots de l'Océan, et je donnerai à tout son peuple des tombeaux dans Érin. Jamais étranger ne sera le maître de la belle Bragela; jamais chevreuil des collines de Loclin ne fuira devant mon dogue Luath.

— Faible conducteur de chars, répondit Morla, veux-tu donc combattre mon roi, ce roi dont les vaisseaux nombreux pourraient entraîner ton île sur les eaux, tant la colline d'Ullin paraît petite devant la puissance du roi de l'Océan ?

— Morla, dans un vain combat de paroles, je cède volontiers ; mais ce glaive, tant de fois victorieux, ne cédera jamais à personne. Tant que Connal et Cuchullin respireront, Érin ne reconnaîtra d'autre chef que Cormac.... O Connal, le premier de mes fidèles, tu as entendu les paroles de Morla, réponds ! Ton avis sera-t-il maintenant pour la paix? Esprit de Crugal, pourquoi nous as-tu menacés de la mort? Je descendrai dans la sombre demeure, mais éclairé du flambeau de la gloire !... Levez-vous, enfants d'Inisfail, aiguisez vos lances, bandez vos arcs, fondez sur l'ennemi dans les ténèbres !... »

Il dit, et ses nombreux bataillons ébranlent leurs files profondes ; ils s'avancent avec bruit, et s'étendent comme la nue qui crève sur les vallées, quand l'orage envahit le firmament.

Leur chef marche à leur tête, couvert de ses armes ; il est semblable à un fantôme entouré de sanglants météores, et tenant dans ses mains les traits de la tempête. Carril embouche

la trompette de la guerre. Il entonne l'hymne de la bataille, et verse son âme dans l'âme des héros.

« Où est-il maintenant, chantait le barde inspiré, où est-il, ce guerrier moissonné par la mort ? où est Crugal ? Il dort oublié sous la terre, et le triste silence habite sa demeure.... L'épouse de Crugal, encore étrangère dans le palais de son époux, est plongée dans le deuil[1] ! Mais quelle est cette beauté, pareille à un rayon de lumière, qui fuit devant les rangs ennemis ? C'est Degrena, la blanche épouse de Crugal. Sa chevelure en désordre est le jouet des vents ; ses yeux sont rouges de pleurs, sa voix est éteinte. Hélas ! ton cher Crugal n'est plus maintenant qu'une ombre vaine, sœur des fantômes de la colline ; elle vient, dans ton sommeil, murmurer à ton oreille des accents faibles et plaintifs, comme le bourdonnement de l'abeille des montagnes.... Mais Degrena s'évanouit comme un nuage du matin : le fer d'un enfant de Loclin a percé son sein. Caïrbar, elle est tombée, celle qui occupait les pensées de ton jeune âge. O Caïrbar, elle n'est plus ! »

Caïrbar entendit ces lugubres chants : il vole vers sa fille. Il voit Degrena sans vie. A cette vue, il rugit et fond au milieu des ennemis : sa lance frappe un guerrier de Loclin, et le combat s'engage de tous côtés. De toute part, tombent à grand bruit les vastes bataillons : on eût cru voir les forêts de Loclin déracinées par l'ouragan, ou ravagées par le feu. Cuchullin abat les héros de Loclin comme les chardons de la plaine. Swaran ravage Érin. Sous ses coups tombent, et Curach, et Caïrbar, que protége en vain son bouclier. Morglan n'est plus; Caolt frissonne et meurt : le sein du héros est souillé de sang, et sa blonde chevelure traîne dans la poussière de sa terre natale. Plus d'une fois il donna des fêtes dans les lieux mêmes où il est gisant; plus d'une fois il y fit résonner sa harpe; ses dogues émus bondissaient de joie au son de l'instrument, et les jeunes chasseurs préparaient leurs arcs.

Swaran s'avance, comme un torrent qui sort du désert et roule dans sa course les rochers et les terres écroulées. Mais Cuchullin reste immobile, tel que les monts inébranlables qui défient les orages. Que les vents luttent de furie, que la grêle tombe et batte les rochers, ferme sur sa base, le mont ré-

1. Crugal avait épousé Degrena peu de temps avant la bataille.

siste, et couvre de son ombre les vallées silencieuses de Cona. Tel Cuchullin protégeait les enfants d'Érin, et levait sa tête altière au milieu des bataillons.

Le sang des héros mourant autour de lui ruisselle comme la source du désert. Mais l'armée d'Érin d'un bout à l'autre se fond comme la neige aux rayons du soleil.

« O enfants d'Inisfail, dit Grumal, Loclin a conquis le champ de bataille. Pourquoi, faibles roseaux, résister à l'effort des vents? Fuyons vers la colline des Chevreuils ! »

Il dit, et fuit comme un cerf de Morven, et sa lance baissée marque de ses éclairs ses pas fugitifs. Peu de guerriers suivirent ce lâche exemple; des milliers de combattants préférèrent un tombeau sous les bruyères de Lena.

Debout sur son char étincelant, Cuchullin combattait sans relâche; il terrassa encore un des puissants guerriers de Loclin, et dit à Connal :

« Connal, le premier des mortels, tu enseignas à mon bras à donner la mort : quoique les enfants d'Érin aient pris la fuite, me laisseras-tu seul combattre l'ennemi? O vénérable Carril, conduis ce qui reste de mes amis vers les buissons de cette colline, et nous, Connal, restons ici et protégeons la retraite de nos guerriers ! »

Connal s'élance sur le char : tous deux opposent leurs boucliers; leurs masses ressemblent au disque obscurci de la lune. Sifadda et le fier Dusronnal, haletants, couverts d'écume, gravissent la colline : des flots d'ennemis les suivent et se pressent sur leurs traces.

L'armée d'Érin s'arrête sur le penchant du Cromla; les guerriers attristés comptent leurs rangs éclaircis comme une forêt qu'a traversée la foudre en allumant l'incendie. Cuchullin, debout, appuyé contre un chêne, roulait dans un morne silence ses yeux enflammés, et semblait prêter l'oreille aux vents qui frémissaient dans ses longs cheveux, lorsque des bords de l'Océan remonte, d'un pas rapide, Moran, fils de Fithil.

« Les vaisseaux, crie Moran, les vaisseaux de l'île Solitaire! Voici Fingal, le grand chef des héros, le fléau des boucliers! Les vagues écument sous ses vaisseaux pavoisés; ses mâts chargés de voiles blanches offrent à l'œil une forêt dans les nuages.

— Accourez, soufflez ensemble, dit Cuchullin, ô vents qui protégez la féconde Érin! Viens, Fingal, viens apporter la mort à mes ennemis! O mon ami! tes voiles réjouissent mes yeux, comme les clartés de l'aube après un sommeil troublé; ta présence est pour moi une colonne de feu qui vient guider mes pas dans les ténèbres. O Connal, respectable vieillard, que l'arrivée de nos amis nous rende le courage et la force! Mais la nuit s'épaissit autour de nous : où sont maintenant les vaisseaux de Fingal? Passons ici ces premières heures de ténèbres, et hâtons par nos vœux la douce lumière de la lune.... »

Le souffle des vents inclinait les grands bois; les torrents agités grondaient de roche en roche : la pluie s'amassait sur la tête du Cromla, et les étoiles scintillaient à peine au travers des nuages qui couraient dans les cieux. Le chef d'Érin était assis triste et pensif, au bord d'un ruisseau dont le murmure retentissait dans le creux d'un vieux chêne planté sur sa rive. Auprès de lui étaient Connal et le vieux Carril.

« Malheureuse est la main de Cuchullin, dit le guerrier; malheureuse est la main du chef d'Érin, depuis qu'elle a donné la mort à son ami! Ferda, je t'aimais comme moi-même!

— Comment a péri ce brave guerrier? dit Connal. Je me souviens du vaillant fils de Daman : sa stature était majestueuse et belle, comme l'arc-en-ciel sur le coteau.

— Ferda, reprit Cuchullin, était venu d'Albion : il apprit à manier les armes dans l'école de Muri[1], et gagna l'amitié de Cuchullin. Tous les jours nous chassions ensemble : chaque nuit, nous reposions, à côté l'un de l'autre, sur la bruyère.

« Deugala était l'épouse de Caïrbar, chef des plaines d'Ullin : elle brillait de tout l'éclat de la beauté; mais son cœur était plein d'orgueil : elle aima le jeune fils de Daman.

1. Suivant les bardes irlandais, Muri était une académie dans la province d'Ulster, où l'on enseignait le métier des armes. La signification du mot *muri*, qui veut dire *assemblée*, rend cette opinion probable. On attribue à Cuchullin l'invention de l'armure complète d'acier; il est fameux parmi les *sénachies* (espèce de bardes), pour avoir enseigné aux Irlandais à monter à cheval, et pour s'être servi le premier d'un char dans les combats : c'est sans doute la raison qui a porté Ossian à faire une description détaillée du char de Cuchullin dans le premier chant de ce poëme.

« Caïrbar, dit-elle à son époux, donne-moi la moitié de nos « troupeaux : je ne veux plus demeurer avec toi. Fais le partage.

« — Que ce soit Cuchullin, dit Caïrbar, qui fasse les lots : « son cœur est le siége de la justice. Pars, étoile de beauté. »

« J'allai sur la colline et je fis le partage des troupeaux : il restait une génisse blanche comme la neige; je la donnai à Caïrbar. A cette préférence, la rage de Deugala s'alluma.

« Fils de Daman, dit cette femme, Cuchullin afflige mon « âme. Je veux sa mort, ou les flots de Lubar vont rouler sur « moi. Mon pâle fantôme te poursuivra sans relâche, et te re- « prochera l'outrage dont Cuchullin a blessé mon âme ja- « louse. Verse le sang de Cuchullin, ou bien immole ton « amante.

« — Deugala, répondit le jeune homme, comment pourrais- « je donner la mort au fils de Semo? il est mon ami, le confi- « dent de mes plus secrètes pensées, et je lèverais mon glaive « contre lui!... »

« Trois jours entiers elle le fatigua de ses larmes : le quatrième, il consentit à combattre. « Eh bien, Deugala, je com- « battrai mon ami! Mais puissé-je tomber sous ses coups! Car « pourrais-je errer sur la colline, et soutenir la vue du tom- « beau de Cuchullin?... »

« Nous combattîmes sur la colline de Muri. Nos fers évitaient de blesser, et glissaient sur l'acier de nos casques, ou frappaient vainement nos boucliers. Deugala était présente, et souriait.

« Fils de Daman, dit-elle, ton bras est faible : jeune homme, « les années ne t'ont pas donné la force de manier le fer; « cède la victoire au fils de Semo. Tu ne saurais pas plus l'en- « tamer que le rocher de Malmor. »

« A ces mots, les yeux du jeune homme se remplirent de larmes; d'une voix entrecoupée de sanglots il me dit : « Cu- « chullin, couvre-toi de ton bouclier, défends-toi contre la « main de ton ami! Mon âme est accablée de douleur; faut-il, « hélas! que ce soit moi qui donne la mort au premier des « mortels! »

« Je poussai un soupir profond; je levai mon glaive, il retomba : le jeune Ferda roula sur la terre, Ferda, le premier des amis de Cuchullin! Malheureuse est la main de Cuchullin, depuis qu'elle a donné la mort à son ami!

— Ton récit, ô chef des guerriers, est triste et touchant, dit le barde Carril. Il fait retourner ma pensée vers les temps qui ne sont plus! J'ai souvent ouï parler de Connal, qui, comme toi, eut le malheur de tuer son ami; mais la victoire n'en suivit pas moins les coups de sa lance, et les ennemis disparaissaient devant lui.

« Connal était un guerrier d'Albion. Cent collines obéissaient à ses lois. Ses chevreuils buvaient au courant de mille ruisseaux. Mille rochers répondaient aux aboiements de ses dogues. Les grâces de la jeunesse étaient sur son visage : son bras était la mort des héros. Une belle femme alluma dans son cœur les feux de l'amour : c'était la fille du puissant Comlo, belle parmi les autres femmes, comme la lune au milieu des étoiles; sa chevelure était noire comme l'aile du corbeau; ses chiens étaient dressés à la chasse : elle savait tendre l'arc, et jamais sa flèche ne manquait le but. Le choix de son cœur se fixa sur Connal. Souvent leurs regards amoureux se rencontraient ; ils chassaient ensemble, et le bonheur était dans leurs entretiens secrets; mais le féroce Grumal, ennemi de l'infortuné chasseur, épiait les pas de son amante.

« Un jour, fatigués de la chasse et séparés de leurs amis par un épais brouillard, Connal et la fille de Comlo vinrent se reposer dans la grotte de Ronan : c'était l'asile ordinaire de Connal; les armes de ses pères y étaient suspendues; leurs boucliers y brillaient auprès de leurs casques d'acier.

« Repose ici, dit Connal; repose, ô Galvina, mes amours. « Un chevreuil paraît sur le front du Mora; j'y cours, et bientôt je reviens vers toi.

« — Je crains, lui dit-elle, Grumal notre ennemi; il vient « souvent à la grotte de Ronan : je vais me reposer au milieu « de tes armes; mais reviens promptement, ô mon bien- « aimé. »

« Tandis que Connal poursuit le chevreuil, Galvina veut éprouver son amant; elle prend ses vêtements et son armure, et sort de la grotte. Connal l'aperçoit de loin et la prend pour son ennemi. Son cœur bat et s'irrite; il pâlit de fureur; un nuage passe sur ses yeux : il bande l'arc, la flèche vole : Galvina tombe et meurt.

« Connal revient à pas précipités vers la grotte; il appelle Galvina : l'écho seul répond à ses cris.

« Où es-tu, ô ma bien-aimée?... » Il reconnaît à la fin que c'est elle dont le cœur palpite sous le trait fatal. « O Galvina! « est-ce toi ?... » Il tombe et s'évanouit sur le sein de la jeune fille.

« Les chasseurs trouvèrent ce couple infortuné, et secoururent Connal. Il promena depuis ses pas errants sur la colline; il venait en silence s'entretenir avec l'ombre de son amante. Cette illusion trompait sa douleur. L'Océan vomit un jour sur la côte une flotte ennemie. Il combattit, les étrangers prirent la fuite : il cherchait partout la mort dans la mêlée; mais quel bras pouvait la donner à ce guerrier que le désespoir rendait invincible? Il jette son bouclier, et combat sans défense. Une flèche égarée atteint enfin sa poitrine.

« Il repose, à cette heure, à côté de la belle Galvina; le bruit des flots qui battent le rivage désert berce leur dernier sommeil; et le matelot découvre de loin leur tombe chargée de mousse, quand il vogue, par un temps clair, sur les mers du Nord. »

CHANT TROISIÈME.

Le barde Carril continue ses chants ; il raconte les actions de Fingal au pays de Loclin, et la mort d'Agandecca, sœur de Swaran. — Calmar, fils de Matha, qui avait conseillé le premier combat, revient blessé du champ de bataille, et annonce que Swaran prépare une surprise; il offre d'arrêter seul les Scandinaves dans un défilé, pour donner aux Irlandais le temps de se rallier. — Cuchullin veut rester avec lui, et ordonne au barde Carril d'emmener plus loin les débris de son armée. — L'aurore paraît. — Calmar meurt de ses blessures. — La flotte de Fingal se montre sur les côtes, et Swaran abandonne son projet, pour opposer toutes ses forces à la descente des Calédoniens. — Cuchullin, honteux de sa défaite, va pleurer ses soldats dans les cavernes du mont Cromla. — Combat. — Fingal admire à ses côtés le courage d'Oscar, fils d'Ossian. Il donne au jeune héros, après la victoire, des éloges et des leçons. — Épisode de Faïnas-Ollis. — Fingal fait surveiller les mouvements de l'ennemi. — Gaul, fils de Morni, l'un des plus braves chefs de tribu, sollicite le commandement des guerriers pour la prochaine bataille. — Ici finit la troisième journée.

« J'aime les chants des bardes, dit Cuchullin [1]. Je me plais à entendre les récits des temps passés. Ils sont pour moi comme

1. La seconde nuit, depuis le commencement du poëme, continue. Cu-

le calme du matin, comme la fraîche rosée qui humecte les collines, à l'heure où le soleil ne jette sur leur penchant que des rayons languissants, quand le lac bleuâtre et tranquille dort au fond des vallées. O Carril, élève encore ta voix, et redis-moi les chants de Tura, ces chants de joie dont retentit mon palais, lorsque Fingal assistait à mes fêtes, et que je le voyais s'enflammer au souvenir des exploits de ses pères.

— Salut! chanta Carril, salut, Fingal, chef glorieux! tes actions guerrières ont signalé ton adolescence. Loclin fut par toi consumé du feu de ta colère, dès cet âge où ta beauté le disputait à celle des jeunes filles. Nos vierges souriaient aux grâces épanouies sur le visage du jeune guerrier; mais la mort était dans ses mains; il était fort et terrible comme les eaux du Lora. Les amis de son enfance le suivaient. Ils vainquirent Starno, roi de Loclin; puis ils le rendirent généreusement à ses vaisseaux: mais son cœur était gonflé d'orgueil et de dépit; il méditait, au fond de son âme, la mort de son jeune vainqueur: car jamais nul autre que Fingal n'avait pu dompter le puissant Starno [1].

« Starno, rentré dans ses forêts de Loclin, s'assied dans la salle où il donnait ses fêtes : il appelle Snivan, vieillard aux cheveux blancs, qui chanta plus d'une fois autour du cercle de Loda. Au son de sa voix, la pierre sacrée du pouvoir [2] était émue, et la fortune des héros changeait dans la plaine des combats.

« Vieillard, dit Starno, va sur les rochers d'Arven que la « mer environne. Dis à Fingal, dis à ce roi du désert, le plus « beau de tous les guerriers, que je lui donne ma fille; ma « fille, la plus belle des vierges : sa blancheur efface l'éclat de « la neige; l'écume des flots est moins douce que son sein; « son âme est pure et généreuse. Qu'il vienne donc, accom-

chullin, Connal et Carril sont assis au même endroit où on les a vus dans le chant qui précède. L'épisode d'Agandecca est bien amené et n'est pas inutile. Le barde, dans tout le cours de cet ouvrage, fait de fréquentes allusions à cette aventure, et elle amène en quelque façon la catastrophe.

1. Starno était père de Swaran et d'Agandecca. Tous les poëmes du temps lui donnent un caractère féroce et cruel.

2. Ce passage fait allusion à la religion de Loclin, et la *pierre du pouvoir* était peut-être l'image d'une des divinités scandinaves.

« pagné de ses chefs les plus illustres, s'unir à ma fille élevée « dans la retraite de mon palais. »

« Snivan arrive aux montagnes d'Albion : Fingal part avec lui; son cœur enivré par l'amour devance le vol de ses vaisseaux sur les vagues du Nord.

« Sois le bienvenu, dit le sombre Starno; roi des rochers « de Morven, sois le bienvenu; salut à vous, héros qui le sui- « vez aux combats! Enfants de l'île Solitaire, trois jours en- « tiers vous célébrerez la fête dans mon palais; vous poursui- « vrez trois jours les sangliers de mes bois, afin que votre « renommée puisse pénétrer jusqu'à l'asile secret qu'habite la « belle Agandecca. »

« Le roi des Neiges méditait leur mort, en leur offrant la fête de l'amitié. Fingal, qui se défiait du visage de son ennemi, parut au festin couvert de ses armes. Les assassins effrayés ne purent soutenir les regards du héros, et s'enfuirent de sa présence. Cependant les accents de la joie se font entendre; les harpes sonores frémissent sous la main des bardes, qui chantent tour à tour la gloire des combats ou les charmes des vierges. Ullin, le barde de Fingal, le chantre mélodieux des collines de Cona, s'y faisait entendre. Il chanta les attraits de la fille du roi des Neiges [1], et la gloire du héros de Morven. La belle Agandecca entendit ses accents; elle quitta la retraite où elle soupirait en secret, et parut ravissante d'une beauté céleste, comme la lune au bord d'un nuage de l'orient. L'éclat de ses charmes l'environne comme un cercle de lumière ; le bruit de ses pas légers plaît à l'oreille comme une divine harmonie. Elle voit, elle aime le jeune héros. Son cœur palpite de désirs que combat sa pudeur. Ses yeux bleus le cherchent et se reposent tendrement sur lui : son âme fait des vœux ardents pour le bonheur du chef de Morven.

« Le troisième jour se levait radieux sur les forêts des Sangliers. Starno, cachant sa perfidie, part pour la chasse, et Fingal avec lui. Déjà la moitié du jour s'est écoulée, et la lance de Fingal est teinte du sang des hôtes féroces du Gormal. Ce fut alors que la fille de Starno vint le trouver. Ses beaux yeux

1. Le *roi des Neiges*, nom poétique qu'Ossian donne à Starno, à cause de la grande quantité de neige qui couvrait ses possessions.

sont pleins de larmes, et avec le désespoir de l'amour elle lui adresse ces paroles :

« Fingal, enfant d'une race illustre, ne te fie point au cœur « superbe de Starno : dans cette forêt sont cachés des meur- « triers. Garde-toi de ces repaires sombres où t'attend la mort : « mais aie pitié de moi, jeune étranger ; aie pitié d'Agandecca ! « Roi de Morven[1], sauve-moi de la fureur de mon père ! »

« Le jeune héros, sans crainte et sans émotion, s'avance accompagné de ses fidèles amis. Les lâches meurtriers tombent sous leurs coups ; et la forêt du Gormal retentit de leurs cris de vengeance.

« Les chasseurs se sont rassemblés devant le palais de Starno. Sous la noire épaisseur de ses sourcils, Starno roulait des yeux irrités.

« Qu'on amène ici, cria-t-il, qu'on amène ma fille à son « beau roi de Morven ! Ses douces paroles n'ont pas été vaines, « et, grâce à elle, la main de Fingal s'est rougie du sang de « mon peuple. »

« Elle vint, les yeux baignés de pleurs : ses cheveux noirs étaient épars ; son sein nu, ravissant de blancheur, était gonflé de soupirs. Starno l'égorge de son glaive : elle tombe comme un flocon de neige qui se détache des rochers du Ronan, au milieu du silence morne d'un jour d'hiver.

« Fingal désespéré appelle ses guerriers, et les armes retentissent comme un glas de mort. Un horrible combat s'engage : les enfants de Loclin sont immolés ou fuient.... Fingal emporte et dépose dans son vaisseau le corps inanimé de la belle Agandecca. Sa tombe aujourd'hui s'élève sur le sommet d'Arven, et la mer mugit autour d'elle.

— Paix profonde à son âme, dit Cuchullin, et au barde qui nous charme par ses chants ! Redoutable était Fingal dans la force de sa jeunesse, redoutable est encore son bras dans sa vieillesse. Loclin succombera de nouveau devant le roi de Morven. O lune ! montre-toi sous la frange de ton nuage argenté ; éclaire dans la nuit ses blanches voiles sur les flots, et, s'il est quelque esprit des cieux assis sur cette nuit qui des-

1. Fingal est presque toujours appelé *le héros* ou *le roi de Morven*. — Toute la côte de l'Écosse, au nord-ouest, s'appelait sans doute Morven, *chaîne de hautes collines*.

cend vers la terre, conducteur des orages, daigne écarter des écueils ses vaisseaux que menacent les ténèbres [1]. »

Ainsi parlait Cuchullin près du torrent de la montagne, lorsque le fils de Matha, Calmar, parut sur la colline. Il revenait de la plaine; blessé et couvert de sang, il s'appuyait sur sa lance. Le bras du héros était affaibli; mais son âme avait gardé sa force.

« Tu es le bienvenu, ô fils de Matha! lui dit Connal; tu es le bienvenu au milieu de tes amis : mais pourquoi ce soupir étouffé s'échappe-t-il de ton sein qui jamais n'avait connu la peur?

— Et qui ne la connaîtra jamais! Connal, mon âme grandit dans le danger, et tressaille de joie au bruit des combats. Je suis d'une race fameuse; Calmar fut le premier de ma famille, Calmar qui se jouait au milieu des tempêtes, dont le noir esquif bondissait sur la mer et défiait l'ouragan. Une nuit, un esprit troubla les éléments. Les vagues s'enflent, les rochers s'ébranlent, les vents chassent devant eux les nuages gros d'éclairs. Calmar trembla et revint au rivage; mais bientôt, honteux de sa frayeur, il s'élance de nouveau sur les flots en courroux, et brave l'esprit des vents. Tandis que trois jeunes matelots gouvernent l'esquif agité, il est debout, le glaive nu. Lorsque le nuage abaissé passe auprès de lui, il saisit ses noirs flocons, et plonge son fer dans sa brume ténébreuse. L'esprit de la tempête abandonne les airs : la lune et les étoiles reparaissent dans le champ des cieux.

« Telle était l'intrépidité de ma race, et je suis digne de mes aïeux. Le danger fuit le brave; la fortune se plaît à couronner l'audace.

« Mais vous, enfants des vertes vallées d'Érin, retirez-vous des plaines sanglantes de Lena. Rassemblez les tristes restes de nos amis, et rejoignez Fingal. J'ai entendu la marche de Loclin qui s'avance : Calmar veut rester seul et combattre. Ma voix tonnera dans l'espace, ô mes amis! comme les cris confondus de mille guerriers. Mais, souviens-toi de moi, fils de Semo. Rends les derniers honneurs au corps inanimé de

1. C'est ici le seul passage de ce poëme qui annonce quelque notion de la divinité; encore l'apostrophe de Cuchullin commence-t-elle par un doute sur l'existence de l'esprit des cieux.

Calmar. Après que Fingal aura dévasté le champ de bataille, place-moi sous quelque pierre mémorable, qui parle de ma renommée aux temps à venir. Fais que la mère de Calmar[1] essuie ses larmes, en voyant la tombe qui attestera ma gloire.

— Non, fils de Matha, répondit Cuchullin : non, je ne te quitte point : ma joie est de combattre à forces inégales; dans le péril mon âme se double. Connal, et toi, vénérable Carril, conduisez les tristes enfants d'Érin, et, quand le combat sera fini, revenez chercher nos corps couchés dans ce défilé; car nous resterons là, près de ce chêne, au milieu de la mêlée.... Moran, cours aux bruyères de Lena; dis à Fingal qu'Érin est tombée dans l'esclavage, et presse-le de hâter ses pas. »

Le matin commence à blanchir la cime du Cromla; les enfants de la mer[2] montent le coteau. Calmar les attend de pied ferme : le feu du courage s'anime dans son âme irritée; mais bientôt son visage pâlit. Faible, il s'appuyait sur la lance de son père, sur cette lance qu'il détacha des salles de Lara, aux yeux de sa mère éplorée; peu à peu le héros, perdant son sang, s'affaiblit et tombe comme un arbre mort sur les plaines de Cona.

Le sombre Cuchullin reste seul immobile comme un roc au milieu des sables; vienne la mer avec ses flots : sa tête se couvre d'écume, et ses flancs repoussent l'assaut des vagues. Enfin, du sein grisâtre des brumes, paraissent à l'horizon les voiles de Fingal; on dirait une forêt mouvante arrachée d'un sol naufragé.

Swaran, du haut de la colline, les aperçoit; il abandonne le combat, et revient d'un pas rapide au-devant de ce nouvel ennemi. Tels que l'Océan du Nord refoulant ses ondes à travers les cent îles d'Inistore, tels reviennent contre Fingal les bataillons de Loclin.

Cuchullin, triste, l'œil voilé de larmes cuisantes, et la tête baissée, marche à pas lents, traînant derrière lui sa longue lance; il s'enfonce dans le bois du Cromla, pleurant la mort de ses amis. Il redoute la présence de Fingal, qui ne l'avait jamais vu qu'au sein du triomphe et dans l'éclat de ses victoires.

1. Alcletha. Voy. sa complainte, sur la perte de son fils, dans le poëme intitulé : *La mort de Cuchullin.*

2. Ce sont les guerriers de Swaran.

« Combien de mes héros, disait-il, combien de chefs d'Inisfail, dont la joie éclatait dans nos fêtes, sont maintenant couchés sans sépulture à travers la plaine!... Je ne compterai plus leurs pas sur la bruyère, je n'entendrai plus leurs voix à la chasse des chevreuils. Pâles et muets, ils gisent dans le sang de leurs plaies, ces guerriers qui furent mes amis. Esprits de ces héros qui m'aimaient, venez visiter Cuchullin dans sa solitude, venez sur les vents qui font gémir le feuillage des grottes de Tura, venez converser avec moi; c'est là qu'éloigné des humains, je vais finir mes derniers jours. Nul barde ne gardera ma mémoire; nul monument ne portera mon nom. Pleure-moi, ô Bragela! Cuchullin se cache parmi les morts, car sa renommée s'est évanouie. »

Ainsi gémissait le chef d'Érin, errant dans les bois déserts du Cromla.

Fingal, debout sur son vaisseau, brandissait sa pique acérée : terrible était l'éclat de son armure, comme les feux sombres du météore de la mort, qui effrayent le voyageur égaré, à l'heure où la lune s'éclipse dans les cieux.

« L'esprit de la guerre a semé le trépas, dit Fingal, et je vois partout le sang de mes amis. Le deuil couvre les champs de Lena ; la solitude habite les forêts du Cromla : elles ont vu tomber leurs chasseurs dans la force de l'âge; et le fils de Semo n'est plus. Ryno, Fillan, mes enfants, faites retentir le cor; montez sur cette colline, et, debout sur la pierre du tombeau de Lamdarg, appelez les ennemis. Que votre voix domine les bataillons, comme celle de votre père, lorsqu'il engage le combat et déploie sa valeur. J'attends sur ce rivage l'odieux Swaran : vienne avec lui tout son peuple! Ils verront combien sont âpres à la vengeance les amis des morts! »

Ryno vole comme l'éclair ; Fillan le suit d'un pas moins rapide : son regard est sombre comme les brumes de l'automne. Déjà leur voix a retenti sur les bruyères de Lena : les enfants de l'Océan ont reconnu les sons du cor de Fingal. La vague battue par les vents ne descend pas des grèves du royaume des Neiges avec plus de fougue et de bruit que les fils de Loclin du penchant de la colline. A leur tête marche Swaran, la menace à la bouche et la rage au cœur. De ses yeux étincelants jaillissent les traits du meurtre.

Fingal reconnaît le fils de Starno, et se rappelle Agandecca. Swaran, jeune encore, avait pleuré sa sœur. Fingal lui envoie le barde Ullin pour l'inviter au festin de la guerre; car son âme est tristement émue au souvenir de ses premières amours.

Ullin, d'un pas ralenti par l'âge, marche vers le fils de Starno et lui dit :

« O toi qui habites loin de nous sur la terre de Loclin, viens à la fête du chef de Morven, et passe ce jour dans le repos; demain, ô Swaran, nous combattrons, nous briserons les boucliers.

— Non, pas demain! répond le fils de Starno; c'est aujourd'hui que nous briserons les boucliers : va dire à Fingal que, demain, ma fête sera célébrée sur la terre qui foulera son cadavre. »

Ullin revient vers Fingal :

« Eh bien! dit Fingal[1] en souriant, que demain Swaran donne sa fête; aujourd'hui, mes fidèles, nous briserons les boucliers. Ossian, reste à mes côtés; Gaul, aiguise ton glaive; Fergus, bande ton arc; et toi, Fillan, prépare ta lance. Levez tous vos larges boucliers; que les cimiers de vos casques soient les crinières de la mort. Marchons au-devant de la gloire, et, si la nuit nous surprend, ralliez-vous aux lueurs de mon armure. »

L'ouragan déchaîné sur Morven, les nuages amoncelés à travers les cieux, les flots de l'Océan furieux envahissant ses rivages, sont moins terribles que la mêlée des deux peuples sur la plaine immense de Lena. Les cris des mourants hurlent parmi les collines, comme les aboiements de la foudre dans la nuit, lorsque la nue se déchire au-dessus de Cona, et qu'on entend les cris aigus de mille fantômes portés sur les vents.

Fingal s'élance au plus épais des rangs ennemis. Les chênes courbés gémissent, et les rochers roulent sous les pieds des bataillons.

Le sang ruisselle sous la main de mon père[2]. Il se rappelle

1. Le poëte ne s'arrête point à dire qu'Ullin revient et qu'il rapporte à Fingal la réponse de Swaran; on le verra souvent supprimer ces liaisons intermédiaires.

2. C'est Ossian qui parle.

les combats de sa jeunesse, et, dans sa course, il dévore le champ de bataille.

Ryno s'avance à sa suite comme une colonne de feu. Gaul, Fergus et Fillan frappent à coups redoublés.

Moi-même je marche à la droite du roi de Morven. Mille fois mon bras donne la mort qui devance l'éclair de mon glaive tout fumant. Mes cheveux alors n'étaient pas blanchis par les ans, et la vieillesse ne faisait pas trembler ma main ; mes yeux n'étaient pas comme aujourd'hui couverts d'éternelles ténèbres, et mes jambes ne fléchissaient pas dans ma course.

Qui pourrait compter les morts, et les exploits des héros, dans cette journée célèbre où Fingal écrasa de sa victoire les guerriers de Loclin ? Les gémissements erraient de colline en colline, jusqu'à ce que la nuit vint tout envelopper de ses ombres. Pâles et frissonnant d'effroi comme un troupeau de timides chevreuils, les enfants de Loclin se retirent sur la colline.

Les vainqueurs vont s'asseoir pour entendre les sons des harpes aux bords du paisible ruisseau de Lubar. Fingal écoute les chants des bardes qui célèbrent son triomphe. Le vent agite ses cheveux blancs, et ses pensées mélancoliques retournent vers le passé. Près de lui était mon jeune, mon cher Oscar ; appuyé sur sa lance, il admirait le roi de Morven, et son âme s'exaltait au récit des gloires du héros.

« Fils de mon fils, dit le grand chef ; Oscar, l'honneur du jeune âge, j'ai vu briller ton glaive au sentier de la victoire ; tu suivras l'exemple de nos aïeux : tu imiteras Trenmor, le premier des hommes, et Trathal, le père des héros. Tous deux ont signalé leur jeunesse dans les combats ; tous deux sont chantés par les bardes. Sache comme eux, Oscar, dompter le guerrier qui résiste ; mais épargne le faible. Immole sans pitié l'ennemi terrassé les armes à la main ; mais pardonne, après la victoire, à ceux qui implorent ta clémence. Tel vécut Trenmor, tel fut Trathal, tel est Fingal.

« Mon bras fut toujours l'appui de l'opprimé, et le faible s'est abrité derrière mon bouclier.

« Oscar ! j'étais jeune comme toi, lorsque s'offrit à moi la belle Faïnas-Ollis, cette vierge enchanteresse, fille du roi de Craca[1].

1. M. Mac-Pherson croit que c'était une des îles de Shetland.

« Je revenais des bruyères de Cona, n'ayant avec moi que quelques-uns de mes guerriers. Un frêle esquif nous apparaît à l'horizon de la mer : c'était comme un nuage noir ballotté par un vent d'orage. Bientôt il s'approche, et nous apercevons une jeune femme dans tout le désordre du désespoir ; ses joues pâles et son sein d'albâtre étaient couverts de larmes.

« Fille de la beauté, lui dis-je avec amour, pourquoi pleu-
« res-tu ? Puis-je te protéger, puis-je te défendre, ô vierge de
« la mer? Mon glaive peut voler en éclats sur le bouclier d'un
« ennemi ; mais mon cœur n'a point de rival.

« — Je suis en ta puissance, ô chef des braves, dit-elle
« en soupirant : protége-moi, guerrier généreux. Le roi de
« Craca chérissait en moi le rejeton le plus brillant de sa race,
« et plus d'une fois les échos solitaires du Cromla ont répété
« les soupirs d'amour qu'on adressait à l'infortunée Faïnas-
« Ollis. Borbar, roi de Sora, s'éprit de ma beauté. Ce chef est
« illustre par ses victoires ; mais son œil étincelle d'un feu
« sombre, et les orages de l'orgueil habitent son cœur. C'est
« lui que je fuis à travers les flots ; c'est lui qui me poursuit.

« — Rassure-toi, m'écriai-je, beauté ravissante. Cesse de
« redouter l'odieux chef de Sora ; tu le verras fuir, si le bras
« de Fingal répond à son ardeur. Je pourrais, ô fille de la mer,
« te cacher comme un doux trésor dans quelque grotte ignorée,
« mais jamais Fingal n'a fui des lieux où le danger l'attend.
« Viens à l'ombre de mon armure, repose-toi confiante sous le
« tranchant de mon glaive. »

« Je vis alors des larmes couler sur les joues de la vierge. Elle était belle comme un ciel d'azur, et mon âme en était tout émue.

« Bientôt mon œil enflammé distingue au loin le vaisseau de Borbar, voguant à pleines voiles ; l'onde blanchit et se brise sur les flancs de sa carène, et les vagues la poussent à l'envi.

« Quitte, lui dis-je, quitte l'Océan, chef des terres lointai-
« nes. Viens partager ma fête dans mon palais. Ma demeure est
« l'asile des étrangers. »

« Faïnas-Ollis tremblait à mes côtés : il décoche un trait, elle tombe.

« Ta main est sûre, mais perfide, ô Borbar, car ce n'était
« qu'un faible ennemi ! »

« Nous combattîmes avec furie, et, malgré sa valeur, Borbar

expira sous mes coups. Nous plaçâmes sous deux tombes de pierre cette belle infortunée et son cruel amant.

« Tel je fus dans mon jeune âge. Mais toi, Oscar, imite la vieillesse de Fingal : ne cherche jamais le combat; mais, s'il se présente, ne l'évite jamais.

« Fillan, Oscar, devancez les vents, volez sur la plaine, et observez les enfants de Loclin. J'entends le tumultueux désordre où les jette la peur. Allez, qu'ils n'échappent pas à mon glaive sur les vagues du Nord : car combien de guerriers d'Érin sont ici couchés sans vengeance ! »

Les deux héros volèrent comme deux fantômes messagers du trépas.

Alors le fils de Morni [1], Gaul, se présente dans une attitude intrépide, sa lance à la main.

« O Fingal ! crie le héros, dis aux bardes d'appeler par leurs chants le doux sommeil sur tes guerriers fatigués. Et toi, remets dans son fourreau ton glaive homicide, et laisse demain combattre nos tribus. Nous languissons ici sans gloire, et notre chef est le seul qui combatte et triomphe ! Quand le matin blanchira nos collines, observe de loin nos exploits. Que les guerriers de Loclin mesurent mon fer, et que les bardes puissent aussi célébrer ma renommée.... Telle fut jadis la conduite de tes nobles ancêtres; que telle soit aussi la tienne, ô Fingal !

— Fils de Morni, répondit le héros, je chéris ta vaillance. Tu combattras, je le veux ! mais ma lance te suivra de près, pour protéger ton courage téméraire... Chantez, unissez vos voix, bardes inspirés, et faites descendre sur moi le paisible sommeil. Fingal va reposer ici, au murmure des vents de la nuit. Et toi, ô Agandecca, si ta douce âme erre autour de ces lieux, parmi les enfants de ta patrie, ou si tu planes, gracieux fantôme, au-dessus des voiles de Loclin, viens me visiter dans mes songes. Vierge aimée, qui me fus si chère, viens charmer mes souvenirs par ta beauté. »

Mille harpes et mille voix unissent leurs sons mélodieux.

1. Gaul, fils de Morni, était chef d'une tribu puissante, qui disputa longtemps la souveraineté à Fingal; mais ce dernier l'emporta, et Gaul devint son ami et un de ses plus braves guerriers. Nous le trouverons plus d'une fois dans la suite de ces poëmes.

Les bardes chantent les exploits de Fingal et les gloires de sa race. Quelquefois on entendit se mêler à leurs hymnes le nom d'Ossian.

Ossian, hélas! est aujourd'hui plongé dans le deuil! J'ai combattu, j'ai vaincu souvent dans les guerres d'Érin ; mais maintenant, aveugle et délaissé, je me traîne confondu dans la foule des mortels vulgaires.

O Fingal! je ne te vois plus environné des guerriers de ta race : les bêtes sauvages viennent paître sur la tombe du grand chef de Morven. Paix éternelle à ton ombre, roi des glaives, étoile des solitudes de Cona!

CHANT QUATRIÈME.

Dans la nuit qui précède la quatrième journée, Ossian chante ses propres actions près du lac Légo et ses amours avec Evir-Allin, mère d'Oscar. — L'ombre d'Evir-Allin lui apparaît, et lui dit qu'Oscar est aux prises avec un poste avancé des ennemis et qu'il va périr. — Ossian donne l'alarme et vole au secours de son fils. — Fingal se lève, appelle ses guerriers, et les confie à Gaul; puis il va se placer sur une colline pour observer le combat. — On en vient aux mains. Oscar, sous les yeux d'Ossian, se couvre de gloire. — Gaul attaque Swaran; mais sa force trahit son courage. — Fingal envoie le barde Ullin pour l'exciter par ses chants de guerre. — Swaran est vainqueur, et les Calédoniens sont repoussés. — Fingal descend, les arrête et les ramène à l'ennemi. — Cuchullin, que son ami Connal et le barde Carril avaient rejoint sur le mont Cromla, entend le bruit du combat; il veut courir auprès de Fingal et périr dans la mêlée, mais ses amis le retiennent. Après la victoire des Calédoniens, il envoie Carril féliciter le roi de Morven.

Quelle est celle qui descend, en chantant, de la montagne, radieuse comme l'arc-en-ciel qui couronne les coteaux fleuris de Lena?

C'est la vierge dont la voix inspire l'amour; c'est la blanche fille de Toscar [1]. O toi, qui plus d'une fois prêtas l'oreille à mes hymnes, toi dont j'ai vu couler les douces larmes, viens-

1. Le poëte suppose que Malvina descend de la montagne pour entendre le récit des actions d'Oscar, son fiancé. Il paraît qu'après la mort du fils d'Ossian, elle resta toujours près du vieux barde. Le poëte lui dédie ce chant, ainsi que la plupart de ses poëmes.

tu pour assister à nos combats, ou pour écouter le récit des actions d'Oscar [1] ?

Quand cesserai-je de gémir tout seul au bord des ruisseaux de Cona? Mes années se sont écoulées dans les batailles; et la douleur, hélas! assiége aujourd'hui ma sombre vieillesse.

O Malvina, je n'étais pas aveugle et flétri par les chagrins ; je n'étais pas ainsi pleurant et délaissé, quand la belle Evir-Allin m'aimait; Evir-Allin, la vierge aux cheveux noirs, au sein parfumé comme le lis des vallons. Mille héros lui offraient leurs vœux : elle refusa leur amour : une foule de braves guerriers se retirèrent dédaignés. Ossian seul fut aimé.

J'allai vers les ondes noires de Lego, pour obtenir sa main : douze guerriers de ma nation, enfants valeureux des plaines de Morven, m'accompagnaient. Nous arrivâmes à la demeure de Branno, l'ami des étrangers.

« De quels lieux, dit-il, viennent ces armes étrangères? Elle n'est pas facile, la conquête de la beauté qui a déjà refusé tant de guerriers d'Érin. Mais sois heureux, ô toi, fils de Fingal : heureuse est la femme qui t'est réservée. Eussé-je douze beautés qui m'appelassent leur père, je les offrirais à ton choix, illustre enfant de la renommée. »

A ces mots, il ouvrit l'asile secret où reposait la belle Evir-Allin : ses attraits célestes firent palpiter nos cœurs sous l'acier, et nous fîmes des vœux pour la fille de Branno.

Tout à coup, au-dessus de nos têtes, au sommet de la colline, parut la troupe du superbe Cormac. Mille guerriers le suivaient, et la plaine resplendissait des éclairs de leurs armes. Là étaient Colla et Duna, couverts des cicatrices de la guerre, puis le vaillant Toscar ; et avec eux Tago et le victorieux Frestal. Suivaient Daïro, heureux dans les combats, et Dala, le boulevard des guerriers dans leur retraite. Le fer flamboyait dans la main de Cormac, ses yeux étaient pleins d'ardeur.

Ossian prit avec lui huit de ses guerriers : l'impétueux Ullin, le généreux Mullo, le noble et gracieux Scelacha, Oglan et le fougueux Cerdal, et le farouche Dumariccan. Et pourquoi te nommé-je le dernier, Ogar, si fameux sur les collines d'Arven?

1. Pendant le sommeil de Fingal, l'action reste suspendue par la nuit; Ossian introduit ici l'histoire de ses amours avec Evir-Allin. Cet épisode est nécessaire pour l'intelligence de plusieurs passages qui suivent.

Ogar attaque Dala ; ils combattent sur la bruyère. Ogar tire son poignard, et l'enfonce neuf fois dans les flans de Dala. Mais bientôt le sort du combat est changé : trois fois je perçai de ma lance le bouclier de Cormac, trois fois sa lance se brisa sur le mien. Je lui tranchai la tête : cinq fois je la secouai par sa chevelure sanglante ; les amis de Cormac prirent la fuite.

Quiconque alors, ô Malvina, m'eût osé dire qu'un jour, aveugle et infirme, je passerais les nuits à pleurer dans un désert, celui-là, certes, aurait eu besoin d'une cotte d'armes bien forte et d'un bras invincible.

Mais déjà l'on n'entend plus[1], sur la plaine obscure de Lena, le son des harpes et la voix des bardes. Les vents de la nuit soufflaient avec violence, et les vieux chênes agitaient sur ma tête leur tremblant feuillage. Evir-Allin occupait mes pensées, lorsque dans tout l'éclat de sa beauté, et baignant dans ses pleurs l'azur de ses beaux yeux, elle m'apparut sur son nuage, et d'une voix faible :

« Ossian, dit-elle, lève-toi et sauve mon fils : sauve mon cher Oscar. Près du chêne qui est au bord du Lubar, il combat contre les fils de Loclin. »

Elle dit, et se replongea dans son nuage.

Je saisis mes armes ; ma lance soutient et précipite ma course ; l'acier qui me couvre retentit : je répétais à demi-voix, suivant ma coutume dans les dangers, les antiques chansons des héros. Les guerriers de Loclin entendirent le bruit lointain de mes pas : ils fuient, mon fils les poursuit.

« Reviens, mon fils, lui criai-je, reviens, ne poursuis plus l'ennemi !... »

Il obéit à ma voix, et revient sur ses pas, mécontent de sentir le frein qui enchaîne son jeune courage.

« Pourquoi, me dit-il, arrêtes-tu mon bras, avant que la mort ait moissonné tous nos ennemis? Sais-tu que, farouches et terribles, ils ont assailli ton fils et Fillan, son ami? Sais-tu qu'ils veillaient, attentifs aux alarmes de la nuit? Nos glaives en ont détruit quelques-uns : mais, tels que les flots de la mer

1. Le poëte revient à son sujet. On se souvient que Fingal, ayant envoyé Fillan, son fils, et Oscar, son petit-fils, à la découverte, avait ordonné à ses bardes de chanter.

poussés par l'ouragan sur les sables de Mora, tels se ruaient les guerriers de Loclin sur la plaine de Lena; les fantômes de la nuit jetaient des cris sinistres, et j'ai vu étinceler les météores avant-coureurs de la mort. Laisse-moi réveiller le roi de Morven, lui dont le danger fait la joie, lui dont le regard sème l'effroi, dont le bras armé frappe comme la foudre.»

Fingal venait de s'éveiller brusquement d'un songe, et s'appuyait sur le bouclier de Trenmor, cette armure fameuse que ses aïeux se transmettaient jadis dans les guerres de leur famille. Le héros avait vu dans son sommeil l'ombre éplorée d'Agandecca. Elle était venue de l'Océan, et s'était avancée seule et à pas lents sur la plaine de Lena : son visage était pâle, et ses joues étaient baignées de larmes.

Plusieurs fois, de ses voiles de brouillard, elle sort sa main livide . elle l'étend vers Fingal en silence et en détournant les yeux.

« Pourquoi la fille de Starno verse-t-elle des pleurs? lui dit Fingal en soupirant; pourquoi cette pâleur sur ton visage?... »

L'ombre disparaît sur les vents, et laisse Fingal au milieu des ténèbres. Elle était venue pleurer les guerriers de sa nation qui allaient périr sous les coups de Fingal.

Le héros se lève, et voit encore Agandecca dans ses pensées. Il entend le bruit des pas d'Oscar; il aperçoit la lueur de son bouclier : car le rayon naissant du matin avait déjà traversé les mers d'Ullin.

« Que fait l'ennemi? demande le roi de Morven. Entraîné par la peur, fuit-il sur les flots de l'Océan? Ou attend-il un nouveau combat? Mais qu'ai-je besoin de le demander? ce sont ses voix que m'apporte le vent du matin; Oscar, fais le tour de la plaine, et réveille nos amis pour combattre. »

Fingal se place près de la roche de Lubar, et trois fois il jette un cri terrible. Le cerf tressaille près les sources du Cromla, et les rochers tremblent sur les collines.

Comme on voit les nuages amasser les tempêtes et voiler l'azur des cieux, telles à la voix du chef accourent les tribus du désert : tous les guerriers frémissent d'une joie meurtrière; ils se pressent autour du héros qui tant de fois leur a prodigué les dépouilles de l'ennemi.

« Venez, guerriers intrépides, apporter la mort; Fingal vous

verra combattre. Mon glaive, levé sur cette colline, sera pour vous le signe du ralliement; puissiez-vous n'avoir pas besoin de son secours, tandis que le fils de Morni va combattre à ma place.... C'est lui qui va vous guider : je veux que sa gloire devienne célèbre dans nos chants.

« O vous, ombres des héros décédés, hôtes légers des nuages, descendez au-devant de mes guerriers qui vont mourir! Faites-leur place auprès de vous dans l'asile de vos collines! Qu'ils puissent un jour, portés sur les vents, traverser l'espace des mers, visiter mon sommeil, et consoler quelquefois mes regrets dans le silence des nuits solitaires.

« Fillan, Oscar, et toi, Ryno, secouez vos panaches ; suivez avec une noble audace le fils de Morni, et que vos glaives soient rivaux du sien. Protégez les amis de votre père, et que les guerriers des anciens temps vous entourent de leur souvenir! Mes enfants, si vous tombez ici sur les bruyères d'Érin, je vous reverrai encore : bientôt, bientôt nos ombres pâles se rencontreront dans les nuages, et traverseront ensemble les coteaux de Cona. »

Tel qu'une nuée, grosse d'orage, dont les flancs fauves sont hérissés d'éclairs, tel s'éloigne à pas lents le roi de Morven. Deux javelines arment sa main, et de son casque d'acier jaillissent des feux lugubres.... Il abandonne au vent ses cheveux blancs : souvent il se retourne, et jette un regard sur le champ de bataille. Trois bardes l'accompagnent, prêts à porter ses paroles à ses héros. Il s'assied sur la cime du Cromla ; les mouvements de sa lance étincelante règlent la marche des guerriers.

La joie brille sur le front d'Oscar : ses joues se colorent; ses yeux versent des larmes ardentes; son glaive étincelle dans ses mains. Il s'avance, et, avec un sourire, il dit à Ossian :

« O chef des combats, mon père, écoute ma prière. Retire-toi d'ici, va joindre le roi de Morven, et cède-moi ta gloire. Si je meurs, souviens-toi de la vierge que j'aime, va consoler la fille de Toscar. Car je la vois penchée sur les bords du ruisseau, les joues en feu et les cheveux épars sur son sein, jetant ses regards du haut de la montagne, et soupirant pour Oscar. Dis-lui, si je meurs, que je suis allé vers la colline des héros; dis-lui que mon âme, bercée sur les nuages, ira bientôt à sa rencontre.

— Élève, Oscar, élève plutôt ma tombe : je ne veux point te céder le combat; je veux que mon bras fauche autour de toi les ennemis et t'enseigne à les vaincre. Mais, ô mon fils, si je succombe, souviens-toi de placer ce glaive, cet arc et ce bois de cerf dans mon étroite et sombre demeure, que tu marqueras par une pierre grisâtre. Oscar, je n'ai plus personne à confier aux soins de mon fils : j'ai perdu Evir-Allin ; la tendre fille de Branno est à jamais séparée de moi! »

Nous parlions ainsi, lorsque la voix de Gaul vint de loin frapper nos oreilles : le héros brandissait dans les airs le glaive de son père ; il se précipite furieux à travers la mort et le carnage.

Les deux armées s'attaquent et combattent, guerrier contre guerrier, fer contre fer. Les boucliers et les glaives se choquent et retentissent. Les hommes tombent. Gaul bondit comme un tourbillon d'Arven, la destruction marque ses coups ; Swaran est terrible comme un incendie allumé dans les bruyères du Gormal.

Comment pourrais-je rappeler dans mes chants le souvenir de tant de noms et de morts? Ossian se signala aussi dans ce combat : et toi, ô mon Oscar, ô le plus grand[1], le meilleur de mes enfants, que tu étais terrible! Mon âme éprouvait une secrète joie, lorsque je voyais ton glaive abattre les ennemis comme des gerbes de blé.

Ils fuient en désordre sur la plaine de Lena. Nous poursuivons, nous massacrons. Comme la pierre bondit de roche en roche, comme la hache frappe et retentit de chêne en chêne, comme le tonnerre roule de colline en colline ses effrayants éclats, tels de la main d'Oscar et de la mienne tombaient à coups pressés le ravage et la mort.

Comme un cercle de flots irrités, Swaran assiége et environne le fils de Morni. Fingal, à cette vue, se lève à demi et fait un mouvement de sa lance. « Va, Ullin, mon vieux barde, va seconder Gaul qui fléchit ; rappelle à sa mémoire les combats et l'exemple de ses aïeux ; relève par les chants son courage épuisé ; les chants raniment les guerriers. »

1. Ossian ne manque jamais l'occasion de célébrer le caractère de son fils chéri. Le discours d'Oscar unit à la verve ardente du héros les plus nobles témoignages d'amour et de respect pour son père.

Le vénérable Ullin hâte son pas appesanti; il arrive, et adresse à Gaul ces chants belliqueux[1] :

« Enfant des climats où naissent les coursiers généreux, jeune roi des lances, toi dont le bras est ferme dans le péril, dont le courage inflexible ne cède jamais, toi qui diriges les coups de la mort, frappe, renverse l'ennemi ! que nul de leurs vaisseaux ne retourne jamais vers la côte d'Inistore. Que ton bras soit comme la foudre, ton œil comme l'éclair, ton cœur comme le rocher. Lève ton bouclier ; plonge et replonge ton glaive dans la poitrine des fils de Loclin. »

A ces chants, le cœur de Gaul s'enflamme et palpite ; mais Swaran redouble ses efforts ; il brise d'un coup furieux le bouclier de Gaul, et les enfants d'Érin prennent la fuite.

Alors Fingal se leva, et trois fois fit éclater sa voix. Les échos du Cromla en retentirent, et les fuyards s'arrêtèrent, baissant vers la terre leurs visages confus, en présence du chef. Le terrible roi de Morven s'avançait comme un orage dans les jours brûlants de l'été.

Swaran l'aperçoit, et l'attend de pied ferme. Farouche et l'œil hagard, debout, appuyé sur sa javeline et gardant un morne silence, il ressemble à un chêne antique des bords du Lubar, dont la tête penche sur le fleuve, et dont le tronc rameux fut jadis lézardé par la foudre.

Il marche, et se retire à pas lents sur la plaine. L'élite de ses guerriers l'entoure, et le nuage de la bataille se forme sur la colline.

Fingal brille au milieu des siens, et les anime du geste et de la voix : « Déployez mes étendards, faites-les flotter aux vents de Lena, comme les vapeurs diaprées que le jour détache de cent collines : que leurs frémissements dans les airs nous excitent au combat. Accourez, enfants d'Érin, serrez-vous autour de votre roi, soyez attentifs à ses ordres. Gaul, bras invincible de la mort ; et toi, jeune Oscar, enfant de la guerre, vaillant Connal, Dermid à la brune chevelure, et toi, Ossian, roi des hymnes, venez vous placer à l'abri du bouclier de Fingal !... »

[1] Le chant d'Ullin, dans l'original gaëlique, est, suivant M. Mac-Pherson, d'une versification différente de celle du reste du poëme ; il est tout en épithètes. L'usage d'encourager les guerriers par ces sortes d'impromptus a subsisté dans le nord de l'Écosse presque jusqu'à nos jours.

On élève le soliflamme [1], glorieux étendard de Morven : l'âme des héros tressaille de joie à l'aspect de ce signe des victoires. Le soliflamme était parsemé d'or, comme un voile d'azur nocturne détaché de la voûte étoilée du ciel. Chaque héros avait son étendard, et sous chaque étendard s'avance une troupe de guerriers.

« Voyez, dit le grand chef, comme l'armée de Loclin se partage sur la plaine ; on dirait une forêt de chênes à demi dévastée par l'incendie, lorsque ses arbres éclaircis laissent voir par intervalles les espaces du ciel et les météores volants dans la nuit. Que chaque chef des amis de Fingal choisisse et attaque un groupe d'ennemis; et qu'en dépit de ce front menaçant qu'ils nous opposent, nul d'eux ne puisse regagner ses vaisseaux.

— Moi, dit Gaul, je me charge des sept chefs qui sont venus du lac de Lano.

— Que le sombre roi d'Inistore, dit Oscar, soit abandonné au glaive du fils d'Ossian.

— Livrez-moi le roi d'Inistore, dit Connal au cœur d'acier.

— Mudan ou moi, dit Dermid, dormira ce soir sous la terre. »

Et moi, qui maintenant suis aveugle et faible, je choisis le belliqueux roi de Terman. Je promis de ne pas revenir sans son bouclier.

« Revenez triomphants et victorieux, ô mes héros, dit Fingal avec un regard satisfait; pour moi, c'est Swaran que je frapperai. »

Aussitôt, comme mille vents furieux déchaînés sur les vallons, nos bataillons se divisent et fondent sur l'ennemi; les échos du Cromla retentissent au loin.

Comment raconter tous les exploits mémorables qui signalèrent nos armes dans cette affreuse mêlée ? O fille de Toscar, nos mains étaient toutes sanglantes; les rangs superbes de Loclin tombaient l'un sur l'autre, comme les terres éboulées de la montagne de Conna. La victoire nous suivait; il n'y eut pas un chef qui n'accomplît sa promesse.

1. L'étendard de Fingal s'appelait le soliflamme (ou le rayon du soleil), probablement à cause de ses brillantes couleurs et des broderies dont il était enrichi.

Tu t'assis plus d'une fois près des eaux du Branno, ô fille de Toscar; ton sein virginal s'enflait et s'élevait, comme le duvet du cygne voguant doucement sur la surface du lac, lorsque les zéphyrs enflent ses ailes. Là, tu as vu plus d'une fois le soleil voilé d'une brume d'or descendre lentement derrière les nuages rougeâtres; tu as vu la nuit amasser ses ombres autour de la montagne; quand le vent souffle par tourbillons, mugit et tourmente les échos des vallées profondes. La grêle tombe, le tonnerre roule et la foudre calcine les rochers. Les esprits montent sur des rayons de feu : des torrents désastreux roulent à grands flots des montagnes. Ainsi grondait, ô Malvina, l'esprit de la guerre, en cette fatale journée.

Pourquoi pleurer, vierge de ma patrie? Laisse les larmes aux filles de Loclin. Les guerriers de la terre lointaine tombaient par milliers, et le sang avait rougi le fer de nos héros.

Mais je ne suis plus, hélas! le compagnon des héros; je suis vieux, aveugle et délaissé. Garde-moi, ô Malvina, garde-moi toutes tes larmes; car je suis entouré des tombeaux de tous mes amis.

Ce fut alors que Fingal vit avec douleur tomber sous ses coups un héros inconnu. Le guerrier roulait dans la poussière ses cheveux gris, et levait vers le roi ses yeux mourants.

« Ah! c'est donc de ma main que tu péris, s'écrie Fingal qui le reconnaît, ô toi l'ami d'Agandecca! J'ai vu tes larmes couler pour l'objet de mon amour sous les voûtes du sanguinaire Starno. Tu fus l'ennemi des ennemis de mon amante, et c'est de ma main que tu péris! Élève, ô Ullin, élève la tombe du fils de Mathon, et mêle dans tes chants son nom au nom d'Agandecca, de la vierge que j'aimais, et que je pleure encore toutes les nuits. »

Du fond des cavernes du Cromla, Cuchullin entendait le bruit des combattants. Il appela le brave Connal et le vieux Carril. A sa voix, ces héros en cheveux blancs prirent leurs lances. Ils s'avancèrent, et virent de loin le sang de la bataille ondoyer comme les vagues à l'heure d'une tempête, lorsque les vents de la mer roulent devant eux les lames d'eau salée sur les sables du rivage.

A cette vue, Cuchullin s'enflamme et fronce le sourcil : sa main saisit et fait vibrer le glaive de ses pères; ses yeux lan-

cent l'éclair de la mort sur l'ennemi. Trois fois il veut courir au combat, et trois fois Connal retient son ardeur.

« Chef de l'île des Brouillards, lui dit-il, Fingal triomphe; ne cherche point à ravir une portion de sa gloire : il ravage et détruit comme la tempête.

— Eh bien, Carril, reprit Cuchullin, va donc féliciter le roi de Morven. Dès que l'armée de Loclin se sera dissipée comme le torrent après la pluie, dès que le silence régnera sur le champ de bataille, va.... que ta voix mélodieuse se fasse entendre à l'oreille de Fingal et chante ses louanges. Porte-lui de ma part le glaive de Caithbat : car Cuchullin n'est plus digne de porter les armes de ses pères.

« Ombres solitaires du Cromla, esprits des héros décédés, soyez désormais les compagnons de Cuchullin, et parlez-lui quelquefois dans la grotte où il va cacher sa douleur. Non, je ne serai plus renommé parmi les guerriers célèbres !

« J'ai brillé comme un rayon de lumière; mais j'ai passé comme lui; je m'évanouis comme ces vapeurs que dissipent les vents, à l'heure où l'aube vient éclairer les collines. Connal, ne me parle plus d'armes ni de combats : ma gloire est morte.

« Adieu ! je vais gémir au loin, jusqu'à ce que la trace de mes pas s'efface de la terre.... Et toi, belle Bragela, pleure la perte de ma renommée; car jamais je ne retournerai vers toi : je suis vaincu ! »

CHANT CINQUIÈME.

Cuchullin et Connal, restés sur le plateau du Cromla, voient Fingal et Swaran combattre corps à corps. — Le chef des Scandinaves est vaincu. Ossian et Gaul, fils de Morni, sont chargés de sa garde. — Fingal poursuit l'ennemi. — Épisode d'Orla, l'un des chefs de Loclin. — Mort de Ryno, fils de Fingal. — Le barde Ullin chante les amours de Lamdarg et de Gelchossa. — Cuchullin retourne dans la montagne pleurer sa gloire et ses amis perdus.

Debout sur le penchant du Cromla, Connal adressa la parole à Cuchullin : « Fils de Semo, pourquoi cette sombre tristesse ? Nos amis triomphent : mais toi, guerrier, ta renommée est

assez célèbre pour que tu ne sois point jaloux d'une bataille où ta lance n'a point porté la mort. Souvent Bragela, ta belle épouse, accourut au-devant de son héros, lorsqu'il revenait victorieux, couvert des dépouilles conquises. Tes ennemis étaient muets sous la tombe, et les bardes charmaient ton oreille en chantant tes exploits.

— Vois le roi de Morven : il s'avance, et l'incendie, les torrents, les tempêtes, sont l'image de sa force. Heureux ton peuple, ô Fingal ! Ton bras combattra pour lui. Tu es le premier des héros dans la guerre; tu es le plus sage des rois dans la paix. Tu parles, et tes nombreux guerriers obéissent; ton acier retentit, et les ennemis tremblent. Heureux est ton peuple, ô Fingal !... Mais quel est ce guerrier gigantesque dont chaque pas foule un cadavre?

— Quel autre que le fils de Starno oserait venir à la rencontre du roi de Morven? Contemple le combat des deux chefs : tels deux esprits sur l'Océan se disputent l'empire des orages. Le chasseur, sur la colline, entend le bruit de leurs efforts, et voit les vagues s'enfler et monter vers les rivages d'Arven. »

Ainsi parlait Connal, lorsque les deux héros se joignirent au milieu de leurs guerriers tombant de toutes parts. Le choc de leurs armures épouvanta au loin la plaine. Terrible fut la lutte des deux rois; leurs regards brillent comme l'éclair; leurs boucliers sont brisés, et l'acier de leur casque vole en éclats; ils jettent les tronçons de leurs armes, chacun d'eux s'élance pour saisir au corps son adversaire; leurs bras nerveux sont enlacés; ils s'embrassent, ils s'attirent, se balancent à droite et à gauche; dans leur étreinte sanglante, leurs muscles se tendent et se déploient. Mais quand leur fureur impatiente déploya ses derniers efforts, la colline ébranlée trembla sous leur secousse. Enfin, la vigueur de Swaran s'épuise, il tombe; le roi de Loclin est enchaîné.

Ainsi j'ai vu sur le Cona, Cona que ne voient plus mes yeux, ainsi j'ai vu deux roches arrachées de leurs bases par l'effort d'un torrent impétueux; leurs masses, inclinées l'une vers l'autre, se rapprochent; la cime de leurs arbres se touche dans les airs : bientôt toutes deux ensemble tombent et roulent pêle-mêle avec arbres et rochers; le cours des fleuves est changé, et les ruines rougeâtres de leurs terres éboulées frappent au loin l'œil du voyageur.

« Enfants du roi de Morven, dit Fingal, gardez le roi de Loclin; car il a la force de mille flots irrités; son bras est fatal comme la mort, et toute la vigueur de sa race anime ses membres de fer. Brave Gaul, et toi, Ossian, accompagnez le frère d'Agandecca, et rappelez le calme et la joie dans son âme attristée. Et vous, Oscar, Fillan et Ryno, poursuivez les débris de Loclin, et que jamais nul vaisseau ne revienne insulter nos mers. »

Ils partent et volent comme l'éclair.

Fingal les suit à pas lents, et s'avance comme un nuage qui porte la foudre au-dessus des plaines que l'été dévore. Son glaive étincelle devant lui; il rencontre un des chefs de Loclin, et lui adresse ces paroles : « Quel est celui que je vois appuyé contre le rocher? il ne peut franchir le torrent : sa contenance annonce un héros; son bouclier est à ses côtés, et sa lance s'élève comme un arbre du désert. Jeune inconnu, es-tu des ennemis de Fingal?

— Je suis un enfant de Loclin, cria le guerrier, et mon bras a renversé plus d'un de tes amis. Mon épouse en pleurs m'attend dans ma demeure ; mais Orla [1] n'y retournera point.

— Veux-tu te rendre ou combattre? dit Fingal. Les ennemis ne triomphent point en ma présence ; mais mes amis sont accueillis dans mon palais. Étranger, suis-moi, et viens partager mes fêtes ; viens poursuivre les daims de mes déserts.

— Non, dit le héros; je secours le faible; je prêterai toujours ma force à celui qui succombe. Mon glaive n'a pas encore trouvé son égal, et je brave le roi de Morven.

— Jamais, Orla, jamais Fingal n'a cédé à un mortel. Tire ton glaive du fourreau, et choisis ton ennemi parmi la foule de mes héros.

— Leur chef refuse-t-il ce combat? dit Orla. Fingal est, de toute sa famille, le seul rival digne d'Orla. Mais, roi de Morven, si je succombe, puisqu'il faut que tout guerrier périsse un jour, élève ma tombe au milieu du Lena, et que ma tombe

1. Suivant M. Mac-Pherson, l'histoire d'Orla est si belle et si touchante dans l'original gaëlique, que bien des gens, dans le nord de l'Écosse, la savent par cœur sans avoir entendu une syllabe du reste du poëme. Elle ranime l'action et réveille l'attention du lecteur, qui s'attendait à ne trouver que langueur dans la suite du poëme, après la bataille de Swaran.

domine toutes les autres. Renvoie au delà des mers le glaive d'Orla à sa fidèle épouse, afin que, les yeux baignés de larmes, elle puisse le montrer à son fils, et allumer dans son cœur l'amour de la guerre.

— Jeune infortuné, lui dit Fingal, pourquoi, par ces tristes discours, réveilles-tu ma douleur ? Il vient un jour où il faut que les guerriers meurent, et que leurs jeunes enfants voient leurs armes, rongées de rouille, pendues aux murs de leurs demeures; mais tes vœux, Orla, seront remplis. J'élèverai ta tombe, et ta belle épouse pleurera sur ton armure. »

Tous deux combattirent sur la plaine; mais le bras d'Orla était faible; le glaive de Fingal s'abat et tranche en deux son bouclier. Ses éclats volent et brillent sur la terre, comme la lune, dans la nuit, sur l'onde d'un ruisseau.

« Roi de Morven, s'écrie le héros, lève ton glaive et me perce le sein. Blessé dans le combat, je suis resté seul, abandonné de mes amis ; bientôt ma triste aventure se répandra sur les rives de Loda, et parviendra jusqu'à ma bien-aimée, dans l'asile solitaire où elle vit avec mon souvenir.

— Non, répondit le roi de Morven, jamais tu ne périras de ma main. Je veux que ton épouse te revoie encore sur les bords de Loda, échappé des mains de la guerre; je veux que ton vieux père, que peut-être la vieillesse a déjà privé de la vue, entende du moins ta voix dans sa demeure.... Il se lèvera plein de joie , et ses mains errantes chercheront son fils.

— Il ne le trouvera jamais, Fingal : il faut que je meure dans les champs de Lena; des bardes étrangers parleront de moi : je sens que mon large baudrier cache une plaie mortelle; vois, je l'arrache de mon sein, et je le jette aux vents !... »

Son sang noir sort à gros bouillons de sa poitrine. Il s'épuise, il pâlit, il tombe; et Fingal, attendri, se penche sur le héros expirant. Il appelle ses jeunes guerriers : « Oscar, Fillan, mes enfants, élevez la tombe d'Orla; qu'il repose dans cette plaine, loin du murmure du Loda, loin de sa malheureuse épouse. Un jour, les enfants des guerriers verront l'arc suspendu dans sa demeure; ils essayeront, mais en vain, de le plier; ses dogues fidèles hurleront de douleur sur les collines; les bêtes sauvages, qu'il aimait à poursuivre, se réjouiront de sa mort.

Il est désarmé pour toujours, ce bras terrible qui a moissonné tant de héros !

« Élevez vos voix, embouchez le cor, enfants du roi de Morven ; retournons vers Swaran, et passons la nuit dans la joie de la victoire. Fillan, Oscar, Ryno, volez sur la plaine. Où donc es-tu, Ryno, jeune enfant de la gloire ? Tu n'as pas coutume de répondre le dernier à la voix de ton père.

— Ryno, dit Ullin, le premier des bardes, Ryno a rejoint les ombres de ses aïeux, les ombres de Trathal et de Trenmor. Le jeune Ryno n'est plus ; son corps inanimé est étendu sur la plaine de Lena.

— O malheur ! s'écria Fingal ; quoi ! celui de mes enfants qui était le plus léger à la course, le plus prompt à bander l'arc ?... O mon fils, à peine ton père a-t-il eu le temps de te connaître ! Ah ! pourquoi faut-il que, si jeune, tu sois déjà tombé sous le fer ? Repose en paix sous les bruyères de Lena ; Fingal te reverra bientôt ! Bientôt ma voix cessera d'être entendue ; bientôt on ne verra plus la trace de mes pas. Les bardes chanteront le nom de Fingal, et les pierres parleront de sa gloire : mais toi, jeune Ryno, tu as péri, et les bardes n'ont point encore chanté ta renommée. Ullin, prends ta harpe pour Ryno ; dis quel héros il eût été !...

« Adieu, toi que je voyais toujours le premier sur le champ de bataille ; ton père ne dirigera plus ton javelot : toi, le plus beau de mes enfants, mes yeux ne te verront plus : adieu !... »

Les larmes coulaient sur les joues de Fingal ; il pleurait son fils, son fils si jeune, et déjà si redoutable dans les combats !

« Quel est le guerrier dont cette tombe consacre la gloire ? reprit le généreux Fingal. Je vois quatre pierres revêtues de mousse marquer ici la sombre demeure de la mort. Que mon jeune Ryno dorme à côté de lui, qu'il repose auprès du brave. Peut-être gît ici quelque guerrier fameux, qui accompagnera mon fils sur les nuages. O Ullin ! chante et rappelle à notre mémoire les tristes habitants de la tombe. Si jamais ils n'ont fui le danger dans les champs de la valeur, mon fils, loin de ses amis, reposera près de ces héros.

— Ici, chanta le barde, ici dorment les premiers des héros. Lamdarg et le fier Ullin[1] sont muets sous cette tombe ! »

1. Ullin, fils de Caïrbar, qu'il ne faut pas confondre avec le barde Ullin.

Mais quelle est celle qui me sourit du haut de son nuage, et montre à mes yeux son doux visage? Est-ce ton âme, ô fille de Tuathal, la plus belle des vierges du Cromla? pourquoi cette pâleur? O Gelchossa, dors-tu sous la terre avec les héros que ta beauté rendit ennemis? Tu fus l'amour de mille guerriers; mais Lamdarg seul fut aimé de toi.

Il vint un jour vers les tours antiques de Selma, et, frappant son bouclier, il dit : « Où est Gelchossa, la vierge que j'aime, la blonde fille du noble Tuathal? Je l'ai laissée dans le palais de Selma, en partant pour combattre le farouche Ulfadda....

— Reviens bientôt, ô Lamdarg, lui dit-elle; car je reste ici dans la douleur. »

Son beau sein se gonflait de soupirs; ses belles joues étaient baignées de larmes. Mais elle ne vint pas au-devant de son amant, pour mettre sur son front la couronne du combat. Le silence régnait dans la demeure où veillait l'anxiété. La voix des bardes ne se fit pas entendre.

« Je ne vois point Brano[1], ce dogue fidèle, secouer ses chaînes à la porte et tressaillir de joie au retour de Lamdarg. Où est Gelchossa, mon amour? où est la fille si belle du généreux Tuathal? »

Ainsi se plaignait le héros.

« Lamdarg, dit Ferchios, peut-être Gelchossa est-elle sur le Cromla, à poursuivre avec ses compagnes les biches fugitives.

— Ferchios, reprit le guerrier, nul bruit ne résonne à mon oreille; je n'entends aucun bruit dans les bois de Lena, je ne vois aucune biche fuir devant mes yeux, aucun dogue haletant les poursuivre. Je ne vois point Gelchossa, mon amour.... Va, Ferchios, va trouver dans son rocher le vénérable Allad[2]: sa demeure est un cercle de pierres; il saura nous apprendre en quels lieux est Gelchossa. »

1. Bran est le nom qu'on donne ordinairement dans le nord de l'Écosse aux chiens de chasse; et, en général, les montagnards donnent à leurs dogues les noms des héros de ce poëme, ce qui prouve que ces noms sont familiers à leurs oreilles, et que ces héros sont connus du peuple.

2. Allad est probablement un druide. Ossian l'appelle enfant du rocher, parce qu'il demeurait dans une caverne. On croyait alors que les druides avaient des connaissances surnaturelles.

Le fils d'Aidon, Ferchios, part et se penche près de l'oreille du vieillard.

« Allad, lui dit-il, habitant solitaire du rocher, vieillard chargé d'années, parle; qu'ont vu tes yeux?

— J'ai vu, répondit le vieillard, j'ai vu Ullin, le fils de Caïrbar; il est venu comme un nuage du Cromla; il murmurait un chant sinistre comme le bruit des vents dans la forêt dépouillée de ses feuilles ; il est entré dans les salles de Selma. « Sors, a-t-il crié, sors, invincible Lamdarg; viens combattre « Ullin, ou cède-lui Gelchossa. — Lamdarg n'est point ici, a « répondu la vierge; il est allé combattre le redoutable Ul- « fadda. Mais apprends que Lamdarg ne céda jamais ; il com- « battra le fils de Caïrbar. — Tu es aimable et belle, a dit le « féroce Ullin ; fille de Tuathal, je t'emmène dans ma demeure ; « Gelchossa sera le prix du courage. Je reste ici trois jours « sur le Cromla, à attendre le retour de ce guerrier, et, le qua- « trième, Gelchossa est à moi si mon rival évite le combat. »

— Allad, il suffit, dit Lamdarg ; que la paix accompagne tes songes dans ta caverne. Ferchios, embouche le cor, qu'Ullin entende ses sons sur le Cromla. »

Furieux, il s'élance; il gravit la colline en murmurant des chants belliqueux. Arrivé au sommet, il s'arrête, comme un nuage dont les vents changent et varient les formes. Du haut de la colline, il roule une pierre énorme : c'est le signal de la guerre.

Du fond de sa demeure, Ullin en entendit la chute. Il tressaille de joie à l'approche de son ennemi, et se saisit de la lance de son père. Un sourire illumine son visage sombre au moment où il ceint son glaive. Le poignard étincelle dans sa main : il s'avance en sifflant.

Gelchossa vit avec effroi ce guerrier montant la colline dans un sombre silence. Elle frappe son beau sein palpitant. Muette, les yeux en larmes, elle tremble pour Lamdarg.

« Caïrbar, dit la belle vierge au père d'Ullin, je veux aller tendre l'arc sur le Cromla, j'y aperçois des biches. »

Elle court sur la colline ; mais en vain : les deux guerriers étaient déjà aux prises. Pourquoi raconterais-je au roi de Morven l'histoire de leur combat? Le fier Ullin fut renversé; le jeune Lamdarg revint, pâle et sanglant, au-devant de Gelchossa.

« Quel est ce sang ? s'écria la vierge. Quel est ce sang qui couvre le flanc de mon héros ?

— C'est le sang d'Ullin, répondit le guerrier. O Gelchossa ! laisse-moi me reposer ici un moment.... »

Le brave Lamdarg pâlit, chancelle et meurt.

Hé quoi ! déjà plongé dans le sommeil de la mort ? ô chef de Cromla ! La jeune vierge a pleuré trois jours auprès de son amant. Les chasseurs la trouvèrent morte ; ils élevèrent cette tombe et y enfermèrent ces trois infortunés. Console-toi donc, ô roi de Morven, ton fils dormira ici avec des héros !...

« Oui, dit Fingal ; le bruit de leur renommée a souvent retenti à mon oreille. Fillan, Fergus, apportez ici le corps du jeune Orla. Que Ryno soit enseveli auprès d'un rival digne de lui. Pleurez, filles de Morven, et vous aussi, filles de Loda, pleurez ! Ils croissaient tous deux comme deux jeunes chênes sur nos collines : ils sont tombés comme eux, lorsque, couchés sur la largeur du torrent, ils se flétrissent au vent des montagnes.

« Oscar, chef des jeunes guerriers, tu vois comme ils ont péri en braves : laisse, comme eux, ta renommée sur la terre ; comme eux, sois le sujet des hymmes de nos bardes. Dans la guerre, l'aspect de leurs visages était terrible et menaçant ; mais Ryno était doux et calme dans la paix. Il était gracieux comme l'arc de la pluie qu'on aperçoit de loin courbé sur le ruisseau, quand le soleil se couche sur Mora, et que le silence règne sur la colline. Dors en paix, ô le plus jeune de mes enfants ! ô mon cher Ryno ! repose sur la plaine de Lena. Et nous aussi, nous cesserons de vivre : tôt ou tard il faut que le brave périsse !... »

Tels étaient tes regrets, ô Fingal ! sur le corps du jeune Ryno. Quelle doit donc être la douleur d'Ossian ? Depuis que toi-même tu n'es plus, ô mon père ! je n'entends plus le son de ta voix ; mais yeux ne peuvent plus te voir ; souvent, dans ma mélancolie, solitaire et sombre, je vais m'asseoir auprès de ta tombe, et je me console en la touchant de mes tremblantes mains. Quelquefois je crois ouïr ta voix ; mais ce n'est que le murmure des vents du désert. Il y a déjà longtemps que tu es endormi pour toujours, ô Fingal ! arbitre suprême des combats !

Ossian et Gaul s'assirent avec Swaran sur le gazon fleuri des

bords du Lubar. Je fis résonner ma harpe pour charmer la tristesse du roi; mais son front restait chargé d'ennuis. Souvent il portait ses regards douloureux vers la plaine : le héros gémissait sur la mort de ses guerriers.

Je levai les yeux vers la montagne de Cromla, et j'aperçus le fils du généreux Semo. Triste, il se retirait à pas lents vers la caverne solitaire de Tura. Il avait vu Fingal victorieux, et la joie se mêlait à sa douleur. Le soleil brillait sur son armure: Connal le suivait lentement. Ils descendirent, et disparurent derrière la montagne comme deux colonnes de feu, que dans la nuit les vents chassent sur les monts, et qui laissent la bruyère enflammée sur leur passage.

Près d'un torrent aux ombres écumeuses, sa grotte s'ouvre au flanc d'un rocher; un arbre incliné la couvre de son ombre: les vents mugissent dans les échos d'alentour. Là s'est retiré le fils de Semo. Ses pensées sont toujours occupées de la bataille qu'il a perdue, et des larmes amères coulent de ses yeux. Sans cesse il pleure la perte de sa gloire. O Bragela! sa fidèle épouse, tu n'es point là pour adoucir par tes caresses l'agonie de ses regrets! Ah! puisse-t-il du moins voir ton image au fond de son âme! Que ses pensées reposent sur ton souvenir!

Quel est ce vieillard à cheveux blancs qui s'avance vers moi? C'est le chantre des héros.

« Je te salue, ô vénérable Carril! ta voix est harmonieuse comme la harpe appendue aux murs de Tura. Tes paroles ont à mon oreille la douceur de la rosée qui baigne, à l'aube, les champs brûlés par le soleil. Mais pourquoi, ô Carril, pourquoi as-tu quitté le généreux fils de Semo?

— Ossian, répondit Carril, tu es le premier des bardes : il y a longtemps que ta renommée m'est connue, toi dont les chants exaltent le courage des héros! Plus d'une fois j'ai touché la harpe pour la belle Evir-Allin; plus d'une fois tu accompagnas ma voix aux jours de fête dans le palais de Branno; et souvent l'on entendit ta belle épouse mêler à nos accords ses doux accents. Un jour, elle chantait la chute de Cormac, ce jeune guerrier qui mourut victime de son amour pour elle. Je voyais, près de toi, les larmes ruisseler de ses yeux et des tiens, ô chef des braves! Elle pleurait sur le sort de cet infortuné, quoique son cœur eût repoussé ses vœux. Qu'elle était belle

ainsi, la fille de Branno! et comme ses charmes effaçaient la beauté de ses compagnes!...

— Ne me le rappelle point, lui dis-je, ô Carril, ne trouble pas le deuil qui couvre sa mémoire. A son souvenir, je sens mon cœur se briser de douleur, et mes yeux s'inondent de larmes. Hélas! elle dort couchée sur la terre, pâle et défigurée, cette femme si douce, si pure et si aimée!

« Viens t'asseoir sur la bruyère, ô barde inspiré! et fais-nous entendre tes accords. J'aime tes chants comme le zéphyr printanier qui gazouille à l'oreille du chasseur, quand il s'éveille d'un songe heureux et qu'il pense ouïr encore la voix lointaine des esprits de la montagne. »

CHANT SIXIÈME.

La nuit tombe. — Fingal ordonne une fête guerrière, à laquelle Swaran assiste. — Le barde Ullin commence le chant de paix, usage toujours observé à la fin d'une guerre. Il raconte les exploits de Trenmor, aïeul de Fingal, dans la Scandinavie, et son mariage avec Inibaca, fille du roi de Loclin, un des ancêtres de Swaran. — Fingal permet à Swaran de retourner dans son pays sous la condition d'une paix éternelle. — La nuit s'écoule entre les préparatifs du départ de Swaran et les chants des bardes. — Fingal demande à Carril des nouvelles de Cuchullin. — Histoire de Grumal. — Départ de Swaran. — Fingal fait une partie de chasse, et console Cuchullin, qu'il rencontre dans la caverne de Tura. — Le jour suivant il s'embarque pour l'Écosse : ainsi finit le poëme.

Les ombres du soir enveloppent de longs voiles flottants la cime du Cromla[1]. Les étoiles du nord s'allument au-dessus des flots d'Ullin, et scintillent comme des yeux de flamme, parmi les vapeurs fugitives du firmament. Un vent sourd mugit au fond des bois : le silence et la nuit couvrent le champ de la mort.

La harpe de Carril faisait encore vibrer à mon oreille ses sons mélodieux; il chantait les compagnons de notre jeunesse, et les beaux jours de nos premières années, lorsque, assis sur les bords du Lego, nous faisions circuler la coupe de la joie.

1. Ancien nom d'une montagne de l'Ulster, partie de l'Irlande.

Les échos du Cromla portaient sa voix de proche en proche à travers les déserts. Les âmes des morts qu'il célébrait défilaient devant nous ; on les voyait se pencher au bord des nuages, et d'un air satisfait écouter leurs louanges.

Que ton ombre, ô Carril, soit heureuse au sein de ses tourbillons! Qu'elle vienne parfois me visiter dans ma demeure solitaire au milieu de la nuit!... N'est-ce pas elle, ô mon ami, qui passe auprès de moi? souvent j'entends ma harpe frémir sous ta main légère; suspendue à la muraille éloignée, ses faibles sons m'arrivent comme une plainte. Pourquoi ne me parles-tu pas dans ma tristesse? pourquoi ne me dis-tu pas quand je reverrai mes amis? Tu te tais et disparais sur ton nuage, et le vent qui l'emporte frémit seul à mon oreille, et fait trembler mes cheveux blancs.

Cependant sur le penchant du Mora les guerriers se rassemblent pour le festin. Cent chênes antiques s'enflamment au souffle des vents. La coupe de la fête s'emplit et circule à la ronde. La joie brille sur le visage des guerriers : le seul roi de Loclin garde un morne silence. La douleur et le ressentiment se peignent dans ses yeux enflammés. Souvent il tourne ses regards sur la plaine de Lena, et soupire en se rappelant sa défaite.

Fingal était debout, appuyé sur le bouclier de ses pères. Ses cheveux gris, doucement agités par la brise, reluisaient aux clartés de la nuit. Il remarque la douleur profonde de Swaran, et adressant la parole au premier de ses bardes : « Entonne, Ullin, entonne l'hymne de la paix : adoucis mon âme après la bataille, que j'oublie le bruit des armes qui murmure encore à mon oreille; que cent harpes s'apprêtent et consolent le roi de Loclin. Devenu mon hôte, qu'il ne quitte point nos rivages avant qu'un sentiment de joie soit rentré dans son cœur : jamais homme ne s'est éloigné de Fingal avec une âme attristée. Oscar, mon glaive foudroie les guerriers dans le combat; mais, dès qu'une fois ils m'ont cédé la victoire, je dépose le glaive, et j'offre au vaincu la coupe hospitalière. »

Voici ce que chanta Ullin.

Trenmor vivait dans des temps déjà bien loin de nous : compagnon des orages, il voguait un jour sur les flots du Nord. Les pointes menaçantes des rochers de Loclin et les

touffes de ses bruyantes forêts se levèrent à ses yeux au travers des brumes. Il abaissa ses blanches voiles, et s'élança sur le rivage, à la poursuite d'un sanglier monstrueux qui ravageait les bois du Gormal : plus d'un guerrier avait fui devant ce terrible ennemi; Trenmor le perça de sa lance.

Trois chefs, témoins de sa victoire, vantèrent la force et le courage du héros étranger. Le roi de Loclin prépara une fête, et y invita le jeune Trenmor; elle dura trois jours, et, dans le combat qui devait la terminer, Trenmor eut le choix des armes.

La terre de Loclin n'eut point de héros qui ne lui cédât. La coupe de la joie fut vidée à la ronde, et tout retentit des louanges du roi de Morven.

A l'aube du quatrième jour, Trenmor mit à flot son vaisseau, et se promena sur le rivage, attendant que le vent, qui accourait des forêts lointaines, fit cesser le calme des mers.

Alors parut un jeune habitant des bois du Gormal, couvert de ses armes. Sa belle chevelure relevait l'éclat de ses joues vermeilles; ses bras étaient blancs comme la neige de Morven. Un doux sourire animait ses beaux yeux.

Il s'avance vers Trenmor, et lui dit : « Arrête, héros illustre, arrête; tu n'as pas vaincu le fils de Lonval. Mon glaive a souvent brisé le bouclier des guerriers, et l'homme prudent évite les traits de mon arc.

— Beau guerrier, répondit Trenmor, je ne combattrai point le fils de Lonval. Ton bras est trop faible; retire-toi, et va poursuivre les biches du Gormal.

— Je me retirerai, dit le jeune homme; mais je veux emporter le glaive de Trenmor; et alors le bruit de ma renommée fera tressaillir les âmes de mes pères. Les jeunes vierges environneront en souriant le vainqueur de Trenmor. Elles laisseront échapper des soupirs d'amour : elles admireront la longueur de ta lance, lorsque je la porterai fièrement au milieu d'elles, et que j'en ferai briller le fer aux reflets du soleil.

— Avant que tu emportes mon glaive ou ma lance, s'écrie le roi de Morven irrité.... ta mère te trouvera pâle et sans vie sur le rivage de Gormal; et jetant ses regards éplorés sur l'étendue des flots, elle verra s'éloigner les navires du guerrier qui aura tué son fils.

— Je ne me servirai point contre toi d'une lance, reprit

l'enfant des forêts; les années n'ont pas encore nourri la force de mon bras; mais mes flèches ont appris à percer de loin l'ennemi. Dépouille cette cotte d'armes : tu es tout couvert de fer : je te montre l'exemple, et le premier je jette la mienne sur la terre.... Décoche maintenant ta javeline, ô roi de Morven. »

Trenmor, en l'écoutant, contemplait une jeune fille : c'était la sœur du roi de Loclin; elle avait vu le héros étranger dans le palais de Gormal, et son cœur s'était enflammé d'amour. L'arme homicide tombe des mains de Trenmor; il rougit, il penche vers la terre son regard ébloui; car la jeune vierge était belle comme l'éclat qui frappe tout à coup les yeux des enfants des cavernes, lorsque, sortant de leurs retraites à l'heure où le soleil embrase l'horizon, ils ferment à demi leurs yeux blessés de sa splendeur.

« Chef de Morven, dit la jeune fille, permets que je cherche un asile sur ton navire, loin des poursuites de Corlo : son amour me fait peur, car il est sombre comme l'orage; et ce guerrier farouche commande à dix mille lances.

— Rassure-toi, dit le vaillant Trenmor; réfugie-toi sous le bouclier de mes pères; malgré les dix mille lances de Corlo, on ne me verra point fuir devant lui. »

Trois jours entiers le héros attendit sur le rivage : son cor fit retentir les collines du signal de la guerre; mais Corlo ne parut point; alors le roi de Loclin descendit au bord de la mer, il invita Trenmor à une fête, et lui donna en mariage la belle Inibacca.

« Swaran, dit Fingal, ton noble sang coule dans les veines de ton ennemi. Nos deux familles ont souvent combattu sous la même bannière; l'amour de la gloire a fait naître leurs rivalités; mais plus souvent encore elles se sont offert des fêtes mutuelles, et ont couronné dans les jours de paix la coupe de l'amitié.... Allons : qu'un rayon de joie éclaircisse ton sombre visage : prête une oreille sensible aux accords de nos harpes; ta valeur a brillé sur le champ du carnage, comme les éclats de la foudre au-dessus de l'abîme des mers. Ta voix retentissait comme le cri de mille guerriers à l'heure du combat. Veux-tu demain partir sur tes vaisseaux, ô digne frère d'Agandecca? Je te fais hommage de la liberté au souvenir aimé

de cette vierge si belle. J'ai vu tes larmes se mêler au sang de cette infortunée dans le palais de Starno, et, lorsque mon glaive versa pour la venger des ruisseaux de sang, je t'ai seul épargné. Préfères-tu le combat? Je t'en offre le choix, comme tes pères l'ont offert à Trenmor : je veux que tu te retires de cette contrée tout rayonnant de gloire, comme le soleil à son coucher.

— Non, roi de Morven; non, Swaran ne veut plus combattre contre toi. Je t'ai vu dans le palais de Starno, et tu ne comptais guère plus d'années que moi. « Quand, me disais-je en « moi-même, quand pourrai-je manier la lance avec la même « force que le noble Fingal? » Depuis lors nous avons combattu sur le penchant des rochers de Malmor. Puis les flots ont porté mes navires vers ta contrée, et tu m'y donnas la fête de l'hospitalité. Ce fut une lutte mémorable que le combat de Malmor ! Les bardes transmettront aux temps à venir le nom du vainqueur.

« Écoute, ô Fingal; plusieurs vaisseaux de Loclin ont perdu leurs guerriers; accepte le don de ces vaisseaux, et deviens à jamais l'ami de Swaran. Et lorsque tes enfants viendront vers les tours antiques du Gormal, je ferai préparer des fêtes, et des combats simulés déploieront en leur honneur l'élite de mes guerriers.

— Fingal, reprit le roi, n'acceptera ni vaisseaux ni terres. Mon royaume et mes vastes forêts me suffisent. Retourne sur les routes de l'Océan, noble frère d'Agandecca; livre aux vents favorables tes blanches voiles, et que la prochaine aurore te voie cingler vers les montagnes du Gormal.

— Roi des fêtes, reprit Swaran, paix et bonheur à ton âme généreuse! Reçois ma main en signe d'amitié; permets, ô Fingal, que tes bardes pleurent également tous les guerriers qui ont péri; que la terre d'Érin ouvre un asile aux enfants de Loclin, et que les pierres dressées sur leur tombe attestent leur renommée; afin que, dans l'avenir, les enfants du Nord puissent reconnaître les lieux où combattirent leurs pères. Quelque chasseur, en s'appuyant sur la mousse de leur sépulture, dira : *Ici combattirent Fingal et Swaran, héros des siècles passés.* C'est ainsi qu'il parlera de nous, et nos noms illustrés traverseront les âges futurs.

— Swaran, dit le roi de Morven, aujourd'hui notre gloire ne

connaît point d'égale. Mais nous passerons, hélas! comme un songe; le silence régnera un jour dans les plaines où nous avons combattu; nos tombes seront cachées sous la bruyère, et le chasseur ignorera les lieux où nous reposerons; nos noms vivront dans les chants des bardes, mais la force de nos bras sera anéantie.

« Ossian, Carril, Ullin, bardes chéris des esprits de la montagne, vous savez l'histoire des héros qui ne sont plus : célébrez les exploits des siècles décédés; charmez par vos chants la longueur de la nuit, et que l'aurore, à son retour, nous trouve encore dans la joie. »

Ainsi parla Fingal, et, dociles à sa voix, nous chantâmes, et cent harpes accompagnaient nos hymnes. Le sombre visage de Swaran s'éclaircit : ainsi brille le disque de la lune, quand les nuages, déchirant leurs voiles, la laissent calme et belle de son éclat argenté au milieu du firmament.

« Carril, dit tout à coup Fingal, où est Cuchullin? Le vaillant fils de Semo s'est-il retiré à jamais dans la sombre caverne de Tura?

— Oui, répondit Carril, Cuchullin est couché dans l'antre de Tura; sa main sanglante a laissé échapper son glaive redoutable, et sa pensée gémit au souvenir de sa défaite. Le deuil dévore l'âme de ce héros. Il renvoie son glaive tant de fois rougi du sang de ses ennemis; il l'offre à Fingal comme l'héritage de ses triomphes. Prends ce glaive, ô Fingal! et rends-lui sa gloire évanouie comme la vapeur légère que chassent en brumes humides les rafales de l'Océan.

— Non, je ne prendrai point le glaive de Cuchullin. Dis-lui que j'honore son courage et que sa renommée ne périra jamais. On a vu mille héros vaincus relever leurs trophées dans le champ des combats.

« Bannis ta tristesse, ô Swaran! La gloire peut survivre à une défaite. Le soleil cache quelquefois ses rayons dans un nuage du midi; mais bientôt il répand de nouveau toutes ses splendeurs sur la verdure des collines.

« Grumal était chef de Cona; il cherchait les combats sur tous les rivages. L'aspect du sang excitait son ardeur, le bruit des armes plaisait à son oreille : il descendit un jour avec ses guerriers sur la côte de Craca.

« Le roi de cette contrée sortit de la forêt où il adressait

ses vœux à la Pierre-du-Pouvoir, au milieu du cercle de Brunco[1].

« Ce fut pour la possession d'une belle vierge que ces héros combattirent avec fureur. Si grande était la renommée de cette jeune beauté, que Grumal résolut de l'enlever ou de périr. Le combat dura trois jours; le quatrième, Grumal fut vaincu et enchaîné.

« Le vainqueur le fit placer loin de ses amis, dans l'horrible cercle de Brunco, où l'on dit que les fantômes poussaient des hurlements affreux autour de la pierre redoutable; mais bientôt il brisa l'enchantement, et reparut avec gloire. Ses ennemis tombèrent sous ses coups, comme les épis de la moisson, et Grumal devint plus illustre que jamais.

« Chantres des événements passés, faites retentir les airs des louanges des héros. Calmez l'agitation de mon âme par le récit de leurs exploits, et bannissez la tristesse du cœur de Swaran! »

Fingal et Swaran se couchent sur la colline de Mora; les vents sifflent autour d'eux. Cent voix s'élèvent à la fois, cent harpes résonnent en l'honneur des héros des siècles passés.

Quand mon oreille entendra-t-elle de nouveau les hymnes des bardes? Quand mon cœur palpitera-t-il de joie, au récit des actions de mes pères? La harpe ne fait plus retentir les bois de Selma. La colline de Cona ne répond plus aux accents des bardes; ils dorment dans la tombe avec les héros, et la renommée est muette dans les déserts de Morven.

Déjà la lumière naissante du matin sort de l'orient et commence à blanchir la tête grisâtre du Cromla. Le cor de Swaran se fait entendre dans la plaine de Lena; ses guerriers se rassemblent autour de lui. Tristes et dans un morne silence, ils montent sur leurs vaisseaux. Les vents d'Ullin enflent leurs voiles; ils flottent sur l'Océan.

« Fillan, et toi, Ryno, appelez, dit Fingal, appelez mes dogues bondissants, Branno et le fier Luath. Mais, hélas! Ryno n'est plus! Mon fils repose sur le lit de mort! Fillan, Fergus, embouchez le cor de Fingal; qu'à ses accents les

1. Allusion à la religion du roi Craca. Nous avons déjà dit que la *Pierre-du-Pouvoir* figure dans ce poëme l'image de quelque divinité; et par le *cercle*, il faut entendre l'enceinte de pierres où on l'adorait.

chasseurs s'élancent, et que le cerf tressaille dans sa retraite au bord du lac! »

Le cor résonne dans les bois; les guerriers de Morven partent; mille dogues légers les devancent : chaque dogue atteint un chevreuil; trois sont la proie de Branno. Ce chien fidèle, pour rappeler la joie dans l'âme de son maître, les amène haletants à ses pieds; mais, par malheur, un d'eux va mourir sur la tombe de Ryno.

Alors la douleur de Fingal se réveille; il aperçoit la pierre froide et muette sous laquelle repose ce jeune guerrier qu'on voyait toujours à la tête des chasseurs.

« Tu ne te lèveras plus, ô mon fils! pour partager nos fêtes. Bientôt ta tombe sera cachée sous l'épaisseur de l'herbe. Le faible passera sur cette pierre, et ignorera qu'elle couvre un héros. Ossian, Fillan, mes enfants, et toi Gaul, intrépide guerrier, montons à la caverne de Tura, cherchons le vaillant Cuchullin. Est-ce là le palais de Tura ? Ce n'est plus qu'une vaste solitude. Le roi des fêtes est accablé de douleur, et ses salles sont désertes : allons consoler Cuchullin, et faisons passer notre joie dans son âme. Mais, Fillan, est-ce lui que j'aperçois sur la colline, ou n'est-ce qu'une colonne de fumée? Le vent de Cromla souffle sur mes yeux, et m'empêche de distinguer mon ami.

— Fingal, répondit Fillan, c'est le fils de Semo; il s'avance triste et sombre, la main sur son épée. Salut au fils de la guerre, au héros qui brise les boucliers !

— Salut à Fillan, repartit Cuchullin, salut à tous les enfants de Morven. Fingal, ta présence me remplit de joie; le chasseur errant sur le Cromla revoit avec moins de plaisir entre les nuages l'astre dont l'absence l'attristait. Tes enfants sont autant d'étoiles étincelantes qui suivent ta course et brillent dans la nuit des combats. Ce n'est pas ainsi que tu m'as vu, ô Fingal! revenant de la guerre du désert, quand le roi du Monde[1] fuit devant moi, et que je ramenai la paix sur nos collines.

— Cuchullin (dit Connan, guerrier sans gloire), tu nous vantais sans cesse ton courage : où sont les exploits qui ont

1. Nom qu'Ossian et les bardes de son temps donnaient aux empereurs romains.

honoré tes armes? Pourquoi avons-nous traversé les plaines de l'Océan pour secourir ta faiblesse? Fuis, et va cacher ta douleur dans ta caverne, tandis que Connan combat à ta place. Quitte ces armes éclatantes; cède-les-moi, faible guerrier d'Érin.

— Jamais, répliqua le fils de Semo, jamais héros n'a tenté de ravir les armes de Cuchullin; et, quand mille guerriers ensemble l'auraient tenté, leurs efforts auraient été vains. Jeune présomptueux, je n'ai point caché ma douleur dans une caverne, tant que les guerriers d'Érin ont vécu.

— Tais-toi, jeune homme, dit Fingal; Cuchullin est terrible dans les combats, et fameux dans les déserts de Morven. Oui, chef d'Inisfail, j'ai souvent entendu raconter tes exploits. Déploie au vent les blanches voiles de tes navires, et cingle vers l'île des Brouillards, où ta fidèle épouse attend ton retour. Bragela, les yeux baignés de pleurs, s'appuie contre un rocher; les vents se jouent dans ses longs cheveux, et découvrent son sein de neige. Elle prête l'oreille aux vents de la nuit, pour entendre les chants de tes rameurs [1] et les sons lointains de ta harpe sur les mers.

— Son espérance est vaine : jamais Cuchullin ne reverra la contrée de Dunscar. Comment pourrait-il revoir Bragela, et porter la douleur dans son âme? Jusqu'ici, ô Fingal, j'avais toujours été victorieux!

— Et tu le seras encore, reprit Fingal; la gloire de Cuchullin s'étendra comme les rameaux puissants des arbres du Cromla.... D'autres combats t'attendent, et plus d'une fois encore ton bras sera funeste à l'ennemi.... Oscar, apporte le chevreuil, et prépare le festin. Réjouissons-nous après le danger, et que nos amis partagent notre allégresse!... »

Nous nous assîmes à la fête de Fingal, en chantant l'hymne de la paix. L'âme de Cuchullin se releva de son abattement. Son bras reprit sa vigueur, et la gaieté reparut sur son visage.

Ullin chanta; les doux accents de Carril charmèrent les échos. Je joignis, par intervalles, ma voix à celles de ces bar-

1. C'est encore un usage général parmi les habitants du nord-ouest de l'Écosse, de chanter sur les vaisseaux, pour animer l'équipage, et pour charmer les ennuis d'une longue traversée.

des vénérés. Je chantai les batailles où souvent j'avais combattu....

Mais, hélas! aujourd'hui mon glaive reste oisif; la gloire de mes premiers exploits s'est évanouie : triste, abandonné, je m'assieds dans la solitude, sur la tombe de mes amis.

Ains ila nuit s'écoula parmi les récits de la guerre, et le matin nous retrouva dans la joie.

Fingal se lève et agite sa lance étincelante. Il descend vers la plaine de Lena; nous le suivons. « Déployez mes voiles, s'écrie le roi de Morven, et profitons de ces vents favorables. »

Nous montons, en chantant, sur nos vaisseaux, et, courbant sous nos rames les flots amers, nous cinglons, triomphants, vers les rivages de la patrie.

COMALA.

POËME DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

FINGAL, roi de Morven.
COMALA, fille de Sarno, roi d'Inistore, amante de Fingal.
HIDALLAN, fils de Lamor, amant de Comala.
DESAGRENA, MELILCOMA, } filles de Morni, compagnes de Comala.
BARDES.

Comala, fille de Sarno, roi d'Inistore ou des îles Orcades, avait conçu pour Fingal une passion si violente, qu'elle se déguisa en jeune guerrier pour le suivre. — Elle fut reconnue par Hidallan, un des chefs de l'armée de Fingal, dont elle avait méprisé l'amour. — Fingal était à la veille de l'épouser, lorsqu'on vint lui annoncer l'invasion de Caracul. En partant pour le combat, il laisse Comala sur une colline, promettant de venir la rejoindre dès le soir même, s'il survivait à la bataille. Victorieux, il envoie Hidallan au-devant de la jeune fille. Celui-ci, pour se venger des dédains de Comala, lui annonce la mort de son amant. — Désespoir de Comala. — Fingal arrive : elle n'ose en croire ses yeux, elle le prend pour son ombre; mais quand elle est sûre que c'est lui, elle expire de l'excès de sa joie. — Le fond de ce poëme est historique : Caracul, dont il est ici question, est Caracalla, fils de Septime-Sévère, qui, en 211, entreprit une expédition contre les Calédoniens.

DESAGRENA.

La chasse est finie. On n'entend plus sur l'Arven que le bruit du torrent. Fille de Morni, viens des rives de Crona [1], dépose ton arc, et prends ta harpe; que nos chants joyeux commencent avec la nuit, et fassent retentir les échos de ces collines.

MELILCOMA.

La nuit tombant des monts étend ses voiles sombres sur

1. Crona est le nom d'un petit torrent qui se décharge dans celui de Carron.

les bruyères. Un daim reposait près du ruisseau de Crona. Je l'ai pris dans l'obscurité pour un tertre couvert de mousse; mais bientôt je l'ai vu bondir et disparaître. Un tremblant météore se jouait entre les rameaux de son bois, et les fantômes avançaient leurs têtes pâles au bord de leurs nuages.

DESAGRENA.

Ah! ce sont les présages de la mort de Fingal. Le roi des boucliers est tombé, et Caracul triomphe! Lève-toi, Comala, sors de tes rochers : fille de Sarno, lève-toi, et verse des pleurs amers; ton bien-aimé n'est plus, et son ombre erre déjà sur nos collines.

MELILCOMA.

Vois, ma sœur! Comala s'est assise au milieu du désert, et s'abandonne au désespoir. Deux dogues au poil gris secouent près d'elle leurs oreilles hérissées, et de leurs naseaux brûlants aspirent la bise du nord. Comala repose sur son bras son front mélancolique, et le vent de la montagne se joue dans ses cheveux. Elle tourne ses beaux yeux vers les champs d'où son amant lui a promis de revenir avant la fin du jour. Mais, hélas! la nuit s'épaissit autour de nous : Fingal, ô Fingal! où es-tu?

COMALA.

Torrent fougueux de Carron, pourquoi roules-tu des flots de sang? Le bruit de la bataille a-t-il rugi sur tes bords? Dort-il, le roi de Morven? O lune, fille du ciel, lève-toi, perce le nuage épais qui te couvre; fais resplendir dans la nuit l'armure de mon bien-aimé, ou plutôt que le météore qui éclaire les âmes de nos pères, allumant dans l'ombre sa lueur funéraire, me précède vers les lieux où mon héros est tombé.... Hélas! qui me défendra contre la douleur? qui me protégera contre l'amour d'Hidallan?... Je ne verrai donc plus Fingal triomphant au milieu de ses guerriers, comme le premier rayon du jour à travers la nue qui porte l'ondée matinale!

HIDALLAN, *envoyé par Fingal pour annoncer son retour à Comala.*

Rassemblez-vous, brumes ténébreuses du Crona, enveloppez le chasseur dans vos linceuls flottants, dérobez à mes yeux la trace de ses pas! Je veux perdre jusqu'au souvenir de mon ami. Les débris de la bataille sont dispersés; les guerriers ne se pressent plus autour du bouclier. O Carron! roule des flots

de sang : le chef du peuple est couché pour toujours sur le champ de la mort !

COMALA.

Enfant de la nuit, dis-moi quel héros est tombé aux bords du Carron. Était-il blanc comme la neige d'Arven, éclatant comme l'arc de la pluie? Sa chevelure douce et bouclée ressemblait-elle au brouillard de la colline, dorant ses légers flocons aux reflets du soleil? Était-il, dans le combat, terrible comme la foudre, léger comme le chevreuil du désert?

HIDALLAN.

Oh ! que ne puis-je voir sa bien-aimée penchée sur son rocher, voir ses yeux rougis, obscurcis par les pleurs, et sa joue brûlante à moitié voilée dans ses cheveux ! Souffle, doux zéphyr, soulève l'épaisse chevelure de cette belle vierge; découvre à mes yeux ses bras d'albâtre, et son sein de neige flétri par la douleur !

COMALA.

Qu'entends-je?... Le fils de Comhal a-t-il perdu la vie?... Le tonnerre roule sur la montagne : l'éclair vole sur ses ailes de feu. Mais qui peut effrayer Comala, lorsque Fingal n'est plus? Parle, messager sinistre, dis-moi, qu'est devenu celui dont le bras redouté broyait les boucliers?

HIDALLAN.

Les nations errantes pleurent sur leurs collines ; elles n'entendront plus la grande voix de leur chef.

COMALA.

Que le malheur te poursuive dans tes plaines, roi du Monde[1] ; que la destruction fonde sur toi; que tes premiers pas rencontrent le tombeau; qu'une femme aimée te pleure, qu'elle expire de douleur au matin de sa vie, comme va mourir l'infortunée Comala ! Pourquoi m'as-tu dit, ô Hidallan, que mon héros est mort? J'aurais espéré quelque temps son retour; j'aurais cru l'apercevoir sur les rochers lointains. La forme d'un arbre aurait pu tromper mes yeux, et le bruit des vents imiter son cor à mon oreille déçue.... Oh ! que ne suis-je auprès de lui sur les bords du Carron ! Mes larmes brûlantes réchaufferaient ses lèvres glacées !

1. L'empereur Sévère, père de Caracalla, qui avait ordonné l'expédition contre les Calédoniens.

HIDALLAN.

Il n'est point couché près du Carron; c'est sur Arven que les guerriers élèvent sa tombe. Éclaire, ô Lune, de tes pâles regards, les restes de Fingal; qu'à ta clarté, Comala puisse voir encore de loin l'éclat de son armure!

COMALA, *s'adressant à ceux qu'elle croit voir porter le corps de Fingal.*

Arrêtez, enfants du tombeau, arrêtez; je veux encore une fois voir mon bien-aimé. Hélas! il m'a laissée seule à la chasse; j'ignorais qu'il partait pour la guerre : il me disait qu'il reviendrait avec la nuit; est-ce donc ainsi qu'il devait revenir, le roi de Morven!... Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il devait périr, triste habitant du rocher [1]? Tu voyais dans l'avenir le jeune héros nageant dans son sang! et tu ne l'as pas dit à Comala!

MELILCOMA.

Quel bruit entends-je sur Arven? Quelles sont ces formes errantes qui se meuvent et brillent dans la vallée, comme les ondes amoncelées d'un fleuve à la clarté de la lune?

COMALA.

Quel autre serait-ce que l'ennemi de Comala [2], le fils du roi du Monde?

Ombre de Fingal, du sein de ton nuage, dirige l'arc de Comala; que Caracul tombe comme le lièvre de la forêt.... Mais c'est Fingal que je vois là-bas [3], accompagné des âmes de ses aïeux. O mon unique aimé, pourquoi ton ombre vient-elle effrayer et charmer mon âme?

FINGAL *paraît entouré de ses guerriers.*

Bardes, prenez vos harpes sonores, chantez la guerre de Carron. Caracul a fui devant moi sur la plaine où son orgueil espérait triompher. Il a fui devant moi, semblable au météore dont le sein recèle un fantôme de la nuit, quand les vents le

1. Sans doute qu'il existait encore quelques druides au commencement du règne de Fingal, et que Comala en avait consulté un sur l'événement de la guerre contre Caracalla. Elle l'appelle enfant du rocher, parce que l'ordre des druides était détruit; ceux qui restèrent se retirèrent sur les rochers et dans des cavernes.

2. Caracalla.

3. Elle aperçoit Fingal, et, toujours persuadée qu'il est mort, elle croit que c'est son ombre.

chassent sur la bruyère, et que la lumière vacillante côtoie les vieilles forêts.... J'entends une voix douce comme la plainte du zéphyr sur mes collines. Est-ce la chasseresse de Cona, la fille de Sarno ? Sors de tes rochers, ma bien-aimée ! que j'entende la voix de Comala !...

COMALA, *croyant toujours parler à l'ombre de Fingal.*

Emporte-moi dans la caverne des âmes, ombre chérie.

FINGAL.

Viens dans la caverne où je repose, viens.... L'orage a cessé, le soleil dore nos campagnes; viens, belle chasseresse de Cona.

COMALA, *reconnaissant Fingal.*

C'est lui ; il revient avec sa gloire ! Je touche la main qui gagna tant de batailles.... mais, après de vives angoisses, je sens que j'ai besoin de calme et de repos. Laissez-moi me retirer derrière ce rocher, laissez à mon âme le temps de se remettre de sa frayeur. Vous cependant, filles de Morni, approchez avec vos harpes. Que vos chants joyeux fassent retentir les airs !

DESAGRENA.

Trois daims sont tombés sous les traits de Comala; la flamme s'élève sur le rocher. Venez, roi de Morven, venez à la fête de Comala.

FINGAL.

Et vous, enfants de l'harmonie, bardes vénérés, chantez la guerre de Carron, rappelez la joie dans l'âme de ma bien-aimée, tandis que je vais m'asseoir à sa fête.

LES BARDES.

Roule, impétueux Carron, roule avec un bruit joyeux tes flots écumants. Les ennemis ont fui, leurs superbes coursiers ne foulent plus nos champs, leur aigle orgueilleuse [1] va planer sur d'autres contrées. Le soleil désormais va éclairer les loisirs d'une douce paix; chaque nuit versera sur nos yeux les parfums du sommeil; on n'entendra plus que les cris de la chasse, et nos boucliers resteront suspendus aux voûtes de nos demeures. Si nous combattons encore, ce sera contre les fils de l'Océan : cette guerre sera pour nous comme un jeu, et nous

1. Il y a dans l'original, *les ailes de leur orgueil*, c'est-à-dire l'aigle romaine.

teindrons nos mains du sang des fils de Loclin. Roule, impétueux Carron, roule avec joie tes flots blanchissants. Les ennemis ont fui comme les ombres du crépuscule aux approches de l'aube !

MELILCOMA, *s'inclinant vers Comala qui meurt de l'excès de sa joie.*

Descendez des cieux, brouillards légers; et vous, pâles rayons de la lune, élevez dans les airs l'âme de la jeune vierge; elle est couchée muette, inanimée, sur la roche solitaire.... Comala n'est plus!

FINGAL.

Hélas ! Est-elle morte, la fille de Sarno, celle qu'avait choisie mon amour ? Viens me visiter, tendre Comala, quand je serai assis seul au bord de mes ruisseaux.

HIDALLAN.

On ne l'entend donc plus, le chant si doux de la chasseresse de Cona ? Pourquoi ai-je porté le trouble dans son âme ? Je ne la verrai plus poursuivre à la chasse les biches aux pieds légers !...

FINGAL.

Jeune homme au sombre regard, tu ne viendras plus t'asseoir à mes fêtes, tu ne suivras plus ma chasse, et mes ennemis ne tomberont plus sous tes coups [1].... Conduisez-moi vers le lieu où repose ma bien-aimée; que je contemple encore sa beauté.... Elle a pour dormir son dernier sommeil un lit de bruyères. Le souffle glacé des vents soulève sa blonde chevelure et fait gémir la corde de son arc; sa flèche s'est brisée sous le poids de son corps. Chantez, ô bardes, chantez les louanges de la fille de Sarno; faites redire aux échos de la montagne le nom chéri de Comala !

LES BARDES.

Voyez, enfants de la verte Érin, voyez les météores secouer sur la tombe de cette infortunée leurs crinières d'un feu rougeâtre. Voyez son âme s'élever dans les airs sur les rayons de la lune.

Autour d'elle sont penchées les ombres de ses pères, Sarno [2] le guerrier, et Fidallan [3] aux yeux brillants de courage.

1. On verra dans le poëme suivant la suite de l'histoire d'Hidallan.
2. Sarno, père de Comala, ne survécut point à la fuite de sa fille.
3. Fidallan, ancêtre de Comala, fut le premier roi d'Inistore.

Quand ta belle main, ô Comala, voltigera-t-elle sur la harpe? Quand ta voix se fera-t-elle entendre sur nos rochers? Tes compagnes te chercheront sur la bruyère, et ne te trouveront plus.

Tu les visiteras quelquefois dans leurs nuits solitaires, et tu verseras les parfums de la paix dans leur âme. Ta voix retentira longtemps à leur oreille; elles aimeront à se souvenir des songes de leur sommeil.

Voyez les météores s'agiter autour de cette infortunée : voyez son ombre monter doucement vers les cieux, à la pâle clarté de l'astre des nuits.

LA

GUERRE DE CAROS.

Caros est cet usurpateur célèbre, connu dans l'histoire sous le nom de Carausius, qui se fit déclarer empereur, en l'an 284. — Il s'empara des îles Britanniques, et remporta plusieurs victoires navales sur l'empereur Maximien Herculus. C'est sans doute ce qui lui fit donner par les Calédoniens le surnom de roi des vaisseaux. — Il répara cette fameuse muraille d'Agricola, dont parle Tacite, et qui avait été bâtie contre les incursions des Calédoniens. — Il paraît que, tandis qu'il y travaillait, il fut attaqué par un parti que commandait Oscar, fils d'Ossian. — C'est ce combat qui fait le sujet de ce poëme adressé à Malvina, fille de Toscar.

Fille de Toscar, apporte-moi ma harpe. Le désir de chanter vient, comme un reflet de lumière fugitive, réchauffer mon âme sombre : car mon âme est triste comme la plaine, lorsque l'obscurité couvre les collines d'alentour, et s'étend par degrés sur les champs qu'éclairait le soleil.

O Malvina! je vois l'ombre de mon fils près du rocher de Crona.... mais, non, ce n'est qu'une vapeur que colorent les derniers rayons du couchant.

Que j'aime le nuage qui trompe mes yeux sous la forme d'Oscar! Éloignez-vous de lui, vents impétueux qui rugissez sur Arven.

Quel est ce vieillard qui s'approche de mon fils, et dont j'entends la faible voix? Un bâton dans sa main soutient ses pas chancelants, ses cheveux blanchis flottent sur ses épaules, une gaieté fière brille sur son front. Il tourne souvent les yeux vers l'armée de Caros.

C'est Ryno, ce barde célèbre ; il vient d'observer l'ennemi.

« Chantre des temps passés, lui dit mon fils, que fait Caros? Le roi des vaisseaux déploie-t-il les ailes de son aigle au-dessus des flots agités ?

— Oui, Oscar, il les déploie, répondit le barde, mais c'est derrière ces pierres amoncelées[1] ; il regarde en tremblant par-

1. La muraille d'Agricola, que Carausius réparait.

dessus ce rempart ; il te voit, et tu lui inspires la même terreur que l'ombre qui descend pendant la nuit, et roule les vagues contre ses vaisseaux.

— Va, chef de mes bardes, reprit Oscar, prends la lance de Fingal, fixe sur la pointe un tison enflammé, et secoue-le dans les airs [1] ; dis à Caros de quitter les bords de l'Océan et de s'avancer vers moi ; dis-lui que je brûle de combattre, que mon arc est fatigué de la chasse ; dis-lui que les braves sont absents, que je suis jeune, et que mon bras est faible. »

Le barde part en chantant. Oscar appelle ses guerriers. Sa voix gronde à leurs oreilles comme l'écho de la caverne qui répète le bruit des vagues. Ils se rassemblent autour de mon fils, semblables aux torrents quand après l'orage ils roulent en mugissant leurs flots amoncelés.

Ryno aborde Caros en secouant sa lance enflammée. « Viens combattre Oscar, ô toi qui laves tes pieds poudreux dans l'écume de l'Océan : Fingal est absent. Tranquille dans son palais, il écoute les chants de ses bardes. Sa lance redoutable, son large bouclier, reposent oisifs à ses côtés. Viens combattre Oscar ; ce héros est seul. »

Mais Caros ne traversa point l'impétueux Carron. Le barde retourne seul auprès d'Oscar. Les ténèbres de la nuit s'épaississent sur Crona : on prépare la fête. Cent chênes allumés petillent dans les airs : un jour pâle éclaire la bruyère. A cette faible lueur, on aperçoit dans l'éloignement des fantômes légers. On découvre à moitié l'ombre de Comala qui flotte sur son météore. Hidallan est auprès d'elle dans une contenance triste et sombre. Ryno fut le seul qui l'aperçut.

« Hidallan, lui dit-il, pourquoi cette tristesse? les bardes n'ont-ils pas célébré ta gloire? Les chants d'Ossian se sont fait entendre. Tu t'es penché sur le bord de ton nuage pour écouter la voix de nos bardes, et ton ombre a brillé dans les airs.

— Chef de mes bardes, dit Oscar, tes yeux voient donc ce héros? Raconte-moi la mort de ce chef si célèbre du temps de nos pères. J'ai vu souvent les torrents de ses collines, et son nom retentit encore sur les rochers de Cona.

— Fingal, reprit le barde, désespéré de la mort de Comala,

1. Telle était la manière dont les Calédoniens déclaraient la guerre.

ne pouvait plus suporter la vue d'Hidallan; il le bannit du champ de bataille. Le jeune guerrier s'éloigne à pas lents, et, dans un morne silence, il traîne ses armes sur les bruyères; sa chevelure, détachée des liens de son casque, flotte au hasard; il baisse vers la terre ses yeux remplis de larmes, il pousse par intervalles de profonds soupirs.

« Il erra ainsi trois jours entiers avant d'arriver sur les bords du Balva[1], à l'antique palais de ses aïeux. Le vieux Lamor, son père, était assis à l'ombre d'un chêne. Il était seul; tous ses guerriers avaient suivi son fils à la guerre de Fingal: le torrent coulait à ses pieds, et sa tête chauve était appuyée sur son bâton.

« La vieillese avait fermé ses yeux à la clarté du jour. Il murmurait à demi-voix les chants des temps passés. Il entend du bruit, il reconnaît les pas de son fils. « Est-ce le fils de « Lamor que j'entends, s'écria-t-il, ou bien est est-ce son om- « bre qui passe devant moi? O mon fils! as-tu péri sur les « bords du Carron? ou si c'est toi, si tu vis, où sont les braves « qui t'ont suivi? Hidallan, où sont mes guerriers? Tu avais « coutume de les ramener triomphants au bruit des boucliers. « Tous ont-ils péri dans le combat?

« — Non, répondit le jeune homme en soupirant; non, tes « guerriers vivent; ils sont couverts de gloire; mais, ô mon « père! il n'est plus de gloire pour ton fils! Je suis condamné « à languir honteusement sur les bords du Balva, tandis que « j'entends redoubler au loin le bruit des combats!

« — Ah! tes ancêtres, répliqua Lamor indigné, ne venaient « point se reposer sur les bords du Balva, tandis qu'on com- « battait! Ne vois-tu pas cette tombe que mes yeux ne distin- « guent plus? C'est là que repose le vaillant Germalon, qui « n'a jamais fui devant l'ennemi. Il me semble qu'il me dit: « Viens, mon fils, guerrier comblé de gloire, viens à la tombe « de ton père.... Ah! Germalon, comment puis-je être comblé « de gloire? mon fils a fui devant l'ennemi!

« — Roi des rives du Balva, reprit Hidallan, ô mon père! « pourquoi affliges-tu mon âme? Lamor, je ne connus jamais « la crainte.... C'est Fingal qui, désespéré de la mort de sa

1. Petite rivière qui porte encore ce nom, et qui traverse la vallée de Glentivar, en Stirlingshire.

« bien-aimée, m'a privé de l'honneur de combattre à ses côtés....
« Retourne, m'a-t-il dit, retourne dans tes plaines ; va te des-
« sécher sur les bords de tes torrents, comme un chêne dé-
« pouillé de ses feuilles, et courbé par les vents, sur les bords
« du Balva, pour ne jamais se relever.

« — Quoi! répondit le vieillard, j'entendrai les pas d'Hidal-
« lan dans ce lieu solitaire ; il reposera sur les bords de mes
« torrents, tandis que des milliers de héros se signalent dans
« les combats !... Ombre du vaillant Germalon, guide, guide
« Lamor vers sa dernière demeure : mes yeux sont dans les
« ténèbres, mon âme est accablée de tristesse, mon fils a perdu
« sa gloire!

« — En quels lieux, s'écria le jeune homme, irai-je cher-
« cher la gloire pour réjouir l'âme de mon père? De quelle
« contrée puis-je revenir triomphant pour charmer son oreille
« par le bruit de mes armes? Si je vais à la chasse des biches,
« mon nom restera oublié. Lamor n'éprouvera aucune joie à
« mon retour de la colline, et n'aura point de plaisir à toucher
« de ses mains tremblantes mes chiens fidèles; il ne s'infor-
« mera pas de ce qui s'est passé sur ses montagnes, il ne me
« fera point de questions sur les cerfs qui habitent ses dé-
« serts.

« — Il faut donc, dit Lamor, que je tombe comme un arbre
« décrépit, qui s'élevait sur la cime d'un rocher, et que les
« vents d'un souffle ont renversé! On verra mon ombre errer
« sur mes collines, pleurant la honte de mon jeune Hidallan?
« Élevez-vous donc, épais brouillards ; dérobez Hidallan à la
« vue de son père irrité.... Mon fils, va dans mon palais ; les
« armes de nos ancêtres y sont suspendues. Apporte le glaive
« de Germalon, ton aïeul ; il le conquit sur un ennemi. »

« Hidallan part, rapporte le glaive avec son éclatant baudrier, et le donne à son père. La main errante du vieillard en cherche la pointe, la sent et s'y arrête.

« Mon fils, conduis-moi à la tombe de Germalon : elle s'é-
« lève auprès de cet arbre au tremblant feuillage : j'entends
« siffler les vents dans le gazon flétri qui la couvre; un ruis-
« seau murmure auprès, et va joindre ses ondes à celle du
« Balva. C'est là que je veux me reposer. Il est midi et le so-
« leil brûle nos campagnes. »

« Hidallan conduisit le vieillard à la tombe. A peine sont-

ils auprès, que Lamor perce le flanc de son fils.... Ils dorment tous deux dans le même tombeau, et leur antique palais couvre de ses ruines les bords du Balva. A midi les fantômes errent alentour. Le silence règne dans la vallée, et les hommes craignent d'approcher de ce lieu funeste. »

Ainsi parla Ryno.

« Chantre des héros, lui dit Oscar, ton récit m'afflige : mon cœur gémit sur le sort d'Hidallan, car il mourut dans les beaux jours de sa jeunesse. Regarde ; il s'envole sur l'aile des vents, et va errer sous un ciel étranger.

« Enfants de Morven, approchez-vous des ennemis de Fingal : charmez par vos chants la longueur de la nuit, et veillez pour observer l'armée de Caros. Oscar va consulter les héros du temps passé : je vais monter sur la colline silencieuse d'Arven, où mes aïeux sont assis sur leurs nuages obscurs, et découvrent dans l'avenir le sort des combats. Et toi, Hidallan, ton ombre désolée y habite-t-elle? Montre-toi à mes yeux dans ta douleur, chef de Balva! »

Les héros de Morven marchent en chantant. Oscar monte lentement sur la colline : les pâles météores de la nuit s'avancent sur la bruyère. Un torrent bruit sourdement dans le lointain ; d'intervalle en intervalle, les vents font gémir les chênes antiques.

Le globe échancré de la lune ne jetait derrière la colline qu'une lueur obscure et rougeâtre. On entend les voix grêles des fantômes....

Oscar tire son épée. « Ombres de mes pères, s'écrie le héros, vous qui jadis avez combattu contre les rois du monde [1], venez, dévoilez l'avenir à mes yeux; apprenez-moi quels sont vos entretiens secrets dans vos antres profonds, lorsque vous voyez vos descendants dans le champ de la gloire. »

Trenmor vint à la voix de son fils. Un nuage rapide comme l'orgueilleux coursier de l'étranger portait son corps diaphane. Les brumes de Lano formaient sa robe légère. Son épée n'est qu'un météore à demi éteint. Son visage n'est qu'une forme ténébreuse et sans traits. Trois fois il soupira sur son fils, et trois fois les vents de la nuit gémirent sur la colline. Il parla, mais l'oreille d'Oscar n'entendit que des sons imparfaits, des

1. Les empereurs romains.

mots demi-formés, et ses discours étaient obscurs comme l'histoire de nos pères, avant que le génie des bardes eût éclairé le passé. Il s'évanouit insensiblement, comme un brouillard qui se fond aux rayons du soleil.

Ce fut alors, ô Malvina, qu'une sombre douleur s'empara, pour la première fois, de l'âme de mon fils. Il croyait voir dans l'avenir la chute de sa race. Il tombait quelquefois dans une rêverie profonde; mais il en sortait tout à coup, semblable au soleil, dont un nuage voile un moment la splendeur, et qui bientôt après inonde les collines d'un océan de rayons.

Oscar passa la nuit au milieu de ses pères, et l'aurore le retrouva sur les bords du Carron.

Dans un vallon tranquille s'élève une tombe antique; d'espace en espace, de verts coteaux portent dans les airs leurs têtes couronnées de vieux chênes. C'est là que les guerriers de Caros attendaient le retour de la lumière; ils avaient passé le torrent de Carron pendant la nuit. A la pâle lueur des premiers rayons du jour, on les eût pris pour une noire forêt de pins desséchés.

Oscar s'arrête près de la tombe, il appelle trois fois ses guerriers : le son terrible de sa voix fait trembler les collines, le chevreuil tressaille et bondit, les ombres effrayées s'enfuient sur leurs nuages en poussant des cris aigus; alors mille épées brillent à la fois, les guerriers de Caros s'avancent....

Malvina, pourquoi cette larme? Mon fils est seul, mais il est brave ; Oscar est comme la foudre du ciel : il brille et l'ennemi tombe! Son bras est comme celui d'un fantôme, qui, du sein des vapeurs, porte des coups invisibles et sûrs : on ne voit point où s'arrête l'ombre cruelle; mais la mort moissonne les habitants de la vallée.

Mon fils aperçoit l'ennemi, s'arrête et délibère un moment en silence : « Je suis seul au milieu de l'armée ennemie. Quelle forêt de lances meurtrières! Que de sombres regards attachés sur moi! Retournerai-je sur la colline d'Arven?... Non, mes pères n'ont jamais fui. Leur bras a laissé dans mille batailles des traces de leur valeur; et moi aussi je suis brave et je me couvrirai de gloire.... Venez, ombres de mes pères, soyez témoins de mes exploits. Je périrai avec gloire, digne de la race de Morven. »

On combat, tout fuit devant Oscar; son épée dégoutte de sang; ses guerriers, du haut des collines de Crona, entendent le bruit du combat; ils se précipitent vers la plaine. L'armée de Caros prend la fuite. Oscar reste sur le champ de bataille, comme un rocher que la mer abandonne en se retirant.

Caros, en guidant ses superbes coursiers, s'avance tel qu'un torrent rapide et profond, qui roule et ravage : les ruisseaux se perdent dans son cours orageux, et les collines tremblent à son passage. La bataille s'étend d'une aile à l'autre; dix mille épées brillent dans les airs.

Mais pourquoi Ossian chante-t-il les combats? Ce n'est qu'avec douleur que je me rappelle les beaux jours de ma jeunesse, quand je sens la faiblesse de mon bras.

Heureux ceux qui sont morts à la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de leur gloire! ils n'ont pas vu les tombeaux de leurs amis, ils n'ont pas senti leur arc résister aux vains efforts de leurs mains énervées!

Oui, tu es heureux mon cher Oscar, au milieu de tes tourbillons : souvent tu visites le champ de ta gloire et les lieux où tu vis Caros fuir devant ta redoutable épée.

Fille de Toscar, quel nuage se répand sur mon âme? Je ne vois plus l'ombre de mon fils près du Carron; je ne vois plus Oscar sur la colline de Crona. Les vents l'ont emporté au loin, et la tristesse revient dans le cœur de son père.... Mais, ô Malvina! conduis-moi dans mes forêts, au bord de mes torrents; que les cris de la chasse se fassent entendre sur Cona, pour me rappeler les temps heureux qui ne sont plus. Apporte ma harpe, ô ma fille; je la toucherai, quand je sentirai renaître en moi le feu du génie : alors, ô Malvina! viens écouter mes chants!

L'avenir entendra parler d'Ossian. Un jour les descendants du lâche élèveront leurs voix sur Cona; ils s'écrieront en regardant ce rocher: « Ici habita Ossian; » ils admireront et les générations qui ne sont plus et les héros que j'ai chantés.

Et nous, ô Malvina, montés sur nos nuages, nous voyagerons sur l'aile des vents. Nos voix se feront quelquefois entendre dans le désert, et les rochers répéteront le faible murmure de nos chants.

LA

GUERRE D'INISTONA.

Ce poëme est un épisode inséré dans un autre ouvrage, où Ossian célébrait les exploits de tous ses amis et de son fils Oscar. Ce grand ouvrage est perdu; la tradition n'en a conservé que quelques épisodes. Inistona était une île de la Scandinavie, gouvernée par un chef qui dépendait du roi de Loclin. Cormalo, gendre d'Anir, roi d'Inistona, s'était révolté contre lui, et voulait le détrôner. Fingal envoya Oscar, son petit-fils, au secours d'Anir. Les deux armées en vinrent aux mains; le parti d'Anir remporta une victoire complète, et la guerre fut terminée par la mort de Cormalo, qu'Oscar tua dans un combat singulier.

C'est ainsi que la tradition rapporte l'histoire de cette guerre. Le barde, pour faire briller davantage la valeur de son fils, suppose que c'est lui qui demande à partir pour Inistona.

Notre jeunesse ressemble au rêve du chasseur : il s'endort sur la colline au doux rayons du soleil ; il se réveille au milieu de l'orage; l'éclair vole autour de lui, et les vents déchaînés secouent violemment la tête des arbres. Alors son âme se reporte au moment où il s'est endormi, et se rappelle les rêves paisibles de son sommeil.

Quand reviendra la jeunesse d'Ossian? Quand le bruit de la guerre charmera-t-il encore mon oreille? Quand marcherai-je, comme Oscar, couvert de mes armes? Collines de Cona, suspendez le bruit de vos torrents pour écouter la voix d'Ossian. Le génie des chants guerriers se réveille dans mon âme, et, au souvenir du passé, mon cœur frémit d'enthousiasme!

Je vois tes tours, ô Selma[1]! Je vois les chênes touffus qui ombragent tes murs; mon oreille entend le bruit de tes torrents; tes héros se rassemblent sur leurs rives.

Fingal est assis au milieu d'eux, appuyé sur le bouclier de Trenmor[2]; sa lance est posée contre le mur. Ce héros écoute

1. Ossian était aveugle quand il composa ce poëme, mais il se transporte aux jours de sa jeunesse; et, dans son enthousiasme, il s'écrie qu'il voit les tours de Selma, etc.

2. Bisaïeul de Fingal.

la voix de ses bardes; ils chantent la force de son bras et les exploits de sa jeunesse.

Oscar revenait de la chasse. Il entendit les louanges de Fingal. Il prend le bouclier de Branno [1], qui était suspendu au mur du palais. Ses yeux se remplissent de larmes. Le feu de la jeunesse colore ses joues. Sa voix est faible et tremblante; il saisit ma lance et l'agite d'un air menaçant. Il adresse ces paroles au roi de Morven :

« Fingal, roi des héros, et toi, Ossian, le premier après lui, vous avez combattu dans votre jeunesse; vos noms sont fameux; mais Oscar est ici comme le brouillard de la colline, qui paraît un moment et s'évanouit pour toujours. Mon nom sera ignoré des bardes; le chasseur ne cherchera point ma tombe sur la bruyère. Héros comblés de gloire, laissez-moi combattre dans la guerre d'Inistona. C'est un pays lointain; le bruit de ma mort ne viendra point jusqu'à vous; mais quelque barde m'y trouvera et recommandera mon nom dans ses chants. La fille de l'étranger verra ma tombe et donnera quelques larmes au jeune guerrier venu de si loin pour combattre. Le barde, au milieu de la fête, s'écriera : *Écoutez, je vais chanter Oscar, ce vaillant étranger.*

— Tu combattras, héritier de ma renommée, répondit le roi de Morven. Qu'on prépare un vaisseau pour porter mon héros sur la côte d'Inistona. Fils d'Ossian, souviens-toi de nos exploits, souviens-toi que tu es de la race des héros. Que l'étranger ne dise pas avec dédain : « Ils sont faibles, les « enfants de Morven.... » Dans les combats, renverse et rugis comme la tempête; dans la paix, sois calme comme le soir d'un beau jour. Dis au roi d'Inistona que je me souviens de sa jeunesse et du jour où nous combattîmes sous les yeux d'Agandecca. »

Déjà les voiles sont déployées, le vent siffle dans les agrès [2]. Les rochers sont blanchis par l'écume des flots, et l'Océan mugit sous le vaisseau d'Oscar. Mon fils découvre enfin,

1. Branno, père d'Evirallina, ou Evir-Allin, femme d'Ossian, et mère d'Oscar. La tradition a conservé le souvenir de ses exploits, et son hospitalité est passée en proverbe.

2. Il y a dans l'original : *Le vent siffle dans les courroies des mâts*, parce que, du temps d'Ossian, on se servait de courroies de cuir au lieu de cordes.

du sein des mers, la côte d'Inistona; il entre dans la baie retentissante de Runa, et renvoie son glaive au malheureux Anir.

A la vue du glaive de Fingal, ce héros se lève, ses yeux se remplissent de douces larmes; il se rappelle les combats de sa jeunesse. Deux fois Fingal et lui combattirent avec gloire sous les yeux de la belle Agandecca. Les héros tremblants se tenaient à l'écart, comme s'ils eussent vu deux fantômes furieux lutter ensemble dans les airs.

« Aujourd'hui, s'écrie le roi d'Inistona, je suis vieux, mon glaive rouillé repose dans mon palais. Digne rejeton de la race de Morven, Anir leva aussi la lance dans les combats. Mais il est faible maintenant et flétri par les années. Je n'ai point de fils que je puisse envoyer au-devant de toi, qui puisse te conduire au palais de ses aïeux. Argon est dans la tombe, et Ruro l'a suivi. Ma fille est dans le palais du rebelle étranger[1], elle languit du désir de voir ma tombe: son époux commande à dix mille lances, et vient de Lano comme un nuage qui porte la mort. Enfant de Morven, viens t'asseoir à la fête d'Anir. »

La fête dura trois jours, et, le quatrième, Anir connut le nom d'Oscar[2]; la joie redoubla, et ils allèrent ensemble poursuivre les sangliers de Runa.

Fatigués, les deux héros se reposèrent au bord d'une fontaine : des larmes s'échappèrent en secret des yeux d'Anir. Il poussa un profond soupir.

« Là, dit-il, là dorment les enfants de ma jeunesse. Cette pierre couvre mon cher Ruro, ce chêne gémit sur la tombe d'Argon. O mes enfants! du fond de votre sombre demeure, entendez-vous ma voix? Est-ce la vôtre qui murmure dans ce feuillage qu'agitent les vents?

— Roi d'Inistona, dit Oscar, comment sont-ils tombés, tes enfants? Le sanglier farouche passe souvent sur leurs tombes; mais il ne les détourne pas de leur chasse : ils poursuivent encore, dans l'espace, des nuages légers qui ont pris la forme

1. Cormalo, son gendre, qui voulait le détrôner.

2. On croyait que c'était enfreindre les lois de l'hospitalité, que de demander le nom d'un étranger avant de l'avoir traité pendant trois jours. Quand on disait de quelqu'un qu'il demandait le nom de l'étranger, c'était l'injure la plus grave dont on pût le blesser : c'était lui reprocher qu'il n'exerçait pas l'hospitalité, cette grande vertu des temps héroïques.

des cerfs et des chevreuils; ils bandent leur arc aérien, ils aiment encore tous les amusements de leur jeunesse et montent avec joie sur les vents [1].

— Cormalo, reprit le vieillard, commande à dix mille guerriers. Il habite les bords du lac de Lano [2], dont les noires ondes exhalent les vapeurs de la mort. Il vint au palais de Ruro; il prit part à la joute des lances [3]; il était jeune et beau comme le premier rayon de l'aurore. Mes guerriers lui cédèrent la victoire, et ma fille lui donna son cœur.

« Argon et Ruro revenaient de la chasse; ils versèrent des larmes de dépit, ils ne purent voir sans indignation que les héros de Runa eussent cédé à un étranger; ils donnèrent pendant trois jours des fêtes à Cormalo. Le quatrième, Argon jouta de la lance avec lui. Mais qui pouvait lutter contre Argon? Le chef de Lano fut vaincu, son orgueil s'en irrita : il résolut en secret la mort de mes deux fils.

« Un jour qu'ils poursuivaient ensemble les biches timides sur les collines, la flèche de Cormalo fend l'air, et mes deux fils tombent expirants. Le perfide revint trouver l'objet de son amour, la fille d'Inistona : ils s'enfuirent ensemble à travers le désert, et Anir resta seul.

« La nuit vint, le jour lui succéda, et je n'entendais ni la voix d'Argon ni celle de Ruro. Enfin parut leur chien fidèle, le fidèle Runaro. Il bondit aux portes de mon palais, il pousse des hurlements plaintifs, et sans cesse tourne ses regards vers le lieu funeste où ses maîtres gisent inanimés. Nous le suivons : bientôt les deux cadavres nous apparaissent, et nous creusons leur fosse auprès de cette fontaine.

« C'est toujours là qu'Anir se repose quand la chasse est finie ; je me penche sur leurs tombes, et mes larmes coulent.

1. Il y a dans l'original : *Ils se réjouissent dans les coquilles*. On disait alors *se réjouir dans les coquilles*, pour dire *faire bonne chère* et *boire largement*. Les Calédoniens buvaient dans de grandes coquilles. Ossian croyait, ainsi que les Grecs et les Romains, que l'âme séparée du corps conservait encore les mêmes goûts qu'on avait eus pendant sa vie.

2. Lano était un lac de Scandinavie, célèbre du temps d'Ossian, par les vapeurs empestées qu'il exhalait dans l'automne.

3. On appelait cette joute, en usage chez les anciens peuples du Nord, *l'honneur de la lance*.

— Ogar, Ronnan, chefs de Morven, s'écria le bouillant Oscar, rassemblez tous mes guerriers. Aujourd'hui, nous allons sur les bords du lac de Lano; Cormalo ne se réjouira pas longtemps : la mort aiguise la pointe de nos glaives. »

Ils traversent le désert, semblables au nuage qui porte la foudre : les vents le roulent sur la plaine; l'éclair bleuâtre sillonne ses flancs, et les bois d'alentour redoutent l'orage.

Déjà le cor d'Oscar annonce la bataille, toutes les vagues du Lano frémissent, et les guerriers de Cormalo se pressent autour de son bouclier.

Oscar combat, comme Oscar a toujours combattu. Cormalo tombe sous ses coups, et ses guerriers vont se cacher dans leurs obscures vallées. Le vainqueur ramène la fille d'Inistona au palais d'Anir; la joie brille sur le front du vieillard, il bénit le héros de Morven.

Quels furent les transports d'Ossian quand il aperçut de loin le vaisseau de son fils! Le voyageur égaré dans une terre inconnue, et qu'une nuit affreuse environne de fantômes, ne voit pas avec une joie plus vive briller un nuage lumineux aux portes de l'Orient.

Nous le conduisîmes en chantant au palais de Selma. Fingal ordonne une fête; mille bardes élèvent aux nues le nom du vaillant Oscar. Morven retentit des accents de leur voix. La fille de Toscar chante aussi les louanges du héros: sa voix était douce comme une harpe qu'on entend le soir dans l'éloignement, et dont le zéphyr apporte à l'oreille les sons mélodieux.

O vous, qui voyez encore la lumière, conduisez-moi sur mes collines : placez-moi près d'un rocher, au milieu d'une touffe épaisse de coudriers, non loin d'un chêne au mobile feuillage. Placez-moi sur un tertre de gazon vert, où je puisse entendre le murmure d'un torrent éloigné.

Fille de Toscar, prends la harpe, chante l'hymne de Selma. Qu'à ta voix, le doux sommeil surprenne mon âme au milieu de sa joie; que les songes de ma jeunesse reviennent et me retracent les jours glorieux de Fingal!

Je vois tes tours, ô Selma! je vois tes arbres et tes murs qu'ils ombragent. Je vois les héros de Morven et j'entends les chants des bardes. Oscar brandit le glaive de Cormalo, mille jeunes guerriers en admirent l'éclatant baudrier. Ils regardent

mon fils avec étonnement, ils vantent la force de son bras; ils remarquent la joie qui brille dans les yeux de son père, et soupirent après la même renommée.

Vous l'obtiendrez, enfants de Morven, et je célébrerai aussi votre gloire. Souvent mon âme s'échauffe, je cède au désir de chanter, et je n'oublie point les compagnons de ma jeunesse; mais le sommeil descend au son de la harpe de Malvina, et les songes commencent à m'environner de riantes images.

Loin de moi, enfants de la chasse; ne troublez point mon repos. Ossian va converser avec ses aïeux. Loin de moi, enfants de la chasse; ne troublez point les ombres qui viennent visiter mon sommeil.

LA

BATAILLE DE LORA.

Ce poëme est appelé, dans l'original, *poëme de Culdée*, parce qu'il est adressé à un des premiers missionnaires chrétiens, qu'on appelait *culdées*, c'est-à-dire *solitaires*, à cause de la vie retirée qu'ils menaient.

Voici la donnée historique de ce poëme.

Fingal, à son retour d'Irlande, d'où il avait chassé Swaran, donna une fête à tous ses héros. Il oublia d'inviter Maronnan et Aldo, deux chefs qui ne l'avaient point accompagné dans son expédition. Ils conçurent un vif ressentiment de cet oubli, et passèrent au service d'Erragon, ennemi de Fingal, et roi d'un canton de la Scandinavie appelé Sora. La valeur d'Aldo lui acquit bientôt une grande réputation dans Sora; et Lorma, femme d'Erragon, conçut pour lui une violente passion. Il l'enleva, et revint auprès de Fingal, qui demeurait à Selma. Erragon fit une descente en Écosse. Aldo périt dans un combat, et Lorma mourut de douleur; mais Erragon fut tué lui-même par Gaul, fils de Morni, l'un des guerriers favoris de Fingal.

Lora était une petite rivière dans les environs de Selma, palais des rois de Morven; c'est sur ses bords que se livra la bataille qui fait le sujet de ce poëme.

Fils de l'étranger, habitant des cavernes silencieuses, est-ce le vent qui murmure dans tes bois? Est-ce l'écho de ta voix qui frappe mon oreille? Le torrent gronde, mais j'entends aussi des accents mélodieux. Chantes-tu les héros de ta patrie? Chantes-tu les esprits du ciel[1]?

Habitant solitaire du rocher, promène tes regards sur cette vaste bruyère : tu vois ces tombes couvertes d'une mousse jaunie; tu vois leurs pierres revêtues de mousse; tu les vois, mais les yeux d'Ossian sont fermés à la lumière.

Un torrent tombe de la montagne, et roule ses ondes autour d'une verte colline; sur le sommet, quatre pierres s'élèvent au milieu d'un gazon flétri; deux arbres courbés par les tempêtes secouent à l'entour leurs branches échevelées.

C'est là que tu reposes, Erragon, c'est là ton étroite demeure : depuis longtemps tes fêtes sont oubliées dans Sora, et la rouille a noirci ton bouclier dans le palais de tes pères. Erragon, roi

1. Allusion aux hymnes religieux du Culdée.

des vaisseaux, chef des pays lointains, comment as-tu péri sur nos montagnes?

Enfant de la caverne solitaire, le chant plaît-il à ton oreille? Écoute le récit de la bataille de Lora; elle est ancienne, cette bataille, et le bruit des armes a cessé depuis longtemps. Ainsi la foudre, sur la colline obscurcie, gronde, éclate et s'éteint dans l'espace; le soleil reparaît avec le calme, et les rochers brillants et la cime des montagnes vertes semblent sourire à ses rayons.

A notre retour d'Ullin[1], la baie de Cona reçut nos vaisseaux. Nos voiles baissées pendaient aux mâts, et les vents fougueux allèrent rugir derrière les bois de Morven. Le cor de Fingal retentit, nos flèches meurtrières volèrent dans les forêts, on prépara la fête; nous étions dans la joie, nous venions de vaincre le terrible Swaran.

Tous les héros furent invités; deux furent oubliés, Aldo et Maronnan. Ils en conçurent un violent dépit; ils roulaient en silence des yeux étincelants, leurs soupirs éclataient malgré eux; on les voyait s'entretenir ensemble et jeter avec indignation leurs lances sur la bruyère. Ils paraissaient, au milieu de la joie universelle, comme deux colonnes de brouillard sur une mer calme et unie; les flots scintillent aux rayons du soleil; mais le nautonier, tremblant, prévoit la tempête.

« Que mes voiles, s'écrie Maronnan, se déploient aux vents de l'Occident! Aldo, fendons les vagues écumantes du Nord; car nous avons été oubliés à la fête, et cependant nos bras s'étaient baignés cent fois dans le sang des ennemis! Quittons les collines de Fingal, allons servir le roi de Sora : il est vaillant et fier, la guerre l'environne; viens, Aldo, viens nous couvrir de gloire dans les combats d'Erragon! »

Ils prennent leurs armes et volent à la baie de Lumar. Ils arrivent au palais du fier souverain de Sora; il revenait en ce moment de la chasse; sa lance était teinte de sang, son visage sombre était baissé vers la terre; il sifflait en marchant.

Ce héros invita les deux étrangers à ses fêtes. Il les vit combattre et vaincre sous ses étendards.

Aldo retourne triomphant au palais de Sora. L'épouse d'Er-

1. Au retour de l'expédition contre Swaran.

ragon, la belle Lorma, était sur ses tours. Ses yeux humides sont pleins d'amour; sa noire chevelure flotte sur ses épaules; son sein s'élève et s'abaisse, comme la neige qu'un vent doux soulève mollement aux rayons du soleil.

Elle voit le jeune Aldo, elle le voit, et son tendre cœur soupire; ses beaux yeux se mouillent de larmes, sa tête se penche sur son bras d'albâtre. Elle resta trois jours ainsi, dans le palais de son époux, cachant sa passion sous les apparences de la joie. Le quatrième jour, elle s'enfuit avec le héros qu'elle aimait.

Ils arrivent dans la baie de Cona, et se rendent au palais de Fingal.

« Orgueilleux, Aldo, dit le roi de Morven, dois-je te sauver de la vengeance du roi de Sora? Qui voudra désormais recevoir mes guerriers dans son palais? Qui voudra faire asseoir les étrangers à ses fêtes, depuis que le téméraire Aldo a enlevé l'épouse d'Erragon? Retire-toi sur tes collines, injuste ravisseur; la guerre où tu nous engages avec le roi de Sora est une guerre déplorable.

« Ombre du généreux Trenmor, quand donc Fingal cessera-t-il de combattre[1]? Je suis né au milieu des batailles, et jusqu'à mon tombeau faut-il que je marche dans le sang! mais du moins mon bras n'insulta jamais le faible; ce fer épargna toujours le guerrier sans défense!... O Morven! je vois dans l'avenir les tempêtes renverser mon palais. Quand mes enfants seront morts dans les combats, quand il ne restera plus d'habitants dans Selma, une race dégénérée viendra fouler ma tombe; ma renommée vivra encore dans mes chants; mais les actions de Fingal paraîtront une fable aux siècles à venir! »

Les guerriers d'Erragon se rassemblent auprès de lui comme les tempêtes autour d'un fantôme de la nuit, qui les appelle du sommet de Morven et se prépare à les lancer sur les plaines étrangères.

Le roi de Sora, descendu sur la côte de Cona, députe un barde vers Fingal pour lui demander le combat ou la souveraineté de plusieurs collines.

1. Connal, père de Fingal, fut tué dans un combat contre la tribu de Morni, le jour même de la naissance de Fingal; aussi dit-il avec raison qu'il est né au milieu des batailles.

Les jeunes guerriers de Morven étaient partis pour la chasse, et s'égaraient au loin dans le désert. Fingal est assis dans son palais, au milieu des compagnons de sa jeunesse. Ces héros en cheveux blancs s'entretenaient des faits des temps passés et de leurs premiers exploits, lorsqu'ils virent entrer le vieux Narmor, souverain des bords du Lora.

« Ce n'est point ici le moment, leur dit-il, d'écouter l'histoire des temps anciens. Le sombre Erragon est sur la côte, frémissant d'indignation au milieu de ses guerriers.

— Viens, Bosmina, dit aussitôt Fingal, viens, ma fille; et toi, Narmor, prends les superbes coursiers que nous avons conquis sur l'étranger[1], et accompagne la fille de Fingal. Bosmina, invite le roi de Sora à notre fête; qu'il vienne dans les murs hospitaliers de Selma; offre-lui la paix avec des trésors. Nos jeunes guerriers sont éloignés, et la vieillesse pèse sur nos mains tremblantes. »

La jeune vierge obéit. Elle arrive; elle paraît au milieu de l'armée d'Erragon, telle qu'un rayon de lumière au milieu d'un sombre nuage. Une flèche d'or brille dans sa main droite; elle tient dans la gauche une coupe étincelante. C'est le signal de la paix.

A son aspect, le front d'Erragon s'éclaircit comme un rocher subitement frappé des rayons du soleil, quand ils sortent d'un nuage déchiré par les vents.

« Fils de l'étranger, lui dit Bosmina en rougissant, mais d'une voix animée, viens à la fête du roi de Morven; viens dans les murs hospitaliers de Selma; accepte la paix que t'offrent les héros, et laisse reposer ce fer à ton côté. Si les richesses des rois peuvent toucher ton cœur, écoute les propositions du guerrier qui t'a offensé. Il te donnera cent superbes coursiers, que ses pères ont rendus dociles, cent belles étrangères, et cent faucons aux ailes étendues, qui poursuivent leur proie dans les airs : il t'offre encore cent ceintures destinées à parer le sein des épouses, à accélérer la naissance des héros et à calmer la douleur de leurs mères[2]. Dix coupes ornées de

1. Les Romains.

2. Il n'y a pas longtemps que l'on croyait encore à l'efficacité de ces ceintures dans le nord de l'Écosse. Les figures mystérieuses dont elles étaient couvertes, les paroles, les gestes avec lesquels on les attachait, prouvent que cette coutume venait originairement des druides.

pierres précieuses brilleront, si tu veux, dans le palais de Sora; l'eau, tremblante autour de leurs bords étoilés, semble un vin pétillant. Les rois du monde[1] en ornèrent jadis leurs fêtes. Toutes ces richesses seront à toi; ou, si tu préfères ton épouse, tu reverras ta belle Lorma dans ton palais : Fingal est l'ami du courageux Aldo; son bras est invincible : mais Fingal n'insulta jamais un héros.

— Jeune fille, répondit Erragon, va dire à ton père qu'il prépare en vain sa fête. Qu'il vienne lui-même, s'il veut la paix, qu'il vienne déposer toutes ses richesses à mes pieds : qu'il fléchisse sous ma puissance, et qu'il m'apporte les boucliers et les glaives de ses aïeux, afin que mes enfants puissent dire, en les voyant dans mon palais : *Voilà les armes de Fingal.*

— Tes enfants ne les y verront jamais, répondit fièrement la fille de Morven; ces armes sont dans les mains de héros qui n'ont jamais cédé. Fils de l'étranger, l'orage se forme sur nos collines; ne prévois-tu pas la chute de tes guerriers? »

Bosmina revient au palais de Selma; Fingal, en la voyant s'avancer les yeux baissés vers la terre, se lève aussitôt de sa place : ses cheveux blancs s'agitent sur son front irrité.

Il revêt l'armure de Trenmor, et prend le bouclier de ses pères. Quand il porta la main à sa lance, l'obscurité se répandit dans son palais : mille fantômes de héros s'approchèrent dans leurs nuages, et présagèrent les désastres du combat.

Une joie terrible se montre sur le visage des vieillards qui l'accompagnent; en marchant à l'ennemi, leur pensée s'anime au souvenir des temps passés, et la gloire qui doit leur survivre exalte leur audace.

A l'instant, vers la tombe de Trathal, paraissent les dogues revenant de la chasse. Fingal comprit que ses jeunes guerriers les suivaient. Il s'arrête au milieu de sa course : Oscar parut le premier; Gaul marchait après lui avec le fils de Nemi; Fergus les suivait d'un air sombre. Dermid abandonnait sa noire chevelure aux vents.

Ossian venait le dernier. Enfant du rocher, je venais en murmurant les chants des temps passés; je m'appuyais sur ma

1. Les empereurs romains. Ces coupes étaient sans doute les dépouilles de quelques provinces romaines.

lance pour franchir les torrents, et mon âme était remplie du souvenir des héros.

Fingal frappe sur son bouclier et donne le signal du combat. Mille glaives levés à la fois fulgurent sur la bruyère ondoyante. Trois bardes en cheveux blancs font entendre l'hymne lugubre de la mort.

Nous marchons à grands pas sur la plaine, en masse profonde et serrée, semblables au torrent grossi par l'orage qui s'engouffre dans les gorges des montagnes.

Fingal s'assied sur une colline, et déploie dans les airs l'étendard de Morven ; les vieillards, compagnons de sa jeunesse, sont auprès de lui. La joie brilla dans les yeux de ces héros en cheveux blancs, lorsqu'ils virent leurs fils combattre avec courage, et soutenir dans la mêlée la gloire de leurs pères.

Erragon s'élance dans la mêlée ; les bataillons se renversent sur son passage, et la mort vole à ses côtés.

« Quel est, dit Fingal, ce guerrier dont la marche est si rapide? Son bouclier brille à son côté, et ses armes rendent un son lugubre. Il attaque Erragon.... Amis, contemplez le combat de ces deux héros.... Mais tu tombes, jeune habitant de la colline, et ton sang ruisselle sur ton sein! Pleure, infortunée Lorma, Aldo n'est plus! »

Fingal, irrité de la mort de ce guerrier, prend sa lance, et jetant sur l'ennemi un regard mortel, il allait descendre; mais Gaul fond sur Erragon. Qui pourrait décrire le combat de ces deux héros? Erragon tombe et meurt.

« Enfants de Morven, s'écria Fingal, arrêtez le bras de la mort. Il était redoutable, celui que vous voyez couché sur la poussière; que de larmes vont couler dans Sora! L'étranger entrera dans le palais et sera étonné de son vaste silence. Le roi n'est plus, et la joie qui animait ses fêtes est morte avec lui. Étranger, prête l'oreille au bruit de ses forêts. Peut-être son ombre erre-t-elle en ces lieux. Pour lui, tombé sous les coups d'un guerrier des contrées éloignées, il dort sur le Morven. »

Ainsi parla Fingal. Les bardes entonnèrent l'hymne de la paix; nos glaives, levés pour frapper encore, s'arrêtent et épargnent les vaincus.

Nous plaçâmes Erragon dans cette tombe. Je fis entendre

des chants de douleur. La nuit descendit sur nos collines; l'ombre d'Erragon apparut à quelques-uns de nos guerriers : il avait l'air sombre et triste, il semblait soupirer. Paix à ton âme, ô roi de Sora! ton bras fut terrible dans les combats.

Lorma était assise inquiète dans le palais d'Aldo, devant un chêne embrasé. La nuit descend sur la plaine; mais Aldo ne revient point, et l'âme de Lorma est triste. « Qui peut te retenir, aimable chasseur? Tu m'avais promis de revenir avec le soir. Le cerf que tu poursuivais t'a-t-il conduit dans une plaine éloignée? Dans quelle bruyère lointaine les vents de la nuit ont-ils égaré tes pas? Je suis seule dans le pays des étrangers; je n'ai point d'autre ami qu'Aldo. O mon bien-aimé! descends de ta colline! »

Ses yeux se tournent sans cesse vers le seuil du palais, elle prête l'oreille au bruit des vents, elle croit ouïr les pas du bien-aimé, et la joie rayonne sur son visage; mais bientôt la douleur l'obscurcit de nouveau. « Tu ne reviens point, objet de mon amour! Je vais porter mes regards sur ta colline. La lune est à l'orient, la surface du lac est calme et brillante. Quand verrai-je tes dogues fidèles revenir de la chasse? Quand pourrai-je entendre ta voix chérie se mêler au sifflement des vents? Descends de ta colline, aimable chasseur! »

L'ombre d'Aldo parut sur un rocher, semblable au pâle rayon de la fille du ciel lorsqu'il se glisse entre deux nuages, et que l'ondée de minuit tombe sur la plaine.

Lorma comprit alors que son héros n'était plus : elle suit le fantôme le long de la bruyère; j'entendais ses cris plaintifs; ils ressemblaient, dans l'éloignement, au murmure du zéphyr, quand il soupire dans le gazon d'un antre solitaire,

Elle arrive, elle trouve son bien-aimé sur le sol rougi de sang.... Alors sa voix cesse de se faire entendre ; elle roule en silence des yeux éteints ; pâle et baignée de larmes, elle ressemble à la vapeur pluvieuse qu'on voit s'élever d'un lac à la faible clarté de la lune.

Elle vécut peu de jours dans Morven; bientôt elle descendit dans la tombe, et les bardes, par ordre de Fingal, chantèrent ses malheurs. Tous les ans, quand les vents d'automne ramènent les tempêtes, les femmes de Morven consacrent un jour à la pleurer.

Étranger[1], c'est ici une terre couverte de héros. Chante quelquefois la gloire de ces morts célèbres; que leurs ombres légères viennent se réjouir autour de toi. Que la malheureuse Lorma descende sur un rayon de la lune, quand cet astre luira dans ta caverne et qu'il éclairera ton sommeil. Tu la verras, cette infortunée; elle est bien belle encore, mais ses joues pâles sont toujours trempées de larmes.

1. Le barde parle au solitaire à qui il a adressé ce poëme.

COMLATH ET CUTHONA.

POËME DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

OSSIAN.	TOSCAR.
L'ombre de COMLATH.	FERGUS.
CUTHONA.	

Comlath était le plus jeune des fils de Morni, et frère de ce fameux Gaul dont il est si souvent question dans les poëmes d'Ossian; il aimait Cuthona, fille de Rumar, quand Toscar, fils de Kenfena, et Fergus ou Fercuth, son ami, arrivèrent d'Irlande à Mora, demeure de Comlath. Comlath, suivant l'usage du temps, exerça envers eux tous les devoirs de l'hospitalité; il les fêta pendant trois jours; le quatrième, ils mirent à la voile en côtoyant l'île des Vagues, qui était sans doute une des Hébrides. Toscar vit Cuthona à la chasse, en devint amoureux, et l'emmena de force dans son vaisseau. Le mauvais temps l'obligea de relâcher à l'île déserte d'Ithona. En même temps Comlath, apprenant l'enlèvement de sa bien-aimée, se mit à la poursuite du ravisseur et l'atteignit au moment où il allait faire voile pour la côte d'Irlande; ils se livrèrent un combat sanglant, où ils périrent l'un et l'autre, avec tous leurs guerriers. Trois jours après, Cuthona mourut de douleur. Fingal, informé de leurs malheurs, envoya Stormal, fils de Mora, pour les ensevelir; mais il oubiia d'envoyer un barde pour chanter leur hymne funèbre sur leur tombe. Depuis, l'ombre de Comlath apparaît à Ossian, pour lui demander de transmettre son nom et celui de Cuthona à la postérité; car on croyait alors que les âmes ne pouvaient être heureuses, tant qu'un barde n'avait pas chanté leur élégie funèbre.

Ossian n'a-t-il pas entendu une voix? n'est-ce qu'une illusion?

Souvent le souvenir des temps passés vient luire sur mon âme. Le bruit de la chasse dans les bois se renouvelle dans mon imagination, et je lève en songe la lance des combats....

Mais ce n'est point une illusion, Ossian vient d'ouïr une plainte.... Qui es-tu, enfant de la nuit?

Tout dort autour de moi, et le vent de minuit siffle dans ma demeure....

Peut-être est-ce le bouclier de Fingal qui résonne heurté par un fantôme : il est suspendu à la muraille, et je le touche quelquefois de mes mains....

Non, ce n'est point une illusion, je reconnais ta voix, ô mon ami ! Il y a longtemps qu'elle ne s'est fait entendre à mon oreille. Généreux Comlath! que viens-tu demander ici?

Ossian? Les amis du triste vieillard sont-ils avec toi? Où est mon cher Oscar? Ce fils de la gloire était souvent près de toi, au milieu des batailles.

L'OMBRE DE COMLATH.

Dort-il dans sa demeure, le chantre harmonieux de Cona? Il dort, et ses amis sont dans la tombe, sans qu'un barde ait chanté leur gloire. Ossian, la mer gronde autour de la sombre Ithona, et les navires de l'étranger ne saluent point nos tombeaux. Jusqu'à quand nos noms seront-ils laissés dans l'oubli?

OSSIAN.

Oh! si mes yeux pouvaient te voir assis sur ton nuage pâle! Es-tu semblable au brouillard de Lano, ou à un météore à demi éteint? De quelle matière sont formés les franges de ta robe et ton arc aérien?...

Mais il a disparu sur son tourbillon, comme une vapeur légère. Descends du mur où tu reposes, ô ma harpe, et viens résonner sous mes doigts.

Que le flambeau de la mémoire porte sa lumière sur Ithona, et montre à ma pensée mes amis décédés.... Oui, je les vois dans le sein de cette île bleuâtre : j'aperçois l'antre de Thona, ses rochers couverts de mousse, et ses arbres inclinés : un ruisseau murmure à l'entrée; Toscar se penche sur ses bords. Cuthona est assise et pleure; ne les entends-je pas s'entretenir ensemble, ou le bruit des flots, apporté par les vents, abuse-t-il mon oreille?

TOSCAR[1].

L'orage troublait la nuit; les chênes gémissants tombaient des montagnes; la mer, gonflée par les vents, roulait dans les ténèbres, et les vagues furieuses battaient les rochers. Des éclairs blafards, déchirant le voile des cieux, sillonnaient la bruyère desséchée.

1. Le poëte les entend parler dans l'île d'Ithona, et répète leurs entretiens.

Fergus, j'ai vu un fantôme[1] ; il était debout et muet sur le rivage. Sa robe de brume flottait au gré du vent. Je voyais couler des larmes ; il avait l'air d'un vieillard plongé dans une rêverie profonde.

FERGUS.

C'était l'ombre de ton père, ô Toscar! c'est le présage du trépas de quelque héros de sa race : car ce fut ainsi qu'il apparut sur le Cromla, avant la chute du courageux Maronan.

Verte Ullin, que j'aime tes collines boisées et tes vallons fleuris! Le calme habite aux bords de tes torrents, et le soleil dore tes fécondes campagnes. Qu'il est doux d'entendre les sons de la harpe dans le palais de Selama[2], et les cris du chasseur sur la montagne de Cromla!

Mais nous sommes dans la sombre Ithona, environnés de la tempête ; les vagues secouent leurs têtes blanchissantes au-dessus des rochers, et nous tremblons au milieu de la nuit.

TOSCAR.

Fergus, héros en cheveux blancs, qu'est devenu ton courage? Tu étais l'âme des combats, je te vis toujours intrépide dans les dangers, et la joie étincelait dans tes yeux au milieu des batailles. Fergus, qu'est devenue ton âme belliqueuse? Nos pères ont-ils jamais tremblé?

Regarde : la mer est calme, les vents orageux se taisent, les flots frémissent encore sur l'abîme, et semblent craindre le retour de la tempête; mais le ciel s'éclaircit. Vois sur nos rochers naître l'aurore. Le soleil va sortir bientôt de l'orient dans toute sa splendeur.

J'avais déployé mes voiles avec joie, devant le palais du généreux Comlath. Je passai près de l'île des Vagues, où la vierge qu'il aime poursuivait une biche ; je la vis, elle ressemblait à ce premier rayon du jour qui perce les brumes de l'aube.

Ses cheveux noirs flottaient sur sa gorge d'albâtre. Le corps penché en avant, elle tirait de l'arc ; et, dans l'effort, son bras, tendu en arrière, éblouissait comme la neige de Cromla. « Viens sur mon cœur, m'écriai-je, belle fille des montagnes!... »

1. On a cru pendant longtemps, dans le nord de l'Écosse, que c'étaient les ombres des morts qui formaient les tempêtes. Ce préjugé subsiste encore parmi le peuple, car il croit que les tourbillons et les coups de vent sont occasionnés par des esprits.

2. Palais de Toscar, sur la côte d'Ulster, près la montagne du Cromla.

Mais elle passe les jours et les nuits dans les larmes, et pense sans cesse au généreux Comlath. Aimable fille, où pourrai-je retrouver la paix de ton cœur?

CUTHONA.

Loin de ces lieux est une colline escarpée, qui penche sur la mer ses vieux arbres et ses rochers couverts de mousse : les flots roulent à ses pieds; sur ses flancs habitent les biches légères : on la nomme Arven.

Là s'élèvent les tours de Mora; là Comlath, les yeux fixés sur les flots, attend l'unique objet de son amour. Les jeunes filles reviennent de la chasse : Comlath voit leurs yeux baissés et remplis de larmes.... Où est la fille de Rumar?... Mais, hélas! elles ne répondent point....

Fils de l'étranger, ce n'est que sur Arven que mon cœur peut retrouver la paix.

TOSCAR.

Eh bien! Cuthona retournera sur Arven, où est la paix de son cœur : elle retournera vers la demeure du généreux Comlath ; car ce héros est l'ami de Toscar. J'ai partagé ses fêtes.

Levez-vous, vents doux et légers d'Ullin, tendez mes voiles vers les rivages d'Arven, où Cuthona retrouvera le bonheur.

Mais Toscar coulera ses jours dans la tristesse. Assis dans ma caverne solitaire, je prêterai l'oreille au vent murmurant dans mes arbres : je croirai entendre la voix de Cuthona.... mais elle sera loin de moi, dans la demeure du vaillant Comlath.

CUTHONA.

Ah! quel est ce nuage? Il porte les ombres de mes aïeux. Je vois les franges de leurs robes aériennes. Quand me faudra-t-il mourir, ô Rumar, ô mon père? car la triste Cuthona pressent sa mort. Comlath ne me reverra-t-il point avant que je descende dans mon étroite demeure?...

OSSIAN.

Il te reverra, fille infortunée; son vaisseau fend l'écume de l'Océan. Il arrive : la mort de Toscar a ensanglanté sa lance : il a reçu lui-même un coup mortel dans le flanc : je le vois, à l'entrée de la caverne de Thona, pâle et montrant sa large plaie.... Où es-tu, Cuthona, où es-tu? Le chef de Mora expire, et te demande des larmes....

Mais cette vision, toutes ces images, s'effacent de ma pensée:

je ne vois plus ces héros. Bardes des siècles à venir, ne vous rappelez jamais la mort de Comlath sans verser des larmes. Il mourut avant le temps, et la tristesse se répandit dans Mora. Sa mère regarda son bouclier suspendu à la muraille, et le vit teint de sang[1]; elle comprit alors que son fils n'était plus, et Mora retentit des cris de sa douleur.

Infortunée Cuthona, tu restes seule auprès des morts. La nuit vient, et le jour lui succède, sans que personne paraisse pour élever leurs tombes. Tu écartes de leurs corps les oiseaux de proie ; pâle et désespérée, tu ne cesses de les arroser de tes pleurs.

Les guerriers de Fingal arrivent, et la trouvent morte de sa douleur; ils élèvent une tombe sur les deux héros; à côté de Comlath repose sa bien-aimée....

Ne viens plus te montrer dans mes songes, ô Comlath! J'ai chanté ton hymne funèbre; que ta voix n'éloigne plus de ma demeure le sommeil bienfaisant.

Oh! que ne puis-je oublier mes amis jusqu'à ce qu'on ne voie plus la trace de mes pas, jusqu'au jour où j'irai les rejoindre avec joie dans les nuages, tandis que mes membres, fatigués par les ans, reposeront dans le tombeau!

1. On croyait alors que les armes laissées par les héros dans leurs palais se couvraient de sang aussitôt qu'ils étaient morts, quelque éloigné que fût le champ de bataille qui les avait vus périr.

LA DÉLIVRANCE

DE CARRICTURA.

Fingal, au retour d'une province romaine où il avait porté la guerre, résolut de visiter Cathula, roi d'Inistore, et frère de Comala, dont on a vu l'histoire dans un des poëmes précédents. — Quand il fut à la vue de Carrictura, palais de Cathula, il aperçut une flamme sur le faîte : c'était alors le signal du danger. — Il entra dans une baie à quelque distance de Carrictura, et passa la nuit sur le rivage. — Le lendemain, il attaqua l'armée de Frothal, roi de Sora, qui assiégeait Cathula dans son palais, et s'empara de la personne de Frothal. C'est la délivrance de Carrictura qui fait le sujet de ce poëme; mais il est semé d'épisodes.

Il paraît, par la tradition, que ce poëme était adressé à un *culdée* (missionnaire chrétien), et qu'Ossian n'introduit l'épisode du fantôme de Loda, qu'on suppose être l'Odin des Scandinaves, que pour opposer sa parole à la doctrine du culdée. Quoi qu'il en soit, on voit du moins par là qu'Ossian avait des notions assez claires de l'Être suprême, et que son esprit était dégagé des superstitions qui régnaient sur le monde ancien, avant la venue du Christ.

« Fils du firmament, roi du jour au diadème d'or, tu as quitté l'azur des cieux. L'Occident t'a ouvert ses portes de feu : c'est là qu'est le lit de pourpre où tu reposes. Les vagues de l'Océan s'approchent pour contempler ta beauté; elles élèvent leurs têtes tremblantes, voilées d'écume, et, devant la majesté de ton sommeil, elles se courbent avec respect. Repose dans ton asile nocturne, ô soleil! demain tu recommenceras ta brillante carrière....

« Mais qu'au son des harpes, mille torches ardentes s'élèvent dans Selma; qu'un chêne brûlant éclaire la salle des fêtes : voici Fingal qui revient triomphant. La guerre de Crona[1] est terminée; elle a passé comme un son qui frappe l'oreille, vibre et s'évanouit. Chantez, bardes de Morven; Fingal revient chargé de gloire[2]. »

1. Ossian a chanté la guerre de Crona dans un poëme particulier. M. Mac-Pherson n'a pu en retrouver que quelques lambeaux qu'il n'a point traduits.

2. Cet hymne d'Ullin, qui commence le poëme, est en vers lyriques dans

Ainsi chantait Ullin, quand Fingal revenait de la guerre de Crona. La fleur de la jeunesse parfumait son visage ; une épaisse et noire chevelure ornait sa tête. Son armure bronzée couvrait ses membres robustes, comme on voit un nuage grisâtre envelopper le soleil, au matin d'un jour sombre, ou à l'approche d'un orage.

Fingal est suivi de ses guerriers : on prépare la fête.

« Chantres harmonieux de Cona, dit le roi, en se tournant vers ses bardes, vous dont les âmes se retracent les images des armées de nos pères, faites retentir mon palais des accords de vos harpes, faites entendre vos hymnes à Fingal. La tristesse a ses charmes, et sa douceur est comme l'ondée du printemps, quand elle amollit l'écorce d'un chêne antique, et que la jeune feuille fait poindre ses bourgeons rougeâtres.

« Chantez, ô mes bardes; demain nous déployons nos voiles. Demain je traverse l'Océan, et je me rends à Carrictura, au palais de Sarno, qu'habitait autrefois Comala. C'est là que le généreux Cathula donne ses fêtes : ses forêts sont peuplées de sangliers ; nous y ferons retentir les cris de la chasse.

— Cronan[1], enfant de l'harmonie, dit Ullin, et toi, Minona, qui touches la harpe avec tant de grâce, faites entendre les chants de Shilric : ils plairont au roi de Morven. Que Vinvela paraisse dans toute sa beauté ; elle vient, ô Fingal, j'entends sa voix, sa voix suave comme une plainte amoureuse. »

VINVELA.

Mon bien-aimé erre sans cesse sur la montagne, il poursuit le chevreuil léger. Ses dogues haletants l'environnent, et la corde de son arc frémit dans l'air. Te reposes-tu, ô mon amour, au bord de la source du rocher, ou près du torrent de de la montagne ?

Le vent balance les joncs et fait voler le brouillard par-

l'original. Quand Fingal revenait de quelque expédition militaire, ses bardes le précédaient en chantant.

1. On pourrait croire que les rôles de Shilric et de Vinvela étaient représentés par Cronan et Minona. Leurs noms indiquent assez qu'ils jouaient et chantaient en public; car Cronan signifie *son lugubre*, et Minona, *air tendre*. Il y a apparence que tous les poëmes dramatiques d'Ossian étaient représentés devant Fingal, dans les occasions solennelles. Ici, Cronan joue le rôle de Shilric, et Minona celui de Vinvela.

dessus tes collines. Je vais, sans être aperçue, m'approcher de celui que j'aime, et le voir du haut du rocher.

Que tu me parus aimable, ô Shilric, quand je te vis pour la première fois, près du chêne antique de Branno[1]! tu revenais de la chasse, tu étais le plus grand, le plus beau de tous nos amis.

SHILRIC.

Quelle est cette voix que j'entends, cette voix douce et pure comme la brise du soir après les jours d'été?

Je ne suis point assis près des joncs ondoyants; je n'entends point le murmure de la source du rocher. Je suis loin de toi, Vinvela, je combats sous l'étendard de Fingal.

Mes dogues fidèles ne me suivent plus; je n'erre plus sur ma colline; je ne te vois plus du haut du rocher effleurer avec grâce les gazons de la plaine, et suivre le cours de nos ruisseaux, brillante et belle comme la lune, quand elle réfléchit son image sur les flots du couchant.

VINVELA.

Tu m'as donc quittée, ô Shilric! Je suis seule sur la montagne! Le chevreuil se promène sur le sommet; il paît sans crainte l'herbe tendre; le bruit du vent, le frémissement de la feuille, ne lui donnent plus d'alarmes.

Mon beau chasseur est absent; il est allé dans les pays lointains; il est maintenant dans le champ de la mort.

Étrangers, enfants de l'Océan, épargnez Shilric, mon bien-aimé!

SHILRIC.

S'il faut que je périsse dans la mêlée de la guerre, n'oublie pas, ô Vinvela! n'oublie pas de m'élever un tombeau.

Quelques pierres grisâtres, couvertes de terre, me rappelleront au souvenir des siècles futurs. Quand le chasseur viendra s'asseoir près de ce tertre, pour y prendre, à midi, son repas frugal, il dira : *C'est un guerrier qui repose ici*, et ma renommée vivra dans ses éloges.

Souviens-toi de moi, Vinvela, quand je serai sous la terre.

VINVELA.

Oui, je me souviendrai de toi... Hélas! mon cœur le devine

1. Branno, ou Bran, signifie *torrent de la montagne*. C'était le nom d'un fleuve. Il y a encore plusieurs rivières dans le nord de l'Écosse qui s'appellent Bran.

et se brise, hélas ! mon beau Shilric périra ! Que ferai-je, ô mes amours, quand tu seras disparu pour toujours ?

A midi, je viendrai pleurer sur ces collines : j'irai dans cette plaine silencieuse, je visiterai la place où tu te reposais au retour de la chasse....

Ah ! sans doute, j'en ai le funeste présage, mon beau Shilric périra ; mais toujours, toujours je me souviendrai de lui.

« Je n'ai point oublié ce héros, dit le roi de Morven ; c'était un feu dévorant au milieu des combats ; mais maintenant mes yeux ne le voient plus.

« Un jour, je le rencontrai sur la colline : la pâleur était sur ses joues ; son front était sombre ; des soupirs douloureux soulevaient sa poitrine : il portait ses pas vers le désert.

« Il n'est plus dans la foule de mes guerriers, quand le son de mon bouclier les appelle. Repose-t-il dans l'étroite demeure, ce vaillant chef de Carmora ?

— Cronan, dit Ullin, fais-nous entendre les chants de Shilric, quand il revint dans sa patrie et qu'il ne trouva plus sa chère Vinvela : il la croyait vivante, et marchait sur sa tombe.

« Soudain, il aperçoit son ombre errante comme un songe sur la plaine ; il la suit, il l'appelle : mais le doux fantôme ne l'abuse pas longtemps. Bientôt ce faible rayon cesse de luire, et l'ombre de Vinvela disparaît.

« Écoutons les chants de l'infortuné Shilric ; leur tendre mélancolie caresse l'âme attristée ! »

SHILRIC.

Je suis assis au sommet de la colline, sur la mousse qui borde le torrent ; le feuillage d'un arbre antique frémit sur ma tête ; à mes pieds, les flots bourbeux rongent la bruyère de leurs bords ; plus bas, le lac, agité par la bise, étend sa surface trouble et fangeuse. Le chevreuil descend les sentiers de la colline ; on n'aperçoit aucun chasseur dans le lointain, on n'entend point siffler le tranquille bouvier. Il est midi, tout est calme ; je suis seul, et la tristesse s'empare de mes pensées.

Est-ce toi, Vinvela, que j'entrevois à peine sur cette bruyère ? Tes longs cheveux flottent sur tes épaules ; ton sein d'albâtre s'élève et s'abaisse, en exhalant de profonds soupirs ; tes beaux

yeux sont remplis de larmes. Tu pleures tes compagnes, que le brouillard de la montagne a dérobées à ta vue.

Je veux te consoler, mon amour, je veux te ramener à la demeure de ton père.... Mais est-ce toi que je vois? Franchis-tu les rochers et les montagnes pour voler dans mes bras ?...

Elle parle : que le son de sa voix est faible! C'est le murmure du zéphyr entre les roseaux.

VINVELA.

Est-ce toi qui reviens, ô Shilric? As-tu échappé aux dangers de la guerre? Où sont tes amis? le bruit de ta mort a retenti sur la colline, je l'ai entendu, et mes larmes ont coulé pour toi.

SHILRIC.

Oui, je reviens, beauté chérie; mais je reviens seul, tes yeux ne verront plus mes amis; mes mains ont élevé leurs tombeaux dans la plaine : mais pourquoi restes-tu seule sur cette colline déserte?

VINVELA.

Oui, je suis seule, ô Shilric, seule dans la sombre et froide demeure. Je suis morte de douleur pour toi. Shilric, je suis dans la tombe!

SHILRIC.

Elle s'envole et disparaît, comme une vapeur légère, au souffle des vents!... Arrête, ma bien-aimée, arrête, et vois couler mes pleurs. O toi que j'ai vue si belle pendant ta vie, la mort ne t'a point changée.... Cher et doux fantôme, parle-moi de nos amours!

VINVELA.

A midi, quand le silence régnera dans nos plaines, je viendrai m'asseoir au bord de ce torrent, sur le sommet de cette colline; viens alors converser avec moi, cher objet de mes larmes, viens sur l'aile du vent de la montagne; fais-moi entendre, en passant, le doux son de ta voix, au milieu du calme universel.

Ainsi chantait Cronan, à la fête de Selma : mais déjà le matin commence à blanchir l'orient, et les flots se teignent d'azur à sa clarté naissante. Fingal ordonne à ses guerriers de préparer son vaisseau ; les vents se lèvent des collines de Morven, et viennent enfler ses voiles.

Déjà l'on découvre la côte d'Inistore et les tours antiques de

Carrictura; mais Fingal aperçoit, au haut du palais, le signal du danger, une flamme mêlée de fumée.

A ce spectacle, le roi de Morven se frappe la poitrine et saisit sa lance : son visage, où l'impatience éclate, est sans cesse tourné vers le rivage; ses regards accusent la lenteur des vents; ses cheveux flottent en désordre : il reste dans un silence terrible.

La nuit descend sur les flots, et la baie de Rotha reçoit le vaisseau de Fingal.

Un rocher chargé de forêts se prolonge le long de la côte. Sur le sommet est le cercle de Loda[1] et la Pierre-du-Pouvoir.

Au pied de la colline, s'étend une plaine étroite, couverte des débris de plantes et d'arbres, que les vents nocturnes ont arrachés du rocher sourcilleux. Dans ce vallon solitaire serpente l'onde bleuâtre d'un ruisseau, et le vent de la mer y fait voler sans cesse le chardon léger.

Trois chênes embrasés éclairent le rivage. La fête est préparée; mais l'âme de Fingal est triste, et sans cesse occupée du danger de son ami.

La lune montrait à l'orient sa pâle et froide clarté; le sommeil descendit sur l'armée ; les casques des guerriers assoupis brillaient au feu mourant des chênes; mais le sommeil ne ferma point les yeux de Fingal.

Il se lève, il prend ses armes, monte lentement sur la colline, pour observer de nouveau la flamme sinistre du palais de Cathula.

Elle ne jetait dans l'éloignement qu'une lueur obscure ; la lune se voilait lentement sous les nuages de l'orient : tout à coup fond de la montagne un vent impétueux; il portait l'esprit de Loda[2].

Le fantôme se dresse sur sa pierre funèbre ; la terreur et les météores de la nuit l'environnent : il agite sa lance; ses yeux

1. Nous avons déjà dit que l'esprit de Loda était probablement le dieu Odin des peuples du Nord. Le cercle de Loda est l'enceinte de pierres où on l'adorait, et la Pierre-du-Pouvoir est l'idole.

2. La différence que les anciens Écossais mettaient entre les bons et les mauvais esprits, était que les bons apparaissaient souvent le jour dans les lieux écartés, au lieu que les mauvais ne paraissaient que la nuit.

percent comme des flammes sombres sa face ténébreuse, et sa voix murmure comme un écho lointain du tonnerre.

L'intrépide Fingal s'avance, le glaive levé, et lui parle en ces termes :

« Fils de la nuit, remonte sur ton nuage, et fuis loin de moi. Pourquoi me menacer de tes armes fantastiques? Crois-tu m'effrayer par ta forme gigantesque? Sombre esprit de Loda, quelle force a ton bouclier de nuages, et le météore qui te sert de glaive? Vaine illusion dont les vents se jouent dans l'espace, vapeur du tombeau, remonte sur ton nuage; fuis loin de moi, faible enfant des ténèbres!

— Veux-tu me forcer à quitter l'enceinte où l'on m'adore? répondit le fantôme d'une voix lugubre. Les rois se prosternent devant moi; le sort des armées est dans mes mains. Je regarde les nations et elles disparaissent; mon souffle exhale et répand la mort; je me promène sur les vents : les tempêtes marchent devant moi quand je descends vers la terre. Mais mon séjour est paisible au-dessus des nuages; rien ne peut troubler mon repos dans l'asile où je réside.

— Reste en paix dans ton asile, répliqua Fingal, et oublie le fils de Comhal. M'as-tu vu porter mes pas du sommet de mes collines vers ton paisible séjour? Ma lance t'a-t-elle jamais attaqué sur ton nuage, sombre esprit de Loda? Pourquoi viens-tu donc agiter contre moi ta lance aérienne? Va, ta menace est vaine. Le roi de Morven n'a jamais fui devant les plus fiers des héros ; comment les fantômes de l'air pourraient-ils l'effrayer? Non, Fingal connaît, Fingal brave leur impuissance.

— Retourne dans ta patrie, reprit le fantôme immobile; je ferai souffler dans tes voiles un vent favorable, car les esprits de l'air m'obéissent, c'est moi qui dirige la course des tempêtes. Le roi de Sora est mon fils ; il fléchit le genou devant mes autels[1]. Son armée assiége Carrictura : je veux qu'il triomphe. Retourne dans ta patrie, fils de Comhal, ou redoute ma colère ! »

A ces mots, le fantôme brandit sa lance aérienne et fit un mouvement contre Fingal.

Le chef de Morven, tirant son glaive redoutable, ouvrage du

1. Il y a, dans l'original, *devant la pierre de mon pouvoir*.

forgeron Luno[1], frappe le fantôme; l'acier brille comme un éclair, et traverse le corps aérien.

Le fantôme perd sa forme, et s'étend dans l'air comme une colonne de fumée que le bâton d'un enfant a rompue au moment où elle sortait d'une fournaise à demi éteinte.

L'esprit de Loda jette un cri, se roule sur lui-même, et se perd dans les vents. A ce cri terrible, Inistore trembla; les vagues l'entendirent dans leurs abîmes, et s'arrêtèrent épouvantées.

Les compagnons de Fingal se réveillent tous à la fois, et saisissent leurs lances; ils s'aperçoivent que leur chef est absent: inquiets, ils se lèvent, ils s'interrogent, et le bruit de leurs armures sonores éveille les échos de la nuit.

Cependant la lune s'avançait dans les cieux. Fingal rejoignit son armée. Quelle fut alors la joie de ses jeunes guerriers! Leurs âmes se calmèrent à sa vue, comme les flots après la tempête.

Ullin entonna des chants d'allégresse; ses accents réjouirent les collines d'Inistore; on s'assembla autour des arbres allumés, et l'on raconta jusqu'au jour l'histoire des anciens héros.

Frothal, roi de Sora, était assis tristement au pied d'un chêne; son armée environnait Carrictura: il lançait sur les murs des regards furieux; il brûlait de se baigner dans le sang de Cathula, pour venger l'affront qu'il en reçut un jour.

Anir, père de Frothal[2], régnait encore dans Sora: un vent favorable s'éleva sur les flots, et conduisit Frothal sur la côte d'Inistore. Il vint au palais de Sarno, et passa trois jours dans les fêtes; il y vit la belle Comala; il la vit, s'éprit pour elle d'un fol amour, et voulut l'enlever.

Cathula s'oppose à ses efforts; le combat s'engage: Frothal est vaincu et enchaîné dans le palais de Sarno. Il y resta trois jours dans le désespoir; le quatrième, Sarno le renvoya à son vaisseau.

Frothal retourna dans sa patrie; mais son âme était ulcérée contre le noble Cathula. Dès que la tombe eut enfermé Anir, Frothal revint à la tête d'une nombreuse armée. Le feu de la

1. Célèbre forgeron du pays de Loclin.

2. Anir était aussi père d'Erragon, dont la mort est le sujet de la bataille de Lora.

guerre environna de toutes parts Carrictura, et menaçait de consumer les tours antiques de Sarno.

Les premiers rayons du jour éclairent Inistore. Frothal frappe son noir bouclier. Ses guerriers s'éveillent, et leurs yeux à peine ouverts se tournent vers l'Océan ; ils aperçoivent le vaillant Fingal sur le rivage.

« Quel est ce héros qui s'avance à pas précipités, dit Tubar? Frothal, c'est un ennemi; je vois sa lance levée [1] : peut-être est-ce le roi de Morven, Fingal, le premier des mortels ; ses exploits sont connus dans le Gormal, et le sang de ses ennemis rougit encore les murs du palais de Sarno. Irai-je lui demander la paix des rois [2] ? La foudre du ciel est moins terrible que lui.

— Homme faible, répondit Frothal, veux-tu donc que ma vie commence par une lâcheté? veux-tu que je cède avant d'avoir jamais vaincu? Le peuple de Sora dirait : « Frothal « s'avançait comme un météore brillant; mais un sombre « nuage l'a rencontré, et l'a fait évanouir. » Non, Tubar, je ne céderai jamais; je veux que l'éclat de la gloire environne mes derniers jours. Non, Tubar, ne me parle jamais de céder! »

A ces mots, il s'élance : les flots de son armée inondent la campagne; mais ils rencontrent un rocher inébranlable : c'est Fingal; ils se brisent, et roulent en désordre à ses côtés. Ces faibles guerriers ne trouvent point leur salut dans la fuite. La lance de Fingal les poursuit; la campagne est couverte de morts; une colline escarpée sauve à peine le reste des fuyards.

Frothal voit la déroute de son armée; il écume de rage ; ses yeux enflammés dévorent la terre sanglante; il appelle le généreux Tubar :

« Chef de Tora, mes guerriers ont fui devant Fingal, et ma gloire périt en naissant. Je veux combattre le roi de Morven; je veux assouvir la rage qui brûle mon cœur. Députe un barde à Fingal, pour lui demander le combat : ne réplique point et exécute mon ordre.... Mais, Tubar, j'aime une belle vierge dont l'asile est sur les bords du torrent de Tano; c'est la fille d'Herman, Utha, aux doux yeux et au sein d'albâtre.

1. Nous avons dit que c'était le signal de la guerre; la lance baissée était celui de la paix.

2. Une paix honorable.

Sa tendre jalousie craignait les charmes de la fille d'Inistore[1], et mon départ lui coûta bien des soupirs. Va lui dire que je ne suis plus, mais qu'elle fut toujours les délices de mon cœur! »

Ainsi parlait Frothal en aiguisant son glaive. Près de lui la belle Utha soupirait tout bas : elle avait pris l'armure d'un jeune guerrier, pour suivre son bien-aimé à travers les hasards. Le front caché sous un casque brillant, elle ne quittait point des yeux le jeune héros ; mais quand elle vit partir le barde, la lance tomba de sa main, ses cheveux flottèrent en désordre ; les soupirs soulevaient sa poitrine de neige. Elle leva les yeux sur le héros ; trois fois elle voulut parler, et trois fois la parole expira sur ses lèvres.

Fingal écoute à peine le discours du barde ; il s'avance bouillant d'ardeur, impatient de frapper. Déjà les lances meurtrières des deux chefs se croisent et confondent leurs coups. Les éclairs jaillissent de leurs glaives ; mais le fer de Fingal fait voler en éclats le bouclier de Frothal : le flanc du beau guerrier reste sans défense ; à demi penché, il attendait le coup mortel.

A ce spectacle, la belle Utha, le cœur glacé d'effroi, le visage inondé de larmes, se précipite pour couvrir de son corps celui de son bien-aimé ; mais ses pas ont heurté le tronc d'un chêne abattu par les ans ; la guerrière chancelle et tombe ; auprès d'elle, son casque, son bouclier, roulent sur la terre ; son sein d'albâtre palpite sous les yeux des guerriers, et sa noire chevelure est souillée d'une poussière sanglante.

Fingal a pitié de cette jeune vierge : il retient son bras prêt à frapper ; il se penche vers Frothal.

« Roi de Sora, lui dit-il les larmes aux yeux, cesse de craindre le glaive de Fingal ; jamais il ne perça un ennemi terrassé, jamais il ne versa le sang d'un héros sans défense. Que ton peuple se réjouisse encore ; que les jeunes filles qui te sont chères n'aient pas à gémir sur ton trépas ! Pourquoi te ferais-je périr dans ta jeunesse ? »

Frothal écoute avec surprise le discours de Fingal ; il voit la belle Utha qui se relève ; ces deux amants restent muets l'un devant l'autre : on dirait deux jeunes arbres de la plaine, que la douce ondée du printemps arrose avant l'aurore, quand

1. Comala.

les vents du matin n'agitent pas encore leur feuillage à peine éclos.

« Fille d'Herman, dit Frothal, as-tu quitté les tranquilles ruisseaux de Tora, es-tu venue sur cette terre étrangère pour voir succomber ton amant ? Mais s'il succombe, c'est devant un héros. Ce n'est pas un faible guerrier qui a pu vaincre le fils du généreux Anir. Que tu es terrible dans les combats, ô roi de Morven ! mais, dans la paix, tu ressembles au rayon de soleil étincelant parmi la rosée du printemps : à son aspect, les fleurs lèvent leurs calices aux mille couleurs, et les zéphyrs secouent les parfums de leurs ailes. Ah ! que n'es-tu dans le palais de Sora ! que ne puis-je t'y donner la fête de la paix ! Mes successeurs verraient dans mon palais l'éclat de ton armure, et ils se féliciteraient de la gloire de leurs pères, qui auraient vu s'asseoir à leur foyer l'immortel Fingal.

— Fils d'Anir, répondit le roi de Morven, la gloire de la race de Sora ne périra jamais. Quand les guerriers sont braves et généreux, leur nom s'éternise dans les hymnes des bardes; mais si leur glaive a frappé un ennemi vaincu, si le sang du faible a souillé leurs armes, le barde les oublie, et leur tombe reste à jamais inconnue. L'étranger viendra bâtir aux lieux où ils reposent; il écartera la terre amoncelée sur eux; un glaive à moitié rongé par la rouille des siècles frappera ses regards, et il dira : « Ce sont là les armes d'anciens guerriers; mais « leurs noms ne se trouvent point dans nos chants ! » Viens, ô Frothal, viens à la fête d'Inistore; que l'aimable objet de ton amour y prenne place à tes côtés, et nous serons tous dans la joie ! »

Fingal reprend sa lance, et marche vers Carrictura. Les portes s'ouvrent, la fête est préparée, les concerts font retentir les voûtes. La gaieté brille dans tout le palais. Ullin fait entendre sa voix mélodieuse, et l'accompagne de sa harpe.

La belle Utha l'écoutait avec plaisir : elle lui demanda quelques chants de douleur, et des larmes vinrent mouiller ses beaux yeux, quand Ullin fit parler la tendre Crimora; Crimora, fille de Vinval, qui habitait les rivages du Lotha [1].

1. Lotha était le nom de quelque grand fleuve dans le nord de l'Écosse. Il y a une rivière, dans l'Invernesshire, qui porte un nom à peu près semblable.

L'histoire de ses malheurs fut longue, mais intéressante, et elle plut à la jeune Utha, qui l'écoutait en rougissant.

CRIMORA.

Quel est ce héros qni descend de la colline, beau comme le nuage que colorent les derniers rayons du soleil? Quels sont ces accents qui résonnent comme les grandes voix de l'orage?... C'est la voix de mon bien-aimé. Je vois ses armes resplendir; mais les ombres de la tristesse couvrent son front. Est-elle éteinte, la race du puissant Fingal, ou quel malheur a troublé l'âme de mon cher Connal [1]?

CONNAL.

Non, la race de Fingal n'est pas éteinte, et j'ai vu revenir ses guerriers de la chasse. Le soleil dardait ses rayons sur leurs boucliers : on eût cru voir un fleuve de feu descendre en bondissant de la colline, et les jeunes héros poussaient des cris d'allégresse.

La guerre approche, ô Crimora; demain, le terrible Dargo vient nous livrer bataille; il vient défier la race de Fingal, cette race aguerrie par tant d'heureux exploits.

CRIMORA.

Connal, j'ai vu les voiles de Dargo sur l'Océan; elles approchent lentement de la côte. O mon cher Connal, que la troupe qui le suit est nombreuse!

CONNAL.

Apporte-moi le bouclier de ton père, le bouclier de Vinval.

CRIMORA.

Le voilà, ce bouclier de fer, ô Connal! mais il n'a pas sauvé mon père. Il expira sous la lance de Gormar. Peut-être périras-tu aussi, ô mon bien-aimé!

CONNAL.

Hélas! si le sort m'est fatal, je périrai; mais la gloire consolera mon âme. Et qu'alors, ô Crimora! tes mains élèvent ma tombe! Quelques pierres grisâtres et un léger monceau de terre conserveront ma mémoire; et tu viendras pleurer sur les fleurs qui cacheront mon dernier asile.

Mais j'entends au loin résonner l'hymne de la guerre; et

1. Connal, fils de Diaran, était un des plus fameux guerriers de Fingal; il fut tué en combattant contre un guerrier nommé Dargo.

quoique tu sois belle comme le jour, ô vierge chérie, plus douce que le zéphyr de la colline, je ne puis rester avec toi. Adieu ; souviens-toi d'élever mon tombeau.

CRIMORA.

Eh bien ! donne-moi ces armes éclatantes, ce glaive, cette lance d'acier; je veux aller avec toi au-devant du terrible Dargo ; je ne me séparerai point de mon ami.

Adieu, rochers d'Arven; adieu, chevreuils, et vous, torrents de la colline! Nous ne reviendrons plus : nous allons chercher des tombeaux glorieux dans les pays lointains !

« N'ont-ils jamais revu les rochers d'Arven? dit la belle Utha en poussant un soupir. Le brave Connal a-t-il péri dans le combat, et Crimora put-elle lui survivre? Ah ! sans doute, elle se cacha dans la solitude, et son âme regretta toujours son cher Connal. N'était-ce pas un jeune et beau guerrier? »

Ullin vit couler les pleurs d'Utha ; il reprit sa harpe harmonieuse. Ses chants inspiraient une douce mélancolie. Chacun se tut pour l'écouter encore.

« Le sombre automne règne sur nos montagnes; la brume glacée pèse sur nos collines. On entend siffler les tourbillons du vent. Le fleuve roule des ondes fangeuses dans l'étroite vallée. Un arbre solitaire s'élève seul au sommet de la colline, et marque la place où repose Connal : le vent fait voler et tourner dans les airs ses feuilles desséchées; la tombe du héros en est jonchée; les ombres des morts apparaissent quelquefois en ce lieu, quand le chasseur pensif se promène seul, à pas lents, sur la bruyère.

« Qui peut remonter à l'origine de ta race, ô Connal? Qui peut compter tes aïeux? Ta famille croissait comme un chêne de la montagne, dont la tête orgueilleuse brave l'effort des vents. Mais maintenant, cet arbre superbe est arraché du sein de la terre. Qui pourra jamais remplacer Connal ?

« Ce fut là qu'on entendit le choc affreux des armures et les cris des mourants. Que les guerres de Fingal sont sanglantes, ô Connal ! ce fut là que tu péris.

« Ton bras lançait la foudre, ton glaive étincelait comme un météore, ta stature s'élevait comme un roc sur la plaine; tes

yeux étaient rouges comme une fournaise où bouillonne le fer, et ta voix, dans la mêlée, couvrait le bruit de la tempête; les guerriers tombaient sous ton glaive comme les blés coupés par la grêle.

« Dargo s'avance, semblable au nuage qui porte le tonnerre: ses yeux creux sont couverts de sourcils fauves et menaçants. Les glaives se croisent dans la main des deux héros, et leurs armures gémissent sous les coups redoublés.

« Près d'eux, la fille de Vinval, Crimora, sous l'armure d'un jeune guerrier, encourageait Connal. Les blonds cheveux de la belle vierge s'échappaient de son casque en boucles ondoyantes; un arc pesant chargeait sa main délicate; elle avait suivi son bien-aimé sur le champ de la mort.

« Elle bande son arc, et tire sur Dargo; mais, ô douleur! le trait s'égare, et va percer Connal. Il tombe... Que feras-tu, fille infortunée? Elle voit couler le sang du héros qu'elle aime; Connal expire.

« Le jour, la nuit, depuis cette heure fatale, elle erre en pleurant, de désert en désert. O mon ami! mon amant! mon cher Connal! Mais enfin la douleur a terminé ses jours.

« C'est ici qu'un même tombeau les réunit dans un asile éternel. Je viens souvent m'asseoir sous l'ombrage de ce triste lieu; j'entends soupirer le vent dans l'herbe qui croît sur leur fosse, et leur souvenir se réveille dans mon âme. Dormez ensemble sous cette pierre, amants infortunés, et que rien ne trouble votre sommeil sur ce mont solitaire!

— Reposez en paix, dit la belle Utha, couple trop malheureux. Je donnerai des pleurs à votre mémoire; je chanterai seule souvent l'histoire de vos amours, quand le vent balancera les forêts de Tora, et que j'entendrai rugir les torrents de ma patrie. Alors vos doux fantômes viendront s'offrir à mes regards, et je raconterai votre touchante histoire! »

Les rois passèrent trois jours dans les fêtes à Carrictura; le quatrième, leurs voiles blanches se miraient dans les flots calmes de l'Océan. Le vent du nord conduisit à Morven la flotte de Fingal; le vaisseau de Frothal s'avance dans le même sillage.

L'esprit de Loda, penché sur son nuage, dirige les vents et contient leur essor. Le courage immortel du roi de Morven a

causé ce prodige : rien ne lui résiste, et les fantômes eux-mêmes de ses ennemis morts deviennent les serviteurs de sa gloire[1] !

1. L'histoire de Fingal et de l'esprit de Loda est la fiction la plus hardie qui se trouve dans les poésies d'Ossian. Nos meilleurs poëtes fournissent de pareils exemples, et nous devons observer, à l'avantage d'Ossian, que tout ce qu'il dit est justifié par l'opinion que, de son temps, on avait des esprits. On croyait les âmes des morts matérielles, et par conséquent susceptibles de douleur.

LES

CHANTS DE SELMA.

Les bardes s'assemblaient tous les ans dans le palais du chef auquel ils étaient attachés. Ils récitaient leurs poëmes; le chef nommait ceux qu'il jugeait dignes d'être conservés, et on les apprenait avec soin aux enfants pour les transmettre à la postérité. — Ce fut une de ces fêtes solennelles qui fournit à Ossian le sujet de ce poëme. Il est entièrement lyrique, et le rhythme en est très-varié dans l'original gaëlique.

Blanche étoile, chaste regard de la nuit, diamant lumineux au front d'azur du crépuscule, que vois-tu dans la plaine? Les bruits du jour ont cessé; les vents se taisent; l'écho du torrent semble s'évanouir; les vagues, aplanies, rampent au pied des rochers; les moucherons, voltigeant parmi les parfums du soir, remplissent de bourdonnements le silence des airs. Étoile brillante, que vois-tu dans la plaine? Mais déjà ta douce lueur descend peu à peu sur les bords de l'horizon. Les flots de la mer s'entr'ouvrent pour te recevoir, et baigner, ô fille du ciel, ta chevelure argentée!

Adieu, étoile silencieuse; que le feu de mon génie s'allume à ta place. Je sens qu'il se ranime sous les glaces de mon âge; je revois, à sa clarté, les ombres de mes amis rassemblés sur la colline de Lora; j'y vois Fingal au milieu de ses héros. Je revois les bardes mes rivaux, le vénérable Ullin, le majestueux Ryno, Alpin à la voix mélodieuse, la tendre et plaintive Minona!

O mes amis! que vous êtes changés, depuis ces jours où, dans les fêtes de Selma, nous disputions le prix du chant, semblables aux zéphyrs du printemps qui se jouent sur la colline, et du bout de leurs ailes, avec un doux murmure, caressent mollement l'herbe naissante!

Ce fut dans une de ces fêtes qu'on vit la tendre Minona s'avancer pleine de charmes. Ses yeux baissés s'humectèrent de pleurs au souvenir du passé, et, quand elle éleva sa voix mélodieuse, les héros attendris se penchèrent pour l'écouter.

Elle chanta les tristes amours de Salgar, qui gît aujourd'hui sous la terre, et de l'infortunée Colma, qui dort auprès de lui son dernier sommeil.

Salgar lui avait promis de revenir avant la fin du jour; mais la nuit descend autour d'elle : elle se voit seule sur la colline déserte, abandonnée. Écoutons sa plainte, ô mes amis.

COLMA.

Il est nuit; je suis seule sur cette colline, et les nuées d'orage s'amoncellent. J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne; le torrent gonflé par la pluie rugit le long du rocher. Je ne vois point d'asile qui puisse m'offrir un abri. Hélas! je suis seule et délaissée!

Lève-toi, lune, flambeau des nuits, sors du sein des montagnes! Blanches étoiles, parsemez le voile des cieux! Quelque lumière bienfaisante ne me guidera-t-elle point vers les lieux où est mon bien-aimé? Peut-être se repose-t-il, en quelque lieu solitaire, des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés, et ses chiens haletants autour de lui....

Hélas! faudra-t-il donc que je passe la nuit, abandonnée sur cette colline! Le bruit des torrents et des vents redouble encore, et je ne puis entendre la voix de mon bien-aimé!

Pourquoi mon fidèle Salgar tarde-t-il si longtemps malgré sa promesse? Voici le rocher, l'arbre et le ruisseau où tu m'avais promis de revenir avant la nuit, mon beau Salgar; où es-tu?

Pour toi, j'ai quitté mon frère : pour toi, j'ai fui mon père. Depuis longtemps nos deux familles sont ennemies; mais nous, ô mon bien-aimé! nous ne sommes pas ennemis!

Vents, cessez de mugir. Torrents, apaisez-vous, afin que je fasse entendre ma voix à mon bien-aimé! Salgar, Salgar, c'est moi qui t'appelle! Salgar, ici est l'arbre, ici est le rocher, Colma t'attend; pourquoi tardes-tu?

Ah! la lune paraît enfin : je vois l'onde briller dans le vallon; la tête grisâtre des rochers se découvre, mais je ne le vois point sur leurs cimes. Je ne vois point ses chiens le devancer. Malheureuse! il faut donc que je reste seule ici!

Mais qui sont ceux que j'aperçois couchés sur cette bruyère? Serait-ce mon frère et mon amant? O mes amis, parlez-moi donc!

Ils ne me répondent point : mon âme est agitée de terreur.

Ah! c'est qu'ils sont morts; leurs glaives sont rougis de sang! Oh! mon frère, mon frère, pourquoi as-tu tué mon cher Salgar? O Salgar, pourquoi as-tu tué mon frère? Vous m'étiez tous deux si chers!

Que dirai-je à votre louange? Salgar, tu étais le plus beau des habitants de la colline. Mon frère, tu étais le bras de la mort au milieu des combats. O mes amis, parlez-moi, entendez ma voix!... Mais, hélas! ils se taisent, ils se taisent pour toujours; leurs cœurs sont glacés et ne battent plus sous ma main.

Ombres chéries, répondez-moi du haut de vos rochers, du haut de vos montagnes; ne craignez point de m'effrayer. Où êtes-vous allés vous reposer? Dans quelle grotte vous trouverai-je?

Je n'entends point leur voix au milieu des vents; l'écho seul répète ma plainte dans les intervalles de silence que laissent les orages. Je m'assieds seule avec ma douleur, et je vais attendre dans les larmes le retour du matin.

Amis des morts, élevez leur tombe; mais ne la fermez pas que Colma n'y soit entrée! Ma vie s'évanouit comme un songe. Pourquoi resterais-je après eux? Je veux reposer sur les objets de ma tendresse, près de la source qui tombe du rocher!

Quand la nuit voilera les collines, je viendrai, sur l'aile des vents, déplorer en ces lieux la mort de mes amis; le chasseur m'entendra de son humble cabane, ma voix sera triste à son oreille: ma plainte douce et tendre éveillera sa pitié, quand je pleurerai les deux héros que j'aimais!

Ainsi chantait Minona, et une aimable rougeur colorait son visage. Nos cœurs étaient serrés, et nos larmes pleuraient Colma.

Ullin s'avança avec sa harpe, et nous redit les champs d'Alpin.

La voix d'Alpin était pleine de charmes; l'âme de Ryno était de feu; mais alors ils étaient descendus dans la tombe, et leur voix ne retentissait plus dans Selma.

Ullin, revenant un jour de la chasse, entendit leurs chants; ils déploraient la chute de Morar, le premier des mortels. Morar avait l'âme de Fingal, son glaive était terrible comme le glaive d'Oscar; mais il périt. Son père le pleura; sa sœur

répandit des torrents de larmes.... Cette sœur infortunée, c'était Minona elle-même.

Quand elle entendit chanter Ullin, elle s'éloigna, semblable à la lune qui prévoit l'orage et cache sa belle tête dans un nuage. Je touchai la harpe avec Ullin, et le chant de douleur commença.

RYNO.

Les vents et la pluie ont cessé; le milieu du jour est calme : les nuages volent dispersés dans les airs; la lumière inconstante du soleil fuit sur les vertes collines; le torrent de la montagne roule ses eaux rougeâtres dans les rocailles du vallon.

Ton murmure me plaît, ô torrent; mais la voix que j'entends est plus douce encore! C'est la voix d'Alpin qui pleure les morts. Sa tête est courbée par les ans; ses yeux rouges sont baignés de larmes.

Enfant des concerts, Alpin, pourquoi te vois-je seul sur la colline silencieuse? pourquoi gémis-tu comme le vent dans la forêt , ou comme la vague sur le rivage solitaire?

ALPIN.

Mes pleurs, ô Ryno, sont pour les morts; ma voix salue les habitants de la tombe. Tu es debout maintenant, ô jeune homme! et, dans ta hauteur majestueuse, tu es le plus beau des enfants de la plaine. Mais tu tomberas comme l'illustre Morar; l'étranger sensible viendra s'asseoir et pleurer sur ta tombe. Tes collines ne te connaîtront plus, et ton arc restera détendu dans ta demeure.

O Morar! tu étais léger comme le cerf de la colline, terrible comme le météore enflammé. L'orage était moins funeste que ta colère. L'éclair brillait moins dans la plaine que ton glaive dans la mêlée. Ta voix ressemblait au bruit du torrent après la pluie, à l'écho menaçant d'un orage lointain.

Plus d'un héros succomba sous tes coups, et les feux de ta colère consumaient les guerriers. Mais, quand tu revenais du combat, que ton visage était paisible et serein! Tu ressemblais au soleil après l'orage, à la lune dans le silence des nuits d'été; ton âme était calme comme le sein d'un lac, lorsque les vents sont muets dans les airs.

Aujourd'hui, tu dors dans l'asile étroit des morts. En trois pas je mesure l'espace qui te renferme, ô toi qui fus si grand!

Quatre pierres, couvertes de mousse, sont le seul monument qui te rappelle à la mémoire des hommes; un arbre qui n'a plus qu'une feuille, un gazon dont les tiges desséchées frémissent au souffle du vent, indiquent seuls à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar.

O jeune Morar! il est donc vrai que tu n'es plus! Tu n'as point laissé de mère, tu n'as point laissé d'amante pour te pleurer. Elle est morte, celle qui t'avait donné le jour; et la fille de Morglan n'est plus!

Quel est ce vieillard qui vient à nous appuyé sur son bâton? L'âge a blanchi ses cheveux; ses yeux sont encore rouges des pleurs qu'il a versés; il chancelle à chaque pas.

C'est ton père, ô Morar! ton père, qui n'avait d'autre fils que toi; il a entendu parler de ta renommée dans les combats, et de la fuite de tes ennemis. Pourquoi n'a-t-il pas appris aussi ta fatale destinée?

Pleure, père infortuné, pleure; mais ton fils ne t'entend plus : son sommeil est profond sous la tombe, et l'oreiller où repose sa tête est enfoncé bien avant sous la terre. Morar ne t'entendra plus, il ne se réveillera plus à la voix de son père.

Quand le rayon du matin viendra-t-il dissiper les ombres du tombeau? quand viendra-t-il finir le long sommeil de Morar?... Adieu pour jamais, ô le plus vaillant des hommes! Héros intrépide, le champ de bataille ne te verra plus; l'ombre des forêts ne reflétera plus l'éclat de ton armure : tu n'as point laissé de fils qui rappelle ta mémoire. Mais les chants d'Alpin sauveront ton nom de l'oubli; les siècles futurs apprendront ta gloire, ils entendront parler de Morar.

Aux chants d'Alpin, la douleur s'éveilla dans nos âmes; mais le soupir le plus profond partit du cœur d'Armin. L'image de son fils moissonné par la mort, à la fleur de ses ans, vient se retracer à sa pensée.

Carmor [1] était auprès du vieillard.

« Armin, lui dit-il, pourquoi cette plainte? Les chants du barde doivent-ils t'attrister? La douce mélodie des chants attendrit et charme les âmes; ils sont comme la vapeur qui s'élève du sein d'un lac et se répand dans la vallée silencieuse:

1. Chef de l'île de Gorma.

les fleurs se remplissent de rosée; mais le soleil reparaît, et la vapeur légère s'évanouit.

« Pourquoi donc cette sombre tristesse, ô chef de l'île de Gorma? »

ARMIN.

Oui, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas vaine; Carmor, tu n'as point perdu tes enfants! Le vaillant Colgar et la belle Anyra vivent sous tes yeux. Tu vois fleurir les rejetons de ta famille; mais Armin reste le dernier de sa race.

Que le lit où tu reposes est sombre, ô Daura! ô ma fille! que ton sommeil est profond dans ta tombe! Quand te réveilleras-tu pour faire entendre à ton père la douceur de tes chants?

Levez-vous, vents d'automne, venez, soufflez sur la noire bruyère; rugissez, torrents des montagnes; et vous, orages du nord, courbez la cime des vieux chênes!

Roule sur les nuages brisés, ô lune! montre par intervalles ton regard mélancolique. Rappelle à mon âme cette nuit cruelle où j'ai perdu mes enfants, où le brave Arindal, mon fils, est tombé, où la belle Daura, ma fille, s'est évanouie comme une étoile dans les cieux.

O ma fille! tu étais belle comme l'astre du soir sur les collines de Fura; ta blancheur surpassait celle de la neige, et ta voix était suave comme l'haleine du zéphyr.

O mon fils! rien n'égalait la force de ton arc et la rapidité de ta flèche dans les combats; ton mâle regard ressemblait à la sombre vapeur qui s'élève sur les flots, et ton bouclier au nuage qui porte la foudre.

Armar, guerrier fameux, vint à ma demeure et rechercha l'amour de Daura; il n'essuya pas de longs refus. Les amis de ce couple aimable entouraient leur union de joie et d'espérances.

Le fils d'Odgal, Érath, furieux de la mort de son frère, qu'Armar avait tué, descend sur le rivage, déguisé en vieux matelot. Il laisse sa barque à flot. Ses cheveux semblaient blanchis par l'âge; son œil était sérieux et calme.

« O la plus belle des femmes, fille du noble Armin, non loin d'ici s'élève en pleine mer un rocher qui porte un arbre chargé de fruits vermeils. C'est là qu'Armar attend sa chère Daura. Je suis venu pour lui conduire sa bien-aimée au travers des flots. »

La crédule Daura le suit : elle appelle Armar ; mais l'écho [1] du rocher répond seul à ses cris.

« Armar, mon bien-aimé, pourquoi me laisses-tu dans ces lieux, mourante de frayeur? Écoute, Armar, écoute, c'est Daura qui t'appelle ! »

Le perfide Érath regagne le rivage en éclatant de rire. Elle élève la voix, elle appelle son frère, son père :

« Arindal, Armin ! quoi ! personne pour secourir votre Daura? »

Sa voix parvient jusqu'au rivage.

Arindal descendait de la colline, tout hérissé des dépouilles de la chasse : ses flèches retentissaient à son côté, son arc était dans sa main; cinq dogues noirs suivaient ses pas. Il voit le perfide Érath sur le rivage, il le poursuit, l'attaque, le saisit, l'attache à un chêne : de robustes liens enchaînent les membres du captif, qui effraye les échos de ses hurlements. Arindal s'élance dans le bateau, il monte sur les flots pour ramener Daura sur le rivage.

Armar accourt et le prend pour le ravisseur : transporté de rage, il décoche sa flèche ; elle vole, elle s'enfonce dans ton cœur, ô mon fils ! au lieu du perfide Érath. La rame reste immobile. Mon fils tombe sur le rocher, se débat et meurt. Quelle fut ta douleur, ô Daura! quand tu vis le sang de ton frère couler à tes pieds !

Les vagues brisent le bateau contre le rocher. Armar se jette à la nage, résolu de secourir Daura ou de mourir. Un coup de vent fond tout à coup du haut de la colline. Armar s'abîme dans les flots, et ne reparaît plus.

Seule sur le rocher que la mer environne, ma fille faisait retentir les airs de ses gémissements. Son père entendait ses cris plaintifs, et ne pouvait la secourir !

Toute la nuit, je restai sur le rivage. J'entrevoyais ma fille à la faible clarté de la lune ; toute la nuit, ses accents désolés montaient jusqu'à moi, comme la voix des fantômes. Le vent soufflait avec fureur, et la pluie d'orage fouettait les flancs de la montagne.

1. Il y a, dans l'original, *le fils du Rocher :* une vieille croyance de ces temps était qu'un esprit habitant les rochers se plaisait à répéter les sons qu'il entendait; ainsi se formait l'*écho*.

Avant que l'aurore parût, sa voix s'affaiblit par degrés, et s'éteignit comme le murmure du zéphyr mourant dans le feuillage : la douleur avait épuisé ses forces, elle expira; elle te laissa seul, malheureux Armin. Tu as perdu le fils qui faisait ta force dans les combats, ton orgueil au milieu de tes fêtes.

Depuis cette nuit affreuse, toutes les fois que l'orage descend de la montagne, toutes les fois que le vent du nord soulève les flots, je vais m'asseoir sur le rivage, et mes regards s'attachent sur le rocher fatal.

Souvent, lorsque la lune pâlit à son couchant, j'entrevois les ombres de mes enfants qui conversent ensemble tristement.

Quoi! mes enfants, n'auriez-vous point pitié d'Armin? ne répondrez-vous jamais à sa voix?

Hélas! ils passent, et ne regardent point leur père.... Oui, Carmor, je suis triste, et la cause de mes regrets n'est pas légère.

Ainsi chantaient les bardes dans Selma; ils charmaient le repos de Fingal par les accords de leurs harpes et les récits des temps passés. Les chefs accouraient de leur colline pour entendre leurs concerts guerriers, et comblaient d'éloges le chantre de Cona[1], le premier des bardes.

Mais maintenant la vieillesse a glacé ma langue, et mon âme est éteinte; j'entends quelquefois encore les ombres des bardes, et je tâche de retenir leurs hymnes fantastiques. Mais ma mémoire m'abandonne, et la voix des années me crie en passant : « Pourquoi Ossian chante-t-il encore? Il sera bientôt couché dans son étroite demeure, sous la terre, et nul barde ne célébrera sa renommée. » Passez, passez toujours, tristes années; et, puisque vous ne m'apportez plus de joie, que la tombe s'ouvre et reçoive Ossian; car ses forces sont épuisées.

Les enfants des concerts sont allés jouir du repos; ma voix reste après eux, comme un bruit qui murmure encore dans le creux d'un rocher battu des flots, quand tous les vents se taisent, et que le nautonier, de loin, regarde encore les derniers balancements des arbres de la patrie qui s'abaissent à l'horizon.

1. Ossian.

CALTHON ET COLMAL.

Ce poëme, ainsi que plusieurs autres d'Ossian, est adressé à un des premiers missionnaires chrétiens qui vinrent en Écosse. Voici l'aventure sur laquelle il est fondé, telle que la tradition l'a transmise.

Duntalmo régnait sur les rives du Teutha, qu'on croit être le Tweed; et Rathmor habitait les bords du Clutha, aujourd'hui le Clyde. Duntalmo, par jalousie ou pour satisfaire une haine de famille, tua Rathmor dans une fête. Mais ensuite, accablé de remords, il recueillit dans son palais les deux fils de Rathmor, Calthon et Colmar.

Les deux orphelins, à peine sortis de l'enfance, laissèrent entrevoir quelques desseins de venger le meurtre de leur père. Aussitôt Duntalmo les enferma dans deux cavernes, sur les bords du Teutha, et résolut de s'en défaire secrètement.

Colmal, fille de Duntalmo, éprise d'amour pour le beau Calthon, le délivra de sa prison, et s'enfuit avec lui chez Fingal, déguisée en jeune guerrier. — Fingal envoya Ossian à la tête de trois cents hommes pour secourir Colmar; mais il était trop tard. Duntalmo avait poignardé le jeune orphelin. Ossian attaqua ce roi barbare, défit entièrement son armée, et le tua de sa main.

Calthon épousa sa libératrice, et Ossian revint à Morven.

Esprit des rochers solitaires, oh ! que j'aime l'écho de ta voix mystérieuse ! Tes accents sont doux comme le murmure du ruisseau qui fuit sous les gazons verts de la vallée. Je me réveille pour t'écouter dans le silence de ma demeure. J'étends encore mon bras vers ma lance, comme autrefois, aux jours de ma jeunesse; mais bientôt je sens mon bras retomber sans force, et mon cœur soupire.

Enfant du rocher, refuseras-tu d'écouter les chants d'Ossian? Mon âme s'exalte au souvenir des événements passés. Je sens se ranimer les joies de ma jeunesse, ainsi qu'on voit briller le soleil à l'occident quand il a dégagé ses rayons des nues qui portaient l'orage : les vertes collines semblent lever leurs têtes humides pour saluer sa lumière; les ruisseaux coulent dans la plaine avec un bruit plus joyeux; le vieux guerrier sort de sa demeure, appuyé sur son bâton; la splendeur du ciel argente ses cheveux blancs.

Vois-tu ce bouclier suspendu au chevet d'Ossian? Il porte les marques des combats, et ses bosses brillantes ont perdu leur

éclat; c'est le bouclier du vaillant Duntalmo, le chef de Teutha. Il le porta dans les combats jusqu'au moment de sa chute sous le glaive d'Ossian.

Écoute, enfant du rocher, écoute l'histoire des temps passés.

Rathmor était le chef de Clutha. Son palais était l'asile du faible. Les portes de Rathmor n'étaient jamais fermées à l'étranger; il était toujours admis à ses fêtes, et il s'en retournait en bénissant le nom de son hôte généreux. Ses bardes chantaient; ils touchaient leurs harpes; l'homme accablé de tristesse écoutait leurs accords, et la joie reparaissait sur son front.

Duntalmo, ce farouche ennemi, vint un jour, et provoqua Rathmor au combat. Le chef de Clutha eut l'avantage. Duntalmo se retira, la rage dans le cœur.

Quelque temps après, il revint, pendant la nuit, à la tête d'une troupe nombreuse, et le généreux Rathmor succomba. Il resta étendu, sans vie, au milieu de son palais, où il avait si souvent admis l'étranger à ses fêtes.

Ses deux fils, Colmar et Calthon, étaient encore dans l'âge le plus tendre. Ils entrent, avec la gaieté de l'enfance, dans le palais de leur père; ils le voient baigné dans son sang; leurs larmes coulent. A la vue de ces malheureux enfants, l'âme féroce de Duntalmo s'attendrit; il les fit conduire dans son palais d'Alteutha.

Déjà les deux orphelins avaient grandi dans la maison de leur ennemi; déjà leur bras tendait l'arc en sa présence; déjà ils combattaient à ses côtés.

Ils virent les murs de leur père renversés, et la ronce croissant dans sa demeure; leurs larmes coulèrent en secret, et la tristesse se montrait quelquefois, malgré eux, sur leur visage.

Duntalmo s'aperçut de leur chagrin. Son âme cruelle, pour éviter leur vengeance, décida leur mort. Il les enferma dans deux cavernes sur les rives du Teutha.

Jamais le soleil n'avait pénétré dans ces affreuses prisons; jamais la lune n'y répandait sa douce clarté pendant la nuit. Les fils de Rathmor, plongés dans ces épaisses ténèbres, attendaient la mort.

La fille de Duntalmo, Colmal, la vierge aux blonds cheveux, aux yeux bleus et languissants, pleurait dans le silence, car

ses regards s'étaient arrêtés secrètement sur Calthon, dont les traits étaient gravés profondément dans son âme.

Elle tremble pour son jeune héros; mais que pouvait faire Colmal? Sa main délicate ne pouvait lever la lance. Le glaive meurtrier n'était pas fait pour briller à son côté. Son beau sein n'avait jamais palpité sous une cotte d'armes, et ses yeux n'inspiraient pas la terreur aux guerriers. Que peux-tu, Colmal, pour secourir ton amant? La vierge marchait d'un pas tremblant; ses cheveux flottaient en désordre, et ses yeux égarés ne voyaient plus qu'à travers ses larmes.

Une nuit, elle entre dans la salle des fêtes[1]; elle couvre d'acier l'albâtre de son corps. C'était l'armure d'un jeune guerrier qui avait péri dès son premier combat. Elle court à la caverne de Calthon, et détache les liens qui captivaient ses bras.

« Lève-toi, fils de Rathmor, lui dit-elle, lève-toi, la nuit est obscure; fuyons ensemble vers le roi de Selma. Je suis le fils de Langal, qui trouva jadis un asile dans la maison de ton père. J'ai appris que tu étais enfermé dans cette sombre caverne, et mon cœur s'en est indigné. Lève-toi, fils de Rathmor, profitons de l'obscurité de la nuit.

— O voix favorable! répondit Calthon, sors-tu du sein des nuages? Souvent, dans mes songes, j'ai vu descendre les ombres de mes ancêtres, depuis que le soleil a retiré ses rayons loin de mes yeux et que l'obscurité habite autour de moi! Serais-tu en effet le fils de Langal, ce guerrier que j'ai vu tant de fois dans le palais de Clutha? Mais fuir vers Fingal, et laisser périr Colmal qui m'aime; laisser mon frère enfermé dans ce cachot ténébreux, et m'enfuir dans le pays de Morven! Non ce serait une lâcheté. Donne-moi cette lance, fils de Langal, et Calthon court défendre son frère.

— Mille guerriers, répliqua la jeune Colmal, mille guerriers gardent ton frère captif. Que pourrais-tu contre cette multitude? Fuyons, te dis-je, vers le roi de Morven. Il viendra à la tête de son armée. Il tend une main secourable aux malheureux, et son glaive tutélaire étincelle autour du faible. Lève-toi, fils de Rathmor, les ombres de la nuit vont bientôt s'évanouir. Duntalmo verra la trace de tes pas sur la plaine, et il te faudra périr dans ta jeunesse. »

1. C'était là qu'on suspendait en trophées les armes des ennemis vaincus.

Le héros se lève en soupirant. Le souvenir de son frère lui fait verser des pleurs amers. Il prend le chemin du palais de Selma; mais Calthon ignorait que son guide fût la belle Colmal. La vierge au beau visage était cachée sous le casque, et son sein d'albâtre respirait sous l'acier.

Fingal, revenant de la chasse, trouva les deux jeunes étrangers dans Selma.

Le roi de Morven entendit le récit de leur malheur, et tourna ses regards sur la troupe qui l'environnait. Mille héros se levèrent comme un seul homme en réclamant l'honneur de conduire la guerre de Teutha. J'accourus avec ma lance du haut de la colline, et l'espérance de la gloire anima mon cœur au combat.

« Mon fils, me dit le roi, prends la lance de Fingal, vole aux rives de Teutha, et brise les chaînes de Colmar. Que la renommée de ta victoire précède ton retour, afin que mon cœur nage dans la joie quand j'apprendrai que mon fils fait revivre l'honneur de nos aïeux. Ossian, sois terrible comme la tempête au milieu du combat; mais retiens ton glaive levé sur l'ennemi terrassé. C'est à cette conduite que je dois toute ma gloire. Tâche, ô mon fils, de ressembler au chef de Selma. Quand le guerrier présomptueux vient dans mon palais, mes regards ne daignent pas s'arrêter sur lui; mais je tends une main bienfaisante aux malheureux, et mon glaive sort toujours du fourreau quand le faible et l'opprimé implorent son appui. »

Je prends mes armes; Diaran et Dargo [1] se lèvent pour m'ac-

1. Diaran était le père de Connal, qui fut tué si malheureusement par Crimora, sa maîtresse. (Voy. *Carrictura*.)

Dargo était fils de Colath, et souverain de Lartho; il en est souvent question dans les autres poëmes d'Ossian. On dit qu'il fut tué à la chasse par un sanglier.

M. Mac-Pherson a publié la complainte de Mingala, épouse ou maîtresse de Dargo; mais sans assurer qu'elle fût d'Ossian. En voici la traduction :

« L'épouse de Dargo accourt tout en larmes. Dargo n'est plus. Ses amis soupirent autour de son corps. Que fera l'infortunée Mingala?

« Le guerrier farouche et cruel disparaissait devant Dargo, comme la vapeur du matin; mais les cœurs généreux brillaient à son aspect, comme l'étoile qui précède le jour.

« Qui était le plus beau, le plus aimable de tous les héros? C'était le vaillant fils de Colath; quel autre que lui s'asseyait dans sa jeunesse au

compagner. Trois cents guerriers, bouillants d'ardeur, suivent nos pas. Les deux jeunes étrangers marchaient à mes côtés. Bientôt Duntalmo entendit le bruit de notre approche; il rassemble toutes ses forces, et s'arrête avec sa troupe sur le sommet d'une colline. Ainsi paraissent les rochers que la foudre a frappés, quand leurs arbres noircis et dépouillés s'inclinent vers la terre, et que les ruisseaux de leurs grottes sont taris.

Le torrent de Teutha roulait avec orgueil aux pieds de nos ennemis. J'envoyai un barde offrir à Duntalmo le combat dans la plaine. Il ne répondit que par un sourire insultant.

Aussitôt son armée se meut sur la colline, comme un sombre nuage s'ébranle et s'élargit sous l'azur du ciel, quand les vents, captifs dans son sein, gonflent et déploient de toutes parts son voile immense.

Le cruel Duntalmo fait traîner le malheureux Colmar, garrotté de mille liens, sur la rive de Teutha. Ce jeune héros paraissait accablé de tristesse. Ses yeux s'arrêtent sur ses amis. Il nous voyait sous les armes, sur la rive opposée. Duntalmo accourt, et de sa lance il lui perce le flanc. L'infortuné roule, et vomit le sang par sa large blessure; nous entendîmes ses derniers soupirs.

Calthon, furieux, se précipite au milieu du torrent. Je m'appuie sur ma lance, et m'élance à l'autre bord. Les ennemis tombent sous nos coups; mais la nuit vient, et nous sépare.

milieu des sages? Sa main légère touchait la harpe avec grâce. Sa voix avait la douceur du zéphyr dans les ardeurs de l'été.

« Hélas! que diront les guerriers? C'est un sanglier qui a donné la mort à Dargo; la pâleur est sur ces joues autrefois si vermeilles. Ces yeux, si pleins d'audace dans les dangers, sont éteints. Pourquoi es-tu mort sur nos collines, jeune héros, plus beau que les rayons du soleil?

« La fille d'Adonsion faisait l'admiration des héros; elle était belle à tous les yeux; mais elle choisit Dargo pour son époux. Maintenant, Mingala, tu es seule et délaissée. La nuit vient environnée de nuages. Où est le lit où tu vas reposer?

« Dans la tombe de Dargo. Barde, pourquoi poses-tu cette pierre? Pourquoi fermes-tu l'entrée de cette étroite demeure? Les yeux de Mingala s'appesantissent; elle va dormir avec son époux.

« Cette nuit, j'ai entendu des chants de joie dans le palais de Lartho; maintenant le silence et l'horreur habitent autour de mon lit; Mingala va reposer avec Dargo. »

Duntalmo se retire sur un rocher, au milieu d'une antique forêt. Son cœur brûlait de rage contre le jeune héros qu'il n'avait pu frapper. Calthon était debout sous un arbre, et plongé dans une morne douleur. Il pleurait son frère, le beau Colmar, immolé à la fleur de son âge, avant d'avoir rien fait pour la gloire.

J'ordonnai aux bardes de faire entendre des chants de douleur pour adoucir la sombre tristesse du héros ; mais, toujours dans la même attitude, il frappait souvent la terre de sa lance. Près de lui, la jeune Colmal versait des larmes muettes ; elle pressentait que son bien-aimé ou son père allait périr.

La nuit touchait au milieu de sa course. Le silence et les ténèbres régnaient sur la plaine. Le sommeil fermait les yeux des guerriers. L'âme de Calthon commençait à se calmer; fatigué du combat, il cherchait une heure de repos. Mais le torrent de Teutha murmurait encore à son oreille; l'ombre de Colmar lui apparaît pâle et montrant ses blessures; elle penche sa tête sur le héros, et, élevant sa faible voix :

« Le fils de Rathmor va dormir en paix, et son frère, tout sanglant, est étendu sans vie sur la terre! N'étions-nous pas compagnons de chasse? ne poursuivions-nous pas ensemble la biche timide? Frère, tu ne m'as point oublié jusqu'au jour où j'ai péri, jusqu'au jour où la mort a brisé la fleur de ma jeunesse. Mon corps pâle et froid gît sans gloire au pied du rocher de Lona. Lève-toi, Calthon; que l'aurore ne me trouve pas sans vengeance : Duntalmo va outrager les restes de ton frère! »

A ces mots, l'ombre se retire et disparaît. Calthon voit à son réveil le sillon lumineux qu'elle a tracé dans l'air. Il part, il vole, et fait retentir au loin ses armes. L'infortunée Colmal se lève, elle suit son bien-aimé dans les ténèbres, et traîne avec effort une longue lance.

Lorsque Calthon fut arrivé au pied du rocher de Lona, il trouva le corps de son frère étendu sur le sol rougi. A ce spectacle, la rage s'empare de son âme, il se précipite au milieu des ennemis.

Les gémissements de la mort montent dans les airs. Bientôt l'armée de Duntalmo l'environne et le presse. Il est pris, enchaîné et conduit au farouche vainqueur. Des cris de joie s'élèvent, et les collines y répondent au milieu de la nuit.

A ce bruit, je me réveille en sursaut et je saisis la lance de mon père. Diaran et le jeune Dargo se lèvent, et marchent à mes côtés. Nous cherchâmes en vain le brave Calthon. Son absence attrista nos âmes : je craignis pour ma gloire, et mon courage devint terrible comme la mort.

« Enfants de Morven, m'écriai-je, ce n'était pas ainsi que nos pères combattaient; ils ne reposaient point sur la terre de l'étranger tant que l'ennemi était debout devant eux. Leur force égalait celle des aigles du désert; leur gloire est immortalisée par nos chants : mais aujourd'hui nos guerriers tombent l'un après l'autre, et notre gloire dégénère. Que dira le roi, si Ossian retourne à Morven sans avoir vaincu? Relez-vous, ô guerriers, prenez vos armes et suivez Ossian. On ne nous reverra point vaincus dans les murs de Selma! »

L'aurore commençait à rougir les ondes du Teutha. Colmal se traînait derrière moi, en répandant des pleurs. Elle demandait des nouvelles du chef de Clutha. Trois fois la lance tomba de sa faible main.

Ma fureur se tourna contre le jeune étranger; et mon âme, qui tremblait pour le sort de Calthon, s'indigna de sa faiblesse.

« Jeune homme aux mains énervées, lui dis-je, les guerriers de Teutha combattent-ils avec des larmes? ce n'est pas la douleur qui gagne les batailles, et le cœur de la guerre ne connaît point les soupirs. Va poursuivre les daims timides de Carman et les troupeaux qui bêlent sur les rives de Teutha. Mais cède ces armes, cède-les à un guerrier qui ne recule point devant la mêlée. »

J'arrache de ses épaules sa cote d'armes : son sein de neige parut à découvert. Confuse, elle rougit et baissa la tête. Je regardai mes guerriers en silence. La lance s'échappe de ma main, et je pousse un soupir. Mais quand j'appris le nom de cette belle vierge, je mêlai mes pleurs à ceux qui coulaient de ses yeux. Je fis des vœux pour la jeune étrangère, et je donnai le signal du combat.

Habitant du rocher solitaire, pourquoi Ossian s'arrêterait-il à raconter comment périrent les guerriers de Teutha? Ils sont maintenant oubliés dans leur propre pays, et l'on ne pourrait pas même retrouver leurs tombeaux sous la bruyère.

Les années et les tempêtes les ont dispersés, et les tertres qui les couvraient sont réduits en poussière. A peine aperçoit-

on la tombe de Duntalmo, et la place où il est tombé sous la lance d'Ossian.

Quelque guerrier, dont l'âge a blanchi les cheveux et affaibli la vue, assis le soir auprès d'un chêne brûlant, redit peut-être à ses enfants mes exploits et la chute du sauvage Duntalmo. Les jeunes héros se penchent pour écouter le vieillard. La surprise et la joie brillent dans leurs yeux enflammés.

Je trouvai Calthon lié à un chêne. Mon glaive trancha ses liens, et je lui rendis la belle Colmal. Ces deux amants fixèrent leur séjour à Teutha, et Ossian retourna victorieux au palais du roi de Morven.

LATHMON.

Lathmon, fils de Nuath, prince breton, avait profité de l'absence de Fingal, qui était en Irlande, pour faire une descente dans le pays de Morven. Il s'avança jusqu'en vue du palais de Selma; mais, comme il était sur le point de l'assiéger, Fingal arriva. Lathmon se retira sur une colline, où il fut surpris pendant la nuit, et fait prisonnier par Ossian, et par Gaul, fils de Morni.

Le poëme commence au moment où Fingal paraît sur la côte; il finit vers la moitié du jour suivant.

Selma, le silence règne dans tes murs. Nul écho ne retentit dans les bois de Morven. On n'entend que le bruit des flots qui se brisent sur la grève solitaire. Le soleil verse ses rayons d'or sur la plaine tranquille.

Les filles de Morven s'avancent, et tournent sans cesse les yeux vers les collines d'Ullin; leurs regards inquiets cherchent sur l'Océan les voiles du roi de Morven, car il leur a promis d'être bientôt de retour : mais le vent du nord s'est levé, et les vaisseaux de Fingal ne paraissent pas à l'horizon.

Quel est ce noir torrent qui descend de la colline du côté de l'Orient? C'est l'armée de Lathmon. Il sait l'absence de Fingal. Il se confie sur le vent du nord, qui retient en pleine mer les vaisseaux du roi, et son cœur palpite d'une perfide ambition.

Lathmon, pourquoi viens-tu sur cette côte avec l'appareil de la guerre? Les braves sont absents de Selma. Les filles de Morven combattront-elles?... Mais suspends ta course, Lathmon, et regarde vers la mer : vois-tu ces voiles à l'horizon?... Déjà je te vois fuir et disparaître. Tremble, la tempête est derrière toi : Fingal poursuit ta déroute.

Les vagues roulaient à leur gré notre vaisseau parmi les ténèbres. Fingal se réveille en sursaut, et porte la main à sa lance. Ses guerriers se lèvent autour de lui. Nous comprîmes qu'il avait vu les ombres de ses pères. Elles descendaient souvent au milieu de ses songes, quand le fer de l'ennemi mena-

çait ses États, et que l'orage de la guerre était près d'éclater sur nous.

« Où êtes-vous, s'écria le roi de Morven, vents favorables, où êtes-vous? Rugissez-vous dans les antres du midi? poursuivez-vous les nuages pluvieux sous un ciel étranger? Pourquoi ne venez-vous point enfler mes voiles et rider la surface azurée de mes mers? L'ennemi est dans mes États et je suis absent!

« Amis, que chacun se couvre de sa cuirasse et saisisse son bouclier. Étendez toutes vos lances au-dessus des flots; que tous les glaives sortent du fourreau. Lathmon est devant nous, à la tête d'une armée nombreuse; Lathmon, qui avait fui devant nous sur les bruyères de Cona, revient comme un torrent qui s'est grossi dans son cours; il épouvante nos collines des clameurs de ses guerriers. »

Ainsi parla Fingal. Nous entrâmes dans la baie de Carmona. Ossian monta sur la colline et frappa trois fois son bouclier. Le rocher de Morven en répéta les sons, et les biches s'enfuirent en bondissant.

A ma présence, les ennemis se troublèrent; leurs bataillons épars se rassemblent. Fier de ma jeunesse et de mes armes, je m'offrais à eux sur la hauteur, comme un nuage menaçant.

Morni[1] était assis sous un arbre près des eaux du Strumon. Ce héros, en cheveux blancs, la tête appuyée sur son bâton, racontait les combats de sa jeunesse. A ses côtés, le jeune Gaul, son fils, l'écoutait avidement; son âme s'enflammait au récit des exploits de son père. Souvent, dans les transports de son jeune courage, il se levait brusquement.

Le vieillard entendit résonner le bouclier d'Ossian. Il reconnaît le signal du combat; il tressaille et se lève. Ses cheveux blancs se partagent sur ses larges épaules; le souvenir de ses exploits passés a ranimé ses forces.

« Mon fils, dit-il au jeune Gaul, voilà le signal de la guerre; il annonce le retour de Fingal. Va dans mon palais de Strumon, va me chercher mes armes; choisis celles que mon père por-

1. Morni était le chef d'une tribu nombreuse du temps de Fingal et de Comhal, son père. Comhal fut tué dans un combat contre cette tribu qui s'était révoltée. Les exploits de Fingal la réduisirent bientôt sous son obéissance.

tait dans sa vieillesse; car je sens que mon bras commence à s'affaiblir. Et toi, mon fils, prends aussi ton armure et vole à ton premier combat. Tâche de continuer la gloire de tes pères : élance-toi dans le champ de bataille comme l'aigle dans les airs.

« Pourquoi mon fils craindrait-il de mourir? Que les braves tombent en combattant, ou que leur bouclier repousse les traits du trépas, la renommée voue leurs noms au respect des siècles à venir. Ne vois-tu pas, ô Gaul, combien ma vieillesse est honorée ? Lorsque Morni paraît, les jeunes guerriers vont au-devant de lui; ils le contemplent avec vénération, et le suivent des yeux dans un silence mêlé d'orgueil. C'est que jamais, ô mon fils, je n'ai fui le danger; mon glaive a triomphé parmi tous les combats : l'étranger disparaissait devant moi, et mon aspect renversait l'ennemi. »

Gaul revient chargé des armes de Morni. Le vieillard se couvre d'acier. Sa main affaiblie reprend cette lance que jadis il avait souvent trempée dans le sang ennemi. Il marche vers Fingal; son fils le suit : le roi de Morven ne put contenir sa joie à la vue de ce vénérable guerrier.

« Roi du Strumon, lui-dit-il, honneur à toi, qui donnes l'exemple à nos guerriers, malgré la faiblesse de l'âge ! Morni a brillé dans les combats comme le rayon du soleil levant, quand il disperse les nuages orageux du front de la colline, et qu'il rend le calme à nos riantes campagnes. Mais pourquoi ne point te reposer au terme de ta course? Tes exploits sont le sujet de nos chants; mon peuple te contemple et bénit ta vieillesse. Quitte cette lourde armure, généreux vieillard; c'est assez de Fingal pour chasser l'ennemi.

— Fils de Comhal, répond Morni, il est vrai que mon bras a perdu sa force. J'essaye de tirer du fourreau le glaive de ma jeunesse, mais il résiste à mes efforts. Je décoche ma lance, elle n'atteint point le but, et je sens mon bouclier peser sur mon bras glacé. Nous nous flétrissons, hélas ! comme l'herbe des collines, et notre vigueur nous abandonne sans retour.

« Mais, ô Fingal, j'ai un fils; je l'ai vu s'enflammer au récit de nos exploits. Il n'a point encore tiré l'épée contre l'ennemi; sa renommée n'a point encore commencé; mais je viens avec lui pour diriger son bras. Sa gloire est le flambeau qui éclairera mon âme à l'heure ténébreuse où je quitterai la

vie.... Ah ! puisse le nom de Morni être oublié des guerriers, et qu'en me voyant désormais, les héros disent seulement : *Regardez le père de Gaul !...*

— Roi du Strumon, reprit Fingal, Gaul combattra, mais à mes côtés ; mon bras protégera sa jeunesse. Va te reposer dans Selma, tu entendras bientôt parler de nos exploits. Va dire aux bardes de prendre leurs harpes et de chanter leurs hymnes, afin de réjouir les ombres de ceux qui vont périr dans le combat, et de remplir de joie l'âme de Morni.

« Toi, Ossian, tu as combattu plus d'une fois ; le sang des étrangers a coulé sur ta lance : Ossian, ne quitte point Gaul dans le combat ; surtout ne vous éloignez pas trop de Fingal, de peur que l'ennemi ne vous surprenne seuls, et que vous ne voyiez tous deux périr votre gloire naissante. »

Je vis Gaul couvert de son armure, et mon âme se confondit avec la sienne ; car le feu de la guerre brillait dans ses regards, en fixant l'ennemi. Nous nous dîmes en secret les paroles de l'amitié. Seuls derrière la forêt, nous fîmes jaillir ensemble les éclairs de nos glaives, et nous essayâmes la vigueur de nos bras sur le tronc des vieux chênes.

La nuit descendit sur Morven : Fingal s'assit devant le chêne brûlant, et Morni prit place à ses côtés. Ils s'entretenaient ensemble des temps passés et des actions de leurs ancêtres. Trois bardes auprès d'eux chantaient avec des harpes. Ullin, de sa voix puissante, dominait leurs accords.

Il chante le puissant Comhal. A ce nom, le front de Morni s'obscurcit. Son œil enflammé lance un regard terrible sur Ullin, et le barde cesse de chanter[1].

Fingal s'aperçut du trouble du vieillard, et lui dit avec douceur : « Roi du Strumon, pourquoi cet air sombre ? Que le passé s'efface de notre mémoire. Nos pères se sont livré de terribles combats, mais nous sommes assis l'un de près de l'autre aux fêtes de l'amitié. Abjurant de tristes rivalités, nous avons tourné nos armes contre l'ennemi commun ; il a fui devant nous. Oublions donc, vaillant roi du Strumon, les querelles sanglantes de nos pères.

1. Le barde Ullin venait de choisir un sujet dangereux ; Morni craignait qu'en chantant les exploits de Comhal, le barde ne réveillât dans l'âme de Fingal le souvenir de leurs anciennes querelles.

— Roi de Morven, répliqua Morni, je me souviens toujours avec plaisir de ton père. Comhal était terrible dans le combat; mes yeux se remplirent de larmes, quand je le vis tomber à mes côtés. Le brave périt, ô Fingal ! et le lâche vieillit sur ses collines. Que de héros j'ai vus disparaître dans le cours de ma vie ! J'ai cependant bravé comme eux tous les dangers, et je n'ai jamais évité le combat.

« Fingal, la nuit nous couvre de ses voiles; ordonne le repos à tes guerriers, afin qu'au retour de la lumière ils se lèvent, pleins de force et de courage, pour aller combattre le vaillant Lathmon.

— J'entends le bruit de son armée; Ossian, et toi, Gaul, vous êtes légers à la course; montez sur cette colline couverte d'arbres; observez les ennemis de Fingal. Mais n'approchez pas trop, vos pères ne seraient point là pour vous couvrir de leurs boucliers. Ne vous exposez pas tous deux à perdre votre gloire : la valeur de la jeunesse peut s'égarer. »

Nous obéîmes avec joie aux ordres du vieux chef. Nous partons couverts de nos armes. Déjà nous avons atteint les bois de la colline. Le ciel était resplendissant d'étoiles : les météores qui présagent la mort des héros volaient sur la plaine, et le bruit lointain de l'armée ennemie frappait notre oreille.

Ce fut alors que le fils de Morni, emporté par son bouillant courage, la main sur son glaive à demi tiré du fourreau, me dit :

« Fils de Fingal, pourquoi sens-je brûler mon âme ? Pourquoi mon cœur bat-il avec violence ? Mes pas sont mal assurés, et ma main tremble sur mon glaive. Quand je tourne les yeux vers l'ennemi, il me semble que mon âme s'élance au-devant de moi, pour écraser leurs troupes endormies. Ossian, est-ce que le cœur du brave tremble ainsi dans le combat ?... Ah ! quelle joie pour mon père, si nous fondions sur l'ennemi ! Notre renommée grandirait dans les hymnes des bardes, et les plus braves nous verraient marcher leurs égaux.

— Fils de Morni, lui répondis-je, mon âme se plaît comme la tienne au milieu des combats. J'aime l'aspect d'un champ de bataille et j'espère comme toi vivre un jour dans le souvenir des bardes. Mais si l'ennemi avait l'avantage, oserais-

je, sans toi, reparaître en face de mon père?... Les yeux de Fingal, terribles dans sa colère, lancent les feux de la mort. Non, je ne m'offrirais point seul à ses regards indignés; Ossian doit mourir ou vaincre à tes côtés. Mais est-il, d'ailleurs, quelque gloire pour les vaincus? Ils passent comme l'ombre.... Ossian ne passera pas ainsi, ses exploits égaleront ceux de ses aïeux. Viens, Gaul, fondons le glaive en main parmi la mêlée. Si tu reviens seul du combat, va dans les murs de Selma. Dis à la belle Evir-Allin que je suis tombé glorieusement. Porte-lui ce glaive. Dis-lui de le donner à mon fils Oscar, dès que ses mains d'enfant pourront en essayer le poids.

— Retourner à Selma quand Ossian ne serait plus! dit Gaul en soupirant. Eh! que dirait mon père? Que dirait Fingal? Les lâches détourneraient de moi leur vue avec mépris et diraient: « Voyez Gaul, qu'on appelait le vaillant; il a laissé « son ami sans vengeance sur le champ de la mort! » Non, Selma ne me verra revenir qu'étincelant de gloire. Ossian, mon ami, mon frère d'armes, mon père m'a souvent raconté les exploits des héros, et je ne sais nulle renommée que je ne veuille égaler.

— Fils de Morni, répliquai-je en m'avançant le premier sur la colline, nos pères béniront notre souvenir en pleurant notre mort, et, si leurs cœurs nous regrettent, leur orgueil nagera dans la joie. Ils diront: « Nos enfants ne sont point tombés « comme l'herbe stérile des vallons; ils ont semé la mort au- « tour d'eux! » Mais pourquoi nous occuper du tombeau? Le glaive protége le brave; la mort ne frappe bien souvent que le lâche dans sa fuite, et son nom périt avec lui. »

A ces mots, nous volons d'une course égale à travers les ténèbres de la nuit. Un torrent tournait autour de l'armée ennemie, entre des arbres dont l'écho répétait son murmure. Nous arrivons sur ses bords et nous trouvons les guerriers endormis, leurs feux éteints, leurs gardes éloignées; je m'appuyais déjà sur ma lance pour franchir le torrent, quand Gaul, me prenant par la main, m'adresse ces généreuses paroles:

« Quoi! le fils de Fingal voudrait-il égorger des hommes endormis? Voudrait-il imiter ces esprits malfaisants qui déracinent en secret les jeunes arbres au milieu de la nuit? Ce

n'est pas ainsi que Fingal a immortalisé son nom. Ce n'est pas pour de tels exploits que la gloire a couronné les cheveux blancs de Morni. Frappe, Ossian, frappe à coups redoublés le bouclier des combats ! Que tous ces ennemis se réveillent, qu'ils viennent attaquer Gaul ; c'est sa première bataille, il veut essayer en héros la force de son bras. »

Ce noble discours me fit verser des larmes de joie.

« Oui, fils de Morni, l'ennemi viendra te combattre en face. Ta gloire aura pour témoin la clarté des cieux. Mais ne te laisse pas emporter trop loin, ô mon ami ! Que les éclairs de ton glaive étincellent toujours aux côtés d'Ossian; restons unis dans la mêlée, et que nos bras frappent les mêmes coups !

« Gaul, vois-tu ce rocher dont les flancs obscurs réfléchissent à peine la lueur des étoiles? Si nous n'avons pas l'avantage, appuyons-nous contre ce rocher, et faisons face à l'ennemi : il craindra d'approcher de nos lances, car la mort est dans nos mains. »

Je frappai trois fois mon bouclier : l'ennemi tressaille et se lève; la mêlée s'engage; les guerriers fuient en foule au travers des bruyères, comme si Fingal lui-même les poursuivait; la force et le courage les abandonnent. Le bruit de leur déroute ressemble au mugissement de la flamme qui parcourt et dévore les forêts.

Il fallait voir alors comme la lance de Gaul, comme son glaive frappaient. Cremor tombe, et Lech avec lui. Duntalmo se débat dans son sang; l'acier traverse le flanc de Crotha au moment où il se relevait sur sa lance : le sang coule de sa blessure, et jaillit sur les tisons à demi éteints du chêne embrasé.

Catmin, pressé par le héros, monte précipitamment sur un arbre desséché ; mais la lance l'atteint par derrière, il pousse un cri aigu et tombe, entraînant dans sa chute la mousse et les branches mortes, qui pleuvent sur les armes de Gaul.

Tels furent tes exploits, vaillant fils de Morni, dans ta première bataille; et toi, dernier rejeton de la race de Fingal, ton glaive ne dormit pas à ton côté.

Ossian s'élance, et les ennemis tombent sous son fer, comme la tige des chardons sauvages sous les coups d'une troupe d'enfants joyeux qui traversent la bruyère en sifflant.

L'aube apparaît, les ruisseaux brillent en courant dans la

plaine. Les ennemis se retirent en désordre sur une colline. Lathmon écume de rage. Ses yeux enflammés sont baissés vers la terre. Il garde dans sa douleur un farouche silence, il frappe souvent sur son bouclier, et ses pas sont inégaux et pressés.

Je l'aperçus dans l'éloignement, et je dis au fils de Morni : « Héros du Strumon, vois-tu les ennemis? Furieux de leur défaite, ils vont se rallier sur cette colline. Retirons-nous vers Fingal; qu'il se montre, et nos ennemis seront foudroyés. Viens, jeune guerrier, notre gloire est sans tache. Fingal et Morni nous reverront avec joie; mais retirons-nous : Lathmon descend déjà la colline.

— Retirons-nous lentement, afin que l'ennemi trop nombreux ne dise pas avec un sourire insultant : « Voyez ces hé-« ros nocturnes! ils sont comme les fantômes : terribles dans « les ténèbres, ils s'évanouissent au premier rayon du jour! » Ossian, prends le bouclier de Gormar, que tu as terrassé : les héros qui nous ont donné le jour verront avec joie la valeur de leurs enfants. »

Comme nous parlions ainsi, Sulmath s'approcha de Lathmon; Sulmath, chef de Dutha, sur les bords du noir torrent de Duvranna[1].

« Lathmon, lui dit-il, pourquoi ne pas fondre sur eux à la tête de mille guerriers? pourquoi ne pas les envelopper de toute ton armée, avant qu'ils aient le temps de fuir? L'aube naissante se réfléchit sur leurs armes, et nous les voyons se retirer devant nous tranquillement....

— Guerrier peu généreux, répond Lathmon, tu veux que je fasse descendre mon armée! ils ne sont que deux, et je ferais briller mille glaives contre cette poignée d'hommes? Non! jamais! Nuath, mon père, pleurerait dans son palais la perte de sa gloire : il détournerait de moi ses regards indignés, si j'osais approcher de lui. Sulmath, va trouver plutôt ces guerriers; j'aperçois le superbe Ossian, sa gloire le rend digne de se mesurer avec moi. Dis-lui que Lathmon lui propose le combat. »

Sulmath vint à nous; j'acceptai avec joie le défi de Lathmon. Je posai mon bouclier sur mon bras, et Gaul plaça dans

1. On nomme encore aujourd'hui Duvran une rivière d'Écosse qui a son embouchure à Banf.

ma main le glaive de Morni. Nous descendîmes au bord du torrent. Lathmon s'avança couvert de ses armes brillantes, et son armée roulait derrière lui comme un amas de nuages.

« Fils de Fingal, me dit-il, ta gloire s'est accrue de nos désastres. Quelle foule de guerriers je vois ici terrassés de ta main! Lève maintenant ta lance contre moi, étends Lathmon mourant au milieu de son peuple, ou meurs toi-même! Il ne sera jamais dit que les guerriers de Lathmon aient péri sous ses yeux, et que son glaive soit resté oisif à son côté. Les beaux yeux de Cutha[1] s'éteindraient dans les larmes; elle rougirait de sa douleur dans mes vallons solitaires.

— Et jamais il ne sera dit, m'écriai-je, que le fils de Fingal ait fui; non, jamais, eût-il déjà un pied dans le tombeau, Ossian ne reculera devant un ennemi à vaincre! Une voix intérieure lui crierait : « Quoi! le barde de Selma craint la mort « des héros! » Non, guerrier, je ne crains point la mort, et les combats font mes délices! »

Lathmon, furieux, brandit sa lance et perce mon bouclier; je sentis sur mon flanc la fraîcheur de l'acier. Je tire aussitôt le glaive de Morni. Je coupe en deux la lance de mon adversaire; son fer brillant vole sur la bruyère.

Lathmon, brûlant de rage, se couvre de son bouclier; sa voix rugit, et je ne vois plus que ses yeux sombres étinceler au-dessus de ce rempart d'airain. Mais ma lance en traverse d'un coup les bosses éclatantes, et va s'enfoncer derrière lui dans le tronc d'un chêne; le bouclier reste suspendu au bout de la lance tremblante.

Cependant Lathmon ne se lassait pas de combattre; Gaul voulut prévenir la chute du héros désarmé; il étendit son bouclier au moment où mon glaive tombait comme un trait de feu sur mon adversaire.

Lathmon regarde le fils de Morni; cette générosité le touche, il ne peut retenir ses larmes, et, jetant sur la terre le tronçon de sa lance : « Pourquoi, nous dit-il, pourquoi Lathmon combattrait-il davantage les premiers des mortels? Vos âmes sont des rayons du ciel; vos glaives sont des flammes dévorantes. Qui peut égaler la gloire de ces héros, dont la jeunesse s'illustre déjà par de si grandes actions? Ah! que n'êtes-vous

1. Femme de Lathmon.

dans le palais de mon père? il ne dirait pas que son fils cède la victoire à de faibles guerriers! »

Mais quel est celui qui s'avance vers nous? Les coteaux frémissent au bruit de sa marche; un essaim d'esprits aériens voltigent au milieu des éclairs qui jaillissent de ses armes : ce sont les esprits tutélaires[1] des guerriers qui doivent tomber sous les coups du roi de Morven. Le bonheur te sourit, ô Fingal! Tes enfants hériteront de ta gloire; ils te devancent, et reviennent à toi triomphants.

Fingal s'approche, son air est plein de majesté; les exploits de son fils ont charmé son orgueil. La joie éclate aussi sur le visage de Morni; les yeux du vieillard se voilent de douces larmes. Nous allons tous ensemble au palais de Selma, prendre place au festin de la paix.

Les filles de Morven viennent à nous en chantant; la douce et timide Evir-Allin[2] les accompagne; sa chevelure noire tombe à flots sur son cou d'albâtre. Elle tourne en secret les yeux sur Ossian. Sa main légère touche la harpe, et nous applaudissons tous à la fille de Branno.

Fingal se lève et parle à Lathmon. A chaque mouvement de son bras, le glaive de Trenmor tremble à son côté.

« Fils de Nuath, pourquoi viens-tu chercher la renommée dans Morven? Nous ne sommes pas de la race des faibles, et nos glaives sont teints du sang des braves. Avons-nous jamais porté la guerre dans ta patrie?

« Fingal ne se plaît point dans les combats, quoiqu'il sente la force de son bras. Ma gloire monte sur la ruine des téméraires qui m'outragent, et ma foudre tombe sur tout ce qui me résiste. Quand le combat s'engage, les tombeaux des guerriers s'élèvent de toutes parts!

« O mes ancêtres! bientôt je resterai seul, mais couvert d'une gloire immortelle; mon départ de la vie laissera derrière moi une trace de lumière. Retire-toi, Lathmon; retourne en paix dans ton pays, ou va porter la guerre dans d'autres contrées. La race de Morven est renommée dans les combats; malheur aux ennemis de Fingal! »

1. Les Calédoniens croyaient que chaque homme avait son esprit tutélaire. — 2. Evir-Allin, épouse d'Ossian.

L'ENLÈVEMENT

D'OITHONA.

Lathmon, vaincu par Fingal, se retira dans son pays. Gaul l'y accompagna. Nuath, père de Lathmon, reçut magnifiquement le héros calédonien, et lui offrit en mariage sa fille Oithona. Le jour de cette union était déjà fixé, lorsque Fingal rappela Gaul auprès de lui, pour l'accompagner dans une guerre contre les Bretons. Avant de partir, Gaul promit à Oithona que, s'il survivait à cette expédition, il reviendrait l'épouser, et il fixa même le jour de son retour. De son côté, Lathmon suivit son père à la guerre, et Oithona resta seule au palais de Dunlathmon. Duromat, souverain de l'île d'Uthal[1], dont la fille de Nuath avait méprisé l'amour, profita de l'isolement d'Oithona pour l'enlever et la conduire dans l'île déserte de Tromathon, où il la cacha dans une caverne.

Le poëme commence au moment où Gaul revient à Dunlathmon, et n'y trouve plus Oithona.

Les ténèbres enveloppent le palais désert de Dunlathmon : la lune à demi voilée se penche derrière la colline. On dirait qu'elle semble détourner ses regards, et qu'elle prévoit la tristesse qui va régner dans ces murs.

Le fils de Morni court, à pas pressés, dans la plaine; mais quel silence dans l'asile de sa bien-aimée ! Cette nuit est sans étoiles ; c'est l'heure où le crime veille et cache les cris de ses victimes dans le bruit lointain des torrents.

« Où donc es-tu, belle Oithona ? Lathmon, ton frère, t'a quittée pour aller combattre ; mais tu m'avais promis de demeurer dans le palais de ton père, tu m'avais promis d'y attendre le retour du fils de Morni : j'avais vu à mon départ tes belles joues se mouiller de larmes, et ton sein se gonfler de soupirs ! Pourquoi ne viens-tu pas au-devant de ton bien-aimé, en mêlant tes chants joyeux aux accords de la harpe ? »

Ainsi gémissait Gaul, en approchant des tours de Dunlathmon. Les portes étaient ouvertes : aucune lueur n'éclairait le palais : les vents impétueux mugissaient dans les salles; les arbres avaient jonché le seuil de leurs feuilles, et l'on n'entendait au dehors que les murmures de la nuit.

1. C'est probablement l'ancien nom d'une des îles Orcades.

Triste et rêveur, le fils de Morni s'assied sur une pierre. Son âme s'inquiète; il songe au sort de sa bien-aimée; il ne sait de quel côté tourner ses pas. Morlo, qui l'avait accompagné, s'était arrêté à quelque distance : témoin de la douleur profonde de son ami, il n'osait lui parler.

Le sommeil descend sur les deux héros, et avec lui les visions de la nuit. Oithona apparaît au fils de Morni. Sa noire chevelure flottait en désordre, ses yeux charmants étaient baignés de pleurs, le sang coulait sur son bras de neige, sa robe cachait à demi la plaie de son beau sein :

« Il dort, le fils de Morni, lui que mes yeux contemplaient avec tant d'amour ! Gaul repose sur ce rocher, loin de celle qu'il a délaissée ! Une vaste mer environne l'île de Tromathon; là, je suis assise dans les pleurs au fond d'une sombre caverne, et je n'y suis pas seule, ô Morni : l'affreux Duromath y est avec moi. Il me menace de toutes les fureurs de l'amour : que peut faire contre lui la malheureuse Oithona ? »

Une rafale de vent courbe tout à coup la cime des chênes, et la vision s'évanouit. Gaul s'éveille en sursaut, saisit sa lance, et se lève avec furie; il tourne sans cesse ses yeux vers l'Orient et maudit la lenteur du jour.

Enfin l'aurore paraît : il déploie ses voiles; les vents soufflent, et son vaisseau bondit sur l'abîme. Le troisième jour, l'île de Tromathon sort à ses yeux du sein de l'Océan : elle semble un bouclier bleuâtre au milieu des eaux, et la vague blanchissante mugit contre ses rochers.

La triste Oithona pleurait sur le rivage, les yeux attachés sur les flots. Quand elle aperçut Gaul, armé pour la venger, elle tressaillit de pudeur et détourna la vue. Elle penche son visage vers la terre ; la honte rougit ses pâles joues, et de ses bras tremblants elle couvre son beau sein. Trois fois elle veut fuir, mais trois fois ses genoux chancelants se dérobent sous elle.

« Oithona, crie le fils de Morni, pourquoi veux-tu me fuir ? La mort est-elle dans mes yeux, ou la haine dans mon cœur ? Doux rayon de l'aurore, qui viens m'éclairer sur cette terre inconnue, pourquoi la tristesse, à ma vue, trouble-t-elle ton âme ? Où est ton ravisseur ? J'ai soif de le rencontrer; mon glaive impatient de le punir frémit à mon côté. Parle, ô fille de Nuath, réponds-moi; ne vois-tu point mes larmes ? Ne crois-tu pas à mon dévouement ?

— Noble héros, répondit-elle en soupirant, pourquoi viens-tu à travers les mers chercher la malheureuse Oithona? Que n'ai-je pu mourir ignorée, et passer comme la fleur qui naît et se fane inconnue sur le rocher! Pourquoi viens-tu recevoir mon dernier soupir? J'expire au matin de ma vie, et mon nom sera bientôt oublié, ou on ne le prononcera qu'avec douleur, et mon père versera des pleurs inutiles. Toi aussi, fils de Morni, tu déploreras la perte d'Oithona; mais elle dormira dans la tombe et n'entendra plus la voix et les gémissements de celui qu'elle aimait. Ah! pourquoi es-tu venu dans cette île funeste?

— Fille de Nuath, je viens chercher ton ennemi, te délivrer ou périr.... Si je succombe, élève mon tombeau sur ce rocher, et, quand tu verras quelque vaisseau bondissant sur les flots, appelle à grands cris les fils de l'Océan, appelle-les, et donne-leur ce glaive : qu'ils le portent au généreux Morni, afin que ce vieillard cesse de tourner ses regards vers le désert, dans l'espérance de voir revenir son fils.

— Et tu crois, répliqua Oithona avec un profond soupir, tu crois que je vivrai dans cette île odieuse, quand le fils de Morni ne sera plus! Mon cœur n'est pas formé de ce rocher; mon âme n'est pas insensible comme cette mer, qui soulève ses vagues à tous les vents et roule les mêmes eaux dans le calme ou dans la tempête. Le même coup qui te renversera m'étendra dans la tombe. Fils de Morni, nous mourrons ensemble : oui, le trépas m'est cher, et la tombe me sera douce auprès de toi. Ile fatale, jamais je ne quitterai tes rochers!...

« Lathmon venait de partir pour la guerre : il allait combattre à côté de mon père sur les rochers de Dutormo. La nuit vint. J'étais assise dans mon palais, à la clarté d'un chêne embrasé. Les vents sifflaient comme la voix grêle des fantômes dans la cime des arbres : j'entends tout à coup des armes retentir; je tressaille de joie : je croyais que c'était Gaul revenu du pays de Morven. Hélas! c'était le farouche Duromath; il entre les yeux étincelants, son glaive encore fumant du sang de mes amis : le cruel avait massacré tous ceux qui pouvaient défendre la pauvre Oithona.

« Que pouvais-je faire? Mon faible bras ne pouvait lutter contre mon ravisseur : il me saisit et, sourd à mes cris, il m'entraîne éplorée sur son vaisseau. Il craignait le retour du

brave Lathmon, du frère de la triste Oithona; mais regarde, c'est lui, le voilà, notre ennemi, qui fend les flots de l'Océan : il vient environné de ses guerriers! Qu'ils sont nombreux! Fils de Morni, où porteras-tu tes pas?

— Au combat! crie le héros en tirant son glaive. Je n'ai jamais fui, et je commencerais à connaître la peur, quand les ennemis s'avancent! Retire-toi, Oithona, sous l'abri de cette caverne, jusqu'à la fin du combat.

« Morlo, apporte les arcs de nos aïeux, et le carquois de mon père : que les trois guerriers qui nous accompagnent décochent les flèches, et nous, combattons avec la lance. Quelle foule de guerriers sur le rocher! C'est une armée entière; mais nos âmes ne faibliront point! »

Oithona s'est réfugiée dans sa caverne : une lueur d'espoir luit au milieu du trouble de son âme, comme l'éclair trace un sillon de feu sur le nuage orageux; son cœur en secret vient de former un noble projet; son œil devenu farouche n'a plus de larmes.

A l'aspect du fils de Morni, Duromath s'avançait à pas lents. Le mépris contractait son visage redouté; le sourire de l'insulte était sur ses lèvres; son œil fauve étincelait sous l'épaisseur de ses sourcils rougeâtres.

« D'où viennent ces étrangers? dit-il. Est-ce un naufrage qui vous a poussés sur les rochers de Tromathon, ou venez-vous me ravir la belle Oithona? Malheur, malheur à ceux que rencontre le bras de Duromath!... Moi, je n'épargne pas le faible: j'aime à me baigner dans le sang de l'étranger! Oithona est dans mon ciel un astre solitaire. Je jouis seul de sa beauté. Faible guerrier, prétendrais-tu troubler ma possession? Et si tu l'oses, espères-tu jamais revoir le palais de tes pères?

— Tu ne reconnais donc pas le fils de Morni? lui cria Gaul en brandissant ses armes. As-tu donc oublié le jour où tu fuyais lâchement devant moi, quand mon glaive fauchait l'armée de Lathmon sur les collines de Morven? Duromath, tu me parles avec insolence, parce que tu sens tes guerriers debout derrière toi; mais crois-tu que leur nombre m'intimide? Je ne suis pas de la race des lâches! »

A ces mots, il s'élance rapide comme la foudre. Duromath surpris cherche un abri parmi ses guerriers; mais Gaul l'atteint de sa lance, lui perce le flanc, et, d'un coup de son large

glaive, tranche sa tête, dont le regard mourant le menace encore.

Trois fois le fils de Morni saisit par les cheveux et secoue cette tête sanglante. Les guerriers de Duromath fuient éperdus : les flèches de Morven font pleuvoir sur eux la mort, ils tombent comme des cerfs sous l'épieu des chasseurs. Le reste des fuyards regagne les vaisseaux et disparaît sur les mers.

Gaul court aussitôt à la caverne d'Oithona ; il aperçoit un jeune homme appuyé contre un rocher. Une flèche était enfoncée dans son sein, et ses yeux éteints roulaient encore sous son casque. Le cœur de Morni frémit de pitié; il s'approche, et dit au jeune guerrier ces mots pleins de douceur :

« Pauvre enfant, la main de Gaul pourrait-elle te guérir? Je connais les plantes de la montagne, je sais les choisir aux bords des torrents solitaires. Souvent ma main ferma la blessure des héros, et leur voix reconnaissante a béni le fils de Morni. Quel pays habitaient tes aïeux? Sans doute ils furent illustres, jeune infortuné! Quel deuil dans ta patrie! Tu péris à la fleur de tes ans!

— Oui, répondit l'inconnu, mes parents sont illustres ; mais ils ne pleureront point ma mort, car ma gloire s'est évanouie comme la vapeur du matin. Un palais s'élève sur les bords de Duvranna, et voit ses tours couvertes de mousse réfléchies dans les eaux du torrent. Il est dominé par un rocher chargé de sapins antiques : tu peux le voir dans ce lointain ; c'est là que mon frère habite, il est renommé dans les combats : remets-lui ce casque brillant. »

Le casque tombe des mains de Gaul à la vue d'Oithona. Blessée et mourante, elle avait pris dans la caverne l'armure d'un jeune guerrier, pour aller chercher la mort au milieu des combattants : elle ouvre à peine ses yeux appesantis ; le sang coule encore de sa blessure.

« Fils de Morni, murmure-t-elle encore, prépare ma tombe ; le sommeil de la mort s'empare de mon âme, et mes yeux se couvrent d'un nuage. Ah ! que n'ai-je pu rester à Duvranna! J'aurais joui de ma gloire ; mes jours auraient coulé dans la joie, et mes jeunes compagnes auraient béni mes pas. Mais, hélas! mon bien-aimé, je péris à la fleur de l'âge, et mon père, dans son palais désert, rougira de sa fille, entraînée vivante par un lâche ravisseur! »

Sa voix s'éteint. La jeune vierge s'affaisse, pâle et sans vie, sur le rocher de Tromathon. Le héros désolé creusa de ses mains son tombeau. Puis il revint dans sa patrie ; mais sa mélancolie profonde attristait toutes les âmes.

Je pris la harpe, et je chantai les louanges d'Oïthona : la joie reparut comme une lueur fugitive sur le visage de Gaul ; mais il soupirait souvent au milieu des fêtes de ses amis. Ainsi, quand l'orage a cessé, les vents épuisés troublent encore par intervalles le silence des airs.

LA

GUERRE DE CROMA.

Malvina pleure la mort d'Oscar, son époux. Ossian, pour charmer ses tristesses, lui raconte la délivrance de Croma, ville d'Irlande.

Crothar, roi de Croma, était vieux et aveugle; Fovar-Gormo, son fils, était trop jeune pour soutenir la guerre. Rothmar, chef de Tromlo, pays voisin, crut l'occasion favorable pour s'emparer de Croma : Crothar envoya demander du secours à Fingal, roi de Morven. Celui-ci chargea son fils Ossian de cette expédition; mais, avant l'arrivée des Écossais, Fovar-Gormo, malgré sa jeunesse, ose attaquer Rothmar. Il perd la vie dans le combat, et voit, en mourant, la déroute entière de son armée. Ossian arrive, recommence la guerre, combat Rothmar, le tue, et délivre Croma de tous ses ennemis.

MALVINA.

Est-ce ta voix, ô bien-aimé, que je viens d'ouïr? Rarement ton ombre vient caresser mon sommeil. Ouvrez vos palais aériens, pères du puissant Toscar[1]. Ouvrez leurs portes de nuages; Malvina est prête à vous rejoindre! une voix me l'a annoncé dans mes songes, et je sens que mon âme est prête à prendre son vol.

O vents, pourquoi avez-vous quitté les flots du lac? Vos ailes ont agité la cime de ces arbres, et le bruit a fait évanouir la vision. Mais Malvina a vu celui qu'elle aimait; son ombre mélancolique flottait sur les vents : ce rayon de soleil dorait les franges de son voile funèbre, qui brillait comme l'or de l'étranger. Oui, c'était la voix de mon unique aimé. Rarement son ombre vient me visiter dans mes songes! Et pourtant je l'ai reconnu.

Fils d'Ossian, cher Oscar, tu vis dans le cœur de Malvina : mes soupirs se lèvent avec l'aurore, et mes larmes descendent avec la rosée de la nuit. Cher objet de mes amours, je fleurissais en ta présence comme un jeune arbrisseau; mais ta mort, comme un vent brûlant, a flétri ma jeunesse.

Ma tête s'est penchée : le printemps est revenu avec ses rosées bienfaisantes, mais je n'ai point refleuri. Mes jeunes com-

1. Malvina était fille de Toscar.

pagnes me voyaient dans un morne silence au milieu de ma demeure : elles touchaient la harpe pour rappeler la joie dans mon âme ; mais les larmes coulaient toujours sur les joues de Malvina.

En voyant ma tristesse profonde, les vierges me disaient : « Pourquoi persévérer dans ta douleur, ô la plus belle des filles de Lutha ? Ton bien-aimé était-il donc à tes yeux plus beau que le premier reflet du matin ? »

OSSIAN.

O ma fille, ta voix charme mon oreille : tu as, sans doute, entendu dans tes songes les chants des bardes décédés, lorsque le sommeil descendait sur tes yeux au doux murmure du Moruth ; tu as entendu leurs concerts dans un beau jour, au retour de la chasse, et tu répètes leurs chants mélodieux. Tes accents, ô Malvina, sont suaves comme ceux des esprits du ciel ; mais ils attristent l'âme.

Il est un charme dans la tristesse, lorsqu'elle est tendre et que le cœur est en paix ; mais le chagrin, ô Malvina, consume l'homme, et ses jours s'éteignent bientôt dans les larmes : il tombe comme la fleur que la nuit a couverte de rosée, et que le soleil du midi vient brûler de ses rayons. Ma fille, prête l'oreille aux chants du vieil Ossian ; laisse-le se rappeler auprès de toi les actions de sa jeunesse !...

Fingal m'ordonna un jour de déployer mes voiles. J'obéis.... J'arrive et j'entre dans la baie de Croma, au riant pays d'Inisfail. On voit s'élever sur la côte les tours antiques du palais de Crothar. Ce héros, dans sa jeunesse, avait acquis une grande renommée ; mais aujourd'hui les années accablaient sa vaillance. Rothmar l'assiégeait dans son palais.

Fingal, irrité de sa perfidie, envoya son fils Ossian secourir le compagnon de sa jeunesse et combattre Rothmar. Je députe un barde, qui me devance : j'arrive sur ses pas au palais de Crothar.

L'illustre vieillard était assis au milieu des armes de ses pères. Ses yeux ne voyaient plus ; ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules ; un bâton de houx soutenait son corps voûté, et sa voix cassée murmurait tout bas les chants des siècles antiques. Le bruit de nos armes frappe son oreille ; il se lève avec effort, étend sa main tremblante, me touche, et bénit le fils de Fingal.

« Ossian, me dit-il, mes forces sont évanouies. Que ne puis-je lever ce glaive, comme au jour où je combattais près de ton père à Strutha! Ton père était le premier des mortels; mais Crothar n'était pas non plus sans gloire. Le roi de Morven loua mon courage et plaça sur mon bras le bouclier de Calthar, qu'il avait tué dans la guerre. Ne le vois-tu pas suspendu à cette voûte? Hélas! mes yeux ne peuvent plus le voir. Ossian, as-tu la force de ton père? Laisse-moi toucher ton bras. »

J'obéis à son désir; ses mains tremblantes touchent mon bras : il soupire ; il pleure :

« Mon fils, me dit-il, tu es moins robuste que le roi de Morven; mais qui pourrait égaler la puissance de ce héros? Guerriers de Croma, qu'on prépare ma fête; que nos bardes chantent. Amis, c'est un héros de la race de Fingal qui visite aujourd'hui mon palais! »

Le festin s'apprête. Les harpes résonnent. La joie règne dans les palais; mais cette joie bruyante déguise à peine la douleur qui habite au fond des cœurs. C'est le faible et pâle rayon de la lune qui effleure un nuage épais, sans le pénétrer.

Les chants cessent. Le roi de Croma élève la voix : il me parle sans verser une larme ; mais ses sanglots interrompent cent fois ses paroles.

« Fils de Fingal, ne remarques-tu pas la tristesse qui règne dans mon palais? Je n'étais pas triste dans mes fêtes, quand mes guerriers vivaient! Je me réjouissais avec les étrangers, quand mon fils était près de moi; mais il a disparu comme un météore qui s'éteint sans laisser derrière lui nulle trace de lumière. Il est mort, ce jeune héros, en combattant pour son père!

« Le chef de Tromlo, Rothmar, avait appris que j'étais aveugle, et que mon bras affaibli ne portait plus le glaive. Son ambition s'éveille, il vient à Croma, mes guerriers surpris tombent sous ses coups.

« Indigné, je prends mes armes; mais faible, mais privé de la vue, que pouvait Crothar contre ses ennemis? Mes pas erraient au hasard, je rugissais de douleur autour de mon palais. Je rappelais par de vains désirs les jours heureux de ma jeunesse, ces jours où je combattais, où je triomphais à travers la mêlée.

« Mon fils[1] revint de la chasse : son bras, trop jeune encore, n'avait point brandi le glaive dans le combat ; mais son cœur était magnanime, et le feu de la valeur éclatait dans ses yeux. Il vit le trouble et les pas chancelants de son père ; je l'entendis soupirer.

« Mon père, me dit-il, est-ce ma faiblesse qui t'afflige ? Gé-
« mis-tu de n'avoir point de fils qui puisse te défendre ? Mon
« père, je commence à sentir la force de mon bras. Déjà j'ai
« tiré le glaive en secret, je sais bander l'arc et décocher la
« flèche. Permets que j'aille attaquer tes ennemis ; permets-
« le-moi, ô mon père, je sens brûler mon cœur !

« — Oui, tu les combattras, lui répondis-je ; va, mon fils !
« mais que les autres guerriers marchent devant toi, afin que,
« si mes yeux ne peuvent te voir revenir vainqueur, je puisse
« du moins entendre ta marche triomphante ! »

« Il part, il combat, il meurt. L'odieux Rothmar s'avance vers mon palais : le meurtrier de mon fils approche à la tête de son armée !

— Ce n'est pas ici le temps, dis-je alors à Crothar, de remplir la coupe de la joie. »

A ces mots, je prends ma lance ; mes guerriers virent mes yeux flamboyer de colère et se levèrent autour de moi. Nous marchâmes toute la nuit sur la colline.

Au retour de la lumière, une vallée étroite et couverte de verdure se découvre devant nous. Sur les bords du ruisseau qui l'arrose, nous reconnaissons les guerriers de Rothmar à l'éclat de leurs armes. Notre attaque les surprend, les disperse : ils fuient ; Rothmar périt de ma main.

Le soleil n'était pas encore descendu vers le couchant, lorsque je revins présenter à Crothar les armes de son ennemi. Le vieillard voulut les toucher de ses mains, et la joie du triomphe éclaira son visage.

Les guerriers se rassemblent dans le palais ; la fête recommence ; la coupe de la victoire est vidée à la ronde ; cinq bardes s'avancent et chantent tour à tour les louanges d'Ossian : tout le feu de leur âme passait dans leurs chants, et dix harpes accompagnaient leurs voix.

Le retour de la paix répandait l'allégresse dans Croma. La

1. Fovar-Gormo, fils de Crothar.

nuit descendit sans troubler cette douce sécurité, et l'on vit sans alarmes renaître l'aurore. Nul ennemi ne fit briller sa lance dans les ténèbres. Tout le pays était dans la joie : Rothmar gisait sur le champ de la mort.

J'élevai ma voix pour chanter le fils de Crothar, tandis qu'on le portait à sa dernière demeure. Son père était présent : on ne l'entendit point soupirer ; sa main cherchait la blessure de son fils : il la trouve au cœur. Une joie fière anime son visage ; il vient à moi et me dit :

« Félicite-moi, Ossian, car mon fils n'est pas tombé sans gloire. Sa jeune valeur a rencontré la mort, mais en face. Heureux ceux qui meurent dans leur jeunesse, quand tout retentit du bruit de leur nom !

« L'homme faible et lâche ne les verra point vieillir dans leur demeure ; il n'insultera point par un sourire à leur caducité. Leur mémoire est célébrée dans leurs chants, et les larmes des jeunes filles coulent pour eux !

« Mais les vieillards déclinent par degrés, et voient la renommée de leur jeunesse se perdre dans l'oubli ; ils tombent dans le secret, et souvent ils n'ont plus de fils pour les pleurer. L'indifférence conduit leurs funérailles, et la pierre qui doit conserver leurs noms est posée sans larmes !

« Heureux ceux qui meurent dans leur jeunesse, environnés de toute leur gloire ! »

NINA DE BERRATHON.

Fingal, dans son voyage de Loclin, où il avait été appelé par Starno, père d'Agandecca (voy. *Fingal*, chant III), relâche à Berrathon, petite île de la Scandinavie. Reçu splendidement par Larmor, chef de cette contrée, il lui jura une amitié éternelle, et lui en donna bientôt une preuve éclatante.

Larmor fut détrôné et jeté en prison par Uthal, son propre fils. Fingal envoya aussitôt Ossian et Toscar, père de Malvina, pour briser les fers de Lamor. Uthal était d'une beauté rare; Nina-Thoma, fille de Tor-Thoma, prince voisin de Berrathon, en devint éprise, et s'enfuit avec lui. Il la quitta bientôt pour une autre, et, pour se défaire de Nina, la conduisit dans une île déserte. Nina fut délivrée par Ossian, qui vint à Berrathon avec Toscar, défit l'armée d'Uthal, et le tua de sa main. Nina, dont l'amour n'était pas éteint par la perfidie de son amant, mourut de douleur en apprenant sa mort. Ossian et Toscar rétablirent Larmor sur le trône de Berrathon, et retournèrent triomphants vers Fingal.

On nomme ce poëme, en Écosse, le dernier hymne d'Ossian.

O torrent! caresse de tes flots, bleus comme le ciel, l'étroite vallée de Lutha[1]; forêts antiques, penchez-vous du haut des monts pour l'ombrager, quand, au milieu du jour, le soleil y darde tous ses feux.

On y voit le chardon solitaire, dont la chevelure grisâtre est le jouet des vents.

La fleur incline sa tête au souffle de la brise, et semble lui dire : « Zéphyr importun, laisse-moi reposer, laisse-moi rafraîchir mon calice dans la rosée dont la nuit m'a couverte. L'instant qui doit me flétrir est proche, et le vent jonchera bientôt la terre de mes débris. Demain, le chasseur, qui m'a vue dans toute ma beauté, reviendra : ses yeux me chercheront dans la prairie que j'embellissais : ses yeux, hélas! ne m'y trouveront plus !... »

Ainsi l'on viendra dans ces lieux prêter en vain l'oreille pour entendre la voix d'Ossian; elle sera éteinte. Le chasseur, au lever de l'aurore, s'approchera de ma demeure; il n'y entendra plus les sons de ma harpe. « Où est, dira-t-il, où est le

1. Lutha était la patrie de Malvina, femme d'Oscar, fils d'Ossian.

fils de l'illustre Fingal? » Le silence lui répondra, et des larmes amères couleront sur ses joues.

Viens donc, ô Malvina, viens, en chantant, me conduire dans la riante vallée de Lutha ; élèves-y mon tombeau.

Malvina, où es-tu ? Je n'entends point ta voix chérie, je n'entends point tes pas légers : approche, fils d'Alpin [1], viens me dire où est la fille de Toscar.

LE FILS D'ALPIN.

J'ai passé près des murs antiques de Tar-Lutha [2]. La fumée ne s'élevait plus de la salle des festins ; les cris de la chasse avaient cessé; un morne silence couvrait les bois de la colline.

J'ai vu les filles de Lutha qui revenaient un arc à la main. Je leur ai demandé où était Malvina ; elles ont tourné la tête, sans me répondre, et leur beauté paraissait voilée de tristesse : telles dans la nuit s'obscurcissent les étoiles, lorsque leur lumière s'éteint dans un humide brouillard.

OSSIAN.

Repose en paix, fille du généreux Toscar. Astre charmant, tu n'as pas brillé longtemps sur nos montagnes. Belle et majestueuse, au moment où tu as disparu, tu ressemblais à la lune quand elle réfléchit son image tremblante sur les flots ; mais tu nous as laissés dans une cruelle obscurité. Nous sommes assis près du rocher, au milieu d'un vaste silence, et sans autre lumière que celle des météores. Astre charmant, pourquoi as-tu sitôt disparu ?

Semblable au point brillant qui part de l'Orient, tu t'élèves dans les airs; tu vas rejoindre les ombres de tes aïeux, et t'asseoir à leurs côtés dans le palais du tonnerre [3].

Un nuage domine la montagne de Cona; ses flancs d'azur touchent au firmament; il flotte au-dessus de la région où soufflent les vents : c'est là qu'est la demeure de Fingal.

Le héros est assis sur un trône de vapeurs, sa lance aérienne

1. La tradition n'a pas gardé le nom de ce fils d'Alpin. Alpin était un des principaux bardes de Fingal.

2. Palais de Toscar.

3. La description de ce palais idéal de Fingal est conforme aux opinions du temps. On croyait que les héros conservaient après leur mort les mêmes goûts, les mêmes passions qu'ils avaient eus pendant leur vie.

est dans sa main. Son bouclier, à demi couvert de nuages, ressemble à la lune, quand la moitié de son globe est encore plongée dans l'onde, et que l'autre luit faiblement sur la campagne.

Les amis de Fingal sont assis autour de lui sur des siéges de brume; ils écoutent les chants d'Ullin. Le barde touche sa harpe fantastique; on entend sa voix vénérée. La foule des guerriers décédés éclaire de mille météores le palais aérien.

Au milieu d'eux, Malvina s'avance en rougissant : elle contemple les visages inconnus de ses ancêtres, et détourne ses yeux humides de pleurs.

« Pourquoi, lui dit Fingal, pourquoi viens-tu sitôt parmi nous, fille de Toscar? Quel deuil dans le palais de Lutha! quelle douleur pour la vieillesse de mon fils[1]! J'entends le zéphyr de Cona, qui parfumait des senteurs du matin ta brune chevelure. Il vole à ton palais, tu n'y es plus; il gémit entre les armes de tes aïeux. »

Déploie tes ailes frémissantes, ô zéphyr; va soupirer sur le tombeau de Malvina! Il s'élève au pied d'un rocher solitaire, sur les bords du torrent bleuâtre de Lutha. Les jeunes filles qui chantaient à l'entour se sont retirées. Que ton souffle, ô zéphyr, y fasse naître la fleur du souvenir!

Mais quel est ce héros qui se lève du sombre occident, porté sur un nuage? Un sourire semble animer les traits obscurs de son visage; sa chevelure de brouillard flotte sur les vents; il se penche sur sa lance aérienne. O Malvina! c'est ton père.

« Pourquoi, dit-il, pourquoi brilles-tu sitôt dans nos demeures, astre charmant de Lutha? Ton ombre pleure, ô ma fille : tu as vu disparaître tous tes amis. Une race dégénérée[2] nous remplace dans nos palais, et de tous ces héros il ne reste plus qu'Ossian. »

1. Ossian aimait tendrement Malvina, qui prodiguait à sa vieillesse les soins les plus dévoués, et qui apprenait par cœur et chantait avec lui tous ses poëmes.

2. Ossian appelle ceux qui succédèrent aux héros dont il célèbre les actions, FILS DES PETITS HOMMES, pour marquer le mépris qu'il a pour eux. La tradition est muette sur ce qui s'est passé dans le nord de l'Écosse après la mort de Fingal et de tous ses héros. Mais on peut conclure de l'expression méprisante d'Ossian que les descendants de ces célèbres Fingaliens avaient bien dégénéré.

Eh quoi, tu te souviens d'Ossian, généreux Toscar [1] ? Qui pourrait compter les combats de notre jeunesse ? Nos glaives fauchaient ensemble la moisson de la mort; nous tombions sur l'ennemi, comme deux rochers qui se détachent du sommet de la montagne, et les fils de l'étranger disparaissaient : « Voilà les guerriers de Cona, s'écriaient-ils en fuyant; jamais ils ne combattent sans vaincre ! »

Approche, fils d'Alpin, prête l'oreille aux chants du vieillard : les récits des siècles écoulés sont gravés dans mon âme, ma mémoire écarte les ténèbres qui enveloppent le passé ; elle fait revivre les exploits qui illustrèrent le vaillant Toscar, quand nous voguions ensemble sur l'abîme des mers. Approche, fils d'Alpin, écoute les derniers accents du chantre de Cona [2].

Fingal arbore un jour le signe de la guerre; je monte sur ses vaisseaux, et Toscar, chef de Lutha, traverse avec moi les plaines de l'Océan. Nous dirigeons notre course vers l'île de Berrathon. La mer qui l'environne est sans cesse battue par les autans.

C'est là qu'habitait le généreux Larmor, courbé sous le poids des ans : il avait donné des fêtes à Fingal, quand ce héros vint au palais de Starno disputer le cœur d'Agandecca [3]. Uthal, si fier de sa beauté, l'amour de toutes les femmes, Uthal, fils de Larmor, voyant son père accablé de vieillesse, l'avait chargé de chaînes, pour usurper son pouvoir.

Le vieillard languit longtemps dans une caverne sur le rivage de ses mers. Le jour était banni de cette affreuse demeure. Un chêne embrasé ne l'échauffait jamais pendant les nuits glacées; on n'y entendait que les mugissements des vagues; l'antre obscur ne recevait que les derniers rayons de la lune à l'horizon, et le captif ne voyait scintiller de loin sa clarté rougeâtre qu'au moment où elle se penche vers les flots de l'Occident, tremble et s'évanouit.

1. Toscar était fils de Conloch, et frère de l'infortunée dont on a vu la mort tragique dans le second chant de Fingal.

2. Ossian fait entendre par cette expression que c'est le dernier poëme qu'il composa; ainsi c'est avec fondement que la tradition lui a donné le titre de DERNIER HYMNE D'OSSIAN.

3. Il se battit, pour cette belle, avec Swaran le Scandinave. (Voy. *Fingal*, chant Ier.)

Snitho, le compagnon de la jeunesse de Larmor, vint au palais de Fingal, et lui raconta les malheurs du roi de Berrathon. Fingal s'en indigna : trois fois il brandit sa lance, résolu d'étendre son bras vengeur sur le perfide Uthal; mais le souvenir de ses exploits se réveille dans son âme et l'arrête [1] : un tel ennemi n'est pas digne de sa renommée; il ordonne à son fils et à Toscar de partir.

Nous étions transportés de joie en traversant la mer; nos mains serraient avec impatience nos glaives tout neufs encore, car jamais jusque-là nous n'avions combattu seuls.

La nuit descendit sur l'Océan, les vents se taisaient, la lune pâle et froide roulait dans les cieux, les étoiles nous suivaient du regard. Nous voguâmes quelque temps le long de la côte de Berrathon; les vagues blanchissantes se brisaient contre les écueils.

« Quelle est, me dit Toscar, cette voix qui se mêle au bruit des flots? Comme elle est douce, mais triste! Est-ce l'ombre d'un barde qui nous implore?

« Mais j'aperçois une fille seule, assise sur un rocher, le front penché sur son sein de neige, les cheveux épars et flottants.

« Écoutons, fils de Fingal, écoutons ses chants; ils sont agréables comme le murmure du ruisseau de Lavath. »

Nous approchâmes, guidés par les reflets silencieux de la lune, et la voix mélancolique de la jeune vierge exhalait ainsi sa plainte d'amour :

« Jusques à quand roulerez-vous autour de moi, sombres vagues de l'Océan? Ma demeure n'a pas toujours été dans un antre profond, au pied d'un chêne gémissant : il fut un temps où je m'asseyais aux fêtes du palais de Tor-Thoma; mon père se plaisait à écouter ma voix; les jeunes guerriers suivaient des yeux ma démarche gracieuse, et saluaient de leurs applaudissements la belle Nina.

« Tu vins alors, mon cher Uthal, et tu me parus beau comme le soleil : les cœurs de toutes les jeunes filles sont à toi, fils du généreux Larmor; mais pourquoi me laisses-tu seule au milieu des flots? Mon âme a-t-elle médité ta mort? Ma faible

1. Fingal aurait cru compromettre sa gloire en se mesurant avec un petit souverain, dont la valeur et les forces étaient si peu considérables.

main a-t-elle levé le fer contre toi ? Mon cher Uthal, pourquoi m'abandonnes-tu? »

Je ne pus ouïr les plaintes de cette infortunée sans me sentir ému ; je me présentai devant elle, couvert de mes armes, et je lui dis avec douceur :

« Belle captive de cette caverne, pourquoi pleures-tu ? Veux-tu qu'Ossian tire le glaive du fourreau pour ta défense? Veux-tu qu'il écrase tes ennemis ? Fille de Thor-Thoma, lève-toi, j'ai entendu tes plaintes touchantes. Les enfants de Morven t'environnent : toujours ils protégèrent le faible ; viens donc sur notre vaisseau, fille plus belle que cette lune qui brille à son couchant ; viens, nous dirigeons notre course vers les rochers de Berrathon, vers les murs retentissants de Finthormo [1]. »

La belle vierge nous suivit : sa démarche était pleine de grâces. La joie reparut sur son beau visage : tels on voit au printemps, lorsque les champs fleurissent, les torrents azurés briller dans leur cours, et l'épine verdoyante se pencher sur leurs ondes.

Le jour renaît, nous entrons dans la baie de Rothma. Un sanglier s'élance de la forêt, ma lance lui perce le flanc. Je me réjouis en voyant couler son sang ; ce présage me révélait ma gloire à venir [2].

Mais déjà la colline de Finthormo retentit sous les pas des guerriers d'Uthal ; ils se répandent dans la plaine, à la poursuite des sangliers.

Uthal s'avance à pas lents, fier de sa force et de sa beauté. Il brandit deux lances acérées. Son terrible glaive pend à son côté. Trois jeunes guerriers portent ses arcs : cinq dogues légers bondissent devant lui. Ses guerriers le suivent à quelque distance, et admirent sa démarche altière.

Rien n'égalait ta beauté, fils de Larmor ; mais ton âme était sombre comme la face obscure de la lune, quand elle annonce la tempête.

1. Uthal était roi de Finthormo ; les noms de cet épisode ne sont point celtiques, d'où l'on peut conclure que le poëme d'Ossian est fondé sur une aventure réelle.

2. Ossian croit que le sanglier qu'il a tué à son arrivée à Berrathon est un présage favorable pour le succès de son expédition. Les montagnards d'Écosse font encore une attention superstitieuse au succès de leur première action, quand ils se sont engagés dans quelque grande entreprise.

Uthal nous aperçoit sur le rivage; il s'arrête; ses guerriers se rassemblent autour de lui. Un barde en cheveux blancs s'avance vers nous :

« D'où viennent ces étrangers? dit-il. Ils sont nés dans un jour malheureux, ceux qui viennent à Berrathon braver la force d'Uthal : son palais solitaire n'a point de fêtes pour l'étranger; mais le sang des héros rougit chaque jour les ondes de ses torrents. Si vous venez de Selma, du palais antique de Fingal, choisissez trois de vos guerriers pour lui porter la nouvelle de l'entière destruction de son peuple. Peut-être il viendra lui-même; son sang coulera sur le glaive d'Uthal, et la gloire de Finthormo s'élèvera comme le chêne, honneur de la montagne.

— Non, jamais, répliquai-je avec audace. Ton roi fuira devant Fingal, car les yeux du roi de Morven lancent les foudres de la mort; il se lève et les rois ne sont plus! Le souffle de sa colère les disperse au loin, comme des pelotons de brouillards. Tu veux que trois de nos guerriers aillent dirent à Fingal que son peuple a péri ? ils iront peut-être; mais du moins ils lui diront que son peuple s'est enseveli dans sa gloire ! »

J'attendis l'ennemi de pied ferme. Près de moi, Toscar aiguise le fer de sa lance : l'ennemi vient comme un torrent débordé; les cris confus de la mort s'élèvent; le guerrier saisit le guerrier; le bouclier choque le bouclier; l'acier mêle ses éclairs aux éclairs de l'acier; les dards sifflent dans l'air; les lances résonnent sur les cottes d'armes, et les glaives rebondissent sur les casques rompus. Tel, au souffle impétueux des vents, gémit un bois antique, quand mille fantômes irrités tordent ses arbres dans leurs combats ténébreux.

Uthal tombe sous mon glaive, et les enfants de Berrathon prennent la fuite; en voyant la mâle beauté du héros expirant, je ne pus retenir mes larmes.

« Tu es tombé, m'écriai-je, ô jeune arbre, et ta beauté est flétrie. Tu es tombé dans tes plaines, et la campagne t'environne triste et dépouillée. Les vents du désert soufflent, mais l'on n'entend plus frémir ton feuillage. Fils du généreux Larmor, tu es beau, même dans les bras de la mort ! »

Nina, penchée sur le rivage, écoutait de loin le bruit du combat. Lethmal, vieux barde de Selma, était resté près d'elle.

« Vénérable vieillard, lui dit-elle en tournant sur lui ses

regards éplorés, j'entends rugir la mort. Tes amis ont attaqué Uthal, et mon héros n'est plus ! Ah! que ne suis-je restée sur mon rocher, au milieu des vagues de l'Océan! Mon âme serait accablée de douleur ; mais le bruit de sa chute fatale n'aurait pas frappé mon oreille! As-tu succombé sans espoir de salut, beau chef de Finthormo ? Tu m'avais délaissée sur un rocher; mais mon âme était toujours pleine de ton image. Uthal, es-tu tombé dans tes plaines sans vengeance ?... »

Elle se lève pâle, en désordre et demi-nue : elle voit le bouclier d'Uthal couvert de sang; elle le voit dans les mains d'Ossian ; elle vole éperdue sur la plaine ; elle vole, elle heurte un cadavre, et roule expirante sur cette triste dépouille, qu'elle étreint de ses bras; ses cheveux épars couvrent le front de son bien-aimé.

Je versai un torrent de larmes sur ce couple malheureux, j'élevai sur ses restes la pierre du tombeau, et je chantai auprès l'hymne de la mort.

« Reposez en paix, jeunes infortunés, reposez au murmure de ce torrent ! »

« Les jeunes filles, en allant à la chasse, salueront votre fosse en détournant les yeux. Vos noms seront gardés dans les chants des vieux bardes ; ils toucheront en votre honneur leurs harpes sonores; debout autour d'eux, les filles de Selma écouteront dans un pieux silence, et votre renommée s'étendra dans les contrées lointaines.

« Dormez en paix, jeunes infortunés, dormez au murmure de ce torrent ! »

Nous restâmes deux jours sur la côte. Les héros de Berrathon s'y rassemblèrent. Nous conduisîmes Larmor à son palais : on y prépara le festin de la victoire. Le vieillard faisait éclater sa joie. Il ne se lassait point de regarder les armes de ses aïeux, ces armes antiques qu'il avait laissées dans son palais quand il en fut arraché par l'ambitieux Uthal.

Nos louanges furent chantées en présence de Larmor : il bénit lui-même les héros de Morven : car il ignorait que le superbe Uthal, son fils, avait péri dans le combat : on lui laissa penser qu'il s'était enfoncé dans les bois pour y cacher sa douleur et ses remords; mais, hélas! ce fils coupable était muet sous la tombe, au milieu des bruyères de Rothma.

Le quatrième jour, nous déployâmes nos voiles à la brise du nord. Larmor vint sur le rivage : ses bardes le suivaient en

chantant; il regardait avec joie la vaste bruyère de Rothma[1]. Tout à coup un tombeau frappe ses yeux. Le souvenir de son fils se réveille aussitôt dans son cœur!

« Quel est celui de mes guerriers qui dort dans cette tombe? Est-ce un chef de tribu? Était-il renommé parmi mes guerriers avant la révolte de l'orgueilleux Uthal? Enfants de Berrathon, vous gardez le silence!... Hélas! cette fosse a dévoré mon fils!...

« O mon cher Uthal, quoique ta main se soit armée contre ton père, ta mort déchire mon cœur. Que ne suis-je resté dans mon antre obscur! Le rejeton de ma race habiterait encore le palais de Finthormo : j'entendrais le bruit de ses pas quand il poursuivrait le sanglier dans la plaine. Sa voix aurait pu, sur les vents, parvenir jusqu'au fond de ma caverne, et mon âme alors eût goûté quelque consolation : mais la tristesse de son trépas va pour jamais habiter mon palais! »

Tels étaient mes exploits, fils d'Alpin, quand mon bras avait la vigueur de la jeunesse. Telles étaient les grandes actions de Toscar; mais Toscar est allé au séjour des héros décédés, et je suis resté seul à Lutha.

Ma voix est comme le bruit mourant des vents, quand ils abandonnent les forêts; mais Ossian ne sera pas longtemps seul : il voit la vapeur qui doit recevoir son ombre; il voit le brouillard qui doit former sa robe funéraire, quand il apparaîtra sur ses collines.

Nos faibles descendants, voyant mon ombre immense, admireront la stature des héros du temps passé : ils se cacheront dans leurs grottes, et ne regarderont le ciel qu'en tremblant; car je marcherai dans les nuages, et les orages rouleront autour de moi.

Conduis, fils d'Alpin, conduis le vieil Ossian dans les bois. Les vents se lèvent : les sombres flots du lac frémissent. Ne vois-tu pas un arbre dépouillé de ses feuilles se pencher vers la colline de Mora? Ma harpe est suspendue à ses branches flétries; ses cordes rendent un son lugubre. Est-ce le vent, ô ma harpe, est-ce quelque fantôme qui t'effleure en passant? C'est sans doute l'âme de Malvina....

Apporte-moi ma harpe, fils d'Alpin. Je veux chanter encore

1. Théâtre de la bataille.

avant de mourir. Je veux préluder par un dernier accord à mon départ de la vie. Mes aïeux s'éveilleront pour l'écouter dans leurs palais aériens. La joie brillera sur leurs pâles visages; ils s'inclineront sur le bord de leurs nuages; ils étendront les bras pour recevoir leur fils.

Un chêne antique et tout chargé de mousse se courbe et gémit sur le torrent. La fougère desséchée frémit auprès, et ses longues feuilles ondoyantes se mêlent à mes cheveux blancs.

Commence tes hymnes, fils de Fingal[1]! Vents du nord, écoutez ses tristes accents, portez-les jusqu'au palais aérien de Fingal; qu'il puisse entendre encore la voix de son fils, la voix du chantre des héros.

Secoue ton manteau de nuages, ô Fingal, que je te voie assis sur les vapeurs, dans l'éclat de ta vieille gloire. Tu n'es plus, ô mon père, la terreur des héros! Ta substance n'est qu'un nuage pluvieux, dont le voile humide laisse percer les yeux brillants des étoiles. Ton bouclier ressemble à la lune à son déclin; ton glaive est une vapeur à demi enflammée: qu'est devenu ce chef des guerriers, qui jadis marchait si brillant et si fort?...

A la veille d'un combat, tu montes sur les vents du désert, et tu brandis les traits de la foudre. Dans ta colère tu saisis le soleil, et tu le roules dans tes nuages[2]. Les enfants des lâches tremblent, et mille torrents tombent du ciel.

Mais quand la paix règne sur tes enfants, le zéphyr du matin accompagne tes pas. Le soleil sourit dans ses plaines d'azur; le ruisseau plus limpide court parmi les vallons; les arbrisseaux balancent leurs têtes fleuries, et le chevreuil bondit gaiement vers la forêt.

Un bruit sourd s'élève dans la bruyère, les vents orageux

1. Ici commence la pièce lyrique qui, suivant la tradition, terminait les poëmes d'Ossian. On la chante encore dans le nord de l'Écosse; l'air en est simple et sauvage, et peu varié.

2. Cette pompeuse description du pouvoir de Fingal sur les vents, sur les orages, sur le soleil, qu'il saisit et qu'il roule dans les nuages, semble contradictoire avec ce qu'Ossian a dit dans le paragraphe précédent, où il représente Fingal comme *une ombre faible*, et qui n'est plus *la terreur des braves*. Mais tout cela est conforme aux opinions du temps : on croyait que les fantômes des guerriers commandaient aux vents et aux tempêtes, mais qu'ils n'avaient plus de force pour combattre.

se taisent. J'entends la voix de Fingal, cette voix qui depuis si longtemps n'a frappé mon oreille.

« Viens, me dit-il, viens, Ossian, il ne manque rien à la renommée de Fingal. Nous avons brillé un moment comme des flammes passagères; mais nous avons quitté la vie comblés de gloire. Qu'un éternel silence règne dans les plaines où nous avons vaincu : notre renommée sans rivale a franchi la porte des tombeaux ; la voix d'Ossian s'est fait entendre, et sa harpe a fait retentir les voûtes de Selma. Viens, Ossian, viens prendre place à mes côtés. »

A ces mots, l'ombre de Fingal s'envole avec ses aïeux au milieu des nuages.

Oui, je vais te rejoindre, ô roi des héros : la vie d'Ossian touche à son terme. Je sens que bientôt je vais disparaître, bientôt l'on ne verra plus la trace de mes pas dans Selma. Je vais aller m'endormir près du rocher de Mora, et le souffle des vents dans mes cheveux blanchis ne m'éveillera plus.

Orages du nord, fuyez loin de ces lieux ; ne troublez plus le dernier sommeil du barde ; laissez ses yeux s'appesantir.... La nuit sera longue.... retirez-vous de ce désert.

Pourquoi mourir, fils de Fingal? pourquoi déjà cette tristesse, pourquoi ce nuage sur ton âme? Les héros des temps anciens ne sont plus, et leur renommée a péri avec eux. Les enfants des siècles à venir passeront, une race nouvelle les remplacera.

Les hommes se succèdent comme les flots de l'Océan, ou comme les feuilles des bois de Morven. Desséchées, elles volent au souffle des vents ; mais bientôt on voit reverdir un feuillage nouveau.

Ta beauté, ô Ryno [1], a-t-elle été durable? Ta force, mon cher Oscar [2], a-t-elle résisté au temps ? Fingal lui-même n'a-t-il pas succombé, et les salles de ses aïeux n'ont-elles pas oublié l'empreinte de ses pas ?

Et toi, barde décrépit, tu resterais sur cette terre d'où les héros ont disparu !

Non, mais ma gloire y restera ; elle y croîtra comme le chêne de Morven, qui oppose sa large tête aux vains assauts de l'ouragan.

1. Autre fils de Fingal. (Voy. le poëme suivant.) — 2. Fils d'Ossian.

LES

PLAINTES DE MINVANE.

Ryno, fils de Fingal, qui fut tué, en Irlande, dans la guerre contre Swaran, était admiré pour sa beauté, sa légèreté à la course, et pour ses faits d'armes. Minvane, sœur de Gaul, tant célébré par Ossian, aimait Ryno. Sa complainte sur la mort de son amant formait un épisode d'un long poëme, mais c'est le seul fragment qui soit parvenu jusqu'à nous. Le barde représente Minvane sur un rocher; elle voit arriver d'Irlande la flotte de Fingal.

Minvane, éplorée et les cheveux épars, se penchait du haut du rocher de Morven sur la vaste étendue des mers.

Elle vit nos jeunes guerriers revenir couverts de leurs armes brillantes :

« Où es-tu, Ryno ? s'écria-t-elle d'une voix plaintive; où es-tu, mon bien-aimé ?... »

Nos regards, tristes et baissés, lui disaient que Ryno n'était plus, que l'ombre de son héros s'était envolée dans les nuages, qu'on entendait sa faible voix murmurer avec le zéphyr dans les hautes herbes des collines.

« Quoi! le fils de Fingal est tombé dans les vertes plaines d'Ullin! le bras qui l'a terrassé était donc bien puissant! Et moi, hélas! je reste seule et délaissée !...

« Non, je ne resterai pas seule; ô vents, qui soulevez ma noire chevelure, je ne mêlerai pas longtemps mes soupirs à vos sifflements.

« Je veux dormir à côté de mon cher Ryno, dans la même tombe. Je ne te verrai plus, mon unique aimé, revenir de la chasse, brillant de jeunesse et de beauté. L'ombre de la nuit environne le héros chéri de Minvane, et le silence habite avec Ryno sous la terre.

« Où sont tes dogues fidèles? où est ton arc, ton bouclier impénétrable? Qu'as-tu fait de ton glaive éclatant comme le feu du ciel, de ta lance fatale aux ennemis?

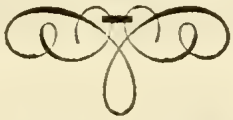
« Hélas! j'aperçois tes armes entassées dans ton vaisseau. Je les vois couvertes de sang : on ne les a donc pas placées près de toi dans ta sombre demeure, ô mon cher Ryno!

« Hélas! la voix de l'aurore ne viendra plus te dire : « Lève-« toi, jeune guerrier, les chasseurs sont déjà dans la plaine; « le cerf est relancé dans les bois!... »

« Retire-toi, vermeille aurore, retire-toi, Ryno dort : il n'entend plus ta voix ; les cerfs bondissent sur sa tombe. La mort t'environne, ô mon bien-aimé; mais je marcherai sans bruit, et je me glisserai doucement dans le lit où tu reposes.

« Minvane se couchera en silence à côté de son cher Ryno ; mes jeunes compagnes me chercheront ; elles suivront, en chantant, la trace de mes pas.

« Mais je n'entendrai plus vos chants, ô mes compagnes! Ne pleurez pas mon souvenir : je vais reposer dans la couche des morts, auprès de mon beau chasseur. »



SCÈNE

D'UNE NUIT D'OCTOBRE

DANS LE NORD DE L'ÉCOSSE.

Cinq bardes arrivent, pendant une nuit d'orage, chez un chef de tribu; ils racontent les désastres de la plaine, et demandent un abri[1].

PREMIER BARDE.

La nuit s'étend, froide et sombre; les nuages pèsent amoncelés sur les collines; la lune cache dans la brume son pâle regard; pas une étoile ne brille au ciel.

J'entends le bruit sourd et confus des autans dans la forêt lointaine; le torrent solitaire murmure comme des sanglots, au fond du vallon; la chouette glapissante crie au faîte de l'arbre qui se balance sur les tombes.

J'aperçois un fantôme dans la plaine : est-ce l'ombre d'un guerrier qui n'est plus ?... Elle se dissipe, elle s'est évanouie. On portera par ce chemin quelqu'un dans la fosse : ce fantôme lui a tracé sa route.

J'entends un dogue hurler dans une cabane éloignée; le cerf est couché sur la mousse de la montagne; sa biche repose à ses côtés : elle a entendu le vent résonner dans son bois, je la vois qui se dresse avec effroi; puis elle se rassure et se couche sur la bruyère.

Le chevreuil dort dans le creux d'un rocher, et le coq de bruyère cache sa tête sous son aile. Nul animal, nul oiseau dans la plaine, que le renard et la chouette. L'une est perchée sur un arbre sans feuilles, l'autre paraît dans un nuage sur la cime du coteau.

1. Mac-Pherson n'attribue point ce poëme à Ossian, et croit qu'il a été composé plusieurs siècles après la mort du barde écossais. Nous l'avons admis dans ce recueil, sans discuter son antiquité, parce que sa forme a conservé éminemment le cachet des poëmes d'Ossian.

Le voyageur, triste, haletant, frissonne dans les ténèbres qui l'ont égaré : il avance au travers des épines et des buissons, et suit avec inquiétude le gazouillement du ruisseau ; il craint les rochers et les marécages ; il redoute les fantômes de la nuit.

Le vieux arbre gémit sous l'effort des vents ; la branche desséchée tombe, retentit sur la terre, et la brise chasse devant elle sur les bruyères flétries les lambeaux des forêts : ce n'est partout qu'horreur, obscurité ; c'est l'heure où les âmes des morts se dressent sur les tombeaux.

La nuit sombre couve un orage : le vent mugit plus fort, les ombres des héros privés de sépulture errent parmi la plaine....

O mes amis, recevez-moi, sauvez-moi de cette nuit !

SECOND BARDE.

Le vent s'est levé, la pluie tombe, l'esprit de la montagne hurle dans les bois, les arbres s'entre-choquent et se brisent avec fracas, les portes battent contre les cabanes ébranlées.

L'ouragan chasse de la colline le cheval, la chèvre et la génisse attardés ; ruisselants de pluie, ils tremblent sur les falaises qui s'écroulent. Le torrent se gonfle et roule à grand bruit son onde écumante. Le voyageur sonde le gué : entendez-vous ce cri de détresse ? C'est la mort !

Le chasseur se réveille en sursaut dans sa hutte solitaire, et rallume les dernières étincelles de son foyer. Ses dogues, humides et fumants, se pressent autour de lui. Il tasse la bruyère dans les crevasses de sa chaumine : près de sa porte, deux torrents descendent de la montagne, et mêlent en mugissant leurs vagues fangeuses.

Le pâtre égaré s'assied, triste et rêveur, sur le penchant de la colline ; il attend que la lune se lève pour guider ses pas chancelants sur les sentiers inondés.

Les fantômes montent sur l'orage : on croit ouïr murmurer leur voix grêles, dans les intervalles que laissent les rafales du vent ; leurs chants viennent de l'autre monde.

La pluie a cessé : un vent sec souffle sur la plaine ; mais les torrents grondent toujours : des gouttes froides tombent du toit. Je vois le ciel semé d'étoiles ; mais la pluie s'amoncelle de nouveau : le couchant est chargé d'épais nuages.

La nuit est grosse d'épouvante et de désastres. O mes amis, recevez-moi, sauvez-moi de cette nuit!

TROISIÈME BARDE.

Le vent mugit et s'engouffre dans les gorges des montagnes, il siffle dans les hautes herbes qui couvrent les tombes. Les sapins tombent déracinés; la cabane de chaume est emportée; les nuages déchirés flottent parmi les cieux, et découvrent çà et là quelques étoiles.

Le météore qui présage la mort voltige et scintille dans l'épaisseur des ombres; il s'arrête au-dessus de la colline, et je vois trembler dans sa clarté la fougère desséchée, les noirs buissons du rocher, et les chênes séculaires courbés par l'ouragan.

Quel est ce héros que je vois près du torrent, enveloppé de voiles funèbres? Les vagues se ruent à flots pressés sur le lac, dévorent ses rives escarpées.

Une barque est renversée sur le flanc, les rames se balancent sur les flots : une jeune fille du désert est assise près du rocher, et regarde tristement couler le torrent.

Son bien-aimé lui a promis de venir à la fin du jour : elle a vu sa barque sur le lac. Ah! n'est-ce point celle qu'on aperçoit échouée sur la grève? Est-ce le râle funèbre du bien-aimé qu'elle entend gémir parmi les vents?...

Écoutez comme la grêle tombe; des flocons de neige descendent en silence des nues : la cime des monts blanchit, les vents se taisent, la nuit devient toujours plus glacée.

O mes amis, recevez-moi, sauvez-moi de cette nuit!

QUATRIÈME BARDE.

L'orage a passé; le calme s'étend dans l'air purifié, les étoiles diamantées jaspent le crépuscule; les vents roulés dans les nuages s'abîment derrière la colline, la lune monte sur le sommet des rochers : les arbres, les rochers, le lac tranquille et le torrent du vallon, se balancent dans sa clarté.

Je vois la terre jonchée des débris de l'orage; les gerbes de blé, éparses dans la plaine, attendent la main du glaneur.

A cette heure, la nuit est calme et belle. Qui vois-je venir du séjour des morts? J'aperçois un fantôme de femme, revêtu

d'une robe de neige, aux bras d'albâtre, à la noire chevelure. Ah ! c'est la fille de notre chef, que naguère la mort nous enleva !

Viens, belle ombre, viens te montrer à nos yeux, toi qui faisais les délices des héros !... Mais le souffle des vents chasse, en passant, le doux fantôme; il perd sa forme, ce n'est plus qu'une trace blanchâtre, indécise, qui s'étend sur la colline.

Un vent frais dissipe lentement les brumes légères qui reposaient sur le vallon; il s'élève sur la colline; il monte dans les cieux. La nuit est pleine d'azur, calme, étoilée, la lune brille.

Mes amis, la paix habite mon cœur, laissez-moi jouir de cette belle nuit.

CINQUIÈME BARDE.

Oui, la nuit est plus calme, mais l'horizon n'est-il pas menaçant? La lune est assise sur un nuage du couchant; sa pâle clarté s'incline peu à peu le long de la colline, qui s'obscurcit par degrés. On entend le bruit sourd des vagues éloignées. Le torrent murmure sur le rocher; le coq chante.

La nuit a franchi le milieu de sa course : le pâtre s'éveille dans l'obscurité, et va ranimer le feu caché sous la cendre. Le chasseur croit que le jour approche; il appelle ses dogues, qui accourent et bondissent devant lui.

Il monte en sifflant sur la colline : une bouffée de vent écarte les nuages; le char étoilé du Nord se découvre à sa vue. Mais l'aube est loin encore : il se couche et sommeille sur la mousse du rocher.

Écoutez ce tourbillon qui courbe la forêt et creuse les ombres du vallon : c'est l'armée des morts qui chevauche sur les nuées.

Voyez, la lune s'est cachée derrière la colline; son dernier regard argente de pâles reflets les sommets obscurcis. L'ombre des arbres s'allonge encore : maintenant tout est redevenu ténèbres.

La nuit est noire, silencieuse, effrayante; ô mes amis, recevez-moi, sauvez-moi de ces présages !

LE CHEF.

Eh! qu'importe que les brumes assiégent les collines, que

les fantômes, voltigeant dans la plaine, fassent frissonner les voyageurs, que les vents hurlent dans la forêt, que l'ouragan déchire le sein des tourbillons, que les torrents aboient, que les météores enflammés éclatent dans les airs, que la lune pâlissante s'élève au-dessus des monts ou s'éteigne dans les nuages ? qu'importe que la nuit soit orageuse ou calme, azurée ou sombre ?

La nuit fuit devant l'aube : le jour nouveau s'élancera de l'Orient.... nous seuls, hélas ! ô mes amis, nous ne revenons point du sein du tombeau.

Où sont nos guerriers des siècles passés ? Où sont nos rois fameux ? Le silence règne sur leurs champs de bataille; c'est à peine si leurs tombes, cachées dans l'herbe, peuvent être retrouvées : et nous aussi, bientôt nous serons oubliés !

Cette demeure où nous chantons s'écroulera; nos descendants n'en pourront trouver les vestiges. Ils demanderont vainement aux plus anciens vieillards : « Où s'élevaient les murs des palais de nos pères ? »

Élevez vos voix, ô mes amis, et touchez vos harpes sonores, videz à la ronde la coupe de la joie ! Suspendez aux parois de ma demeure cent torches de résine ardente !

Qu'un vieux barde, assis à mes côtés, me raconte les exploits des temps passés, l'histoire des chefs célèbres de notre pays, et de tous les guerriers que nos yeux ne voient plus.

Charmons ainsi la fin de cette nuit, jusqu'à ce que l'aube éclaire l'horizon; alors, que l'arc soit tendu, que les chiens et les chasseurs soient prêts, car nous irons avec le jour relancer les cerfs endormis au bord des lacs solitaires.

CARTHON.

Clessamor, fils de Thaddu et frère de Morna, mère de Fingal, fut jeté par une tempête à Balclutha, ville des bords du Clyde, appartenant à une colonie de Bretons. Reuthamir, le plus riche de la ville, le reçut chez lui, et lui donna en mariage Moïna, sa fille unique. Un Breton, nommé Reuda, épris des charmes de Moïna, insulta Clessamor. Les deux rivaux se battirent. Reuda fut tué. Mais les Bretons forcèrent Clessamor de s'enfuir et de se retirer à Morven auprès de Comhal, père de Fingal.

Moïna donna le jour à un fils, et mourut peu de temps après. Reuthamir appela cet enfant Carthon, c'est-à-dire *murmure des vagues*, en mémoire de la tempête qui avait jeté Clessamor à Balclutha.

Carthon avait trois ans, lorsque Comhal, dans une guerre contre les Bretons, brûla Balclutha. Carthon fut sauvé du carnage. Sa nourrice se réfugia avec lui dans une province de la Grande-Bretagne. Lorsqu'il fut sorti de l'enfance, il résolut de venger les malheurs de sa patrie sur la postérité de Comhal, et vint, avec une petite armée de Bretons, attaquer Fingal.

Voilà où commence l'action du poëme. Clessamor est au nombre des guerriers de Fingal; Carthon, son fils, est à la tête de Bretons; ils ne se connaissent point, et combattent l'un contre l'autre.

Splendeurs des siècles passés, gloire des héros décédés, revivez dans mes chants !

Le murmure de tes ruisseaux, ô Lora, rappelle la mémoire des jours qui ne sont plus. Le frémissement de tes forêts, ô Germallat, est doux à mon oreille comme le bruit de cent harpes.

Malvina, ne vois-tu pas ce rocher couronné de bruyères ? Trois vieux pins se détachent de son front sourcilleux, et à ses pieds s'étend une vallée verte.

Là brille la fleur de la montagne : elle balance sa tête au souffle des zéphyrs; là croît le chardon solitaire, dont la chevelure blanchie est le jouet des vents.

Deux pierres, à moitié cachées sous la terre, montrent leurs têtes couvertes de mousse [1]; le chevreuil de la montagne s'enfuit à l'aspect du fantôme qui garde ce lieu sacré.

1. On croyait que les animaux voyaient les ombres des morts. Aujourd'hui encore, dans les montagnes d'Écosse, lorsqu'un animal tressaille subite-

Deux guerriers fameux, ô Malvina, reposent dans cette vallée.... Revivez dans mes chants, splendeurs des siècles passés, gloire des héros qui ne sont plus !

Quel est celui qui revient de la terre étrangère[1], entouré de ses mille guerriers ? L'étendard de Morven, flottant dans les airs, est porté devant lui. Son épaisse chevelure se joue au souffle des vents; son visage adouci n'a plus l'expression farouche de la guerre; il paraît calme comme le rayon du soir, qui luit, au travers des nuages, sur la paisible vallée de Cona.

Quel autre serait-ce que le fils de Comhal, quel autre que Fingal, ce chef illustre par tant d'exploits? Il revoit avec joie ses collines ; il ordonne à ses bardes de chanter, et mille voix s'élèvent en concert.

« Habitants des terres étrangères, vous avez fui sur vos plaines !

« Le roi du Monde[2], assis dans son palais, apprend la défaite de ses guerriers; il lance autour de lui des regards indignés, et saisit le glaive de son père.

« Enfants des pays lointains, vous avez fui ! »

Ainsi chantaient les bardes, quand ils arrivèrent au palais de Selma. On alluma mille flambeaux que Fingal avait conquis sur l'étranger[3]. La fête fut magnifique, et la nuit s'écoula dans la joie.

« Où est Clessamor? dit Fingal; où est le compagnon fidèle de mon père, où est-il au jour de ma fête ? Triste et solitaire, il passe sa vie dans la vallée de Lora. Mais non; je l'aperçois, il s'élance de la colline comme le coursier vigoureux qui sent de loin ses compagnons dans la plaine, et secoue dans les airs sa brillante crinière. Salut à Clessamor ; pourquoi est-il resté si longtemps éloigné de Selma ?

— Fingal revient donc triomphant? répondit Clessamor. Tel revenait Comhal des combats de sa jeunesse. Nous avons

ment sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition d'un fantôme.

1. Fingal revenait alors d'une expédition contre les Romains, qu'Ossian a célébrée dans un poëme qui s'est perdu.

2. L'empereur des Romains.

3. C'étaient sans doute des flambeaux de cire qui faisaient partie du butin que les Calédoniens avaient rapporté d'une province romaine.

souvent traversé le torrent de Carun pour attaquer les étrangers ; nos glaives se dérouillaient dans le sang, et les rois du Monde pleuraient leurs défaites. Mais pourquoi rappeler les combats de ma jeunesse? L'âge a mêlé des cheveux blancs à ma noire chevelure. Ma main ne sait plus courber l'arc, et je ne lève plus que des lances légères. Ah ! quand ressentirai-je la joie que j'éprouvai en voyant pour la première fois cette vierge étrangère, la belle Moïna ?

— Raconte-nous, lui dit Fingal, les aventures de ta jeunesse; la tristesse, comme un nuage sur le soleil, obscurcit ton âme : seul sur les bords du Lora, tu ne roules que de sombres pensées. Dis-nous quels chagrins ont flétri jadis tes beaux jours. »

Clessamor parla ainsi :

« Ce fut pendant la paix que j'arrivai à Balclutha. Les vents enflaient mes voiles, et les ondes de Clutha[1] reçurent mon vaisseau poussé par la tempête.

« Je restai trois jours dans le palais de Reuthamir. Mes yeux contemplèrent la beauté de sa fille. On remplit à la ronde la coupe de la paix, et le héros en cheveux blancs me donna la belle Moïna.

« La gorge de cette vierge était blanche comme l'écume des vagues; ses yeux brillaient comme les étoiles de la nuit; l'aile du corbeau est moins noire que ses cheveux; son âme était généreuse et tendre : mon amour pour Moïna fut extrême, et mon cœur nageait dans la joie.

« Un chef étranger, épris de la belle Moïna, arrive au palais de Reuthamir. Sans cesse il tenait des discours insolents. Souvent il tirait à moitié son glaive.

« Où est le puissant Comhal, disait-il, où est ce guerrier « qui ne se repose jamais ? Sans doute il vient à Balclutha à « la tête de son armée, puisque Clessamor est si hardi.

« — Apprends, lui dis-je, que mon âme brûle de son propre « feu ; que je reste intrépide entouré de milliers d'ennemis, « malgré l'absence des chefs des héros. Étranger, tu parles « avec audace à Clessamor parce qu'il est seul ; mais son « glaive frémit à son côté, impatient de briller dans sa main. « Ne parle plus de Comhal, enfant de Clutha ! »

1. Aujourd'hui le Clyde.

« L'orgueil du chef étranger s'irrita. Nous combattîmes : il tomba sous mes coups. Les rives de Clutha retentirent de sa chute. Aussitôt mille lances étincelèrent autour de moi : je combattis encore; mais enfin les étrangers l'emportèrent.

« Je me rembarquai sur les ondes de Clutha. Mes voiles, poussées par un vent favorable, blanchirent l'horizon, et mon vaisseau s'élança comme une flèche sur le dos des vagues.

« Moïna parut sur la côte; ses yeux étaient trempés de larmes; ses cheveux noirs flottaient au gré des vents; j'entendis ses cris; vingt fois je tentai de regagner le rivage; mais les vents d'est emportèrent mon vaisseau.

« Depuis ce moment, je n'ai point revu Clutha, je n'ai point revu la belle Moïna; elle est morte dans les murs de Balclutha.

« J'ai vu son ombre. Je l'ai reconnue, lorsqu'elle a glissé dans l'obscurité sur les flots murmurants du Lora. Elle ressemblait à la lune nouvelle cachée derrière un épais nuage, lorsque le ciel verse la neige à gros flocons et que l'univers dort dans les ténèbres et le silence.

— Chantez la belle Moïna, dit Fingal à ses bardes; que vos chants appellent son ombre sur nos collines, afin que cette infortunée vienne se reposer avec les filles de Morven, qui furent l'ornement des siècles passés et l'amour des anciens héros.

« J'ai vu moi-même la ville de Balclutha, mais elle était abandonnée. La flamme avait ravagé ses maisons, la voix de l'homme ne s'y faisait plus entendre, et le fleuve qui la baigne avait été détourné de son cours par l'écroulement de ses murailles.

« Partout le chardon balançait sa tête solitaire, et la mousse épaissie frémissait au souffle de la bise. Les animaux sauvages habitaient la demeure de l'homme; leurs têtes se levaient au milieu des ruines et des grandes herbes qui perçaient les pierres.

« Elle est déserte, la demeure de Moïna, et le deuil habite le palais de ses pères ! Bardes, entonnez des hymnes funéraires, et déplorez le sort des étrangers : ils n'ont fait que tomber quelques jours avant nous; car il faudra bientôt que nous tombions nous-mêmes....

« Pourquoi bâtir des palais, ô homme que le temps emporte

si rapidement vers la mort ? Tu regardes aujourd'hui du haut de tes superbes tours ; encore quelques années, le vent du désert viendra rugir sur tes créneaux abandonnés et siffler autour de ton bouclier rongé de rouille.

« Mais qu'il vienne, le vent du désert : il mumurera nos gloires au jour de nos funérailles. Les marques de ma valeur resteront sur les champs de bataille, et mon nom vivra dans les hymnes des bardes !

« Chantez, amis, videz à la ronde la coupe de la fête : que mon palais retentisse des transports de la joie.... O soleil, astre puissant, si tu dois disparaître un jour, si tu ne brilles que pour un temps, la renommée de Fingal survivra à ta lumière. »

Ainsi chantait le chef de Morven dans les transports de sa joie. Mille bardes assis autour de lui se penchaient pour écouter sa voix : elle avait la douceur des accords de la harpe apportés par les brises du printemps.

Toutes tes pensées étaient riantes, ô Fingal ! Pourquoi l'âme d'Ossian n'a-t-elle pas reçu la force qu'avait la tienne ? C'est que tu n'as point ton pareil dans l'univers, ô mon père ; nul ne peut égaler le roi de Morven !

La nuit s'écoula parmi les hymnes, et le matin nous trouva dans la joie. Déjà les montagnes montraient leurs têtes grisâtres, déjà souriait la surface azurée des mers. Tout à coup on voit la vague blanchie se briser contre un écueil éloigné.

Du sein du lac, lentement s'élève une épaisse vapeur ; elle prend la figure d'un vieillard, et s'avance le long de la plaine silencieuse. Le fantôme ne marche pas ; une ombre le soutient au milieu des airs : il s'arrête sur le palais de Selma, et se dissout en pluie de sang.

Fingal seul aperçut ce spectre terrible. Il prévit aussitôt la mort de ses guerriers. Il entre en silence dans son palais et prend la lance de son père. Déjà sa cotte d'armes résonne sur sa poitrine. A sa voix, les héros de Morven se lèvent autour de lui : muets, ils se regardent et observent les yeux du chef. L'esprit de la guerre anime les traits de son visage ; il agite sa lance, le fléau des armées.

Mille glaives nus éclairent le palais de Selma. Le cliquetis des armures épouvante les airs. Les dogues en arrêt poussent d'affreux hurlements. Pas une parole ne sort de la bouche des

guerriers : chacun, les yeux attachés sur les yeux de Fingal, porte la main à sa lance.

« Enfants de Morven, s'écrie le chef des héros, ce n'est pas ici l'heure de s'occuper de fêtes. Le nuage de la bataille grandit à l'horizon, et la mort plane sur nos bruyères. Un présage vient de m'annoncer l'approche de l'ennemi. La mer roule sur nos côtes les fils de l'étranger. J'ai vu s'élever du lac le signal certain du danger de Morven. Que chacun aiguise la lance et ceigne le glaive de son père. Que vos casques sombres couvrent vos têtes, et que vos boucliers impénétrables s'arrondissent sur vos flancs. La tempête de la guerre va fondre sur nous, et bientôt vous entendrez les rugissements de la mort! »

A la tête de son armée, Fingal s'avançait comme la nue qui précède la foudre, quand elle s'étend sur un ciel nocturne et que les nautoniers prévoient un désastre. L'armée s'arrête sur le sommet du Cona.

Les filles de Morven l'aperçoivent du vallon, et croient voir une forêt sur la colline. Elles tremblent pour la vie de leurs jeunes amants. Elles regardent la mer avec effroi, les vagues blanchissantes trompent leurs yeux, elles les prennent pour des voiles éloignées, et les larmes inondent leurs visages.

Quand le soleil se leva sur les flots, nous découvrîmes une flotte dans le lointain. Bientôt elle approche et vomit ses guerriers sur la côte. Leur chef s'élève au milieu d'eux, comme le cerf au milieu d'un troupeau de chevreuils. Son bouclier est semé de lames d'or. Sa démarche est majestueuse. Il s'avance vers Selma, suivi de ses guerriers.

« Ullin, dit Fingal, va trouver cet étranger, et porte-lui des paroles de paix. Dis-lui que nous sommes redoutables dans les combats, et que nous avons peuplé l'air des ombres de nos ennemis. Dis-lui que les guerriers qui sont venus s'asseoir à mes fêtes sont comblés de gloire, et qu'ils montrent les armes de mes aïeux[1] dans les pays éloignés. Les enfants des étrangers les admirent, ils bénissent les amis de la race de Morven. Car notre nom a rempli l'univers, et nous avons fait trembler les rois du Monde jusque dans leurs palais!... »

1. C'était alors la coutume de changer d'armes avec ses hôtes : on conservait longtemps ces armes dans différentes familles, comme des monuments de l'amitié qui avait régné entre leurs ancêtres.

Ullin part en chantant; Fingal se repose sur sa lance, il aperçoit son redoutable ennemi, et de loin lui adresse ces paroles :

« Que ta démarche est noble, enfant de l'Océan! Ton glaive paraît un feu qui ravage, et ta lance un sapin qui défie les tempêtes. Le globe changeant de la lune n'est pas plus large que ton bouclier; la jeunesse colore ton visage : tes cheveux noirs et ondoyants tombent en boucles sur tes épaules....

« Mais cet arbre superbe tombera peut-être, sa mémoire périra avec lui. La fille de l'étranger le pleurera et fixera tristement sa vue sur les flots; ses enfants s'écrieront : « Nous voyons un « vaisseau; c'est peut-être celui du roi de Balclutha! » Des larmes couleront des yeux de leur mère. Elle songera au héros couché pour toujours dans la terre de Morven! »

Ainsi parlait Fingal, quand Ullin aborda Carthon. Il baissa trois fois sa lance devant lui et entonna l'hymne de la paix:

« Viens à la fête de Fingal, ô Carthon! viens en ami, ou lève la lance de la guerre! Les nuages sont remplis des ombres de nos ennemis; mais nos amis sont comblés de gloire. Regarde ce champ, Carthon; vois, sur ces vertes collines, ces pierres couvertes d'herbe et de mousse : ce sont autant de tombeaux des ennemis de Fingal!

— Barde de Morven, répondit Carthon, crois-tu parler à un faible guerrier? Vois-tu sur mon visage la pâleur de la crainte? Crois-tu jeter le trouble dans mon âme en me parlant des guerriers qui ont péri? Mon bras s'est signalé dans les combats, et ma renommée est connue au loin. Va trouver des lâches, et dis-leur de céder à Fingal!

« J'ai vu la chute de Balclutha, et j'irais m'asseoir dans une fête à côté du fils de Comhal, de Comhal qui a porté la flamme dans le palais de mon père!

« J'étais enfant alors, et j'ignorais pourquoi les jeunes filles pleuraient. J'aimais à voir les colonnes de fumée qui s'élevaient au-dessus de nos murs : souvent je me retournais, et je regardais avec joie fuir nos amis sur la colline.

« Mais quand les années de l'enfance furent passées, je vis la mousse s'épaissir sur les ruines de nos murailles : mes soupirs éclataient au lever de l'aurore, et mes pleurs coulaient encore au retour de la nuit. « Ne combattrai-je donc jamais, « me disais-je à moi-même, les enfants de mes ennemis?... »

« Oui, barde, je les combattrai, car je sens les feux de la vengeance déborder de mon âme!... »

Les guerriers de Carthon se pressent autour de lui : tous à la fois tirent leurs glaives, altérés de carnage Le chef frémit, une larme est prête à s'échapper de ses yeux; il se souvient des cendres de Balclutha, et toute l'indignation amassée dans son cœur s'allume comme un incendie : il dévore du regard la colline où nos héros se formaient en bataille. Il agite sa lance, et son armée roule sur ses pas.

« Irai-je, dit Fingal en lui-même, irai-je attaquer Carthon ? L'arrêterai-je au milieu de sa course, avant qu'il ait vu croître sa gloire ? Mais en voyant son tombeau, les bardes diraient : « Il fallut que Fingal vînt au combat suivi de mille guerriers « pour que Carthon lui cédât!... »

« Non, bardes futurs, vous ne ternirez point ma gloire! Mes héros attaqueront ce jeune guerrier, mais Fingal restera spectateur du combat. Si Carthon triomphe, alors seulement je m'élance de la colline au-devant du vainqueur.

« Lequel de mes héros veut se mesurer avec Carthon? Voyez comme ses guerriers sont innombrables sur la côte; voyez comme sa lance agite au loin la menace et la mort ! »

A ces mots, Cathol se lève : il est suivi de trois cents jeunes hommes de sa tribu[1]. Mais son bras est trop faible contre Carthon : il tombe, et ses amis prennent la fuite.

Connal[2] s'avance pour venger la mort de Cathol : sa lance se rompt, il est terrassé et enchaîné sur la plaine; Carthon poursuit ses guerriers.

« Clessamor, s'écrie le roi de Morven, où est ta lance? Peux-tu voir Connal enchaîné, Connal, ton ami, qui habitait avec toi les bords du Lora? Lève-toi, compagnon de mon père, fais briller l'acier de ton armure, et que l'enfant de Balclutha sente la force des hommes de Morven. »

Clessamor se lève, secoue ses cheveux gris, place un bouclier sur son côté et marche fièrement à l'ennemi. Carthon s'arrête

1. Il paraît que les clans existaient déjà du temps de Fingal, mais ils n'étaient pas organisés sur le même pied que les tribus d'aujourd'hui.

2. Connal est un héros célèbre dans les anciens poëmes écossais par sa prudence et par sa valeur. Il existe encore dans le nord de l'Écosse une petite tribu qui prétend descendre de ce chef.

sur ce rocher couronné de bruyère [1], et contemple la marche du héros. Il aime à voir la joie terrible de son visage, et la force qu'il conserve sous les cheveux blancs de la vieillesse.

« Lèverai-je, dit-il, contre ce vieillard cette lance qui n'eut jamais besoin de frapper deux fois un ennemi, ou épargnerai-je sa vie en lui adressant des paroles de paix? Sa démarche est imposante et sa vieillesse inspire le respect. Si c'était l'époux de Moïna, le père de Carthon!... j'ai souvent ouï dire qu'il habitait les bords du Lora. »

Ainsi parlait Carthon, quand Clessamor s'avança sur lui la lance levée.

Le jeune étranger a reçu le coup sur son bouclier.

« Héros en cheveux blancs, dit-il à Clessamor, Morven n'a-t-il point de jeunes guerriers à m'opposer? N'as-tu point de fils qui puisse couvrir son père de son bouclier et se mesurer avec moi? L'épouse que tu chéris n'est-elle plus, ou pleure-t-elle sur la tombe de tes enfants? T'assieds-tu parmi les rois, et quelle sera ma gloire, si mon glaive te donne la mort?

— Elle sera grande; que ma parole te suffise : je me suis distingué dans les combats, mais jamais je n'ai dit mon nom à l'ennemi [2] : cède-moi, et alors tu sauras que mon bras a semé ses exploits sur plus d'un champ de bataille.

— Je ne cédai jamais, reprit l'enfant de Balclutha. J'ai aussi soutenu des assauts mémorables, et l'avenir me promet encore de nouveaux triomphes. Ne méprise point ma jeunesse. Mon bras et ma lance ont abattu de fiers adversaires. Crois-moi, vieillard, retire-toi près de tes amis; nos combats ne sont plus de ton âge.

— Pourquoi m'outrages-tu? dit Clessamor en laissant tomber une larme. L'âge ne fait point trembler ma main; je puis encore lever le glaive de mes ancêtres!... moi, fuir sous les yeux de Fingal, sous les yeux du héros que j'admire!...

1. C'est le rocher qu'Ossian fait remarquer à Malvina, au commencement de ce poëme.

2. Dire son nom à l'ennemi, était dans les temps héroïques un moyen presque sûr d'éviter le combat : car s'il avait existé quelque liaison entre les ancêtres des combattants, ils mettaient bas les armes, et renouvelaient l'ancienne amitié de leurs pères. Mais, dans presque toutes les circonstances, un guerrier qui disait son nom à l'ennemi était déshonoré comme un lâche.

Non, jeune étranger, je n'ai jamais fui : lève ta lance et défends-toi! »

Les deux héros combattirent. Carthon, retenant ses coups, parait ceux du vieillard : toujours il croyait voir dans son ennemi l'époux de Moïna. Il brise en deux tronçons la lance de Clessamor et lui arrache son glaive; bientôt il le terrasse et va l'enchaîner : mais Clessamor tire le poignard de ses pères, aperçoit le flanc de son ennemi découvert, et l'y plonge tout entier.

En voyant désarmer Clessamor, Fingal pousse un cri terrible; au bruit de ses armes, à son aspect, l'armée s'arrête en silence : tous les regards sont fixés sur lui. Ainsi quand un bruit sourd précède la tempête, le chasseur errant dans la vallée se retire sous l'abri de quelque rocher.

Carthon, de pied ferme, attend Fingal et le menace. Le sang ruisselle à flots de sa large plaie. Il voit accourir le roi de Morven; l'espoir de la gloire soutient son âme défaillante; mais ses joues sont pâles; sa chevelure déliée flotte sur ses épaules; son casque tremble sur sa tête, ses forces l'abandonnent : mais son regard est encore plein d'audace.

Fingal voit couler le sang du héros et ne peut se résoudre à le frapper. « Cède, lui dit-il, jeune guerrier; cède, tu portes au flanc une glorieuse blessure; c'est assez pour ton courage, et ta renommée sera immortelle.

— Est-ce toi, héros fameux? répondit Carthon d'une voix affaiblie; es-tu cet astre de mort qui épouvante les rois du Monde? Oui, c'est Fingal : puis-je en douter? Je vois en toi la force du torrent et la vitesse de l'aigle du ciel. Hélas! que n'ai-je pu te combattre, ô roi de Morven? Mon nom serait célèbre à jamais dans les chants des bardes, et le chasseur, en voyant ma tombe, dirait : « Il a lutté contre Fingal. » Mais, hélas! Carthon meurt inconnu; il a usé sa force contre de vulgaires ennemis.

— Non, tu ne mourras pas ignoré, dit Fingal : mes bardes transmettront ton nom de siècle en siècle. Les enfants de l'avenir s'entretiendront de ta gloire, quand, assis autour d'un chêne brûlant, ils passeront les nuits à chanter les faits du temps passé.

« Le chasseur couché sur la bruyère entendra le sifflement des vents, lèvera les yeux et verra le rocher que ton sang a

rougi. Il se tournera vers son fils et lui montrera la place où se donna la bataille des héros. « Là, dira-t-il, combattait le roi « de Balclutha! »

Un éclair de joie glisse sur le visage du mourant : il lève ses yeux appesantis et donne son glaive à Fingal. Il veut que ce trophée n'appartienne qu'à lui, et que le souvenir du roi de Balclutha se conserve à jamais dans Morven.

Les bardes chantent l'hymne de la paix; le combat cesse. Les guerriers étrangers, autour de leur chef expirant, se penchent en silence sur leurs armes, pour écouter ses dernières paroles :

« Roi de Morven, une tombe étrangère reçoit, à la fleur de l'âge, le dernier de la race de Reuthamir La désolation règne dans Balclutha et le deuil enveloppe Crathmo. Mais fais revivre ma mémoire sur les rives du Lora où vécurent mes pères; peut-être que l'époux de Moïna pleurera la mort de son fils! »

Ces paroles brisèrent le cœur de Clessamor. Il se jeta tout éploré sur le corps de son fils sans proférer une parole. L'armée reste autour d'eux, consternée et muette. Aucun son ne se fait entendre sur la plaine de Lora.

La nuit vint : la lune, en se levant, éclaira ce champ d'horreur. Les guerriers, immobiles, ressemblaient à un bocage dont la tête tranquille s'élève sur le Gormal, quand les vents se taisent, et que la plaine est calme et sombre sous les voiles de l'automne.

Nous pleurâmes Carthon pendant trois jours. Le quatrième, son père expira de douleur. Tous deux reposent, ô Malvina, dans la vallée qui s'étend au pied de ce rocher. Un noir fantôme défend leur tombe.

On y voit souvent la triste Moïna, quand le soleil darde un de ses rayons sur la pierre, et que l'ombre règne à l'entour. On l'y voit, ô Malvina, mais elle ne ressemble point aux filles de nos collines. Ses vêtements conservent une forme étrangère, et cette belle affligée est toujours seule.

Fingal donna des larmes à Carthon. Il voulut que ses bardes célébrassent tous les ans, au retour de l'automne, le jour funèbre du jeune étranger. Ses bardes s'en souvinrent et chantèrent souvent les louanges de Carthon.

« Quel est ce sombre guerrier qui sort des vagues écumantes de l'Océan? La mort est dans sa main, ses yeux lancent la

flamme, il rugit sur les bords du Lora! quel autre serait-ce que Carthon?

« Les guerriers tombent sous ses coups : voyez comme il marche à grands pas sur le champ de bataille! On croit voir l'ombre d'un héros de Morven.

« Mais il tombe, ce chêne superbe : un vent violent l'a déraciné. Quand te relèveras-tu, valeureux Carthon, l'honneur et la joie de Balclutha? Quel est ce sombre guerrier qui sort des vagues écumantes de l'Océan? »

Ainsi chantaient les bardes au jour de leur douleur : je mêlais ma voix à leurs chants. Mon âme, attendrie, déplorait le sort funeste du jeune héros moissonné au moment où sa valeur était dans toute sa force. Et toi, vaillant Clessamor, quelle région des nuages est devenue ton séjour? Ton jeune fils a-t-il oublié la blessure qu'il reçut de la main de son père? Vole-t-il à tes côtés sur les brouillards du nord?...

Mais je sens la douce chaleur du soleil, ô Malvina. Laisse-moi goûter un moment le repos. Peut-être Clessamor et son fils viendront me visiter dans mes songes. Je crois ouïr leurs voix mystérieuses. Le soleil darde ses feux sur la tombe de Carthon. Je veux me réchauffer à ses rayons bienfaisants.

O toi qui roules au-dessus de nos têtes, resplendissant comme le bouclier de mes pères, d'où jaillissent tes rayons, ô soleil? D'où vient ta lumière éternelle? Tu t'avances dans ta beauté majestueuse. A ton aspect les étoiles se cachent dans le firmament : la lune, pâle et froide, se plonge dans les ondes de l'occident. Tu te meus seul, ô soleil : qui pourrait être le compagnon de ta course?

Les chênes des montagnes tombent; les montagnes elles-mêmes sont minées par les ans; l'Océan s'élève et s'abaisse tour à tour; la lune s'éclipse au fond des cieux : toi seul es toujours le même.

Tu te réjouis sans cesse dans ta carrière éclatante. Lorsque le monde est obscurci par les orages, quand le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu sors de la nue, radieux, et tu te ris de la tempête!

Mais, hélas! tu brilles en vain pour Ossian! Le vieux barde ne voit plus tes rayons, soit que ta chevelure dorée étincelle sur les nuages de l'orient, soit que ta lumière affaiblie tremble aux portes du couchant.

Mais tu n'as peut-être, comme moi, qu'une saison, et tes années auront un terme : peut-être un jour te verra pâlir au milieu de ta course, et l'aurore prochaine attendra en vain ton retour.

Réjouis-toi donc, ô soleil, dans la force de ta jeunesse! La vieillesse est triste et fâcheuse : elle ressemble aux clartés incertaines de la lune, qui s'égarent au travers des nues déchirées par le vent du nord, quand il sème au loin les bruyères flétries, lorsque le brouillard humide enveloppe la colline, et que le voyageur transi frissonne sur les sentiers déserts.

LA

MORT DE CUCHULLIN.

On a vu dans le poëme de Fingal qu'Artho, roi d'Irlande, avait laissé en mourant son fils Cormac au berceau, et que les chefs des tribus, assemblés dans le palais de Temora, confièrent à Cuchullin la tutelle du jeune prince.

La troisième année du commandement de Cuchullin, après l'invasion des Scandinaves, Torlath, fils de Cantela, un des chefs de la colonie belge qui habitait le midi de l'Irlande, s'avança vers Temora pour s'en emparer. Cuchullin marcha aussitôt contre lui, le joignit sur les bords du lac de Lego, et mit son armée en déroute. Torlath fut tué de la main de Cuchullin; mais ce dernier, poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur, fut blessé grièvement d'une flèche, et mourut deux jours après, à la vingt-septième année de son âge.

On verra la suite de l'histoire de Cormac dans le poëme de Temora. Celui-ci n'est, suivant Mac-Pherson, qu'un épisode d'un grand poëme d'Ossian sur les dernières expéditions de Fingal, dont la plus grande partie est perdue.

Est-ce le vent qui résonne sur le bouclier de Fingal, ou bien est-ce la voix d'une ombre autour de ma demeure?

Continue, ô voix douce et touchante; tes accents me plaisent et charment l'horreur de la nuit.

Est-ce toi qui pleures, ô Bragela, fille de Sorglan? Hélas! les voiles de Cuchullin ne paraissent pas à l'horizon.

BRAGELA.

C'est la blancheur de la vague écumante que j'aperçois sur le rocher, quand le brouillard s'élève autour d'une ombre errante et fait flotter sa robe grisâtre dans les airs; mes yeux affaiblis par les larmes avaient cru distinguer le vaisseau de mon époux.

Pourquoi tardes-tu si longtemps, fils du généreux Semo? Quatre fois l'automne orageux est revenu soulever les mers de Togorma[1], depuis que la guerre rugit autour de toi, depuis que Bragela gémit loin de ta présence.

1. Togorma était une des Hébrides. Elle appartenait à Connal, ami de Cuchullin. Il était parti pour cette île quelques jours avant qu'on apprît à Temora la nouvelle de la révolte de Torlath, et les vents contraires l'y retinrent pendant la guerre dans laquelle Cuchullin perdit la vie.

Collines de l'île des Brouillards[1], quand répondrez-vous aux cris de ses dogues fidèles? Mais je vous vois vous obscurcir sous les nuages, et la triste Bragela rappelle en vain son époux! La nuit descend, et la surface des mers s'efface devant mes yeux.

La tête du coq de bruyère est cachée sous son aile, la biche dort à côté du jeune cerf : ils se lèveront avec l'aurore; ils iront ensemble, d'un pied léger, paître la mousse du torrent.

Mais moi, mes larmes recommencent avec le jour, et mes soupirs avec la nuit; oh! quand reviendras-tu, couvert de tes armes, valeureux chef de Tura?

OSSIAN.

Fille de Sorglan, ta voix charme l'oreille d'Ossian; mais retire-toi dans ta demeure, auprès du chêne embrasé qui l'éclaire; écoute en silence murmurer les flots qui roulent près des vallons de Dunscar[2].

Que le sommeil descende sur tes beaux yeux bleus, et que l'image de ton héros aimé vienne se mêler à tes songes!...

Cuchullin est assis près des ondes noirâtres du lac de Lego; la nuit l'environne, et ses guerriers sont couchés sur la bruyère.

Cent chênes brûlent au milieu d'eux, la fumée ondoyante s'élève dans les airs; la fête est préparée.

Carril, au pied d'un arbre, touche sa harpe; ses cheveux blancs, que soulève le vent de la nuit, brillent à la clarté des flammes; il chante l'île de Togorma, et son souverain Connal, l'ami de Cuchullin.

« Pourquoi es-tu absent, ô Connal, au jour de la tempête? Les chefs du Midi se sont réunis contre Cormac; les vents retiennent tes vaisseaux, et les vagues bleuâtres roulent autour de toi : mais Cormac n'est pas seul, le fils de Semo combat pour lui; le fils de Semo, la terreur de l'étranger, semblable à la vapeur mortelle que les vents brûlants promènent lentement sur nos têtes, quand le soleil ne jette plus qu'une lueur rougeâtre, et que les hommes meurent en foule! »

Ainsi chantait Carril, quand parut un des ennemis : il baissa

1. L'île de Tura, dont Cuchullin était souverain.

2. Dunscar ou Dunscaich, demeure ordinaire de Cuchullin, souverain de Tura.

sa lance sans pointe et porta les paroles de Torlath, le chef des héros qui habitent les bords du noir Lego.

Torlath venait à la tête d'une armée nombreuse pour attaquer Cormac. Le jeune fils du roi Artho était alors dans son palais de Temora; il apprenait à tendre l'arc de ses pères et à manier la lance. Malheureux enfant, tu ne sais pas encore prévoir ta destinée; et déjà pourtant la mort se dresse derrière toi....

Cuchullin se lève devant le barde envoyé par le généreux Torlath; il l'invite au festin des héros, et le comble d'honneurs.

« Chantre harmonieux du Lego, lui dit-il, que viens-tu m'annoncer de la part de Torlath? Vient-il s'asseoir à ma fête, ou vient-il combattre?

— Combattre, répondit l'envoyé; demain, dès que les premiers rayons de l'aube éclaireront la surface du Lego, Torlath sera dans la plaine; mais oseras-tu marcher à sa rencontre? La lance de Torlath flamboie comme le météore du trépas; il la lève, et l'ennemi tombe; la mort suit les éclairs de son glaive.

— Moi craindre la lance de Torlath! repartit Cuchullin. Il est brave comme mille héros; mais les combats font les délices de mon cœur! Chantre des temps passés, ce glaive ne dort jamais au côté de Cuchullin. Le matin me trouvera dans la plaine et brillera sur les armes du fils de Semo; mais assieds-toi sur cette bruyère, ô barde, fais-nous entendre ta voix, partage les plaisirs de notre fête, et prête l'oreille aux chants des bardes de Temora!

— Ce n'est pas l'heure d'entendre des hymnes de joie, répliqua l'envoyé, quand les braves sont au moment d'engager le combat.

« Pourquoi es-tu si sombre, ô mont de Slimora? pourquoi ce vaste silence dans tes bois?

« Je ne vois sur ta cime tremblante la lueur d'aucune étoile, pas un reflet de lune n'éclaire tes flancs sauvages; mais les tertres de la mort t'environnent, et les pâles fantômes volent autour de toi!

« Pourquoi es-tu si sombre, ô mont de Slimora? pourquoi dans tes bois ce vaste silence? »

Ainsi chantait le barde en se retirant. Carril joignit sa voix

à la sienne. Leurs chants étaient comme le souvenir des plaisirs passés, qui porte à l'âme une joie mêlée de tristesse; les ombres des bardes décédés les entendirent sur le mont de Slimora, et leurs doux accents, prolongés dans les bois, réjouissaient dans la nuit les vallées silencieuses.

Ainsi quand, au milieu du jour, le vieil Ossian s'assied dans un vallon rafraîchi par les vents, pour écouter le bourdonnement de l'abeille dans le calme universel, les zéphyrs emportent de temps en temps ce doux murmure; mais il revient par intervalles charmer son oreille attentive.

« Entonnez, dit Cuchullin à ses bardes, entonnez l'hymne de l'illustre Fingal, ce chant qu'il aime à écouter quand les songes descendent du ciel et se mêlent à son sommeil, quand les harpes de ses amis résonnent dans l'éloignement, et que les feux de son palais n'éclairent plus que faiblement les murs de Selma.

« Ou plutôt chantez l'hymne de Lara, et les douleurs de la mère de Calmar[1], quand on chercha inutilement son fils sur ses collines, et qu'elle aperçut son arc brisé dans sa demeure.

« Carril, suspends à cette branche le bouclier de Caïrbar, et place auprès la lance de Cuchullin. Demain, aux premiers rayons du jour, je donnerai le signal du combat! »

A ces mots, Cuchullin s'appuie sur le bouclier de son père. L'hymne de Lara commence. Les cent bardes touchent les harpes dans l'éloignement.

Carril reste auprès du chef, et chante ces paroles, qu'il accompagne de lugubres accords.

CARRIL.

Alcléta, mère vénérable de Calmar, pourquoi sans cesse tourner tes regards vers le désert? Tu attends le retour de ton fils. Mais ce ne sont pas ses guerriers que tu découvres sur la colline : ce n'est qu'un bocage lointain. Ce n'est pas la voix de Calmar que tu entends : Alcléta, c'est le rugissement du vent de la montagne.

1. Calmar, fils de Matha; sa mort est rapportée fort au long dans le troisième chant du poëme de Fingal. Il était fils unique de Matha, et sa famille fut éteinte à sa mort. Sa demeure était sur les bords du fleuve Lara, dans les environs du lac de Lego, et sans doute près de l'endroit où était alors Cuchullin ; et c'est la vue de l'habitation de Calmar qui lui rappelle sa mort et la douleur de sa mère.

ALCLÉTA.

Qui franchit ainsi le torrent de Lara, sœur de l'illustre Calmar ? Alcléta n'aperçoit-elle pas la lance de son fils ?... Mais la vieillesse affaiblit ma vue ; regarde, ma chère Alona, n'est-ce point le fils de Matha que j'apercois ?

« Non, ce n'est qu'un vieux chêne, répondit en pleurant la belle Alona ; Alcléta, c'est un chêne penché sur le torrent de Lara. Mais quel est celui qui s'avance dans la plaine ? Sa démarche précipitée est un présage de malheur ; il porte la lance de Calmar ; ô ma mère ! elle est couverte de sang ! »

ALCLÉTA.

De sang !... C'est celui de l'ennemi ; ni la lance, ni l'arc de mon fils ne revinrent jamais du combat sans ces traces glorieuses ; les armées disparaissent devant lui, comme la bruyère sèche sous le feu dévorant !

Jeune homme[1], où est le fils d'Alcléta ? Revient-il en triomphe au son de ses boucliers ? Tu parais triste, tu gardes le silence ; ah ! Calmar n'est plus ! Arrête, guerrier, ne me dis point comment il a péri ; je ne pourrais entendre parler de sa blessure !...

CARRIL.

Alcléta, mère vénérable de Calmar, pourquoi tourner sans cesse tes yeux vers le désert ?...

Ainsi chantait Carril. Cuchullin se couche sur son vaste bouclier, les bardes se reposent sur leurs harpes, et le sommeil ferme doucement la paupière des guerriers.

Le fils de Semo veillait seul, l'âme occupée des apprêts du combat. Les chênes embrasés commençaient à s'éteindre et ne jetaient plus qu'une lueur rougeâtre. Une voix faible murmure à son oreille ; l'ombre de Calmar lui apparaît sur un rayon du crépuscule.

Au flanc du guerrier s'ouvre une large blessure ; ses cheveux, baignés des sueurs de la mort, voilent à demi son visage ; mais une joie sinistre anime ses yeux creux : le fantôme invite Cuchullin à le suivre dans le tombeau.

« Fils de la nuit, dit le chef d'Érin en se soulevant, ombre de Calmar, pourquoi baisses-tu sur moi tes sombres regards ?

1. Elle s'adresse à Larnir, ami de Calmar, qui rapportait la nouvelle de sa mort.

Fils de Matha, crois-tu m'effrayer par un fatal présage, et m'empêcher de combattre pour les droits du jeune Cormac? S'il m'en souvient, ton bras n'était pas faible dans les combats, et ta voix ne mendiait pas la paix! Pourquoi ton âme, ô chef de Lara, vient-elle me conseiller une lâcheté?...

« Calmar, je n'ai jamais fui ni redouté de vains fantômes. Esprit de la mort, tu ne sais point l'avenir : ton bras est sans force, et ta demeure est sur les vents du désert....

« Mon âme s'agrandit dans les périls, et le bruit des armes réjouit mon cœur. Retire-toi, fantôme, tu n'es pas l'ombre de Calmar; car les combats faisaient ses délices, et son bras ressemblait à la foudre des cieux!... »

L'ombre s'évanouit. Déjà le pâle rayon du matin s'allume dans l'espace : le bouclier de Caïrbar fait retentir l'écho de la guerre; les fils d'Ullin se rassemblent. Le cliquetis des armures épouvante les rives du Lego : Torlath arrive.

« Pourquoi, dit-il à Cuchullin, pourquoi viens-tu dans mon pays suivi d'une armée? Je connais la force de ton bras; ta valeur est un feu que rien ne peut éteindre : pourquoi ne veux-tu pas lutter contre moi, corps à corps, sur la bruyère, tandis que nos guerriers, autour de nous, compteront les chocs de nos boucliers et les éclairs de nos glaives? Viens montrer aux héros jaloux de ce spectacle et ma valeur et ta défaite! Qu'ils observent notre combat, comme les matelots effrayés regardent, en fuyant, les vagues amoncelées se briser en hurlant sur un écueil!

— Oui, ta présence fait bouillonner mon âme, s'écrie le fils de Semo. Ton bras est fort, ô Torlath, mais tu vas éprouver le mien! Retirez-vous, guerriers d'Ullin, sur les flancs de Slimora; regardez le chef d'Érin, voici le jour de sa gloire!

« Carril, si Cuchullin succombe, va dire à Connal que j'ai maudit les vents qui le retiennent à Togorma, lui que je voyais toujours à mes côtés, et qui partagea sans cesse et mes périls et ma renommée. Va lui dire de lever son glaive devant le jeune Cormac, et que ses conseils se fassent entendre dans Temora au jour du danger!... »

Cuchullin s'élance; la terre gémit du poids de son armure. On croit voir l'esprit terrible de Loda [1], lorsqu'il vient escorté

1. Loda était un lieu consacré au culte de quelque divinité. Par l'*esprit*

de la foudre, et que son haleine vomit le trépas; son nuage plane au-dessus des mers de Loclin; sa main funeste agite une lance de feu, et les vents secouent dans les airs sa chevelure chargée d'éclairs.

Tel, au jour de sa renommée, s'avançait Cuchullin. Torlath périt de sa main; les héros de Lego pleurent et se rassemblent autour de leur chef. Mille glaives brillent à la fois, mille flèches sifflent, mais Cuchullin est un rocher battu des vagues impuissantes.

Une foule de guerriers tombent sous ses coups, son glaive creuse un ruisseau de sang. La colline de Slimora retentit des clameurs du combat. Les enfants d'Ullin volent au secours de leurs chefs. Les cadavres rougissent la fange des rives du Lego. Le chef d'Érin triomphe.

Il revenait vainqueur.... mais soudain la pâleur s'étend sur son visage et en efface la joie. Ses yeux s'éteignent dans un morne silence, son glaive nu vacille dans sa main, et sa lance s'abaisse à chaque pas qu'il fait.

« Carril, dit tout bas le héros, je sens que mes forces m'abandonnent; mes jours vont s'engloutir dans le passé, et l'aurore ne se lèvera plus pour moi; mes amis me chercheront dans Temora, et ne me trouveront plus.

« Cormac pleurera dans son palais, et dira : « Où est le chef « de Tura? » Ami, je meurs avec gloire, et mon nom vivra dans les chants des bardes; le jeune guerrier se dira : « Oh! « puissé-je mourir comme Cuchullin! la gloire l'environna « sans cesse comme une robe éclatante, et sa renommée est « grande comme le monde!... »

« Carril, arrache le trait qui est enfoncé dans ma côte; place Cuchullin sous cet arbre, et pose auprès de moi le bouclier de Caïrbar, afin qu'on me voie mourir au milieu des armes de mes pères.

— Il n'est donc plus, le fils de Semo! s'écria Carril en soupirant. La tristesse règne dans les murs de Tura, et la douleur habite Dunscar. Ton épouse, à la fleur de l'âge, reste seule avec son fils [1]; le jeune Conloch, l'espoir de sa race, courra

de Loda, le barde entend peut-être Odin, qui était le dieu des peuples du Nord.

1. Conloch, célèbre depuis par ses grandes actions. Son adresse à lancer

vers sa mère, et lui demandera pourquoi elle pleure. Il lèvera les yeux à la voûte de son palais, il y verra les armes de son père : « A qui est ce glaive? » dira-t-il; et ces mots déchireront l'âme de sa mère.... »

Mais quel est le héros qui s'avance, rapide comme le coursier de la guerre? Ses yeux égarés cherchent son ami. Connal, fils de Colgar, où étais-tu quand le héros est tombé? Les mers de Togorma ont-elles retenu ton vaisseau battu par un vent contraire?

Les braves ont péri dans le combat, et tu n'y étais pas! que nulle voix ne porte cette nouvelle à Selma; Fingal sera accablé de tristesse, et ses guerriers vont répandre bien des larmes!

Près des flots du Lego on élève la tombe de Cuchullin; on place à quelque distance Luath [1], son dogue fidèle, son compagnon de chasse, mort de douleur sur son cadavre.

« Paix à ton âme, fils de Semo [2]! tu fus redoutable dans la guerre. La terreur t'accompagnait, et la mort courait toujours derrière ton étendard ; paix éternelle à ton âme, fils de Semo, chef illustre de Dunscar !

« Tu n'as point péri par le glaive de ton ennemi. Ton sang n'a point rougi la lance d'un adversaire : une flèche a fendu l'air, et l'aiguillon de la mort t'a percé; mais celui dont la faible main décocha le trait fatal ne s'en est pas aperçu.

« Paix à ton ombre, roi de l'île des Brouillards!

« Les héros sont dispersés dans Temora; Cormac est seul dans son palais. Ce jeune roi pleure et gémit, car il ne te voit pas revenir, ô Cuchullin : il n'entend plus le son de ton bouclier, et ses ennemis l'environnent.

le javelot était passée en proverbe dans le nord de l'Irlande ; et, pour désigner un tireur habile, on disait que sa main était sûre comme celle de Conloch.

1. C'était autrefois la coutume d'ensevelir auprès du mort le dogue qu'il chérissait le plus; cet usage n'était point particulier aux anciens Écossais, et plusieurs nations l'ont pratiqué dans leurs temps héroïques.

Les historiens placent la mort de Cuchullin dans le 1er siècle; tout ce que Keating et Oflaherty rapportent au sujet de ce héros est conforme à la tradition des Montagnards et à ce qu'en dit Ossian.

2. Les bardes chantent sur le tombeau de Cuchullin ; chaque strophe est terminée par un titre remarquable du héros. Cet usage s'observait dans toutes les cérémonies funèbres.

« Goûte un doux repos dans ta caverne, vaillant chef des guerriers d'Érin !

« Bragela n'espère plus ton retour : elle ne prend plus les vagues écumantes pour les voiles de ton vaisseau. Elle ne vient plus sur le rivage épier de loin les cris de tes rameurs.

« Elle est assise dans son palais, les yeux attachés sur les armes de l'époux qu'elle a perdu. Elle pleure, elle est inconsolable, la fille de Sorglan, car elle ne reverra point son bien-aimé....

« Que ton âme soit heureuse parmi les ombres des morts, souverain des noires cimes du Cromla ! »

DARTHULA.

Usnoth, souverain d'Etha (partie du comté d'Argile, près du bras de mer de Loch-Etha), avait épousé Slisama fille de Semo et sœur de Cuchullin. Il en eut trois fils, Nathos, Althos et Ardan, qu'il envoya en Irlande pour apprendre le métier des armes sous les bannières de Cuchullin, qui s'illustrait alors dans les guerres de ce royaume.

Les trois frères, en débarquant dans l'Ulster, apprirent la mort de Cuchullin. Nathos, quoique très-jeune, prit le commandement de l'armée, et défit Caïrbar dans plusieurs combats. Plus tard, Caïrbar ayant massacré Cormac, roi d'Irlande, l'armée de Nathos se déclara pour l'usurpateur, et Nathos fut obligé de retourner dans l'Ulster pour repasser en Écosse.

Darthula, fille de Colla, que Caïrbar aimait, habitait un château de l'Ulster appelé Selama. Elle vit Nathos, l'aima, et s'enfuit avec lui. Mais une tempête rejeta le vaisseau sur les côtes mêmes où Caïrbar campait avec son armée. Les trois frères se défendirent quelque temps avec courage; mais enfin, succombant sous le nombre, ils furent égorgés. Darthula se poignarda sur le cadavre de Nathos.

Ossian ne raconte pas la mort de Darthula comme la tradition; son récit est plus vraisemblable, car le suicide paraît avoir été inconnu dans ces premiers âges : du moins on n'en trouve guère qu'un exemple dans les plus anciennes poésies des peuples du Nord.

Astre des nuits, fille du ciel, que j'aime, ô blanche lune, le doux éclat de ton flambeau! Tu t'avances pleine d'attraits, les étoiles suivent vers l'orient la trace azurée de tes pas. A ton aspect, les nuées s'éclaircissent, et tes rayons argentent leurs flancs obscurs.

Qui peut marcher ton égale dans les cieux, fille paisible de la nuit? A ton aspect, les étoiles jalouses détournent leurs yeux tremblants. Où te reposes-tu à la fin de ta course, quand l'ombre s'épaissit et couvre ton globe? Ta demeure est-elle sombre comme l'asile du vieil Ossian? habites-tu, comme lui, dans la nuit de la tristesse?

Tes sœurs sont-elles tombées du ciel? Ne sont-elles plus celles qui se réjouissaient avec toi dans la nuit? Ah! sans doute elles sont tombées, lumière charmante, et tu te retires souvent pour les pleurer!

Mais une nuit viendra où tu tomberas toi-même, où tu quit-

teras les chemins azurés du firmament. Alors les étoiles qu'humiliait ton éclat lèveront leurs têtes brillantes, et se réjouiront de ta chute.

Voici l'heure où tu resplendis de toute ta lumière; sors de ton palais et monte dans les cieux. O vents, dissipez le nuage qui cache à nos regards la fille de la nuit! Qu'elle vienne éclairer la verdure des montagnes, et que l'Océan roule ses flots bleuâtres à la clarté de ses rayons.

Nathos fend l'abîme des mers. Althos et Ardan, ses frères, l'accompagnent; leur vaisseau roule au milieu des ténèbres. Les fils d'Usnoth ont fui pour se soustraire à la fureur de Caïrbar.

Quelle est, près d'eux, cette vierge dont la nuit a voilé la beauté? Ses cheveux sont soulevés par la brise, sa robe à longs plis flotte dans l'ombre. Est-ce un doux fantôme du ciel égaré sur les brumes de l'Océan? Non, c'est Darthula, la première des filles d'Érin. Elle a suivi Nathos pour fuir l'amour de Caïrbar. Mais les vents te trompent, ô Darthula, et refusent à tes vaisseaux le rivage désiré d'Etha. Ces montagnes que tu vois, ô Nathos, ne sont pas les tiennes! Ce n'est pas le bruit de tes vagues mugissantes que tu entends : tu es près du palais de Caïrbar.

Non loin de toi s'élèvent les tours de ton ennemi; cette colline qui avance sa tête verdoyante dans la mer, c'est Ullin; c'est la baie de Tura qui reçoit ton vaisseau.

Où étiez-vous, vents du midi, quand ces objets de ma tendresse furent ainsi déçus? Vous étiez à vous jouer sur la plaine, et à poursuivre la chevelure du chardon. Ah! que n'alliez-vous enfler les voiles de Nathos, jusqu'à ce que les collines d'Etha s'élevassent dans les nues à l'approche de leur roi!

Depuis longtemps dure ton absence, ô Nathos, et le jour marqué[1] pour ton retour est passé.

Beau guerrier, quand tu touchas la terre des étrangers, la tendre Darthula s'éprit pour toi! Ton visage était doux comme un rayon de l'aurore; ta chevelure d'ébène était plus noire que l'aile du corbeau. Ton âme était calme comme l'heure où le soleil disparaît dans l'onde. Le gazouillement du zéphyr

1. Marqué par la destinée. On ne trouve point d'autres divinités que le Destin dans les poésies d'Ossian.

entre les roseaux, le murmure du ruisseau de Lora, sont moins doux que le son de ta voix!

Mais dans l'orage de la guerre, tu ressemblais à une mer furieuse. Au seul bruit de tes armes, l'ennemi bouleversé se ruait en déroute.... Ce fut ainsi que te vit Darthula, du haut des tours du palais de ses pères.

A ta vue, elle sentit son cœur palpiter : « Que tu es beau, jeune étranger, disait-elle, que tu es beau dans les combats! Ami de l'infortuné Cormac [1], pourquoi te laisses-tu emporter à ton bouillant courage? Jeune héros, tes guerriers sont en trop petit nombre pour attaquer Caïrbar! Ah! puissé-je me voir délivrée de l'odieux amour de ce guerrier farouche, pour me réjouir en présence de Nathos! Heureux les rochers d'Etha! ils frémiront sous les pas de mon bien-aimé, ils entendront sa voix sonore, quand les vents soulèveront sa noire chevelure. »

C'est ainsi que tu parlais, ô Darthula, sur tes tours couvertes de mousse; mais maintenant la nuit t'environne, et les vents ont trompé tes amis : Darthula, tes vaisseaux s'égarent!...

Faites silence, vagues fougueuses, et laissez-moi entendre la voix de la fille de Colla! Que j'aime à entendre ta voix, ô Darthula, au milieu des mugissements de l'abîme!...

DARTHULA.

« Sont-ce là les rochers de Nathos? est-ce là le bruit de ses torrents? Cette lumière vient-elle du palais d'Usnoth? elle perce à peine les ténèbres qui nous environnent! Mais la lumière qui réjouit l'âme de Darthula, c'est la présence de son cher Nathos. Fils du généreux Usnoth, pourquoi ce soupir étouffé? Serions-nous dans la terre des étrangers?

— Non, ce ne sont pas là mes rochers, s'écrie Nathos, ce n'est pas le bruit de mes torrents! Aucune lumière ne peut venir du palais d'Etha, il est trop loin de nous.

« Nous sommes dans la terre des étrangers, dans les États du farouche Caïrbar. Les vents nous ont trompés, Darthula; c'est Ullin, dont les vertes collines s'élèvent ici dans les nues.

« Marche vers le nord, Althos; Ardan, porte tes pas le long de la côte, de peur que l'ennemi ne vienne nous surprendre dans la nuit, et nous ôter l'espérance de revoir le palais d'Etha.

1. Assassiné par Caïrbar, comme on le verra dans le poëme de Temora.

« Pour moi, j'irai vers cette tour couverte de mousse, et je verrai qui habite le palais d'où part cette lumière. Et toi, belle Darthula, repose-toi sur le rivage, repose en paix; le glaive de Nathos t'environne et te protége! »

Il part. Darthula reste seule sur le rivage; elle s'assied, elle écoute le bruit sourd des flots. De grosses larmes ruissellent de ses paupières, et déjà ses regards cherchent Nathos; son cœur frémit au souffle des vents: elle cherche à ressaisir au loin la trace des pas du héros qu'elle aime.

Mais rien ne s'entend plus : le silence recommence. « Où es-tu? s'écrie Darthula; où es-tu, doux objet de ma tendresse?... Hélas! le vent rugit autour de moi, la nuit est obscure, et Nathos ne revient point! Qui peut te retenir, aimable chef d'Etha? les ennemis t'auraient-ils surpris dans la nuit? »

Nathos revient, mais son visage est assombri par la douleur : il avait vu l'ombre de son ami, l'ombre de Cuchullin, marchant sur les murs de Tura. Ce héros poussait de fréquents soupirs; ses yeux éteints par la mort lançaient encore des feux terribles.

Sa lance était une colonne de brouillard, et les étoiles jetaient une lumière faible au travers de son corps aérien; sa voix était semblable au vent qui murmure au fond d'une caverne, et ses paroles annonçaient le malheur.

L'âme de Nathos était triste, et son front obscur comme le soleil plongé dans un humide brouillard.

« D'où vient ta tristesse, ô Nathos? lui dit Darthula; tu es l'appui de Darthula; sa joie est de te voir; elle n'a point d'autre ami que toi! Mon père repose dans la tombe; le silence règne dans Selama; le deuil est dans ma patrie, mes amis sont tombés avec l'infortuné Cormac, et les braves ont péri dans les guerres d'Ullin.

« Le soir étendait ses ombres sur la plaine, les torrents bleuâtres commençaient à disparaître dans les ténèbres. Les vents agitaient par intervalles la cime des bois de Selma, j'étais assise sur les tours du palais de mes pères....

« Truthil vint s'offrir à ma pensée, Truthil mon frère, qui m'avait quittée pour aller combattre Caïrbar. Le vénérable Cola, mon père, s'avance en s'appuyant sur sa lance.

« Son visage sombre est penché vers la terre, et la douleur est dans son âme. Son glaive est à son côté, le casque de ses

pères est sur sa tête. Sa poitrine s'élève, il ne respire que les combats ; de ses yeux s'échappe une larme qu'il s'efforce de cacher.

« Darthula, me dit-il en soupirant, tu es la dernière de la « race de Colla. Truthil a péri dans le combat ; le roi de Se- « lama [1] n'est plus. Caïrbar marche vers nos murs à la tête « d'une armée nombreuse. Colla punira son orgueil et vengera « son fils ; mais toi, ma chère Darthula, à quel asile confierai- « je ta beauté? Où sera ta sûreté? Tous tes amis ont péri!

« — Il n'est donc plus? m'écriai-je en poussant un soupir ; la « valeur du généreux Truthil ne brillera plus dans les com- « bats!... Ma sûreté, ô mon père, elle est dans un arc. J'ai « appris à percer le timide chevreuil. Père de l'infortuné Tru- « thil, ne puis-je pas percer aussi Caïrbar? »

« A ces mots, le visage du vieillard rayonne de joie. Les larmes se pressent sur sa paupière et coulent sur ses joues ; un tremblement subit agite ses lèvres; sa barbe grise frémit au souffle des vents.

« Tu es la digne sœur de Truthil, répond le vieux Colla, « c'est le feu de son âme qui embrase la tienne. Prends, Dar- « thula, prends cette lance, ce bouclier d'airain et ce casque « d'acier. Ce sont les dépouilles d'un guerrier fauché par la « mort dans son premier combat [2].

« Quand le soleil se lèvera sur Selama, nous irons à la ren- « contre de Caïrbar ; mais toi, Darthula, reste près du bras de « ton père, reste à l'ombre de mon bouclier. Autrefois, ton « père aurait pu te défendre, mais maintenant les années pè- « sent sur sa main tremblante. La force trahit son courage, et « la douleur a voilé son âme d'une ombre funèbre ! »

« Cette nuit s'écoula dans une sombre tristesse. Le jour parut, je brillai sous l'armure de la guerre. Mon père marchait devant moi. Ses guerriers se rassemblèrent autour de son bou-

1. Ce n'est point le même Selama dont il est question dans le poëme de Comlath et de Cuthona, qui était la demeure de Toscar dans l'Ulster. Selama, en langue gaëlique, signifie *belle vue*, vue étendue. On bâtissait alors les maisons sur les hauteurs, pour dominer le pays, et pour n'être pas surpris par l'ennemi; ainsi beaucoup de châteaux s'appelèrent alors Selama; de là vient aussi le nom de la demeure de Fingal, du fameux palais de Selma.

2. Le poëte, pour rendre l'histoire de Darthula vraisemblable, a soin de dire que son armure était celle d'un guerrier très-jeune.

clier. Mais ils étaient en petit nombre sur la plaine, et tous en cheveux blancs. Les jeunes héros étaient tombés avec mon frère en combattant pour l'infortuné Cormac.

« Compagnons de ma jeunesse, leur dit Colla, ce n'est pas « ainsi que vous m'avez vu jadis sous les armes; ce n'était « pas ainsi que je marchais au combat, quand le valeureux « Confadan tomba sous mes coups. Vous êtes chargés d'années « et de douleur. La sombre vieillesse a glacé ma vigueur : mon « bouclier est usé par le temps, et mon glaive, rongé de « rouille, est attaché au mur de mon palais [1].

« Je me disais : *Le soir de ta vie sera tranquille, et ta fin sera « celle d'une lumière qui s'éteint par degrés.* Mais la tempête est « revenue, et je suis courbé comme un vieux chêne dépouillé « de ses branches; je chancelle, je suis prêt à tomber....

« Où es-tu, mon fils, avec les ombres de tes héros? Tu ne me « réponds point, du sein du tourbillon que tu habites. L'âme « de ton père est accablée de douleur.... mais ma tristesse va « finir; il faut que Caïrbar ou Colla succombe! Je sens à cette « pensée revenir la force de mon bras, et mon cœur tressaille « au bruit de la bataille! »

« Colla tire son glaive du fourreau, l'acier brille dans la main de ses vieux guerriers; ils s'avancent dans la plaine, et leurs cheveux blancs flottent au gré des vents.

« Caïrbar était assis à une fête dans la plaine silencieuse de Lona [2]; il aperçoit l'armée de mon père, et donne aussitôt le signal du combat.

« Mais pourquoi te ferais-je, ô Nathos, le récit d'une bataille? Ne t'ai-je pas vu, au milieu des ennemis, semblable à la foudre dont la course enflammée détruit et dévore les mortels?

« La lance de Colla porte la mort de tous côtés. Il se souvenait des combats de sa jeunesse; mais, hélas! une flèche part et vient percer le flanc du héros. Toute mon âme tressaille de

1. Quand un guerrier était vieux ou incapable de combattre, il attachait ses armes dans la salle où toute sa tribu s'assemblait au jour de la fête; il ne paraissait plus dans les réunions armées.

2. Lona, plaine marécageuse. C'était la coutume de donner une fête après la victoire; Caïrbar donnait une fête à son armée pour célébrer la défaite de Truthil et du reste du parti de Cormac, quand Colla vint l'attaquer.

frayeur. Il tombe sur son bouclier, j'étends le mien sur lui; dans ce moment mon sein se découvre, sous l'habit de guerrier paraît la femme.

« Caïrbar accourait la lance levée, il me reconnaît. La joie brille sur ses traits farouches, et sa main retient le fer prêt à frapper. Il élève un tombeau à mon père, et m'entraîne pleurante à Selama.

« Depuis ce jour funeste, il m'a dit les paroles de l'amour; mais mon âme était navrée de douleur.

« Je voyais les boucliers de mes pères, le glaive de Truthil, ce héros que j'aime; je voyais les armes de mes amis morts, et les pleurs inondaient mes joues.

« Tu parus alors, ô Nathos, et le sombre Caïrbar s'enfuit; il s'enfuit comme un fantôme du désert devant le premier rayon du jour. Son armée était éloignée, et son bras était trop faible contre toi.

« Mais d'où vient ta tristesse? ô Nathos, répétait sans cesse la fille de Colla.

— J'ai vu les combats dès mon enfance, répondit Nathos. Mon bras ne pouvait encore lever la lance, que déjà le danger venait s'offrir à mon jeune courage. Mais la guerre était pour mon âme ce que le soleil est pour une vallée verte et profonde, quand il y verse des torrents de lumière avant de cacher dans l'orage sa tête enflammée.

« Ma valeur s'est signalée dans les périls, longtemps avant que mes yeux eussent vu ta beauté, ô Darthula, ta beauté brillante comme l'étoile qui luit sur la colline au milieu de la nuit....

« Mais je vois un nuage qui s'avance lentement sur la frêle clarté de cette douce étoile. Nous sommes dans la terre de l'ennemi. Les vents nous ont trompés, nos braves amis sont absents, et les montagnes d'Etha sont loin de nous.

« Où pourrai-je te trouver un asile, ô Darthula? Les frères de Nathos sont braves; mon glaive s'est signalé dans plus d'une bataille. Mais que peuvent les trois fils d'Usnoth contre l'armée de Caïrbar?

« Ah! que les vents n'ont-ils conduit tes vaisseaux sur ce rivage, valeureux Oscar [1], chef des héros!... Tu avais promis

1. Oscar avait résolu depuis longtemps de faire une descente en Irlande

de venir défendre le trône de Cormac. A ton aspect, mon bras plus fort serait devenu le messager de la mort; Caïrbar tremblerait dans son palais, et la paix régnerait aux pieds de la belle Darthula!

« Mais pourquoi te décourages-tu, ô mon âme? Les fils d'Usnoth peuvent encore triompher....

— Oui, Nathos, ils triompheront, s'écrie avec transport la vierge de Selama. Jamais Darthula ne sera vue captive dans le palais de l'odieux Caïrbar. Laisse-moi choisir parmi ces armes d'airain que je vois entassées dans le fond de ton vaisseau; un glaive! un bouclier! Darthula veut combattre!...

« Ombre magnanime de Colla, mon père, est-ce toi que je vois sur ce nuage? Quel est ce sombre fantôme debout à tes côtés? C'est le généreux Truthil.... Entendez-moi, ombres chéries, et protégez mon serment! Je n'entrerai pas vivante dans le palais du barbare qui a tué le chef de Selama! »

A ces mots, la joie reparut sur le visage de Nathos :

« Fille de Selama, lui dit-il, tu m'enflammes d'une audace qui promet la victoire. Viens maintenant, Caïrbar, viens avec tous tes guerriers! Je me sens animé d'une force nouvelle! Et toi, vénérable Usnoth, ô mon père, bénis de loin les armes de ton fils!

« Je me souviens toujours de tes dernières paroles que je recueillais avec respect sur le rivage d'Etha, lorsqu'un vent favorable, enflant mes voiles, allait pousser mon navire vers les murs de Tura :

« Nathos, me dit mon père, tu vas joindre Cuchullin, ce hé-
« ros qui jamais n'a fui dans les dangers. Que ton bras ne soit
« pas faible au jour du combat, et ne songe jamais à la fuite,
« de peur que le fils de Semo ne dise que les enfants d'Etha
« sont des lâches. Ces discours outrageants viendraient jus-
« qu'à moi, et la douleur m'accablerait dans mon palais soli-
« taire! »

« Ainsi me parla mon père; les pleurs roulaient sur ses joues.

« Il me donna son glaive redouté. J'arrivai dans la baie de Tura; un vaste silence régnait autour du palais. Mes yeux

pour attaquer Caïrbar, qui avait assassiné son ami Cathol, fils de Moran, d'une famille distinguée d'Irlande, et du parti de Cormac.

cherchèrent en vain quelque guerrier qui pût me parler du chef de Dunscar.

« J'entrai dans la salle des fêtes, où les armes de ses aïeux étaient autrefois suspendues ; elles n'y étaient plus. Nous y trouvâmes le vieux Lamor, assis et fondant en larmes.

« D'où viennent ces guerriers, dit le vieillard en se levant ? « Il y a longtemps que la lance n'a brillé dans les sombres « murs de Tura ; venez-vous des plaines de l'Océan, ou du triste « palais de Temora[1] ?

« — Nous venons des plaines de l'Océan, répondis-je, nous ve- « nons du palais d'Usnoth. Nous sommes les enfants de Slisama, « la fille de l'illustre Semo. Où est le vaillant Cuchullin ? Mais « pourquoi Nathos te le demande-t-il ? Ne vois-je pas couler tes « larmes ? Comment est-il tombé, ce héros ? réponds, solitaire « habitant de Tura.

« — Il n'est pas tombé, répliqua Lamor, comme l'étoile silen- « cieuse qui perce les ténèbres, brille un moment et s'évanouit ; « mais tel qu'un météore terrible qui roule sur les pays loin- « tains, portant les présages de la guerre et de la mort, tel est « tombé Cuchullin.... Fils du généreux Usnoth, l'affliction est « sur les rives du Lego, et le murmure du torrent de Lara est « lugubre et plaintif ; c'est sur ses bords que mon héros a péri.

« — Il a péri dans la mêlée sanglante ! m'écriai-je en soupi- « rant ; gloire à lui ! Son bras était redoutable dans les com- « bats, et son glaive ressemblait à la faux du trépas. »

« Nous marchâmes vers les rives désolées du Lego pour saluer la tombe de Cuchullin. Les compagnons de ses guerres l'environnaient, avec les bardes qui ont si souvent chanté ses victoires.

« Nous pleurâmes trois jours sur ce héros. Le quatrième, je frappai à coups redoublés le bouclier de Caïrbar. Les guerriers de Cuchullin se rassemblèrent autour de moi, en agitant leurs lances avec des cris de joie.

« Près de là Corlath, l'ami de Caïrbar, nous menaçait à la tête d'une armée nombreuse ; nous fondîmes sur lui dans l'ombre de la nuit ; tous ses guerriers périrent, et, quand les ha-

1. Temora était le palais des souverains d'Irlande. Ossian l'appelle triste, à cause de la mort de Cormac, que Caïrbar avait assassiné pour usurper son trône.

bitants de la vallée s'éveillèrent, ils virent, aux premiers rayons de l'aurore, la bruyère teinte de sang.

« Nous marchâmes ensuite au palais de Cormac. Nos glaives étaient levés pour la défense du jeune fils d'Artho; mais le palais de Témora était désert; Cormac avait péri dans sa jeunesse; le chef d'Érin n'était plus.

« La tristesse et le découragement s'emparent des guerriers d'Ullin; ils se retirent à pas lents, sombres comme des nuages qui, après avoir longtemps menacé l'horizon, vont se perdre derrière les collines.

« Les fils d'Usnoth marchèrent dans leur douleur vers la baie de Tura. Nous passâmes par Selama. Caïrbar s'enfuit devant nous, comme le brouillard de Lano chassé par les vents du désert.

« Ce fut alors que je te vis, ô la plus belle des vierges. Tu me parus resplendissante comme l'éclat du soleil levant. Tu suivis, ô jeune fille, le malheureux chef d'Etha.... Mais les vents nous ont trompés, je tremble pour toi, car l'ennemi est près de nous!...

— Oui, s'écria Althos[1]. L'ennemi est près de nous. J'ai entendu le bruit de sa marche et le cliquetis de ses armes, j'ai vu flotter le noir étendard d'Érin; j'ai distingué la voix de Caïrbar[2]. Il avait aperçu notre vaisseau sur la mer, avant que la nuit descendît sur les ondes. Ses guerriers veillent dans la plaine de Lena, et leurs bras aiguisent dix mille glaives.

— Qu'ils lèvent leurs dix mille glaives, répondit Nathos avec un sourire, les fils du vaillant Usnoth n'ont jamais frémi que de joie en face du danger.

« Pourquoi rouler avec tant de fracas tes flots écumants, ô mer d'Ullin? Pourquoi déployez-vous dans les airs vos bruyantes ailes, tempêtes éclatantes du ciel?

« Orages du Nord, baissez la voix : ce n'est pas vous qui

1. Athos revenait de la côte de Lona, où Nathos l'avait envoyé à la découverte.

2. Caïrbar avait rangé son armée en bataille sur la côte de l'Ulster, pour s'opposer à la descente de Fingal en Irlande. La baie de Tura, dans laquelle le vaisseau de Nathos fut poussé par la tempête, était entre les deux ailes de l'armée de Caïrbar; ainsi les fils d'Usnoth ne pouvaient pas échapper à leurs ennemis.

retenez Nathos sur le rivage : non, c'est son courage qui l'y retient, et qui vous brave, noirs enfants de la nuit! Althos, apporte du fond du vaisseau les armes de mes pères, tu les vois briller à la clarté des étoiles; apporte la lance de Semo[1], ses coups redoutés seront les gages de la victoire. »

Althos obéit, part et revient : Nathos couvre d'acier ses membres vigoureux. Sa démarche est noble et fière; dans ses yeux menaçants brillent la joie et le désir d'aborder l'ennemi.

Darthula, muette à ses côtés, les yeux fixés sur le héros qu'elle aime, s'efforce de cacher les soupirs qui s'élèvent de son sein et les deux larmes qui obscurcissent ses beaux yeux.

« Althos, dit le chef d'Etha, j'aperçois une caverne dans ce rocher; places-y Darthula, et que ton bras la défende! Pour nous, Ardan, marchons à l'ennemi, appelons au combat le sombre Caïrbar, puisqu'il n'ose défier face à face le fils d'Usnoth!...

« Darthula, si tu échappes à l'ennemi, fuis sans attendre les derniers regards de Nathos : lève les voiles, Althos, et regagne le rivage d'Etha; dis à Usnoth que son fils est mort avec gloire, que son glaive n'a pas évité le combat. Dis-lui que je suis tombé au milieu d'une foule d'ennemis, afin qu'une ombre de joie se mêle à sa douleur!

« Chère Darthula, tu rassembleras les jeunes filles d'Etha dans le palais de mon père; vous chanterez ensemble les louanges de Nathos, au retour du sombre automne.... Oh! si le chantre de Cona[2] pouvait célébrer ma gloire! Mon ombre alors se réjouirait au milieu des vents de nos montagnes. »

Oui, Nathos, ma voix chantera tes louanges; Ossian célébrera ta gloire, fils du généreux Usnoth! Pourquoi n'étais-je pas dans la plaine de Lena, quand la bataille commença? Le glaive d'Ossian aurait défendu tes jours, ou il aurait péri lui-même!

Nous étions cette nuit-là dans Selma, assis à la fête de Fin-

1. Semo était grand-père de Nathos, du côté de sa mère; la lance dont il est question avait été donnée à Usnoth en mariage : c'était l'usage que le beau-père donnât ses armes à son gendre.

2. Ossian est souvent appelé dans les anciennes poésies des bardes LE CHANTRE, LA VOIX, LA DOUCE VOIX DE CONA.

gal. Les vents déchaînés faisait craquer les chênes. On entendait gémir le fantôme de la montagne[1], un tourbillon de vent traversa la salle et vint effleurer les cordes de ma harpe : elle rendit un son lugubre comme le chant des funérailles.

Fingal l'entendit le premier ; un soupir douloureux s'éleva de son sein. « Quelqu'un de mes héros a péri, dit le roi de Morven. J'entends des sons de mort sur la harpe de mon fils. Ossian, touche cette corde qui résonne; fais entendre des accords funèbres, afin que les ombres de mes guerriers s'envolent consolées vers les collines de Morven. »

Je touchai ma harpe devant le roi; mais les sons qu'elle rendait étaient sourds et plaintifs :

« Penchez-vous au bord de vos nuages, ombres de mes pères!

« Écartez de vous la terreur et les feux qui vous environnent, et recevez le héros qui expire à cette heure, soit qu'il vienne d'une terre éloignée, soit qu'il sorte du sein des mers!

« Préparez sa robe de brume et sa lance de nuages, placez pour glaive à son côté un météore à demi éteint, et qu'il prenne au milieu de vous une place honorée, afin que son ombre vienne avec joie visiter ses amis.

« Ombres de mes pères, penchez-vous au bord de vos nuages!... »

Tels furent dans Selma les chants d'Ossian, au son de sa harpe plaintive. Mais Nathos était sur la côte d'Ullin, environné de la nuit. Il entendit la voix perçante de l'ennemi au-dessus du mugissement des flots. Il écoutait en silence, appuyé sur ses armes.

Le matin se lève, paré de ses rayons; les enfants d'Érin sont debout, ils s'étendent le long de la côte, comme des rochers grisâtres chargés d'arbres antiques. Caïrbar, au milieu d'eux, sourit d'un air farouche à l'aspect de l'ennemi.

Nathos s'élance; Darthula ne peut rester loin de son amant; elle vole sur ses pas, armée d'une lance et suivie de deux guerriers.

1. Par les gémissements du fantôme de la montagne, Ossian entend le bruit sourd qui précède la tempête, et qui est bien connu de ceux qui habitent les montagnes.

Mais ces héros couverts de leurs armes et dans l'éclat de la jeunesse, qui sont-ils? Je reconnais les fils d'Usnoth, Althos et Ardan.

« Viens, dit Nathos, ô Caïrbar, chef de Temora, combattons sur le rivage pour la plus belle des vierges. Nathos a laissé ses guerriers au delà de cette mer orageuse. Pourquoi donc viens-tu avec toute une armée attaquer le chef d'Etha? Tu as fui devant lui[1] quand ses amis l'environnaient.

— Jeune insensé, répondit Caïrbar, penses-tu que le chef d'Érin daigne se mesurer contre toi? Tes aïeux n'étaient point comptés parmi les guerriers célèbres. Ils n'étaient pas du sang des rois. Ont-ils dans leur demeure les armes de leurs ennemis et les boucliers des temps anciens? Parle donc, avant de tirer ton glaive d'enfant; le glorieux chef de Temora ne risque point sa vie contre celle d'un guerrier vulgaire! »

Une larme ardente s'échappe des yeux de Nathos : il regarde ses frères; leurs javelots volent en même temps, et trois guerriers d'Érin sont étendus sur la terre. Bientôt leurs redoutables glaives étincellent dans leurs mains; ils frappent. Les bataillons d'Érin se dispersent comme un amas de nuages, au souffle impétueux des vents.

Caïrbar, furieux, donne le signal à son armée. Mille arcs sont tendus, mille flèches volent, les fils d'Usnoth tombent.... Ils tombent comme trois jeunes chênes, l'honneur de la colline.

Le voyageur voit ces arbres superbes, il s'étonne de les voir seuls et sans abri grandir à cette hauteur : puis le vent du désert s'élève dans la nuit, et couche leurs vertes cimes sur la terre. Le lendemain, le voyageur revient; mais les jeunes chênes sont desséchés, et la colline est dépouillée de son orgueil.

Darthula voit tomber ces héros; la douleur la rend immobile, ses yeux ne versent point de larmes, ses regards sont pleins d'un morne désespoir; la pâleur ternit ses joues, ses lèvres tremblantes articulent à peine quelques mots entrecoupés, et sa noire chevelure flotte en désordre.

Le farouche Caïrbar arrive : « Où est maintenant, ô jeune fille, où est l'objet de ton amour? Où est ton chef d'Etha? As-

1. Il fait allusion à la fuite de Caïrbar, lorsque Nathos vint à Selama.

tu vu le palais d'Usnoth, ou les sombres collines de Fingal? Si les vents n'avaient pas jeté Darthula sur le rivage, j'allais faire tomber la guerre dans Morven. Fingal lui-même serait tombé sous mes coups, et la désolation régnerait dans Selma. »

Mais, hélas! le faible bras de Darthula laisse échapper son bouclier. Son sein d'albâtre est découvert, mais il est ensanglanté : une flèche cruelle l'avait percé. Elle tombe, comme un flocon de neige, sur le corps de Nathos; sa noire chevelure enveloppe le visage de son bien-aimé, et leur sang se mêle sur la terre.

« Tu n'es plus, fille de Colla! chantèrent les bardes de Caïrbar, au festin de la victoire. Le silence habite sur les rivages déserts de Selama; la race de Truthil est éteinte. Quand te relèveras-tu, ô la première des beautés d'Érin?

« Tu dormiras longtemps dans la tombe; et le matin de ton réveil est bien éloigné. Le soleil ne viendra plus éclairer ton lit, et te dire : « Éveille-toi, Darthula; éveille-toi, ô la plus « belle des femmes : l'haleine du printemps a réchauffé les « airs : les fleurs balancent leurs têtes sur la verdure.... »

« Soleil, retire-toi. La fille de Colla est endormie : on ne la verra plus sortir au matin dans l'éclat de sa beauté; on ne la verra plus, de ses pieds légers, effleurer la mousse de la plaine! »

Ainsi chantaient les bardes en élevant le tombeau de Darthula. J'allai chanter aussi sur la tombe de cette infortunée, lorsque Fingal vint dans Ullin combattre Caïrbar.

LE COMBAT

D'OSCAR ET DE DERMID.

Caruth, père d'Oscar, raconte la rivalité et la mort de son fils, et de Dermid, son ami. Il ne faut pas confondre cet Oscar et ce Dermid avec les héros de même nom dont il est question dans le poëme de Temora. Il n'est pas sûr, dit M. Mac-Pherson, que ce fragment soit d'Ossian; mais il se rapproche des œuvres de ce barde par le sujet et par la manière dont il est traité; c'est à ce titre que nous lui donnons place dans ce recueil.

Pourquoi rouvrir la source de mes pleurs, fils d'Alpin? Pourquoi me demander comment Oscar a péri? l'abondance de mes larmes a éteint mes yeux; mais le souvenir de mon malheur vit toujours dans mon cœur.

Comment me résoudre à raconter la mort funeste du premier des héros? Chef des guerriers, Oscar, ô mon fils, je ne te verrai donc plus!

Il a disparu comme l'astre de la nuit au milieu de la tempête, comme le soleil quand les vapeurs de l'orage, montant du sein des flots, enveloppent les rochers d'Ardannider.

Et moi, resté seul dans ma demeure, je me flétris comme un vieux chêne de Morven, que les vents ont dépouillé de ses rameaux et qui chancelle au plus léger souffle du nord. Chef des guerriers, ô mon fils, je ne te verrai donc plus!

Fils d'Alpin, l'homme brave ne tombe point comme l'herbe des champs. Son glaive est dans sa main comme la faux du trépas. Avant de succomber, il immole et dévore de nombreux bataillons.

Mais toi, mon cher Oscar, tu as péri, sans qu'aucun fait d'armes ait illustré ta chute. Ta lance est rouge du sang de ton ami.

Oscar et Dermid n'avaient qu'un cœur. Ils moissonnaient des couronnes de chêne sur les champs de bataille; leur amitié était forte comme l'acier de leur armure. La mort marchait toujours entre ces deux amis.

Ils tombaient sur l'ennemi comme deux rochers qui se dé-

tachent du front de l'Arven. Leur nom seul faisait pâlir les plus intrépides guerriers. Quel autre que Dermid égala jamais Oscar? Quel autre qu'Oscar fut égal à Dermid?

Ils tuèrent le vaillant Dargo, Dargo qui jamais n'avait fui.

Sa fille était belle comme le jour naissant, douce comme la paisible clarté de la lune; ses yeux avaient l'éclat de deux étoiles qui scintillent au travers d'un nuage pluvieux.

Le souffle printanier du zéphyr est moins doux que n'était son haleine; la neige nouvellement tombée, qui s'élève et s'abaisse sur la bruyère ondoyante, est moins blanche que le beau sein de la jeune fille.

Les deux héros la virent et en furent épris; chacun d'eux l'aimait comme sa gloire, chacun d'eux voulait la posséder ou mourir. Mais le cœur de la belle se fixa sur le jeune Oscar : ce fut pour lui seul qu'elle sentit les feux de l'amour.

Elle oublia qu'il avait versé le sang de Dargo : dans l'ivresse de sa passion, elle pressa la main qui avait tué son père.

« Fils de Caruth, dit Dermid, j'aime la fille de Dargo; oui, Oscar, j'aime cette femme plus que la vie. Son cœur ne s'ouvre qu'à toi; mais rien ne peut guérir mon amour. Oscar, mon ami, prends pitié de moi : donne-moi la mort.

— Quelle folie est la tienne! que mon glaive soit teint du sang de mon ami!

— Et quel autre qu'Oscar est digne de m'ôter le jour? Je veux mourir avec joie, avec gloire, en mourant de ta main; car vivre sans amour est impossible à mon âme.

— Eh bien, Dermid, prends ton glaive, puisque tu le veux, et défends-toi. Mais, hélas! puissé-je tomber avec toi, puissé-je mourir de la main de mon ami! »

Ils combattirent près du torrent de Branno. Le sang rougit ses flots fugitifs et la mousse qui les borde. Dermid, frappé au cœur d'un coup mortel, tomba en souriant et tendit à son ami désolé sa main défaillante....

« Tu meurs, fils de Diaran! et c'est la main d'Oscar qui t'a immolé! ô toi qui ne cédas jamais dans les combats, faut-il que ton ami te voie périr ainsi! »

A ces mots, Oscar s'éloigne le cœur brisé, et va retrouver l'objet de son amour.

La fille de Dargo s'aperçut de sa douleur.

« Oscar, lui dit-elle d'une voix caressante, quel nuage obscurcit ta grande âme?

— J'étais renommé, répondit Oscar, pour mon adresse à tirer de l'arc. Mais aujourd'hui j'ai perdu ma gloire. Le bouclier du vaillant Gormur, que j'ai tué dans un combat, était suspendu à un arbre près du ruisseau de la colline. J'ai voulu le percer de mes flèches, mais j'ai perdu tout le jour en vains efforts.

— Eh bien, dit la belle, je veux faire l'essai de mon adresse: mes mains ont aussi appris à bander l'arc. Mon père se plaisait à me voir atteindre le but d'une flèche toujours sûre.... »

Elle dit, mesure la distance, et sa main délicate courbe l'arc, et ajuste la flèche. Oscar va se cacher derrière le bouclier : le trait fatal siffle dans l'air, et lui perce le sein.

« Heureux arc, dit-il, main chérie, je vous rends grâce. Quel autre que la fille de Dargo était digne de donner la mort au fils de Caruth ? Couche-moi sur la terre, ô ma bien-aimée, à côté de mon ami.

— Oscar, Oscar! s'écrie la vierge éplorée, le vaillant Dargo m'a transmis son courage; je puis mourir avec joie : je puis finir mes tourments. »

A ces mots, elle arrache du fourreau le glaive d'Oscar, se frappe et chancelle, tombe et meurt.

Ils dorment ensemble près du ruisseau de la colline. L'ombre mobile d'un bouleau couvre leurs tombes, et le chevreuil de la montagne vient y brouter l'herbe épaisse à l'heure où le soleil dévore le firmament, où le silence du ciel endort les solitudes.

CATHLIN DE CLUTHA.

Ossian raconte à Malvina l'arrivée de Cathlin à Selma, pour implorer le secours de Fingal contre Ducarmor, roi de Cluba. — Ce dernier avait tué Cathmol, roi de Clutha, pour enlever sa fille Lanul. — Tous les chefs de Morven demandaient le commandement de cette expédition. — Fingal ne veut point prononcer. — Ils se retirent chacun sur leur colline, pour recevoir dans leurs songes les avis de leurs aïeux.

L'ombre de Trenmor apparaît à Ossian et à son fils Oscar. — Ils partent de la baie de Carmona, et arrivent le quatrième jour sur la côte de Rathcol, vallée d'Inishuna, où Ducarmor avait fixé son séjour. — Ossian dépêche un barde à Ducarmor pour lui demander la bataille. — La nuit vient. — Ossian donne le commandement de l'armée à Oscar, qui (suivant la coutume des rois de Morven avant le combat) se retire sur une colline voisine.

Au point du jour l'action commence. — Oscar et Ducarmor combattent : — Ducarmor est tué. — Oscar apporte la cotte d'armes et le bouclier de Ducarmor à Cathlin, qui s'était éloigné du champ de bataille. — On découvre que Cathlin est Lanul, fille de Cathmol, qui avait été enlevée par Ducarmor, et avait trouvé le secret de s'échapper des mains de son ravisseur.

O Malvina, sors de ta veille nocturne, descends du roc où les vents du nord rugissent autour de toi. Les fantômes des morts tracent sur nos torrents des sillons enflammés. Je les entends passer au milieu des tourbillons, et leurs voix grêles troublent seules le calme des ténèbres.

O toi, dont la main blanche touchait les harpes de Lutha, essaye encore de me consoler par tes hymnes mélancoliques et doux. Réveille tes cordes endormies, chante, ô Malvina; et ravive mon génie, dont les années ont éteint la flamme.

Viens à moi, ô Malvina, dans l'obscurité de cette nuit qui m'attriste. Pourquoi m'as-tu privé de la douceur de tes chants? Quand le ruisseau tombe de la colline assombrie, et qu'il roule ses flots après l'orage, aux clartés du soleil, le chasseur écoute avec plaisir leur doux murmure, en secouant sa chevelure humide.

Ainsi ta voix, ô Malvina, charme l'ami des héros décédés. Ma poitrine s'enfle et s'élève : mon cœur palpite. Le passé se retrace à ma vue. Viens, ô Malvina, cesse d'errer seule au milieu des ténèbres.

Nous vîmes, un jour, un navire entrer à pleines voiles dans la baie de Carmona[1]. Du haut du mât pendait un bouclier brisé et couvert de sang.

Un jeune guerrier, Cathlin, s'avance, tenant à sa main une lance sans pointe. Ses cheveux en désordre tombaient sur son front et voilaient à demi ses yeux baignés de pleurs. Fingal lui présente aussitôt la coupe de la fête. L'étranger la dépose tristement, sans y mouiller ses lèvres, et dit :

« Le chef de Clutha, Cathmol, est égorgé dans son palais. La beauté de Lanul, sa fille, avait séduit les yeux de Ducarmor. Le barbare a lâchement tué le père pour asservir la fille. J'errais alors dans les montagnes, et le meurtrier a eu le temps de fuir pendant la nuit. O Fingal, aide Cathlin à punir cette perfidie. Je ne t'ai pas cherché longtemps; car l'éclat de ton nom rayonne sur le monde, et tout l'univers te connaît, t'admire comme le soleil. »

Sur un signe de Fingal nous nous levons en armes.... Mais à qui appartiendra l'honneur de combattre? nous le réclamons tous.

La nuit descendit sur Selma : chacun se retira sur la colline que fréquentaient les ombres de ses aïeux, afin qu'elles vinssent le visiter parmi ses songes, et désigner les héros qui devaient venger le chef de Clutha.

Nous fîmes retentir sur nos boucliers le signal de la mort, et nos chants s'élevèrent dans les airs. Nous appelâmes trois fois les ombres de nos pères; puis nous reposâmes sur la bruyère nos membres fatigués, et les songes descendirent vers nous.

L'ombre majestueuse de Trenmor se présente à ma vue. Les âmes de ses guerriers, rangées derrière lui, se confondaient avec les nuages; je les voyais encore dans la posture du combat. Je prêtai l'oreille; je n'entendis aucun bruit d'armure : ce n'étaient que des formes légères et fantastiques.

Je m'éveillai de ce songe au souffle d'une rafale qui agita ma chevelure. L'ombre en fuyant fit gémir le chêne voisin : je saisis mon bouclier, que j'avais suspendu à une branche; le cliquetis de l'acier résonnait à peu de distance : c'était mon fils Oscar qui s'avançait vers moi. Il avait vu aussi les ombres de ses pères.

1. Nom d'un bras de mer dans le voisinage de Selma.

« Ossian, me dit-il, je suis prêt : comme l'ouragan fond sur la cime des écueils blanchissants, ainsi je traverserai les plaines de l'Océan, pour aller sans crainte à l'ennemi, car je viens de voir les ombres de nos aïeux. »

Mon cœur palpite : ma gloire se révèle à mes yeux dans l'avenir, comme un trait lumineux perce la nue, quand le soleil, ce voyageur de feu qui gouverne les jours, inonde sa carrière de vagues d'or.

« Digne petit-fils de Branno, répondis-je, tu ne marcheras pas seul à l'ennemi ; je vole avec toi sur l'Océan, nous irons assiéger Ducarmor dans sa demeure. Combattons, mon fils, comme deux aigles qui du sommet d'un rocher, déployant leurs larges ailes, s'élancent et volent contre les vents. »

Nos voiles se gonflent ; nous partons de la baie de Carmona : nos guerriers, voguant sur trois vaisseaux, voyaient l'ombre de mon bouclier s'allonger sur les flots, tandis que j'observais l'étoile de Tonthena qui montrait sa lumière rougeâtre entre les nuages.

Les brises favorables soufflèrent pendant quatre jours. Nous aperçûmes Hunon parmi les brumes. Ses cent forêts se courbaient sous les vents ; les rayons du soleil doraient par intervalles ses flancs noirâtres, et les torrents écumaient sur ses rochers.

Entre les collines serpente un vallon silencieux ; un ruisseau bleuâtre en baigne la verdure. C'est là qu'au milieu des chênes qui l'abritent sous leurs dômes séculaires s'élevait la demeure des rois. Mais depuis plusieurs années le silence règne dans Rathcol, et la race des héros a disparu de cette belle vallée.

Les flots y avaient poussé Ducarmor et son armée. L'étoile de Tonthena avait caché sa tête dans les cieux. Ducarmor avait plié ses voiles, et s'était arrêté sur les collines de Rathcol. Il poursuivait le chevreuil de la montagne.

Nous arrivons. Je députe un barde pour l'inviter au combat : Ducarmor l'accueillit avec joie. Son âme farouche et belliqueuse ressemble à la colonne de feu qui monte à demi voilée de fumée dans la tourmente d'un incendie ; Ducarmor avait la force d'un héros, mais ses actions révélaient une âme cruelle.

La nuit répandit ses brumes sur le champ de bataille du

lendemain. Nous nous assîmes auprès d'un chêne embrasé. Cathlin, debout à quelque distance, paraissait livré à de sombres pensées. Les émotions qui agitaient son âme se peignaient tour à tour sur son visage, comme on voit l'ombre inconstante voler sur la prairie ; ses cheveux, qui flottaient au gré des vents, relevaient l'éclat de sa beauté.

Je ne voulus point par mes paroles interrompre le cours de ses pensées. Je fis apporter ma harpe et je chantai.

« Mon fils, dis-je à Oscar, retire-toi secrètement cette nuit sur la colline, et frappe ton bouclier à l'exemple des rois de Morven. Au lever de l'aurore, tu conduiras mon armée au combat. Assis sur le rocher, je te verrai marcher à l'ennemi, terrible comme les ombres au milieu de tempêtes qu'elles excitent dans les airs.

Pourquoi plongerais-je mes regards dans la nuit de ces temps reculés, où les chants des bardes n'avaient pas encore commencé? Les siècles plus voisins de nous sont marqués d'assez illustres actions.

Arrêtons nos yeux sur Trenmor, comme le nautonier sur l'étoile de Tonthena, dont la lumière guide sa route nocturne sur les flots.

Les nombreuses tribus de Carmal, comme une mer en courroux, inondaient la plaine sonore de Caracha : devant eux marchaient solennellement les vieux bardes, dont les hymnes enflammaient le courage des guerriers.

Au milieu des habitants solitaires des rochers, on voyait un enfant de Loda, dont la voix évoquait du haut des airs les ombres formidables. Il demeurait sur une colline de Loclin, dans l'épaisseur d'un bois dépouillé de son feuillage. Près de sa demeure s'élevaient cinq roches escarpées. Un torrent bouillonnant grondait à l'entour.

Souvent, quand les ailes enflammées des météores traçaient des sillons lumineux dans la nuit, et que la lune abaissait son disque obscurci derrière la colline, il élevait sa voix puissante. Les esprits l'entendaient, ils volaient à ses ordres et changeaient à son gré le sort des batailles ; mais ils ne détournèrent pas Trenmor du combat.

Trenmor s'avance intrépidement dans les champs de la guerre. Trathal y brille, comme un astre qui monte à l'horizon. En vain les ténèbres couvrent la terre ; en vain l'enfant

de Loda déploie toutes les ressources de son art magique : tout doit céder aux guerriers d'Érin.

Trenmor et Trathal, son fils, se disputaient l'honneur de commander l'armée ; mais leur dispute était douce comme la joute de deux zéphyrs, qui, dans les ardeurs de l'été, agitent leurs ailes diaphanes à la surface du lac d'azur.

Trenmor, déjà couvert de gloire, cède à son fils le soin de guider les guerriers. Trathal s'avance sous les yeux de son père, et bientôt l'ennemi disparaît dans les plaines de Caracha ; chaque pas de cette lutte mémorable est marqué par les exploits des héros [1].

. . . . . .

Déjà le jour se dégageait de nuages de l'Orient. L'ennemi se lève, le combat réveille le vallon de Rathcol.

Oscar et Ducarmor se rencontrent auprès d'un chêne : ils s'attaquent ; les éclairs éblouissants qui partent de leurs armes les dérobent à nos yeux.

Ainsi, quand deux météores se heurtent la nuit dans les airs, une lumière rougeâtre se répand à l'entour, et les hommes, effrayés, prévoient la tempête.

Ducarmor tombe dans son sang : le fils d'Ossian triomphe. O Malvina, que ton bien-aimé était redoutable dans les combats !

. . . . . .

Cathlin s'était éloigné du champ de bataille. Ce jeune étranger s'était retiré sur les bords solitaires du torrent de Rathcol, vers l'endroit où l'écume bouillonne autour d'un amas de roches mousseuses.

Un bouleau touffu se penche sur le torrent et secoue aux vents ses feuilles jaunies. De temps en temps Cathlin pensif agitait la surface de l'onde avec la pointe de sa lance.

Oscar arrive, portant comme un trophée la cotte d'armes de Ducarmor et son casque orné de plumes d'aigle. Il les dépose aux pieds du jeune étranger.

« Les ennemis de ton père sont domptés, ils sont dans le séjour des ombres. Nous retournons triomphants à Morven. Mais pourquoi cette tristesse, chef de Clutha? As-tu sujet de répandre des larmes ?

1. Le fragment de ce poëme qui manque ici, contenait la suite de l'histoire de Carmal et de ses druides.

— Fils d'Ossian, répondit l'étranger, mon âme se déchire; je vois les armes de Cathmol, les armes que mon père portait dans les combats. Prends la cotte d'armes de Cathlin, suspends-la aux murs de Selma, afin qu'elle te rappelle le souvenir de mes malheurs. »

A ces mots, détachant sa cotte d'armes, elle découvre un sein d'albâtre. C'était la fille de Cathmol, ce rejeton de tant de rois. Ducarmor l'avait vue dans le palais de son père; épris de ses charmes, il vint dans la nuit assiéger Clutha.

Cathmol périt sous ses coups; sa fille resta trois jours au pouvoir de l'ennemi; le quatrième, elle s'enfuit déguisée en jeune guerrier. Elle se souvint qu'elle était de la race des rois, et son cœur respira la vengeance.

Fille de Toscar, pourquoi te raconter la mort de Cathlin? Sa tombe s'élève entre les joncs qui bordent le Lumon.

Sulmalla, dans sa douleur, chante l'éloge funèbre de la fille des étrangers, et accompagne sa voix des sons lugubres de sa harpe.

SULMALLA.

Ce poëme est, en quelque sorte, la continuation du précédent. Sulmalla, fille de Conmor, roi d'Inishuna, donne une fête à Ossian et à Oscar dans le palais de son père. — Elle raconte aux deux étrangers une expédition de Fingal à Inishuna, et parle de Cathmor, chef d'Atha, et allié du roi d'Inishuna. Ossian raconte à son tour la guerre de Culgorm et Surandronlo, deux rois de Scandinavie, où Ossian et Cathmor se trouvèrent engagés chacun dans un parti opposé. Cet épisode est incomplet, M. Mac-Pherson n'ayant pu recueillir que les fragments de l'original.

D'où vient cette belle vierge qui s'avance avec majesté sur les bords du Lumon? Ses cheveux bruns ondoient sur son sein de neige à demi voilé, elle tend son arc avec effort, et son bras flexible et robuste éblouit l'œil par sa blancheur.

Fille des rois, pourquoi portes-tu tes pas dans la plaine? Voici l'heure où les jeunes chevreuils se cachent sous les abris des rochers. Retire-toi. La nuit tombe....

Cette belle vierge, c'était la fille des rois de Lumon, la brune Sulmalla. Elle nous envoya un de ses bardes pour nous inviter à sa fête : nous vînmes nous asseoir au milieu des concerts dans le palais de Conmor.

La main blanche et légère de Sulmalla effleurait avec grâce les cordes frémissantes de sa harpe; elle mêlait tout bas aux mélodies de l'instrument le nom de Cathmor.

Ce héros était absent : il était allé combattre pour le pays de Sulmalla ; mais toujours il était présent à sa pensée, il occupait les songes de ses nuits.

L'étoile de Thontena se plaisait à la contempler du haut des cieux, quand ses bras d'albâtre s'agitaient dans les illusions du sommeil.

La fête finie, Sulmalla se leva parée de sa longue chevelure; les yeux baissés, elle nous adressa la parole, et nous demanda pourquoi nous traversions les mers.

« Vous êtes sans doute au rang des rois? votre courage et votre port majestueux me l'annoncent [1].

— Auguste fille des souverains, répondis-je, le chef de notre race n'est pas inconnu sur tes rivages. Les bords du Cluba ont retenti du nom de Fingal : Ossian et Oscar sont connus ailleurs que sur les collines de Cona; à notre nom l'ennemi trembla plus d'une fois dans les pays éloignés.

— Je connais le bouclier de Fingal, repartit Sulmalla; il est suspendu dans le palais de Conmor, en mémoire d'un événement qui couvrit de gloire le roi de Morven, quand il vint jadis sur les bords du Cluba.

« Un sanglier monstrueux épouvantait de ses ravages les rochers et les forêts de Coldarnu. Cent jeunes guerriers d'Inishuna l'attaquèrent; mais ils succombèrent l'un après l'autre, et les jeunes filles pleurèrent sur leurs tombes.

« Fingal paraît : il veut combattre le monstre, le poursuit, l'atteint dans son repaire, et le met en pièces sous les coups de sa lance. On dit que rien n'égalait alors la puissance redoutée de ce héros : on ne l'entendit point vanter ses exploits au milieu de nos fêtes. Le souvenir de ses actions s'effaçait de sa grande âme, comme on voit se dissiper les vapeurs qui cachent un moment l'éclat du soleil.

« Les jeunes filles de Cluba ne virent point sa beauté avec indifférence; leurs tendres cœurs s'enflammèrent pour le roi de Selma; les songes de la nuit le retraçaient à leur pensée : mais bientôt les vents ramenèrent l'illustre étranger dans sa patrie.

« Il n'est pas perdu pour le monde. Quelquefois cet astre s'avance dans tout son éclat et pénètre jusqu'aux demeures les plus reculées de ses ennemis. Sa renommée vole dans l'univers comme les vents impétueux dans les forêts de Cluba.

« Aujourd'hui, la tristesse habite ce palais; les enfants des rois sont absents : Conmor et Lormar [2], son fils, courent les dangers de la guerre; auprès d'eux brille un jeune guerrier

1. C'est ici un des passages qui prouvent le cas qu'on faisait, dans ces temps héroïques, de la beauté, de la taille, et de la force du corps.

2. Lormar était fils de Conmor, et frère de Sulmalla. Après la mort de Conmor, Lormar lui succéda sur le trône d'Inishuna.

venu des contrées lointaines : c'est l'ami des étrangers, la terreur des ennemis, le généreux Cathmor.

« Du haut de leurs collines, les filles d'Érin promènent leurs yeux bleus sur la plaine : mais il est absent, le jeune guerrier dont l'image est gravée dans leurs âmes. Reposez-vous, filles d'Érin; celui que vous aimez est terrible dans les champs de la guerre! Il combat à la tête de dix mille lances!

— Je l'ai vu, dis-je à Sulmalla, ce valeureux Cathmor, quand il quitta sa patrie pour venir combattre dans l'Ithorno. Deux rois, Culgorm et Surandronlo s'y faisaient alors une guerre sanglante.

« Chasseurs renommés, ils étaient venus l'un et l'autre de leurs îles poursuivre les sangliers d'Ithorno[1]. Ils trouvèrent un de ces monstres au bord d'un torrent; chacun d'eux le perça de sa lance, puis ils se disputèrent l'honneur de l'avoir abattu.

« Une guerre affreuse s'élève; ils envoient d'île en île une lance rompue et teinte de sang, pour appeler aux armes les amis de leurs familles.... Cathmor vint de Bolga, et se rangea parmi les guerriers de Culgorm ; moi, je défendis Surandronlo.

« Nous nous rangeons sur les deux rives du torrent qui rugissait au milieu de la bruyère desséchée. Des masses de rochers brisés l'environnent et penchent leurs forêts sur les vallons.

« Près de là sont deux enceintes consacrées à l'esprit de Loda, et la pierre du pouvoir[2], où les esprits descendent pendant la nuit au milieu des éclairs.

« C'est là que les vieillards, mêlant leurs voix au murmure des ondes, appellent les fantômes de la nuit et implorent leur assistance dans les combats. Tranquille et sans inquiétude, je me tenais avec mes guerriers près du torrent.

« La lune rougeâtre apparaissait au-dessus de la montagne. J'élevais de temps en temps ma voix; de la rive opposée, le jeune Cathmor entendit mes chants. Il était couché sous un chêne, et je voyais étinceler de loin ses armes redoutables.

1. Ithorno était une île de la Scandinavie; l'on voit par cet épisode que les mœurs des Scandinaves surpassaient en férocité celles des Calédoniens.

2. On se souvient que, par *la pierre du pouvoir*, Ossian désigne l'effigie de quelque divinité.

« Le jour vient. Nous volons au combat : le carnage s'étend d'une aile à l'autre ; les guerriers tombent comme les faibles roseaux brisés par les vents d'automne.

« Je m'élance au fort de la mêlée. J'engage le combat avec un chef. Déjà nos boucliers sont percés, l'acier de nos cottes d'armes gémit sous les glaives, le casque de mon adversaire tombe. Il paraît dans tout l'éclat de sa mâle beauté : ses yeux brillaient d'une flamme généreuse, et ses cheveux épars flottaient autour de son large front.

« Je reconnus le roi d'Atha : je jetai ma lance sur la terre. Nous nous quittâmes en silence pour chercher d'autres ennemis dans la foule des combattants.

« Ce ne fut pas ainsi que se termina la querelle de Culgorm et de Surandronlo.

« Semblables à deux fantômes irrités qui se battent sur le champ des nuages, ils fondent l'un sur l'autre; chacun, d'un coup de lance, perce le cœur de son adversaire.

« Un rocher les reçoit dans leur chute, à demi renversés, expirants : l'un serre de ses mains crispées la chevelure de son ennemi, l'autre semble rouler encore des yeux farouches. Le torrent qui tombe du rocher mouille leurs boucliers de son écume, et s'écoule avec leur sang.

« Leur trépas fit cesser la guerre dans Ithorno. Cathmor et Ossian conclurent la paix. Nous élevâmes des tombeaux aux morts.

« Nous marchions sur les bords de la baie de Lunar, quand nous aperçûmes un noir vaisseau flottant sur les ondes; et debout, à sa proue, apparaissait une femme au regard brillant comme un rayon de soleil sur la colline de Stramlo.

« C'était la fille de Surandronlo. Son aspect imposait la terreur, sa tête échevelée avait l'expression de la menace. Sa main brandissait une lance.

« Son sein palpitait avec violence : telle on voit la blanche écume des flots s'élever et s'abaisser au milieu des écueils ; splendide, mais fatal spectacle aux yeux des nautoniers tremblants.

« Venez, disait-elle, venez, habitants de Loda, sortez du « sein de vos nuages ! Pâle Carcar, Slumor, et toi, redoutable « Cortur, ouvrez vos palais aériens, recevez les ombres des « ennemis de Surandronlo, qui vont tomber sous la lance de « sa fille.

« Surandronlo n'était pas dans ses États un fantôme de roi.
« Quand il touchait sa lance, les oiseaux de proie pressentaient
« le carnage et volaient à sa suite; car toujours le sang ruis-
« selait sur les pas de Surandronlo.

« Il ne m'a pas élevée pour briller oisive dans son palais.
« J'ai jeté l'éclat terrible des météores, et j'ai consumé les
« ennemis de mon père[1]. »

. . . . . .

Sulmalla écoutait avec un vif intérêt l'éloge du généreux Cathmor; elle cachait au fond de son cœur une passion violente pour ce héros. Son amour était comme un feu caché sous la bruyère, qui se ranime au souffle des vents et s'étend comme un vaste incendie.

La fille des rois se retire au milieu des concerts, telle qu'un zéphyr doux et léger qui balance en murmurant les calices parfumés des fleurs, et ride la surface bleuâtre des lacs et des ruisseaux.

Pendant la nuit, un songe descendit sur Ossian.... L'ombre de Trenmor m'apparut : le père des héros semblait frapper son noir bouclier sur le rocher de Selma. Je compris que la guerre menaçait ma patrie.

Éveillé en sursaut par ce fatal présage, je cherchai à travers les ténèbres mes armes, et, dès que les torrents de Lumon virent étinceler leur écume aux premières clartés de l'aube, nous livrâmes aux brises favorables nos voiles impatientes.

1. Il y a encore ici une lacune considérable. La tradition appelle cette fille de Surandronlo, Runo-Forlo. Les Sénachies irlandais ont donné la suite de l'histoire de Funo-Forlo; mais M. Mac-Pherson ne l'a pas admise dans le cadre de ce recueil.

CRUTHLODA.

POËME EN TROIS CHANTS[1].

CHANT PREMIER.

Fingal, époux, depuis deux ans, de Roscrana, fille de Cormac, roi d'Irlande, passa aux îles d'Orkney pour visiter Cathula, roi d'Inistore. Après un court séjour au palais de Carictura, il retournait en Écosse, quand une affreuse tempête l'obligea de relâcher dans la baie d'Uthorno, en Scandinavie, près de Gormal, où résidait Starno, son ennemi.

Starno assembla ses tribus et courut au rivage; — mais connaissant à quels étrangers il avait affaire, et n'osant se mesurer avec Fingal, il tenta d'accomplir par une indigne ruse ce qu'il ne pouvait exécuter par la force. — Fingal, invité à une fête guerrière, se souvient de l'ancienne perfidie du roi de Loclin (*Fingal*, chant IIIe), refuse de s'y rendre. — Starno se prépare à combattre, Fingal à se défendre. — La nuit vient. — Dumarunno veut aller observer les mouvements de l'ennemi; mais Fingal se réserve ce soin. — Il arrive par hasard a la caverne de Turtor, où Starno tenait enfermée Carglas, fille d'un chef voisin. Cet épisode est incomplet; une partie de l'original est perdue. — Fingal s'avance jusqu'au lieu sacré où Starno et son fils Swaran consultaient l'esprit de Loda sur le succès de la guerre. Rencontre de Fingal et de Swaran. — Description du palais aérien de Cruthloda, qu'on croit être l'Odin de Scandinavie.

Ossian va chanter un événement fameux des siècles passés.

Invisible habitant des airs, qui courbes les roseaux du Lora, doux zéphyr, pourquoi cesses-tu de murmurer à mon oreille?

Je n'entends point le mugissement lointain des torrents, ni sur les rochers les sons éclatants de la harpe; viens, ô Malvina, viens ranimer mon génie.

1. Ossian a divisé ce poëme en trois *duans*. Les bardes appelaient *duan* un poëme dont la narration était interrompue par de fréquentes apostrophes et un grand nombre d'épisodes. Depuis l'extinction de l'ordre des bardes, c'est le nom général qu'on donne en Écosse à toutes les anciennes poésies.

Mes yeux s'arrêtent sur le pays de Loclin et sur la sombre baie d'Uthorno, où Fingal chercha un asile contre la fureur des flots et des vents. Les héros de Morven ne descendirent pas en grand nombre sur cette terre inconnue.

Starno députa un enfant de Loda pour inviter Fingal à sa fête. Mais Fingal se souvint du passé, et ne put contenir son indignation :

« Jamais, s'écria-t-il, jamais je ne reverrai ni les tours antiques de Gormal, ni Starno. Des projets de sang et de mort roulent sans cesse dans son âme féroce; et je n'ai pas oublié le meurtre de la belle Agandecca! Retire-toi donc, enfant de Loda; va dire à celui qui t'envoie que je méprise ses paroles comme le vain bruit des vents d'automne.

« Levez-vous, terrible Dumarunno, vaillant Cromaglas, intrépide Strumor, et toi, Cormar, dont les vaisseaux volent sur l'Océan comme les météores sur les nuages; levez-vous, enfants des héros, et combattez autour de moi sur cette terre étrangère.

« Que chacun, en jetant les yeux sur son bouclier, lui dise comme autrefois Trenmor : « Descends, ô mon bouclier, des-« cends de la voûte où tu es suspendu au milieu des harpes; « tu repousseras au loin ces flots d'ennemis, ou tu reposeras « avec moi sous la tombe!... »

Les héros de Fingal se lèvent pleins d'ardeur et saisissent leurs lances : chacun d'eux recueille son âme en silence; un bruit soudain s'élève de tous les boucliers frappés à coups redoublés.

Quand la nuit vint, ils se retirèrent sur la colline, à quelque distance les uns des autres. Le bourdonnement inégal de leurs chants se mêlait aux rugissements des vents, et le disque pâle de la lune éclairait à demi leurs armures.

Tout à coup, Dumarunno, ce chasseur intrépide de Cromacar, qui traversa l'Océan pour poursuivre les sangliers de Cruthormo [1], Dumarunno se lève,

« Fils de Comhal, dit-il, je vais m'avancer dans les ténèbres. A l'abri de ce bouclier, j'observerai les tribus de l'ennemi. Starno veille avec Swaran, l'ennemi des étrangers. Ils n'invoquent pas en vain l'esprit de Loda sur la Pierre du pouvoir.

1. Une des îles Orcades.

« Si Dumarunno ne revient point, son épouse restera solitaire dans la plaine de Crathmo[1]. Deux torrents mêlent leurs ondes rugissantes auprès de ma demeure; elle est entourée de coteaux chargés de forêts antiques, et non loin de là l'Océan roule ses flots.

« Mon jeune fils erre dans la campagne et suit d'un œil attentif une troupe criarde d'oiseaux de mer. Porte-lui la hure d'un sanglier, dis-lui quelle était la joie de son père, quand le monstre irrité des forêts d'Ithorno roulait sous les coups de sa lance.

— Je n'ai point perdu le souvenir de mes aïeux en traversant les mers, repartit Fingal. L'heure du péril était jadis pour eux la meilleure de la vie. Quoique jeune encore, je suis calme en face de l'ennemi, ou, si je me sens ému, c'est d'ardeur. Chef de Crathmo, c'est moi qui veux veiller cette nuit. »

Fingal part : il franchit le large torrent de Turtor, qui rugit dans les ténèbres au milieu du vallon de Gormal.

A la clarté de la lune, sur le versant d'un rocher voisin, le héros aperçoit une jeune fille semblable aux filles de Loclin. Ses cheveux flottent sur ses épaules, ses pas sont inégaux; elle commence à chanter, et s'interrompt souvent; elle agite ses beaux bras, la douleur est dans son âme.

« Vénérable Tornoth, s'écriait-elle, en quels lieux habite ton ombre? Est-ce au bord du Lulan? Tu as péri au bord de tes torrents, père de l'infortunée Carglas.... Mais je t'aperçois, ô mon père, tu te réjouis avec les héros dans le palais de Loda.

« Quand les sombres voiles de la nuit s'étendent sur le firmament, tu caches quelquefois la lune avec ton bouclier; j'ai vu son globe obscurci : tu allumes ta chevelure au feu des météores, et tu te promènes sur les ombres de la nuit.

« Pourquoi suis-je oubliée dans cette caverne? Jette, du palais de Loda, jette un regard de pitié sur la triste Carglas.

— Qui es-tu, s'écria Fingal, toi dont la voix plaintive attriste les échos de la nuit? »

A ces mots, Carglas, tremblante, s'éloigne.

« Qui es-tu, continua Fingal, ô toi qui erres dans les ténèbres? »

1. Crathmo-Craulo est l'ancien nom de cette partie du nord de l'Écosse, qui est vis-à-vis des Orcades.

Carglas se cache dans sa caverne.

Fingal l'y suit ; il détache les liens qui enchaînaient ses belles mains, et lui demande à quel héros elle doit le jour.

« Torno [1], répond la vierge, habitait jadis sur les bords du torrent de Lulan ; on le trouve aujourd'hui dans le palais de Loda, où il passe sa vie au sein de la joie et des fêtes. Il mesura son épée avec celle de Starno : le combat fut long ; mon père succomba près d'un rocher sur la rive du Lulan.

« Je venais de percer un chevreuil; ma main rassemblait mes cheveux, qui flottaient épars au souffle des vents. Tout à coup j'entends un bruit terrible, je pousse un cri d'effroi, mon sein palpite avec violence, je vole au palais, espérant t'y trouver, ô mon père !

« Il n'y avait plus dans le palais que le farouche Starno; ses sourcils fauves, son sourire cruel, rendaient odieux son visage. « Où est mon père ? m'écriai-je; où est ce héros épargné « par tant de combats ? M'a-t-il abandonnée au milieu de mes « ennemis ? »

« Starno, sans me répondre, me saisit par la main, et m'entraîne vers son navire. Il m'a depuis enfermée dans cette caverne. Quelquefois il y vient, et lève devant moi le bouclier de mon père.

« Souvent je vois passer loin de ma prison un jeune guerrier [1].... qui seul règne, hélas ! dans l'âme de l'infortunée Carglas.

1. Torcul-Torno, que nous avons appelé simplement Torno, était roi de Crathlan, petit canton de Suède. La rivière du Lulan coulait auprès de sa demeure; il y a encore en Suède une rivière qu'on appelle Lula.

L'origine de la guerre entre Starno et Torno, et dans laquelle ce dernier perdit la vie, fut une partie de chasse où Torno avait invité le roi de Loclin. Les deux rois et leur suite chassèrent sur les montagnes de Stinavor; un sanglier sortit de la forêt, Torno le tua. Starno crut que cette action violait à son égard les droits de l'hospitalité : car, suivant la tradition, on devait toujours laisser à ses hôtes tout l'honneur et les dangers de la chasse. Il s'éleva entre les deux chefs une querelle violente, et les deux partis en vinrent aux mains; celui de Torno fut entièrement défait, il périt lui-même de la main de Starno. Celui-ci, profitant de sa victoire, ravagea le pays de Crathlan, pilla le palais de Torno, et enleva sa fille, la belle Carglas, que la tradition appelle Conban-Carglas; il l'enferma dans une caverne, où il la maltraita si cruellement qu'elle devint folle.

2. C'est sans doute de Swaran, fils de Starno, que Carglas veut parler ici.

— Jeune fille, reprit Fingal, le deuil de la douleur a voilé ton âme, et le feu de l'amour la dévore. Mais rassure-toi, ne crains ni cette lune obscurcie, ni ces météores qui volent autour de toi; mon glaive brille pour ta défense, et le soin de te venger appartient au bras d'un héros. Les jeunes filles ne sont point captives dans nos contrées, on n'enchaîne point leurs charmes au fond d'affreuses solitudes; mais on les voit toutes belles, toutes parées de leurs longs cheveux noirs, pencher leurs têtes sur les harpes de Selma, et leurs voix enchanteresses ne s'égarent point dans les solitudes. »

. . . . . .

Fingal continua de marcher dans les ténèbres, et s'avança jusqu'à l'endroit où les arbres de Loda se tordent sous l'effort des vents.

Là s'élèvent trois pierres couronnées de mousse, là écume un torrent; le nuage enflammé de Loda s'abaisse et roule alentour.

Au haut du nuage se montre un esprit formidable, à demi formé d'ombre et de fumée. D'intervalle en intervalle, il mêle sa voix au rugissement du torrent.

Près de là, prosternés sous un chêne antique, Starno et Swaran recueillent ses paroles; les deux héros, couchés sur leurs boucliers, étendent leurs lances en avant dans le sein de la nuit.

Au bruit des pas de Fingal, ils se lèvent : « Swaran, s'écrie Starno, terrasse cet ennemi superbe, ce voyageur nocturne : couvre-toi du bouclier de ton père, il est impénétrable. »

A ces mots Swaran jette sa lance contre Fingal; elle va s'enfoncer dans l'arbre de Loda. Les deux adversaires fondent l'un sur l'autre le glaive à la main, l'acier résonne sous leurs coups pressés.

Fingal coupe les courroies du bouclier de Swaran, le bouclier roule sur la terre, son casque fendu tombe : mais le héros magnanime retient son bras levé sur l'ennemi désarmé.

Swaran, furieux, roule en silence des yeux enflammés, jette sur la terre le tronçon de son glaive, et traverse lentement le torrent.

Starno voit la retraite de son fils; il s'éloigne en fronçant ses noirs sourcils, et la rage dans le cœur. Il frappe de sa

lance l'arbre de Loda, et profère de sourdes menaces. Tous deux suivent un chemin différent, et rejoignent l'armée de Loclin.

Fingal retourne à la plaine de Turtor. Déjà le premier rayon de l'aube paraît à l'orient, et fait briller dans la main du roi de Morven les dépouilles conquises sur Loclin.

Carglas sort de sa caverne et s'avance dans l'éclat de sa beauté. Elle renouait ses cheveux qui flottaient au gré des vents, et elle murmurait quelques chants sauvages et sans art, qu'elle avait entendus à Lulan, la demeure de son père.

Elle vit le bouclier de Starno brisé et couvert de sang, et la joie éclata sur son visage; mais elle vit aussi le casque de Swaran fracassé.... Alors elle s'éloigna de Fingal : « Tu as donc péri, s'écria-t-elle en pleurant, ô toi, l'amour de Carglas ! »

. . . . . .

Colline d'Uthorno, qui domines les vagues, et dont les flancs de roche lisse reflètent sans cesse les météores de la nuit, je vois la lune obscurcie s'incliner derrière tes forêts; au-dessus de tes cimes repose le sombre Loda, le séjour des esprits.

Au bord de son palais de nuages se penche le terrible Cruthloda. On aperçoit confusément sa forme gigantesque au milieu des ondes de brouillard qui l'environnent. Sa main droite tient son bouclier, dans sa gauche est la coupe des festins de la guerre. Le toit de son palais formidable est parsemé de feux nocturnes.

Les ombres de la race de Cruthloda s'avancent. Il présente la coupe aux chefs illustrés sur le champ de la mort; mais son bouclier d'épaisses vapeurs s'élève comme une barrière fatale entre les lâches et les héros.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

CHANT DEUXIÈME.

Fingal donne le commandement de l'armée à Dumarunno, qui engage le combat et repousse l'ennemi au delà du torrent de Turtor. — Mais après la victoire, Dumarunno revient mortellement blessé. — Le barde célèbre ses funérailles.

« Où es-tu, Fingal ? s'écriait Dumarunno. Où es-tu tombé, noble rejeton de Selma ? Déjà le matin est de retour, tu ne reviens pas, et pourtant le soleil commence à percer les vapeurs qui couvrent les collines d'Uthorno.

« Amis, prenez vos boucliers, suivez-moi ! Car il ne sera point dit que Fingal ait fui comme ces feux égarés du ciel qui ne laissent sur la terre aucun vestige de leur chute....

« Mais je l'aperçois, il revient, rapide comme l'aigle qui fend les vents; je vois dans ses mains les dépouilles de nos ennemis. Salut, roi de Selma, ta longue absence nous attristait.

— Dumarunno, les ennemis ne sont pas loin ; ils s'avancent comme les vagues de la mer qu'on voit bondir au milieu du brouillard, et lever de temps en temps leurs têtes écumantes au-dessus de l'épaisse et lourde vapeur.

« A l'aspect de la tourmente, le voyageur tremble, et ne sait où chercher un asile.

« Nous ne sommes pas des voyageurs tremblants; enfants des héros, préparez vos armes ! Et maintenant, Fingal doit-il combattre, ou confier à un de ses héros la conduite de son armée ?

— Les événements passés, répondit Dumarunno, nous tracent la route que nous devons tenir. Le souvenir de Trenmor brille toujours devant nous. Elle n'était pas étroite et vile, l'âme de ce héros; jamais projet honteux ou timide ne souilla ses pensées.

« Des bords de leurs cent torrents, les tribus arrivèrent à Colgancrona : à leur tête marchaient leurs chefs intrépides; chacun d'eux réclamait le commandement de l'armée.

« Souvent leurs glaives étincelaient à demi tirés. Leurs yeux

étaient pleins d'audace et de feu. Ils se tenaient éloignés les uns des autres et murmuraient quelques chants sinistres.

« Pourquoi céderais-je le commandement, disait chacun de « ces héros? Nos aïeux ne sont-ils pas égaux en renommée? »

« Trenmor, à la fleur des ans, était à la tête de son peuple. Il vit l'ennemi qui s'avançait. L'indignation gronda dans son âme; il proposa à tous les chefs de commander l'armée tour à tour.

« Tous furent vaincus. Alors Trenmor descend de sa colline, il se met à la tête de l'armée, et l'ennemi s'évanouit. Ses guerriers se rassemblent autour de lui, et lui témoignent leur joie en frappant sur leurs boucliers.

« Les ordres des rois de Selma furent toujours pour leur peuple une volonté sacrée; mais l'usage voulait que les chefs commandassent l'armée, chacun à leur tour, jusqu'à ce que le danger fût extrême : alors c'était l'heure du roi pour combattre et pour vaincre.

— Les actions de nos ancêtres ne me sont point inconnues, dit Crommacaglas; mais qui commandera aujourd'hui l'armée, avant que le roi descende dans le champ de bataille?

« Vous voyez cee quatre collines couvertes de vapeurs; que chacun de nous s'y retire et frappe son bouclier : les esprits descendront peut-être au milieu des ténèbres, et désigneront celui de nous qui doit commander. »

Les guerriers montèrent sur les quatre collines. Les bardes observèrent le son des boucliers : ce fut le tien, ô Dumarunno, qui fut le plus sonore; c'est à toi de conduire l'armée.

Les guerriers d'Uthorno descendent à grand bruit dans la plaine : Starno et Swaran marchent à leur tête; à l'abri de leurs boucliers de fer, ils regardent fièrement l'ennemi : ainsi le formidable esprit de Loda, caché dernière la lune, paraît au-dessus de son globe obscurci, et déploie dans la nuit les signes terribles de son pouvoir.

On combat sur les rives du Turtor; les guerriers se choquent et se pressent comme les vagues de l'Océan. Les échos retentissent de leurs coups redoublés. La mort vole de rang en rang : tels on voit les nuages qui portent la grêle et les vents se mêler dans les airs; leurs chocs entremêlés épouvantent les airs; la mer mugit et s'enfle.

Pourquoi te retracer ici, sanglante journée d'Uthorno? Tu

te perds dans le passé, tu commences à t'effacer de ma mémoire.

Starno s'avance à la tête d'une aile de l'armée, Swaran commande l'autre. Ton épée, ô Dumarunno, n'est pas un feu qui luit sans consumer ; les guerriers de Loclin prennent la fuite. Starno et Swaran, confondus, contemplent dans un silence farouche la déroute de leur armée.

Le cor de Fingal se fait entendre : les enfants d'Albion reviennent auprès de lui; mais plus d'un héros resta sur la rive du Turtor, muet et couché dans son lit de sang.

« Brave Dumarunno, dit Fingal, mon armée ne revient point sans avoir fait fumer le champ de bataille du sang de nos ennemis. A cette nouvelle la joie brillera sur le front de l'aimable Lanul : Candona[1], ton fils, se réjouira sur les rochers de Crathmo.

— Colgorm, répondit Dumarunno, Colgorm, qui traversa tant de fois les plaines de l'Océan, fut le premier de ma race dans Albion. Il tua son frère; il quitta le pays de ses aïeux, et se retira dans un morne silence sur les rochers de Crathmo. Ses descendants ont toujours marché sans crainte à l'ennemi; mais toujours ils ont péri dans le combat. Fingal, je subis le sort de mes aïeux. »

A ces mots, il arrache une flèche de son flanc; il tombe pâle et sans vie sur cette terre étrangère. Son âme va rejoindre celles de ses ancêtres dans leur séjour orageux.

Les chefs restent immobiles et muets autour de Dumarunno, semblables aux rochers de Loda, que le voyageur solitaire aperçoit de loin à la lueur du crépuscule.

La nuit descend sur l'armée, les chefs restent toujours immobiles de douleur. Enfin le roi de Morven, sortant de sa profonde rêverie, appelle le barde Ullin et lui ordonne de chanter.

« Dumarunno, dit-il, n'était pas un feu qui luit et se perd aussitôt dans la nuit : ce n'était pas un faible météore prêt à s'évanouir. Le soleil qui se réjouit dans les cieux, et verse des torrents de lumière sur les collines, est l'image de ce

1. Candona ou Ceandaona était fils de Dumarunno ou Duthmarunno. Après la mort de Fingal, il se distingua dans les expéditions d'Ossian, et les bardes suivants ont célébré ses exploits.

guerrier. Ullin chante ses aïeux, et tire leurs noms de l'oubli du tombeau.

— Itorno, chanta le barde, Itorno, qui règnes sur les flots agités, pourquoi ta tête paraît-elle si obscure au milieu des vapeurs de l'Océan? De tes vallons sort une race audacieuse comme tes aigles, la race de Colgorm au bouclier de fer, qui habite maintenant le palais de Loda.

« Dans l'île retentissante de Tormo s'élève Luthan, colline arrosée de mille torrents; elle penche sa tête couronnée de forêts sur une vallée silencieuse.

« Là, près de la source écumeuse de Cruruth, habitait Rumar, le fléau des sangliers : Strina-Dona, sa fille, était belle comme la lumière.

« Une foule de jeunes héros et de chefs de tribus vinrent au palais de Rumar offrir leurs vœux à la vierge de Tormo; mais tu les vis tous avec indifférence, aimable Strina-Dona.

« O vierge, quand tes pas effleuraient la plaine, ta gorge effaçait la blancheur du duvet de la cana[1] : si tu errais sur le rivage, l'écume des flots le cédait à l'albâtre éblouissant de ton sein.

« Les étoiles ne sont pas plus gracieuses que tes yeux, l'arc de la pluie a moins d'éclat que ton visage. Tes beaux cheveux tombaient en ondes noires sur tes épaules.

« Tu habitais dans tous les cœurs, aimable Strina-Dona.

« Colgorm et Suran[2], son frère, vinrent d'Itorno rechercher l'amour de Strina-Dona. Elle les vit, et le choix de son cœur se fixa sur Colgorm. L'étoile de Loclin luisait sur elle dans la nuit, et la voyait étendre ses bras vers son amant au milieu de ses songes.

« Les deux frères, jaloux, froncent le sourcil, roulent en silence des yeux enflammés, s'éloignent et frappent sur leurs boucliers; déjà leurs mains tremblantes de fureur saisissent leurs glaives; ils se disputent la possession de la belle Strina-Dona.

1. La cana est une plante qui croît en abondance dans les landes marécageuses du Nord : sa tige ressemble à celle du roseau, elle porte un duvet d'une excessive blancheur, et qui ne diffère pas beaucoup du coton.

2. Corcul-Suran. Toutes les fois que les héros de notre poëte ont deux noms réunis, nous ne leur en avons donné qu'un; nous nous sommes même permis d'adoucir quelquefois ces noms sauvages par le retranchement de quelques consonnes.

« Suran tombe dans son sang. Son père, désolé de sa mort, bannit Colgorm d'Itorno.

« Colgorm erra longtemps au gré des vents; enfin il aborda au pied des rochers de Crathmo, et fixa son séjour dans cette terre étrangère.

« Il n'était pas seul : la beauté de l'île de Tormo, Strina-Dona, l'avait suivi dans son exil. »

CHANT TROISIÈME.

Préparatifs des deux armées. Entretien de Starno et de Swaran. — Épisode de Cormar-Trunar et de Foinar-Bragal. — Starno veut qu'à son exemple Swaran surprenne Fingal, qui s'est retiré seul sur un coteau voisin. — Sur le refus de Swaran, Starno se charge de l'entreprise; il est vaincu et fait prisonnier par Fingal, qui l'épargne, en mémoire d'Agandecca.

D'où jaillit dans la vie la source des années? Où est le terme vers lequel s'arrêtera leur cours? dans quel abîme vont-elles s'engloutir, chargées de mille destins contraires? Mes regards veulent sonder les profondeurs du passé; mais je n'y vois qu'une lueur incertaine, semblable à celle des rayons de la lune réfléchis par la surface d'un lac éloigné.

Là brillent les flambeaux de la guerre; ici je vois une génération faible et vile s'écouler en silence, sans marquer son passage d'aucune action digne de mémoire.

Toi qui réveilles mon génie, ô ma harpe, descends de la voûte où tu es suspendue au milieu des boucliers. Qu'à tes accords l'obscurité qui voile le passé se dissipe : fais revivre à mes yeux les héros décédés.

Uthorno, séjour des tempêtes, je vois sur tes collines les guerriers de ma race. Fingal se penche dans les tenèbres sur la tombe de Dumarunno : il est environné des amis de ce chef infortuné.

Sur la rive du Turtor, l'armée de Loclin est enveloppée des froides brumes de la nuit. Starno et Swaran, honteux de leur défaite, se sont retirés sur deux collines : appuyés sur leurs larges boucliers, ils contemplaient le cours des étoiles vers l'occident.

Cruthloda, tel qu'un sanglant météore, se penche du sein des nuages. Il déchaîne les vents, et les signes que sa main trace dans le ciel font comprendre à Starno que jamais Fingal ne cédera dans les combats. Deux fois Starno furieux frappe l'arbre de Loda. Il marche vers son fils, il murmure quelques chants lugubres et prête l'oreille aux vents de la nuit. Debout et tournés chacun d'un côté opposé, Starno et Swaran ressemblaient à deux chênes qui, courbés par deux vents contraires, se penchent sur deux ruisseaux et secouent leurs branches dans les airs.

« Annir, dit Starno, était jadis un feu qui consumait les armées. Dans le champ de bataille, ses yeux lançaient les traits de la mort; son bonheur suprême était dans le carnage. Pour lui, le sang coulait plus délicieusement qu'un doux ruisseau qui serpente au printemps à travers la mousse des rochers, et va ranimer les vallons flétris.

« Il s'avança sur les bords du lac de Lucormo, pour combattre Trunar, souverain belliqueux d'Urlor.

« Les noirs vaisseaux de Trunar l'apportèrent sur la côte de Gormal. Il vit la fille d'Aunar, l'aimable Bragal. Il la vit, et les yeux de la belle vierge ne se tournèrent point avec indifférence sur le vainqueur des flots et des tempêtes. Elle s'enfuit dans la nuit, et monta sur le vaisseau de son amant.

« Annir les poursuivit sur l'abîme des mers, il appela tous les vents du ciel. Le roi n'était pas seul : Starno, debout à ses côtés, les yeux attachés sur lui, semblait un jeune aigle d'Uthorno.

« Nous arrivâmes à Urlor. Trunar s'avança à la tête de son peuple : nous combattîmes, mais l'ennemi eut l'avantage.

« Annir était transporté de fureur. De son glaive il fauchait les branches des jeunes arbres. Il roulait des yeux enflammés de rage.

« Je remarquai le désespoir de mon père; je m'enfonçai dans les ténèbres. J'allai prendre dans le champ de bataille un casque brisé et un bouclier que le fer avait percé; je portais à ma main une lance sans pointe : ce fut ainsi que je marchai vers l'ennemi.

« Trunar était assis sur un rocher; près de lui, sous un arbre, était la jeune Bragal. Je jetai mon bouclier à ses pieds, et je lui dis ces paroles de paix :

« Annir gît égorgé sur le rivage de la mer. Il a été percé

« dans le combat. Starno, son fils, est occupé à lui élever un « tombeau.

« Il m'a choisi parmi les enfants de Loda, pour venir vers « Bragal : il demande à cette vierge une boucle de ses cheveux, « pour la déposer dans la tombe d'Annir.

« Et toi, souveraine d'Urlor, fais cesser la guerre jusqu'à ce « qu'Annir ait reçu la coupe céleste des mains de Cruthloda. »

« Bragal, fondant en larmes, se lève et détache une boucle de ses beaux cheveux. Trunar me présente la coupe de la paix. Je me couchai dans l'ombre de la nuit, et cachai soigneusement mon visage sous mon casque.

« Le sommeil descendit sur nos ennemis ; alors je me lève, à travers les ténèbres, je vole avec la légèreté d'un fantôme, et je perce le cœur de Trunar. Bragal elle-même n'échappa point à ma fureur, et ce fer déchira son sein de neige.

« Pourquoi, fille des rois, pourquoi as-tu provoqué ma rage ?

« Le jour parut, l'ennemi s'enfuit. Annir frappa son bouclier et appela son fils. J'arrivai tout couvert de sang.

« Trois fois le roi poussa un cri de joie, pareil à l'éclat soudain des vents au milieu de la nuit, quand ils déchirent les flancs d'un nuage orageux.

« Nous passâmes trois jours dans la joie. Nous appelâmes les oiseaux voraces; ils vinrent portés sur les vents, et les ennemis d'Annir leur furent livrés en pâture.

« Swaran, la nuit devient plus sombre, Fingal est seul sur sa colline : que ta lance perce en secret son flanc ; ma joie égalera celle d'Annir !...

— Non, le bras de Swaran ne sait point frapper lâchement dans les ténèbres. Fils d'Annir, je marche à la clarté du jour. Alors les oiseaux de proie accourent de toutes parts, accoutumés à suivre ma course homicide. »

A ces mots, Starno, rugissant de fureur, agite trois fois sa lance étincelante ; mais prêt à frapper, il tressaille ; il épargne son fils et s'éloigne d'un pas rapide.

Sur la rive du Turtor s'ouvre une sombre caverne, prison de l'infortunée Carglas. Starno y appelle la fille de Lulan. Mais la fille de Lulan est maintenant dans le palais aérien de Loda. Écumant de rage, il vole vers l'endroit écarté où Fingal reposait couché sur son bouclier.

Intrépide chasseur, fléau des sangliers, ce n'est pas une

vierge timide et faible que tu vois devant toi, ce n'est pas ici un enfant couché sur la fougère, au bord du torrent de Turtor. Mais tu vois le lit du brave; s'il se lève, il donne la mort! garde-toi d'éveiller ce guerrier terrible.

Starno s'avance, Fingal se lève : « Qui es-tu, fils de la nuit? »

Starno, sans répondre, lui jette sa lance; ils combattent dans les ténèbres : le bouclier de Starno tombe fendu en deux : Fingal le saisit et le lie à un chêne.

Aux premiers rayons du jour, le héros de Morven reconnut le roi du Gormal. A cette vue, la surprise émeut son âme, ses pensées retournent vers le passé. Il se rappelle le temps où le bruit des pas d'Agandecca était plus doux à son oreille que les hymnes des bardes. Il fait tomber les liens des mains de Starno.

« Retire-toi, lui dit-il, fils d'Annir, retire-toi dans ton palais de Gormal; cette lumière charmante que tu éteignis reparaît et luit encore dans mon cœur; je me souviens de ta fille, et, grâce à ce triste souvenir, j'ai pitié du père, en épargnant le meurtrier.

« Loin d'ici, homme de sang! va dans ta retraite odieuse, va cacher tes remords et ton visage odieux! que les enfants des héros oublient ton nom souillé, et que jamais l'étranger voyageur ne console par sa présence ton foyer maudit!... »

OÏNA-MORUL.

Ossian raconte son expédition à Fuarfed, île de la Scandinavie. — Mal-Orchol, roi de cette île, était assiégé par les troupes de Ton-Thormod, roi de Sardronlo, auquel il avait refusé sa fille Oïna-Morul. — Fingal envoie Ossian au secours de Mal-Orchol. — Le lendemain de son arrivée, Ossian livre bataille à Thormod et le fait prisonnier. Mal-Orchol offre sa fille en mariage à son libérateur ; mais Ossian, s'apercevant qu'Oïna aimait Thormod, la rend généreusement à son amant, et réconcilie les deux rois.

Comme on voit la lumière du soleil fuir devant l'ombre sur la vaste colline de Larmon, ainsi, parmi les ténèbres de ma vieillesse, les images des siècles passés se succèdent devant ma pensée.

Quand les bardes se sont retirés, quand les harpes sont suspendues aux voûtes de Selma, une voix se fait entendre à l'oreille d'Ossian et réveille mon âme. C'est la voix des siècles passés : ils roulent devant moi chargés d'événements. Je saisis les faits éclatants à mesure qu'ils passent dans ma mémoire, et je les reproduis dans mes chants.

Les hymnes d'Ossian ne sont point sauvages comme les torrents du désert ; ils s'élèvent dans les airs comme les doux concerts de Lutha.

O terre heureuse de Lutha ! quand la main légère de Malvina vole et brille sur la harpe, tes rochers répètent ses accords harmonieux.

Fille de Toscar, toi qui dissipes les sombres pensées qui assiégent mon âme, ne veux-tu point entendre ma voix ? Viens, fille charmante, nous ferons revivre le passé dans nos chants.

Sous le règne de Fingal, avant que l'âge eût blanchi mes cheveux, je m'embarquai dans la nuit pour l'île de Fuarfed. L'étoile de Concathlin[1] dirigeait ma course.

1. Concathlin signifie *doux rayon des flots* : il est difficile, à une si grande distance de temps, de dire précisément à quelle étoile on donnait ce

Fingal m'envoyait au secours de Mal-Orchol, roi de Fuarfed, que la guerre environnait de toutes parts. Nos aïeux s'étaient assis ensemble aux fêtes de l'amitié.

J'entrai dans la baie de Colco, et j'envoyai mon glaive à Mal-Orchol. Il reconnut le signal d'Albion, et tressaillit de joie. Il sortit de son palais, il vint à moi, et me prenant la main d'un air triste :

« Pourquoi, me dit-il, la race des héros vient-elle au secours d'un roi près de sa chute? Thormod est chef de l'île de Sardronlo : il a vu, il a aimé ma fille Oïna. Je l'ai refusée à son amour : nos ancêtres étaient ennemis. Il est revenu à la tête d'une armée nombreuse : mes guerriers ont fui devant lui. Quel motif porte la race des héros à me secourir?

— Je ne viens point, lui répondis-je, pour être, comme un enfant, spectateur inutile des combats. Fingal se souvient de Mal-Orchol et de sa générosité pour les étrangers. La mer le jeta autrefois sur ces bords, tu le reçus avec joie, tu lui prodiguas les fêtes et les concerts. Voilà le motif qui m'arme de ce glaive, et peut-être fera-t-il fuir tes ennemis. Quelle que soit la distance qui nous sépare de nos amis, jamais nous ne les oublions dans l'infortune!

— Digne fils du vaillant Trenmor, tes paroles sont comme la voix de Cruthloda, quand ce puissant habitant du firmament ouvre son nuage et daigne nous parler. Mille autres guerriers sont venus se réjouir à mes fêtes, mais tous ont oublié l'infortuné Mal-Orchol. J'ai promené de tous côtés mes regards sur la mer, et je n'ai aperçu aucun vaisseau qui vînt à mon secours ; le bruit de mes fêtes ne les appelle plus dans le palais de Mal-Orchol, on n'y entend plus que le choc des armes[1]. Mais la nuit approche, viens dans ma demeure, enfant des héros, viens entendre les chants de ma fille.... »

Nous entrâmes dans son palais : Oïna prend sa harpe; chaque corde frémit tour à tour sous ses doigts, et accompagne

nom. Quelques montagnards le donnent aujourd'hui à l'étoile polaire. On fait allusion à ce passage d'Ossian dans une chanson fort en réputation parmi les montagnards ; et leurs matelots la chantent encore de nos jours. L'auteur y vante la science d'Ossian dans la navigation.

1. Mal-Orchol fait ici la satire de ses faux amis, qui l'abandonnent dans son malheur. Un ancien barde compare un homme heureux et puissant à un grand feu allumé dans un désert, et ses courtisans à la fumée.

ses tristes accents. J'écoutais en silence et contemplais la beauté de la fille de Mal-Orchol. Ses yeux humides de pleurs brillaient comme deux étoiles au travers d'un nuage qui verse la pluie.

Au point du jour nous combattîmes sur la rive du Tormul. Le son du bouclier de Thormod réglait les mouvements de son armée. Le carnage s'étend d'une aile à l'autre; j'attaque le chef de Sardronlo.

Son bouclier vole en éclats. Je le saisis, l'enchaîne, et le livre à Mal-Orchol. La défaite de l'ennemi ramena la joie dans Fuarfed. Thormod, humilié, craignait de rencontrer les regards d'Oïna.

« Fils de Fingal, me dit Mal-Orchol, tu ne partiras point sans emporter une marque de ma reconnaissance : Oïna va s'embarquer avec toi. Elle allumera dans ta grande âme la douce flamme de l'amour. Elle est digne d'habiter dans Selma, et sa beauté la fera remarquer dans la demeure des rois. »

Je passai la nuit dans le palais. Mes yeux étaient à demi fermés par le sommeil ; j'entendis une voix douce et plaintive, semblable au zéphyr qui vole et fait frémir le gazon des prairies.

C'était la voix de la fille de Mal-Orchol, qui chantait dans la nuit ; elle savait combien les sons d'une douce musique attendrissaient mon âme.

« Quel est ce jeune guerrier qui, du haut du rocher, promène ses regards sur les vapeurs de l'Océan ? Ses longs cheveux, noirs comme l'aile du corbeau, flottent au gré des vents ; sa démarche annonce la douleur, les larmes roulent dans ses yeux, sa poitrine est gonflée de soupirs.... Retire-toi, malheureux, j'erre dans un pays inconnu. La race des héros m'environne, mais leur présence n'adoucit point mes ennuis. Ah ! Thormod, objet de l'amour des vierges, pourquoi nos pères furent-ils ennemis !...

— Aimable Oïna, lui dis-je, pourquoi fais-tu retentir la nuit de tes gémissements ? Les descendants du vaillant Trenmor n'ont point une âme cruelle. Non, tu ne viendras point errer sur une terre étrangère. Une voix impérieuse retentit dans le cœur d'Ossian, nul autre que lui ne peut l'entendre ; elle lui ordonne d'écouter les malheureux au jour de leur infortune. Retire-toi, belle Oïna, ton amant ne te pleurera point sur son rocher. »

Dès l'aurore, je détachai les liens de Thormod et le rendis à son amante.

« Pourquoi, dis-je à Mal-Orchol, pourquoi Thormod consumerait-il ses jours dans la douleur? Il est de la race des héros. Il a brillé dans les combats. Vos ancêtres, il est vrai, furent ennemis; mais aujourd'hui leurs ombres réunies se réjouissent ensemble, et boivent à la même coupe dans le palais de Loda. Guerriers, oubliez leur ancienne haine, qu'elle reste ensevelie dans le passé!... »

Telle fut la conduite d'Ossian dans sa jeunesse; ce fut ainsi qu'il rendit à son amant la tendre Oïna, malgré tout l'éclat de sa beauté.

COLNA-DONA.

Fingal envoie Ossian et Toscar pour élever un monument sur les bords du torrent de Crona, en mémoire d'une de ses victoires. — Un roi du voisinage nommé Carul les invite à une fête, ils s'y rendent. — Les amours de Toscar et de Colna-Dona, fille de Carul.

Torrent de Colamon[1], tes flots sombres et troublés se perdent au loin dans les vallons; tu baignes d'une eau plus limpide les abords du palais de Carul.

C'est là qu'habitait sa fille, la belle Colna-Dona. Ses yeux avaient l'éclat des astres de la nuit; ses bras, la blancheur de l'écume des mers. On voyait les globes de son sein s'enfler doucement comme deux vagues bercées par le souffle du midi. Son âme était un rayon des cieux. Quelle fille égala jamais ce ravissant objet de l'amour des héros?...

Fingal ordonne. Nous marchons vers le ruisseau de Crona[2], Toscar et moi, qui naguère étais entré dans la carrière des combats.

Trois bardes nous suivaient en chantant. On portait devant nous trois boucliers. Nous allions ériger un monument en mémoire des événements passés : Fingal avait dispersé les ennemis sur les rives du Crona; les étrangers avaient fui devant lui.

Nous arrivons à ce lieu fameux. La nuit descend des monta-

1. Colamon était aussi le nom du petit royaume de Carul, situé près de la muraille d'Agricola, vers le midi. Il est vraisemblable que Carul était de la race de ces Bretons que les historiens romains appelèrent Maiatic. Maiatic est composé de deux mots gaëliques, MAI, *plaine*, et AITICH, *habitants :* habitants des plaines. Les Romains les appelèrent ainsi par opposition aux Calédoniens, qui habitaient les montagnes, et dont le nom est aussi composé de deux mots gaëliques, Caël-Don, Gaulois des collines.

2. Crona, comme nous l'avons déjà dit, était une petite rivière qui se déchargeait dans le Carron, dans la province de Stirling. Ossian ne dit point ici sur quels ennemis Fingal remporta la victoire pour laquelle il va élever un monument.

gnes; j'arrache un chêne de la colline; bientôt la flamme s'élève dans les airs.

« O mes ancêtres, m'écriai-je, du fond de vos palais de nuages, laissez tomber sur moi vos regards! La gloire de vos descendants est la vôtre, et l'éclat de leur renommée se réfléchit sur vous. »

Les bardes chantent. Je prends une pierre dans le torrent: le sang des ennemis de Fingal pend en noirs grumeaux de l'herbe marécageuse qui la couvre.

Sous cette pierre je place l'une après l'autre trois bosses de boucliers, suivant les temps marqués par la mesure, tantôt lente, tantôt rapide, des chants nocturnes d'Ullin.

Toscar y pose un poignard et un cotte d'armes d'acier. Nous élevâmes un rempart de terre autour de la pierre, et nous lui dîmes :

« Parle à l'avenir, parle aux faibles générations qui remplaceront la race éteinte de Selma : fille du torrent, qui maintenant t'élèves sur la terre, au milieu d'une nuit orageuse, le voyageur viendra se coucher sous ton abri. Le frémissement de ta mousse agitée éveillera ses songes. Les années qui ne sont plus se retraceront à sa pensée.

« Il verra les batailles sanglantes, il verra les rois descendre pour combattre, et la lune obscurcie éclairant à regret ce champ de carnage.

« Il s'éveillera avec l'aurore, il apercevra autour de lui les tombes de mille guerriers. « Quelle est cette pierre ? » demandera-t-il. Quelque vieillard lui répondra : « Cette pierre fut élevée par Ossian, héros des temps passés. »

Carul, roi de Colamon, l'ami des étrangers, nous envoie un barde pour nous inviter à nous rendre à son palais, séjour de la belle Colna-Dona. Nous vînmes nous asseoir à sa fête.

Ce héros en cheveux blancs fit éclater sa joie en voyant les enfants de ses amis s'élever comme de jeunes arbres de la plaine couronnés de leur vert feuillage.

« Enfants des héros, nous dit-il, vous me rappelez le temps heureux où je descendis pour la première fois sur la côte de Morven. Je poursuivais Carglas : nos ancêtres avaient été ennemis.

« Nous combattîmes sur les bords du torrent de Clutha. Carglas vaincu chercha un asile sur l'Océan : mes vaisseaux l'y

poursuivirent; mais, trompé par la nuit, j'abordai au palais de Selma. Fingal vint au-devant de nous avec ses bardes et Conlo, le bras de la mort.

« Je passai trois jours au milieu des fêtes dans le palais de Fingal. J'y vis la belle Roscrana, la fille des héros, l'honneur de la race de Cormac.

« A mon départ on me combla de présents, les rois me donnèrent leurs boucliers. Ils sont suspendus dans mon palais, comme un gage de l'amitié de Fingal.

« Enfants des héros, vous me rappelez les temps passés. »

Carul brûla le chêne de la fête : il prit deux bosses de nos boucliers, les plaça dans la terre, sous une pierre, et voulut qu'elles fussent un monument de paix pour nos descendants.

« Quand la guerre, nous dit-il, rugira dans cette contrée, et que nos enfants seront près d'en venir aux mains, les guerriers de ma race jetteront peut-être les yeux sur cette pierre en préparant leurs lances, et diront : « Ici nos pères se sont « juré la paix. » A ces mots ils déposeront leurs boucliers. »

La nuit voila les cieux ; la fille de Carul faisait flotter en marchant sa longue chevelure, et sa voix mélodieuse se mêlait aux sons de la harpe.

A l'aspect de Colna-Dona, l'amour des héros, Toscar devint triste et rêveur : l'image de cette belle vierge se peignait dans son âme troublée, comme le rayon du soleil sur la mer houleuse, quand il perce les brumes et qu'il éclaire le dos mouvant des vagues.

. . . . . .

. . . . . .

Aux premiers rayons du jour nous éveillâmes par nos clameurs l'écho des forêts, et nos chiens relancèrent les timides chevreuils au bord des torrents et des lacs solitaires.

Nous retournions à la vallée de Crona, quand nous vîmes sortir de la forêt un jeune homme avec un bouclier et une lance sans pointe :

« D'où viens-tu, lui dit Toscar ? la paix habite-t-elle à Colamon, autour de la demeure de la belle Colna-Dona ?

— Colna-Dona, répondit le jeune homme, demeurait autrefois dans Colamon; mais maintenant elle traverse le désert avec le fils d'un roi, qui a charmé son âme.

— Jeune étranger, dit Toscar, as-tu remarqué la route qu'a prise le guerrier? il tombera sous mes coups; donne-moi ce bouclier!... »

Furieux, il saisit le bouclier; mais sous l'armure palpitait le sein d'une jeune fille, blanc comme le duvet du cygne qui flotte doucement sur les ondes.

C'était Colna-Dona, c'était la fille de Carul. Elle avait vu Toscar, et n'avait pu le voir sans l'aimer.

LA

GUERRE DE TEMORA.

POËME EN HUIT CHANTS.

Après la mort de Cuchullin, Caïrbar, chef du canton d'Atha, dans le Connaught, était devenu par le meurtre de Cormac, fils d'Artho, maître de tonte l'Irlande. — Fingal, roi de Morven, leva une armée pour venger la mort de Cormac et chasser l'usurpateur. — Caïrbar, averti de ce projet, rassemble dans l'Ulster quelques-unes de ses tribus pour s'opposer au débarquement des Calédoniens, tandis que son frère, Cathmor, couvrait avec le reste de l'armée les abords de Temora.

Temora était la résidence des souverains d'Irlande. Ce fut près de ce palais que Fingal et Cathmor se livrèrent une bataille décisive. — Après la défaite et la mort de Cathmor, Fingal conduisit Ferad-Artho, dernier rejeton de la famille de Cormac, au palais de Temora. — Ferad-Artho était parent de Fingal, comme on le voit par le tableau généalogique ci-après :

TRENMOR EUT DEUX FILS :

TRAHAL, premier roi de Morven, et CONARD, premier roi d'Irlande.

TRAHAL → COMHAL → FINGAL → OSSIAN, FILLAN, FERGUS, RYNO, BOSMINA.

OSSIAN → OSCAR.

CONARD → CORMAR, IIe roi d'Irlande → CAÏRBAR-MAC-CORMAC, IIIe roi d'Irlande.

CAÏRBAR-MAC-CORMAC → ARTHO, IVe roi d'Irlande, et FERAD-ARTHO, rétabli sur le trône d'Irlande par Fingal.

ARTHO → CORMAC, Ve roi d'Irlande, assassiné par Caïrbar d'Atha.

CHANT PREMIER.

Caïrbar, averti de l'approche des Calédoniens, assemble ses guerriers, et tient un conseil où Foldath, chef de la tribu de Moïna, parle avec mépris de l'ennemi. — Cette bravade excite le mécontentement des autres chefs. Caïrbar écoute quelque temps leurs débats; puis il fait préparer une fête dans la plaine de Lena, et députe un barde à Oscar, fils d'Ossian, pour l'inviter à s'y rendre. Caïrbar avait résolu de faire égorger ce héros au milieu de la fête. — Oscar arrive : une querelle s'élève entre lui et Caïrbar; on en vient aux mains : tous deux perdent la vie.

L'armée de Fingal entend le bruit du combat et vole au secours d'Oscar. Les guerriers d'Irlande prennent la fuite et se retirent derrière l'armée de Cathmor. Fingal, après avoir pleuré son petit-fils, ordonne à Ullin, un de ses bardes, de porter son corps à Morven, et de lui élever un tombeau. — La nuit vient. — Althan raconte à Fingal le meurtre de Cormac. — On envoie Fillan sur la colline de Mora, pour observer les mouvements de Cathmor. — Ainsi finit le premier chant.

Les premiers rayons du soleil levant nuançaient d'or l'azur des flots. Les vertes collines d'Ullin s'inondaient de lumière; les arbres en fleur secouaient au souffle des zéphyrs leurs parfums épars, et la blanche écume des cascades jaillissait de roche en roche.

Deux coteaux chargés de chênes antiques dominent une étroite vallée, où coule un ruisseau paisible. Dans cette solitude erre à pas lents Caïrbar[1], chef d'Atha; sa main brandit sa lance; ses yeux fauves expriment une sombre terreur.

Du fond de son âme s'élève l'image de Cormac, sanglant et mutilé; le pâle fantôme du jeune héros perce les voiles de la nuit; le sang ruisselle de ses flancs aériens.

Trois fois Caïrbar jette sa lance sur la bruyère; trois fois il porte la main à sa barbe. Ses pas sont courts et pressés : souvent il s'arrête et agite ses bras nerveux.

Ainsi, quand l'orage s'amoncelle, on voit le nuage de la foudre changer de forme à chaque rafale des vents et, couvrant

1. Caïrbar, fils de Borbar-Duthul, descendait en droite ligne de Larthon, chef de la première colonie des Firbolg, qui s'établit dans le midi de l'Irlande; *Caël* était le nom de l'autre colonie qui habitait le nord de cette île. C'est de cette dernière qu'étaient les premiers rois d'Irlande.

les vallons d'une teinte sinistre, menacer la contrée d'un immense désastre.

Tout à coup Caïrbar fronce le sourcil et saisit sa lance. Il couvre du regard la plaine de Lena, il aperçoit la déroute des guerriers qu'il avait envoyés à la découverte sur les bords de l'Océan. La peur précipitait leurs pas, ils accouraient en désordre; c'était un pêle-mêle de fuyards.

Caïrbar comprit que l'ennemi s'avançait, et appela les chefs de son armée.

La terre retentit sous leurs pas; ils arrivent : tous à la fois tirent le glaive. Là paraissent Morlath au visage sombre, Hidala à la longue chevelure. Cormac s'appuie sur sa lance, en roulant ses yeux fauves sur tout ce qui l'entoure. Plus farouche est encore, sous deux épais sourcils, le regard de Malthos.

Au milieu d'eux s'élève l'inébranlable Foldath [1]. Sa lance est comme le sapin de Slimora qui lutte avec les vents : son bouclier mutilé porte la trace de cent combats, et son œil méprise le danger. Ces chefs, suivis de la foule des guerriers, se pressent autour de Caïrbar.

L'espion de l'Océan, Moranal, accourt de la plaine de Lena; ses yeux égarés semblaient sortir de sa tête, ses lèvres étaient pâles et tremblantes, tous ses membres suaient la terreur.

« Eh quoi! s'écrie-t-il, l'armée d'Érin est tranquille et silencieuse comme une forêt au déclin du jour, et Fingal est sur la côte! Fingal, ce grand chef de Morven, si terrible dans les combats!

— As-tu vu ce guerrier? dit Caïrbar en soupirant; ses héros sont-ils en grand nombre? Lève-t-il la lance des combats, ou apporte-t-il la paix?

— Il n'apporte pas la paix, ô Caïrbar; j'ai vu sa lance levée. Le sang de mille guerriers en rougit l'acier. Il a sauté le premier sur le rivage. La vieillesse n'a point affaibli sa vigueur. Ses membres nerveux se meuvent avec souplesse. Il porte à son côté ce glaive dont le premier coup donne la mort. Son

1. Foldath, roi de Moma, joue un grand rôle dans la suite du poëme; son caractère fier et inflexible se soutient jusqu'à la fin : il paraît, par un passage du second chant, qu'il fut le principal confident de Caïrbar, et qu'il eut beaucoup de part à la conspiration contre le jeune Cormac. Sa tribu était une des plus puissantes de la nation des Firbolgs.

vaste bouclier ressemble à la lune sanglante au milieu d'une nuit d'orage. Ossian, le roi des chants, et Gaul, le premier des mortels, marchent auprès de lui. Connal s'élance sur leurs traces en s'appuyant sur sa lance. Dermid laisse flotter son épaisse et noire chevelure. Le jeune chasseur du Moruth, Fillan, bande son arc. Mais quel est ce héros qui les devance? C'est Oscar, le fils d'Ossian. Son visage brille au milieu des touffes épaisses de ses cheveux, qui tombent en longues boucles sur ses épaules. Ses noirs sourcils sont à moitié cachés sous l'acier de son casque, son glaive résonne à son côté. A chaque pas qu'il fait, les éclairs jaillissent de sa lance. O Caïrbar, j'ai fui ses regards terribles !...

— Eh bien ! fuis, lâche, dit Foldath en couroux; fuis, guerrier pusillanime, au bord des fleuves tranquilles de ta patrie! Ne l'ai-je pas vu, cet Oscar? Oui, je l'ai vu dans la mêlée. Il est brave, sans doute; mais il est d'autres guerriers qui savent manier la lance. Caïrbar, Érin a plus d'un héros aussi vaillant que lui. Laisse Foldath s'opposer à ce torrent; son bras arrêtera son cours impétueux; sa lance est couverte du sang des héros, et son bouclier est fort comme le mur de Tura.

— Foldath marchera-t-il seul à l'ennemi, dit Malthos ? Des flots de guerriers inondent la côte; ne sont-ce pas les mêmes chefs qui défirent Swaran, le vainqueur des enfants d'Érin? Et Foldath ira défier leurs plus braves héros! Présomptueux Foldath, prends avec toi toutes les forces d'Érin, et que Malthos accompagne tes pas. Le carnage a aussi rougi mon glaive; mais qui m'entendit jamais vanter mes exploits ?

— Enfants d'Érin, dit le sage Hidala [1], gardez-vous que Fingal entende vos discours. Vos débats le réjouiraient et donneraient une nouvelle force à son bras. Vous êtes braves, ô gueriers, mais il faut aujourd'hui réunir nos forces pour marcher à l'ennemi.

« Alors le plus intrépide tremblera; la lance tombera de la main du plus robuste : nous serons pour eux un nuage effrayant; dès qu'ils sentiront son ombre obscurcir leurs visages : « Voilà, s'écrieront-ils, voilà le nuage de la mort. »

1. Hidala était chef de Cloura, petit canton des bords du lac Lego. On verra dans la suite l'éloge de sa beauté, de son éloquence et de son talent pour la poésie.

« Fingal pleurera dans sa vieillesse la perte de sa gloire. La terre de Morven ne sera plus foulée par les pieds de ses héros, et la mousse amassée par les ans couvrira les murs de Selma. »

Comme on voit l'orage rester immobile sur le sommet du Cromla, jusqu'à ce que les éclairs ouvrent et sillonnent ses flancs; alors une lumière rougeâtre éclaire les vallons, et les esprits de la tempête se réjouissent dans les airs : ainsi Caïrbar écouta quelque temps ses guerriers, et rompit enfin le silence.

« Allez préparer une fête dans la plaine de Lena. Que mes cent bardes s'y rendent. Toi, Olla, prends la harpe de ton roi, va inviter Oscar à notre fête. Aujourd'hui chants et festins : demain nous briserons les lances!

« Dis-lui que j'ai élevé un tombeau à Cathol[1], et que mes bardes ont chanté ses louanges; dis-lui que la renommée qu'il s'est acquise au bord du Carun[2] a retenti jusqu'à moi.

« Le généreux fils de Borbar-Duthul, Cathmor, est absent. Il n'est point avec nous à la tête de son armée, et nous sommes trop faibles contre Fingal.

« Cathmor ne souffrirait pas qu'on engageât le combat au milieu d'une fête. Son âme est brillante comme le soleil. Mais moi, chef de Temora, je veux combattre Oscar; il tient mille discours outrageants sur la mort de Cathol, mon cœur en est ulcéré; Oscar tombera dans la plaine de Lena, et ma gloire s'accroîtra par son sang. »

A ces nobles accents la joie paraît sur tous les visages; les enfants d'Érin se répandent dans la plaine; la fête est préparée; les bardes commencent leurs concerts.

Nous entendîmes leurs chants d'allégresse; nous crûmes que le vaillant Cathmor était arrivé, Cathmor, l'ami des étran-

1. Cathol, fils de Maronnan ou Moran, fut tué par Caïrbar, à cause de son attachement à la famille de Cormac. Il avait suivi Oscar à la guerre d'Inisthona. Ce fut là qu'ils contractèrent l'amitié la plus intime. Après la mort de Cathol, Oscar envoya un défi à Caïrbar, qui eut la prudence de ne pas l'accepter; mais il conserva toujours un secret ressentiment contre Oscar, et il se venge ici lâchement en invitant Oscar à une fête pour l'assassiner.

2. Il fait allusion à la guerre d'Oscar contre Caros, qu'on croit être le même que Carausius.

gers, le frère du farouche Caïrbar. Que leurs âmes étaient différentes! celle de Cathmor était pure comme la lumière des cieux.

Ses tours s'élevaient sur la rive du fleuve d'Atha. Sept routes conduisaient à son palais; sept chefs veillaient sans cesse sur ces routes, pour inviter les étrangers à ses fêtes. Cathmor se cachait dans l'épaisseur de la forêt pour se dérober à la louange.

Olla vient inviter Oscar. Mon fils part suivi de trois cents guerriers. Les dogues légers bondissent sur la plaine de Lena et font retentir les échos de leurs longs aboiements. Ce ne fut pas sans douleur que Fingal vit partir mon jeune héros. Il redoutait l'ami de Caïrbar, il craignait que sa fête ne couvrît quelque noir complot.

Oscar s'avance, la lance de Cormac à la main. Cent bardes viennent au-devant de lui. Caïrbar cache sous un sourire la trahison qu'il médite dans le fond de son âme. La fête commence : l'allégresse brille sur le front des guerriers de Caïrbar; mais c'est le rayon mourant du soleil prêt à cacher sa tête enflammée dans l'orage.

Caïrbar se lève en fronçant le sourcil : tout à coup les cent harpes se taisent. Le bruit des boucliers se fait entendre; Olla, dans l'éloignement, entonne le chant de douleur : mon fils reconnaît le signal de la mort, se lève et saisit sa lance.

« Oscar, dit le farouche Caïrbar, j'aperçois la lance d'Inisfail! Enfant de Morven, je vois briller dans ta main la lance de Temora, l'orgueil de cent rois, la mort des héros des siècles passés; cède-la, fils d'Ossian, cède-la à Caïrbar.

— Moi! céder la lance de l'infortuné roi d'Érin, céder le présent dont le jeune Cormac honora la victoire que je remportai sur ses ennemis? Quand Swaran eut fui devant Fingal, je volai au palais de Cormac. Transporté de joie, il me donna la lance de Temora.... Caïrbar, il ne l'a pas donnée à un lâche guerrier!

« Ton visage sombre et farouche ne peut m'effrayer. Tes yeux ne me lancent point les foudres de la mort. Me vois-tu frissonner au bruit de ton bouclier? Les chants d'Olla me font-ils trembler? Non; Caïrbar peut épouvanter le faible, Oscar est un rocher!

— Tu ne céderas pas la lance? répliqua l'orgueilleux Caïr-

bar. Est-ce l'approche de Fingal qui te donne tant d'audace? Fingal, roi décrépit des cent bois de Morven, ne combattit jamais que des lâches : mais il s'évanouira devant Caïrbar, comme une colonne de vapeurs au souffle des vents d'Atha.

— Si Fingal qui ne combattit que des lâches s'approchait du sombre chef d'Atha, le sombre chef d'Atha céderait bientôt les plaines d'Érin à sa valeur. Caïrbar, ne parle plus de ce héros : tourne ton glaive contre moi : nos forces sont égales, mais Fingal est comblé de gloire, Fingal est le premier des mortels. »

Les guerriers, les yeux en feu, se pressent autour de leurs chefs menaçants. Mille glaives sortent à demi du fourreau. Olla entonne le chant de bataille. Le cœur d'Oscar palpite de joie, comme s'il entendait le cor belliqueux de Fingal.

L'armée de Caïrbar fond sur lui.... Fille de Toscar, pourquoi cette larme? Ton amant n'est pas encore tombé. Avant de recevoir la mort, il la donne à mille héros : vois-les abattus par Oscar, comme les arbres du désert, quand une ombre furieuse s'élance dans la nuit, et emporte leurs vertes cimes dans sa main.

Morlath expire : Maronnan n'est plus : Connachar se débat dans son sang. Caïrbar se baisse pour éviter le glaive d'Oscar, et glisse derrière une roche : à l'abri de ce rempart, il lève sa lance et perce le flanc de mon cher Oscar.

Mon fils tombe en avant sur son bouclier, un genou reçoit et soutient le poids de son corps, mais sa lance est toujours dans sa main : Malvina voit tomber à son tour le traître Caïrbar.

Le fer d'Oscar lui perce le front, fend sa tête altière et sépare en deux sa chevelure sanglante. Caïrbar est couché sur la poussière, comme un roc détaché des flancs du Cromla.... Mais mon fils ne se relèvera plus !

Oscar est appuyé sur son bouclier, sa redoutable main tient encore sa lance. Les enfants d'Érin, dispersés et tremblants, poussent au ciel mille cris de joie que les échos de Lena répètent dans le lointain.

Fingal entend ces cris, il saisit la lance de son père, vient à nous et nous adresse ces paroles de douleur : « J'entends le bruit de la guerre. Le jeune Oscar est seul; levez-vous, enfants de Morven, volez au secours de ce héros !... »

Ossian s'élance : Fillan bondit dans la plaine. Fingal les suit à grands pas : son bouclier jette un éclat terrible ; les enfants d'Érin l'aperçoivent dans l'éloignement et frissonnent à son aspect. Tout leur annonce que le couroux de Fingal s'allume et que leur mort approche.

Nous arrivons, Fillan et moi : nous combattons. Érin soutient un moment le premier choc; mais quand le terrible roi de Morven arriva, quel cœur d'acier eût pu résister? Les guerriers d'Érin fuient : la mort les poursuit.

Nous trouvâmes Oscar couché sur le bouclier, noyé dans une mare de sang : tous nos guerriers restent muets, accablés de douleur; tous détournent la vue et pleurent. Fingal s'efforce en vain de cacher ses larmes : il se penche sur mon fils, et prononce ces paroles, vingt fois interrompues par ses sanglots :

« Oscar, tu péris au milieu de ta course! Le cœur d'un vieillard palpite sur toi. Il voit les combats que l'avenir lui promet. Ces combats sont retranchés de ta gloire. Quand la joie habitera-t-elle dans Selma? Quand la douleur sortira-t-elle de Morven?

« Mes enfants périssent l'un après l'autre. Fingal restera le dernier de sa race; la gloire que j'ai acquise passera. Ma vieillesse sera sans amis; assis dans mon palais solitaire, je ne te verrai point revenir triomphant, je n'entendrai point le bruit de tes armes. Pleurez, héros de Morven, Oscar ne se relèvera plus. »

Ils le pleurèrent, ô Fingal! ce héros cher à leur cœur, dont chaque exploit marquait une victoire. La paix et la joie revenaient avec lui! Le père aujourd'hui ne pleura point la perte de son jeune fils; le frère ne donna point de larmes à la mort de son frère.... car le chef du peuple allait expirer. A ses pieds Luath et Branno, ses dogues fidèles, poussaient de tristes hurlements.

Quand Oscar vit autour de lui ses amis en pleurs, sa poitrine se gonfla de soupirs. « Les gémissements de ces vieillards, nous dit-il, le cri de ces animaux fidèles, l'éclat soudain de ces chants de douleur, ont attendri mon âme, cette âme jusqu'alors insensible comme l'acier de mon glaive. Ossian, porte-moi sur mes collines ; élève le monument de ma gloire.

« Place le bois d'un cerf et mon glaive dans ma fosse; le torrent emportera peut-être la terre qui la couvrira, le chasseur trouvera ce fer et dira : « Ce fut là le glaive d'Oscar. »

C'en est donc fait, ô mon fils! ô ma gloire! Oscar, je ne te verrai plus. On racontera aux autres pères les exploits de leurs enfants, et moi je n'entendrai plus parler de mon Oscar. La mousse couvre les quatre pierres grisâtres de ta tombe; le vent gémit à l'entour.... Nous combattrons sans toi; tu ne poursuivras plus les timides chevreuils!...

Quand un guerrier reviendra des guerres étrangères et dira : « J'ai vu près d'un torrent la tombe d'un chef, il tomba sous les coups d'Oscar, le premier des héros; » peut-être j'entendrai sa voix : peut-être alors un sentiment de joie renaîtra dans mon cœur.

La nuit tombant des cieux nous aurait trouvés abîmés dans notre douleur, et le matin de retour aurait encore vu couler nos larmes, si Fingal, bannissant sa tristesse, n'eût élevé sa voix. A ses accents, les chefs de Morven, comme sortant tout à coup d'un rêve pénible, lèvent leurs têtes autour de lui.

« Jusqu'à quand pleurerons-nous sur cette terre étrangère? Nos larmes ne rendront point la vie à ce héros. Il vient un jour où le brave succombe et n'est plus connu sur ses collines.

« Guerriers, où sont nos pères? Ces astres ont brillé dans leur course et disparu pour toujours. Le bruit seul de leur renommée est parvenu jusqu'à nous. Ils furent cependant la gloire et la terreur de leur siècle.

« Guerriers, nous passerons comme eux; mais rendons-nous fameux tandis que nous le pouvons, laissons derrière nous l'éclat de notre renommée, comme l'astre du jour laisse après lui les derniers traits de sa lumière, quand il cache son front radieux dans l'occident.

« Ullin, mon vieux barde, monte le vaisseau de ton roi, porte Oscar à Selma. Que les jeunes filles de Morven pleurent : nous combattrons dans Érin pour la famille de Cormac. Mes jours commencent à décliner : je sens que mon bras s'affaiblit. Mes aïeux se penchent sur le bord de leurs nuages, pour recevoir leur fils chargé d'années; mais, avant de les rejoindre, je verrai luire encore un rayon de gloire.

« La gloire éclaira le commencement de ma course; la gloire

en éclairera la fin, et ma vie sera un torrent de lumière aux yeux des bardes futurs. »

Ullin déploie ses voiles : le vent du midi souffle, et les vagues portent le vaisseau vers les murs de Selma.... Je restai sur le rivage abîmé dans ma douleur, mais renfermant mes regrets dans le silence.

On prépare la fête de Fingal dans la plaine de Lena; cent héros élèvent le tombeau de Caïrbar; mais on n'entend aucun hymne à sa gloire, car son âme fut sombre et sanguinaire. Des bardes se souvenaient du meurtre de Cormac; que pouvaient-ils dire à la louange de Caïrbar?

La nuit vient : cent chênes embrasés éclairent la plaine. Fingal s'assied sous un arbre; le vénérable Althan se place au milieu des guerriers et raconte la mort de l'infortuné Cormac; Althan, fils de Connachar, l'ami de Cuchullin, qui habitait le palais de Temora avec Cormac, quand le fils de Semo combattit le généreux Torlath.

D'une voix triste et douloureuse, les yeux remplis de larmes, Althan commença :

Le soleil couchant jaunissait le sommet du Dora, le soir commençait à mêler au jour son ombre grisâtre; d'inégales bouffées de vent agitaient par intervalles les bois de Temora.

Un nuage épais se forma lentement au couchant; à la pointe du nuage paraissait une étoile rougeâtre; j'étais resté seul dans la forêt.

Tout à coup j'aperçois un fantôme dans les airs. Ses pas s'étendaient d'une colline à l'autre, ses flancs étaient couverts de son bouclier ténébreux. C'était le fils de Semo. Je reconnus les traits de Cuchullin; mais il passa rapidement dans un tourbillon de vent, et bientôt les ténèbres de la nuit le dérobèrent à ma vue.

Triste, je regagnai le palais de Temora. La salle des fêtes était éclairée de mille lumières; cent bardes avaient accordé leurs harpes. Au milieu d'eux, Cormac ressemblait à l'étoile du matin, quand elle paraît riante sur la colline de l'orient, et qu'elle baigne ses rayons naissants dans des flots de rosée.

Il tenait le glaive d'Artho, et en considérait avec joie la bril-

lante poignée. Trois fois il essaya de le tirer du fourreau, trois fois ses efforts furent vains : sa blonde chevelure flottait sur ses épaules, le coloris du jeune âge animait ses joues.... Je ne pus retenir mes larmes, à la vue de ce rayon de jeunesse qui bientôt allait s'éteindre.

« Althan, me dit-il en souriant, as-tu connu mon père? que son glaive est pesant! Certes, son bras était fort! Que ne puis-je ressembler à ce héros, au moment où son courage s'enflammait! J'aurais, comme Cuchullin, combattu le fils de Cantela[1]; mais les années viendront, Althan, et donneront de la force à mon bras.

« As-tu entendu parler du fils de Semo? Il devrait être de retour avec sa gloire; il m'a promis de revenir à la fin du jour. Mes bardes l'attendent pour commencer leurs concerts, et c'est pour lui que ma fête est préparée. »

Je gardais un morne silence, mes larmes coulaient malgré moi, je les cachais avec mes cheveux blancs; mais le jeune Cormac s'aperçut bientôt de ma douleur.

« Fils de Connachar, me dit-il, le roi de Tura n'est-il plus? Pourquoi ces larmes, ces soupirs étouffés? Torlath s'avance-t-il vers nous? Entends-tu la marche de Caïrbar? ils viennent....

« Je le vois à ta douleur, Cuchullin n'est plus!... Pourquoi ne volerais-je pas au combat?... Mais mon bras ne peut lever la lance; oh! si j'avais la force de Cuchullin! Caïrbar fuirait devant moi. Je ferais revivre la gloire de mes ancêtres et les exploits des siècles passés. »

A ces mots il prend son arc : des larmes coulent de ses yeux étincelants, le silence et la douleur règnent autour de lui; les cent bardes se penchent et abandonnent leurs harpes, le vent seul en agite les cordes tremblantes, elles rendent un son lugubre et sourd.

On entend dans l'éloignement une voix plaintive : c'était la voix du vénérable Carril, qui descendait du mont Slimora. Il chantait les exploits et la mort de Cuchullin.

Les guerriers de ce héros sont répandus en désordre autour de sa tombe, leurs armes sont jetées çà et là sur la terre. Leurs cœurs ont oublié la guerre. Il n'est plus, celui qui embrasait leurs âmes du feu de sa valeur!

1. Torlath. Voy. la *Mort de Cuchullin.*

« Mais, dit Carril, quels sont ces chefs qui s'avancent en bondissant? Ils s'élèvent comme les jeunes arbres que les pluies du printemps font croître dans la plaine : leurs joues sont douces et vermeilles, mais l'audace intrépide étincelle dans leurs yeux.

« Ce sont les trois fils d'Usnoth, les vaillants chefs d'Étha : les guerriers de Cuchullin les environnent; leur courage se réveille, comme on voit le feu à demi éteint se ranimer tout à coup au souffle des vents.

« Déjà résonne le bouclier de Caïrbar ; déjà tous les héros croient revoir Cuchullin dans Nathos : c'était ainsi que Cuchullin roulait ses yeux ardents; c'était ainsi qu'il marchait sur la plaine.

« On a combattu sur les bords du Lego, et la victoire a toujours suivi l'épée de Nathos : dans peu, roi de Temora, tu verras ce héros dans ton palais.

— Puissé-je l'y voir bientôt! répondit Cormac; mais la mort de Cuchullin attriste mon âme. Sa voix charmait mon oreille; souvent nous poursuivions ensemble les biches du Lora; toujours ses flèches frappaient au but. Il m'entretenait des héros célèbres, il me racontait les exploits de mes pères; à ses discours, je sentais mon âme s'enflammer! Mais viens t'asseoir à ma fête, ô barde; plus d'une fois je t'ai entendu célébrer les héros : chante les louanges de Cuchullin et du vaillant Nathos. »

Le jour naissant éclairait Temora. Le fils du vieux Gellamar, Trathin, arrive : « Je vois, dit-il à Cormac, un noir tourbillon s'avancer dans la plaine. D'abord mes yeux trompés le prenaient pour un nuage, mais je distingue à présent une troupe de guerriers. A leur tête marche un chef intrépide; sa chevelure flotte en ondes de flamme, son bouclier étincelle aux rayons du matin; sa lance arme sa main.

— Fils du généreux Gellamar, répondit le jeune roi d'Érin, va l'inviter à ma fête; mon palais est l'asile des étrangers, peut-être est-ce Nathos qui s'avance triomphant.... Salut, puissant étranger[1], es-tu des amis de Cormac?... Mais, Carril, qu'il a l'air sombre et farouche! Il tire son glaive : barde, est-ce là le fils d'Usnoth?

1. Caïrbar entre dans le palais de Temora.

— Non, dit Carril, non ce n'est point Nathos; c'est Caïrbar, chef d'Atha. Sombre Caïrbar, pourquoi entres-tu les armes à la main dans le palais de Temora? Ne lève point ton glaive contre le jeune Cormac! Où portes-tu tes pas précipités?... »

Il avance sans me répondre, et saisit la main du roi. Cormac prévoit sa mort, la rage étincelle dans ses yeux. « Retire-toi, retire-toi; chef d'Atha, Nathos approche et la guerre avec lui : tu me braves dans mon palais, tu vois la faiblesse de mon bras.... »

Le glaive de Caïrbar se plonge dans le flanc de mon roi, il tombe dans le palais de ses pères; sa belle chevelure est souillée de poussière, son sang fume autour de lui.

« Fils du vaillant Artho, m'écriai-je, tu expires dans le palais de tes aïeux! Que n'avais-tu près de toi le bouclier de Cuchullin, ou la lance de ton père? Ta mort répand le deuil sur les montagnes d'Érin. Paix éternelle à ton âme, ô Cormac! Faut-il que les ombres de la mort t'enveloppent à la fleur de l'âge! »

Caïrbar m'entendit; il m'enferma avec Carril dans une caverne obscure; mais, quelque atroce que fût son âme, il n'osa tremper son glaive dans le sang des bardes. Nous languîmes longtemps dans cet antre solitaire : enfin, le généreux Cathmor arriva.

Du fond de la caverne nos voix retentirent à son oreille; aussitôt, tournant sur Caïrbar des yeux indignés :

« Jusqu'à quand, lui dit-il, contristeras-tu mon âme? Ton cœur a la dureté du roc; tu ne roules que de funestes pensées : mais tu es le frère de Cathmor, il combattra pour toi.

« Faible guerrier, mon âme ne ressemble point à la tienne; ce feu céleste qui luit dans mon sein est obscurci par tes lâches actions. Les bardes ne chanteront point ma gloire; ils diront : « Cathmor fut brave, mais il combattit pour le farouche « Caïrbar! » Et ils passeront en silence sur ma tombe, et ma renommée périra.

« Caïrbar, rends la liberté aux bardes : ce sont les chantres de la renommée, et leurs voix retentiront dans l'avenir longtemps après que les rois de Temora ne seront plus. »

Ainsi parla Cathmor : nous sortîmes de la caverne, et nous vîmes notre libérateur. Il te ressemblait, ô Fingal, quand, à la fleur de ton âge, tu levas la lance pour la première fois : au-

cun nuage n'obscurcissait son front radieux. Il venait alors à la tête d'une troupe nombreuse secourir Caïrbar; il vient maintenant venger sa mort.

« Qu'il vienne, dit le roi de Morven, j'aime un ennemi tel que le généreux Cathmor : son âme est grande, son bras est fort, ses combats sont glorieux. Mais l'âme du lâche est une vapeur qui se promène autour d'un lac marécageux, ne s'élève jamais sur les hauteurs de peur d'y rencontrer les vents, se cache dans quelque antre obscur, et de là lance les traits de la mort.

« Nos jeunes héros, ô guerriers, suivent les traces de leurs pères; ils combattent dans leur jeunesse, ils meurent, et leurs noms vivent dans les chants des bardes.

« Le nuage des années amoncelées s'épaissit autour de moi; mais Fingal ne tombera point comme un chêne décrépit au bord d'un fleuve ignoré. Le chasseur approche, voit le chêne couché sur la terre : « Comment cet arbre est-il tombé? » Puis il passe en sifflant.

« Bardes de Morven, entonnez des chants de joie : effacez de nos âmes le souvenir du passé. Les étoiles rougeâtres luisent sur nous, au travers des nuages, et descendent en silence. Le matin va paraître et nous montrer les ennemis de Cormac.

« Fillan, prends la lance de ton roi, va sur le penchant du Mora; que tes regards volent sur la plaine avec la rapidité de la flamme. Observe les ennemis de Fingal et la course du généreux Cathmor.

« J'entends un bruit lointain, semblable à celui des rochers tombant dans le désert. Frappe de temps en temps sur ton bouclier : que l'ennemi ne vienne pas nous surprendre, et flétrir la gloire de Morven; je commence à me sentir dans la solitude, ô mon fils, et je crains la chute de ma renommée. »

Les bardes élèvent leurs voix : Fingal se penche et s'appuie sur le bouclier de Trenmor. Le sommeil descend sur ses yeux : l'image de ses combats futurs l'agite dans ses rêves.

L'armée dort autour de lui : Fillan, sur le penchant du Mora, observe l'ennemi, et nous entendons de temps en temps le bruit de son bouclier.

CHANT DEUXIÈME.

Invocation d'Ossian à l'ombre de Trenmor. — L'armée de Cathmor s'avance. — Ossian va trouver Fillan, son frère, qui veillait sur la colline de Mora. — Épisode de Conar, fils de Trenmor et premier roi d'Irlande. — Ossian allume un grand feu sur le sommet du Mora.—Cathmor renonce au dessein de surprendre l'armée de Fingal. Il assemble ses chefs et réprimande Foldath, qui avait conseillé l'attaque de nuit. — Le barde Fonar raconte l'histoire de Crothar, ancêtre de Cathmor, épisode qui répand un grand jour sur l'histoire d'Irlande et sur l'origine des prétentions de la famille de Cathmor au trône. — Les chefs de l'armée d'Érin se livrent au sommeil. Cathmor veille seul autour de l'armée. — Ossian le rencontre : entretien de ces deux héros. — Cathmor obtient d'Ossian qu'il fera chanter un hymne funèbre en l'honneur de Caïrbar. — Ossian, en quittant Cathmor, trouve le barde Carril qui descendait de la grotte de Tura. — Il l'envoie chanter l'hymne sur la tombe de Caïrbar.

Ombre du père des héros [1], habitant des tourbillons de l'air, toi qui vois, ô Trenmor, la course enflammée du tonnerre au milieu des nuages bouleversés, ouvre ton palais orageux : assemble les bardes des siècles passés; qu'ils s'approchent en chantant et touchent leurs harpes à demi cachées dans la nue.

Ce n'est point un hôte obscur de nos sombres vallées; ce n'est point un chasseur inconnu qui monte aujourd'hui vers

1. Il paraît, par la suite de cette apostrophe, qu'Ossian s'était retiré loin du reste de l'armée pour pleurer en secret la mort de son fils Oscar. Cette narration indirecte, et en quelque sorte dramatique, n'est pas rare dans Ossian; on a pu en remarquer beaucoup d'exemples dans les poëmes précedents. Quoiqu'il y ait peu d'action dans ce chant, il n'est pas le moins intéressant de *Temora*. La manière dont l'Irlande se peupla, les guerres qui s'élevèrent entre les deux nations qui s'y établirent les premières, l'origine de leurs rois, tels sont les objets importants qu'Ossian nous présente ici; et il mêle si peu de fable à la vérité, que Mac-Pherson ne balance pas à le préférer à tous les autres historiens irlandais ou écossais. Quoique Ossian fasse mention de très-peu d'exploits de Trenmor, il paraît, par les titres honorables qu'il lui donne, que c'était alors le nom le plus fameux de l'antiquité; suivant l'opinion la plus générale, il fut le premier qui rassembla les tribus des Calédoniens, et qui se mit à leur tête pour repousser les incursions des Romains.

toi. C'est Oscar, le brave Oscar, qui vient des champs de la guerre.

Quel changement soudain, ô mon fils ! Que tu ressembles peu à ce que tu étais dans la plaine de Lena ! Un tourbillon de vent t'enveloppe et t'emporte en sifflant dans les airs.

Ne vois-tu point ton père pleurant au milieu de la nuit ? Les chefs de Morven dorment loin de moi.... Ils n'ont pas perdu un fils : non, chefs de Morven ; mais vous avez perdu un héros. Qui pourra jamais égaler sa force, quand les flots sanglants de la bataille roulaient autour de lui ?...

Mais pourquoi ce nuage sur l'âme d'Ossian? Elle doit s'enflammer à la vue du danger. L'armée d'Érin approche : le roi de Morven est seul.... Tu ne seras pas seul, ô mon père! tant que mon bras pourra lever la lance.

Je me couvre d'acier, et je prête l'oreille au vent de la nuit: les sons lointains du bouclier de Fillan [1] n'arrivent plus jusqu'à moi. Je tremble pour le fils de Fingal : l'ennemi l'aura peut-être surpris dans la nuit.

Bientôt s'élève de la plaine un murmure triste et confus, semblable au bruit du lac de Lego, quand ses eaux resserrées par la gelée rompent à la fois toutes leurs chaînes, et que la glace résonne au loin : les peuples de Lara lèvent les yeux au ciel et prévoient la tempête.

Je m'avance sur la bruyère, la lance d'Oscar à la main. Les étoiles étincelaient sur moi, et mes armes rayonnaient dans la nuit. J'approche, et je vois Fillan penché en silence sur la

1. On a vu, dans le livre précédent, que Cathmor s'approchait à la tête de son armée. Après la mort de Caïrbar, les tribus qui le suivaient se réfugièrent auprès de son frère. Il paraît, par ce qui suit, que Cathmor avait d'abord dessein de surprendre l'armée de Fingal. Le lecteur se souvient qu'on avait envoyé Fillan sur la colline de Mora, pour observer l'ennemi pendant la nuit. Ossian entend le bruit de l'armée de Cathmor, et vient trouver son frère; leur entretien amène naturellement l'épisode de Conar, fils de Trenmor, et premier roi d'Irlande, épisode qui n'est pas inutile pour entendre ce qui donna lieu à la rébellion et à l'usurpation de Caïrbar et de Cathmor. Fillan, qui était le plus jeune des fils de Fingal alors vivants, et Bosmina, dont il est fait mention dans la bataille de Lora, étaient les seuls enfants que Fingal eut de Clatho, fille de Cathula, roi d'Inistore, qu'il avait épousée après la mort de Roscrana, fille de Cormac-mac-Conar, roi d'Irlande.

croupe du Mora. Il écoutait les cris de l'ennemi, et son cœur palpitait de joie.

Aussitôt qu'il entendit le bruit de mes pas, il tourne sa lance contre moi. « Fils de la nuit, apportes-tu la paix, ou viens-tu affronter mon courroux? Les ennemis de Fingal sont les miens. Parle, ou crains ce fer : ce n'est pas en vain que je suis ici le bouclier de la race de Morven.

« Non, fils de Clatho, ce ne sera jamais en vain qu'on emploiera ton courage : la solitude commence à s'étendre autour de Fingal, ses derniers jours deviennent sombres; mais il a deux fils [1] qui brilleront dans la guerre, et ces deux astres radieux éclaireront son départ de la vie.

« Ossian, il n'est pas loin encore le jour où j'ai levé la lance pour la première fois. Mon bras n'a point encore laissé dans les champs de bataille beaucoup de marques de ma valeur : mais mon âme est de feu.

« Les chefs de Bolga [2] se pressent autour du bouclier du généreux Cathmor, ils sont assemblés sur cette bruyère. Approcherai-je de leur armée? Oscar fut le seul qui me vainquit à la course dans la plaine de Cona.

— Non, Fillan, tu n'approcheras point de leur armée, tu ne périras point avant d'avoir rendu ton nom fameux. On entend le mien dans les chants des bardes; mais je ne combats jamais sans nécessité. Enfoncé dans la nuit, j'observerai leurs brillantes tribus....

« Fillan, pourquoi me parles-tu d'Oscar, pour renouveler mes soupirs? Il me faut oublier ce héros, jusqu'à ce que la tempête soit passée. La tristesse ne doit point se trouver au milieu du danger, ni la larme dans l'œil de la guerre.

1. Fingal n'avait que deux de ses enfants en Irlande, Ossian et Fillan; car Fergus, son second fils, était alors occupé à une expédition qu'Ossian a célébrée dans un poëme que Mac-Pherson n'a point traduit. Ce Fergus, suivant quelques traditions, était un des ancêtres de Fergus, fils d'Éric ou Artchat, communément appelé Fergus II, dans les histoires d'Écosse, et dont on place le règne dans la quatrième année du ve siècle, c'est-à-dire un siècle entier après la mort d'Ossian.

2. La partie méridionale de l'Irlande porta quelque temps le nom de Bolga, des Firbolgs ou Belges qui s'y établirent; on les appela Firbolgs, hommes d'arc, parce qu'ils se servaient de cette arme plus que toutes les autres nations voisines.

« Nos aïeux oubliaient la mort de leurs fils, jusqu'à ce que le bruit des armes eût cessé. Alors ils revenaient pleurer sur les tombes de leurs enfants, et les bardes entonnaient des chants de douleur. »

Conar[1] était frère de Trathal; il avait combattu sur toutes les côtes. Mille torrents roulaient le sang de ses ennemis; le bruit de sa renommée remplissait la terre d'Érin; les nations se rassemblaient dans Ullin et bénissaient ce roi fameux, venu du pays de leurs ancêtres.

Les chefs orgueilleux du Midi[2] s'assemblèrent secrètement dans la sombre caverne de Moma. Là, disait-on, les pâles fantômes de leurs pères sortirent souvent du creux d'un rocher, pour les exciter à venger l'honneur de Bolga. « Pourquoi, s'écriaient-ils, pourquoi Conar, un enfant de Morven, régnerait-il sur nous? »

Les cent tribus s'avancent en frémissant. Mais Conar est un rocher qui brise et fait rouler au loin leurs flots impuissants. Leurs bataillons se rallient et mettent enfin en déroute l'armée d'Ullin.

Conar s'arrête au milieu des morts : il penche tristement vers la terre son visage consterné; son âme se replie sur elle-même. Déjà il marquait des yeux la place où il devait tomber, quand il vit arriver Trathal, le chef de Morven.

A ses côtés marchait le jeune Colgar, fruit de son union avec la belle Solin-Corma[3].

Tel que Trenmor, le front ceint de sanglants météores, descend du palais du tonnerre et verse sur les flots les noirs

1. Conar, premier roi d'Irlande, était fils de Trenmor et grand-père de Fingal, comme nous l'avons déjà dit. Il est probable, quoique les annalistes irlandais ne s'accordent pas à ce sujet, que ce Conar est le même que le Conar-mor, ou Conar le Grand, qu'ils placent dans le 1er siècle.

2. Ce sont les chefs des Firbolgs qui occupaient la partie méridionale de l'Irlande, avant peut-être que les Caels se fussent établis au nord de cette île dans l'Ulster. Il paraît, par ce qui suit, que les Firbolgs étaient beaucoup plus puissants que les Caels, et que ces derniers auraient succombé, s'ils n'avaient pas reçu de leur patrie un renfort considérable, commandé par Conar.

3. Colgar était l'aîné des fils de Trathal. Comhal, père de Fingal, était très-jeune lors de cette expédition d'Irlande. C'est celui de tous les ancêtres d'Ossian dont ce poëte parle le moins. On voit, par quelques fragments des anciennes poésies gaëliques, qu'il était brave, mais féroce et cruel.

ouragans, tel Colgar vole au combat et dévaste le champ de bataille.

Son père le contemplait avec joie : une flèche part; la tombe de Colgar s'élève sans être arrosée d'une seule larme. Trathal avait son fils à venger; il combattit jusqu'à ce que l'armée de Bolga lui eût cédé la victoire.

Mais quand la paix fut de retour, et que les flots de ses mers l'eurent reporté dans Morven, alors il se souvint de son fils et le pleura en silence.

Trois fois les bardes, près de la caverne de Furmono, appelèrent l'âme de Colgar, trois fois ils l'appelèrent sur ses collines. Le héros les entendit de son nuage. Trathal plaça son glaive dans la tombe pour réjouir l'ombre de son fils.

« Colgar, s'écria Fillan [1], tu étais fameux dès ta plus tendre jeunesse; mais Fingal n'a point encore vu mon glaive briller au milieu de la mêlée. Je pars confondu avec la foule des guerriers, et je reviens sans gloire.

« Mais, Ossian, l'ennemi s'avance. Je l'entends sur cette bruyère; le bruit de sa marche ressemble à celui de la foudre grondant dans le sein de la terre, quand les arbres sont violemment secoués sur les collines ébranlées, sans qu'aucun souffle agite les airs obscurcis. »

Aussitôt je me retourne en m'appuyant sur ma lance : j'allume un chêne sur la colline. Les vents du Mora étendent la flamme au loin.

Cathmor s'arrête au milieu de sa course. Debout, immobile, et couvert d'armes étincelantes, il ressemblait à un rocher, quand les vents, errant autour de ses flancs, ont saisi ses bruyantes cascades et les ont revêtues de glace.

Tel paraissait l'ami des étrangers [2]. Les vents soulevaient ton épaisse chevelure; ta taille majestueuse, ô Cathmor, surpassait celle de tous les enfants d'Érin.

« Chef de mes bardes, dit Cathmor à Fonar, appelle les héros d'Érin, Cormar, Malthos, Maronnan : que l'orgueilleux

1. Le poëte commence à peindre ici le caractère de Fillan, qui joue un grand rôle dans la suite du poëme. On voit déjà son ardeur pour la gloire, le feu et l'impatience qui caractérisent un jeune héros : la gloire de Colgar le transporte, et il oublie sa mort prématurée.

2. C'est le titre qu'Ossian donne toujours à Cathmor, à cause de sa générosité envers les étrangers.

Foldath paraisse avec Turlotho. N'oublie pas Hidala ; sa voix plaît dans les dangers, comme le bruit de la pluie qui tombe dans un vallon altéré, quand la chaleur a tari le ruisseau d'Atha. »

Tous ces guerriers arrivent, revêtus de leurs bruyantes armures; ils se penchent pour écouter Cathmor, comme si les esprits de leurs pères leur parlaient du sein de la nuit.

Terribles, ils brillaient à la clarté des chênes embrasés, comme le torrent de Brumo[1] dans sa chute écumeuse, quand il est éclairé dans les ténèbres par un météore : le voyageur le voit, frissonne, s'arrête et cherche au ciel le premier rayon du matin.

« Pourquoi Foldath, dit alors Cathmor, se plaît-il à verser le sang de l'ennemi dans l'obscurité[2]? Son bras est-il trop faible à la clarté du jour? L'ennemi n'est pas si nombreux; pourquoi nous envelopper des voiles de la nuit? Les braves aiment à être vus, quand ils combattent pour leur patrie.

« Foldath, ton conseil est inutile. Les yeux des enfants de Morven ne sont point fermés par le sommeil; ils sont ouverts comme les yeux de l'aigle sur la pointe de son rocher.

« Que chaque chef rassemble sa tribu autour de lui : demain, à la lumière du jour, je marche aux ennemis de Bolga.... Il était puissant, le guerrier qu'ils ont terrassé, le fils de Borbar-Duthul[3]!

— Cathmor, répliqua Foldath, je ne marchai jamais devant les héros de ta race sans être remarqué, et ce fut toujours à la clarté des cieux que je combattis les ennemis de Caïrbar. Ce guerrier loua mes exploits.... Mais sa tombe a été élevée sans larmes. Nul barde n'a chanté le roi d'Érin, et je laisserais ses ennemis se réjouir sur leurs collines !...

« Non, ils ne se réjouiront pas : Caïrbar était l'ami de Foldath; nos paroles se mêlaient en secret dans la caverne silencieuse de Moma, tandis qu'encore enfant tu poursuivais dans les champs la dépouille du chardon.

1. Brumo était un lieu sacré, situé probablement dans une des îles de Shetland. On croyait que les âmes des morts le fréquentaient pendant la nuit.

2. Il paraît, par ce passage, que c'était Foldath qui avait conseillé l'attaque de nuit.

3. Par cette exclamation, Cathmor fait entendre que son intention est de venger la mort de son frère Caïrbar.

« Je marcherai avec mes gueriers à l'ennemi. Je le trouverai sur ses sombres collines, le roi décrépit de Morven. Il sera étendu dans la tombe, sans que les bardes chantent sa renommée.

— Faible guerrier, reprit Cathmor, penses-tu que Fingal puisse tomber sans gloire? Les bardes pourraient-ils rester en silence autour de sa tombe? Leurs chants éclateraient malgré toi, et réjouiraient l'ombre de ce héros. Ce sera à ta mort que les bardes oublieront de chanter.

« Ton âme est sombre, chef de Moma, quoique ton bras soit redoutable dans la guerre. Puis-je oublier le roi d'Érin dans son étroite demeure? Mon cœur est toujours sensible pour Caïrbar, pour un frère que j'aimais. J'ai vu la joie percer les sombres nuages qui enveloppaient son âme, quand je revenais dans Atha, vainqueur et comblé de gloire. »

Cathmor ordonne à tous les chefs de s'éloigner; ils se retirent chacun à leur tribu. On entend au loin leur bourdonnement confus. Ils se couchent sur la bruyère. Leurs armes brillent faiblement à la lueur des étoiles, comme les flots que les vents de la nuit poussent dans une baie hérissée d'écueils.

Cathmor se repose au pied d'un chêne. Le disque obscur de son bouclier est suspendu aux branches. Près de lui, le jeune guerrier d'Inishuna s'appuyait contre un rocher. Cet aimable étranger était venu de la terre de Lumon.

Dans l'éloignement, on entendit le barde Fonar : il chantait les faits des temps passés, et sa voix se perdait quelquefois dans le rugissement des ondes du Lubar.

« Crothar[1], chantait le barde, habita le premier sur les bords des torrents d'Atha : mille chênes descendus des montagnes formèrent son vaste palais. Uu peuple innombrable vint s'asseoir à ses fêtes.

« Mais qui, de tous les chefs, est égal au superbe Crothar? A sa vue, le courage de ses guerriers s'enflammait, le soupir des jeunes vierges s'élevait en secret. Il était le héros le plus honoré dans Alnecma[2], le premier de la race de Bolga.

1. Crothar était ancêtre de Cathmor, et le premier de sa famille qui s'établit dans Atha. Ce fut dans ce temps-là que s'allumèrent les premières guerres entre les Caels et les Firbolgs. La contestation qui s'éleva entre Crothar et Conar fut l'origine de la guerre qui fait le sujet de ce poëme.

2. Alnecma ou Alnecmacht est l'ancien nom de la province de Connaught.

« Un jour il chassait dans Ullin, sur la colline de Drumardo : la belle Collama le vit de la forêt. Elle soupire, elle penche sa belle tête. La lune éclairait son sommeil et la voyait agiter ses bras d'albâtre : au milieu de ses songes, son âme était occupée du vaillant Crothar.

« Crothar fut trois jours en fête avec Cathmin : le quatrième, ils troublèrent le repos des biches. Collama les suivit à la chasse : tous ses mouvements, tous ses pas inspirent l'amour.

« Elle rencontre Crothar dans un sentier · l'arc tombe de sa main ; elle tourne la tête et cache à moitié son beau visage dans ses cheveux....

« Crothar se sentit embrasé d'amour ; il amena dans son palais l'aimable Collama. A leur arrivée, les bardes firent retentir les airs de leurs chants, et la joie environna la fille d'Ullin.

« Le jeune Turloch aimait aussi Collama. Transporté de rage, il vint porter la guerre dans Alnecma. Cormul, frère de Crothar, s'avance pour le combatre : il est déjà vaincu, et son peuple gémit.

« Le sombre et vigoureux Crothar traverse le torrent en silence. Il repoussa l'ennemi loin d'Anecma, et son retour combla de joie la tendre Collama.

« Les batailles succédèrent aux batailles : les tombeaux des braves s'élevèrent de tous côtés, et les nuages d'Érin furent remplis des ombres des héros.

« Les chefs du Midi s'assemblèrent autour du bouclier retentissant de Crothar. Il vole avec la mort sur les traces de l'ennemi.

« Les jeunes filles pleurent au bord des ruisseaux d'Ullin : elles regardent le brouillard de la colline, elles n'en voient descendre aucun chasseur. Un vaste silence règne dans la contrée, et les vents gémissent sur les tombeaux couverts de mousse.

« Semblable à l'aigle du ciel porté sur ses ailes bruyantes, quand il quitte avec joie le séjour des vents, le fils de Trenmor, Conar, le bras de la mort, arrive des bois de Morven. Sa valeur se déploie sur Érin ; la mort suit les éclairs de son glaive.

« Les guerriers de Bolga fuient devant lui, comme devant un torrent impétueux qui roule ensemble les dépouilles des

forêts et des campagnes. Crothar et Conar combattent. Les guerriers de Crothar prirent la fuite. Il se retira à pas lents, l'âme accablée de dépit.

« Il brilla depuis dans le Midi, mais comme le soleil d'automne, quand, enveloppé de sa robe de brouillard, il visite les noirs torrents de Lara; l'herbe flétrie est couverte de rosée, et la campagne, quoique brillante, est triste.

— Barde, dit Cathmor, pourquoi réveiller devant moi le souvenir de ceux qui ont fui [1]? Quelque ombre du sein de son nuage se penche-t-elle vers toi pour t'inspirer l'idée d'effrayer Cathmor et de l'éloigner du champ de l'honneur par tes histoires sinistres?

« Fantômes de la nuit, votre voix n'est pour moi qu'une bouffée de vent qui disperse l'herbe des champs et en couvre les ruisseaux. Dans mon sein s'élève une voix qui n'est entendue que de moi : elle me défend d'éviter la guerre! »

Le barde, confus, s'éloigne et s'enfonce dans la nuit. Il se penche sur un torrent : sa pensée se reporte aux jours heureux où Cathmor écoutait avec joie ses chants, et les larmes inondent son visage.

Déjà les guerriers d'Érin sont endormis; mais le sommeil ne descendit point sur les yeux de Cathmor. L'âme plongée dans un noir chagrin, il vit l'ombre de Caïrbar, qui, privée de son chant funèbre, errait sur les vents de la nuit.

Il se lève, il marche autour de son armée, et frappe de temps en temps sur son bouclier. Le bruit parvint aux oreilles d'Ossian, sur la colline de Mora.

« Fillan, m'écriai-je, les ennemis s'avancent. Reste dans ce défilé, je vais observer leur marche. Si, après ma chute, leur armée inondait la plaine, frappe ton bouclier : éveille Fingal, de peur qu'il ne perde sa gloire. »

Je m'avançai avec toutes mes armes. Je franchis le torrent qui serpentait devant l'armée d'Atha. Au milieu de ma course, je rencontrai Cathmor qui marchait la lance levée.

1. Comme Crothar était un des ancêtres de Cathmor, le barde pallie autant qu'il peut sa fuite honteuse, et se contente de dire que ses guerriers prirent la fuite. Les bardes étant de l'ordre des druides, qui prétendaient prévoir les événements futurs, on leur supposait aussi une connaissance surnaturelle de l'avenir; et Cathmor crut que c'était pour lui prédire sa défaite, que Fonar avait chanté celle de Crothar.

Alors nous aurions engagé un horrible combat, semblables à deux ombres ennemies qui, penchées sur le bord de leurs nuages, se soufflent l'une à l'autre les vents rugissants, si je n'eusse reconnu le casque du roi d'Érin.

Ce casque était ombragé d'une aile d'aigle que les vents agitaient avec bruit, et l'on voyait une étoile rouge au milieu de ses plumes flottantes.

Je retins ma lance prête à frapper : « Est-ce le casque des rois que j'aperçois? Qui es-tu, fils de la nuit? Ta mort ajouterait-elle à la gloire d'Ossian?... »

A ces mots Cathmor laisse tomber sa lance. Il avance sa main dans la nuit, et me dit : « Ami des ombres des héros, est-ce toi que je rencontre dans l'obscurité? Vingt fois j'ai souhaité ta présence dans Atha, aux jours de mes fêtes.... Pourquoi lèverais-je dans la nuit la lance contre toi? Ossian, il faut que le soleil nous voie combattre. Les guerriers futurs remarqueront la place où nous aurons lutté, et les plus braves se souviendront, en frissonnant, des siècles passés; car l'aspect des lieux fréquentés par les ombres porte à l'âme un plaisir mêlé de terreur.

— Pourquoi serait-il oublié, répondis-je, l'endroit où nous nous sommes rencontrés en paix? Le souvenir des batailles est-il toujours agréable à l'âme? Nous voyons avec joie les lieux où nos pères ont donné des fêtes; mais nos yeux se remplissent de larmes dans les champs où ils ont combattu.

« Cette pierre s'élèvera, et dira aux siècles à venir : « Ici, « Cathmor et Ossian se rencontrèrent et se dirent des paroles « de paix!... » O pierre, quand tu auras disparu, quand les eaux du Lubar auront cessé de couler, alors peut-être le voyageur viendra se reposer en ce lieu. Au moment où la lune obscurcie roulera au-dessus de sa tête, nos ombres viendront se mêler à ses songes, et lui rappeler cet événement mémorable....

« Mais pourquoi t'éloigner de moi d'un air si sombre, fils de Borbar-Duthul?

— Ossian, nos noms ne seront point oubliés, quand nous monterons au séjour des vents; nos actions brilleront aux yeux des bardes futurs. Mais la tristesse règne dans Atha. Caïrbar dort dans la tombe, privé de son chant funèbre. Son âme sombre conserva toujours un sentiment d'amitié pour Cathmor....

— Roi d'Atha, ma colère n'a point suivi Caïrbar dans sa tombe [1] : ma haine s'envole, sur des ailes d'aigle, loin de l'ennemi vaincu. Ton frère entendra le chant des bardes, et son ombre se réjouira dans les nuages. »

Ces paroles portèrent la consolation dans le cœur de Cathmor : il ôte son poignard de son côté, il le place dans sa main, pousse un profond soupir, et s'éloigne en silence. Je le suivis des yeux ; il brillait dans la nuit, comme un fantôme que le voyageur rencontre dans une bruyère ténébreuse : les paroles du spectre sont obscures comme les chants des temps passés, et l'ombre informe s'éloigne et disparaît aux premiers rayons du jour.

Mais [2] quel est celui qui vient de la vallée du Lubar, et sort des plis humides de la robe du matin? Les gouttes de la rosée sont sur sa tête ; sa démarche annonce la tristesse.

C'est Carril, le chantre des temps passés. Il vient de la caverne silencieuse de Tura. Je l'aperçois sur le rocher, au travers des voiles légers du brouillard. Là, peut-être, l'ombre de Cuchullin s'assied sur la bouffée de vent qui couvre les arbres de la colline. Il se plaît à entendre l'hymne du matin chanté par le barde d'Érin.

« Les vagues se pressent et reculent épouvantées : elles entendent le bruit de ta marche, ô soleil! Fils du ciel, que ta beauté est terrible, quand la mort se cache dans ta chevelure enflammée, quand tu roules devant toi tes brûlantes vapeurs sur les armées!

« Mais que tes rayons sont doux au chasseur assis près d'un rocher au milieu de la tempête, quand tu regardes au travers d'un nuage, et que tu luis sur ses cheveux humides! Joyeux, il baisse ses regards sur le vallon, et voit descendre et bondir les chevreuils.

« Soleil, jusqu'à quand te lèveras-tu dans la guerre? jusqu'à quand rouleras-tu dans les cieux comme un bouclier sanglant?

1. Quoique Ossian fût l'homme à qui Caïrbar eût causé les plus grands malheurs, puisqu'il avait tué son fils par lâche trahison, le barde oublie son ressentiment aussitôt que son ennemi n'est plus.

2. C'est ici le matin de la seconde journée depuis le commencement du poëme. Après la mort de Cuchullin, Carril, son barde, s'était retiré dans la grotte de Tura, qui n'était pas éloignée de la plaine de Lena.

Je vois les ombres des héros errer autour de ton globe et l'obscurcir....

« Mais où s'égarent les paroles de Carril? le fils du ciel sent-il la douleur? Toujours pur et brillant dans sa course, il se réjouit au milieu de ses rayons. Roule, astre insensible.... Mais un jour peut-être tu tomberas aussi; un jour, malgré tes efforts, ta robe noire t'enveloppera pour toujours au milieu du firmament.

— Ta voix, dis-je à Carril, charme l'oreille d'Ossian, comme le bruit de l'ondée matinale quand elle tombe dans une vallée aux premiers rayons de l'aube. Mais ce n'est pas ici l'heure, ô barde, de s'asseoir pour disputer le prix du chant.

« Fingal est sous les armes. Au pied de cette colline tu vois les flammes qui partent de son bouclier ; tu vois l'air sombre et terrible dont il regarde les flots d'ennemis roulant dans la plaine.

« Et là-bas, ô Carril, n'aperçois-tu point cette ombre auprès du torrent? Trois pierres lèvent leurs têtes grisâtres au-dessous d'un chêne courbé par les vents : sous ces pierres repose un chef.

« Ouvre à son âme le séjour des vents, ouvre-lui son palais aérien; c'est le frère de Cathmor : que tes chants montent vers son ombre et l'accompagnent doucement vers les héros décédés, qui se penchent pour la recevoir au bord de leurs nuages. »

CHANT TROISIÈME.

Le jour paraît. — Fingal harangue son armée et en remet le commandement à Gaul, fils de Morni.

Il se retire avec Ossian sur le rocher de Cormul, qui dominait le champ de bataille. — Les bardes entonnent le chant de guerre. Le combat s'engage. — Cathmor, à l'exemple de Fingal, avait donné le commandement de son armée à Foldath. — Gaul est blessé à la main par une flèche tirée au hasard. — Fillan vole à son secours et fait des prodiges de valeur. — La nuit survient; le cor de Fingal sonne la retraite, et les bardes le félicitent de la victoire. — Ils chantent surtout les louanges de Gaul et de Fillan. — On donne une fête. — Fingal pleure la mort de Connal. — Épisode de Connal et de Duthcaron. — On ordonne à Carril d'aller élever un tombeau à Connal.

L'action de ce chant remplit la seconde journée.

Quel est ce héros, au bord du Lubar, près de la colline des chevreuils? Il appuie sa haute taille sur un chêne que les vents de la nuit ont arraché de la montagne.

C'est Fingal, prêt à livrer sa dernière bataille. Il tire à moitié le glaive de Luno; il suit des yeux tous les mouvements de l'armée ennemie dans la plaine de Lena. Entendez-vous sa voix qui retentit dans la plaine?

« Je vois descendre les vastes bataillons d'Érin; enfants de Morven, levez-vous. Un rayon de joie luit dans mon âme. J'aime à voir que mes ennemis soient nombreux et puissants. C'est quand ils sont faibles, que Fingal soupire : il craint d'être surpris par la mort et de descendre sans gloire dans la tombe.

« Auquel de mes héros confierai-je le commandement de mon armée? car mon glaive ne doit briller que dans les dangers extrêmes : tel est l'exemple que me donnèrent jadis mes ancêtres, Trenmor, l'arbitre des tempêtes, et l'invincible Trathal. »

A ces mots, les chefs se penchent vers Fingal; tous prétendent en secret au commandement; tous racontent une partie de leurs exploits et tournent leurs regards du côté de l'ennemi.

Loin du reste des héros, le fils de Morni gardait le silence.

Qui n'a pas entendu parler des combats du fils de Morni ? Ils viennent tous se retracer dans son âme ; brûlant d'une secrète impatience, il saisit le glaive redouté qu'il tira jadis du tombeau de son père[1].

Trois fois le jeune Fillan, appuyé sur sa lance, leva les yeux sur son père, et voulut lui parler : trois fois la parole expira sur ses lèvres. Fillan ne pouvait vanter ses combats. Désespéré, il s'éloigne à grands pas. Il se penche sur un torrent, ses larmes sont prêtes à couler. Quelquefois il frappe de sa lance et fait voler derrière lui la tête des roseaux.

L'agitation de Fillan n'échappe point à Fingal : il observe son fils ; sa joie éclate, son âme est vivement émue ; il se retourne en silence vers la colline de Mora, et tâche de cacher ses pleurs avec ses cheveux blancs. Enfin, il parle ainsi :

« Digne fils de Morni, rocher qui défies la tempête, conduis la bataille que je vais livrer pour la famille de l'infortuné Cormac. Ta lance n'est point dans la main d'un enfant. Ton glaive n'est pas une arme impuissante. Fils de Morven, va faucher mes ennemis.

« Fillan, observe ton chef. Il n'est pas calme dans la mêlée ; mais il ne s'enflamme qu'avec prudence. Il renverse comme le torrent du Lubar ; mais il n'a pas sa fureur, et son courage est tranquille.

« Du haut de la colline de Mora, Fingal sera spectateur du combat. Ossian, reste auprès de ton père. Bardes, chantez. Enfants de Morven, marchez à leurs voix. Voici ma dernière bataille : couvrez-la de gloire ! »

Lorsqu'une ombre irritée foule les flots au-dessus d'une île et la fait disparaître dans l'abîme, ses vents mugissent, et l'Océan roule avec fracas : tel, et non moins terrible, était le bruit de l'armée de Morven descendant dans la plaine.

Gaul s'avançe à la tête des guerriers de Fingal ; les torrents qu'il enjambe écument entre ses pas. Les bardes entonnent à

1. Pendant l'expédition de Gaul à Tromathon, dont il est fait mention dans *Oïthona*, Morni, son père, mourut ; il ordonna, en mourant, que son glaive fût déposé à côté de lui dans sa tombe, et que son fils ne l'en tirât qu'à la dernière extrémité. Peu de temps après, deux de ses frères ayant été tués dans un combat par Coldaronnan, chef de Clutha, Gaul vint prendre le glaive à la tombe de son père.

ses côtés des chants de guerre, et Gaul mêle à leurs voix le bruit de son bouclier.

« Un torrent se forme sur la colline de Crona. Il s'enfle dans son cours orageux, jusqu'au premier rayon du matin; alors ses ondes blanchissantes tombent et entraînent les rochers et leurs forêts.

« Que mes pas soient toujours loin de la colline de Crona. Ses torrents roulent avec leurs flots le ravage et la mort. Guerriers de Morven, descendez ainsi de la montagne de Mora.

« Quel est celui qui s'élève sur son char, au bord du Clutha? Les collines tremblent à son passsage; les sombres forêts retentissent autour de lui et brillent des éclairs de sa lance.

« Voyez-le au milieu des ennemis, tel que l'ombre de Colgach[1], quand elle disperse, en se jouant, les nuages amoncelés, et qu'elle voyage dans les airs, portée sur les vents : c'est l'intrépide Morni. O Gaul! sois toujours semblable à ton père.

« Les portes de Selma sont ouvertes : les bardes prennent leurs harpes harmonieuses. Dix jeunes guerriers apportent le chêne de la fête. Le soleil lance un rayon mourant sur la colline. L'ombre fuit en ondes successives sur le gazon agité par les vents....

« Pourquoi ce silence, ô Morven? Ton roi revient avec toute sa gloire. La guerre n'a-t-elle pas rugi autour de lui? Cependant son front est toujours serein. Oui, la guerre a rugi autour de Fingal, et Fingal a triomphé. O Fillan! marche sur les traces de ton père. »

Ainsi chantaient les bardes de Morven. A leurs voix les guerriers marchent à l'ennemi; leurs bras levés s'agitent, comme on voit les roseaux ondoyer aux vents d'automne.

Fingal reta sur la colline de Mora. Le brouillard volait autour de son large bouclier suspendu à une branche sur le rocher de Cormul. Fingal me retint auprès de lui; mais je tournai mes regards vers la forêt de Cromla, de peur qu'à la vue du

1. Suivant quelques traditions, ce Colgach serait le même que le Calgacus de Tacite. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était un des ancêtres de Gaul, et qu'il fut roi ou *vergobret* des Calédoniens. De là vinrent les prétentions de la famille de Morni au trône d'Écosse; prétentions qui causèrent tant d'embarras à Comhal et à Fingal son fils.

combat mon bouillant courage ne m'emportât au milieu de la mêlée.

Debout, un pied en avant sur la bruyère, je brillais sous mes armes comme le torrent de la colline de Tormo, quand les vents de la nuit ont enchaîné ses ondes et les ont revêtues de glace : le jeune chasseur le voit reluire aux premiers rayons du jour, il prête l'oreille et s'étonne du silence de ses flots.

De son côté, Cathmor conduisait son armée au combat. Mais quand il aperçut Fingal sur le sommet du Mora, son cœur s'enfla d'un noble orgueil. « Eh quoi! le chef d'Atha combattrait, tandis que Fingal ne daigne pas descendre dans le champ de bataille? Foldath, commande mon armée; je la confie à ta valeur. »

Le chef de Moma s'avance comme un nuage qui récèle les fantômes de la nuit. Il tire son glaive; on croit voir une flamme jaillir de son côté. Il donne le signal du combat; ses tribus, comme les vagues irritées, s'étendent dans la plaine. Il marche fièrement à leur tête; son œil roule étincelant de rage; il appelle Cormul, et lui dit :

« Vois-tu ce sentier dont le gazon tortueux s'étend derrière la colline? Places-y ta tribu, de peur que Morven n'échappe à mon glaive....

« Bardes d'Érin, que nul de vous n'élève la voix. Je veux que tous les guerriers de Morven tombent sans que vous chantiez leur gloire : ce sont les ennemis de Caïrbar.

« Désormais le voyageur rencontrera l'épais et noir brouillard qui enveloppera leurs ombres. Errantes au bord des lacs marécageux, privées du chant funèbre, jamais elles ne monteront au séjour des vents. »

Cormul part d'un air sombre et terrible : sa tribu vole sur ses pas. Ils se cachent derrière un rocher.

Gaul les suivit des yeux, et dit à Fillan : « Tu vois la marche et le dessein de Cormul. Va, fais lui sentir la force de ton bras. Quand tu l'auras terrassé, souviens-toi que Gaul combat ici; c'est ici que je vais fondre sur l'ennemi, et m'élancer au milieu de cette forêt de boucliers. »

Déjà l'on entend le signal de la mort, le son terrible du bouclier de Morni. Gaul mêle à ce bruit les accents de sa voix. Fingal se lève sur le sommet du Mora : il voit son armée, d'une aile à l'autre, acharnée au combat.

Sur la colline opposée brille le soutien d'Atha, le vaillant Cathmor. Ainsi quand deux esprits du ciel, assis sur leurs sombres nuages, soufflent les vents impétueux et soulèvent les mers mugissantes, les vagues roulent devant eux, sillonnées par les baleines; pour eux, tranquilles au-dessus de la tempête, ils abandonnent au zéphyr leurs chevelures aériennes.

Quel rayon de lumière brille dans l'air? c'est le glaive de Morni. Tu sèmes la mort sur tes pas, ô Gaul! tu entasses l'un sur l'autre les ennemis terrassés.

Déjà, tel qu'un chêne environné de ses branches, tombe le brave Turlathon. Son épouse, les cheveux épars, dort au gazouillement du Moruth. Au milieu d'un songe, elle étend ses bras d'albâtre; elle croit voir revenir son époux!... C'est son ombre, Oïchoma : ton roi n'est plus. Cesse de prêter l'oreille aux vents, tu n'entendras plus le bruit de son bouclier; il est brisé!...

Le bras de Foldath ne reste pas oisif. Il s'ouvre un chemin dans le sang. Connal le rencontre et l'attaque. Leurs armes se mêlent avec un cliquetis horrible....

Pourquoi faut-il que mes yeux voient ce funeste combat? Connal, l'âge a blanchi tes cheveux. Tu fus toujours l'ami des étrangers. Ton palais de Dunlora était leur asile.

Quand la nuit avait replié les voiles azurés du firmament, alors ta fête commençait : l'étranger entendait siffler au dehors les vents de la nuit, et se réjouissait devant ton chêne brûlant....

Pourquoi, généreux Connal, es-tu couché dans ton sang? Un arbre desséché se penche sur toi : ton bouclier rompu est à tes côtés. Tu n'es plus, et ton sang se mêle aux eaux du torrent.

Plein de rage, je saisis ma lance. Mais Gaul vole à Foldath : il laisse passer les guerriers vulgaires; toute sa fureur se tourne sur le chef de Moma. Déjà ils levaient leurs lances mortelles; mais une flèche invisible fend l'air, et vient percer la main de Gaul. Son fer tombe et résonne sur la terre.

En ce moment, Fillan arrive avec le bouclier de Cormal, il en couvre le corps de Gaul. Foldath pousse un cri terrible et rallume partout le feu du combat. Ainsi les vents impétueux font voler la flamme aux larges ailes sur les bois retentissants de Lumon.

« Fils de la belle Clatho, dit Gaul, tu es un esprit du ciel qui descend sur les mers troublées et lie les ailes de la tempête. Cormal est tombé sous tes coups. Tu atteins de bonne heure à la gloire de tes aïeux; mais ne t'avance point trop, mon héros.

« Je ne puis lever ma lance pour te secourir; ma main est désormais inutile dans les combats.... Mais je puis encore élever ma voix; les guerriers de Morven l'entendront, et se souviendront de mes exploits passés. »

Sa voix formidable s'élève sur les vents. L'ardeur de ses guerriers redouble; ils reconnaissent la voix qui les appela si souvent à la chasse dans les forêts de Strumon.

Gaul reste immobile au milieu de la mêlée. Tel paraît un chêne que la tempête environne. Tantôt sa cime se perd dans les vapeurs orageuses, tantôt il montre sa tête ondoyante : le chasseur pensif le contemple du fond du vallon.

Mon âme te suit, ô Fillan, dans ta course glorieuse. Tu fais rouler devant toi les bataillons ennemis. Foldath peut-être allait fuir lui-même ; mais la nuit descendit avec ses nuages, et le cor de Cathmor donna le signal de la retraite.

Les guerriers de Fingal entendent aussi la voix de leur roi : ils quittent le champ de bataille. Les bardes versent sur l'âme agitée des héros, comme une rosée rafraîchissante, la douce mélodie de leurs chants.

« Quelle est celle qui vient du Strumon, les cheveux épars? Elle marche d'un air triste, et lève les yeux sur Érin. Évir-Coma[1], pourquoi cette tristesse? Qui peut égaler la gloire de ton époux? Que Gaul était terrible dans le combat! Il revient couvert de gloire : il a levé son glaive, et les ennemis ont fui dispersés.

« La joie de la victoire pénètre l'âme de Fingal. Il se rappelle les batailles de ses ancêtres : les temps passés se retracent à sa mémoire quand il voit la gloire de son fils. Il se réjouit à la vue du jeune Fillan, comme le soleil au milieu de ses nuages, en voyant l'arbre que ses rayons ont fait croître, balancer sa tête superbe dans un vallon solitaire.

« Semblable au bruit du tonnerre grondant sur les collines

1. Évir-Coma était femme de Gaul et fille de Casdu-Conglas, chef d'Idronlo, l'une des Hébrides.

tandis que les ténèbres et un calme effrayant règnent dans la plaine de Lara, la marche de tes guerriers, ô Morven, porte à l'oreille une impression de plaisir et d'effroi

« Ils reviennent sur le Mora, tels que des aigles qui revolent à leurs rochers sourcilleux, quand ils ont déchiré les jeunes faons dans la plaine. Guerriers de Morven, vos pères se réjouissent dans leurs nuages, à la vue de vos exploits. »

Tels étaient, pendant la nuit, les hymnes des bardes sur la colline de Mora. La flamme s'élève de cent chênes que les vents ont arrachés du rocher de Cormul; on prépare la fête; les chefs sont assis; Fingal brille au milieu d'eux. L'aile d'aigle de son casque s'agite avec bruit. Les vents d'ouest se lèvent, et l'on entend leurs sifflements inégaux dans les ténèbres de la nuit. Le roi, dans un morne silence, promène longtemps ses regards sur ses guerriers.

« Mon âme, dit-il, ne sent qu'une joie imparfaite; j'aperçois un vide au milieu de mes amis. Où est Connal? Doit-il être oublié à ma fête, lui qui n'oublia jamais l'étranger dans les siennes?

« Vous vous taisez.... Ah! Connal n'est plus! Brave guerrier, que la joie soit bientôt le partage de ton âme : va d'un vol rapide rejoindre tes aïeux sur les tourbillons de l'air.

« Ossian, ton âme est de feu : que ton génie éternise la mémoire du héros. Fais revivre les combats de sa jeunesse. Dis comment il se signala pour la première fois dans les champs de la guerre. L'âge avait déjà blanchi ses cheveux. Nous avons passé ensemble les premières années de la jeunesse; et, le même jour, Duthcaron[1] nous arma de nos premiers arcs contre les chevreuils de Dunlora.

— Les traces de nos combats, dis-je alors, sont en grand nombre dans Inisfail. Jadis nos vaisseaux montèrent souvent sur les vagues de l'Océan pour voler au secours de Conar.

1. Après la mort de Comhal, et pendant que le chef de la tribu de Morni occupait le trône qu'il avait usurpé, Fingal fut élevé en secret par Duthcaron, père de Connal. Ce fut alors qu'il contracta avec Connal cette amitié qui lui dicte ici des regrets si touchants sur sa mort. Quand Fingal fut sorti de l'enfance, il eut bientôt réduit la tribu de Morni; et, comme on le voit dans l'épisode suivant, il envoya Duthcaron et Connal, son fils, au secours de Cormac-mac-Conar, fils de Conar, et roi d'Irlande, qui se trouvait réduit à la dernière extrémité par la révolte des Firbolgs.

« Un jour, la bataille rugissait dans Alnecma, au bord des flots écumeux de Duthula. Cormac[1] et Duthcaron descendirent de la colline de Morven pour combattre. A côté de Duthcaron marchait le jeune Connal, son fils, levant la lance pour la première fois. Tu leur commandais, ô Fingal, de voler au secours du roi d'Érin.

« Déjà les guerriers d'Alnecma s'élancent dans la plaine ; à leur tête paraît Colculla[2], leur chef intrépide ; les deux partis se mêlent et combattent comme deux mers orageuses. Cormac brille dans la mêlée.

« Loin du reste de l'armée, Duthcaron s'avance et renverse l'ennemi. Connal ne reste pas oisif auprès de son père; mais Alnecma triomphe, et les tribus d'Érin prennent la fuite. Duthcaron et Connal, le fer à la main, couvrent la retraite de leurs amis.

« La nuit descendit sur Duthula. Les deux héros se retiraient en silence. Un torrent traversait la largeur de la plaine, Duthcaron ne peut le franchir. « Pourquoi t'arrêtes-tu, mon « père? lui dit Connal, j'entends l'ennemi qui s'approche.

« — Fuis, Connal, répondit Duthcaron, ton père sent que ses « forces l'abandonnnent : je reviens blessé du combat. Laisse-« moi me reposer ici pendant la nuit.

« — Non, tu ne resteras pas seul, ô mon père, » reprit Connal en soupirant.

« A ces mots, il se penche sur son père; Duthcaron expire.

« Le jour parut, et la nuit succéda sans qu'aucun barde portât ses pas dans la plaine. Mais Connal pouvait-il abandonner la tombe de son père, avant qu'on eût chanté l'hymne de sa gloire ? Il bande son arc contre les chevreuils de Duthula, et prépare son repas solitaire.

« Sept nuits il reposa sa tête sur la tombe de son père, qui lui apparaissait dans ses songes. Il voyait son ombre errer

1. Cormac-mac-Conar, qu'il ne faut pas confondre avec Cormac, fils d'Artho, dont il a été question dans le premier chant. Il paraît, par plusieurs épisodes de ce poëme, qu'il ne fut jamais tranquille possesseur du trône d'Irlande. Les rois d'Atha en Alnecma (aujourd'hui Connaught) avaient tenté plusieurs fois d'enlever la couronne d'Irlande à la famille de Conar, avant de consommer leur usurpation par le meurtre du jeune Cormac, fils d'Artho.

2. Colculla était frère de Borbar-Duthul, père de Cathmor et de Caïrbar.

dans un tourbillon obscur, comme la vapeur qui s'élève des marais du Lego.

« Enfin le chef des bardes de Temora, Colgan[1], parut. Duthcaron entendit l'hymne de sa gloire : son ombre alors brilla dans les airs, et monta pleine de joie sur les vents.

— La louange des rois, dit Fingal, plaît à mon oreille, quand leurs armes sont terribles dans les combats, et que leurs cœurs sont émus de pitié à la vue du malheureux. Qu'on célèbre ainsi mon nom, quand les bardes éclaireront le vol de mon âme dans les cieux!

« Carril, prends avec toi mes bardes, et élève un tombeau à Connal. Qu'il entre ce soir dans son étroite demeure ; que l'âme du héros ne reste point errante au milieu des airs.

« La lune montre sa faible lumière entre les cimes touffues des arbres : à la faveur de ses rayons, élève des tombes à tous ceux qui ont péri dans la bataille. Si tous n'étaient pas comptés parmi les chefs, tous étaient braves. Ils étaient mon appui dans le danger ; ils secondaient mon vol vers la gloire. C'est à eux que je dois ma renommée. Carril, n'oublie aucun guerrier. »

Les cent bardes entonnèrent à la fois les chants des tombeaux ; Carril marchait à leur tête. Le silence régnait dans les vallons tortueux qui s'étendent au pied des collines de Lena.

J'entendais la voix des bardes s'affaiblir à mesure qu'ils s'éloignaient. Je me penchai en avant, appuyé sur mon bouclier. Je sentis mon âme s'enflammer; et mes chants, à demi formés, se mêlaient de loin aux chants des bardes.

Tel, à la voix du printemps, le jeune arbre du vallon déploie ses feuilles naissantes aux rayons du soleil, et balance dans les airs sa tête solitaire ; l'abeille de la montagne bourdonne alentour : le chasseur, errant dans la bruyère, le contemple avec joie.

Le jeune Fillan se tenait dans l'éloignement. Son brillant bouclier reposait sur la terre : sa noire chevelure flottait abandonnée aux vents. Il entendit la voix de Fingal, et s'appuya sur son bouclier pour mieux l'écouter.

1. Colgan, fils de Cathmul, était le principal barde de Cormac-mac-Conar; on lui attribue un ancien poëme sur les amours de Fingal et de Roscrana, fille de Cormac-mac-Conar.

« Mon fils, lui dit le roi, j'ai vu tes exploits, et mon cœur nageait dans la joie. La gloire de nos aïeux, ai-je dit, sort de ses ombres et reparaît plus brillante. Tu es brave, fils de Clatho, mais tu te jettes témérairement au milieu des dangers. Ce n'est pas ainsi que combattait Fingal, quoiqu'il n'ait jamais craint l'ennemi.

« Que ta tribu soit toujours derrière toi comme un rempart inébranlable. C'est elle qui fait ta force dans le combat. C'est ainsi que tu pourras jouir de ta gloire, et voir longtemps les tombes de tes pères !...

« Tes exploits, ô mon fils ! me rappellent les années de ma jeunesse, quand je descendis pour la première fois dans cette île !... »

Nous nous penchâmes vers le roi pour l'écouter : la lune à demi voilée soulevait les nuages, environnée des vapeurs qui portaient les ombres des morts.

CHANT QUATRIÈME.

Fingal raconte sa première expédition en Irlande et son mariage avec Roscrana. — Les chefs irlandais se rassemblent autour de Cathmor. — Tableau de sa situation. — Histoire de Sulmalla, fille de Conmor, roi d'Inishuna, qui s'est déguisée en jeune guerrier pour suivre Cathmor à la guerre. — Querelle de Malthos et de Foldath; Cathmor, usant de son autorité, fait cesser la dispute. — Les chefs de son armée, assis à sa fête, écoutent les chants du barde Fonar. — Cathmor va se reposer à quelque distance de ses guerriers. — L'ombre de son frère Caïrbar lui apparaît, et lui prédit d'une manière obscure l'issue de la guerre. — Cathmor éveille son armée pour livrer un combat décisif.

L'action remplit la seconde nuit et le commencement de la troisième journée.

« J'étais assis près d'un chêne, dit Fingal, sur le rocher de Selma, quand je vis Connal descendre de l'Océan [1]; sa main brandissait une lance rompue : c'était celle de Duthcaron.

1. Cet épisode a une liaison immédiate avec l'histoire de Connal et de Duthcaron, qui se trouve à la fin du chant précédent. Fingal, assis sous un chêne, près de son palais de Selma, aperçut Connal, qui revenait d'Irlande. Le danger qui menaçait Cormac, roi de cette île, le détermina à mettre sur le champ à la voile.

« Le jeune héros se tenait dans l'éloignement et détournait la vue. Sans cesse à sa pensée se retraçait l'image de son père, et mille idées sinistres vinrent l'assiéger.

« A sa vue, la tristesse s'empara de mon âme ; je tremblai pour les rois d'Érin ; je tire à moitié mon glaive : mes guerriers s'avancent à pas lents. Les yeux attachés sur moi, ils attendent en silence les ordres de leur roi. Ma voix était pour eux comme un vent du ciel qui dissipe les sombres vapeurs. Je leur ordonne de déployer mes voiles.

« Trois cents jeunes héros montent sur les flots, les regards fixés sur mon bouclier. Il était suspendu au haut du mât, et son ombre noircissait l'azur de l'Océan. Je le frappais de temps en temps, quand la nuit eut obscurci les cieux, et je cherchais au firmament la chevelure enflammée de l'étoile d'Ullerin [1]. Cet astre bienfaisant ne me refusa point sa lumière. Il voyageait au milieu des nuages brisés ; et ses rayons, faiblement réfléchis sur l'abîme, dirigèrent ma course.

« Érin parut au milieu des vapeurs du matin. Nous entrâmes dans la baie de Lena, où les vagues mugissantes s'engouffrent dans le sein des forêts.

« Là Cormac, enfermé dans son palais, évitait la rage de Colculla. Il ne se dérobait pas seul à la fureur de l'ennemi. La belle Roscrana, sa fille, était à ses côtés.

« Cormac vint au-devant de nous, soutenant ses pas chancelants sur sa lance sans pointe. Nous vîmes un sourire percer entre les cheveux blancs qui ombrageaient son visage ; mais la douleur était dans son âme.

« Quand il nous vit près de lui, il poussa un profond soupir : « Je vois, nous dit-il, les armes de Trenmor. Fingal, tu « ramènes la sérénité dans mon âme. Ta gloire a brillé dès le « matin de ta vie ; mais les ennemis d'Érin sont forts et redou- « tables.

« — Eh bien, répliquai-je l'âme émue, je les ferai bientôt « disparaître devant moi. Nous ne sommes pas de la race des « faibles : pourquoi la peur viendrait-elle nous troubler de ses « fantômes ? Le courage du brave s'accroît avec le nombre des

1. Ullerin signifie *qui conduit dans Érin ;* c'était le nom que portait, du temps de Fingal, une étoile connue de ceux qui faisaient voile des îles Hébrides vers la côte de l'Ulster.

« ennemis. Roi d'Érin ne décourage point un jeune guerrier « par de noirs pressentiments. »

« A ces mots, Cormac laissa couler quelques pleurs. Il prit ma main, qu'il pressa quelque temps en silence. « Digne fils « de Trenmor, me dit-il enfin, je ne veux point décourager ton « âme; elle brûle du feu qui animait tes ancêtres. La gloire te « suit dans les combats; mais attends le retour de Caïrbar[1] : « que le glaive de mon fils se lève à côté du tien! Mon fils est-« il allé rassembler les enfants d'Ullin, dispersés sur les bords « de leurs torrents éloignés ? »

« Nous arrivâmes au palais de Cormac : il est bâti au milieu des rochers, dont les flancs creusés par les siècles conservent les vestiges des anciens torrents. Des chênes touffus et chargés de mousse se penchent alentour; l'épais bouleau y balance sa tête verdoyante.

« A demi cachée dans un bois, Roscrana chantait, et sa main blanche volait sur la harpe : j'entrevis cette beauté; elle était semblable à un esprit céleste, à demi voilé dans son nuage.

« Nous passâmes trois jours en fête à Lena. L'image de Roscrana occupait mon âme. Cormac s'aperçut de mon trouble. Il m'accorda cette belle vierge. Elle vint les yeux baissés, laissant flotter ses beaux cheveux autour d'elle....

« Tout à coup la bataille rugit : Colculla fond sur nous; je saisis ma lance; mon glaive étincelle; je marche à la tête de mes guerriers : l'armée d'Alnecma fuit; Colculla tombe; Fingal revient comblé de gloire.

« Il se rend à jamais célèbre, ô Fillan, le héros qui combat environné de ses guerriers : les bardes suivent sa course glorieuse au milieu des pays ennemis. Mais celui qui combat seul transmet peu d'actions aux siècles futurs : il brille aujour-

1. Caïrbar, fils de Cormac-mac-Conar, qu'il ne faut pas confondre avec Caïrbar, fils de Borbar-Duthul, dont il a été question dans les chants précédents, fut roi d'Irlande après la mort de son père. Son règne fut court; il eut pour successeur Artho, père du jeune Cormac, qui fut assassiné par Caïrbar, fils de Borbar-Duthul. Il y avait déjà longtemps qu'Artho était parvenu à l'âge viril, lorsque son père eut de Belthano, sa femme, un autre fils, appelé Ferad-Artho. Il était le seul rejeton de la famille de Conar, premier roi d'Irlande, lorsque Fingal entreprit la guerre qui fait le sujet de poëme.

d'hui, demain il n'est plus ; un seul chant embrasse tous ses exploits; un seul champ de bataille renferme toute sa renommée ; il n'est connu qu'aux lieux où s'élève sa tombe. »

Ainsi parlait Fingal sur la colline de Mora. Trois bardes, sur le rocher de Cormul, firent entendre des chants mélodieux. A leurs voix, le sommeil descendit sur l'armée.

Carril, à la tête des autres bardes, revint du tombeau de Connal.... La voix du matin ne parviendra pas jusqu'au lit où tu reposes, ô Connal ! Tu n'entendras plus les chevreuils bondir autour de ton étroite demeure.

Tels on voit au-dessus d'une mer orageuse les nuages rouler en désordre autour d'un météore nocturne dont la flamme éclaire leurs noirs flocons, tels les guerriers d'Érin se rassemblent autour de Cathmor. Lui, tranquille au milieu d'eux, lève et baisse sa lance par intervalles, selon que le son lointain de la harpe de Fonar s'enfle ou diminue.

Près de lui, la belle Sulmalla, l'aimable fille de Connor, s'appuyait contre un rocher. Cathmor était venu au secours de son père [1] et avait dispersé ses ennemis. Sulmalla le vit comblé de gloire au milieu des fêtes d'Inishuna, et Cathmor ne vit point avec indifférence la beauté de Sulmalla.

1. La nation des Firbolgs, qui habitait le midi de l'Irlande, descendait originairement des Belges, qui possédaient le sud et le sud-oust de la côte de la Grande-Bretagne. Elle conserva pendant plusieurs siècles une alliance étroite avec le peuple dont elle tirait son origine : elle envoya du secours aux Belges de la Grande-Bretagne, quand ils furent attaqués par les Romains ou quelque autre peuple venu du continent. Conmor, roi d'Inishuna, cette partie de la Grande-Bretagne qui est vis-à-vis de la côte d'Irlande, étant attaqué par des ennemis dont la tradition n'a pas conservé le nom, envoya demander du secours à Caïrbar, roi d'Atha, le chef le plus puissant de la nation des Firbolgs. Caïrbar lui envoya Cathmor, son frère, qui, après bien des vicissitudes de fortune, termina la guerre par la défaite totale des ennemis d'Inishuna, et retourna triomphant au palais de Conmor. Sulmalla ne put voir avec indifférence le libérateur de sa patrie; mais avant que sa passion eût éclaté, Cathmor fut rappelé en Irlande par Caïrbar, sur la nouvelle que Fingal se préparait à rétablir la famille de Conar sur le trône. Les vents contraires obligèrent Cathmor de rester trois jours dans une baie d'Inishuma. Ce fut alors que Sulmalla se déguisa en jeune guerrier, et vint lui offrir de servir dans la guerre qu'il allait entreprendre. Cathmor accepta ses offres, fit voile pour l'Irlande, et arriva sur la côte d'Ulster, peu de jours avant la mort de Caïrbar.

Le troisième jour, Fithil vint d'Érin annoncer à Cathmor que Fingal avait levé le bouclier de la guerre, et menaçait Caïrbar [1]. Aussitôt Cathmor déploya ses voiles; mais les vents soufflaient dans d'autres contrées : il resta trois jours sur la côte.

Souvent ses yeux se tournaient vers le palais de Conmor. Il se souvenait de la fille de l'étranger, et poussait de profonds soupirs. Mais, au moment où le vent réveillait les flots, on vit descendre de la colline un jeune guerrier sous les armes : il venait pour combattre sous l'étendard de Cathmor....

C'était Sulmalla. Cachée sous son casque, elle suivait les pas de son amant : elle le contemplait, quand il reposait au bord du torrent.

Cathmor croit que la belle vierge est encore à poursuivre les chevreuils de Lumon, ou que, sur le sommet d'un rocher, elle étend sa blanche main au vent, pour épier s'il souffle de la terre d'Inisfail. Son amant lui avait promis de quitter promptement cette terre étrangère et de reparaître bientôt sur l'Océan...

Sulmalla est près de toi, vaillant chef d'Atha; c'est elle qui est appuyée contre ce rocher, et tu ne la connais pas.

Tous les chefs environnaient Cathmor, tous excepté Foldath. Il se tenait dans l'éloignement, l'âme bourrelée de dépit. De temps en temps, il murmure des chants inarticulés. Enfin il se lève avec fureur, frappe l'arbre sous lequel il était assis, et s'avance brusquement vers le roi.

Tranquille et serein, le jeune Hidala était resté près du chêne embrasé. On voyait ondoyer la lumière sur les longues boucles qui tombaient autour de ses joues vermeilles. Sa voix était pleine de douceur, quand il chantait à Cloura, dans la vallée de ses pères, et qu'il touchait sa harpe harmonieuse.

« Roi d'Érin, dit le jeune guerrier, voici le temps des fêtes; ordonne aux bardes de chanter, et passons cette nuit dans la

1. Conmor, père de Sulmalla, fut tué dans cette guerre, dont Cathmor délivra Inishuna. Lormar, son fils, lui succéda. Suivant l'opinion de ce temps-là, quand une personne était réduite au dernier degré du malheur, qu'elle ne pouvait espérer aucun soulagement, les ombres de ses aïeux appelaient son âme; le vulgaire superstitieux croit encore aujourd'hui à cette voix des morts.

joie. Le guerrier ranimé par leurs chants retourne plus terrible au combat.

« Les ténèbres reposent sur Inisfail. Les nuages s'étendent d'une colline à l'autre; on voit dans l'éloignemeut les pâles fantômes marcher à grands pas sur la bruyère. Les âmes des guerriers qui ont péri dans le combat se penchent vers nous pour demander leur chant funèbre.

« Ordonne que les sons de la harpe retentissent dans les airs, et les fasse monter brillantes au séjour de leurs aïeux...

— Qu'ils restent tous dans l'oubli, s'écrie Foldath écumant de rage; j'ai été vaincu, et j'écouterais des chants de joie! J'ai été vaincu! Cependant je n'étais pas oisif dans le champ de bataille. Je marchais dans un fleuve de sang; mais j'étais suivi de faibles guerriers!

« Hidala, va toucher ta harpe dans la vallée de Cloura : que l'écho de Lora réponde à ta voix, tandis que quelque jeune fille, cachée dans un bois, regardera ta blonde chevelure. Mais fuis dans la plaine de Lena : c'est ici le champ des héros.

— Cathmor, dit Malthos, c'est toi qui nous mènes à l'ennemi : tu es l'astre qui dirige notre course dans le champ ténébreux des combats; tu fonds comme un vent impétueux sur les armées, et tu les roules dans le sang : cependant qui t'entendit jamais parler de tes exploits au retour de la bataille?

« Les guerriers farouches ne se plaisent que dans la mort. Leur mémoire repose avec délices sur les blessures que leurs lances ont faites. L'image des combats se mêle à toutes leurs pensées; sans cesse on les entend vanter leurs actions.

« Foldath, tu as, il est vrai, jonché la terre de morts; mais d'autres que toi savent manier la lance. Non, tu n'étais pas suivi de faibles guerriers; mais l'ennemi était invincible. »

Cathmor s'aperçut que la fureur des deux chefs était près d'éclater; déjà ils se penchaient l'un vers l'autre, la main sur leurs glaives à moitié tirés, les yeux en feu; bientôt ils allaient engager un combat horrible; mais Cathmor, en courroux, les arrête du geste et s'écrie :

« Guerriers orgueilleux, modérez les transports de vos âmes. Retirez-vous dans l'ombre de la nuit. Faut-il que ma colère éclate sur vous? faut-il que je vous combatte l'un et l'autre? Ce n'est point ici le temps des querelles : retirez-

vous; vous troublez ma fête : ne provoquez plus mon courroux! »

A sa voix ils s'éloignent à grands pas, et disparaissent comme deux colonnes de brouillard; quand le soleil se lève entre elles au-dessus des rochers, elles roulent des deux côtés, et vont se perdre dans les roseaux de l'étang qui les engendra.

Les chefs, assis en silence à la fête, levaient quelquefois les yeux sur Cathmor, qui se promenait sur le rocher et calmait son âme agitée.

Enfin, tous les guerriers se couchent dans la plaine : le sommeil descend sur eux. On n'entendait plus que la voix de Fonar. Assis sous un arbre éloigné, il chantait les louanges de Cathmor; mais le héros craint de les entendre, et se couche près d'un torrent mugissant.

Caïrbar, à demi caché dans son nuage, lui apparut en songe. Une joie sombre brille sur son visage; il avait entendu le chant de Carril : les vents soutenaient le nuage qu'il avait saisi dans le sein de la nuit, en montant vers sa demeure aérienne. Il parle, et sa faible voix se confond avec le murmure du torrent.

« Que la joie descende dans l'âme de Cathmor, dit-il; sa voix s'est fait entendre près de Lena : à son ordre, les bardes ont enfin chanté pour Caïrbar, et Caïrbar est monté sur les vents. Mon ombre est dans le palais aérien de mon père.

« Cathmor, nul barde ne manquera d'environner ta tombe : les enfants de l'harmonie aiment les braves et gardent leur souvenir.... Mais quels sons lugubres se font entendre! Une voix s'élève dans la plaine de Lubar....

« Enflez encore vos voix, fantômes de la nuit : ce sont des morts couverts de gloire!... Le son devient plus fort et plus perçant.... Déjà l'on n'entend plus que l'aigre sifflement des vents.... Ah! bientôt Cathmor ne sera plus! »

A ces mots, l'ombre se replie sur elle-même et s'évanouit parmi les brumes. Le vieux chêne ressent le mouvement de son départ, et sa tête en est agitée.

Cathmor se réveille et saisit sa terrible lance : il promène de tous côtés ses regards; mais ses regards ne rencontrent partout que le voile ténébreux de la nuit.

« C'était, s'écrie le héros, c'était la voix de Caïrbar, mais

son ombre a disparu. Enfants de la nuit, vous ne laissez dans l'air que d'invisibles traces. On vous voit souvent comme un faible rayon de lumière dans une plaine déserte. Dès que nous approchons, vous rentrez dans vos nuages.

« Eh bien! retirez-vous, débiles fantômes. Vous ne pouvez rien apprendre aux mortels. Vos apparitions ne sont que mensonges comme les rêves de notre sommeil. Vous dites que Cathmor doit tomber bientôt, que bientôt il sera couché dans l'étroite demeure où ne pénètrent plus les rayons de la vie?... Loin de moi, ombres vaines : combattre est mon partage; loin de moi toute autre pensée.

« Je monte sur des ailes d'aigle pour saisir la gloire. Dans la vallée solitaire croupit l'âme du lâche. Les années s'écoulent; les saisons se succèdent : lui reste toujours inconnu; et, quand la mort vient abattre sa tête blanchie, son ombre se perd dans les vapeurs des plaines marécageuses : jamais on ne la voit s'élever sur les collines où règnent les vents.

« Cathmor ne sortira pas ainsi de la vie. Il ne s'égare point sur le champ de bataille, comme un faible enfant qui ne sait encore que remarquer le lit des chevreuils sur la montagne. Je marche l'égal des chefs les plus vantés, et ma joie est grande quand je vois rouler devant moi les armées dispersées, comme les flots de la mer sous le souffle des vents. »

Ainsi parla Cathmor, dans le noble transport dont il était animé. Le feu de la valeur brûle dans son sein. Il s'élance dans la plaine. Déjà le matin versait les flots de la lumière : Cathmor voit son armée couchée sur la bruyère. Les larges boucliers étendus sur la terre brillent aux premiers rayons du jour. A cet aspect, il tressaille comme l'esprit de l'orage descend sur les mers : les flots sont tranquilles, les vents se taisent; mais bientôt à son aspect les vagues se réveillent, s'enflent, et roulent leurs vastes lames sur la côte.

Au bord d'une onde paisible dormait la belle Sulmalla : son casque était tombé de sa tête; ses songes lui retraçaient le pays de ses pères. Elle voit le matin de retour dans ses campagnes; des torrents qui tombent, en bondissant, des rochers; les zéphyrs volent sur les joncs ondoyants de la plaine. Elle entend le son du cor donner le signal de la chasse; elle entend les guerriers sortir en tumulte du palais de son père; au-dessus d'eux s'élève le héros d'Atha : dans sa démarche

majestueuse, il arrête sur elle un regard amoureux; mais la fière et insensible Sulmalla détourne sa tête et tend son arc....

Tels étaient les songes de Sulmalla, quand Cathmor arriva près d'elle. Il voit son beau visage et sa longue chevelure : il reconnaît la fille de Lumon. Que fera Cathmor?...

Il soupire, il répand des larmes, et s'éloigne. Ce n'est pas ici le temps, vaillant chef d'Atha, d'abandonner ton cœur à l'amour. La guerre roule devant toi comme un fleuve de sang.

Aussitôt il frappe sur son bouclier la bosse de la guerre : son armée s'ébranle et se lève avec bruit autour de lui. Sulmalla se réveille, reprend son casque, et tremble qu'on n'ait reconnu dans Érin la fille d'Inishuna. Elle se souvient qu'elle est du sang des rois, et sa fierté s'alarme.

Elle se retire derrière un rocher, au bord du ruisseau qui serpente dans la vallée. C'était le séjour tranquille de la biche, avant que le bruit des armes eût retenti.

De temps en temps, la voix de Cathmor parvient jusqu'à l'oreille de Sulmalla : son âme est plongée dans la tristesse; elle laisse échapper ces mots qu'emportent les vents :

« Les songes d'Inishuna se sont évanouis : ils ont disparu de mon âme; je n'entends plus le bruit de la chasse autour de ma demeure. Je suis cachée dans la robe sanglante de la guerre.

« Je regarde au travers du nuage qui m'enveloppe; aucun rayon ne luit pour éclairer mes pas.... Je vois tomber mon héros : Fingal s'avance, Fingal qui sort toujours victorieux des dangers....

« Ombre de Conmor, ô mon père, voyages-tu dans le sein des nuages? viens-tu quelquefois dans les pays étrangers? Oui, car j'ai entendu ta voix dans les ténèbres, tandis que j'étais encore sur les flots d'Inisfail.

« On dit que les ombres de nos pères peuvent emporter nos âmes, quand ils nous voient seuls aux prises avec la douleur: appelle la mienne, ô mon père, quand mon héros sera couché sans vie sur la poussière; car alors je serai seule avec mon malheur. »

CHANT CINQUIÈME.

Les deux armées sont en présence sur les rives du Lubar. — Fingal donne le commandement de la sienne à Fillan; mais en même temps il ordonne à Gaul, qui avait été blessé à la main dans la bataille précédente, de l'aider de ses conseils. — L'armée d'Érin est commandée par Foldath. — Description de la mêlée. — Prodiges de valeur de part et d'autre. — Fillan met l'armée d'Érin en pleine déroute.

O toi qui reposes entre les boucliers suspendus au mur de ma demeure, descends, ô harpe! que j'entende encore ta voix.

Fils d'Alpin, que les cordes résonnent sous tes doigts; c'est à toi de réveiller l'âme du barde; souvent tes accents se sont mêlés au murmure du Lora.

Pour moi, le nuage des années amoncelées m'environne : ma vue ne perce son voile épais que d'espace en espace; encore ce qu'elle entrevoit dans le passé n'est-il qu'une vision obscure et confuse.

Je t'entends, ô ma harpe! Mon âme égarée revient à moi comme le zéphyr que le soleil ramène dans une vallée que les brouillards glacés avaient longtemps assombrie.

Je vois briller le Lubar dans les détours de ses collines [1]. Des deux côtés du fleuve s'élèvent Cathmor et Fingal. Leurs guerriers, répandus autour d'eux, se penchent en avant pour les écouter. Au milieu, les deux rois se dressent comme deux

1. Voici la scène où se passe l'action. A peu de distance l'une de l'autre s'élèvent les deux collines de Mora et de Lena : la première, occupée par Fingal; et la seconde, par l'armée de Cathmor. Au travers de la plaine qui sépare les deux collines, coule la petite rivière de Lubar, dont les rives furent le théâtre de tous les combats, excepté celui de Caïrbar et d'Oscar. Ce dernier se passa au nord de la colline de Mora, dont Fingal s'empara après que l'armée de Caïrbar se fut retirée vers celle de Cathmor. A quelque distance, mais en vue de Mora, le Lubar sortait de la montagne de Crommal; et, après avoir traversé rapidement la plaine de Lena, il se jetait dans la mer, près du champ de bataille. Derrière la montagne de Crommal coulait le petit ruisseau de Levath, sur les bords duquel Ferad-Artho, dernier rejeton de la race de Conar, vécut caché dans une caverne, tant que dura l'usurpation de Caïrbar, fils de Borbar-Duthul.

rochers dont la tête couronnée de pins s'élève au-dessus des brumes, et jette aux vents l'écume de cent torrents.

A la voix de Cathmor, les enfants d'Érin se répandent dans la plaine. Leurs troupes nombreuses descendent vers le Lubar. A leur tête marche Foldath.

Cathmor se retire sous un chêne touffu sur le haut de la colline. Près de lui, un torrent roule ses bruyantes ondes. Il lève par intervalles sa lance étincelante, dont l'éclat guide ses guerriers dans le combat.

Non loin de Cathmor, Sulmalla était appuyée contre un rocher : elle voyait avec douleur l'appareil des combats; son âme avait peur du sang.

Derrière la colline s'étend une vaste vallée, qu'arrosent trois ruisseaux bleuâtres. Le soleil se plaît à éclairer ce lieu paisible, et les chevreuils de la montagne y descendent sans crainte. C'est sur ce vallon que se tournent les regards de la belle Sulmalla.

Fingal aperçoit sur le haut de la colline le fils de Borbar-Duthul : il voit la nombreuse armée d'Érin se développer dans la plaine. Aussitôt il frappe son bouclier, et donne à ses guerriers le signal de la mêlée. Leurs lances se croisent étincelantes aux rayons du soleil. Leurs boucliers sonores font retentir en se heurtant les échos voisins. Les fantômes de la peur volent sur l'armée ennemie. Fingal, la force et l'appui de Morven, leur promet la victoire.

Les enfants de Morven s'élancent avec un bruit pareil à celui des vents conjurés. C'est un torrent dont rien ne peut détourner le cours. C'est à eux que Fingal doit sa renommée dans les pays étrangers.

« Enfants de Morven, vos bras ont secondé les exploits de votre chef; de la voix et du geste il vous encourageait, il guidait votre audace. Jamais sa parole ne retentit à vos oreilles comme un tonnerre menaçant : jamais ses yeux ne lancèrent sur vous des regards courroucés.

« Paraissait-il quelque guerrier présomptueux et sans gloire, mes yeux ne daignaient pas le remarquer; je l'oubliais à mes fêtes; sa fierté s'évanouissait comme la vapeur du matin.

« Un jeune héros brille aujourd'hui devant vous : il n'a fait encore que quelques pas vers la gloire; mais c'est mon fils, il

est brave; secondez sa valeur, ramenez-le triomphant à son père. Bientôt il pourra combattre seul. Son visage offre les traits de ses ancêtres : son âme est une étincelle jaillie du feu qui les embrasait.

« Fils de Morni, marche derrière le fils de Clatho : que ta voix dirige sa valeur au milieu des dangers; que rien n'échappe à ta vue dans le tumulte de la mêlée. »

Ainsi parle Fingal. Il monte sur un rocher de Cormul[1]. Je le suivais à pas lents. Gaul, blessé, accourut à moi; son bouclier, détaché, pendait sur son côté.

« Fils de Fingal, attache ce bouclier, attache-le sur le côté de Gaul; l'ennemi le verra peut-être, et croira que j'ai levé la lance. Si je tombe aujourd'hui, que mon tombeau reste caché dans la plaine; car je tomberai sans gloire, puisque mon bras ne peut lever ce fer. Qu'Évir-Coma l'ignore, son front en rougirait. Fillan, les braves ont les yeux sur nous. Combattons avec courage, et ne souffrons pas qu'ils descendent de leurs collines pour rallier leurs tribus en déroute. »

J'attache son bouclier : il s'éloigne aussitôt; ma voix le suivit, je lui criai : « Le fils de Morni pourrait-il tomber sans gloire dans Érin? Les actions des braves s'effacent de leurs âmes de feu. Ils s'élancent avec indifférence dans le champ de la gloire; mais les bardes ont des chants pour transmettre leurs noms aux siècles à venir. »

Je me réjouissais en suivant des yeux les pas de ce héros : puis je montai m'asseoir sur le rocher de Cormul, à côté de Fingal.

Les deux armées se rangent en bataille sur les rives du Lubar. Là Foldath s'élève comme une colonne de ténèbres; ici brille la jeunesse de Fillan. L'un et l'autre, appuyés sur leurs lances, qui plongent dans le torrent, donnent le signal de la guerre. Gaul frappe le bouclier de Morven : tous s'élancent à la fois; partout l'acier reluit sur l'acier.

Ainsi brillent deux torrents dans la campagne, quand, du haut des rochers sourcilleux, ils tombent et mêlent ensemble leurs ondes écumantes.... Regardez le fils de la gloire : voyez à combien de guerriers il fait mordre la poussière! La mort

1. Le rocher de Cormul s'élevait sur la colline de Mora, et commandait la plaine où se livrait la bataille.

vole autour de lui : ô Fillan! que de héros renversés sur ton passage!...

Rothmar, le bouclier des guerriers, s'arrête entre deux rochers. Deux chênes courbés par les vents étendent leurs branches de chaque côté. Il roule en silence ses sombres regards sur Fillan, et couvre la retraite de ses guerriers.

Fingal voit Rothmar menacer Fillan; son âme en est émue; mais, comme la pierre de Loda se détache tout à coup et se précipite du rocher de Drumanar, quand les esprits du ciel sont irrités contre la terre, ainsi tomba le vaillant Rothmar[1].

Le jeune Culmin s'avance en fondant en larmes; transporté de rage, il frappe l'air de son glaive et brûle d'impatience d'attaquer Fillan. Il avait essayé l'arc pour la première fois avec Rothmar : ils remarquaient ensemble le gîte des chevreuils, quand les rayons du soleil couchant tombaient sur la fougère.

Pourquoi, fils de Culallin, te précipites-tu sur ce jeune guerrier? C'est un feu dévorant. Retire-toi, Culmin; vos aïeux n'étaient point égaux dans les champs de la gloire!

La mère de Culmin était restée dans sa demeure; elle jette les yeux sur le torrent de Strutha : un noir tourbillon de vent s'élève et tourne autour de l'ombre de son fils ; ses dogues poussent des hurlements plaintifs; le bouclier qu'il avait laissé dans son palais paraît teint de sang.... « O mon fils! s'écrie la vieille mère, tu as donc péri dans la funeste guerre d'Érin! »

Quand la biche, percée d'un trait meurtrier, se couche pantelante au bord de ses ruisseaux, le chasseur regarde ses pieds légers, et se rappelle que naguère, fière et superbe, elle bondissait sur ses rochers : ainsi Fillan voit le jeune Culmin étendu sur la poussière; ses cheveux flottent sur le bord du torrent, son sang ruisselle sur son bouclier, et sa main tient ce glaive qui dans le combat a trompé sa valeur.

« Jeune héros, dit Fillan, tu as péri avant que ton nom fût

1. On voit dans les îles Orcades et Shetland quelques ruines et quelques palissades de pierres qu'on nomme encore aujourd'hui *Loda* ou *Loden*. Ossian, dans ses différentes expéditions aux Orcades et dans toute la Scandinavie, s'instruisit de plusieurs rites de la religion qui régnait dans les contrées, et il y fait de fréquentes allusions.

connu! Ton père attend dans sa demeure le récit de tes exploits : il est vieux, peut-être il est seul au bord de ses torrents, et il tourne ses yeux obscurcis vers la plaine de Lena; mais il ne te verra point revenir vainqueur et chargé de la dépouille de l'ennemi. »

Fillan disperse les guerriers d'Érin; mais d'un autre côté les enfants de Morven tombent devant le terrible Foldath. Il combattait à la tête de la moitié de ses tribus. Dermid en courroux lui résiste. Les guerriers de Morven se rassemblent autour de lui; mais Foldath fend son bouclier et fait fuir ses bataillons.

« Enfin, s'écria le superbe Foldath, ils ont pris la fuite, et ma gloire commence. Va, Malthos, dis à Cathmor de garder les avenues de l'Océan, de peur que Fingal n'échappe à mon père; il faut que mon bras lui donne la mort.

« On verra sa tombe auprès de quelque marais; elle s'élèvera sans que les bardes chantent autour d'elle. Son ombre, enveloppée dans l'épais brouillard, volera sur les plaines marécageuses et couvertes de roseaux. »

Malthos l'écoutait en silence : le doute était peint sur son visage. Il connaît la présomption de Foldath : il lève les yeux sur la colline où était Fingal, se retourne aussitôt et replonge son glaive au sein du carnage.

Dans le vallon de Clono[1], sous deux arbres penchés sur un ruisseau, Dermid se livrait en silence à sa douleur. Le sang coulait de sa cuisse. On voyait près de lui son bouclier rompu. Sa lance était appuyée contre une pierre. Pourquoi, Dermid, pourquoi cette tristesse?

« J'entends rugir la bataille; mes guerriers sont seuls; mes pas se traînent lentement sur la bruyère; je n'ai plus de bouclier. Quoi! Foldath triomphera? Ah! du moins ce sera quand Dermid ne sera plus. Orgueilleux Foldath, je veux te défier encore et recommencer le combat. »

A ces mots, Dermid brandit sa lance avec fureur. Gaul arrive. « Arrête, fils de Duthno, arrête : les traces de tes pas sont ensanglantées; tu n'as plus de bouclier. Pourquoi veux-tu périr sans armes?

1. Cette vallée s'appelait Clono, du nom des ancêtres de Dermid, fils de Duthno.

— Fils de Morni, donne-moi ton bouclier; il a vu bien des batailles : donne; j'arrêterai Foldath dans sa course.... Vois-tu cette pierre qui lève sa tête grisâtre au milieu du gazon? Là gît un chef de la race de Dermid. Place-moi, si je succombe, dans cette obscure demeure. »

Dermid gravit lentement sur la colline. Il promène ses regards sur le champ de bataille. Comme ces feux éloignés qu'on voit la nuit sur la bruyère, qui tantôt paraissent perdus dans la fumée, tantôt élèvent leur flamme rougeâtre au-dessus des coteaux, selon que les vents soufflent ou s'apaisent, ainsi, aux yeux de Dermid, le combat se ralentit et se ranime par intervalles.

Suivez la course de Foldath au milieu des bataillons épars : on dirait un noir vaisseau qui s'élance d'un détroit sur les mers, et fend, en se jouant, les vagues fugitives.

Dermid ne peut le revoir sans un transport de rage. Il s'efforce de l'atteindre; mais ses forces l'abandonnent : des larmes coulent de ses yeux : il fait résonner le cor de son père : trois fois il frappe son bouclier, trois fois il appelle Foldath et le défie au milieu de ses tribus victorieuses.

Foldath l'aperçoit, s'avance avec joie et lève sa lance ensanglantée.

Semblable à un rocher où sont empreintes les traces des torrents fangeux qui ont creusé ses flancs pendant un orage, le sombre chef de Moma paraît tout souillé du sang qui a ruisselé sur lui. Les deux armées se retirent et laissent le champ libre aux deux héros.

Déjà tous deux levaient leurs lances.... Fillan part, vole, arrive. Foldath fait trois pas en arrière, ébloui par le rayon de feu qui semblait sortir d'un nuage pour sauver le héros blessé.

Tels que deux aigles aux larges ailes qui s'attaquent dans les airs, les deux chefs s'élancent l'un sur l'autre dans la plaine, et engagent un furieux combat. Tour à tour les deux rois[1] s'avancent sur leurs montagnes : bientôt la mort va jaillir de leurs glaives.

Déjà Cathmor ressent la joie des héros, cette joie secrète qui les transporte, quand ils voient le péril égaler leur courage. Ses yeux ne sont point tournés vers les rives du Lubar, mais sur Fingal, qu'il a vu se lever en armes au sommet du Mora.

1. Fingal et Cathmor.

Foldath tombe sur son bouclier. La lance de Fillan l'a percé. Ce jeune héros, sans regarder le guerrier qu'il vient d'abattre, marche en avant et chasse les ennemis devant lui.

Alors mille cris s'élèvent à la fois :

« Arrête, fils de Fingal, arrête; ne vois-tu pas ce chef menaçant qui descend de la colline? Garde-toi de provoquer Cathmor; reviens, fils de la belle Clatho. »

Malthos voit Foldath expirant. Il se penche tristement sur lui. Son âme généreuse s'élève alors au-dessus de tout ressentiment.

« Où veux-tu, dit-il au héros mourant, que je place ta tombe? Est-ce Ullin, ou la terre de Moma, que foulent les pas de Dardulena[1], ta fille?

— Me parles-tu d'elle, ô Malthos, pour me rappeler que je n'ai point de fils, que je ne laisse point de jeune guerrier qui puisse combattre et me venger?... Malthos, je ne meurs pas sans vengance : mon bras dans le combat n'était pas engourdi. Élève autour de mon étroite demeure celles des guerriers que j'ai tués : souvent je quitterai le séjour des vents, et je viendrai contempler leurs tombes pressées autour de la mienne. »

Il dit : son âme s'envole vers la vallée de Moma, et va s'offrir à Dardulena. Cette belle vierge, l'amour des héros, dormait tranquillement sur la rive du fleuve de Dalrutho. Elle se reposait des fatigues de la chasse : son arc détendu était auprès d'elle; les vents couvraient son sein de ses cheveux épars.

Elle voit son père, couvert de blessures, sortir de la forêt et se pencher vers elle. Tantôt elle distingue ses traits, tantôt il se perd dans le brouillard. Elle se lève tout en larmes, elle ne doute plus de la mort de Foldath.

L'ombre lance sur elle un rayon de lumière, en se repliant dans ses nuages orageux. Tu es le dernier rejeton de la race de Moma, infortunée Dardulena.

Dispersés au loin sur les rives du Lubar, les guerriers de Bolga fuient en tumulte. Fillan s'attache à leurs pas : il couvre la terre de morts. Fingal se réjouit à la vue de son fils. Mais Cathmor se lève....

« Fils d'Alpin, prends ta harpe : fais retentir les airs des

1. Dardulena, c'est-à-dire *noire forêt de Lena*. C'était le nom d'un endroit de l'Ulster où Foldath avait défait le parti d'Artho, roi d'Irlande. En souvenir de sa victoire, il avait donné à sa fille le nom de Dardulena.

louanges de Fillan ; chante ses exploits, tandis qu'il brille encore dans la guerre.

« Sors, belle Clatho, sors de ton palais : vois de quelle gloire ce jeune guerrier qui te doit le jour couvre le matin de sa vie. Les bataillons se renversent sous ses pas.... Mais détourne tes regards : ce jeune astre s'obscurcit.

« Filles de Morven, touchez vos harpes : ce n'est point un chasseur qui descend de la retraite humide des chevreuils. Il ne tend point son arc contre les vents ; il ne lance point ses flèches inutiles dans les airs. Immobile au milieu du tourbillon de la guerre, les flots de la bataille roulent et se brisent contre ses flancs, ou marchant à grands pas à travers des rangs hérissés de lances, il sème la mort de toutes parts.

« Tel un esprit du ciel descend de son nuage : l'Océan troublé mugit sous ses pas; il laisse derrière lui un sentier de feu, et les îles ébranlées semblent secouer leurs têtes sur les mers épouvantées. »

CHANT SIXIÈME.

Cathmor descend dans la plaine pour rallier son armée. — Fingal envoie Ossian au secours de Fillan, et se retire derrière le rocher de Cormul, pour ne pas voir le combat de son fils avec Cathmor. — Ossian s'avance : Cathmor, à la tête de ses tribus, recommence la bataille et attaque Fillan lui-même. — Ossian paraît, Cathmor s'élance contre ce nouvel adversaire; mais la nuit les sépare. — Ossian retourne à l'endroit où Cathmor et Fillan s'étaient battus. — Il trouve Fillan blessé à mort. — Entretien des deux frères. — Fillan meurt; Ossian porte son corps dans une caverne voisine. — L'armée des Calédoniens retourne vers Fingal. Il demande des nouvelles de son fils, apprend sa mort, et se retire en silence. — Les Firbolgs s'avancent : Cathmor trouve Branno, un des dogues de Fingal, couché sur le bouclier de Fillan. Touché de ce spectacle, il suspend le combat, et s'attendrit sur le sort des gurrriers.

« Je vois, dit le roi de Morven, je vois Cathmor se lever sur sa colline. Fingal prendra-t-il le glaive de Luno?... Mais que deviendrait ta gloire, ô mon fils?

« Rassure-toi, belle Clatho ; ne détourne point tes regards de Fingal : je n'éteindrai point la gloire naissante du jeune héros qui te doit le jour ; il m'est aussi cher qu'à toi-même....

« Élevez-vous, épaisses forêts de Mora, élevez-vous entre la bataille et moi; je ne veux plus être témoin du combat, de peur de voir tomber mon jeune guerrier. Suis-moi, Carril, viens mêler tes chants et les sons de ta harpe aux échos de ces rochers.

« Père d'Oscar, lève ta lance et va défendre mon fils; mais dérobe ta marche à ses regards. Qu'il ignore que son père a douté de la force de son glaive. Non, mon fils, jamais ton père n'affligera ton âme héroïque en lui montrant un doute injurieux. »

Fingal se retire derrière le rocher de Cormul. Carril le suit en chantant. Mon âme s'échauffe et s'élève, je prends la lance de Temora [1]. Je vois rouler dans la plaine les flots de la bataille.

La mort renverse des rangs entiers. Fillan vole comme l'éclair : il porte le carnage d'une aile à l'autre. Les bataillons se dispersent devant lui comme la fumée dans la plaine.

Alors s'avança Cathmor, couvert de l'armure des rois. Une aile d'aigle flotte sur son casque étincelant. Il marche au combat avec un visage aussi tranquille que s'il allait chasser dans les forêts d'Atha. Il élève de temps en temps sa voix formidable.

Ses guerriers confus se rallient : le courage rentre dans leurs âmes, comme un torrent de feu; ils s'étonnent de leur terreur. Cathmor paraît à leurs yeux comme l'astre du matin à ceux du voyageur qui a traversé une plaine peuplée de fantômes, et qui rougit de sa peur.

Sulmalla tremblante descend du rocher de Lena. Un chêne rencontre et fait tomber sa lance, que sa faible main soulevait à peine. Ses yeux sont fixés sur le roi d'Atha, ses cheveux épars tombent et flottent autour de son visage....

Sulmalla, ce ne sont point ici des combats innocents, tels que ceux que tu voyais à Cluba [2], quand la jeunesse se ras-

1. Oscar avait reçu cette lance de Cormac, fils d'Artho et roi d'Irlande. Nous avons vu (dans le chant premier) que sa possession fut le prétexte de la querelle qui s'éleva entre Caïrbar et Oscar, au milieu de la fête que donnait Caïrbar.

2. Cluba était le nom d'un bras de mer qui s'avançait dans la terre d'Inishuna; c'était dans cette baie que Cathmor était arrêté par les vents, lorsque Sulmalla, déguisée en jeune guerrier, vint lui offrir de l'accompagner dans son expédition d'Irlande.

semblait sous les yeux de Conmor, et, l'arc à la main, disputait le prix de l'adresse.

Comme le rocher de Runo, quand il arrête les nuages et qu'il en couronne sa tête, semble grandir et s'élever encore au-dessus de la plaine, ainsi le chef d'Atha paraît plus grand au milieu de son armée.

Les paroles de Cathmor font avancer ses guerriers au combat, comme le souffle des vents contraires pousse de tous côtés les flots de l'Océan. Fillan brûle d'impatience : il mêle sa voix au bruit de son bouclier. Tel l'aigle vorace, quand il voit les chevreuils bondir dans la vallée, agite ses ailes, et aiguise sur les rochers ses ongles tranchants.

Les deux armées recommencent le combat. Les cris des mourants s'élèvent de toutes parts. La présence des deux chefs ranime l'ardeur des guerriers.

Je m'élance dans la plaine. Des rochers couverts d'arbres s'élevaient encore entre la bataille et moi. Mais, au milieu du bruit de mes armes, j'entendais le bruit du combat et le choc de l'acier. Je montai sur une colline; je vis les guerriers se ranger autour de Cathmor et du jeune Fillan.

Déjà leurs regards farouches sont fixés sur leurs chefs : ces deux héros se livrent un horrible combat. Majestueux et terribles, on les distinguait à la lueur des flammes qui jaillissaient de leurs glaives.

Mes craintes pour Fillan agitent et brûlent mon âme; je vole, j'arrive. Cathmor ne recule point, il n'avance point; mais, toujours calme et serein, il marche quelque temps obliquement. Alors je fis briller toutes mes armes.

Nous nous avançons en silence le long des rives du fleuve; puis, nous retournant tout à coup, nous levons en même temps nos lances. Mais la nuit survient et nous enveloppe de ses ombres : partout règne le silence, excepté dans la plaine où retentit la marche des deux armées.

Je vole à l'endroit où Fillan avait combattu. Nulle voix, nul son ne s'y faisait entendre : je vois sur la terre un bouclier fendu en deux, un casque brisé.

« Où es-tu, Fillan? Mon frère, où es-tu? »

Appuyé contre un rocher qui se penchait sur le fleuve, Fillan m'entendit; mais triste, abattu, il ne me répondit point. Enfin je l'aperçus.

« Pourquoi restes-tu enveloppé dans la nuit, jeune chef de Morven? Tu t'es couvert de gloire dans ce champ de carnage. Mon frère, tu as combattu bien longtemps. Maintenant le cor de Fingal retentit : monte vers ton père ; viens t'asseoir à sa fête. Environné des vapeurs de la nuit, il écoute les accords de la harpe de Carril ; viens, viens porter la joie dans le cœur du vieillard.

— Quelle joie peut lui donner un fils vaincu ? Ossian, je n'ai plus de bouclier : l'aile d'aigle de mon casque est déchirée. C'est quand l'ennemi fuit devant eux, qu'un père se plaît à voir ses enfants; mais il gémit en secret quand il les voit vaincus. Non, je ne verrai point le roi : pourquoi affligerais-je ce héros ?

— Fils de la belle Clatho, tu réveilles ma douleur. N'es-tu pas un feu dévorant qui marche devant Fingal? Et pourquoi ne serait-il pas heureux de te revoir? A ton âge, Ossian n'avait point égalé ta gloire. Cependant le roi de Morven fut toujours pour moi un soleil bienfaisant. Il éclaira mes pas avec joie, et jamais aucun nuage n'obscurcit son front radieux. Monte, Fillan, monte sur la colline de Mora. La fête de Fingal est préparée.

— Ossian, donne-moi ce bouclier rompu, ces plumes que le vent fait voler sur la bruyère : place-les auprès de Fillan, afin qu'il perde moins de sa gloire. Mon frère, mes forces m'abandonnent; couche-moi dans la caverne de ce rocher. N'élève point de pierre sur mon tombeau, de peur qu'on ne demande quelle fut ma renommée. Je succombe dès ma première bataille ; je suis tombé sans gloire. Que ta voix seule réjouisse mon âme errante. Pourquoi apprendre au faible où repose le fils de la belle Clatho?

— Jeune guerrier, m'écriai-je, je vois ton âme héroïque s'élever dans les airs. Que la joie t'accompagne dans les nuages; que les ombres de tes aïeux se penchent pour recevoir leur fils! Je vois leurs météores s'étendre sur la colline de Mora; je vois rouler les vapeurs qui les environnent. Que la joie soit le partage de ton âme! Nous, nous restons dans la tristesse ; je vois le vieillard entouré d'ennemis, je vois décliner sa gloire ; tu restes seul dans ta vieillesse, ô roi de Selma! »

Je déposai le corps de Fillan sous la terre de la caverne. Les torrents mugissaient dans les ténèbres, une étoile rougeâtre

brillait sur le héros. Les vents soulevaient de temps en temps ses cheveux. Je prêtai l'oreille, je n'entendis aucun souffle. Le jeune guerrier dormait d'un sommeil éternel.

La pensée vole sur mon âme, comme l'éclair sur le nuage : mes yeux roulent des regards de feu ; je marche à pas précipités, et l'acier de mes armes retentit comme un tonnerre lointain.

Je saurai te trouver au milieu de tes mille guerriers : pourquoi échapperait-il à ma fureur, le cruel qui m'a ravi mon frère? Allumez tous vos météores, ô mes aïeux, pour éclairer mes pas désespérés : je veux, dans la rage qui me dévore....

Mais pourquoi ne pas retourner auprès de Fingal? Ce héros en cheveux blancs est seul au milieu de ses ennemis; il ne voit point ses fils auprès de lui; son bras n'est plus le même qu'autrefois ; sa gloire commence à s'obscurcir.

Non, je ne verrai point ce guerrier expirant sur son dernier champ de bataille.... Mais comment retourner auprès de Fingal? Ne me dira-t-il pas, en me réclamant son fils :

« Tu devais défendre Fillan.... »

Ah ! je revole à l'ennemi. Guerriers d'Inisfail, le bruit de votre marche plaît à mon oreille : je fonds au milieu de votre armée, pour éviter les regards de Fingal....

Mais j'entends sa voix sur le sommet du Mora : il appelle ses deux fils ; j'y vole, ô mon père, seul avec ma douleur ; j'y vole comme l'aigle que la foudre a frappé dans la nuit, et qui a perdu la moitié de ses ailes.

Les débris de l'armée de Morven sont dispersés en désordre sur le Mora, à quelque distance de Fingal.

Tristes, appuyés sur leurs lances, tous les guerriers détournaient la vue. Au milieu d'eux, Fingal gardait un morne silence. Pensées sur pensées roulaient dans son âme, comme le flot suit le flot écumant sur un lac agité.

Il promène de tous côtés ses regards inquiets. Aucun de ses fils ne paraît à sa vue. Les soupirs se pressent dans son cœur ; mais il cache sa douleur profonde. J'arrive : je m'arrête sous un chêne, sans prononcer une parole; qu'aurais-je pu dire à Fingal, au moment de sa douleur? Mais enfin il rompt lui-même le silence : il parle ; ses guerriers reculent consternés.

« Où est le jeune chef qui commandait mon armée dans le combat? pourquoi ne revient-il point avec vous du champ de

bataille?... Vous vous taisez! Mon fils n'est plus! Le bouclier de la guerre est brisé.... Apportez-moi son armure et l'épée de Luno. Je vais me retirer sur ce rocher, et demain j'en descendrai avec le jour pour combattre Cathmor. »

Sur le haut du rocher de Cormul, un chêne brûlant illumine les airs; le brouillard roule en flocons humides autour de la flamme. Fingal s'éloigne à grands pas, et gravit le sommet. Toujours il allait méditer dans la solitude, quand il sentait naître dans son cœur le désir de combattre [1].

Son bouclier repose élevé sur deux lances : c'était le signal de la mort; c'était ce bouclier terrible qu'il avait coutume de frapper, lorsqu'il devait mener lui-même ses guerriers à l'ennemi.

Il marche à pas inégaux; ses armes brillent à la lumière du chêne en feu. Tel et moins terrible le fantôme de la nuit, revêtu de vapeurs, se précipite sur l'Océan et monte sur le char des vents.

Les flots de l'armée se heurtaient sur la plaine, au souffle de la guerre. Les guerriers d'Érin rayonnaient à la clarté de la lune, et l'on entendait encore le bruit de leur marche pesante. Cathmor, à leur tête, poursuivait avec fureur les restes de l'armée de Morven.

Il arrive à la caverne où reposait le corps de Fillan. Un arbre penchait sa tête sur le torrent qui tombait du rocher. Sur la rive brillait, aux rayons de la lune, le bouclier brisé du fils de Clatho.

Près de là, sur le gazon, le fidèle Branno gardait son jeune maître, qu'il avait longtemps cherché sur la colline de Mora : guidé par le vent, il avait suivi ses traces jusqu'à la caverne.... Nulle haleine de vent ne soufflait dans la plaine, qui ne fût connue de Branno.

A la vue de ce dogue fidèle, couché sur les débris du bouclier, la tristesse s'empara de l'âme de Cathmor. Il réfléchit sur le sort des guerriers que frappe la mort....

« Les guerriers ravagent, et passent comme les torrents. Une autre génération les remplace : quelques-uns seulement lais-

1. Les rois calédoniens s'éloignaient toujours de leur armée, la nuit qui précédait le jour du combat. On attribue l'établissement de cette coutume à Trenmor.

sent après eux des traces de leur gloire. Quelques plaines retiennent leurs noms dans les siècles suivants, quelques torrents rappellent leurs exploits....

« Puisse Cathmor être compté parmi ces héros célèbres, quand il sera étendu dans la tombe! puisse-t-il souvent entendre son nom chanté par les siècles à venir, quand il voyagera sur les vents, ou qu'il se cachera sous l'aile de la tempête! »

Les guerriers d'Érin se rassemblent autour de Cathmor pour entendre sa voix. La flamme du chêne éclaire leurs sombres visages; on les voit se pencher en avant, à des distances inégales, et la joie brille sur leurs visages.

L'ennemi qui les faisait trembler est repoussé : le Lubar serpente une seconde fois au milieu de leur armée [1]; Cathmor est un rayon du ciel qui luit au moment où la gloire de son peuple commençait à pâlir. Ses guerriers l'entourent avec respect; il ne donne aucun signe de joie, tant il est accoutumé aux combats et à la victoire.

« Pourquoi es-tu si triste? dit Nathos. Reste-t-il des ennemis sur les bords du Lubar? Est-il parmi eux quelque guerrier qui puisse encore lever la lance? Borbar-Duthul [2], ton père, n'était pas aussi paisible que toi. Sa colère était un feu qui brûlait sans cesse. Sa joie éclatait à la mort de ses ennemis.

1. Entre les collines de Mora et de Lona s'étendait la plaine de Lana, qui était traversée par le Lubar. La première bataille, où Gaul, fils de Morni, commandait, fut livrée sur les bords du Lubar. Comme on remporta très-peu d'avantage de part et d'autre, les armées gardèrent à peu près la même position qu'elles avaient avant le combat.

A la seconde bataille, où Fillan commandait, les Irlandais, après la mort de Foldath, furent chassés de la colline de Lona; mais Cathmor étant venu à leur secours, ils regagnèrent le terrain qu'ils avaient perdu, et chassèrent à leur tour les Calédoniens. Ainsi le Lubar serpenta une seconde fois au milieu de leur armée.

2. Borbar-Duthul, père de Cathmor, était frère de Colculla, qui se révolta contre Cormac, roi d'Irlande, comme nous l'avons vu au commencement du quatrième chant. Borbar-Duthul avait hérité de la haine de ses ancêtres contre la race de Conar. Ce court épisode jette un grand jour sur l'histoire de ces temps reculés. Il paraît que, lorsque Swaran descendit en Irlande, il n'y eut que les Calédoniens, qui habitaient l'Ulster et le nord de l'île, qui lui résistèrent. Calmar, fils de Matha, dont la mort est rapportée dans le troisième chant de *Fingal*, fut le seul des Firbolgs qui se joignit aux Caels, ou Calédoniens d'Irlande. Sans doute on avait apporté à Borbar-Duthul arme qui avait fait périr Calmar.

« Ses fêtes durèrent trois jours entiers, lorsqu'il eut appris que Calmar n'était plus; Calmar, souverain de Lara, qui combattait pour la famille de Cormac. Vingt fois ses mains tremblantes touchèrent le fer qui avait percé son ennemi; ses mains le touchaient, car ses yeux ne voyaient plus.

« Ce roi montra toujours un front calme à ses amis; sa parole était douce au milieu d'eux, comme le souffle de la brise qui agite doucement le feuillage des arbres.... Sa mémoire se conserve dans Atha, comme le souvenir de l'apparition majestueuse des ombres, dont la présence inspire la terreur, mais dissipe les orages.

« Que les voix d'Érin [1] relèvent l'âme abattue de mon roi, du chef intrépide qui brillait comme l'éclair au sein de la tourmente, et qui a terrassé tant de héros !... Fonar, monte sur ce rocher sourcilleux; répands la douceur de tes chants sur l'armée d'Érin qui l'environne.

—Non, dit Cathmor, qu'aucun chant ne s'élève : Fonar, ne monte point sur ce rocher. C'est là que les braves ont péri : ne trouble point leurs ombres errantes. Loin de moi, Malthos, loin de moi le chant des bardes! Je ne me réjouis point de la chute de l'ennemi, quand le combat a cessé. Demain, au retour de l'aurore, nous déploierons toutes nos forces. Fingal veille sur sa colline. »

A ces mots, semblables aux flots de la mer qu'un vent violent chasse devant lui, les enfants d'Érin se retirèrent. On entendait le bourdonnement confus de leurs tribus, qui se répandaient dans la plaine.

De distance en distance, assis au pied d'un arbre, chaque barde chantait et touchait la harpe pour le chef qu'il aimait; vis-à-vis du chêne brûlant, Sulmalla touchait aussi sa harpe : elle s'interrompait par intervalles pour entendre le vent de la nuit qui sifflait dans ses cheveux.

Non loin d'elle, le chef d'Atha, plongé dans une noire mélancolie, était couché sous un arbre antique. La lumière du chêne n'éclairait point l'endroit où il était. Il voyait Sulmalla sans être vu : quand il aperçut ses beaux yeux remplis de larmes, son âme guerrière s'attendrit.... Mais la bataille est devant toi, fils de Borbar-Duthul.

1. Ossian appelle souvent les bardes d'Érin, de Morven, etc., les *voix d'Érin*, *de Morven*, etc.

Sulmalla suspendait de temps en temps les sons de sa harpe, pour écouter si l'armée était endormie. Son cœur est plein d'alarmes; elle voudrait chanter sa douleur sans être entendue.

Le silence règne dans la plaine : les vents replient leurs ailes et se taisent : les bardes ont cessé leurs chants; les météores avec leurs fantômes serpentent dans les airs; le ciel s'obscurcit. Les ombres des morts volent confondues avec les nuages.

Cependant la fille de Conmor s'approche des restes mourants de la flamme. « Tu occupes seul mon âme, vaillant chef d'Atha! » Elle chante, et unit à sa voix les sons de sa harpe.

Clungalo[1] revint et ne trouva point sa fille :

« Où es-tu, ma chère Sulmalla? O vous qui chassez sur ces rochers, avez-vous rencontré ma jeune fille? avez-vous aperçu la trace légère de ses pas, sur la verdure, près de la retraite des chevreuils? Ah! trop malheureuse mère, j'aperçois son arc dans ma demeure : où es-tu, ma fille, où es-tu?

— Cesse, épouse chérie de Conmor, cesse tes plaintes; je n'entends point ta voix. Mes yeux suivent ce grand chef dont le bras sème la terreur dans les champs de la guerre. C'est pour lui que mon âme inquiète veille aux heures du sommeil : le front chargé des nuages de la mêlée, il détourne ses regards de sa fidèle amante....

« Soleil de Sulmalla, pourquoi me caches-tu ton front radieux? Mes cheveux sont couverts de rosée, d'épaisses vapeurs m'environnent; soleil de Sulmalla, sors de ton nuage, viens réchauffer mon âme attristée. »

1 Clungalo était femme de Conmor, roi d'Inishuna, et mère de Sulmalla.

CHANT SEPTIÈME.

Le brouillard des nuits s'élève et s'étend sur les eaux du lac Lego. — Apparition de l'ombre de Fillan au-dessus de la caverne où était son corps. Sa voix réveille Fingal sur le rocher de Cormul. — Fingal frappe le bouclier de Trenmor, pour avertir ses guerriers qu'il va prendre les armes et combattre en personne. — Effets extraordinaires du son de ce bouclier. Sulmalla se réveille en sursaut et court éveiller Cathmor. Elle veut l'engager à demander la paix. — Cathmor, décidé à combattre, ordonne à Sulmalla de se retirer dans la vallée de Lona, où demeurait un vieux druide, et d'y attendre la fin de la guerre. — Il réveille son armée, en frappant sur son bouclier. — Description du bouclier de Cathmor. — Le barde Fonar raconte le premier établissement des Firbolgs en Irlande, sous leur chef Larthon. — Le jour paraît. — Sulmalla se retire dans la vallée de Lona.

A l'heure où le flambeau du jour s'éteint dans les flots du couchant, de sombres vapeurs montent à la surface du Lego; une épaisse brume s'étend sur les bois qui couvrent ses bords, et enveloppe le torrent de Lara ; la lune, comme un obscur bouclier, nage au milieu de noires exhalaisons.

Les ombres des morts marchent dans ces vapeurs à travers l'espace; souvent elles se mêlent avec les vents de la nuit, et soufflent sur la tombe de quelque guerrier le brouillard où son âme doit rester captive jusqu'à ce que les bardes aient chanté sa gloire [1].

Un bruit soudain s'élève du désert : c'est l'ombre de Conar apportée par le vent, et qui vient souffler sur le corps de Fillan le brouillard de la mort.

1. Le Lego était un lac du Connaught, où venait se jeter la rivière de Lara. Branno, beau-père d'Ossian, demeurait sur les bords de ce lac. Le barde allait souvent le visiter avant et après la mort d'Évir-Allin; de là vient sans doute qu'il tire presque toutes ses images du Lego et du Lara. Comme les vapeurs qui s'élevaient du lac de Lego étaient malsaines et quelquefois mortelles, les bardes feignirent que c'était le séjour des âmes pendant l'intervalle qui s'écoulait entre la mort et l'hymne funèbre. Les âmes des morts, privées de l'hymne funèbre, ne pouvaient se réunir à celles de leur ancêtres. L'ombre du plus proche parent du mort était chargée de prendre le brouillard du Lego, et de le répandre sur le tombeau du guerrier que les bardes n'avaient point encore chanté.

L'âme du jeune guerrier se penche tristement au bord de son nuage : les tourbillons l'entraînent quelquefois; mais l'aimable fantôme revient sans cesse, il revient les yeux baissés, et sa chevelure aérienne flotte sur les vents.

Les ténèbres embrassaient la plaine; les armées dormaient sous les voiles de la nuit; les feux s'éteignaient à demi sur le rocher où Fingal reposait à l'écart. La lassitude avait fermé ses paupières.

La voix de Fillan vint frapper l'oreille du roi.

« Il dort, l'époux de Clatho, le père du guerrier qui n'est plus! Tranquille et solitaire dans les ombres de la nuit, tu m'oublies donc, ô mon père, au milieu de tes songes !

— Pourquoi viens-tu troubler mon sommeil, dit Fingal en se levant? Puis-je t'oublier, ô mon fils? Puis-je oublier tes glorieux exploits sur le champ de bataille? Non, les actions des héros ne s'effacent point de l'âme de Fingal, comme l'éclair fugitif; je me souviens de toi, ô Fillan ! et je veux venger ton trépas. »

A ces mots, le roi de Morven brandit sa lance homicide. Dans les ténèbres il frappe son bouclier, c'est le signal d'un combat nouveau. De tous côtés les ombres, effrayées, fuient dans les airs. Leurs formes fantastiques roulent l'une sur l'autre au milieu des vents. Trois fois du fond des vallons s'élèvent les voix de la mort; les harpes des bardes rendent d'elles-mêmes un son lugubre et plaintif.

Fingal frappe une seconde fois son bouclier : l'image des combats se mêle aux songes de ses guerriers : ils croient voir rouler les flots sanglants de la bataille; les rois, armés d'un bouclier bleu, voler au combat; l'ennemi fuir en regardant derrière lui; l'éclat éblouissant de l'acier leur dérobe la moitié des exploits des héros.

Mais quand pour la troisième fois le bouclier de Morven résonna dans les airs, les chevreuils, réveillés en sursaut, tremblèrent dans le creux de leurs rochers ; les oiseaux effrayés poussèrent des cris aigus et s'envolèrent au loin.

Les enfants de Morven portent la main à leur lance : ils ont reconnu le bouclier de leur roi; mais bientôt le sommeil revient sur leurs yeux; le calme et les ténèbres règnent dans la plaine.

Le sommeil n'avait point enchaîné tes sens, aimable fille de Conmor.... Sulmalla entend le bruit du bouclier et se lève a

milieu de la nuit ; elle marche vers Cathmor, et veut l'avertir du danger : mais le danger peut-il émouvoir l'âme intrépide de Cathmor? Elle s'arrête, les yeux baissés : le ciel brille de tous les feux de la nuit.

Le bouclier retentit de nouveau. Sulmalla précipite ses pas : elle s'arrête; elle veut parler; sa voix expire; elle voit Cathmor qui reposait sur son armure. La crainte ne lui permet pas d'avancer : elle se retire.

« Pourquoi réveilles-tu le chef d'Atha, se dit-elle en s'éloignant? Fille d'Inishuna, tu n'es point l'objet de ses songes ! »

Mais le son du bouclier devient de plus en plus terrible. Sulmalla tressaille ; son casque tombe et roule : l'acier fait retentir au loin les échos du rocher de Lubar. Cathmor, s'arrachant avec peine aux songes de la nuit, se lève à moitié sous son chêne. Il aperçoit Sulmalla sur le rocher. Une étoile rougeâtre étincelait dans ses cheveux épars.

« Qui s'approche ainsi de Cathmor au milieu de ses songes? s'écrie le chef d'Atha. Viens-tu me parler de la guerre? Qui es-tu, enfant de la nuit? Es-tu l'ombre d'un héros des siècles passés, ou une voix qui sort du sein d'un nuage pour m'avertir du danger d'Érin?

— Je ne suis point un fantôme errant dans les ténèbres, une voix sortie du sein d'un nuage; mais je viens t'avertir du danger d'Érin. Entends-tu ce bruit terrible? Il n'est pas faible, ô roi d'Atha, celui qui trouble la nuit de ces sons formidables !

— Que l'ennemi fasse retentir à son gré le signal des combats : les sons harmonieux de la harpe sont moins doux à l'oreille de Cathmor. Ma joie est grande, enfant de la nuit : elle embrase mon âme tout entière. Telle est la musique qui plaît à l'oreille des rois, quand l'image des combats enflamme leurs cœurs intrépides. Le faible reste dans son obscure vallée, où les vapeurs du matin étendent leur voile épais sur les fleuves endormis.

— Chef des braves, les héros de ma race n'étaient point de faibles guerriers : on les a vus longtemps combattre avec honneur dans les pays étrangers. Mais le signal du carnage attriste mon âme. Il s'avance, celui qui ne céda jamais : réveille le barde de la paix [1]. »

1. Les bardes servaient d'ambassadeurs, de hérauts pour déclarer la guerre ou demander la paix, etc.

Semblable au rocher ruisselant des eaux qui tombent de sa cime, Cathmor se lève tout en pleurs. La voix de Sulmalla, plus douce à son oreille que le murmure du zéphyr, réveille dans son âme attendrie le souvenir d'Inishuna : Inishuna, pays heureux qu'habitait Sulmalla, avant qu'il vînt au secours de Conmor.

« Aimable étrangère, lui dit-il (à ces mots Sulmalla tremblante détourne son visage), depuis longtemps j'ai reconnu sous son armure le jeune rejeton d'Inishuma. Mais alors me suis-je dit : « La tempête de la guerre m'environne; pourquoi « mon âme s'occuperait-elle de cette belle vierge avant que je « retourne avec la paix dans le palais de son père ? » M'as-tu vu pâlir, quand tu m'as averti de craindre Fingal? L'heure du danger est la plus douce de ma vie. C'est alors que mon courage s'éveille et m'entraîne au milieu des ennemis.

« Sous le rocher de Clona, habite Clonmal, le roi des harpes[1]. L'âge a blanchi ses cheveux. Une onde pure serpente auprès de sa demeure. Au-dessus de sa tête, on voit s'élever une forêt de chênes et bondir le chevreuil léger. Le bruit de nos armes frappe ses oreilles, tandis que sa pensée sonde les abîmes de l'avenir. C'est là, belle Sulmalla, qu'il faut te reposer et attendre la fin du combat. Reste auprès de ce vieillard, ô ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'au milieu des vapeurs dont le matin couronne le sommet du Lona, tu voies ton amant revenir triomphant. »

Une lueur de joie ranime le cœur de Sulmalla. Les paroles de Cathmor y versent l'espérance. Elle tourne vers lui son beau visage :

« O Cathmor, on arrêterait plutôt le vol de l'aigle dans les airs, quand il voit errer sa proie dans la plaine, qu'on ne détournerait tes pas du sentier de la gloire. Puissé-je te voir bientôt sortir des vapeurs du matin, quand elles rouleront autour de moi sur les ruisseaux du Lona!

« Mais tandis que tu seras loin de moi, frappe, ô mon héros, frappe sur ton bouclier. Appuyée contre le rocher, j'écouterai

1. Il paraît, dit Mac-Pherson, par la vie retirée de ce personnage, que c'était un ancien druide; cette supposition n'est pas détruite par le titre qu'on lui donne ici de *roi des harpes*, car les bardes étaient originairement une classe des druides.

de loin ses sons belliqueux, et la joie rentrera dans mon âme abattue. Mais si tu périssais dans le combat.... Cathmor, je suis dans la terre des étrangers! Ah! parle du moins du sein de ton nuage, parle à l'infortunée Sulmalla!

— Jeune rejeton de Lumon, pourquoi la tempête de la guerre te fait-elle trembler? Cathmor n'est-il pas revenu souvent du combat? Les traits de la mort sont pour moi comme la grêle impuissante : je les ai vus cent fois bondir sur mon impénétrable bouclier. Cent fois je suis sorti de la mêlée, comme un brillant météore du sein des nuages. Va, Sulmalla, ne quitte point ta retraite quand tu entendras le rugissement de la bataille, de peur que l'ennemi n'échappe à mon glaive, comme il échappa jadis à l'un de mes ancêtres.

« Sonmor[1] apprit que Clunar avait été tué par Cormac : pendant trois jours il pleura la perte de son frère. A son silence farouche, son épouse comprit qu'il donnerait bientôt le signal de la guerre. Elle prépare secrètement un arc pour suivre son héros.

« Sulallin pleura dans Atha, quand son époux partit pour la guerre.... Les enfants d'Alnecma quittèrent pendant la nuit les bords de leurs fleuves, et se répandirent dans la campagne; Sulallin les suivit de loin. Elle brillait sur le sommet des collines, quand ils traversaient les vallées profondes; ses pas majestueux foulaient le gazon des vallées, quand ils étaient sur les vertes collines.

« Sulallin tremblait d'approcher de l'époux qui l'avait laissée dans Atha; mais quand le rugissement de la bataille s'éleva, quand les armes se heurtèrent, elle accourut les cheveux épars : son époux suspendit le carnage pour la protéger.

« L'ennemi s'enfuit pendant la nuit, et Clunar dormit, privé du sang qui devait arroser sa tombe. Le courroux de Sonmor ne s'alluma point contre sa bien-aimée; mais le chagrin empoisonna ses jours.

« Sulallin errait au bord de ses torrents, les yeux baignés de larmes. Souvent elle regardait son héros, quand il était absorbé dans ses sombres pensées; mais elle évitait ses regards, et se retirait loin de sa présence.

« Bientôt la guerre revint et dissipa la tristesse de Sonmor.

1. Sonmor était père de Borbar-Duthul, et grand-père de Cathmor et de Carbar. Clunar fut tué par Cormac-mac-Conar, roi d'Irlande.

Il revit avec joie Sulallin dans son palais : il revit avec plaisir sa main blanche voltiger sur la harpe. »

Cathmor prend ses armes, et marche vers l'endroit où son bouclier était suspendu à un arbre au-dessus des ondes du Lubar. Sept bosses s'élèvent sur son bouclier. Ce sont les sept voix du roi, que les vents apportent à ses chefs, et les chefs distribuent ses ordres à ses tribus.

Sur chaque bosse est gravée une étoile de la nuit[1]. On y voit Caumathon avec ses longs rayons, Colderna sortant d'un nuage, Uloïcho enveloppée dans le brouillard, et les doux rayons de Cathlin qui brillent sur un rocher. On aperçoit, comme dans le lointain, Reldurath, dont la lumière tremble dans les ondes de l'Occident. L'étoile rougeâtre de Berthin semble regarder au travers d'un bois épais le chasseur qui revient à pas lents, chargé de la dépouille des chevreuils. Au milieu brille, pure et sans nuages, la lumière de Thontena, Thontena qui éclaira sur les flots agités la course de Larthon.

Larthon fut le premier de la race de Bolga qui osa voyager sur l'abîme à l'aide du vent. Ses voiles enflées le conduisaient vers Inisfail : tout à coup il fut enveloppé des ténèbres de la nuit.

Le vent changeait à chaque instant dans les airs et roulait son vaisseau de vague en vague. Alors Thontena se leva et sourit au héros au travers des nuées. Larthon se réjouit à la vue de l'astre bienfaisant qui le guidait en éclairant de ses douces lueurs les ondes tumultueuses.

Cathmor fait résonner sur son bouclier la voix qui réveille les bardes : ils arrivent de toutes parts en touchant leurs harpes. Le roi se réjouit à leur vue, comme le voyageur brûlé par le soleil, quand il entend le murmure lointain d'un ruisseau qui tombe d'un rocher dans la plaine.

« Pourquoi, lui dit Fonar, avons-nous entendu ta voix dans

1. La description du bouclier de Cathmor montre le progrès que les arts avaient déjà fait du temps d'Ossian. Voici l'explication des noms des sept étoiles gravées sur ce bouclier : Caumathon, *tête de l'ours;* Colderna, *rayon oblique et perçant;* Uloïcho, *guide nocturne;* Cathlin, *rayon des flots;* Reldurath, *étoile du crépuscule;* Berthin, *feu de la colline*; Thontena, *météore des vagues.* « Toutes ces dénominations, dit Mac-Pherson, sont assez exactes, excepté celle de Caumathon; car je n'oserais assurer que, du temps de Larthon, on eût déjà donné le nom de l'ourse à une constellation. »

les heures de son repos ? Les sombres fantômes de tes pères viennent-ils troubler tes songes? Peut-être sont-ils sur ce nuage, et attendent-ils les chants de Fonar. Souvent ils descendent dans les plaines où leurs enfants doivent combattre. Veux-tu que nos voix célèbrent le guerrier qui ne lève plus la lance, Foldath, ce feu qui dévorait les plaines de la guerre?

— Chantres des temps passés, répondit Cathmor, je n'ai point oublié ce brave guerrier. Sa tombe, monument éternel de sa gloire, s'élèvera au-dessus des autres dans la plaine; mais en ce moment, reporte mon âme au siècle de mes pères, à ces temps où ils s'abandonnèrent pour la première fois aux flots d'Inishuna. Ce n'est pas à Cathmor seul que plaît le souvenir de Lumon, ce séjour chéri des vierges au sein d'albâtre.

— O colline de Lumon, chanta Fonar, Lumon que mille torrents arrosent, ton souvenir caresse ma pensée. Le soleil dore tes flancs et éclaire la verdure des arbres qui s'inclinent sur tes rochers. On voit bondir le chevreuil au milieu de tes genêts touffus. Le cerf y lève sa tête branchue, quand il aperçoit le limier à demi caché dans la bruyère.

« Les jeunes filles marchent à pas lents dans la vallée. Leurs mains délicates tiennent des arcs pesants. Elles lèvent leurs beaux yeux sur la colline, elles n'y voient plus Larthon, le chef d'Inishuna.

« Il fendait les flots de l'Océan, porté sur le chêne qu'il avait coupé dans les forêts de Lumon et creusé de ses mains pour s'élancer sur l'abîme : les jeunes filles détournent la vue, de peur d'être témoins de la mort du roi : jamais elles n'avaient vu de vaisseau monter sur les vagues.

« Déjà Larthon, invoquant les vents, a traversé les brouillards de l'Océan. Déjà la terre d'Inisfail s'élève devant lui au milieu d'une fumée bleuâtre; puis tout à coup la nuit descend sur les flots : les fils de Bolga tremblent; mais l'étoile de Thontena se lève, et la baie de Culbin reçoit le navire à l'abri de ses forêts.

« Là jaillit une source d'eau vive de la sombre caverne de Duthuma, qui voit souvent errer les fantômes des morts. Les songes y descendent sur le sommeil de Larthon : sept esprits de ses aïeux lui apparurent; il entendit leurs paroles à demi formées; il vit confusément dans l'avenir les rois d'Atha, con-

duisant leurs armées au combat, comme les vents d'automne rassemblent les vapeurs du matin sur les forêts d'Alnecma.

« Larthon fit élever au son des harpes le palais de Samla[1]. Il poursuivit les chevreuils d'Érin sur les bords de leurs torrents ; mais il n'oublia point Lumon. Il bondit souvent sur les flots vers la colline qu'habitait la belle Flathal[2]. O Lumon que mille torrents écumeux arrosent, ton souvenir plaît à l'âme de Fonar ! »

Ainsi chantait le barde.

Le jour s'éveille à l'orient : les cimes des montagnes secouent leurs couronnes de brouillards. Les vallées commencent à montrer les cours tortueux de leurs ruisseaux. Le bouclier de Cathmor se fait entendre à son armée.

Tous ses guerriers se lèvent à la fois. Semblables aux ondes amoncelées de la mer, quand elle commence à sentir les ailes des vents, les vagues roulent en désordre, et lèvent toutes à la fois leurs têtes blanchissantes.

La triste Sulmalla se retire à pas lents vers la colline de Lona, et se retourne souvent en arrière ; mais, quand elle est parvenue à la colline, ses yeux se remplisssent de larmes : elle jette encore un regard sur Cathmor, et disparaît derrière le rocher.

Fils d'Alpin, fais résonner tes cordes harmonieuses. S'il est dans les sons de ta harpe quelque douceur consolante, verse-la dans l'âme du triste Ossian.

Je t'entends, ô barde, dans la nuit qui couvre mes yeux. Mais interromps tes sons légers. Il n'est plus, pour le vieil Ossian, d'autre plaisir que celui de s'abîmer dans sa douleur.

Épine fleurie de la colline des fantômes, dont la tête est souvent agitée par les vents de la nuit, je n'entends aucun bruit dans tes rameaux. N'est-il point dans les airs quelque ombre dont le voile en passant fasse frémir ton feuillage ? Souvent on voit les âmes des morts voyager dans les tourbillons des vents, quand la lune se lève à l'orient et roule dans les cieux.

Ullin, Carril, Ryno, bardes des temps passés, que j'entende

1. Samla, *apparition ;* ce palais fut ainsi appelé à cause de la vision de Larthon.

2. Flathal, dans la suite, épousa Larthon.

encore vos chants au milieu des ténèbres qui couvrent Selma! Ombres chéries, venez ranimer le génie d'Ossian.

Je ne vous entends point, enfants de l'harmonie. Dans quel palais de nuages êtes-vous retirés? En quelles régions du ciel, environnés des vapeurs du matin, touchez-vous vos harpes aériennes?

CHANT HUITIÈME.

Ici commence la quatrième journée. — Fingal descend du rocher de Cormul. — Il ordonne à Gaul, à Dermid et au barde Carril, d'aller dans la vallée de Cluna chercher Ferad-Artho, dernier rejeton de la famille de Conar, premier roi d'Irlande. — Il prend ensuite le commandement de l'armée, et se prépare au combat. — En marchant à l'ennemi, il passe près de la caverne du rocher de Lubar, où était le corps de Fillan. — Il trouve Branno, le dogue, couché sur le bouclier de son maître. Cette vue renouvelle sa douleur. — Cathmor range son armée en bataille. Description de l'action générale. — Tempête. — Déroute totale des Firbolgs. — Fingal et Cathmor se battent au milieu du brouillard, sur la rive du Lubar. — Cathmor est frappé d'un coup mortel. — Fingal, après cette victoire, renonce aux exploits de la guerre, et remet aux mains d'Ossian sa lance, la lance de Trenmor. — — L'ombre de Cathmor apparaît à Sulmalla dans la vallée de Lona. — Douleur de Sulmalla. — Le soir vient; Fingal ordonne qu'on prépare une fête triomphale. — Les hymnes de cent bardes annoncent l'arrivée de Ferad-Artho. — Fingal ordonne à Ossian de conduire le roi d'Irlande au palais de Temora. — La guerre est finie, Fingal retourne à Selma.

Lorsque la bise nocturne enchaîne l'eau des lacs sous les glaçons de l'hiver, le chasseur matinal croit voir de loin rouler encore ses vagues chargées d'écumes; il prête l'oreille pour écouter le murmure des cascades: mais leur courbe immobile épouvante ses yeux; toutes sont jonchées de branches d'arbres et de touffes de gazon, qui sur ce fond glacé tremblent au souffle des vents.

Ainsi brillait aux rayons de l'aube l'armée silencieuse de Morven. Chaque guerrier, par la visière de son casque, regardait la colline où Fingal marchait au milieu du brouillard et des nuages. Au travers de l'épaisse vapeur, on l'entrevoyait de temps en temps. Toutes les pensées de sa grande âme préparaient une bataille décisive.

Il descend à grands pas du rocher de Cormul. D'abord on

aperçoit son glaive, merveilleux ouvrage du forgeron Luno[1]. Sa lance sort à moitié d'un nuage, tandis que son bouclier reste encore caché sous la brume. Mais lorsqu'il fut sorti tout entier du sein des vapeurs, dès qu'on put distinguer ses cheveux blancs tout baignés de rosée, et qu'on le vit s'avancer à grands pas, alors mille cris s'élèvent dans les airs; toutes les tribus s'ébranlent, se pressent autour du chef, et leurs larges boucliers résonnent au loin.

Ainsi s'élèvent les ondes verdâtres de l'Océan, autour d'un esprit qui descend d'un tourbillon de vent : le voyageur entend le bruit lointain; il lève la tête sur le sommet du rocher; il voit la mer agitée dans la baie, et croit apercevoir le ténébreux fantôme autour duquel se jouent les vagues émues.

Gaul, Dermid et Ossian se tenaient dans l'éloignement, chacun sous un arbre. Nous évitions les regards du roi : nous n'avions pas vaincu l'ennemi. Un ruisseau coulait à mes pieds. J'effleurais ses flots légers avec ma lance; mais mon âme distraite roulait mille sombres pensées, qui arrachèrent un soupir de mon cœur.

« Fils de Morni, dit Fingal, et toi, infatigable Dermid, qui vous rend si tristes? L'âme de Fingal n'est point irritée contre les chefs de son armée. Vous êtes ma force dans la guerre; vous êtes ma joie dans la paix. Pourquoi donc mes héros s'éloignent-ils de moi, le front assombri, le cœur morne et blessé?... »

Les deux guerriers s'approchèrent. Ils virent Fingal qui se tournait vers la colline de Mora : il venait de penser à son fils, et de ses yeux s'échappaient des larmes. Mais bientôt,

1. Fingal, dans une de ses expéditions en Scandinavie, rencontra le célèbre magicien Luno dans une île du Jutland. Ce Luno était le Vulcain du Nord; il avait forgé des armures complètes pour plusieurs héros. Mais le guerrier qui lui en demandait était obligé, pour les obtenir, de le surpasser en magie. Fingal ne dut qu'à sa valeur ce que les autres ne pouvaient souvent obtenir par leur art surnaturel. Quand Luno lui demando une preuve de sa science, il tira son épée et coupa un pan de la robe du magicien. Le magicien, effrayé, s'enfuit : Fingal le poursuivit jusqu'au bord de la mer; Luno s'élance, et marche sur les vagues. Fingal monta dans son vaisseau, navigua pendant dix jours, et l'atteignit enfin dans l'île de Skye. Là, il le força de construire un fourneau et de lui forger un bouclier, et cette fameuse épée qu'on appelait poétiquement la fille de Luno. Voilà un échantillon des fables que les bardes modernes d'Écosse et d'Irlande ont ajoutées aux poëmes d'Ossian.

se retournant vers eux avec un visage serein, il reprit la parole :

« Vous voyez d'ici Brommal, ses rochers couverts de bois, et sa cime battue par les vents, d'où tombe le torrent de Lubar. Derrière cette montagne s'ouvre un vallon tranquille, où serpente l'onde claire du Levath. Une caverne obscure est taillée dans le roc : au-dessus est le séjour des aigles ; l'entrée est ombragée par des chênes antiques et touffus, que les vents de Cluna font gémir.

« Cette caverne est habitée par le jeune Ferad-Artho, fils de Caïrbar d'Ullin[1] ; il écoute la voix de Condan : ce barde en cheveux blancs chante auprès de la faible lumière d'un chêne.

« Ferad-Artho l'écoute dans cet antre secret; car ses ennemis habitent le palais de Temora. Quand l'obscurité voile les cieux, il sort dans la plaine pour percer les chevreuils bondissants; mais, dès que le soleil éclaire la campagne, on ne le voit plus sur les rochers ni sur le bord des torrents. Il évite la race de Bolga, qui a usurpé le palais de ses pères.

« Allez : dites-lui que Fingal lève aujourd'hui la lance, et que ce soir peut-être ses ennemis auront succombé. Fils de Morni, lève devant lui le bouclier. Dermid, présente-lui la lance de Temora. Et toi, Carril, chante-lui les exploits de ses aïeux. Conduisez-le dans la plaine de Lena. C'est là que je vais frapper à coups redoublés.

« Avant que la sombre nuit descende des cieux, montez sur la cime escarpée de Dunmora, et jetez les yeux sur la plaine. Si vous voyez flotter mon étendard au-dessus des ombres

1. Ferad-Artho était le dernier rejeton de la famille de Conar, fils de Trenmor, et premier roi d'Irlande. Pour mieux entendre ce passage, il faut jeter un coup d'œil sur la généalogie placée au commencement de ce poëme. Pendant le peu de temps que régna le jeune Cormac, Ferad-Artho vécut dans le palais de Temora. Quand Caïrbar, fils de Borbar-Duthul, eut assassiné Cormac, le barde Condan conduisit Ferad-Artho dans la caverne de Cluna, où il vécut caché tant que la famille d'Atha fut sur le trône d'Irlande.

Ferad-Artho signifie, *qui tient lieu d'Artho.* Voici à quelle occasion on l'appela ainsi : Artho était parti pour une expédition dans le midi de l'Irlande, lorsque son frère naquit. Il courut un faux bruit de sa mort ; alors Caïrbar-mac-Cormac, son père, désespéré de la mort de son fils, se tourna vers celui à qui Belthamo son épouse venait de donner le jour. « Tu seras Ferad-Artho, lui dit-il, tu seras un astre éclatant aux yeux de l'avenir, » c'est-à-dire, « tu me tiendras lieu d'Artho, etc. »

brillantes du Lubar, Fingal aura survécu à sa dernière bataille. »

Ainsi parla le roi de Morven. Les chefs s'éloignèrent sans lui répondre : ils n'avaient jamais abandonné Fingal au jour du danger. Carril les suivait en touchant de temps en temps sa harpe. Il prévoyait la chute de l'ennemi.

Les accords du barde étaient lugubres et plaintifs, comme le bruit des vents qui agitent par intervalles les roseaux du lac Lego, quand le sommeil ferme à demi les yeux du chasseur couché sur la mousse d'une caverne.

« Pourquoi, me dit alors Fingal, pourquoi le barde de Cona reste-t-il en silence et les regards baissés sur les flots du torrent? Père d'Oscar, est ce ici le temps de la tristesse? Quand la paix sera de retour et que le bruit des boucliers cessera, alors abandonne ton âme à ta juste douleur, souviens-toi des deux héros qui reposent dans la plaine de Lena.... Mais Érin marche au combat : Ossian, lève ton bouclier; je suis seul, ô mon fils ! »

Comme un vaisseau, retenu par le calme dans la baie d'Inishuna, s'ébranle tout à coup à la voix des vents et roule sur la croupe des vagues; de même, à la voix de Fingal, Ossian s'élance et vole dans la plaine. Il lève son bouclier qui brille sur l'aile noire de la guerre, comme la lune large et pâle sur les replis d'un nuage orageux.

La guerre descend à grand bruit de la colline de Mora. Le roi de Morven conduit ses guerriers au combat. Son aile d'aigle flotte sur le haut de son casque, et ses cheveux blancs sont épars sur ses épaules. Le bruit de ses pas ressemble à celui du tonnerre.

Souvent il retourne la tête, et s'arrête à considérer les reflets de lumière qui jaillissent des armes de ses héros. Il brillait alors comme un rocher couvert de frimas glacés : les forêts s'élèvent sur sa tête ; les torrents tombent de son front, et répandent leur écume dans les airs.

Fingal arrive à la caverne de Lubar, où Fillan dormait du sommeil de la mort. Branno était encore couché sur le bouclier rompu ; l'aile d'aigle était roulée par les vents ; la lance du héros brillait au milieu d'un genêt flétri.

A cette vue, la douleur pénétra profondément l'âme du roi; accablé de tristesse, il détourne soudain ses pas et s'appuie sur

sa lance. Branno reconnaît Fingal et court en bondissant de joie. Ce dogue fidèle ne veut pas quitter la caverne où repose le jeune chasseur, qui jadis se levait avec le jour pour aller surprendre le chevreuil dans son lit de rosée.

Ce fut alors que les larmes du roi coulèrent, et il resta quelque temps abîmé dans sa douleur. Mais, comme le vent qui s'élève tout à coup dissipe l'orage et jaspe des reflets du soleil l'écume des torrents et la verdure des collines, ainsi la guerre écarte la douleur de l'âme de Fingal et ranime son courage.

Il s'appuie sur sa lance, franchit le Lubar, et frappe son bouclier. Tous les rangs de son armée s'avancent en présentant la pointe de leurs lances.

Érin entend sans crainte le bruit de leur marche; ses nombreux bataillons couvrent la plaine. Malthos vole à l'une des ailes, fronce le sourcil et regarde fièrement l'ennemi; près de lui marche le jeune Hidalla; puis vient le sombre Moronnan. Cronar, au bouclier bleu, lève sa lance : après lui marche Cormar, à l'épaisse chevelure.

Le chef brillant d'Atha s'élève lentement sur le haut du rocher. D'abord on aperçoit les pointes de ses deux lances, ensuite la moitié de son bouclier : c'est ainsi qu'on voit le météore de la nuit se lever sur un vallon fréquenté par les ombres.

Mais quand le roi d'Érin parut dans tout son éclat, alors les deux armées fondirent l'une sur l'autre, et le carnage commença. Des deux côtés, on voit des flots de lances ondoyer et se confondre.

Ainsi, quand deux courants de l'Océan sont battus par des vents opposés, leurs vagues roulent et se heurtent au pied des rochers qui bordent la baie de Lumon; les fantômes se précipitent à grand bruit le long des collines; les forêts entières, enlevées dans les airs, tombent dans l'abîme au milieu des sentiers d'écume tracés par les baleines.

Alors Fingal, alors Cathmor, s'élancent dans la mêlée : des rangs entiers de boucliers tombent sur leur passage; l'acier brisé roule en éclats brillants sous leurs pas.

Moronnan meurt sous les coups de Fingal; son corps est étendu sur la largeur du fleuve, les ondes s'amoncellent à ses côtés, écument et surmontent son bouclier. Cronar est percé

par Cathmor; il ne tombe point, une branche de chêne l'arrête par les cheveux. Son casque roule à terre, mais son bouclier reste suspendu par ses liens et reçoit le sang qui ruisselle de sa blessure. Tlamin [1] pleurera dans sa demeure et meurtrira son beau sein!

De son côté, Ossian ne laissait point reposer sa lance. Son bras sème la mort. Hidalla vint à lui. Jeune chantre de Cloura, pourquoi ton bras lève-t-il le fer contre Ossian? Que n'avons-nous plutôt disputé le prix du chant dans des vallons tranquilles!

Malthos le voit tomber, le souffle de la vengeance attise son audace: il se rue au milieu du carnage. Des deux côtés du fleuve on s'acharne au combat.... Mais tout à coup le ciel obscurci s'abaisse; les voix bruyantes des vents éclatent dans les airs. De temps en temps les collines paraissent toutes en feu, le tonnerre roule en grondant sur les nuages.

L'ennemi s'enfonce dans les ténèbres; les guerriers de Morven s'arrêtent éperdus: moi je franchis le torrent. Alors j'entendis la voix de Fingal et le bruit des ennemis qui fuyaient en tumulte.

Je voyais de temps en temps, à la lueur des éclairs, le puissant roi de Morven qui marchait à grands pas; je frappe aussitôt sur mon bouclier. Je vole à la poursuite des guerriers d'Alnecma; l'ennemi disparaît devant moi comme un tourbillon de fumée.

Le soleil perce enfin les nuages: les cent torrents de Lena réfléchissent ses feux. Mais il s'élève des eaux mugissantes une colonne bleuâtre de vapeurs qui obscurcit la colline.... Où sont Fingal et Cathmor? Je ne les vois point au bord de ce torrent, auprès de cette forêt.

J'entends le bruit de leurs armes: ils combattent au sein du brouillard. Tels sont les combats des esprits sur les nuages de la nuit, quand ils se heurtent parmi les vents orageux, dans les replis des vagues furieuses.

Je volai vers le lieu du combat. Le brouillard s'était dissipé. Les rois était debout au pied des collines de Lubar. Cathmor était appuyé contre le rocher, et son bouclier, à demi détaché,

1. Clonar était fils de Conglas, roi d'Imor, l'une des Hébrides. Clungal, père de Tlamin, était un des chefs de cette île.

recevait l'eau qui tombait du sommet. Fingal approche : il voit couler le sang du héros. Il laisse tomber son épée; il s'attendrit au milieu de sa victoire, et dit à son rival :

« Cède-moi, fils de Borbar-Duthul ; cesse de brandir ta lance redoutée ! Ton nom n'est point inconnu dans Selma ; sa gloire est parvenue jusqu'à moi. Viens sur ma colline, viens à ma fête. Quelquefois les plus vaillants succombent. Ma victoire n'insulte pas un ennemi vaincu. Je ne me réjouis pas de la chute du brave. Viens : je sais l'art de guérir les blessures ; je connais les plantes de la montagne, j'ai souvent cueilli les fleurs salutaires au bord de mes torrents. Ami des étrangers, pourquoi gardes-tu ce morne silence ?

— Près d'Atha, répondit Cathmor, s'élève un rocher couvert de mousse. Sa tête est couronnée d'arbres touffus. Dans le roc est un antre obscur où coule avec bruit un clair ruisseau. Caché dans cette caverne, j'entendais les pas des étrangers qui entraient dans la salle de mes fêtes, et je bénissais l'écho du rocher qui m'avertissait de leur arrivée. C'est là que je veux être placé ; c'est là que je veux reposer après ma mort, au milieu de mes vertes vallées. De là, je monterai sur les vents qui soufflent dans mes plaines ; ou bien, assis sur le brouillard du fleuve d'Atha, je regarderai avec joie couler ses flots azurés.

— Pourquoi, reprit Fingal, pourquoi le chef d'Atha parle-t-il de tombeau ?... Mais, vois, Ossian, ce héros expire.... Cathmor, l'ami des étrangers, que le bonheur accompagne ton âme !

« Mon fils, j'entends la voix des années qui m'appellent; elles font tomber la lance de mes mains, et semblent me dire en passant : « Pourquoi Fingal ne se repose-t-il pas dans son « palais ? Se plaira-t-il toujours dans le sang, dans les pleurs « des malheureux? »

« Non, non, sombres années, Fingal ne se plaît point dans le sang : les pleurs qu'il fait couler portent le ravage dans son cœur. Mais quand je veux me livrer au repos, la guerre vient me réveiller et me remettre les armes à la main ; c'en est fait, je ne les reprendrai plus.

« Ossian, reçois la lance de ton père. Lève-la dans les combats, quand le guerrier superbe viendra te braver. Mes aïeux ont toujours suivi mes pas : ils contemplaient avec plaisir mes

actions. Partout où j'ai combattu, j'ai vu descendre leurs nuages sur le champ de bataille.

« Mon bras épargna toujours le faible. Le guerrier superbe sentit seul que ma colère était un feu dévorant. Mais je ne vis jamais avec plaisir la mort de l'ennemi : aussi mes aïeux viendront-ils me recevoir à la porte de leurs palais aériens, revêtus de leur robe lumineuse, les yeux brillants de joie et de tendresse. Ils ne reçoivent pas ainsi le vainqueur cruel : ils sont pour lui des astres en courroux, qui ne lancent dans la nuit que des feux sinistres.

« Trenmor, père des héros, habitant des tourbillons de l'air, je remets ta lance à Ossian ; vois d'un œil satisfait le don que je lui fais. Souvent je t'ai vu briller au milieu de tes nuages ; apparais de même à mon fils quand il sera prêt à lever la lance. Qu'il se souvienne alors de tes actions, ô toi qui n'es plus aujourd'hui qu'une ombre vaine ! »

Fingal remet dans mes mains la lance de Trenmor : il élève en même temps une pierre pour transmettre à l'avenir cet acte solennel, et place sous le monument une épée et une bosse de son bouclier. Puis il reste quelque temps penché sur la pierre, absorbé dans ses pensées ; enfin il prononce ces mots :

« O pierre, quand tu seras réduite en poussière, ou perdue sous la mousse amassée par les ans, le voyageur viendra dans ces lieux et passera avec indifférence. Tu ne sais donc pas, ignorant voyageur, quelle gloire brilla jadis dans la plaine de Lena? C'est ici que Fingal, après sa dernière bataille, remit sa lance à son fils.

« Mais passe, ombre vaine; ta voix peut-elle ajouter à ma renommée? Tu habites sans doute au bord de quelque fleuve ignoré. Encore quelques années, et tu ne seras plus.

« Personne ne se souviendra de toi ; ton âme sera enveloppée dans le brouillard des lacs : mais la gloire environnera Fingal : Fingal sera un astre éclatant aux yeux de l'avenir ; car jamais il ne s'arma que pour défendre le faible. »

Le roi de Morven, victorieux et couvert de gloire, s'avança vers le chêne antique qui, de sa colline, se penche sur les flots rapides du Lubar. Au-dessous est un vallon où murmure la source qui jaillit du rocher. Ce fut là qu'on déploya dans les airs l'étendard de Morven, pour montrer à Ferad-Artho la route qu'il devait tenir.

Fingal entendit les acclamations de son armée; ses tribus se pressaient autour de lui, et leurs armes réfléchissaient les rayons du couchant. Il éprouvait la joie d'un chasseur qui voit après la tempête le soleil dorer le flanc des montagnes, quand sur leur front l'épine fleurie balance sa tête humide, et que le chevreuil se montre sur la cime.

Clonmal était retiré dans sa caverne. Les ténèbres couvraient les yeux du vieillard; il s'appuyait sur son bâton. Sulmalla lui prêtait une oreille attentive. Il racontait l'histoire des anciens rois d'Atha.

Mais le bruit de la bataille ne frappe plus son oreille : il s'interrompt et soupire. Souvent, dit-on, les esprits des morts ont éclairé son âme : ils montrèrent à sa pensée Cathmor étendu sans vie sous un arbre antique.

« Pourquoi deviens-tu triste? lui dit Sulmalla. Le combat est fini. Il viendra bientôt à ta caverne : le soleil s'incline vers le couchant; les vapeurs du lac s'élèvent; leur voile grisâtre s'étend sur la colline. Mon héros va bientôt sortir de cet épais brouillard : regarde, c'est lui que je vois; je reconnais ses armes : viens, ô mon bien-aimé, viens à la caverne de Clonmal! »

C'était l'ombre de Cathmor qui s'avançait majestueuse, à pas lents. Bientôt elle disparut au bord d'un torrent profond qui rugissait entre deux collines.

« Hélas! dit Sulmalla, ce n'est qu'un chasseur qui cherchait le lit du chevreuil. Il n'a point quitté sa demeure pour aller au combat. Son épouse est sûre de son retour. Il reviendra vers elle chargé des dépouilles de la chasse. »

Sulmalla lève les yeux sur la colline. Le fantôme paraît encore en descendre. Elle se lève transportée de joie; mais l'ombre s'enfonce dans le brouillard, ses membres de vapeur s'évanouissent par degrés et se mêlent aux vents de la montagne.

Alors Sulmalla comprit que Cathmor avait péri. « Tu n'es donc plus, roi d'Atha!... » Mais, ô Ossian, oublie les regrets de Sulmalla. La douleur tue l'âme du vieillard.

L'ombre du soir s'étend sur les bruyères. L'eau des fleuves se couvre de ténèbres. La voix de Fingal retentit. La flamme des chênes s'élève dans les airs. Les guerriers de Morven entourent leur chef avec une joie mêlée de tristesse : en

observant Fingal, ils voient sur son visage les traces de la douleur.

Mais tout à coup des sons harmonieux partent du désert. Ils ressemblaient d'abord au bruit des torrents sur des rochers lointains. Ils roulaient lentement le long de la montagne, comme le murmure des ailes du vent, quand il ne fait qu'effleurer la mousse des rochers pendant les heures tranquilles de la nuit.

C'était la voix de Condan, que Carril accompagnait de sa harpe : ils conduisaient Ferad-Artho vers la colline de Morven.

Soudain les chants de cent bardes éclatent dans la plaine de Lena. L'armée y joint le bruit des boucliers. La joie brille sur le front du roi de Morven, comme le rayon qui perce les nuées d'un jour sombre, et luit sur la verdure de la colline avant le rugissement des vents.

Fingal frappe le bouclier des rois. Tout se tait autour de lui. Les guerriers se penchent en avant, appuyés sur leurs lances, pour écouter la voix de leur père :

« Enfants de Morven, préparez le festin triomphal; que cette nuit s'achève au milieu des hymnes. Vos exploits ont resplendi autour de moi comme l'éclat du soleil; vos boucliers sont le pavois d'où Fingal s'est élancé vers la gloire. Enfants des héros, voici mon dernier champ de bataille.

« Ossian, tu as reçu la lance de Fingal. Souviens-toi que c'est l'héritage de Trenmor, et qu'elle fut toujours dans mes mains un gage de victoire. Souviens-toi de tes aïeux, ô mon fils; marche dans le sentier de leurs vertus.

« Dès que le jour paraîtra, conduis Ferad-Artho dans le palais de Temora. Retrace-lui les exploits des rois d'Érin, dont il est le dernier descendant.

« Pour nous, guerriers, n'oublions pas les braves qui ont péri dans cette journée.... Que les chants de Carril réjouissent les âmes des héros décédés.... Demain je déploierai mes voiles pour retourner en paix vers les sombres vallées de Selma. »

LA MORT DE GAUL

FILS DE MORNI.

Ossian, errant, de nuit, parmi les ruines du palais de Fingal, trouve un débris de bouclier qu'il reconnaît pour avoir fait partie de l'armure de Gaul, fils de Morni. — Ses souvenirs se réveillent. — Il raconte une expédition de Fingal, dans laquelle Gaul ne put signaler sa bravoure, parce qu'il arriva sur la côte ennemie quand le roi de Morven n'y était déjà plus. Les habitants fondirent sur lui. Accablé par le nombre et couvert de blessures, il resta sur la place. — Évir-Choma, son épouse, qui s'était embarquée pour aller à sa recherche, arriva trop tard, et tomba mourante auprès de lui. — Ossian ramena leurs restes dans sa patrie.

La nuit, dans une majesté silencieuse, étend ses voiles sur le vallon. Le chasseur dort sur les bruyères. Son chien fidèle a la tête appuyée sur son genou. Il poursuit en songe les hôtes de la montagne, et sa joie l'éveille à demi.

Dors, jouis de ton repos, jeune chasseur. Ossian ne troublera pas ton sommeil. Dormez, enfants du travail; les étoiles ne sont qu'au milieu de leur carrière, et il n'y a qu'Ossian qui veille sur les collines.

J'aime à errer seul, lorsque tout est sombre et paisible. L'obscurité de la nuit convient à la tristesse de mon âme, et le soleil matinal, avec tous ses rayons, ne peut me rendre le jour que mes yeux ne voient plus.

O soleil, ménage donc tes rayons! Comme le roi de Morven, tu protigues tes bienfaits. Ne sais-tu pas qu'un jour ta lumière peut s'éteindre comme la sienne? Ménage les flambeaux que tu allumes par milliers dans ton palais d'azur, lorsque tu vas reposer derrière les portes sombres de l'occident. Pourquoi hâter le moment où ils doivent s'éteindre et te laisser seul dans ton palais attristé, comme ont fait les amis d'Ossian? Pourquoi, astre sublime, épuiser tes rayons sur Morven, quand les héros ont cessé de les contempler, quand il ne reste plus d'œil ouvert pour admirer leur splendeur?

Morven, comment tes clartés se sont-elles éteintes? Elles se

sont affaiblies comme l'éclat des chênes enflammés dans tes salles, et leur séjour est la demeure de l'obscurité. Tes palais eux-mêmes, comme ceux qui s'y livraient au plaisir, sont tombés sur la bruyère, et maintenant l'ombre de la mort les environne.

Temora est tombé ; Tura n'est qu'un monceau de ruines; le silence habite Selma. Depuis longtemps on n'y entend plus résonner le bruit des coupes. Les chants des bardes et le concert des harpes ne s'y font plus entendre. Des tertres verdoyants, des pierres mousseuses, qui lèvent d'espace en espace leurs têtes grisâtres, voilà tout ce que conserve leur mémoire. Le matelot porté sur les ondes ne voit plus leurs fronts majestueux à travers les nuages; le voyageur ne les distingue plus lorsqu'il vient du désert.

Je cherche Selma : je rencontre des ruines accumulées et confuses, où croissent la bruyère et des herbes fétides. Le souffle des vents nocturnes y fait vaciller sur sa tige le chardon solitaire, qui fléchit sous le poids de la rosée. Le hibou voltige autour de mes cheveux blancs ; le daim, couché sur son lit de mousse, s'éveille à ses cris et bondit sans crainte, car il voit que ce n'est autre chose que le vieil Ossian.

Hôte des ruines de Selma. ta mort n'est point dans la pensée du barde. Tu t'es levé de la couche où reposèrent souvent Fingal et Oscar; penses-tu qu'Ossian voulût l'ensanglanter? Non. Habitant de la couche de Fingal et d'Oscar, ta mort n'est point dans la pensée du barde. Seulement j'étends ma main vers la place où, du toit élevé de Selma, pendait le bouclier de mon père. Mais, ô Selma, tu n'as plus d'autre toit que la voûte azurée du ciel !

Je cherche parmi les ruines le large bouclier. Ma lance frappe une de ses bosses rompues. C'est celle d'où résonnait le signal du combat; le son qu'elle rend flatte encore mon oreille : il éveille le souvenir des temps qui ne sont plus, comme les vents rallument sur la bruyère le feu mourant des villageois.

Je sens mon âme affligée de nouveau. Sa douleur croît à l'égal d'un torrent; mais le fardeau de la vieillesse la force de reculer. Retirez-vous, pensées de guerre ! ténébreuses années qui avez disparu, retirez-vous ! Retirez-vous avec vos boucliers qui s'entre-choquent, et ne disputez point au repos

l'âme d'un vieillard. Pourquoi la guerre m'occuperait-elle encore, lorsque j'ai oublié comment on manie la lance? La lance de Temora n'est aujourd'hui que le bâton d'un aveugle. Mais elle vient de heurter un bouclier : tâchons de reconnaître sa forme.

Ce bouclier ressemble à la lune sur son déclin; il est à demi rongé par la rouille des ans. Gaul! compagnon de mon Oscar, ce bouclier fut le tien. Mais d'où vient l'émotion qui me saisit? Enfant de ma tendresse, tu as reçu ta portion de gloire. Je vais faire revivre le nom de Gaul dans mes chants. Harpe de Selma[1], où es-tu? où es-tu, Malvina? tu entendras avec joie parler du compagnon de ton Oscar.

La nuit était sombre et orageuse; les ombres parcouraient à grands cris la bruyère; les torrents se précipitaient en mugissant du faîte des rochers. Le tonnerre roulait au sein des nuages avec un bruit semblable à celui des rocs qui se brisent; et, sur leurs ailes d'un rouge obscur, les éclairs parcouraient les cieux.

Nos héros étaient assemblés dans le palais de Selma, dans ce palais maintenant en ruines; un chêne embrasé resplendissait au milieu d'eux. Sa lueur éclairait leurs visages, et la coupe passait de main avec sa liqueur enivrante[1]. Les bardes chantaient, et la douce main des vierges tremblait sur les cordes des harpes.

La nuit se retira. Nous pensions que les étoiles n'avaient fourni que la moitié de leur course, lorsque la blancheur de l'aube apparut sur les nuages de l'orient. On frappa le bouclier de Fingal. Cette bosse avait alors un autre son. Les héros entendirent sa voix, semblable au tonnerre éloigné, et ils accoururent avec joie de tous leurs fleuves. Gaul l'entendit aussi; mais les eaux du Strumon s'étaient changées en torrent; et qui pouvait traverser leur courant rapide?

Nous voguâmes vers Ifrona[2]; nous combattîmes et recouvrâmes les dépouilles enlevées sur nos rivages. Pourquoi n'attendis-tu pas notre retour près de ton fleuve bordé de

1. Il y a diverses opinions touchant la liqueur dont on faisait usage dans ces fêtes. La plus probable est qu'elle était composée d'un suc extrait du bouleau et fermenté.

2. On ne sait pas précisément ce que c'était qu'Ifrona, mais cette île paraît avoir été remarquable par la cruauté de ses habitants. L'auteur d'un fragment

mousse, ô toi que distinguait l'azur de ton bouclier? Pourquoi, fils de Morni, ton âme fut-elle si impatiente du combat? Mais tu ne voulais perdre ta portion de renommée dans aucun champ de gloire.

Gaul prépara une barque qui fendait légèrement les vagues écumantes; il déploya ses voiles au premier rayon qui teignit le bord des nuages de l'orient. Il suivit la route du chef vers Ifrona.

Quelle est cette jeune beauté debout sur le rocher battu des flots, triste comme le brouillard du matin? Ses cheveux noirs flottent au gré des vents; sa main blanche ressemble au milieu d'eux à l'écume des fleuves; deux gouttes de rosée brillent dans ses yeux qu'elle attache sur la barque de Gaul, et un enfant qui sourit est suspendu à sa poitrine. Elle lui chante un air tendre; un soupir l'interrompt.

O Évir-Choma[1]! tu ne songes point à ce que tu chantes; tes pensées voguent avec ton bien-aimé. La barque n'est plus qu'à demi visible. Un nuage s'abaisse et s'étend dans l'intervalle qui t'en sépare, et tu ne la vois plus. « Vogue sans péril, ô toi qui fends la mer écumeuse! ô mon bien-aimé! quand te reverrai-je? »

Évir-Choma retourne aux salles de Strumon; mais sa marche est lente, et son front chargé de tristesse. Image d'une ombre solitaire qui, sous un ciel calme, lorsque le vent des collines se tait, marche au milieu d'un marécage, souvent elle regarde en arrière, soupire, et tourne ses yeux en pleurs du côté de l'Océan. « Vogue sans péril, ô toi qui fends l'onde écumeuse! quand te reverrai-je, ô mon bien-aimé? »

sur la mort de Clonar la peint sous des traits dont plusieurs caractérisent l'enfer des Celtes.

« Ifrona, île horrible, couverte d'un brouillard épais et perpétuel, séjour impur d'animaux sauvages et venimeux, terre de douleur où la gloire et l'amitié sont étrangères, je tremble d'approcher de tes bords. »

Comme une vallée voisine de la Clyde conserve encore le nom de *Glen-Freoin*, il est à présumer que l'action de ce poëme se passa sur cette côte, dont les habitants étaient continuellement en guerre avec ceux de Morven. La situation de plusieurs lieux fait voir qu'anciennement *I* ou *Innis* ne signifiait pas toujours une île, mais quelquefois aussi un promontoire, une presqu'île, etc.

1. Femme de Gaul, et fille de Casdu-Conglas.

La nuit, accompagnée de ses plus épaisses ténèbres, surprit le héros au milieu de sa course. La lune se cacha dans les antres des nuages, et pas une étoile ne se montra dans l'étendue du ciel. La barque de Gaul rasait silencieusement les vagues, et nous, qui revenions à Morven, nous passâmes sans la voir.

Ifrona se dérobe aux yeux dans le brouillard du matin. Gaul marche au hasard sur le rivage; il s'étonne de ne pas entendre le bruit de la bataille. Il frappe son bouclier pour que ses amis soient informés de sa venue. Il dit : « Fingal est-il endormi ? ne livre-t-il point de combat? Héros de Morven, êtes-vous sur ces bords ? »

Ah! plût au ciel que nous y eussions été! Cette lance t'aurait défendu, ou son maître aurait cessé de vivre. La lance de Temora n'était pas alors un bois inutile, l'appui d'une vieillesse chancelante. C'était l'éclair qui renverse les arbres majestueux dans sa brûlante course, lorsque les monts tremblent devant lui.

Ossian n'était point alors un arbre frappé de la destruction, qui, seul au milieu de la bruyère, est ébranlé par le moindre souffle, et à demi renversé sur le fleuve par les vents d'orage. Non. J'étais droit comme le pin de Cona; j'avais autour de moi tous mes verdoyants rameaux, qui souriaient à la vue de l'ouragan, et se balançaient avec joie dans le mugissement des airs. Oh! que n'étais-je près du chef de Strumon, quand la tempête d'Ifrona vint se déchaîner contre lui!

Ombres de Morven, où donc étiez-vous ? Le sommeil vous versait-il ses douceurs dans vos salles aériennes, éclairées d'un faible crépuscule, ou bien folâtriez-vous avec la feuille desséchée qui amuse les enfants, lorsque vous négligeâtes d'avertir vos descendants du péril de Gaul?

Mais vous ne négligeâtes point de nous en avertir, ombres aimées de nos pères. Deux fois vous ramenâtes nos voiles aux rivages d'Ifrona, en faisant retentir vos cris terribles sur la mer. Nous ne comprîmes point vos ordres. Nous crûmes que vous étiez les ombres de nos ennemis, qui voulaient s'opposer à notre retour. Fingal fit passer son glaive à travers les replis de vos robes grisâtres, tandis que vous planiez sur sa tête. « Allez, vous dit-il, poursuivre sur d'autres rivages les fleurs du chardon; allez continuer vos jeux avec les descendants des faibles. »

. .

Vous vous éloignâtes d'un air affligé. Le bruit de votre fuite ressemblait aux soupirs qui, venus des montagnes, se prolongent sur les rivières obscurcies, dans ces instants où les grues prédisent l'orage. Quelques-uns d'entre nous crurent avoir entendu le nom de Gaul à demi prononcé par vous.

« Suis-je seul entre des milliers d'ennemis ? N'y a-t-il point ici de glaive pour briller avec le mien dans l'obscurité du combat ? Le vent souffle du côté de Morven ; c'est vers Morven que se dirigent les vagues blanchâtres. Gaul déploiera-t-il ses voiles ? Ses amis ne sont pas avec lui. Que dira Fingal, qui ordonnait à ses fils de remarquer les actions de Gaul dans les batailles? Que diront les bardes, s'ils aperçoivent un nuage sur la renommée du fils de Morni ?

« Morni, mon père, ne rougirais-tu pas si ton fils prenait la fuite? Oui. Avec tes cheveux blancs tu cacherais ta figure vénérable en présence des héros du temps passé, et tes soupirs grossiraient les vents sur la vallée du Strumon. Les ombres des faibles te contempleraient en disant : « Voilà le père de « celui qui prit la fuite sur les rivages d'Ifrona. »

« Non, Morni, ton fils ne prendra pas la fuite. Son âme est un rayon de feu. Morni, viens, porté sur ton nuage immense, et regarde ton fils. Ton âme était un fleuve qui s'enflait et se couvrait d'écume, lorsque, dans d'étroits passages, des rochers s'opposaient à son cours. Il en sera de même de l'âme de Gaul.

« Évir-Choma ! Ogal !... Mais des rayons aimables ne se mêlent point avec les tempêtes ; ils attendent, pour briller, que l'orage ait cessé. Gaul ne doit songer qu'au combat. Loin de moi toute autre pensée ! Ah ! plût au ciel que tu fusses avec moi, Ossian, comme à la bataille de Lathmon !

« Mais mon âme est semblable à l'esprit des orages : animée d'une ardeur sombre, elle se précipite seule au sein de la mer turbulente. Elle jette des millions de vagues sur les îles ébranlées, puis voyage avec indifférence sur le char des vents. »

Ifrona entend une seconde fois le son du bouclier de Morni. Alors, ce bouclier n'était pas une plaque à demi rongée et couverte d'une croûte de fange. Ifrona retentit de ce son, et ses guerriers s'assemblèrent autour de Gaul. Mais le glaive de Morni étincelle dans la main du chef ; et, comme les branches

vertes de la forêt, leurs rangs s'éclaircissent devant lui. Leurs armes azurées sont éparses sur la terre, et les oiseaux de la mort voltigent alentour.

O Malvina, tu as vu quelquefois une vague énorme reculer des larges flancs d'une baleine, lorsque celle-ci traversait la mer écumante. Tu as vu, au sommet de cette vague, un groupe de mouettes assemblées autour de la baleine, dont elles n'osaient approcher, quoiqu'elles la vissent flotter à demi morte et renversée sur le courant : tels paraissaient les enfants d'Ifrona, saisis de terreur et tombant comme des feuilles devant le glaive de Gaul.

Mais le chef de Strumon commence à perdre de sa force. Il s'appuie contre un arbre. Son sang roule en taches pourprées sur son bouclier d'azur, et cent flèches aiguës lui ont déchiré le flanc. Il continue cependant de tenir son glaive, cette arme fidèle qui, dans ses mains, est un météore homicide ; et les ennemis sont frappés de crainte.

Mais, ô guerriers d'Ifrona, que veut dire cette pierre que vous vous efforcez de soulever ? Est-ce pour attester votre gloire aux âges futurs [1] ? Non, vos pensées ont la rudesse de l'airain. Sept d'entre vous peuvent à peine arracher ce roc de la montagne; il roule vers la cuisse de Gaul.

Le chef tombe sur ses genoux; mais sa face, qui s'élève au-dessus de son large bouclier, imprime encore la terreur. Les ennemis tremblent d'approcher. Ils le laissent mourir comme un aigle gisant sur un rocher, quand la foudre a brisé ses ailes.

Généreux fils de Morni, plût au ciel que, dans Selma, nous eussions été informées que c'était là ton sort ! Nous n'aurions écouté ni les chants des jeunes filles ni la mélodie des bardes. La lance de Fingal n'aurait pas reposé si tranquille près de la muraille, et le fils de Luno [2] ne se serait pas endormi sur sa couche. Nous n'aurions pas été surpris de voir Fingal se lever à demi de son siége, et dire, en regardant son bouclier : « J'ai cru que la lance aérienne d'une ombre avait légèrement touché sa surface; mais ce n'était que le vent. »

1. Dans les anciens temps, on érigeait souvent des colonnes de pierre sur le champ de bataille, pour servir de monuments de la victoire.

2. L'épée de Fingal, forgée par Luno.

Ombre de Morni, pourquoi ne pas le toucher avec plus de force? Pourquoi ne pas verser ta science dans nos songes? Pourquoi ne pas venir auprès d'Ossian? Pourquoi ne pas lui dire : « Éveille-toi, retourne sur les vagues? » Mais tu avais pris un essor rapide vers Ifrona, pour aller pleurer sur ton fils.

Le matin reparut sur les rives du Strumon. Évir-Choma sortit d'un sommeil agité par des rêves effrayants. Elle entendit les cris des chasseurs de Morven, et s'étonna que la voix de Gaul ne fût point mêlée parmi les leurs. Elle écoute; mais l'écho des rochers ne lui répète point ses cris. Les bosquets de Strumon n'entendent que les soupirs d'Évir-Choma.

Le soir vient; mais elle n'aperçoit point de barque fendre légèrement le sein de l'onde. L'âme d'Évir-Choma est triste :

« Qui peut retenir mon héros dans l'île d'Ifrona? Pourquoi, mon bien-aimé, n'es-tu pas revenu avec les chefs de Morven? Tu les as peut-être perdus sur la mer; mais tu aurais pu être de retour plus tôt.

« Combien de temps faut-il qu'Évir-Choma se penche du haut de ce rocher battu par les vagues? Combien de temps les pleurs doivent-ils, comme un fleuve chargé de brouillards, rouler sur ses joues? Ne te souvient-il plus de l'enfant de notre amour? Si tu ne l'as pas oublié, où sont les caresses auxquelles tu l'as accoutumé?

« Les larmes d'Ogal[1] se confondent avec les miennes, et ses soupirs répondent aux miens. Oh! si son père pouvait l'entendre balbutier à demi son nom, il hâterait son retour afin de le consoler. Mais, hélas! je me rappelle le songe que j'ai fait, et je crains, ô mon bien-aimé, que le moment de ton retour ne soit passé.

« Il me semblait que les enfants de Morven poursuivaient les hôtes de leurs forêts; mais le chef de Strumon n'était point avec eux. Je l'ai aperçu dans l'éloignement, appuyé sur sa lance et ne se soutenant que sur un pied. Son autre jambe était pareille à une colonne de brouillard. Chaque souffle de vent le faisait changer de forme. Je me suis approché de mon amant; un vent terrible a soufflé du désert, et il a disparu.

« Mais les songes sont les enfants de la crainte. Chef de Stru-

1. Ogal, jeune Gaul. Les enfants ne recevaient point alors le nom propre, qu'après s'être distingués par quelque action glorieuse.

mon, je te reverrai. Tu lèveras devant moi ta tête, charmante comme le rayon de l'orient, lorsqu'il regarde la bruyère de Cromla, fréquentée par les ombres. Pendant toute la nuit le voyageur a tremblé en leur présence. Les esprits de tenèbres se retirent, et le voyageur, plein de joie, prend son bâton noueux et continue sa route.

« Oui, mon amant, je te reverrai. N'est-ce pas ta barque qui gravit les vagues lointaines ? Ses voiles ressemblent à l'écume des rochers, à un arbre qui balance sa cime dans la neige. C'est elle, ou c'est un nuage de brouillard qui, à travers les ombres épaissies, abuse mon œil éploré. Il a encore la forme de la barque de mon amant; oui, c'est elle-même. Nuit sombre, ne me cache point ses voiles; tu commences à les envelopper de tes ailes ténébreuses. Mais je volerai dans cet esquif sur la mer obscure, et j'irai au-devant de mon bien-aimé. »

Elle exécuta son dessein; mais il ne vint point de barque à sa rencontre. Ce qu'elle avait vu n'était qu'un nuage abaissé sur les vagues, la barque sans substance d'un matelot des anciens jours, qui se plaisait encore à parcourir l'Océan.

L'esquif d'Évir-Choma laisse les vents derrière lui. Il entre de nuit dans la baie d'Ifrona, où les vagues solitaires roulent dans l'obscurité des bois qui l'ombragent. La lune glisse à travers les nuées; on l'entrevoit parmi les arbres vers le sommet d'une colline. De temps en temps les étoiles se montrent au milieu de leurs brouillards divisés, et se cachent de nouveau sous leur voile de vapeurs.

A cette clarté languissante, Évir-Choma considère la beauté de son enfant: « Tu es aimable, lui dit-elle, dans les songes qui amusent ton repos. » Elle se penche quelque temps sur lui en poussant des soupirs; ensuite elle le laisse au fond de son esquif. « Sommeille en paix, ô mon enfant! je vais chercher ton père le long de ce rivage. »

Trois fois elle le quitte, et trois fois elle revient à lui. Elle est comme la tourterelle qui laisse ses petits dans la fente du rocher d'Ulla, lorsqu'elle va errer sur la plaine, afin de chercher sa nourriture. Elle aperçoit des fruits noirs sur la bruyère; mais l'idée du faucon vient troubler son âme, et souvent elle retourne contempler sa famille avant de les goûter. Ainsi l'âme d'Évir-Choma est partagée, comme une vague que le vent et le rocher se disputent tour à tour.

Mais quelle est cette voix qu'apportent les vents? Elle semble partir des arbres qui bordent le rivage solitaire :

« Seule et triste, je lamente ici mon sort. De quoi me sert que mon bras ait été fort dans la bataille? Pourquoi Fingal, pourquoi Ossian ne savent-ils pas que je suis étendu sur cette rive ténébreuse? Astres qui me regardez par intervalles, dites-le dans Selma, lorsque les héros sortiront de la salle du festin pour admirer votre beauté. Ombres qui glissez sur les rayons nocturnes, si Morven se rencontre dans votre course rapide, contez-le, en passant, à l'oreille de Fingal; dites-lui que je meurs ici, que j'ai ma froide demeure dans Ifrona, que deux jours ne m'ont point apporté de nourriture, et que ma seule boisson est la vague amère; mais ne le dites point aux bords de Strumon.

« Que votre science n'aille point troubler les songes d'Évir-Choma! que le bruit des vents qui vous annoncent retentisse loin de ses salles. N'agitez pas vos ailes, même en passant loin de sa demeure. Ma bien-aimée pourrait vous entendre, et de lugubres pressentiments se feraient jour dans son âme. Éloignez-vous, esprits nocturnes, et que ma bien-aimée ait d'agréables songes.

« Évir Choma, le matin est encore éloigné. Dors avec ton aimable enfant dans tes bras, et que tes songes soient doux comme le murmure du Strumon. O Évir-Choma! que tes songes soient riants dans la vallée des daims; qu'ils ne soient pas troublés par le souvenir de Gaul! ses peines sont oubliées, lorsque les songes de sa bien-aimée sont riants.

— Et penses-tu que ta bien-aimée puisse goûter le sommeil, tandis que tu gémis? Penses-tu que, dans ton absence, Évir-Choma puisse avoir des songes riants? Non. Je n'ai point un cœur insensible à l'égal de ce rocher ; je n'ai pas reçu le jour dans Ifrona. Mais comment parviendrais-je à te secourir? Où trouverais-je de la nourriture dans cette terre ennemie?

« Je me rappelle l'histoire de Casdu-Conglas. J'étais jeune; mon père, me tenant dans ses bras, m'emportait une nuit sur les eaux avec Crisollis, ce rayon d'amour. La tempête nous poussa sur un rocher. Là étaient trois arbres vieux et solitaires; ils balançaient dans les vents leurs têtes dépouillées. A leur pied, couvert de mousse, croissaient quelques fruits

sauvages. Casdu-Conglas les cueillit; il les cueillit, mais sans les goûter. « Tu en as besoin, dit-il, ô Crisollis; demain le « cerf des montagnes nourrira Casdu-Conglas. »

« L'aube vint; le soir lui succéda; mon père fit une barque avec des branches d'arbrisseaux [1]. Mais le défaut de nourriture lui ôta ses forces. « Je vais sommeiller, dit-il, ô Crisollis; « quand la mer sera apaisée, va à Idronlo avec ton enfant. « L'heure de mon réveil est éloignée.

« — Les collines d'Idronlo, répondit-elle, ne me verront « jamais sans mon bien-aimé. Ah! que ne me disais-tu que la « force te manquait? Les fruits sauvages nous auraient sou- « tenus tous deux. Mais le sein de Crisollis fournira de la nour- « riture à son bien-aimé. Je sens qu'il est rempli de lait; « bois-le, ô mon amant! Il faut que tu vives pour l'amour de « moi, et que tu ne tombes pas endormi sur ce rocher. »

« Il se leva; sa force revint. Le vent se tut : ils gagnèrent Idronlo. Souvent mon père m'a conduite près du tombeau de Crisollis en me racontant cette histoire :

« Évir-Choma, disait-il, quand les jours de ta jeunesse se- « ront venus, aime ainsi ton époux.... » « Et je l'aimerai ainsi, cher Gaul. Ces mamelles te nourriront cette nuit. Demain, échappés à tous les périls, nous reverrons gaiement le rivage de Strumon.

— O la plus aimable de ta race, répondit Gaul, retourne sur les bords du Strumon; que la lumière ne te retrouve point dans Ifrona. Remonte dans ton esquif avec Ogal. Pourquoi serait-il renversé comme une tendre fleur que l'impitoyable guerrier brise et foule aux pieds avec toutes ses gouttes de rosée, tandis qu'il se promène d'un air indifférent, et chante à demi-voix des paroles cruelles?

« Va, laisse-moi dans Ifrona; pareille aux fleuves taris par l'été, ma force est désormais anéantie. Je me dessèche comme l'herbe au souffle de l'hiver. Les rayons du soleil ami, le retour du printemps, ne me ranimeront plus. Dis aux guerriers de Morven de me conduire dans leur patrie.

1. Les *curachs*, qui furent les premiers bateaux des Calédoniens, étaient faits d'osier et couverts de peaux. Le nom semble avoir encore subsisté quelque temps après que ces peuples eurent perfectionné la construction de leurs vaisseaux, car les anciens poëmes donnent souvent le nom de curach à des navires d'une grandeur considérable.

« Mais non. L'éclat de ma gloire est terni. Qu'ils se contentent de m'élever une tombe sous ce grand arbre. L'étranger la verra lorsque, emporté sur les vagues, il regardera autour de lui. Il secouera la tête en soupirant, et dira : « Voilà tout ce « qui reste d'un héros. »

— « Voilà tout ce qui reste d'une belle, » dira-t-il aussi. Je reposerai dans la tombe où reposera mon amant. Notre couche étroite sera la même; nos ombres s'uniront dans les obscurs replis du même nuage. Les vierges de Morven distingueront nos pas aux rayons de la lune. Elles salueront nos ombres paisibles. Étranger porté sur les vagues, laisse couler une double larme. Ici repose la tendre Évir-Choma, près de Gaul son bien-aimé.

« Mais quelle voix arrive jusqu'à nous sur les ailes du vent? Mon oreille est frappée des cris d'Ogal délaissé. Ils tirent mon âme de sa léthargie. Oui, je la sens qui s'agite au dedans de moi. Et pourquoi l'âme de Gaul est-elle ainsi agitée? Pourquoi ce soupir s'exhale-t-il du sein d'un guerrier? Les cœurs des pères sont-ils à ce point sensibles aux maux de leurs fils? ont-ils quelquefois le cœur des mères?

« Oui, tu partages l'angoisse que j'éprouve. Eh bien! je te porterai à l'esquif où j'ai laissé notre enfant. Viens; mon bien-aimé sera pour moi un léger fardeau. Évir-Choma n'est point faible lorsque Gaul est en péril. Donne-moi cette lance; elle soutiendra mes pas sur le rivage. »

Elle le porta vers son esquif. Toute la nuit elle lutta contre les vagues; les étoiles, à leur départ, virent sa force à son déclin; l'aube la vit tomber comme le brouillard qui fond devant le soleil.

Je dormais cette nuit-là sur la bruyère du chasseur. Morni m'apparut dans un songe : il s'appuyait sur un bâton vacillant; sa figure vénérable exprimait la tristesse; les larmes y avaient imprimé leurs traces; elles coulaient encore le long de ses joues; les sillons profonds que le temps y avait creusés étaient remplis de ses pleurs. Trois fois il tourna vers la mer ses yeux rougis; il soupira trois fois.

« Est-ce à présent, dit-il d'une voix languissante, que l'ami de Gaul devrait sommeiller? »

Une bouffée de vent passa avec bruit à travers les arbres inclinés; le coq de bruyère, éveillé dans son buisson ténébreux,

leva sa tête de dessous son aile, et, tremblant d'effroi, poussa un cri plaintif. Ce cri m'éveilla; je crus voir Morni s'éloigner sous la forme d'un nuage. Je suivis la route qu'il semblait m'indiquer; je trouvai l'esquif sur les vagues azurées, près d'une île déserte. La tête de Gaul était appuyée sur un de ses bords; sous son coude était son bouclier sanglant, qui laissait apercevoir sa blessure. Je levai le casque du héros; ses boucles blondes, trempées de sueur, descendaient sur ses yeux. Au bruit de ma douleur, il essaya d'ouvrir sa paupière; mais elle était pesante. La mort vint et le couvrit de toute son obscurité. Gaul, jamais tu ne verras le père de ton Oscar!

Derrière le fils de Morni est étendue la pâle Évir-Choma; son enfant sourit paisiblement dans ses bras et joue avec le bout de la lance. Les paroles qu'elle m'adressa furent en petit nombre et prononcées d'une voix faible. Je lui tendis la main; elle la posa sur la tête d'Ogal, tandis qu'en soupirant elle me perçait l'âme par son touchant regard. Évir-Choma ne se lèvera plus. Doux orphelin, ne t'appuie plus sur le sein de ta mère! Ossian te servira de père; mais Évir-Allin n'est plus, et qui te tiendra lieu d'Évir-Choma?

Je sens l'affliction déchirer de nouveau mon âme. Pourquoi Ossian se rappellerait-il les maux dont il fut témoin? Leur souvenir a des charmes; mais il est douloureux, et mes pleurs n'y suffiraient pas.

Nous atteignîmes l'embouchure du Strumon; le silence habite ses rivages. On ne voit plus de colonnes de fumée s'élever en tourbillons bleuâtres du palais qui fut la résidence de leurs maîtres. On n'y entend ni voix harmonieuses ni le doux frémissement des harpes; le vent se précipite en sifflant sous ses porches ouverts; l'aigle est déjà perchée sur son faîte majestueux, et le désigne comme le lieu de son repos. « Ici, semble-t-elle dire, je puis placer mon nid sans rien craindre; qui gravirait au haut de ce faîte pour épouvanter mes petits? » Le faon, jeune et timide encore, l'examine, errant au-dessous d'elle, et la prend pour un rocher dont la chute le menace; il la contemple, et l'effroi le saisit: il se cache sous un large bouclier suspendu près de la porte. L'agile Cos-Ula est couché en travers du seuil; il entend un bruit qui s'approche; il croit que ce peut être le pas de Gaul; plein de joie, il se lève et secoue une larme qui flottait dans son œil obscurci: mais à la

vue du faon, il détourne la tête, s'étend de nouveau sur la froide pierre, et pousse des hurlements lugubres.

Mais qui peut peindre la douleur des héros de Morven ? Chacun d'eux vient en silence de la vallée qu'il habite ; ils avancent lentement, comme l'ombre du brouillard sur la plaine rembrunie, lorsque les vents caressent à peine les herbes des collines ; ils voient le boulevard de la bataille renversé, et leurs larmes descendent comme fait l'écume des torrents. Fingal, la tête penchée, était debout près d'un sapin qui soutenait la tête de Gaul ; sa chevelure blanche cachait à demi les pleurs qui roulaient sur sa barbe vénérable.

« Es-tu donc renversé, dit-il, ô toi le premier d'entre mes héros? n'entendrai-je plus ta voix dans mes salles, ni le son de ton bouclier dans mes batailles? ton glaive n'éclairera-t-il plus le sentier de mes périls? ta lance ne dispersera-t-elle plus des armées entières d'ennemis conjurés contre moi ?

« Ton vaisseau ne fendra-t-il plus les ondes orageuses, tandis que les rameurs joyeux chanteront en se courbant sur les montagnes d'eau? les enfants de Morven ne me tireront-ils plus de mes rêveries, en me criant : « Voici le navire de Gaul? » N'entendra-t-on plus, à ton arrivée, les harpes des vierges et les chants des bardes?

« Je n'aperçois point la pourpre de ta bannière flottante ; le bruit de tes pas ne résonne plus au sein des bruyères ; tes chiens ne bondissent plus sur les collines : ils gémissent à la porte de ta maison déserte ; le cerf broute devant eux ; mais ils pleurent, ils ne prennent pas garde à lui, car ils ne te voient pas revenir.

« Hélas ! enfants de la chasse, le jour de son retour est passé; sa voix joyeuse ne vous appellera plus le matin à la poursuite des chevreuils au travers des montagnes pierreuses ; ici, sans mémoire de ses premiers plaisirs, il repose, et le son même du bouclier de Morven ne saurait l'éveiller.

« Force du guerrier, qu'es-tu? aujourd'hui tu roules devant toi la bataille en nuages de poussière ; tes pas sont jonchés de morts, comme les feuilles desséchées marquent, pendant la nuit, la route d'une ombre. Demain, le rêve momentané de la bravoure est fini ; ce qui épouvantait des milliers d'hommes a disparu ; le moucheron, porté sur ses ailes noires, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et t'insulte impunément.

« Pourquoi, enfant du faible, désirais-tu la force du chef de Strumon, quand tu le voyais, radieux, agiter son glaive, comme une colonne de glace brille au milieu des rayons de soleil? Ne savais-tu pas que la force du guerrier décline en peu de temps, comme la glace se dissout à la chaleur?

« Sa durée est courte, elle passe comme le nuage brillant du soir; le chasseur le voit de son rocher, et il admire sa pompe rehaussée des couleurs de l'arc-en-ciel. Mais, dans leur vol d'aigle, passent quelques moments; le soleil retire sa lumière; le vent orageux dirige de ce côté son souffle, et du brillant météore il ne reste qu'un brouillard obscur.

« Voilà, cher Gaul, tout ce qui reste de toi; mais, ô chef des héros de Fingal, ta mémoire te survivra; ta gloire n'est pas un nuage de vapeur qui s'évanouisse : elle est portée sur ses propres ailes.

« Bardes, élevez sa tombe, élevez aussi la tombe de sa bien-aimée Évir-Choma. Cette pierre grise indiquera au voyageur la place de son repos, et ce grand chêne l'ombragera contre la chaleur du midi; les vents diront à ses branches de verdir, et maintiendront leur beauté; on verra poindre ses feuilles et bourgeonner ses fleurs printanières, tandis que d'autres arbres seront encore nus et que la mousse sera flétrie autour d'eux; les oiseaux de l'été, en arrivant de leur pèlerinage lointain, se percheront d'abord sur le chêne de Strumon; ils apercevront de loin la beauté de sa verdure.

« L'ombre de Gaul entendra leurs chants de son palais de nuages, et les vierges des races futures loueront Évir-Choma. Leur mémoire à tous deux voyagera dans les années à venir tant que subsisteront ces monuments; et lorsque cette pierre se réduira en poudre, lorsque cet arbre séchera de vieillesse, que ce fleuve rapide cessera de couler, et que les ruisseaux de la montagne ne fourniront plus à son courant; lorsque vos chants, ô bardes, seront perdus dans le fleuve ténébreux du temps, et que votre souvenir, avec la mémoire de ceux que vous chantez, sera balayé dans son cours et oublié, alors, seulement alors on n'entendra plus parler de la renommée de Gaul, et l'étranger demandera : « Qui fut le fils de Morni? qui « fut le chef de Strumon? »

DERMID.

Dermid, amant de la belle Graïna, venait de tuer un sanglier énorme. Connan, dont il était le rival préféré, le pria de mesurer, à rebrousse-poil et nu-pieds, la longueur de cet animal. Dermid périt d'une blessure que lui fit le sanglier expirant. — Graïna lui avait apporté une lance, au moment même où il avait rompu la sienne, en combattant le sanglier; mais une flèche lancée au hasard par un chasseur lui avait fait une plaie mortelle. Elle tombe à quelque distance et meurt. — On les plaça dans le même tombeau. — Le clan des Campbells, qui prétend descendre du héros de ce poëme, a pris, en conséquence de cet événement, une hure de sanglier pour cimier de ses armoiries.

Le silence de la nuit t'enveloppe d'un voile, ô vallée de Cona[1] ! on n'entend ni la voix de tes chiens, ni le son de tes harpes. Les chasseurs sont retirés au lieu de leur repos, et les bardes sont endormis. On distingue à peine le murmure de ton ruisseau, et le zéphyr n'ébranle pas même la rosée suspendue aux gazons qui te parent. Le chardon grisâtre incline sur tes pelouses sa tête engourdie et son duvet chargé de l'humidité du soir.

La femelle du chevreuil dort sans crainte dans la cabane du chasseur dont la voix a cessé de la troubler, et dont elle aperçoit la tombe devant elle au sein de la fougère. Son petit saute légèrement sur le tertre qui renferme la dépouille du chasseur. Il détache avec sa corne la mousse dont la pierre est couverte, et se couche sur le tas qu'il en a formé, lorsqu'il est las de folâtrer et de bondir.

Vallée de Cona, ton aspect est bien changé!... Et toi, montagne de Golbun, comme ta bruyère est maintenant paisible! Tu voiles ta tête de brouillards obscurs, et tu dors quand

1. Quelques personnes ont supposé que le lieu appelé *Gleann-Caothan*, ou Cona, par Ossian, était Glenco, pays situé dans le comté d'Argyle. D'autres ont cru y reconnaître Strathconan, qui fait partie du comté de Murray. Mais ces deux endroits paraissent être à une trop grande distance du lieu de la scène, si l'on doit s'en rapporter à la tradition qui la place aux environs de Kintyre.

le soleil atteint le milieu de sa carrière. Tu n'es réveillée ni par la voix du chasseur, ni par les aboiements de ses chiens.

J'avance : tout est calme. Je prête l'oreilie à l'écho de tes rochers. Mais tu gardes le silence, ô Golbun, dans ton lit de nuages! Je n'entends point ta voix, si ce n'est lorsque tu réponds aux cris joyeux des bêtes fauves, tandis que le soleil se cache à demi dans les vagues de l'occident; et alors même tu ne laisses échapper que quelques sons, et tu te replonges bientôt dans ton sommeil accoutumé.

Tu n'étais pas si tranquille, ô vallée de Cona, lorsque Fingal poursuivait les cerfs, et que le bruit de ses pas retentissait sous tes ombrages. Tu ne gardais pas le silence comme aujourd'hui, ô Golbun, quand le fils de Duino chassait ton sanglier féroce, vomissant une écume semblable à celle du Lora, dans sa course tournoyante.

Fils d'Alpin, écoute cette histoire : tu répandras sa lumière sur le courant ténébreux des années à venir.

Le jour se levait paisiblement sur Cona. Les montagnes voyaient leurs têtes dorées se réfléchir dans l'Océan. Le jeune habitant des bois contemplait sa naissante ramure dans l'onde des ruisseaux, lorsque tout à coup le cor de Fingal se fit entendre. Le faon tressaille; il demande à sa mère ce que veut dire ce bruit. La biche tremblante lui commande de fuir au désert.

« Aujourd'hui, dit Fingal, nous poursuivrons le sanglier, le terrible sanglier de Golbun. »

Nous envoyâmes les fils de la chasse sur les hauteurs. Pendant qu'ils les gravissaient, Golbun et toutes ses forêts retentirent de leur aboiement.

Dermid les entendit du fond de la caverne où il reposait étendu. Son âme éprouva la même secousse que les gouttes d'une forte pluie font éprouver aux torrents des montagnes. « Où es-tu, s'écria-t-il, ô ma lance? O mon arc, où es-tu? »

Graïna ne partagea point ce transport de joie dans la caverne où elle avait cherché, avec l'objet de son amour, un refuge contre la haine de Connan. Le farouche Connan avait aimé Graïna, mais elle avait donné son cœur à Dermid.

« Ne prends pas garde, lui dit-elle, aux aboiements des chiens. Les héros ne sont point venus chasser sur la colline.

— Tu es belle, ma bien-aimée, comme la fleur printanière. Mais il faut que je te laisse aujourd'hui, avec ton enfant, dans cette caverne. Il faut que j'aille, sur Golbun, me mêler parmi les héros.

— Pourquoi me quitter, reprit Graïna, ô le plus aimable des hommes? Pourras-tu m'abandonner, lumière de mon âme obscurcie par la douleur? Ai-je loin de toi quelque plaisir? Suis-je en sûreté ailleurs que sous ton bouclier? Me laisseras-tu seule, ô toi qui es plus beau que le soleil, lorsque après la pluie il égaye de son sourire le feuillage du bouleau; toi qui surpasses en douceur ses derniers rayons, lorsqu'ils se jouent sur le duvet des montagnes? O Dermid, si tu t'absentes, ton fils et moi nous serons accablés de tristesse!

— Graïna, ne te souvient-il pas des gémissements que la grue a poussés, lorsque nous errions ce matin sur la colline de l'amour [1]? Émue de compassion, tu as demandé au vieil habitant du rocher pourquoi cet oiseau formait de si douloureux accents. Il t'a répondu : « Cet oiseau a demeuré trop longtemps « dans la fougère, et le froid a saisi ses pieds paresseux. Que « les amants de l'oisiveté se rappellent son malheur, pour n'ê- « tre pas réduits un jour à gémir comme lui. »

« Graïna, je ne resterai pas un instant de plus. Fingal dirait en soupirant : « Un de mes héros a perdu sa force. » Non. L'âme de Dermid n'est pas un fleuve qui puisse tarir. Le murmure joyeux de son onde accompagnera toujours tes pas. O ma bien-aimée, repose dans ta caverne. A l'approche de la nuit, je reviendrai chargé de la dépouille des chevreuils. »

Il part, en achevant ces mots, avec la rapidité d'une flèche qui fend l'air en sifflant. Graïna pensive monte, à pas lents, sur la colline pour observer la chasse. Son maintien est doux, mais triste. Elle ressemble à la lune, quand, dans une nuit paisible, elle s'avance silencieusement à travers les nuages, comme l'obscur bouclier d'une ombre appendu dans son palais aérien.

1. Il existe, près de Kintyre, une montagne qui s'appelle encore aujourd'hui *Slia-Gooil*, ou colline de l'Amour. Elle passe pour avoir été le séjour de Dermid et de Graïna, et pour avoir été nommée ainsi en mémoire de ces deux amants.

Graïna rencontre dans les bois un fils de la vieillesse, penché sur une tombe et l'arrosant de ses larmes.

« Ici, dit-il, repose ma compagne chérie. Ici j'ai couvert ses restes d'un monceau verdoyant. Nous avons vécu longtemps parmi ces bruyères. Nous avons vu passer une génération comme les feuilles de l'automne. Nous avons vu une génération nouvelle s'élever à sa place et vieillir de même. Nous avons vu dépérir de caducité des arbres dont nous avions autrefois détourné nos pas, de peur de blesser leurs jeunes tiges. Nous avons vu les ruisseaux changer leur cours, et des ronces croître aux mêmes lieux où des chefs avaient dressé leurs tables hospitalières. Notre bonheur s'était soutenu durant tout cet espace de temps. Nos jours étaient sereins. L'hiver, malgré ses torrents de neige, ne nous faisait point sentir sa froidure; la nuit nous paraissait brillante, de quelques nuages qu'elle fût enveloppée. Le front de Minalla était une clarté durable, un rayon qui dirigeait mes pas sans jamais s'affaiblir. Mais, hélas! il resplendit maintenant sous un autre ciel. O ma bien-aimée! quand me retrouverai-je avec toi?

« Fille charmante, tu vois cette autre tombe; c'est la froide demeure du fils de Colla. Elle fut élevée par les tremblantes mains de son père. Le sanglier des forêts mit mon fils à mort. Il tomba près de la caverne qui lui servait d'habitation. Son épouse apprêtait le banquet destiné à célébrer son retour. « Je « vais, lui dis-je, regarder s'il approche. » J'allai. Je l'entendis se plaindre, je courus à son aide autant que l'âge pût me le permettre. Son fils m'accompagna, en se tenant à ma robe. Nous le trouvâmes expirant. Le sanglier avait rompu sa lance en deux, et son glaive était demeuré dans la caverne. Son enfant lui prit la main, et lui dit de se lever. « Pourquoi, ajou- « ta-t-il, sommeiller ainsi en plein air? » Hélas! il ne t'entend pas. Les défenses du sanglier l'ont mis en pièces, et il s'est endormi pour toujours. Ce matin le cor de Fingal annonce qu'il va poursuivre le sanglier funeste; mais sa voix n'atteint pas l'oreille de Tuthal. Elle est éloignée, l'aube où mon fils se réveillera. O Tuthal! pourquoi n'avais-tu pas la lance de ton père?

— L'histoire de Colla est triste, dit Graïna. Je répandrais un déluge de larmes sur les tombes de ton épouse et de ton

fils; mais je suis forcée de m'éloigner. Mon Dermid est à la poursuite du fatal sanglier. Et qui sait, ô mon bien-aimé, si tu n'auras pas besoin d'une lance? Colla, garde cet enfant jusqu'à mon retour. Je vais porter à Dermid une lance plus forte que celle dont il est armé. »

Dermid était venu dans la vallée de Cona, semblable à une belle lumière qui s'accroît dans l'abscurité. Nous nous réjouîmes à sa vue, comme font les matelots quand l'étoile qui leur servait de guide, après avoir été longtemps cachée derrière un nuage, éclaire de nouveau leur course ténébreuse, et déploie autour d'eux ses rayons. Nos chants sont portés jusqu'à la mer, et les phoques élèvent leur tête au-dessus des vagues tremblantes, pour écouter leur mélodie.

Nous montons sur les vertes collines de Golbun, où l'on voit dans le brouillard la ramure des cerfs et le lit mousseux des chevreuils. Nous faisons partir du creux des rochers le sanglier de Golbun. Nous lançons tous nos chiens à sa poursuite; mais il les laisse derrière lui, nageant dans le sang de leurs blessures.

« Qui d'entre vous, dit Fingal, tuera le sanglier de Golbun, le sanglier teint du sang des héros, et dont nos meutes ont tant souffert? Il aura pour salaire une lance qui me fut donnée par un chef illustre, un bouclier enrichi de clous d'or, avec des herbes mystérieusement cueillies au bord des eaux solitaires, et dont la vertu souveraine guérira toutes ses blessures.

— J'obtiendrai, dit Dermid, la récompense que Fingal promet, ou je tomberai sous les atteintes de mon farouche adversaire, et je serai privé du chant funèbre qui doit conserver ma gloire. »

Il dit et vole à travers les bruyères, vêtu d'un acier resplendissant. Il ressemblait, dans sa course, au nuage ardent qui porte le tonnerre au-dessus des campagnes sombres et taciturnes de Morven.

Les héros de Fingal, saisis de crainte, lèvent les yeux et contemplent dans le ciel le combat des ombres. Ils voient Trenmor qui fait éclater son courroux contre les enfants de Loclin, assemblés à la poursuite du cerf aérien destiné à ses amusements.

Déjà les cris de Dermid retentissent sur Benala; de Benala,

il vole à Benlora ; bientôt ses pas ébranlent la colline de Ledroma, d'où un moment le porte sur Elda.

Le sanglier fuyait devant lui, mais avec moins de vitesse. Ses pas étaient marqués par des flots d'écume. Le bruit de sa course était pareil à celui des vagues qui roulent sur l'île des Tempêtes, pareil à l'éboulement des rochers sur les buissons du désert. Tous deux gravissent Drimruath. La lance de Dermid atteint le sanglier. Il tombe pesamment sur le côté, et le sang inonde ses flancs hideux.

Le bruit de sa chute est pareil à celui que font de vieux arbres en tombant sur un rocher ; il résonne dans toute l'étendue des vallons : mais tout à coup les yeux du monstre étincellent de fureur. Il se retourne, ainsi qu'un tourbillon de flamme, lorsque les vents ont soudain changé sur la colline. Il brise la lance de Dermid comme si ce n'était qu'un roseau fragile des bords du Lego.

« O Graïna, que n'es-tu près de moi ! Plût au ciel que ma bien-aimée sortît de sa caverne, et m'apportât la lance dont je me sers dans les batailles !

— Je te l'apporte, cher Dermid. J'ai vu ta détresse du seuil de ma caverne. Je vais m'y retirer de nouveau. Viens-y quand la chasse sera terminée. »

Et que lui servira de t'y retrouver, ô malheureuse amante ? La mesure de tes jours est accomplie ! Une flèche lancée par un chasseur avait rencontré cette belle, et s'était fixée dans son sein d'albâtre ; mais, à l'aide de sa robe, elle sut la cacher à Dermid. Tu as payé cher, ô Dermid, cette arme qui vient à ton secours. Personne n'osera te dire ce qu'elle te coûte.

Recueillant sa force terrible, le chef lève sa lance. Elle retombe aussitôt comme un sanglant météore, messager du trépas, qui s'élance d'un nuage épaissi sur Lano. La pointe s'enfonce dans la poitrine du sanglier ; le bois vole parmi les arbres. Dermid fait briller son épée, ancienne compagne de ses exploits dans les heures périlleuses. Il perce le cœur du monstre, qui expire étendu sur la terre, dans un fleuve de sang et d'écume.

Nous nous réjouissions de voir Dermid hors de péril ; nous nous réjouissions tous, excepté Connan, à l'âme envieuse et faible. « Mesure, dit-il à Dermid, mesure avec ton pied le san-

glier que tu viens de mettre à mort. Jamais on n'en a vu d'aussi grand. »

Dermid conduit doucement son pied le long du corps de l'animal, et n'en est point endommagé.

Connan reprit : « Mesure à présent le sanglier en remontant vers la hure, et tu recevras, ô chef des lances, le prix qu'il te plaira de demander [1]. »

L'âme de Dermid ne connaissait pas la crainte. Il obéit derechef à la voix de Connan ; mais des poils aigus comme des flèches, et durs comme un fer de lance, hérissent le dos du sanglier de Golbun. Le pied du héros est percé de toutes parts ; son sang empourpre la terre, et coule en ruisseaux à travers le gazon. L'on applique sur ses blessures les herbes de la montagne ; mais leur vertu est insuffisante. Tel qu'un grand sapin coupé par la racine, Dermid tombe sur la bruyère.

Ah ! comme ses joues se décolorent subitement ! Elles avaient l'incarnat du fruit qui fait pencher l'arbre des montagnes : elles deviennent pâles comme l'herbe flétrie. Un nuage sombre se répand sur ses traits, pareil à l'épais brouillard qui, dans les soirées précoces de l'hiver, couvre la face du soleil.

« L'obscurité s'épaissit sur mes yeux. Je sens ma force qui m'abandonne. Le sang qui se portait rapidement à mon cœur s'est écoulé par une autre route, et me laisse immobile et glacé. Graïna, tu seras informée de mon sort, et la tristesse s'emparera de toi. Ah ! ce qui me rend la mort plus cruelle, c'est d'être séparé de ma bien-aimée. Mais l'obscurité s'épaissit sur mon âme. Laissez reposer Dermid ; ses paupières sont appesanties. »

Qui se chargera de porter cette nouvelle à Graïna ? Mais elle est à peu de distance. Appuyée derrière un arbre, elle entend les derniers gémissements de son bien-aimé, et ils tirent son âme de sa léthargie. Elle mêle les faibles accents de sa voix à l'haleine tranquille du zéphyr. Son sang coule avec ses larmes sur sa poitrine éclatante de blancheur, comme des eaux noirâtres sur des montagnes couvertes de neige.

1. Dermid, suivant la tradition, ne pouvait être blessé dangereusement qu'à la plante du pied, et la ruse de Connan n'avait d'autre objet que de mettre en péril cette partie de son corps.

« Mon bien-aimé n'est plus! Étendez-moi dans son lit funèbre, au pied de ce rocher qui lève parmi ces vieux arbres sa tête ombragée de lierre. Le fleuve, en prolongeant son triste murmure, roulera ses eaux jusque sur notre tombe; mais gardez qu'un jour il ne l'entraîne dans sa course. Le chasseur, qui passera en sifflant, apercevra l'arc de Dermid; peut-être il aura avec lui son épouse. Elle verra cette flèche dans ma poitrine, et dira, en essuyant ses pleurs : « Graïna fut dé-« posée en ce lieu, près du guerrier qu'elle aimait. » Les deux époux s'éloigneront en silence, occupés de l'étroite demeure. Ils se regarderont l'un l'autre les yeux humides. « Hélas, diront-« ils, les plus tendres amants doivent se séparer un jour! »

« Mais demeurez, chasseurs de la montagne, et payez le tribut de louanges que cette tombe attend de vous. Celui près de qui vous allez passer avec tant d'indifférence n'était point un obscur chasseur, inconnu hors de son humble vallée. Sa renommée était grande parmi les héros de Morven, et son bras se signala dans leurs batailles. Et qu'ai-je besoin de parler de sa beauté? N'en conservera-t-on pas à jamais la mémoire? Son sein était blanc comme le duvet des montagnes, comme la neige amoncelée sur les arbres du vallon, lorsqu'ils balancent leur tête au soleil. Les joues de mon amant avaient la couleur des roses, ses yeux la teinte de l'azur. Ses sourcils étaient comme la verdure des rochers, qui s'incline mollement au souffle du zéphyr; et ta voix, ô Dermid, semblait plus douce à l'oreille des vierges que la musique des harpes, ou les chants dont retentissent les bocages!

« Ah! nous n'entendrons plus plus ta voix harmonieuse; rien ne peut désormais récréer mes esprits. Les chants des bardes de Morven ne sauraient alléger le fardeau de ma douleur. Il ne sera point allégé par les concerts des alouettes qui prennent leur essor du fond des vallées, lorsque, par une matinée d'été, les plaines se réjouissent à la vue du soleil.

« Mais qu'importe à Graïna le soleil du matin? Qu'importe à Dermid la pompe de l'été? Le soleil se lèvera-t-il? l'été se montrera-t-il jamais dans le tombeau? Le matin égayera-t-il l'horreur des sépultures? O Dermid, jamais nous ne verrons briller l'aurore qui dissipera notre sommeil! »

Nous étendîmes l'aimable couple dans son lit de terre. Nous plaçâmes à côté de Dermid sa lance redoutable et son arc. Près

de Graïna repose la flèche qui lui perça le sein. Fingal coucha sa lance sur leur tombe ; un torrent de larmes inondait ses joues. Ses bardes virent sa douleur; chacun d'eux prit sa harpe et célébra les deux infortunés. Rangés en cercle, les héros étaient plongés dans la tristesse. On remarqua des pleurs dans les yeux même des chiens étendus à leurs pieds, sur leurs boucliers ténébreux.

Sommeille en paix, ô Dermid ! Que rien ne trouble ton repos dans ta demeure obscure et profonde ! Le bruit des armes a cessé ; on ne poursuit plus le sanglier des montagnes , les fatigues du jour sont à leur terme, et voilà que, sans penser au retour du matin , tu es allé te livrer au sommeil. Le son du bouclier, le bruit de la chasse, ne t'éveilleront pas. Non, Dermid, ton sommeil est pesant.

Mais, ô chef illustre, quel barde saura te chanter dignement? Ta force était celle des torrents écumeux, ta course rapide comme l'aigle d'Atha, lorsqu'il fond sur le chevreuil du désert. Dans les combats, tu ressemblais au fleuve impétueux qui se précipite sur les rochers, et remplit l'air de son brouillard grisâtre; les rochers sont ébranlés; il entraîne les arbres et la terre mousseuse qui les supporte : mais dès qu'il parvient au lac paisible du vallon, il perd toute sa force et coule en silence. Il a besoin de l'aide du vent pour mouvoir la feuille desséchée qui flotte à sa surface.

O fils de Druino, que les vents portent ton ombre au milieu de tes pères; mais que la terre pèse légèrement sur ton beau corps, et que ton sommeil ne soit pas troublé !

Un vaisseau fend la mer agitée , il franchit les vagues qui l'assiégent. Ses voiles blanches accueillent les vents dans leur sein déployé. Il brave la fureur de la tempête : c'est l'image du fils de Druino. Oui, étranger, tel était le fils de Druino; mais il n'est plus ! Regarde au-dessus de ta tête : voilà son ombre dans les nuages, et près d'elle le sanglier qu'on distingue à demi.

Le cor a sonné sur la montagne. Les cerfs, frappés d'épouvante, quittent les rives mousseuses de leurs ruisseaux ignorés. Le dard inévitable du chasseur les poursuit sur la bruyère. L'un d'eux s'arrête dans sa fuite : haletant de fatigue, il veut se rafraîchir à une source; ses jarrets tremblent comme l'herbe agitée par les vents. Il tombe en voulant escalader le rivage.

Ses compagnons s'efforcent de le relever à l'aide de leur ramure ; mais c'est en vain. Ils sont contraints de l'abandonner et de fuir. Ils fuient ; mais le chasseur est sur leurs pas. Son agilité ressemble à celle de Dermid.

Le fils de Druino sommeille dans sa sombre demeure, et le cor du chasseur ne peut l'éveiller.

L'ennemi paraît. Sa nombreuse armée rencontre un torrent impétueux qui la repousse et qui renverse ses forêts de lances. Le fils de l'étranger s'écrie : « C'est un des guerriers de Morven; telle est la force de Dermid. — La force de Dermid n'existe plus, lui dit son compagnon; en passant au pied de ce rocher couvert de lierre, j'ai vu son tombeau. La fougère cachait à demi les pierres qui couvrent sa tête. J'ai arraché ses nombreux rejetons : « Herbe vile, lui ai-je dit, est-ce à toi « d'obscurcir la renommée d'un héros ? »

Un jeune homme traverse la plaine ; le soleil se réfléchit sur son armure éblouissante. Sa beauté est semblable aux rayons pénétrants de cet astre, et sa valeur égale sa beauté. Les jeunes filles rassemblées sur la colline verdoyante, vêtues de robes qu'on prendrait pour l'arc-en-ciel, laissant flotter leur chevelure pareille aux tresses du soleil, lorsque, dans un ciel calme, elles flottent sur les vagues de l'occident, admirent la beauté majestueuse du guerrier et la noblesse de ses mouvements. « Ce jeune homme, disent-elles en soupirant, ce jeune homme ressemble à Dermid. » Le souvenir du fils de Druino s'élève dans leur âme, ainsi qu'un trait de lumière s'échappe à travers les bords déchirés d'un nuage obscur. Elles baissent la tête avec douleur; les larmes brillent à travers leur chevelure, comme des étoiles dans le brouillard onduleux qui entoure l'astre des nuits ; elles coulent ainsi que les pleurs d'Ossian, lorsqu'il lamentait la perte de son fils Oscar.

Les enfants de la jeunesse agitent leurs petites lances ; ils voient le héros sur la plaine : « Voici Dermid, » s'écrient-ils, et ils jettent leurs lances de roseau; ils abandonnent leur bouclier fait d'écorce de saule. Ils se hâtent d'aller au-devant de celui qui leur fabrique des arcs ; mais ils reconnaissent que ce n'est pas lui, et s'arrêtent à moitié chemin. Ils retournent lentement à leurs jeux; mais on n'entend pas le bruit de leurs combats. Le souvenir du trépas de Dermid a répandu la tristesse dans leurs âmes innocentes.

Le concert des voix et des harpes retentit dans le palais de Fingal. Le voyageur, que la nuit a surpris, est charmé à mesure qu'il approche. Il s'appuie un moment sur le bâton qui le soutient, et penche son oreille attentive. « C'est Dermid, » dit-il, et sur-le-champ il presse sa marche pour mieux entendre. Son âme est soudain frappée d'un jour éclatant, mais terrible. Il fait deux pas inégaux et s'arrête au milieu du troisième : Dermid n'est plus. Il s'essuie les yeux avec le bord de sa robe, et, le cœur gros de soupirs, achève lentement sa course.

C'est la voix des bardes que tu entends, ô étranger; ils versent la gloire de Dermid sur les temps à venir; ils parent son nom des beautés de leur chant nocturne. Pour le chef lui-même, tu ne le trouveras plus dans Selma. Il dort avec Graïna dans son étroite demeure. Tu trouveras cette demeure sur la bruyère de Golbun, près du fleuve fréquenté par les chevreuils. Un rocher surbaissé, couvert d'un manteau de lierre, la met à l'abri des orages. Un torrent la blanchit de son écume, et s'éloigne avec un triste murmure. Un if déploie à côté ses branches d'un vert sombre.

Le pilote indique cette tombe aux matelots en passant sur les vagues et raconte l'histoire douloureuse de ceux qu'elle renferme. Leurs yeux se mouillent de pleurs. Ne pouvant reconnaître l'endroit, ils se contentent de gémir, et voguent vers la terre des étrangers. Là, autour des feux de la veillée, ils redisent l'histoire de Dermid à une foule attentive. Les vierges répandent des larmes, et les enfants de la jeunesse sont attristés. Ils n'oublient point Dermid et Graïna dans les songes de leur repos, et s'en souviennent tout le jour.

Souvent aussi, enfant de la beauté, vous visitez Ossian dans ses songes! Souvent vous remplissez son âme, lorsqu'il est assis et seul près de votre tombeau, et qu'il écoute s'il entendra le chant des ombres. Votre faible voix m'arrive par intervalles dans les soupirs des vents, lorsque je repose sous l'arbre qui vous avoisine, et que je suspends ma harpe à ses branches verdoyantes.

Mais Ossian est un arbre desséché. Ses branches sont dépouillées et sans gloire. Son tronc aride ne porte plus de rejetons. Le zéphyr siffle dans sa mousse grisâtre; le vent destructeur ébranle sa tête vieillie. Bientôt il sera renversé par l'orage;

bientôt il couvrira la terre de ses branches, et mêlera sa poussière à la tienne, ô Dermid, à celle de tous nos illustres morts, dans la fertile vallée de Cona.

Comme tu es paisible cette nuit, ô vallée de Cona! Tes guerriers et tes chasseurs sont tous endormis.... Qu'on apprête aussi la couche du barde, car l'obscurité s'épaissit autour de lui, et ses paupières sont accablées par la veillesse et la douleur.

CATHULA.

Cathula, roi d'Inistore, ayant invité Fingal à une fête dans son palais de Carrictura, est averti, pendant le festin, d'une invasion des Scandinaves. Fingal dissipe ses inquiétudes, en le faisant souvenir de la gloire de leurs ancêtres, qu'ils sont destinés, lui dit-il, à transmettre à leurs descendants. A ce propos, Cathula déplore le malheur qu'il a eu de perdre, comme il le croit, son fils unique, lorsqu'il était encore enfant. — Un barde raconte cet événement, et Fingal console Cathula, en lui disant que son fils n'est peut-être pas mort. — Le lendemain Manos, chef de Loclin, débarque avec son armée. — Ils s'avancent pour lui livrer bataille. Cathula se mesure avec un jeune guerrier qu'il tue, et qu'il reconnaît ensuite pour son fils.

Manos, vaincu, est renvoyé libre par Fingal, en jurant de ne plus attaquer Morven ni ses alliés.

Notre vie est semblable aux rayons du soleil d'hiver, lorsqu'il paraît au milieu de la pluie sur le sommet de Lena. Le chasseur, levant la tête sur la colline, voit ce rayon et salue l'astre du jour. Il le salue, mais l'astre bienfaisant s'est déjà retiré. Des nuages sombres conduisent les ténèbres sur ses pas. Qui pourrait suivre sa course rapide? Les forêts dépouillées de feuillages regrettent son départ. Leurs branches semblent soupirer à chaque souffle des vents, et l'herbe des montagnes se flétrit.

O forêts, le soleil reparaîtra bientôt; bientôt vos feuilles verdoyantes s'épanouiront à sa douce chaleur. La saison de votre jeunesse reviendra, et vos rameaux dépouillés se réjouiront. L'habitant des palais aériens abaissera, du haut des cieux, ses regards sur la terre; il sourira à travers les gouttes étincelantes de la pluie sur les herbes desséchées. Alors elles sortiront des retraites où l'hiver les exile, et dresseront leurs tiges florissantes aux bords des ruisseaux. Elles sortiront de leurs sombres demeures : mais ceux qui gisent dans le tombeau resteront à la même place; le rayon de soleil ne les ranimera point.

Cependant votre renommée, ô compagnons de ma gloire, subsistera toujours. Vos belles actions descendront sur les temps à venir comme un trait de lumière, et seront l'entretien

des années qui viendront après nous. Écoute le chant d'Inistore, habitant du rocher. L'âme du barde est encore frappée de sa lumière. Elle se présente à lui, semblable à la faible clarté de la lune, réfléchie par des vagues lointaines, quand la baie de Lumon redoute la tempête.

La fête de Cathula était préparée, et Fingal déploya ses voiles. Le vent se précipite en mugissant de nos montagnes; les chênes gémissent sous ses pas, et les vagues rugissent sur les abîmes de l'Océan. L'île d'Inistore, placée dans la mer des baleines, élève sa tête couronnée de verdure au-dessus des nuages abaissés, et considère avec joie notre flotte qui s'approche. Son peuple entrevoit nos vaisseaux à travers les brouillards, et l'allégresse est répandue dans Carrictura.

Mais quels sont ces guerriers qui viennent à notre rencontre? L'un est comme un grand arbre grisâtre; les deux autres sont semblables à deux chênes verdoyants. Leur démarche est majestueuse. Salut, ô Connal, toi qui viens de Togorma, l'île des flots bleuâtres! Salut, fils de Rinama! Sois le bienvenu, fils de Ruro, de l'île des sangliers!

« Que le festin commence, dit Cathula, et que l'inépuisable coquille se transmette à la ronde! Que le son des harpes s'unisse à la voix des bardes, et que la joie de mes amis soit grande dans mes salles retentissantes! O bardes, Cathula est au milieu de ses amis. Ce jour est pour lui un jour d'allégresse; qu'il ne soit voilé d'aucune ombre! que, dans sa course errante, aucun nuage ténébreux ne passe sur Carrictura! »

Telles furent les paroles de Cathula; mais combien les rêves de bonheur sont peu durables! Fils des jours de peine et de trouble, ils ressemblent à ces instants de calme produits par l'inconstance des vents dans la nuit de la tempête. Le chasseur penche la tête dans sa cabane; des songes de plaisir commencent à l'environner, de jeunes vierges s'approchent de lui avec leurs harpes; les bardes entonnent le chant de sa louange; le bouclier résonne, et son cœur tressaille de joie dans l'espérance de la bataille. Les champs de la gloire s'ouvrent devant lui; bientôt il y voit briller des milliers de lances.

Mais, au milieu de ce bonheur imaginaire, le vent secoue sur la cabane ses ailes terribles, et les heureuses illusions du sommeil s'évanouissent. Le chasseur lève la tête au fort de

l'orage, et dit : « Songes que je chérissais, pourquoi vous être enfuis, ou plutôt pourquoi m'avoir trompé? » Les vierges n'étaient que des nuages; la voix des bardes n'était que le bruit du vent à travers la bruyère; le son de la bataille était le bruit de la foudre, et la clarté des lances, le feu des éclairs qui sillonnent l'horizon.

Chasseur des bruyères, ton rêve a été court, mais agréable; et telle fut ton allégresse, ô Cathula!

Le festin d'Inistore avait cessé. La flamme du chêne avait perdu sa force; et les héros, assis autour du foyer, écoutaient encore les chants, tandis que Cathula observait le spectacle de la nuit.

« La mer, dit-il, est paisible. Les étoiles étincelantes se penchent à l'occident pour admirer leur beauté que réfléchit la surface des eaux. Telles sont les jeunes vierges, quand elles s'inclinent au bord de leurs ruisseaux cachés, et considèrent, en souriant, leurs attraits répétés par l'onde limpide. Un bruit léger se fait entendre, elles tressaillent. Confuses, elles regardent autour d'elles, et n'aperçoivent que le chevreuil courant parmi les feuilles desséchées; mais la rougeur reste sur leurs aimables visages.

« C'est ainsi que j'ai vu rougir quelques-uns de ces astres. Je crains que ce signe ne soit un présage de sang. Mais je veux contempler la face de la lune. Je découvre à demi son disque à travers les arbres. Des ombres incertaines sont portées sur ses rayons. J'aperçois leurs membres de vapeurs. Je te reconnais, ô mon père, dans ton nuage obscurci; mais dis-moi pourquoi tes soupirs agitent le feuillage. »

La réponse ne parvint qu'à demi à son oreille; l'air emporta le reste. Cathula rentre dans ses salles, mais son visage est triste. Fingal connut qu'il avait vu ses pères; mais les paroles du héros de Morven ranimaient toujours l'espérance. Son langage était comme le son de la harpe dans les mains blanches de la fille de Toscar.

« Les années qui se sont écoulées, ainsi que les ruisseaux se rendent en silence au bassin des mers, ont vu nos pères courir ensemble dans la lice de la gloire. Sarno, Colgar et Comhal étaient trois météores éclatants qui brillaient dans tous les dangers. La bataille roulait devant eux comme un nuage de poussière dans le tourbillon des vents, lorsqu'une

ombre irritée l'emporte dans une vallée étroite : il vole en colonnes brisées jusqu'à ce qu'il ait trouvé un abri dans les bois, et qu'il se soit caché dans la mousse du désert. Alors l'ombre insouciante remonte dans les nuages et cherche quelque autre amusement.

« Tels marchaient dans les champs de l'honneur les guerriers dont nous sommes issus. Ils n'étaient pas tristes dans ces jours de péril où ils enfoncèrent les rangs de Loclin, venus à leur rencontre. Cathula, ne sommes-nous pas leurs enfants? Pourrions-nous être tristes quand le danger s'approche? Nos pères se détourneraient de nous dans leur course aérienne, leurs voix ne se feraient plus entendre dans nos songes, leurs palais ne s'ouvriraient pas pour recevoir nos âmes dégénérées, lorsque notre tête blanchie tombera dans quelque vallée inconnue. Pareils à la feuille desséchée, nous deviendrions le jouet des vents dans le brouillard sombre et marécageux du Légo.

« Chefs de Togorma et d'Inistore, nos pères nous ont laissé leur renommée, et ce fleuve, grossi par notre propre gloire, roulera, ainsi que le Lubar débordé, jusques à nos descendants.

— Ah! puissent lontemps, dit Cathula, les descendants de Fingal se réjouir de la renommée de leur père! Puissent-ils briller au milieu des rayons dont ils sera entouré dans l'obscurité des âges futurs, et que le barde dise dans ses chants : « Il est de la race de Fingal. » Mais ma renommée ne sera transmise à aucun de mes fils. Elle ne luira pas autour de ma postérité!

« Conloch, enfant de mon amour, cette nuit cruelle, où ta mère et toi vous fûtes enlevés de mes bras, se retrace à ma vue avec toutes ses horreurs, et navre de nouveau mon âme. Elle s'élève devant moi, comme la mer d'Inistore dans cette affreuse tempête. Les rochers entendent le fracas des vagues. Ils en retentissent de même que les forêts. L'esprit de la montagne rugit le long des cascades, et l'habitant d'Inistore craint que son île ébranlée ne s'engloutisse. »

Mais la douleur suspend la voix de Cathula. Son âme, échauffée par des souvenirs déchirants, se fond comme un ruisseau de glace. O barde, que j'entende ton chant lugubre! Il réveille mes douleurs, et cependant il me plaît!

J'entends [1] le bruit de mes armes dans Icroma. J'entends à travers les forêts l'écho qui répète le son des boucliers. Je vois briller les glaives à la clarté de la lune. Je vois se dresser la lance de la bataille. Le chevreuil effrayé s'élance au sein de la nuit du lieu de son repos, et Turlethan redoute le danger.

Pourquoi donc es-tu effrayé, chevreuil des collines ? Sgaro, pourquoi trembles-tu dans tes salles ? Le chef de Sora est puissant; mais le vent du nord a soufflé. Cathula vient, porté sur ses ailes nébuleuses, comme l'ombre enflammée et menaçante de la nuit, quand le chasseur tremble sur Stuca.

Les rangs des guerriers s'éclaircissent devant lui, comme les tissus de l'araignée au souffle des vents. Les braves sont dispersés en sa présence. Sora s'est enfui dans les ténèbres. Il a disparu sur l'Océan, comme la trace de son navire. Sgaro, suspends ton bouclier et reprends ta harpe, pour que les filles d'Icroma se réjouissent.

J'entends la voix du chant dans Icroma. J'entends l'écho des harpes dans ses salles. L'épée de la guerre est dans le fourreau. Le bouclier est paisiblement attaché à la muraille, semblable au disque sombre de la lune couverte de nuages. A côté repose la lance des batailles. Le chevreuil se réjouit sur son rocher.

Les filles de Turlethan, du haut de ce palais, contemplent avec joie les campagnes. Le soleil brille sans nuages ; mais elles ne le considèrent pas. Leurs yeux sont fixés sur Cathula, qui s'avance revêtu d'armes brillantes. Elles bénissent ce rayon bienfaisant qui dissipe les ténèbres du danger. « Que nos voix s'élèvent, disent-elles; que nos harpes résonnent, et que le chef de Carrictura soit le sujet de nos chants. »

Mais quelle est cette belle qui sort à la rencontre du chef? Elle s'avance à travers la rosée du matin. Des larmes de joie sont suspendues à ses paupières, semblables aux pleurs que la nuit déposa sur l'herbe penchée, lorsqu'elle brille au soleil du matin. Ses longs cheveux épars cachent à demi ses traits; mais le rayon perce à travers, et va briller sur ses joues teintes d'un doux incarnat. C'est ainsi que le soleil éclaire le bouton de rose, dont les couleurs se développent au milieu des gouttes de rosée.

1. Le barde de Cathula commence son récit.

Qui pourrait-ce être, si ce n'est Rosgala, la plus belle des filles d'Icroma? Sgaro la donne au chef qui a dispersé les nuées de ses ennemis. « Cathula, lui dit-il, je suis père de dix jeunes vierges; chef des héros, tu peux choisir entre elles. »

Trois années, sur leurs ailes rapides, se sont enfuies du palais de Turlethan; le faucon ne fond pas sur sa proie avec plus de silence et de vitesse. Cathula considère ce temps écoulé; de même le chasseur, quand il est éveillé, se rappelle l'espace qu'il a parcouru en songe. « Il est temps, dit ce chef, de retourner à Inistore, aux bosquets de Carrictura, arrosés par des ruisseaux limpides. »

Les voiles de Cathula sont déployées. Tantôt Rosgala se réjouit, tantôt elle est triste. « Adieu, dit-elle, île bien-aimée! adieu, séjour de ma jeunesse! Mes amis sont sur le rivage. Les chevreuils regardent en s'avançant sur le rocher couvert de buissons. Mais pourquoi Rosgala verserait-elle des larmes? Elle part avec le chef de Carrictura. »

Conloch, ce jeune gage de leurs amours, est dans les bras de sa mère. Ses beaux sourcils ressemblent à deux rayons de lumière, prolongés sur un nuage. Son petit casque est formé de la peau d'un faon. Il s'endort, bercé par le mouvement des vagues, et sourit dans les songes de son repos. Il croit entendre le bourdonnement des abeilles des montagnes, et se croit près de leurs magasins à miel.

Ce n'est pas l'abeille bourdonnante que tu entends, ô Conloch, c'est le vent qui s'élève et qui siffle dans les voiles. Mais ton sourire est toujours aimable. Tu ressembles à la fleur de Lena, qu'embellissent les couleurs variés de l'arc-en-ciel. Le chasseur, qui se hâte de gagner l'abri d'un sombre rocher, passe à côté de cette fleur et la considère en soupirant, car il voit la pluie de la tempête qui s'avance sur l'aile des vents orageux. Le nuage est soutenu par des colonnes de grêle. « Fleur de Lena, dit-il, tu es aimable, mais l'orage est voisin de toi. »

Des soupirs étouffés soulèvent la poitrine de Rosgala; elle est blanche comme l'écume des vagues, soulevée par la tempête au milieu de l'obscurité. Les gouttes brillantes des larmes sont dans ses yeux; elles tombent sur le visage de Conloch. Elle les essuie en les pressant de ses lèvres. Il s'éveille et

voit la tempête. Il s'étonne de ce spectacle nouveau pour ses yeux, et, saisi de frayeur, il se serre contre le sein de Rosgala.

Elle étend sur lui les pans de sa robe, ainsi que l'aigle de Lora étend ses ailes noirâtres sur ses petits, lorsqu'ils cherchent à se garantir de la grêle et qu'ils entendent le bruit de l'orage. « Ne crains rien, enfant de mon amour, dit Rosgala, car ton père est près de nous.

— Toi-même, dit Cathula, ne sois pas effrayée. Je connais la mer d'Inistore. Souvent je l'ai parcourue, quand le mugissement des flots était le plus terrible. »

Rosgala demande de quel côté est Inistore. Mais cette île est encore éloignée. La mer cache ses rivages derrière des collines d'écume. Les soupirs de la belle épouse de Cathula s'élèvent de temps en temps et se mêlent au bruit des vagues.

La nuit descend sur leurs abîmes. Le tonnerre l'accompagne, la flamme des éclairs, les traits de la foudre atteignent les ombres. On entend leurs cris dans les airs. Elles se précipitent pour éteindre dans les ondes leurs robes à demi consumées. Les baleines mêlent leurs rugissements aux mugissements des flots.

La lune entend ce fracas dans son palais de nuages : elle soulève sa tête tremblante au-dessus des montagnes. Les étoiles s'enveloppent dans le manteau de brouillards qui se déploie sur Lano. Tremblantes, elles regardent quelquefois à travers les nuages déchirés; mais elles retirent promptement leurs chevelures ondoyantes. Elles ressemblent au chasseur qui met de temps en temps la tête en dehors de sa cabane, mais n'ose risquer d'en sortir, que la tempête ne se soit éloignée. Chasseur du chevreuil des montagnes, tu es parmi les bruyères, sur le rivage. Oh ! que Rosgala n'est-elle près de toi !

Mais quels accents répétez-vous cette nuit, rochers d'Icroma, tandis que celle dont vous entendîtes souvent la harpe est sur les abîmes de la mer? Écoutez-vous le bruit des vagues qui rugissent à vos pieds, ou le tonnerre qui roule sur la cime brûlée de vos sapins ?

Les cris de Sulingorma vous frappent plus que ces bruits terribles. Elle est éperdue de douleur; elle tremble pour sa

fille et son petit-fils. Elle demeure sur le rocher sans craindre le fracas de la tempête. Souvent les flots écumeux qui se brisent dans le lointain lui paraissent des voiles. Mère de Rosgala, éloigne-toi ! Évite l'orage nocturne : Rosgala ne peut entendre tes cris !

En se retirant, Sulingorma se retourne pour contempler la mer encore une fois. On aperçoit à demi une barque errante qui entre dans la baie.

« O ma fille ! es-tu sauvée?

— Quelle voix se fait entendre sur le rocher? dit le matelot. Mes compagnons, abaissez les voiles ! »

Le cri, mélange de joie et de frayeur, retentit de nouveau :

« Rosgala, es-tu sauvée?

— Voilà, reprend le matelot, le cri de cette belle ombre que nous avons vue sur la mer. Regardez-la. Viens, ombre aimable, sur les rayons de la lune ! Parais dans nos songes quand la nuit sera paisible, quand la tempête sera éloignée. »

Sulingorma entend ces paroles, et se retire pénétrée de douleur. Les rochers redisent le nom de Rosgala.

Cependant Rosgala est sur la mer d'Inistore. L'ombre des chênes éloignés paraît encore sur l'Océan. Cathula considère l'objet de son amour, comme l'ombre d'une belle vierge, portée sur les rayons de la lune. Il voit dans ses bras son fils, semblable à une étoile dans le sein de la lune inclinée, quand sa face est presque voilée de tristesse, et que les ténèbres qui la couvrent s'accroissent encore. Il considère son épouse et son fils ; mais il est triste, et pousse des soupirs à demi étouffés. L'air qui passe les porte à l'oreille de Rosgala.

« Pourquoi, dit-elle, ce soupir, ô mon bien-aimé ? bientôt la tempête finira. La lune paraîtra dans sa beauté silencieuse. Nous la verrons glisser en paix au-dessus des montagnes. Les étoiles montreront leurs yeux brillants à travers les nuages, et les vents s'éloigneront de la mer d'Inistore. Inistore n'est pas à une grande distance. On voit d'ici les feux de ses salles.

— Lumière de l'âme de Cathula , la tempête ne tardera pas à s'éloigner. Les feux d'Inistore s'élèveront bientôt sur les vagues apaisées. Mais qu'importe à Cathula la nuit, la tempête ou la distance d'Inistore, pendant qu'il admire ta beauté et le calme de ton âme? Que je te voie, ô ma bien-aimée, et je te

bénirai, quand tu viendras des salles de Sora, quand tu m'aurais conduit jusque sur les rochers escarpés ! »

Tu n'es que trop près de ces rochers, ô Cathula; ton esquif s'est brisé sur leurs pointes. Le chef escalade l'humide écueil, portant Rosgala et son fils. Mais il n'y trouve pour abri que des herbes marines.

« La terre est à peu de distance. O ma bien-aimée, je connais ma force. Je pourrai gagner le rivage. Là, je trouverai sans doute une barque qui nous sauvera de la fureur de Sora, avant que la lumière ne s'élève. Demeure ici, Rosgala. Ce lieu est à l'abri de la tempête. Les étoiles se montrent au sommet des nuages brisés, et la pâle lune brille à travers les arbres qu'on aperçoit dans le lointain.

« Bientôt je serai de retour. Demeure en ce lieu, chère Rosgala. Lumière du ciel, brillez sur l'objet de mon amour, et vous, esprits qui voyagez sur leurs rayons, tenez-vous près d'elle sur ce rocher; quand vous l'entendrez dire : « Cathula, « pourquoi tardes-tu ? » dites-lui que vous me voyez revenir.

— Puisses-tu aborder ! lui répond Rosgala. Mais je crains l'agitation des flots. Un coup de vent peut les soulever. Une ombre irritée peut les bouleverser dans sa course. Pendant ton absence, ô mon bien-aimé, je vais trembler. La mer peut s'enfler, les ténèbres disparaître, et Sora s'éveiller avant que tu aies quitté le rivage. Mais non ! Mon époux reviendra bientôt. Esprits de mes pères, prenez Cathula sous votre protection. »

Il part, il atteint le rivage; mais il ne trouve point de nacelle. Il court au loin pour en chercher. La pensée de son âme est avec Rosgala.

Que deviendra cette épouse désolée ? Son œil est tourné vers le rivage obscur; mais Cathula ne revient point. Les vagues s'accroissent sur le rocher. Déjà elles baignent les pieds de Rosgala; mais elles ne t'atteignent pas, ô Conloch; tu es dans les bras de ta mère.

« Quel obstacle peut te retenir, ô mon bien-aimé ? Les vagues ont-elles arrêté ta course sur le rivage, ou les barques de Sora étaient-elles trop éloignées ? O mon enfant, que n'es-tu en sûreté ? C'est pour toi que tremble Rosgala. »

Elle attache son fils sur le bouclier de Cathula. Un arbre renversé qui errait sur les vagues est jeté sur le rocher. Elle attache Conloch à son sommet.

« T'éveillerai-je, mon enfant? Non. Tes cris perceraient mon cœur. Ah! puisses-tu être porté sain et sauf sur le rivage! La pitié touchera peut-être en ta faveur le chef de Sora. Peut-être seras-tu rencontré par ton père. Mais, cher Conloch, je crains que ton père n'ait cessé de vivre. Son ombre attend la mienne sur le nuage. Arrête, Cathula, ta bien-aimée va te joindre! »

Comme elle parlait encore, une lame d'eau couvre le rocher et engloutit Rosgala. « Adieu, s'écrie-t-elle, mon cher Conloch! »

Cathula arrive trop tard dans la barque de Sora. Il cherche l'écueil, mais il ne le voit plus dominer les flots. La mer croissante a couvert son sommet. Rosgala, Conloch n'y sont plus! « Oh! que la même vague n'a-t-elle englouti Cathula! Rosgala, nous aurions souri à la mort; nous aurions serré Conloch dans nos bras enlacés, et les rochers n'auraient pas déchiré ses membres délicats! Dois-je vivre? dois-je mourir? »

La lumière, à demi mélangée avec les ténèbres, brille sur les collines de Sora. Près de là est une petite île. On trouve sous ses rochers une caverne humide, dont un vieux chêne ombrage l'entrée. Cinq générations ont vu l'Océan monter et décroître, depuis que ce chêne a servi de refuge au chef de Sora. Autrefois il cacha son épouse dans la caverne, lorsqu'il partait pour la guerre. « Demain, lui dit-il, je reviendrai avec la tête de Lanfadda. »

Il partit. Mais la lance de Lanfadda ouvrit ses flancs et l'empêcha d'exécuter sa promesse. Deux jours et deux nuits se passèrent, et n'amenèrent point de nouvelles de ton retour, Ulan-Orchul à la chevelure ardente!

Oidana est triste dans sa caverne. Ses cheveux noirs voltigent dans l'air, et sa main blanche frappe sa poitrine semblable à l'écume des vagues. La voix de sa douleur remplit la nuit de sons lamentables. Le matelot, qui passe aux environs, l'entend et se retourne, pour voir si c'est le chant d'un esprit de la mer.

Ainsi fut découverte cette caverne secrète. C'est dans son sein que Cathula attend la nuit. Elle vient, parée de toutes ses étoiles. Rosgala descend dans l'âme de son bien-aimé. Elle arrive en glissant doucement sur les flots. Son vêtement est formé de cette vapeur brillante qui s'élève sur Cona, lorsque la rosée du matin se fond aux rayons du soleil. Mais les tresses

de sa chevelure sont encore mouillées. L'eau en découle, ainsi que les perles de la nuit découlent des roses sur le rivage du paisible ruisseau qu'elles embellissent. Rosgala apprend à son époux quel a été son sort; elle lui raconte comment elle a laissé Conloch sur son bouclier. « Éveille-toi, Cathula, lui dit-elle; mets-toi en sûreté en gagnant Inistore. »

Il se lève et s'avance sur les vagues dans le silence de la douleur. Depuis ce jour, il est souvent plongé dans la tristesse. Ses larmes coulent le matin pour Rosgala, et vers le soir on l'entend soupirer en souvenir de Conloch.

« La cause de ta douleur est grande, dit Fingal à Cathula. Mais peut-être Conloch est-il encore vivant. Ton bouclier l'aura porté au rivage, et le peuple de Sora en aura eu pitié. « Un jour, aura-t-il dit, il portera le bouclier pour nous dé- « fendre. »

« Oui; ils l'auront épargné, et les guerriers pourront un jour dire de lui : « Son bras est comme celui de Cathula, sa « lance ressemble à une des lances de Morven. » Pourquoi donc la tristesse habiterait-elle dans l'âme du héros? Cathula n'est pas seul, quand le bruit des boucliers se fait entendre !... »

Ainsi se passa la nuit dans les salles de Carrictura. A la fin le crépuscule grisâtre paraît à l'orient. Ses yeux sont ouverts à demi, comme ceux du chasseur fatigué, lorsque, courbé sur la bruyère, il cherche le sommeil. La lumière commence d'éclairer les vagues, et les forêts élèvent à moitié leur cime au jour naissant.

Les étoiles cachent leurs têtes obscurcies dans leurs cavernes, quand le fils du matin montre sa blonde chevelure derrière les collines, et jette ses vastes regards plus loin que n'ont jamais été les infatigables conquérants du monde[1]. Elles aperçoivent l'astre du jour, et se retirent de sa présence, comme les filles de l'étranger à l'aspect de Malvina.

En ce jour, les rayons du soleil ne réjouissent point la sentinelle d'Inistore. Du haut de son rocher, elle examine l'Océan. De noirs vaisseaux touchent les côtes. Ils y vomissent leurs

1. Toutes les fois que les anciens bardes font usage de cette expression, c'est des empereurs romains qu'ils veulent parler.

guerriers, de même que les abeilles sortent du creux d'un chêne, quand le soleil est au-dessus de la vallée fleurie. Le guerrier qui faisait le guet précipite sa marche.

« Cathula, dit-il, Loclin est sur ton rivage !

— Qu'il vienne, dit Cathula, puisque mes amis sont près de moi ! Mais pourquoi ne les as-tu pas aperçus plus tôt ? Pourquoi, ô soleil, avoir tant différé ton retour ? Peut-être, ainsi que Cathula, écoutais-tu l'histoire de tes malheurs, en pleurant sur la destinée de ton épouse et de son fils !

« Oui, flambeau sublime ! puisque tu parcours seul tes campagnes azurées, et qu'aucun astre semblable à toi ne t'accompagne dans ta carrière glorieuse, ton épouse a été arrachée de tes côtés par la tempête. Ton fils a été enlevé par la nuit, tandis que tu parcourais les mers agitées.

« Oui, bel astre, tu as essuyé comme moi une nuit désastreuse. A présent tu n'as plus d'épouse; tu n'es plus père d'un autre Conloch. Au moins ta douleur n'aura qu'un temps ; tu parais dans ta majesté, et tes sombres ennemis disparaissent. Les esprits qui, dans ton absence, répandaient la mort sur les plaines, se cachent à ton arrivée dans les antres des montagnes.

« Ainsi s'élèvera la renommée de Cathula, dans l'intervalle de sa tristesse. Aucun nuage lugubre ne lui dérobera la vue de la bataille ; son âme se gonflera comme le ruisseau des montagnes ; elle s'élèvera dans le péril, comme le flot de la mer lorsqu'il rencontre des rochers. »

On frappe le bouclier d'Inistore. Connal prend sa lance, et le glaive de Luno est dans la main de Fingal; l'étendard de Rinama flotte dans l'air, semblable à l'arc-en-ciel. Le fils de Ruro et moi, nous étions comme deux colonnes du nuage brûlant de l'été : elles sont belles en dehors ; mais leur sein recèle la foudre, et le mugissement du tonnerre est alentour.

Ainsi qu'un ouragan chargé de grêle s'avance avec impétuosité sur l'Océan, et chasse devant lui les vagues, jusqu'à ce qu'elles se brisent contre les flancs d'une baleine, ou la côte humide d'une île; ainsi qu'un esprit malfaisant élève dans la tempête les flots blanchissants, et les précipite en écume sur un banc de sable, avec un bruit sourd : de même nos armées se précipitent, dans leur formidable appareil, à la rencontre de l'ennemi.

Nous voyons les rangs serrés de Loclin rassemblés autour de Manos, comme les troupes d'oiseaux marins autour de leur rocher. Ses flancs brunâtres sont couverts de leurs ailes pressées; mais sa tête avec ses pointes mousseuses s'élève au-dessus d'eux, et ne s'abaisse pas au bruit de la tempête qui s'approche.

Ce fut alors que Fingal adressa la parole à Connal et au chef d'Inistore. Tous les jeunes héros le bénirent, lorsqu'ils entendirent son discours.

« Nos noms, chefs des batailles et des lances, sont déjà consacrés par les chants de gloire, tandis que d'autres guerriers ont besoin de faire leur renommée. Laissons aux fils de la jeunesse l'honneur de la bataille d'Inistore. Nous nous tiendrons sur la colline, prêts à fondre sur le vallon, s'ils ont besoin de notre secours. »

La main d'Ogan[1] est sur son épée; le fils de Ruro lève à moitié sa lance, et les regards d'Ossian sont attachés sur Fingal.

« J'aperçois, dit Fingal, trois chefs devant les trois colonnes de Loclin. L'un brille comme un rayon de lumière. Peut-être voici sa première bataille; mais il n'est point faible sous ses armes. Ossian, tu combattras ce chef : mais n'éteins pas tout d'un coup sa gloire. Les larmes sont peut-être dans les yeux de son épouse, son père est peut-être accablé sous le poids des ans, et peut-être ce vieillard n'a-t-il pas d'autre fils! Ossian, épargne ce jeune héros. Pour toi, Ogan, ce sombre chef sera ton adversaire.

— Et moi, dit le fils de Ruro, j'attaquerai Manos, le chef des lances. »

Les chefs demeurèrent sur les collines, et nous nous précipitâmes au combat, semblables à trois baleines entourées de flots d'écume. Mais la troupe de Manos soutint notre attaque, inébranlable comme un rocher de la mer d'Inistore : les baleines frappent ses flancs, les vagues escaladent sa hauteur; il demeure ferme, et tous leurs efforts ne sauraient l'ébranler.

Les fils de Loclin ne restèrent pas tranquillement à leurs places, quand la bataille devint furieuse, quand les guerriers furent animés par le chant des bardes. Ogan est lié de mille courroies, et la lance de Manos renverse le fils de Ruro. Le

1. C'est le nom du fils de Rinama.

jeune chef pressait Ossian; je parais ses coups, mais j'évitais de le faire tomber au commencement de sa carrière.

« Fils du courage, me dit-il, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux, tu méprises donc ma jeunesse, puisque tu ne daignes pas lever ta lance sur moi? Frapperai-je toujours en vain ton bouclier, ainsi qu'un faible enfant frappe une roche? Ne pourrai-je remporter aucun honneur, pendant que mes amis renversent des rangs de guerriers? Je veux pourtant chercher la gloire. »

Il avance : ses guerriers l'accompagnent, et moi, je le suis lentement. Je vois les chefs descendre des collines, ainsi que trois torrents se précipitent des montagnes dans la vallée, avec la terre, les arbres et les rochers qu'ils entraînent. Manos rencontre Fingal. Le choc de leurs armes est terrible ; mais qui peut résister à Fingal? La lance de Manos est arrachée de ses mains. Il est lié de fortes courroies. Connal prend la place d'Ogan, Connal, dont le bras n'était pas faible dans les combats.

Cathula rencontre ce rayon de jeunesse qui avait combattu avec Ossian. Il cherchait dans le champ de bataille à mériter la gloire. Son cœur s'émut en faveur de cet étranger, en le voyant briller d'une beauté majestueuse.

« Quel dommage, dit-il en lui-même, que cette lumière s'éteigne si promptement! Pourquoi, aimable guerrier, t'exposes-tu à périr si jeune? tu ressembles au jeune arbre de la vallée : le vent de l'été joue à travers ses fleurs et répand leurs parfums dans les champs voisins. Retire-toi, enfant de la jeunesse, de peur que ta tendre mère n'ait à déplorer ta perte; retire-toi pour l'amour d'elle, afin que tu puisses combattre encore dans les occasions qui te sont destinées.

— Je veux signaler la première, dit le jeune homme en se précipitant sur Cathula.

— Ce sera donc en succombant sous la pesanteur de mes coups, répond le chef en levant sa lance. »

Comme deux torrents qui se rencontrent, comme deux vagues pousées par des vents contraires, ainsi combattent les deux héros. Le choc de leurs boucliers ressemble au bruit des flots qui se brisent contre un rocher. Leurs lances rompues volent en éclats; mais leurs épées sont dans leurs mains, semblables à deux météores agités par des ombres ennemies. Le bouclier du jeune homme est percé dans le milieu; le glaive

de Cathula traverse sa poitrine; le chef la retire empourprée de sang : un ruisseau vermeil coule de plaie sur le bouclier.

Ainsi qu'un grand sapin à demi coupé est renversé par le vent des montagnes, fait dans sa chute trembler au loin la terre, et bouleverse les rochers qui l'entourent, ainsi le guerrier tombe sur ses armes retentissantes. Son pied est plongé dans un petit ruisseau, et son sang mêlé avec l'onde qui murmure.

« Je tombe, dit-il, lorsque la bataille cesse; je tombe dans le premier de mes combats, et ma renommée ne me survivra point! Mais non, je succombe à la force d'un héros; et mon nom subsistera avec le sien, dans son chant de louanges. Le barde dira : « Ce fut l'épée du chef de Carrictura qui perça « le sein d'Anal. » O barde, porté sur l'aile des vents, je t'entendrai, et je voyagerai avec joie sur mon nuage. Cathula, élève ma tombe sur cette verte éminence; place à ma tête cette pierre grise. Mais le fils des âges futurs ne la connaîtra pas; il l'emploiera à construire un pont sur quelque ruisseau. Un vieux barde, ne la voyant plus à son ancienne place, dira : « Qu'est devenue la pierre de celui qui fut vaincu par Cathula? » Ainsi mon nom demeurera dans l'oubli. Oh! que n'as-tu cette épée, Annir de Sora! tu l'arroserais de quelques larmes, quoique ton jeune ami soit tombé sans gloire. Cathula, suspends ce bouclier dans tes salles; quoiqu'il ne m'ait pas garanti, il m'est encore cher. Jadis il me porta sur la mer orageuse! »

Ces derniers mots furent des flèches de mort pour l'âme de Cathula. Il reste immobile comme l'arbre atteint par la foudre; car il reconnaît le bouclier de ses pères. Il tombe sur le visage de son fils.

Nos héros se rassemblent autour d'eux. Nous étions debout, dans le silence de notre douleur, comme les pins du Gormal observant la chute de leurs compagnons, lorsqu'un esprit nocturne abat dans sa colère leurs têtes verdoyantes. Nous entendions par intervalles les paroles entrecoupées de Cathula, et nous répondions à sa douleur par nos soupirs.

« As-tu péri, disait-il, enfant de mon amour? As-tu péri, Conloch, par les mains de ton père? Était-ce pour un tel exploit que j'ai tiré l'épée? Oh! que n'ai-je péri au lieu de toi! Qu'on appelle désormais Cathula l'homme de douleur! »

Fingal vit l'accablement de son ami, et ses larmes coulèrent

longtemps en silence. A la fin il ordonna d'élever le tombeau de Conloch, et aux bardes de chanter son hymne funèbre. Il fit dénouer les courroies qui liaient les mains de Manos, et parla ainsi au chef des lances :

« Pourquoi, chef de Loclin, fais-tu tes délices de la guerre? Pourquoi fais-tu perdre aux jeunes guerriers leur renommée future, en les dévouant à la mort au printemps de leur âge, comme la fleur qui ne vit qu'un instant? Pourquoi obscurcis-tu les jours des vieillards, et ajoutes-tu le fardeau de la tristesse à celui des années, sous lequel se courbe déjà leur tête blanchie? Pourquoi fais-tu répandre des larmes aux jeunes vierges, et prends-tu plaisir aux sanglots des orphelins? Leurs soupirs sont-ils pour ton oreille comme l'harmonie des harpes, puisque tu les excites si souvent? Leurs larmes te semblent-elles un ruisseau rafraîchissant, puisque tu en es si altéré? Peux-tu sourire quand elles pleurent celui qui poursuivait les chevreuils de leurs collines? Le fils du chasseur ne rencontre-t-il pas assez de peines dans chaque bruyère? N'a-t-il pas assez à faire pour les vaincre? Pourquoi veux-tu répandre encore plus de maux sur sa route et la joncher de glaives? Ne peux-tu, sans marcher dans le sang, parcourir le court espace qui nous sépare de la tombe? Le cerf de tes propres collines ne saurait-il te suffire? Veux-tu, pareil à ce brouillard, parcourir chaque plaine, tandis que le vent bruyant, qui doit dissiper sa sombre vapeur, est si proche de lui? Vois le sang de Conloch, et la douleur de Cathula! Vois l'épée forgée par Luno; mais mon épée, ô Manos, ne cherche point ton sang. Pars; retourne vers ton épouse, et poursuis tes cerfs. Mais que tes vaisseaux n'avancent plus vers Morven ni sur la côte orageuse d'Inistore!

— S'ils y reparaissent, dit Manos, puisse ce bouclier, par lequel jurait mon père, ne plus défendre ma poitrine! Oh! que n'ai-je toujours pensé de même! car celui qui est tombé était cher à mon cœur. »

Il partit, plongé dans l'affliction; nous suivîmes le chef de Carrictura. Il marchait lentement et en silence, et souvent, au milieu d'un soupir interrompu, il considérait le tombeau de son fils.

MANOS.

Ce poëme est une continuation du précédent. A son retour d'Inistore, Fingal trouve dans Icola, petite île déserte, un vieillard navré de douleur, qui lui raconte son histoire. — Fingal et ses guerriers l'emmènent avec eux, et lui promettent de venger les injures dont il se plaint. — En arrivant sur la côte de Morven, ils trouvent Manos qui, nonobstant sa promesse, a mis à profit leur absence, et s'est hâté d'y aborder avant eux. — Ils lui offrent la paix; Manos la rejette. — Fingal et Manos décident leur querelle seul à seul. Ce dernier est vaincu et blessé à mort. Le combat fini, Umad, le vieillard amené d'Icola, retrouve sa fille qu'il n'espérait plus voir, et obtient des secours de Fingal.

Descends du lieu de ton repos, harpe plaintive de Cona! descends, ô toi qui es suspendue entre les boucliers de mes pères! Les vents sont déchaînés : les ombres voyagent sur leurs ailes bruyantes. Au son de ta voix, elles arrêteront peut-être leurs coursiers aériens, afin de s'entendre célébrer.

La nuit est calme : rien n'agite plus la surface azurée de l'Océan; l'air n'ébranle pas même la feuille desséchée; le duvet du chardon y demeure suspendu; la lune repose dans son palais; ses rayons se jouent sur la vapeur abaissée du vallon; les bords grisâtres de cette vapeur sont l'habitation des ombres; elles se penchent silencieusement sur le barde: car elles aiment encore ses chants.

Ombres chéries, Ossian ne trompera point votre attente. La harpe de Cona ne gardera point le silence, tandis que vous planez dans son voisinage. Elle n'est pas pas mélodieuse comme les harpes aériennes; car sa voix, affaiblie par l'âge, est désormais lugubre. Vous l'aimez cependant, parce qu'elle réveille la mémoire des événements passés et rappelle nos jours de bonheur. Vous vous penchez sur le bord de vos nuages pour l'entendre, comme un barde écoute le faible chant de la sauterelle dans une vallée que le soleil échauffe de ses rayons : « Je l'écoute, dit-il, parce que, dans ma jeunesse, je me plaisais à l'entendre. » C'est ainsi que vous aimez encore les chants d'Ossian.

Mais n'est-il point de bardes qui vous suivent dans vos courses ténébreuses, qui fassent retentir vos salles obscures des chants de la nuit? Où est Ullin, le vieux barde des temps anciens, avec sa harpe dont les sons tremblants étaient si doux? Alpin, où résonne ta voix charmante? Et toi, harmonieux Carril, où es-tu? Avez-vous oublié les chants de Selma? Gardez-vous le silence quand il s'agit de célébrer le héros de Morven ?

Non, fils du chant, vous faites encore retentir vos harpes en leur honneur. Vos sons se mêlent aux soupirs de la montagne : la biche attentive les écoute sous les arbres de son ruisseau, quand les rayons de la lune brillent sur la vallée, et que tout est calme alentour.

Quelquefois aussi j'entends vos douces voix dans le vent frais de la nuit, quand il agite à peine le bord des feuilles desséchées du chêne. Des milliers d'ombres, remplies d'une joie mélancolique, se rassemblent autour de vous pour écouter leurs louanges. Elles s'appuient sur leurs lances immortelles; leurs boucliers, semblables à l'immense vapeur qui entoure la lune obscurcie, sont suspendus sur leurs baudriers à demi cachés. Le météore qui leur tient lieu de glaive se prolonge derrière elles, enfermé dans son obscur fourreau.

Mais que vous êtes devenus faibles, ô mes amis, vous dont la force était jadis si terrible! Un tourbillon se précipite; il chasse devant lui le barde et sa harpe, et les héros roulent pêle-mêle dans le même nuage. Leur mélodie se répand encore dans le silence de Morven; on les entend dans le vent éloigné. Ils mêlent leur voix au murmure du Lora.

Ce n'est pas ainsi que je vous ai vus jadis, héros des forêts de Morven! Vous n'étiez pas tels lorsque, comparables pour la force aux mille fleuves de Fingal, vous le suivîtes aux combats où l'appelait Manos, Manos qui fit éclater sur Lora le tumulte de la guerre, comme on voit éclater sur le Lumon la tempête soudaine qui enveloppe le matelot au moment où il repose sa tête et dit à ses compagnons : « A présent nous aurons le calme. »

Nous partîmes de la baie de Carrictura. La nuit tombante s'étendait de vagues en vagues, et les nuages accumulés cachaient les étoiles. « O nuit! s'écrièrent les bardes, comme tu es sombre! O Morven, lève ton front parmi les nues! O Selma,

répands ta clarté! Tonthena, secoue ta chevelure enflammée au-dessus des brouillards! Uloicha[1], fais voir ta lumière aux voyageurs de l'Océan; et toi, lune favorable, élève ton large disque sur les flots, et déploie sur les nuages l'éclatante blancheur de tes voiles! »

Mais quelle est cette faible lueur qui jette dans l'obscurité ses rayons incertains? Elle ressemble à l'œil d'une ombre, quand il lance une sombre flamme et que des vents orageux soulèvent par intervalles sa chevelure de vapeurs. C'est quelque esprit qui vient nous servir de guide; dirigeons notre course sur ses traces.

Nous atteignîmes la lueur, mais nous ne trouvâmes point d'esprit bienfaisant. C'était le flambeau de la caverne d'Icola[2]. Il était près de s'éteindre, après avoir brûlé pendant la moitié de la nuit. Comme nous approchions, l'accent de la douleur frappa notre oreille. Des soupirs fréquents se mêlent au bruit des roseaux agités; ils sortaient du creux du rocher à travers l'herbe mousseuse qui en couvrait l'entrée. Nous nous arrêtâmes pour prêter l'oreille à ces sons. Nos âmes belliqueuses en furent attendries.

« Tu es tombé, ô toi, l'ami de ma vieillesse, et je demeure seul dans la caverne de mon rocher! Je succombe sous le poids de la douleur et des ans. O toi, le dernier de mes amis, pourquoi m'as-tu quitté si promptement? Oh! que n'ai-je péri avant toi! tu aurais versé des larmes sur mon corps inanimé, et répandu de la poussière sur ma froide argile. Mais tu n'aurais pu me survivre longtemps. Tu aurais dépéri dans ta douleur, comme la fleur d'Étha, quand sa racine est rongée par un ver invisible. Je me rappelle ton affliction, quand la nourriture m'a manqué; ta proie restait entière auprès de toi. Si

1. *Tonthena*, *Uloicha*, noms d'étoiles. Voy. l'explication des noms de villes, etc., à la fin de ce volume.

2. Ce nom est encore celui d'une des Hébrides; mais on n'ose assurer que ce soit l'île dont parle Ossian, presque toutes les Hébrides ayant perdu leurs anciens noms, et conservé uniquement ceux qui leur furent donnés par les étrangers qui s'en rendirent maîtres, lorsqu'elles étaient sujettes de la Norvége. Voilà pourquoi on ne saurait trouver dans la langue gaëlique l'étymologie des noms de ces *Innsegall*, ou îles des étrangers, tandis que ceux de tous les cantons, promontoires, etc., de l'Écosse, sont en général significatifs, et ont leur étymologie dans la langue.

j'étais mort, tu serais descendu avec moi dans la tombe; puis-je faire moins pour toi? Mais puis-je désirer de vivre, privé de l'usage d'un pied? M'est-il possible de poursuivre les bêtes fauves d'Icola? ou bien ai-je d'autres amis qui, dans leur chasse, apportent les cerfs à ma caverne? Ah! faut-il que le dernier d'entre eux y soit venu! C'est avec lui que tu es tombé mort sur le rocher.

« Mais tu ne voudrais pas me laisser seul, ô Gorban, mon dogue fidèle! Je crois avoir entendu les pas de ton ombre. Jusqu'à ce qu'Umad t'ait rejoint, tu ne songes pas à poursuivre les biches des nuages. Bientôt il ne restera plus rien du cerf que tu m'as laissé, et alors j'irai te retrouver dans les nues. Jusque-là, continue d'errer aux environs de ma caverne. Je te creuserai un tombeau sous l'ombrage épais qui l'avoisine; et puissent des mains officieuses, dans le cours d'un voyage maritime, ouvrir mon étroite demeure à côté de la tienne!

— Habitant de la caverne, dit Fingal, pourquoi soupires-tu pour l'étroite demeure? La nuit du tombeau n'est-elle pas assez longue, sans que tu désires d'accélérer ses ténèbres? Tu n'es pas dénué de secours, quoique tes membres soient engourdis par la vieillesse, et que tes amis aient pris la route des années qui ne sont plus. Habitant du rocher, ceux qui t'environnent maintenant ne sont pas les ennemis du faible.

— Je sais, enfants de la nuit, que vous n'êtes pas les ennemis du faible; mais vous êtes faibles vous-mêmes. Vous ne sauriez poursuivre le cerf pour Umad, ni creuser son tombeau quand il aura cessé de vivre; mais vous n'êtes pas les fils des vents : je vois briller vos armes d'acier. Venez, ô étrangers, dans ma caverne; venez et cessez de voyager dans l'obscurité. Souvent j'ai préparé la fête pour les fils des autres terres, souvent leur présence a réjoui mon cœur; mais à présent je ne vois plus d'étrangers, quoique ma caverne soit ouverte pour les recevoir, et que j'y tienne un flambeau toujours allumé pour diriger leurs navires. Venez, interrompez vos courses nocturnes, et partagez mon repas. C'est le dernier présent de l'ami que j'ai perdu. Le voilà sans vie, mon fidèle Gorban!... Le voilà étendu pour ne se relever jamais! »

Nous entrâmes, et nous vîmes le chien blanc que pleurait le vieillard, penché sur lui, et s'étayant d'une lance sans pointe

dont l'extrémité supportait sa joue baignée de larmes. Le vent, qui parcourait la caverne, étendait sur sa poitrine sa barbe de neige, et faisait flotter sur son col ses cheveux blancs et rares.

« Tu ne te lèveras plus, disait-il en soupirant ; tu ne sauteras plus avec joie dans les bruyères. Tu n'apporteras plus à ma caverne le fils fatigué de la montagne ; non..., mais, ô Gorban ! nous nous retrouverons sur les nuages !... »

Nous partageâmes le repas d'Umad, et nous écoutâmes son histoire.

« Celui que vous voyez tremblant sous le poids des années, n'était pas autrefois, nous dit-il, l'habitant d'une caverne solitaire. Il était chef de la vallée retentissante de Stramora. Stramora, vallée chérie, des ruisseaux azurés coulaient au pied de tes rochers grisâtres, et des bois verdoyants couronnaient tes hauteurs majestueuses.

« Une foule de héros prenait part à mes fêtes durant la paix, et venait se ranger sous mes bannières flottantes dans les jours de la guerre. Mes cerfs parcouraient plusieurs montagnes, et se désaltéraient dans les ruisseaux éloignés. Le soleil du matin se levait avec joie sur ma demeure, et les voiles du soir n'étaient point dans mes salles les avant-coureurs des ténèbres.

« On y voyait resplendir deux aimables lumières, la valeur naissante de Morad et la douce beauté de Lamina. Mais elles ressemblèrent à ces rayons qui ne brillent que peu de temps dans une vallée riante. La tempête accourut, et elles s'éclipsèrent. Calmar vit la beauté de ma fille, et rechercha son amour ; mais elle suivit Morloch aux ruisseaux de Glendivar.

« Calmar furieux me déclara la guerre. L'âge affaiblissait le bras d'Umad, et mon fils était encore jeune. Il ne pouvait encore lever qu'une lance légère, et le bouclier de sa jeunesse était mince. Il avait ouï vanter la gloire de l'ami des étrangers, de Fingal, chef du montueux Morven ; il partit dans la nuit pour aller lui demander du secours. Mais Calmar apprit ses desseins, et une mort prématurée m'enleva mon fils. Son dernier cri frappa mon oreille.

« Je pris mon bouclier, mais je le trouvai pesant. J'endossai ma cuirasse, mais mes genoux tremblèrent sous son fardeau. En vain je m'efforçai de tirer mon glaive. Calmar m'envoya

dans cette île déserte. Gorban, mon dogue fidèle, reconnut le bruit de mes pas. Depuis deux jours, il était sur le tombeau de mon fils et l'arrosait de larmes. Les cerfs ne l'occupaient point dans ses songes. Quoique endormi, il pensait à Morad ; Morad était l'objet de ses fréquents soupirs, car Morad ne devait plus le conduire à la chasse, et parcourir avec lui le désert.

« Gorban entendit mes pas et me suivit. Mais sa marche était triste et lente, comme était la mienne quand je portais Morad à sa dernière demeure. Depuis ce jour, trois longues années ont fui devant moi. Une chute m'a ravi l'usage d'un de mes pieds. Quoique, pour le vieux guerrier, le fardeau de la vie soit aussi lourd que celui des armes, j'aurais encore pu le supporter si tu étais resté avec moi, ô mon cher Gorban ; mais à présent que tu m'as quitté, je n'ai plus d'autre espérance que celle de te suivre bientôt. »

Nous fûmes touchés du récit du vieillard. Fingal lui promit de le rétablir à Stramora. Il jeta les yeux sur Gorban, et nous l'entendîmes soupirer : « Oh ! si ta tombe pouvait être auprès de la demeure d'Umad ! » Nous le lui promîmes et la face du vieillard fut réjouie.

Le vent sifflait à travers l'herbe desséchée, et agitait les arbres ondoyants. Un souffle plus violent descendit de la montagne. Sa marche était comme le tonnerre éloigné au-dessus d'un fleuve profond. Ce vent portait un fantôme à demi caché. Il agitait en passant un météore semblable à un glaive. Plus haut, on entrevoyait la lune à l'extrémité des bruyères. Elle paraissait teinte d'un rouge sombre. Quelques-uns d'entre nous entendirent les paroles du fantôme : « Guerriers de Morven, hâtez-vous, » nous disait-il en passant sur son tourbillon.

Nous déployâmes nos voiles, et nous volions sur la mer. Notre vitesse était semblable à celle de la baleine d'Inistore, quand l'orage de Loclin est près de l'atteindre. Nous arrivâmes en silence à la côte de Morven. Manos y était déjà. Il avait su que Fingal était absent, et l'air avait emporté ses serments.

Le matin s'élance des portes de l'Orient. Morven élève sa tête dans la lumière grisâtre. La vapeur blanche monte du ruisseau de Lora : elle s'élève à la moitié de la colline, et découvre à notre vue une armée encore endormie.

« Je veux, dit Connan, monter vers ces troupes et donner la mort à leur chef. Pourquoi nous tromperait-il encore avec ses promesses ?

— Cœur pusillanime, dit Fingal, peux-tu croire que, si Manos est un parjure, Fingal veuille se rendre méprisable à son exemple? Aucun de mes guerriers a-t-il jamais attaqué l'ennemi sans avoir auparavant frappé le bouclier? Jeune Fergus, où es-tu? Va vers cette armée, dis-lui que Fingal n'a jamais tiré son glaive qu'on n'ait refusé la paix. »

Fergus obéit. En partant, son visage était doux comme le soleil du matin sur la montagne, quand ses rayons baignent dans la rosée et que les arbres fleuris paraissent s'épanouir dans le lac. Mais que la bise s'élève et ride pour un moment la surface unie; les collines dorées et les arbres qui se peignaient dans l'onde disparaissent : toute leur beauté s'évanouit pour un temps. Tel parut mon frère bien-aimé, quand il revint de l'armée de Loclin. Fingal comprit qu'il fallait combattre. « Manos demande le combat des héros.

— Il aura le combat des héros, dit le présomptueux Connan; je veux apporter à Fingal la tête de ce chef. »

Connan pouvait-il ignorer la faiblesse de son bras? Il avance; mais Manos ne veut pas combattre avec le faible. Il commande à Fuathas, dont le caractère est semblable à celui de Connan, d'aller se mesurer avec lui.

Dans les batailles de Loclin, Fuathas restait toujours en arrière, et là même il ne cessait encore de craindre. Une nuit que l'on combattait à la clarté de la lune, Fuathas était derrière l'armée, sur le rivage d'un ruisseau éloigné. Un héros de haute taille paraît à l'autre bord; sa lance semble encore plus élevée que lui. Fuathas prend la fuite! le guerrier le poursuit de près. Fuathas, dans sa frayeur, tombe en sautant le ruisseau. A sa grande joie, l'ennemi tombe sous lui. « En vain demanderais-tu quartier, » lui crie-t-il en tirant son épée. Mais Fuathas ne saisit que son ombre. A présent, Fuathas, tu n'as pas moins sujet de craindre, puisque tu vas engager le combat avec Connan!

Nous le vîmes sortir de l'armée de Loclin : mais la rouille était sur sa lance. Le bruit de son bouclier ressemblait aux cris que poussent les oiseaux, lorsqu'ils se préparent à combattre les vents ou les vagues. Connan tremble; mais il se rap-

pelle qu'il est sous les yeux de Fingal. Il s'élance et de son glaive frappe le panache gris qui flotte sur le casque de Fuathas. A ce coup, l'habitant de Loclin tombe saisi de peur. Il se croit blessé à la tête. Connan se retourne pour voir si Fingal l'examine. En même temps l'épée de Fuathas vient par derrière, et sépare ses deux oreilles de sa tête vaniteuse. Éperdu, gémissant, il se précipite dans notre armée, il tombe aux pieds de Fingal : « Je meurs en brave! s'écrie-t-il; Fingal, venge la mort de ton héros! »

L'armée de Manos s'avance, et développe à nos yeux ses boucliers, ses lances, ses cuirasses et ses épées sans nombre. Plusieurs de ses guerriers sont armés de haches meurtrières[1]. Nous marchons tranquillement à leur rencontre, et la joie s'étend sur Morven.

Mais quel est celui qui descend à grands pas de nos collines? Ce guerrier est dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Sa lance est haute comme un arbre, son bouclier est semblable au disque argenté de la nuit. Il est de la terre des étrangers, et demande s'il peut combattre dans notre armée. Fingal considère avec joie ce guerrier, et bénit la valeur de sa jeunesse. Mais Manos a demandé le combat des héros; car il se souvient d'avoir été fait prisonnier dans Inistore, et son orgueil s'élève comme le tourbillon des vents sur les vagues sombres, quand le matelot frémit de l'approche du danger.

Nous nous arrêtons, rangés en bataille. Fingal avance dans sa force. Le son de ses armes est pareil au bruit que fait l'esprit de Loda quand il répand son souffle sur la terre, et que ses pas sont marqués par la mort et la terreur. Il frappe de sa lance son large bouclier : sa cuirasse retentit dans sa marche. Ce bruit est comme le mugissement de cent vagues élevées par l'ouragan furieux contre les flancs noirâtres d'un rocher.

La tempête s'amasse sur le front du héros. Sa main élève la brillante épée de Luno. Sa chevelure est agitée par le souffle des vents, comme l'écume blanche d'un ruisseau qui tombe du rocher de la montagne. Les humbles collines retentissent derrière lui, et la terre tremble sous ses pas. Loclin voit sa face

1. Il n'est pas fait mention de cette arme parmi celles de Fingal. Elle était probablement particulière aux Scandinaves, et la même que la hache de Lochaber, adopté depuis par les Calédoniens.

terrible. Il voit le feu de la bataille étinceler dans ses yeux, et le cœur de ses guerriers bat avec plus de vitesse.

Les chefs se joignent : les armées regardent avec une admiration mêlée de crainte ce combat mortel. Mais qui pourrait essayer de le décrire? Leurs boucliers se partagent. Leurs épées bleuâtres sont brisées, et leurs lances volent en éclats. Les rochers répètent leurs coups, et l'air en retentit. A la fin, Manos est renversé.

« Tenez le perfide, dit Connan, jusqu'à ce que je lui aie coupé la tête.

— Je suis, dit Manos, entre les mains de Fingal. Sa colère ne jette point, comme la tienne, une flamme méprisable.

— Oui, tu es entre mes mains, dit Fingal; mais ma renommée ne sera pas souillée par le sang d'un ennemi vaincu. Sois libre encore une fois; mais ton épouse pleurera, si tu tombes de nouveau sous mes coups. »

Il dit; mais la pâleur couvre le visage de Manos. Il se meut, et sa lance tremble sous le poids de son corps. Son pied rencontre un chardon. Manos est étendu sur la bruyère. Une large blessure est dans ses flancs. Son bouclier s'est écarté de son sein, pour l'offrir à l'épée de Fingal; car il fut témoin des serments que Manos a trahis [1].

On éleva sa tombe; mais que pouvaient dire les bardes [2] ? Manos était un parjure. Quand on lui demandait ce qu'étaient devenues ses promesses : « Hélas! disait-il, je les ai laissées où je les ai faites. » Manos, tu étais vaillant, mais ton âme était sanguinaire et perfide.

Nous arrivâmes aux salles de Selma. Le jeune héros qui avait joint notre armée était avec nous; mais sa contenance était triste. Souvent il jetait les yeux sur la colline. « C'est là, disait-il, que j'ai laissé sur les bruyères l'épouse de mon amour. Nous avons fui la férocité de Calmar, car les héros qui le suivaient, les héros des fleuves de Borba, étaient nombreux, et les amis de Morloch étaient tombés. »

1. Allusion au serment qu'il avait fait sur son bouclier, à la fin du poëme précédent, de ne plus inquiéter Fingal ni aucun de ses alliés.

2. De tous les malheurs possibles, le refus du chant funéraire était regardé par les anciens Écossais comme le plus terrible. Des chants du barde dépendait, non-seulement leur réputation en ce monde, mais encore leur félicité dans l'autre.

Ces mots parvinrent à l'oreille d'Umad, appuyé sur son bâton, et tel qu'un arbre à demi renversé sur Léna. Son âme se rouvrit à la joie. « Lamina ! » s'écria-t-il. Elle vint et courut dans les bras de son père. Nous vîmes l'allégresse mutuelle de leurs âmes, et nous nous étonnions de verser des pleurs au milieu de notre allégresse. Ces larmes étaient douces ; telle la rosée qui tombe du chêne de Morla, quand son vert feuillage s'épanouit dans les jours du soleil.

« Aujourd'hui, dit Fingal, nous fêterons les étrangers. Demain nous secourrons les enfants de la douleur. Le bouclier de Morven couvrira l'infortuné. Cette épée brille avec joie quand elle est tirée pour le défendre. Alors seulement le glaive que forgea Luno dit : « J'ai longtemps à être baigné dans le « sang. »

On passa la nuit dans les chants et les festins. Tu ne fus pas muette, ô ma harpe ! alors tes accents n'étaient pas lugubres ; tu fus environnée de tes compagnes, comme moi de mes amis. Fingal, les bardes et les héros se penchaient de côté sur leurs siéges pour t'écouter.

O ma harpe ! en ce moment nos amis n'étaient pas un brouillard silencieux étendu sur la vallée, et tes acccords ne ressemblaient point à une voix plaintive dans l'arbre creux de la montagne. Ossian lui-même n'était pas un arbre couvert d'une mousse grisâtre, et dépouillé de toutes ses feuilles.

DUTHONA.

Fingal, en poursuivant Dorla qui avait pillé Selma durant son absence, aborde de nuit à l'île de Duthona, où demeure Conar, son ami. — Dorla, qui est aussi venu dans cette île, et qui a vaincu Conar, veut l'empêcher de prendre terre. — Fingal, persuadé qu'il n'a en tête que des amis, se contente de les faire un peu reculer; mais, quand le jour vient, il reconnaît sa méprise. — Il apprend les malheurs de Conar, qu'on découvre par hasard dans une caverne où l'a enfermé Dorla. Il envoie des batteurs d'estrade observer les démarches de l'ennemi. Le lendemain, ses guerriers et ceux de Conar livrent bataille à Dorla, qui est défait. Minla, fille de Conar, que l'on a trouvée déguisée en jeune barde, est rendue à son père, qui la donne en mariage à l'un des héros de Fingal.

« Pourquoi mugir avec tant de force, ô mer de Morven? Et toi, vent du midi, pourquoi déployer ta furie contre la base de mes collines retentissantes? Voulez-vous arrêter mes vaisseaux loin de la terre de l'ennemi et retarder l'accroissement de ma gloire? Océan, tes vagues rugissent en vain; et toi, vent du midi, en vain soufflerais-tu avec plus de violence. Vous ne pouvez retenir les voiles de Fingal loin du rivage écarté qui recèle Dorla. Votre rage bruyante s'affaiblira bientôt, et la surface des mers où je règne sera calme, ô vent du midi, quand tu seras retiré dans les bocages du désert! Oui, ta force s'épuisera; mais la renommée de Fingal est durable ; elle parviendra jusqu'aux régions lointaines! »

Le chef a parlé, et ses héros se sont rassemblés autour de lui. La chevelure épaisse de Dumolach flotte dans l'air. Leth se penche sur son bouclier d'airain, qui porte les traces nombreuses des coups dont il fut frappé. Morlo brandit sa lance éclatante, et la joie de la bataille brille dans les yeux de Gormallon.

Nous avançons avec rapidité sur les flots écumeux de l'Océan; les baleines épouvantées fuient devant nous sur les vagues; les îles se rangent de côté pour nous ouvrir un passage, ou se cachent derrière notre vaisseau. Celle de Duthona élève sa tête comme le rocher du rivage marécageux dont la vague

éloignée semble de temps en temps intercepter la vue. « Voici la terre de Conar, dit Fingal, la terre où demeure l'ami de mon peuple! »

La nuit descend sur les noirs abîmes; le matelot annonce par ses cris les ténèbres qui l'enveloppent; il erre sans suivre de route certaine, et cherche en vain l'étoile qui doit le guider. Un moment, il l'entrevoit sur les bords déchirés d'un nuage, et la montre avec joie à ses compagnons; mais bientôt la nuée se referme, et la clarté bienfaisante disparaît de nouveau. « La nuit est sombre; que notre course soit dirigée vers la côte, jusqu'à ce que l'aurore jaunisse l'Orient; que les vagues obscurcies se revêtent de lumière, et que les monts offrent au jour leurs sommets parés de verdure. »

Nous touchons à la rade de Duthona; mais quel horrible fantôme nous apparaît sur le rocher! Il est haut comme le pin sur lequel il s'appuie. Son bouclier est un nuage immense, derrière lequel on aperçoit dans l'obscurité la lune qui s'élève. Cette colonne de brouillard d'un bleu sombre, terminée par une étoile ardente, lui sert de lance; il a pour glaive ce météore qui resplendit sur la bruyère. Les vents soulèvent par intervalles sa chevelure comme des tourbillons de fumée; et ces flammes qui roulent au fond de deux cavernes placées un peu plus bas, ce sont ses yeux.

Souvent Fingal a vu le fantôme qui annonce les batailles; mais qui pouvait s'attendre à le trouver dans le séjour de Conar, l'ami de Morven?

Fingal monte sur le rocher; le glaive de Luno, agité par son bras, semble un météore lumineux; Carril marche derrière lui. Le fantôme considère le guerrier qui s'approche, et s'envole sur l'aile du vent qui le porte. Fingal le poursuit de la voix. Les collines de Duthona entendent le son de cette voix redoutable; leurs noirs rochers et leurs bosquets en frémissent. Averti par les songes du danger, le peuple court à travers les bruyères, et allume les signaux d'alarme.

Fingal est de retour. « Levez-vous, mes guerriers, s'écrie-t-il, levez-vous! Que chacun revête sa cotte de mailles et place devant lui son large bouclier. Il faut combattre, mais non avec la joie que nous fait éprouver d'ordinaire le tumulte prochain des batailles. Nos amis, trompés par les ténèbres, viennent se mesurer avec nous, et Fingal ne veut pas dire son

nom. Si nos ennemis venaient à savoir qu'il eût commis cette lâcheté, ils diraient : « Les guerriers de Morven ont eu peur « une fois! » Non, il n'en sera pas ainsi; que chacun revête sa cuirasse et se couvre de son bouclier. Cependant, que la lance ne soit dirigée vers aucun but, et que les flèches volent dans l'air. Avec la lumière du matin, nos amis pourront nous voir, et notre joie sera grande dans Duthona. »

Nous rencontrâmes dans notre marche bruyante une armée qui s'avançait au milieu des ténèbres; les flèches tombèrent sur nos boucliers comme un orage de grêle; mais nous voulions épargner nos amis. Ils se rassemblèrent autour de nous comme les flots autour d'un rocher. Fingal vit que son peuple devait ou combattre ou périr; il descendit de sa colline avec une impétuosité terrible, semblable à une ombre qui s'est entourée des nuées de la tempête.

La lune paraissait au-dessus de la colline; elle jetait ses rayons sur la lame étincelante du glaive de Fingal. Il brillait dans sa main comme un pilier de glace dans la cascade de Lora, quand le soleil est au milieu de son cours. L'armée de Duthona vit cette flamme, mais elle ne put en supporter l'éclat; elle se retira comme l'obscurité devant le jour naissant, et s'enfonça dans une forêt.

Nous avancions lentement comme le Lubar, quand il serpente dans les plaines de Dura, et nous arrivâmes aux bords d'un ruisseau profond qui coulait devant nous entre les bruyères; ses rives étaient couvertes de fougères et d'antiques bouleaux : là nous parlâmes des combats et des actions des premiers héros.

Carril célébra les temps anciens, et Ossian chanta les hauts faits de Conar, sans oublier la beauté de Minla, fille de sa tendresse. Les chants cessèrent. Le souffle d'un vent frais se joignit au murmure du ruisseau. Il nous apporta les accents de la douleur. Ses sons étaient doux comme la voix des ombres au sein des bocages, lorsqu'elles planent sur les tombeaux.

« Va, Ossian, dit Fingal, et cherche le long du rivage : quelqu'un de nos amis, renversé dans le choc de cette nuit, est sans doute étendu sur son noir bouclier. Amène-le à Fingal pour qu'il puisse appliquer sur sa blessure l'herbe de la montagne, de peur qu'un nuage n'obscurcisse notre joie dans la terre de Duthona. »

Je partis, et je prêtais une oreille attentive au chant de l'infortuné que j'allais secourir ; mes larmes coulaient en silence sur le ruisseau.

« Ma demeure est sombre et abandonnée, dans l'orage de la nuit; au lieu de la voix de l'amitié, je n'entends que le cri du hibou dans la fente de son rocher ; aucun barde n'est près de moi dans ma caverne solitaire, pour tromper par ses chants la durée des ténèbres : mais la nuit et le jour sont la même chose pour moi !

« Le rayon du soleil ne pénétra jamais dans cette retraite obscure; je ne vois point à l'orient sa chevelure dorée, ni à l'occident les traits de pourpre qu'il répand quand il va disparaître. Je ne vois point la lune sortir avec éclat des nuages pâles, ou vaciller à travers les arbres sur la surface azurée du ruisseau. L'astre du jour, l'astre de la nuit, n'éclaireront jamais l'antre de Conar !

« Oh ! que ne suis-je tombé dans la bataille de Dorla ! Pourquoi la dernière demeure n'a-t-elle pas reçu ma fille ? La gloire de Duthona a passé comme le rayon silencieux du soleil d'automne, lorsqu'il tombe sur les boucliers à travers l'ombre des brouillards. Les enfants, sous le chêne de Duthona, ressentent la chaleur et bénissent le rayon bienfaisant ; mais s'il est passé, ils tendent leur arc et ne s'en souviennent plus !

« Oubliez-moi aussi, enfants de mon peuple, si toutefois Dorla ne vous a pas détruits, comme la gelée meurtrière détruit dans les bois les tendres boutons de rose. Oh ! que n'ai-je péri avant vous, quand je marchai avec Fingal contre l'armée de Swaran ! Alors on eût élevé mon tombeau devant le rocher, et la voix d'Ossian eût célébré ma gloire ; les bardes des années futures, rassemblés en hiver autour du foyer d'un chef illustre, auraient dit à l'issue des festins : « Écoutez le chant de « Conar ! »

« Mais on ne parlera point de ma gloire; mon tombeau ne sera pas connu. L'étranger rencontre une pierre noire dans Duthona; elle est couverte d'une herbe épaisse qu'il écarte avec la pointe de sa lance. Il aperçoit le tombeau qui se détruit. « Quel est, dit-il, celui qui repose dans cette étroite de- « meure? » L'enfant de la vallée lui répond: « Nous ne le con- « naissons pas; aucun chant n'a conservé son nom ! »

— Conar, ton nom sera conservé ; tu ne seras pas oublié

par la voix de Cona. Viens, quitte ta caverne et lève de nouveau la lance de la bataille. L'ennemi tombera devant toi comme la fougère, et ta renommée fleurira comme le chêne vert de Duthona, quand il montre sa tête majestueuse au-dessus du brouillard de la vallée, et qu'il déploie son feuillage luisant pour recevoir la pluie échauffée par le soleil.

— Enfant de la nuit, ta voix est celle de l'amitié, car les ombres ne m'effrayent pas; non, leur voix est agréable à Conar abandonné des siens. Oh! viens converser avec moi dans ma caverne; nous parlerons des tombeaux et de la demeure aérienne des héros, nous nous entretiendrons des autres mondes; mais, hélas! nous nous tairons sur mes amis et sur ma renommée : elle s'est évanouie ainsi que le brouillard se dissipe sur Mora, quand le soleil est ardent et que les nuages se retirent dans le désert.

« Mes amis sont éloignés de moi; ils dorment à côté de leurs boucliers paisibles, et aucun rêve ne trouble leur repos en leur rappelant mon souvenir. Ah! laisse-les reposer, ombre de celui qui m'aima; j'aurai bientôt, comme toi, pour demeure les lieux paisibles où tu reposes; nous visiterons ensemble les enfants de la douleur dans leurs grottes ténébreuses; nous bannirons loin d'eux les soucis qui tourmentent leurs songes; nous transporterons leurs esprits dans les champs de la gloire; là, nous ferons trembler l'homme vaillant à leur aspect : la courroie dont ils sont liés se changera en riche vêtement, et leur caverne deviendra le noble palais de Selma. Le bruit du vent sera pour eux la musique des harpes, et ses sifflements à travers l'herbe sauvage leur sembleront les chants des jeunes vierges.... Mais jusque-là, enfant de la nuit qui voyages dans les airs, visite souvent Conar. J'aime ta voix, enfant aérien des ténèbres. »

Je coupai les courroies qui liaient les mains du chef de Duthona, et je l'amenai à Fingal. Leurs visages brillèrent de joie sous leurs cheveux blancs, quand ils se revirent; ils se rappelèrent les jours de leur enfance, ceux où ils commencèrent à tendre l'arc dans la vallée mousseuse des ruisseaux, quand le duvet errant du désert était pour eux le cerf ou la biche des montagnes; ils avaient ensuite passé l'un près de l'autre les années de leur jeunesse, et le chevreuil avait bondi sur Gormal devant leur course légère.

« Quel est, dit Fingal, celui qui a confiné l'ami de Morven dans sa caverne? Son bras doit être puissant; il faut que son glaive soit invincible dans les combats.

— Dorla sut que mon bras avait perdu sa force; il vint à ma demeure tandis que mes amis étaient absents. Je combattis; mais le nombre l'emporta. Dorla est encore dans Duthona, Minla est triste en sa présence, et mon peuple est dispersé dans ses vallées les plus secrètes. »

Fingal entend les paroles de Conar, et son front si doux devient terrible comme le nuage qui couve la tempête; il agite sa lance et fixe ses regards sur le glaive forgé par Luno.

« Ce n'est pas le temps, dit-il, de reposer, quand celui qui a pillé Morven est si proche; son peuple est nombreux; c'est lui que nous avons rencontré au milieu de la nuit, et nous l'avons pris pour l'armée de Conar.

« Ossian, Gormallon, dirigez vos pas le long du rivage. Dumolach et Leth, allez à la demeure de Conar; si vous y trouvez Minla, étendez devant elle vos noirs boucliers et défendez-la. Que Morlo se poste au-dessus des bruyères, pour ôter à notre ennemi le pouvoir de déployer ses voiles avant que le soleil ait éclairé notre combat.

« Où es-tu, Carril? Viens près du chef de de Duthona avec ta harpe. Ses sons ressemblent aux rayons du soleil qui brille au milieu de la tempête; dès qu'il paraît, l'orage cesse, et l'obscurité s'enfuit dans le désert. »

Carril vint avec sa harpe; ses accords étaient doux comme le murmure des ombres sur le rivage de Lara, quand elles se cachent dans la vapeur blanche du milieu du jour, et que leur voix est portée par l'air frais du ruisseau de la nuit; permets-nous d'entendre le chant du barde :

Sur le ruisseau de Lara penche un vieux chêne; au-dessous, un seul chardon s'élève entre deux pierres mousseuses; il verse dans le ruisseau qui passe les gouttes de rosée qu'il a recueillies. Là paraissent deux ombres, quand le soleil est sur la plaine et que le silence règne dans Morven.

L'une de ces ombres est la tienne, vieux Ural; tes cheveux flottent de même qu'une vapeur blanche sur deux nuages qui représentent tes yeux obscurcis. Que voit-on dans cette nuée de neige placée devant toi? mais quelle autre serait-ce que ta fille?

Les jeunes gens de Lara étaient à la chasse; ils préparaient la fête dans la cabane du désert. Colgar les vit, et vint en secret à Lara, semblable au torrent qui se précipite tout à coup de la colline, quand la vallée exposée au soleil, n'a pas encore aperçu la pluie....

« Fille d'Ural, il faut suivre Colgar; je vais enchaîner ton père. Il frapperait son bouclier, et se ferait entendre des jeunes chasseurs.

— Colgar, je ne t'aime pas; laisse-moi ici avec mon père; ses yeux sont faibles, et personne n'est près de lui dans sa vieillesse. »

Corgar refusa de l'écouter. La fille d'Ural fut obligée de partir avec lui; mais sa contenance était lugubre. Elle avançait, accablée de tristesse, semblable au brouillard de la plaine, quand le soleil est couvert de nuages, et que le silence règne dans les vallons.

Un chevreuil bondissait sur la bruyère. Il fuyait le long d'un petit ruisseau; ses flancs fauves paraissaient de temps en temps à travers l'épaisse fougère. « Colgar, dit Morala, prête-moi ton arc, je sais percer les bêtes fauves. »

Colgar lui donna son arc, elle le tendit, et perça la poitrine de Colgar. Elle retourna seule, et victorieuse, aux collines de Lara, et l'âme de son père fut réjouie. Le soir de sa vie fut semblable au coucher du soleil sur la montagne qu'embellit le printemps; au feuillage qui, dans l'automne, se détache doucement des rameaux, pour jaunir la vallée solitaire.

Les jours de Morala furent nombreux sur ses collines. Après sa mort, elle dormit paisiblement avec son père.... Sur le ruisseau de Lara penche un vieux chêne; au-dessous sont deux tombeaux. L'un de ces deux tombeaux est le tien, ô Ural; l'autre couvre tes restes, ô fille de Lara!

Je parvins au rivage avec Gormallon. Sous le rocher qui le domine, nous trouvâmes un jeune homme. Son bras, sortant d'une cuirasse brillante, était appuyé sur une harpe brisée, et le bois d'une lance était à côté de lui. La lune, qui s'élevait sous la forme d'une moitié de bouclier, éclairait, à travers l'herbe du rocher, sa tête pendante et balancée dans l'excès de sa douleur, comme un pin assiégé par tous les vents.

« Quel est, dit Gormallon, celui qui demeure ainsi solitaire

au milieu de la nuit? Es-tu de l'armée de Dorla ou des salles de Conar?

— Je suis, répondit le jeune homme, tremblant comme la feuille exposée au vent, comme l'herbe agitée par son souffle; je suis un des bardes qui vivaient dans le palais de Conar; Dorla entendit mes chants, il épargna ma vie. Mes chants rappelleront désormais qu'il enleva les armes de Selma, et porta la guerre dans les campagnes de Duthona.

— Garde, si tu veux, le souvenir de sa clémence envers toi; mais que pourrais-tu dire à sa louange? Il déroba les armes de Selma, et vint assaillir Conar en l'absence de ses amis. Son bras est faible dans le péril, mais il est fort quand il ne trouve personne en état de lui résister. C'est un nuage qui ne s'élève que dans le calme; un brouillard obscur qui ne monte au-dessus des marais que quand le vent de la vallée s'est retiré. Mais bientôt la tempête de Morven enveloppera ce nuage, Fingal détruira sa beauté.

— Je me rappelle Fingal, dit le jeune homme, pour l'avoir vu dans les salles de Duthona. Je me rappelle la voix d'Ossian et les guerriers majestueux de Morven; mais Morven est éloigné de Duthona. »

Les soupirs lui coupèrent la parole, et l'excès de sa douleur éclata, comme la glace qui se brise sur la surface du Légo, ou comme le vent de la montague dans la caverne d'Ardven.

« Ton âme est faible, reprit Gormallon; tu n'es pas un habitant des salles de Conar, tu n'es pas de la race de ses bardes · ils célèbrent par leurs chants les héros qui périssent dans les batailles. Leurs âmes s'épanouissent dans les dangers, de même que les voiles de Fingal s'enflent sous le vent de Morven; tu es des amis de Dorla. Va donc, jeune homme timide, et dis à Dorla que Morven le poursuit; qu'il ne reverra jamais ses collines dépourvues de cerfs, et son désert hérissé de bruyères.

— Gormallon, lui dis-je, épargne tes reproches à ce jeune homme : l'âme du brave peut quelquefois s'affaiblir; mais son courage renaît bientôt, ainsi que le soleil, après l'orage, sourit du haut de sa course, et disperse les nuages. Le pin toujours vert n'agite plus sa tête pyramidale, la surface bleue de la mer est paisible, et les vallées se réjouissent au milieu des rayons du soleil. »

Je pris le jeune homme par la main, et je le conduisis à Carril, pour qu'il restât près de lui jusqu'à ce que les périls de la bataille fussent dissipés, car la lumière commençait à briller sur les armes de Dorla; son peuple, pâle et interdit, considère la force de Morven et l'épée de Conar; il est immobile comme le chasseur que la nuit a surpris sur Cromla, quand la terreur des ombres s'est emparée de lui : une sueur froide obscurcit ses yeux; ses genoux tremblants trompent sa fuite; il tombe au milieu de sa course.

Dorla vit l'effroi dans les yeux de son peuple, et ses paupières se gonflèrent de larmes. Il adressa les paroles suivantes à ses guerriers, tandis que la lance de Morven brillait dans sa main : « Pourquoi rester ici dans un morne silence, semblables aux arbres desséchés qui nous entourent ? Les guerriers de Morven sont en petit nombre, et le nôtre peut l'emporter. S'ils ont leur renommée, n'avons-nous pas aussi combattu avec les héros ? Quelqu'un de nous penserait-il à la fuite ? Mais avons-nous un autre chemin pour regagner nos vaisseaux, si ce n'est à travers nos ennemis ? Fondons sur eux, déployons la force de nos bras, et que la joie de nos amis soit grande quand nous retournerons près des ruisseaux de Caruth ! »

Conar frappa le bouclier de Duthona; son peuple quitta ses retraites. C'est ainsi que les ruisseaux de Cona, cachés sous les pierres des torrents dans les jours de sécheresse, en sortent lorsque la pluie de l'été est descendue et les précipite avec fracas de chaque colline.

Nous combattîmes : Dorla tomba sous la lance de Conar.

Fingal vit l'ennemi abattu : il s'avança, la douceur empreinte sur le visage, et parla ainsi au peuple vaincu de Dorla :

« Fingal ne se plaît pas à la chute de ses ennemis, quoiqu'ils l'aient forcé à tirer l'épée. Retournez à vos collines; mais ne revenez plus dans Morven, ni sur les rivages de Duthona. Les jours de celui qui lève l'épée contre Fingal sont orageux et courts; la vie de ceux qui combattent les guerriers de Morven est comme une colonne de fumée dans la tempête. Retournez dans votre pays et portez-y le corps de Dorla, afin que la blanche main de son épouse puisse élever sa tombe, et que ses yeux remplis de larmes considèrent son ombre dans le brouillard de Caruth.

« Pourquoi quittes-tu si matin le lieu de ton repos, épouse du

malheureux Dorla? Pourquoi es-tu là, penchée sur le rocher noir, tandis que ta chevelure éparse est humectée par la rosée? Pourquoi tes regards errent-ils sur la vague éloignée? Ce ne sont point là les voiles de ton bien-aimé. Ce n'est que l'écume agitée autour de la baleine qui joue sur la profondeur de la mer qui bouillonne.

« Le Caruth, qui coule en murmurant, entend les soupirs de la belle épouse de Dorla, et ses rives apprennent son nom. Les deux enfants embrassent les genoux de leur mère ; ils voient couler les larmes sur ses joues, et lèvent leurs petites mains pour saisir ces perles transparentes. « Pourquoi, disent-ils, « pourquoi notre mère pleure-t-elle ainsi? Dans quels lieux « notre père a-t-il dormi la nuit dernière?... »

« C'est ainsi, Ossian, que ton Évir-Allin est peut-être inquiète sur ton sort. Elle conduit le petit Oscar sur la hauteur de Morven, d'où l'on voit l'Océan dans le lointain. Oscar agite devant lui sa lance de jonc, et regarde d'un air courageux son petit bouclier tissu de roseaux. Pense, ô mon fils, à Oscar et à sa mère, et épargne les guerriers qui, de même que l'infortuné Dorla, ont laissé derrière eux une épouse gémissante ! Hélas ! Dorla, pourquoi es-tu tombé si promptement? »

Évir-Allin, Oscar, rayons de joie qui n'êtes plus aujourd'hui, comment Ossian peut-il faire résonner sa harpe et chanter les combats, tandis que vos douces images, semblables à des étoiles qui tombent, viennent frapper mon âme? Oh ! que ne puis-je vous accompagner dans votre route aérienne, et voyager revêtu de lumière au-dessus des montagnes ! Quand mon ombre pourra-t-elle rencontrer les vôtres dans les nuées et glisser doucement sur le vent du soir, lorsque son souffle fait à peine incliner le sommet des pins du Cona? Oh ! que le temps n'arrive-t-il bientôt où le lieu de mon repos sera préparé dans le sein des nuages !

Le tombeau est pour le barde accablé de tristesse ce qu'est un lit de fougère pour le chasseur fatigué. Ossian désire le repos ! O pierre grisâtre, de concert avec le chant des bardes, préserveras-tu mon nom de l'oubli? Non.... tu viendras comme moi sur le déclin de ton âge, et tu tomberas avec moi sur l'humble lit de terre où repose le voyageur fatigué.

L'étranger s'appuiera sur sa lance, et demandera quelle est cette place. Mais les fils de l'homme faible ne le sauront pas.

Lumière du chant, peux-tu montrer à l'étranger la place où fut élevé le tombeau ? Peux-tu lui dire où repose la pierre du barde? Non : ton âge ainsi que le mien est avancé; le brouillard des années a voilé tes rayons. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona.

Le peuple de Dorla vogue en silence sur l'Océan. Aucun chant ne s'étend devant lui sur les flots. Les bardes appuient leurs têtes sur leurs harpes, et leurs chevelures blanches errent le long des cordes mouillées de larmes. Le matelot, dans sa rêverie, s'éloigne de sa route, et le rameur s'arrête en soupirant au milieu de son travail. Hélas ! enfants de la douleur, n'oubliez pas que vous êtes sur des abîmes, que la nuit et la tempête sont derrière vous !

Nous arrivons aux salles de Conar ; mais ce chef est triste. Les soupirs agitent les mailles de sa cuirasse sur sa poitrine; elle s'élève comme une vague qui porte la tempête dans son son sein. Ses yeux ne brillent pas de leur éclat ordinaire; ils sont obscurcis comme le soleil de l'hiver, quand la pluie qu'accompagne la foudre voyage devant lui dans ses nuages sombres. Personne n'ose dire à ce chef : « Pourquoi es-tu triste ? » Car on croit qu'il regrette l'absence de Minla.

Fingal vit l'accablement de Conar : « Où es-tu, Carril, âme du chant? dit-il d'une voix douce. Viens, et apporte ta harpe avec toi. »

Carril vient, courbé sur le bâton qui lui sert d'appui. Ses doigts font résonner sa harpe. Derrière lui marche le jeune barde du rivage de la nuit. Mais sa légère cuirasse tombe. Sa main blanche se lève pour cacher la rougeur qui se répand sur son visage. Quelle est cette main si blanche ? Quel est ce visage si doux qui se couvre du fard de la pudeur à travers une chevelure éparse ? « Minla, c'est toi ! » s'écria Conar.

Les bras de la vierge font un collier d'amour à son père.... L'âme du vieillard reparut alors dans tout son éclat, comme le soleil quand la tempête est éloignée ; il donna la belle jeune fille en mariage à Gormallon, et nous déployâmes nos voiles avec des chants joyeux pour retourner à Morven.

FINAN ET LORMA.

Les guerriers de Morven interrogent Ossian sur deux ombres qu'ils croient avoir vues dans les nuages. — Il les reconnaît pour celles de Finan et de Lorma. Il rappelle le jour où Murno, leur père, déposa solennellement ses armes; et, après avoir rapporté l'hymne que les bardes chantèrent dans cette occasion, il met dans la bouche de Murno le récit du malheur qui le priva de ses enfants. — Episode d'Uran. — Histoire de Turloch.

« Que voyez-vous dans l'étendue de la nuit, enfants des jours d'allégresse? Est-ce la neige, dont la blancheur enveloppe les collines de Morven? Apercevez-vous la lune à travers les nuages pâles? ou bien les ruisseaux paisibles, qui arrosent la vallée de Cona, réfléchissent-ils son image? Entendez-vous l'esprit mélancolique de la montagne? Prêtez-vous l'oreille à la voix des ombres, portées sur l'haleine des vents?

— O barde! la neige blanchit les collines de Morven, la lune se réfléchit dans le ruisseau, l'esprit de la montagne se fait entendre, et nous distinguons la voix des ombres dans le murmure des vents qui s'apaisent. Mais ces objets n'occupent point nos pensées; nos yeux sont fixés sur deux nuages, ou plutôt sur deux ombres: la vapeur qui les forme est argentée par les rayons de la lune; leur course est rapide comme celle des chevreuils d'Alva, et leurs cheveux épars flottent sur l'air de la nuit.

« L'une est celle d'un jeune homme, suivi de deux chiens de couleur grisâtre; sa main brunie est armée d'un arc tendu. L'autre a l'apparence d'une jeune fille : de ses flancs d'albâtre coule un ruisseau vermeil; sa longue robe semble teinte de sang. Son visage est triste, mais aimable; des larmes inondent encore ses joues.

« O vent, cesse un moment de souffler pour nous donner le temps d'examiner ces ombres. Mais tu les entraînes parmi des nuées obscures, et tu disperses leurs membres comme des tourbillons de fumée. Le brouillard fugitif les promène tantôt sur la vallée marécageuse, tantôt sur la colline peuplée de

biches. O toi, barde des temps passés, connais-tu ces ombres? peux-tu apprendre leurs noms aux enfants de Morven?

— Les années du passé se reproduisent à mes yeux. La mémoire d'Ossian est remplie des chants anciens. Leur voix s'y fait entendre comme le bruit des vagues qui se mêle au vent du soir, après que sa force s'est brisée sur le rivage lointain, et que l'orage est apaisé. Enfants de Murno[1], je me rappelle votre chant funèbre; il a longtemps résonné dans Selma.

« Jeunesse de Morven, vos yeux, comme les miens, peuvent un jour être privés de la lumière. Vous demanderez alors aux enfants des années à venir ce qu'ils voient dans les nuages. « Nous voyons, vous diront-ils, deux jeunes ombres : près « d'elles, dans cette nuée grisâtre, se penche leur vieux père. » Ils voudront que vous leur racontiez l'histoire de ces ombres. Apprenez-la d'Ossian, de peur que vous ne soyez obligé de leur répondre : « Nous ne la savons pas. »

Quel est celui qui s'avance en tremblant, appuyé sur le bâton de la vieillesse? Ses yeux sont couverts d'un nuage rouge et sombre, et baignés par des ruisseaux de larmes. Sa chevelure blanche est agitée par les vents, et sa voix s'exhale en soupirs lamentables.

Murno, pourquoi cette tristesse? Les yeux de Finan n'étincellent-ils pas dans la bataille? Ne lève-t-il pas le bouclier avec les héros? Lorma ne parcourt-elle pas la colline des Chevreuils? ne bande-t-elle pas l'arc de la chasse avec les jeunes vierges de Morven? Pourquoi donc, Murno, ton front vénérable est-il chargé d'ennuis? la harpe de Torman ne rend-elle plus de son?

« Ce n'est pas sans raison que Murno est affligé; ce n'est pas sans sujet que son air est sombre. Finan, tu ne lèves plus le bouclier dans la bataille; Lorma tu n'erres plus avec les vierges sur la colline des Chevreuils. O mes enfants, vous êtes tous deux endormis dans la tombe, et l'âme de votre père est triste: elle conserve sa tristesse au milieu des harpes accordées par la joie.

« Prends, dit-il, ô Torman! ce large bouclier; prends cette

1. Murno était le père de Finan et de Lorma, Ardan était le père de Murno, Torman son barde, et Dunalva le lieu de sa résidence.

épée semblable à un rayon de lumière, cette lance haute comme le chêne de la vallée, et ce casque poli qui brille de tant d'éclat. Ces armes ont été celles du père de Murno, du courageux Ardan. Il les enleva au chef d'une terre étrangère, la première fois que Trenmor et lui levèrent ensemble la lance contre l'ennemi. « Que vos premières campagnes, disaient leurs pères, « soient marquées par des exploits ; la gloire d'un héros dépend « du premier nom qu'il a mérité. »

Ils volèrent à la guerre de Clutha avec l'impétuosité de deux jeunes aigles qui poursuivent pour la première fois le faon timide de Dora. Ils étaient nombreux, les héros qui roulèrent dans la poussière devant Trenmor. Ardan conquit ces armes sur Duthorran ; mais ta race, ô Ardan, ne les portera plus.

Tout ce qui nous reste d'elle, ce sont deux arbres plantés sur le rivage d'Alva. L'un d'eux est dépouillé de ses branches mousseuses, et la verdure de l'autre est flétrie comme la fleur séparée de sa tige est fanée par le soleil. Le fils a été précipité dans le tombeau, et le père se penche vers son étroite demeure. Le premier souffle va l'y renverser, et sa race ne subsistera plus.

Torma, suspends dans les salles d'Ardan les armes de la bataille. Le faible les verra dans les jours à venir, et il admirera la race qui s'est éteinte : il s'efforcera de soulever ces armures ; mais, ne pouvant y réussir, il dira : « Elle était puissante, la race d'Alva. »

Deux bardes portèrent ces armes à Dunalva; il les y placèrent pour les siècles futurs. L'un des boucliers était suspendu. Il ressemblait à la lune obscurcie. L'autre, avec le fer d'une lance, était enfoui dans la terre. On ne déposa pas les armes des héros dans leur demeure sans chanter leurs louanges.

« Descends, ô Ardan, toi qui es porté sur la nue de la tempête au-dessus de Morven; descends et contemple tes armes. Qu'un sourire de joie brille au milieu de tes pleurs. Ta race n'a point souillé d'opprobre le glaive dont tu fus armé, quoiqu'elle ne puisse plus en faire usage. Ta lance, dans la main de tes descendants, étincela toujours où la mêlée était le plus terrible; mais le sang du faible ne teignit jamais sa pointe bleuâtre. Ton bouclier était un rocher que frappa souvent l'é-

clair de la bataille. Jamais il ne fut levé par un faible bras. Murno était un ouragan qui brisait les chênes; Finan, une flamme qui consumait les forêts.

« Descends, Ardan, de ton nuage. Garde dans Dunalva le bouclier de ta race; ne permets pas que des lâches osent y porter les mains, que celles de l'homme barbare osent s'en approcher. Ils n'étaient ni faibles ni cruels, ceux qui portèrent ton bouclier et qui ceignirent ton glaive, les guerriers de la famille d'Ardan. Retire-toi, fils de l'âme timide; que ferais-tu de l'armure des héros?

« Retire-toi près du ruisseau caché où l'on n'entendit jamais le choc des glaives et le bruit des combats; passe là ta vie avec les cerfs; que ta chevelure y blanchisse parmi l'herbe sauvage. Dors avec elle sous le gazon où la mort t'aura placé.

« Ton nom sera privé des chants des bardes; ta tombe sera ignorée; tes descendants seront inconnus; ils tomberont l'un après l'autre autour de toi sans avoir été remarqués. Telle la fougère dans la fente profonde d'un rocher : elle croît, elle se flétrit, elle meurt, sans que le voyageur ait jamais dit : « Re-« gardez cette plante. »

« Le vent de l'hiver arrive du désert. Sur ses ailes de nuages est assise la pâle, l'effrayante mort, armée de mille carquois, de mille arcs toujours tendus. Elle traverse la vallée solitaire, et voit l'homme sans courage étendu dans son lit. L'arc est courbé. Le flèche vole en silence, elle frappe, elle tue; mais la plaie qu'elle a faite ne se voit pas sur la poitrine, bien différente des blessures mortelles qu'ouvre le fer du brave dans les champs de la gloire.

« Héros! n'élevez pas le monument du faible. Bardes! n'entonnez pas son chant funéraire. Vierges! ne faites pas résonner vos harpes. L'âme sans valeur est tantôt suspendue dans le sein obscur des brouillards chargés de neige, comme le poisson dans les ruisseaux glacés de Lano; tantôt elle est ballottée sur les nuages humides, jouets des vents impétueux.

« Souvent elle erre avec les vapeurs de la mort, qui planent sur les lacs marécageux, et répand son souffle comme des traits invisibles, pour détruire les nations. Jamais cette âme avilie ne parcourra les collines couvertes d'arbres toujours

verts, et ne se promènera, avec les héros, dans les plaines réjouies par la chaleur du soleil[1].

« Mais tes fils, ô Ardan, ceux qui portèrent ton bouclier, n'eurent pas des armes meurtrières. Garde ce bouclier du haut des nuées, où tu résides parmi les orages. Frappe de terreur l'homme timide, quand il s'approchera de tes salles; mais un jour elles n'existeront plus, elles tomberont comme un vieux chêne que le vent a renversé dans le torrent. L'onde trop resserrée changera son cours, et serpentera à travers leurs ruines.

« Là, l'aubépine et l'églantier dressaient leurs têtes fleuries; la bruyère croissait entre les pierres couvertes de mousse, et servait de lit aux chevreuils. Le ruisseau vient; il renverse le monceau de terre. Le bouclier couvert de rouille est jeté sur le rivage bouleversé.

« Le chasseur l'aperçoit dans ses courses, lorsqu'il traverse le ruisseau. « Quel est, dit-il, ce disque noir? Il est obscur « comme le cercle qui entoure le croissant de la lune nouvelle. »

« Il écarte la terre avec sa lance. Son esprit mélancolique parcourt les âges qui ont passé. Il jette les yeux sur ce qui l'environne, et voit, dans ces tombeaux couverts de mousse, le palais des temps anciens. « C'était là, dit-il, la demeure « des héros. Ici s'élevaient les salles des chefs dans les années « qui ne sont plus. »

« Oui, étranger, tu t'es arrêté dans les salles des héros. Mais garde-toi de toucher à leurs boucliers, si tu n'es pas de la race des braves.

« Ce bouclier fut celui d'Ardan. Ardan! toi qui habites le séjour des tempêtes, descends de ton nuage; descends sur le souffle mugissant des airs, et reçois tes armes. Garde-les dans la salle de Dunalva[2]. »

1. Allusion à ce que les tribus celtiques pensaient de l'état de l'âme après la mort. Elles faisaient principalement consister les punitions de l'autre monde dans d'épaisses ténèbres, accompagnées d'un froid excessif. On peut juger de leur mépris pour ceux qui menaient une vie paresseuse et oisive, puisqu'elles reléguaient leurs ombres dans cette effroyable région.

2. Outre cet acte par lequel le dernier survivant d'une famille se désistait de ses armes en faveur des ombres de ses pères ou des génies protecteurs de sa race, tous les héros avaient le droit, à un certain âge, *d'appendre leurs armes dans la salle*, et pouvaient dès lors s'abstenir des travaux guerriers.

Tel fut le chant des bardes quand ils suspendirent les armes de Murno. Mais l'âme de ce chef est encore triste. On entend, par intervalles, les soupirs de sa poitrine, comme le bruit de la vague solitaire, ou le gémissement des vents à travers le gazon qui couvre un tombeau.

Nous le conduisions à Selma dans le silence de la douleur, lorsque nous rencontrâmes deux tertres funèbres qui élevaient leurs faîtes encore verts. Murno s'assit dans le champ qui les séparait. Personne ne lui dit : « Lève-toi, » et nous nous plaçâmes sur l'herbe autour de lui pour entendre l'histoire déplorable de ses enfants.

L'aurore se levait sur l'île de Croma, et le cor de mon fils se fit entendre. Trois dogues s'agitaient autour de lui, et écoutaient avec joie l'instrument de la chasse. Ils sautèrent dans la barque, qui traversa le détroit, et poursuivirent le cerf de Croma. Le soir nous vîmes revenir l'esquif ; les vagues s'enflèrent. Nous apercevions, de temps en temps, la barque sur leurs sommets blanchâtres, et tout à coup elle disparut, engloutie ou dans la mer ou dans l'obscurité.

Je tremblais pour mon fils ; mais, vieux comme j'étais, que pouvais-je faire ? J'appelais à mon aide ces années de vigueur qui s'étaient écoulées, elles ne m'entendirent pas ; elles étaient éloignées, et la voix de Murno était faible. Ma fille poussait des cris perçants qui bouleversaient mon âme, comme le vent agite la feuille desséchée qui roule dans le désert. « O mon frère, disait-elle, mon frère chéri, es-tu perdu dans les flots ? Es-tu perdu, ô mon frère ? »

Elle se précipite au rivage ; ses yeux étaient égarés. La mer abaissée laissait à découvert un rocher noir. Lorma vole à son sommet ; ses regards et ses cris parcourent l'étendue des flots. « Mon frère, mon frère, unique objet de mon amour, n'entends-tu pas les cris de ta sœur ? »

Un point noir paraît sur la cime écumeuse d'une vague. « Est-ce l'herbe errante, ou bien est-ce toi, ô mon frère ? » Finan entendit sa voix, et lui répondit faiblement. La crainte et la joie partageaient tour à tour l'âme de Lorma. Deux des chiens atteignirent le rivage ; le troisième avait péri. A la voix défaillante de Finan, les dogues se jetèrent de nouveau à la mer. La troisième vague les ramena avec leur maître ; mais l'un d'eux expira en abordant.

Lorma porta son frère au-dessus du rocher. « Laisse-moi, lui dit-il d'une voix éteinte, laisse-moi reposer un moment en ce lieu ; mes forces sont épuisées. »

Elle couvrit sa poitrine de ses vêtements, et reposa sa tête sur un monceau d'herbes.

Il paraît s'endormir : Lorma attentive est penchée sur son visage. « O vagues, disait-elle, soyez paisibles ! Éloignez-vous, monstres mugissants de la mer ! éloignez-vous aussi, vents impétueux des montagnes ! Coule avec un doux murmure, ruisseau de la vallée ; torrents, que le fracas de votre onde ne fasse pas retentir les bois ; et vous, chevreuils, timides habitants des montagnes, que votre course n'agite pas les feuilles frémissantes. Laissez dormir mon frère, car ses yeux sont appesantis. Cher Finan, dors en paix sur ton rocher. O mon frère, que ton sommeil soit tranquille !

« Mais, hélas ! son visage est pâle. Il est semblable à la lune aperçue à travers le nuage pluvieux. Son aspect me glace d'effroi. Peut-être un songe lui représente-t-il encore la mer en furie, car son front est triste ; il est obscurci comme le visage des enfants, lorsque, dans leur sommeil, ils croient voir des loups fondre sur eux. Mères, dont l'âme est si tendre, les éveillez-vous alors ? Dissipez-vous leurs rêves effrayants, comme le vent dissipe le brouillard ?

« Oui, vous les éveillez ; mais je laisserai dormir mon frère jusqu'à l'arrivée du matin, car ses forces sont épuisées, son sommeil est pénible. Cher Finan, les insectes de la nuit te persécutent, Comment pourrai-je les écarter de toi ? Je voudrais couvrir ton visage du mien ; mais je crains de troubler ton repos.... Ah ! mon frère, tu es glacé ; tu ne respires plus ! Tu es mort, mon frère, ô mon frère ! »

Ses cris s'élevèrent du rocher. Je m'avançai ; ils frappèrent mon oreille. Cependant la mer croissait ; elle ne s'en apercevait pas. L'air retentissait de ses cris, Elle se frappait la poitrine avec violence, et les dogues poussaient des hurlements farouches. Mon âme se fondait de douleur sur ce funeste rivage. Cent fois je voulus me précipiter pour secourir mes enfants ; mais une voix intérieure me disait : « Murno, tu es vieux et faible. Les jours où tu fendais les flots d'un bras vigoureux sont bien loin de toi. »

Les vagues enlevèrent mes enfants du rocher, et les jetèrent

sur le rivage. Étendus sur la poitrine, ils heurtèrent les écueils, et le côté de Lorma fut déchiré. Son sang teignit les vagues. Le même vent emporta son âme et celle de Finan.

Dans quelle tristesse, ô mes enfants, vous avez laissé votre vieux père! Hélas! ce nom si doux ne me sera plus adressé. Je suis resté au milieu des bruyères comme un chêne frappé de la foudre. Mes branches ne reverdiront plus.

L'automne répand la tristesse dans la plaine ; les arbres sont dépouillés de leur feuillage ; cependant leur verdure renaîtra quand les ruisseaux reprendront leur cours ; mais le feuillage de ma vie ne se relèvera plus dans les pluies de l'été.

La race d'Alva est dissipée comme la fumée de ses salles, quand les troncs des chênes sont consumés. La cause de la douleur de Murno est grande : dans une nuit il a perdu tous ses enfants. Voici ta tombe, ô Finan! voilà la tienne, ô Lorma!

L'âme du vieillard était sombre. Les transports de sa douleur éclatèrent de nouveau. Nous demeurâmes en silence à nos places, comme les ombres quand les vents sont calmés, ou comme un ruisseau de glace entre deux rivages de neige, quand il montre à la lune sa surface hérissée de pointes brillantes.

Mais quel est celui qui erre ainsi sur les montagnes, semblable au chevreuil qui a perdu sa compagne parmi les ruisseaux des forêts? Il s'approche d'un air farouche : ses cheveux blonds flottent au gré des vents impétueux. Sa marche est inégale, et les soupirs de la douleur s'exhalent de sa poitrine. Ils ressemblent au bruit de l'air enfermé dans une caverne, quand les vagues qui viennent se briser sur ses bords sont agitées par la tempête.

Celui qui s'approche est Urran, habile à tendre l'arc; c'est l'amant que tu préférais, ô jeune Lorma! Il était venu à Dunalva dans la nuit orageuse. Le silence régnait dans les salles. Deux astres avaient accoutumé d'y briller; mais Urran ne les y trouvera plus : il n'y trouvera plus les yeux de Lorma.

« Lorma, où reposes-tu? Ma bien-aimée, quel est le lieu de ton sommeil ? La nuit t'aurait-elle surprise seule à la chasse ? Les ténèbres arrêtent-elles tes pas dans le désert? Fille de l'arc, où reposes-tu ? Oh! si je le savais, comme je me hâterais de

t'aller trouver ! Dors-tu au pied d'un rocher noir? ou bien la mousse qui borde les ruisseaux te sert-elle de couche? Hélas! s'il en est ainsi, la poitrine de ma bien-aimée sera exposée au froid de la nuit. Toi qui remplis l'âme d'Urran, puissent des songes agréables t'occuper de lui !

« Fantômes de la nuit, ne troublez pas son repos du sein de vos nuages. Vents, ne dérangez pas sa chevelure ; n'enlevez pas le sourire qui repose sur les lèvres de ma bien-aimée. Ma bien-aimée est calme au milieu de l'orage, parce qu'aux heures du sommeil Urran est l'objet de sa pensée.

« Coulez doucement pour elle, ruisseau du vallon des Chevreuils; et vous, fauves enfants des montagnes, sautez doucement parmi vos buissons. Aigles de la colline des biches, portez au loin dans le désert le bruissement de vos ailes. Gardez-vous de troubler les rêves de ma bien-aimée, d'interrompre le sommeil de Lorma.

« Dors, ô Lorma! que le murmure du ruisseau ou les rugissements de la tempête à travers les arbres ne puissent t'effrayer ! Dors paisiblement, et j'irai te réveiller dès l'aube du matin. Je t'éveillerai; mais ma voix sera douce. Elle résonnera à ton oreille comme le bourdonnement de l'abeille des montagnes, quand elle s'éloigne sur les ailes d'un vent frais; de temps en temps ce faible bruit s'interrompt, tandis que l'insecte léger s'abreuve de la rosée des fleurs sur les rivages isolés où croît la rose vermeille. Continue de dormir, ô Lorma; et, si le repos descend sur l'âme d'Urran, berce son âme de songes heureux. »

Urran se coucha sur le rivage mousseux; le sommeil descendit à demi sur son âme. Son oreille fut moins frappée du murmure d'Alva. La lune, perçant le feuillage, éclairait encore ses yeux, car ses paupières n'étaient pas entièrement fermées. Deux fois Lorma expirante parut devant lui.

Elle ressemblait à un nuage blanc, placé devant l'astre de la nuit, lorsque sa lumière est faible et son aspect lugubre. Urran reconnut l'ombre de sa bien-aimée. Triste et farouche, il errait parmi les bruyères. La voix de Murno parvint jusqu'à lui. Il aperçut les deux monceaux de gazon. Soudain son arc lui échappe. Il tombe.... Mais comment réussirais-je à vous peindre la désolation d'Urran ?

Le silence fut long sur la colline. Le barde de Morven prit

enfin sa harpe. Nous joignîmes d'avance nos soupirs à ses touchants accords.

Turloch vivait près du Lubar. Ses cheveux blanchirent parmi des actions honorables. L'étranger connaissait le chemin de ses salles, et l'herbe sauvage ne croissait pas dans ses larges sentiers. Aucune porte ne fermait l'entrée de sa demeure. « Pourquoi, disait-il l'étranger, la verrait-il fermée ? »

Turloch était grand comme le chêne de la vallée. A côté de lui une belle branche élevait sa tête verdoyante. Les enfants de Turloch étaient semblables à deux jeunes arbres qui s'épanouissent à l'ondée printanière, et contemplent le soleil à travers l'arc-en-ciel.

Les héros admiraient la beauté de Migul, et les vierges considéraient avec un plaisir secret la démarche d'Althos. « Il est majestueux comme le fils de Turloch, » disait l'étranger. « Elle est belle, disait-il encore, comme la fille des eaux écumantes du Lubar. »

Longtemps les années de Turloch s'écoulèrent paisiblement. Leur marche était silencieuse comme celle du ruissau dans la vallée. Le sourire de la gaieté brillait sur le visage de ce chef, comme les rayons du soleil sur le penchant de ses collines, quand on ne voyait flotter aucun nuage dans l'étendue de l'horizon.

Mais les jours de l'homme sur les montagnes sont inconstants, comme l'aspect du ciel. Le calme et la tempête roulent dans sa vaste étendue; la lumière et l'obscurité y règnent tour à tour.

Un jour Migul sortit pour la chasse. Dans sa main blanche était un arc recourbé, et deux dogues grisâtres bondissaient sur ses pas, à travers la rosée du matin. Légère comme le nuage qui vole à travers le ciel, quand les vents soufflent avec violence, elle poursuit le cerf sur les collines. Elle tend son arc. Ses flèches emplumées sont inévitables comme celles de la mort, et les fils des montagnes tombent expirants sur les bruyères noirâtres.

La chasseresse s'assied sur un roc. On entend le tonnerre gronder sur les hauteurs, et les nuages rassemblés présentent l'image de la nuit. Les torrents blanchissent en se précipitant des montagnes, et le Lubar roule ses eaux semblables à des

tourbillons de fumée. Comment, ô fille timide, pourras-tu les traverser pour retourner à ta demeure?

Althos voit approcher sa sœur. Il remarque deux rocs dont les sommets se rapprochent au-dessus du torrent. Un vieux chêne le couvre de ses branches. Souvent, dans les temps passés, le chasseur tremblant se laissa glisser le long de son écorce mousseuse. Ce fut là qu'Althos s'inclina au-dessus de l'eau profonde. « Donne-moi la main, dit-il, ô ma sœur! » Tous deux montent sur la branche courbée, qui vacille, se brise et tombe.

Turloch allumait le feu dans ses salles. « Ma fille, disait-il, est exposée à la pluie sur la colline.... » Il soufflait la flamme. Tout à coup un cri frappa son oreille. Il sort à l'instant, il voit ses deux enfants entraînés par le torrent, et se tenant à une vieille branche.

Il poussa des cris, mais ce fut en vain. Les ténèbres qui descendaient sur la vallée étaient profondes. Les rochers entendirent ses plaintes jusqu'au matin; et le cerf, s'éveillant à ce bruit, s'enfuit épouvanté des rivages du Lubar.

Le jour suivant vit encore ce malheureux père errant çà et là, et la nuit l'enveloppa dans les mêmes lieux. Mais il ne trouva point ses enfants dans le Lubar, et retourna désolé à sa maison déserte. Longtemps elle retentit de ses soupirs; longtemps il erra autour du torrent fatal, quand l'enfant des vallées était retiré au lieu de son repos.

A la fin, on frappa le bouclier de la guerre. Turloch l'entendit, comme il pleurait sur les rives du Lubar. Il s'embarqua avec son peuple pour Ialin : mais dans la traversée ils débarquèrent à Ithulmo. Là ils rencontrèrent, sur le rocher, deux aimables rayons de lumière. Déjà ils tendaient l'arc, quand le chevreuil bondissait devant eux. La douleur obscurcit les yeux de Turloch, tandis qu'il considérait leur beauté. « O mes enfants, s'écriait-il, vous brilliez ainsi à ma vue. Tel était, ô Althos, ton air noble et assuré; telle était ta beauté, ô Migul. »

Ils entendirent la voix de leur père dans cette île où la branche de chêne les avait portés sur le courant. Ils l'entendirent, et, transportés de joie, ils s'élancèrent dans ses bras. L'allégresse brilla encore sur son visage, et revint aux bords du Lubar.

Tes enfants, ô Murno, ajouta le barde, sont seulement perdus pour un temps, comme ceux de Turloch. Il sont allés devant toi à la terre du bonheur. Là, tu les verras bientôt montrant leurs jeunes fronts au milieu des héros. Déjà ils sont portés par cette vapeur qui erre sur la surface de la lune, quand elle brille à travers les nuages sur les ruisseaux d'Alva. Urran, oublie donc ta douleur, puisque tu retrouveras ta bien-aimée; et que les yeux de Murno cessent de répandre des larmes, puisqu'il rejoindra ses enfants.

Leur tristesse se calma par degrés. Urran était comme un arbre qui, malgré la tempête, balance encore sa tête ondoyante. Le sein de Murno s'éleva sans être gonflé par les soupirs, comme les vagues roulent par intervalles sur elles-mêmes, après que les vents se sont apaisés.

TRATHAL.

Coigul, vaincu par Trathal à la course et à la lutte, imagine un stratagème pour se venger. Il débarque une troupe de guerriers sur la côte de Morven, et envoie à Trathal un vieillard qui feindra d'être malheureux pour solliciter son assistance. Trathal, attiré dans ce piége, se défend avec vigueur, et tue une grande partie de ses ennemis, ainsi que leur chef.

Soleil, fils du matin, tes premiers pas dans le ciel, l'éclat des rayons renaissant chaque jour au-dessus des montagnes, forment le plus doux des spectacles. A ton aspect les coteaux sourient, les vallées étincellent et les ruisseaux nuancés d'azur coulent plus joyeusement. Les arbres élèvent à travers la pluie leurs têtes verdoyantes, comme pour aller à ta rencontre, et tous les bardes des forêts célèbrent ton retour.

Mais en quels lieux se retire la nuit, lorsqu'elle te voit paraître? Où s'étend le séjour de l'obscurité? Où se réfugient les étoiles, et quelle caverne abrite leur clarté pâlissante? Dans quel désert les bannis-tu, lorsque tu parcours les hauteurs du firmament, et que, pareil au rapide chasseur, tu les poursuis à travers les champs du ciel?

J'aime à te voir fournir au-dessus de nos têtes ta carrière lumineuse, et disperser loin de toi les orages. Tu charmes encore les yeux au moment où ta blonde chevelure se baigne dans les vagues du couchant, et l'on chérit l'espérance de ton retour. Jamais tu ne t'égares dans les vapeurs de la nuit; vainement les tempêtes s'efforcent de contrarier ta marche dans l'Océan troublé. Toujours prêt au signal du matin, tu ramènes tes doux rayons.

Mais le brouillard des années t'obscurcira peut-être un jour; peut-être, semblables aux miens, les pas de ta vieillesse se traîneront avec lenteur sur Morven. Alors, à l'exemple de ta sœur, errant dans le ciel sous la forme d'un disque sombre, tu oublieras le moment de ton lever. Tu ne répondras plus à la voix du matin. Du haut de la colline, le chasseur regardera si tu viens; mais il ne te verra plus. Les yeux baignés de

larmes : « Le rayon du ciel, dira-t-il à sa meute, le rayon du ciel nous a délaissés. » Il reprendra tristement le chemin de sa hutte. Mais la lune paraîtra dans sa splendeur, et les étoiles se réjouiront dans la place qui leur est assignée. Oui, soleil, un jour tu vieilliras! Un jour peut-être tu dormiras dans la tombe, comme Trathal[1].

O soleil! ne te souvient-il pas de ce chef? Tu n'as pu le voir sur nos montagnes sans sourire à la noblesse de sa démarche. Un jour, il parcourait les bruyères du Lormal, rayonnant de la beauté du jeune âge. Il tenait une lance dans chaque main; et le bouclier de ses pères, large comme ta face imposante, couvrait sa poitrine. La couleur sombre de son casque augmentait l'éclat de ses joues vermeilles, et ses cheveux ondoyants flottaient sur ses épaules. En marchant il fredonnait les louanges des héros. Un vieillard se présente à lui : ses yeux sont rougis par les pleurs; ses joues sont encore humectées.

« Je viens, dit-il avec l'accent de la douleur, je viens implorer ton aide, si tu es Trathal, roi des lances. Il fut un temps où, sur le rivage lointain de Dula, une multitude de héros entendait le son du bouclier de Tual-Arma, et ses salles voyaient une foule d'étrangers assis à ses banquets. Mais les héros n'entendent plus le son de mon bouclier; et mes salles, où les bardes modulaient leurs chants autour d'un chêne embrasé, sont maintenant froides, solitaires et silencieuses.

« Morardan vit la beauté de ma fille. Je n'avais point d'autre enfant. Il en fut épris; mais elle ne répondit point à son amour. Il dissimula son dépit; mais, un jour que j'étais sur le rivage avec Slisgala, il parut dans un esquif dirigé par quatre rameurs, et nous obligea d'y entrer. La tempête nous retient sur ton rivage. Trathal, donne-moi une de ces lances, et viens combattre en ma faveur, ô toi le premier des hommes! »

A ce discours, la joie et la fureur s'élevèrent à la fois dans l'âme de Trathal. Il donna la lance au vieillard, et marcha sans crainte. Le bruit de sa course ressemblait au murmure d'un ruisseau caché. Une armée se découvre à ses yeux : le vieillard se perd dans la foule des guerriers; le chef, dans sa

1. Le héros de ce poëme était grand-père de Fingal, et général de l'armée des Calédoniens, dans leur guerre contre les Romains.

colère, lève à demi sa lance ; mais son âme lui dit d'épargner la vieillesse du faible. « O Trathal ! lui dit-elle, ne souille pas ta lance de son sang. »

Cinquante lances sont croisées contre sa poitrine; cinquante glaives agitent autour de lui leurs éclairs. Colgul se montre au milieu des guerriers. Son visage brille d'une joie sombre, tel qu'une flamme chargée de fumée, tel qu'un météore porté sur un nuage, quand la lune se cache et que les forêts des montagnes répètent les voix de l'orage.

Colgul avait chassé avec Trathal dans Dorinessa, et mesuré, en se jouant, sa lance avec la sienne. Mais qui pouvait chasser, qui pouvait mesurer sa lance avec Trathal ? La vierge aux yeux noirs, habitante de Dorinessa, poussa un soupir à la vue du chef, et détourna ses regards de Colgul. Colgul s'éloigna, renfermant sa colère en lui-même, ainsi qu'une ombre, portée sur son ouragan destructeur, s'éloigne d'un chêne qu'elle n'a pu briser. Dans sa caverne nébuleuse, elle attend l'occasion de retourner avec le mugissement des vents. Ainsi Colgul attendit bien des jours, et, maintenant que Trathal est seul, il vient contre lui suivi de mille guerriers.

Tu es seul, ô Trathal ! mais tu ne songes pas à fuir. Ta force croît dans le péril, comme les ondes d'Inar lorsqu'on les a resserrées. Ton âme, pareille aux vagues de l'Océan, s'élève au rugissement de la tempête. Ta joie est terrible, comme un esprit nocturne qui lève sa tête ardente au milieu des météores, et voyage de colline en colline sur son nuage toujours plus sombre.

Le fracas des rochers roulant du haut des monts, le bruit des flots quand les tempêtes s'amoncellent, le sifflement dont la flamme envahit les cimes desséchées pendant les ténèbres, sont l'image de la terreur qui accompagnait Trathal. Colgul et lui couraient comme deux torrents; le son de leurs armes ressemblait à l'écho d'une vallée étroite, lorsqu'on abat ses pins verdoyants. Leur choc est terrible. Trathal est un orage qui renverse la forêt, Colgul est une vague qui s'élance sur le rivage. Mais la lance de Trathal atteient le casque de Colgul, et les yeux égarés du héros se couvrent d'un brouillard.

Corran a perdu son bouclier; il est immobile comme un roc que l'éclair a dépouillé. Duchonis arrête avec sa main le ruisseau vermeil qui coule de son sein, et s'appuie à un tronc

d'arbre. Le casque de Crusollis est à ses pieds avec la moitié de sa tête avant qu'il tombe ; et les cheveux blancs de Tual-Arma, foulé sous les pieds des héros, sont souillés de sang et de poussière.

Colgul écarte de ses yeux le nuage qui les couvre. Il voit autour de lui ses guerriers égorgés. Tel que l'ombre obscure des brumes du Légo, il marche en silence derrière Trathal. Mais Trathal l'aperçoit, Colgul prend la fuite. Il dirige ses pas vers le rivage, et Trathal le poursuit. Mille flèches sont lancées contre lui; une d'elles perce Colgul. Il tombe sur le rivage, à l'instant où une de ses mains avait déjà saisi l'esquif. Trathal s'y jette, et le tourne contre les guerriers de Colgul. Mais un coup de vent le chasse en pleine mer, et il tressaille de joie au milieu de sa gloire.

L'épouse de Trathal était restée dans sa demeure. Deux beaux enfants élevaient au-dessus de ses genoux leurs têtes encadrées de boucles ondoyantes. Ils se penchent sur sa harpe pendant que ses blanches mains touchent les cordes tremblantes. Elle s'arrête; ils prennent eux-mêmes la harpe; mais ils ne peuvent trouver le son qu'ils admiraient. « Pourquoi, disent-ils, ne nous répond-elle pas? Montre-nous la corde où le chant réside. » Elle leur dit de la chercher jusqu'à ce qu'elle soit de retour, et leurs doigts délicats errent parmi les fils de métal.

Sulandona regarde si son bien-aimé paraît; l'heure de son retour est passé. « Trathal, de quels ruisseaux parcours-tu les rives? dans quelles forêts tes pas se sont-ils égarés? Puissé-je de cette hauteur contempler ta stature majestueuse! puissé-je voir le sourire égayer tes joues vermeilles! Entre les boucles blondes de ta jeunesse, tu ressembles au soleil du matin. »

Elle gravit la colline, semblable au nuage blanc où monte la rosée, lorsque, sur les rayons du matin, il s'élève du vallon retiré, et agite à peine les têtes brunes des buissons. Elle découvrit un esquif balancé sur les vagues; elle vit ses bords couverts de lances. « Hélas! dit-elle, c'est l'ennemi qui dresse ses lances, et Trathal est seul. Un seul homme, quelque fort qu'il soit, peut-il combattre des milliers d'hommes? »

Ses cris se font entendre. Les vallées et tous leurs ruisseaux y répondent. Les jeunes guerriers se précipitent du haut des montagnes, et, marchant d'un air égaré, tremblent

pour leur chef. Dans leur colère, ils songeaient à fondre sur les guerriers de Colgul. Mais Trathal éleva sa voix sur les vagues, et leur commanda de retenir leurs lances. Ils se réjouirent en entendant sa voix, en le voyant amener son navire près de la côte.

Cependant on s'assemble autour de Colgul ; ce chef avait l'air sombre et le feu ne jaillissait plus de ses yeux. Les guerriers l'entouraient, tristement immobiles; plusieurs d'entre eux étaient gisants sur la bruyère, comme les feuilles sèches sur la plaine obscure, quand les vents de l'automne ébranlent les chênes. Nous leur aidons à élever leurs tombes, et d'abord nous creusons celle de Colgul. Un jeune homme se baisse pour placer la lance derrière lui. Sa cotte d'armes, en se soulevant, se détache de deux globes de neige. Calmora tombe sur le cadavre de son amant. Sulindona vient et la trouve expirée. Elle reconnut la fille de Cornglas. Ses larmes coulèrent sur elle dans le tombeau. Elle donna des louanges à la belle de Sorna.

« Fille de la beauté, tu n'es plus ! Une rive étrangère reçoit ta dépouille ; mais tu te réjouiras sur ton nuage, car tu sommeilles dans la tombe avec Colgul. Les ombres de Morven ouvriront leurs salles à la jeune étrangère, lorsqu'elles la verront approcher. Au milieu des nuages, autour de la table où circulent des coquilles vaporeuses, les héros t'admireront, et les vierges toucheront en ton honneur la harpe de brouillard.

« Tu te réjouiras, ô Calmora; mais ton père sera triste dans Sorna. Les pas de sa vieillesse erreront sur le rivage. Le mugissement des vagues lui parviendra des rochers lointains. « Calmora, dira-t-il, est-ce ta voix que j'entends? » Le fils du rocher lui répondra seul : « Retire-toi dans ta demeure, ô « Cornglas ! abandonne la rive orageuse : car ta fille ne t'en« tend pas; elle chevauche loin de toi sur les nuages avec « Colgul. Peut-être, sur les rayons de la lune, elle visitera tes « songes, quand le silence habitera Sorna. » Fille de la beauté, tu n'es plus, mais tu sommeilles dans la tombe avec Colgul. »

Ainsi l'épouse de Trathal chanta l'infortunée Calmora. Mais qui pouvait louer Colgul? Lui et ses guerriers étaient venus, comme le nuage mortel qui sort de l'antre de Lano, et rampe à travers l'obscurité dans la cabane du chasseur, quand ses yeux sont fermés et que tous les vents reposent. Souvent

leurs ombres ont soupiré sur les tristes brumes qui rampent le long des tombeaux. Souvent on y a entendu leurs voix solitaires. Tu ne les vois pas, ô soleil! elles ne viennent que lorsque la nuit enveloppe les collines, quand tous tes rayons ont disparu. Mais tu vois l'ombre de Trathal. Souvent il marche au milieu de tes rayons, quand les montagnes d'alentour sont couvertes de brouillards. Tu aimes à colorer de tes feux les nuages qui portent le brave et la sépulture où dorment ses restes. Souvent je sens leur chaleur sur le lit de Trenmor, et à présent même tu échauffes la pierre grisâtre qui couvre Trathal.

O soleil, tu te souviens des héros! car ils furent grands en ta présence. Tu brillas sur Morven avant qu'ils y reçussent le jour, et tu te souviendras d'eux, ô soleil, dans les temps à venir, quand cette pierre grisâtre sera cherchée en vain. Oui, car tu subsisteras encore, a dit le barde des anciens jours[1], longtemps après que la mousse du temps aura poussé dans Temora, après que le vent des ruines aura mugi dans Selma.

1. On ignore de quel barde Ossian veut parler.

DARGO,

FILS DE DRUIVEL.

Dargo, fils d'un druide, débarque de nuit avec une troupe de Scandinaves sur la côte de Morven. — Deux guerriers de Fingal sont défaits par lui, et il les envoie à Fingal défier ce prince au combat. — Fingal choisit Curach, chef d'Inisfail, pour commander l'action. — Dargo périt dans la mêlée, et Curach, après avoir combattu vaillamment et perdu une de ses mains, expire en quittant le champ de bataille. — La scène est sur les bords du ruisseau de Moruth.

J'entends par intervalles un son pareil au bruit d'une vague qui, pendant le calme, gravit lentement un écueil éloigné. C'est le torrent de Struthan-Dorcha, qui murmure sourdement dans la vallée des chênes. Au centre de leur ombrage est une enceinte de pierres. Des fantômes formés de vapeurs ténébreuses soupirent alentour. Les enfants de l'homme faible les entendent; le tremblement les saisit, et ils évitent cette place auguste. « Ce lieu, disent-ils, est fréquenté par les ombres. »

Mais vos voix n'effrayent point le barde, pâles esprits de la nuit, errant autour de vos pierres vénérables. Non, j'éprouvai, quand vous fûtes vivants, la force de votre bras. Je levai ma lance contre votre vaillant Dargo, contre le terrible fils de Druivel. Je vais redire un événement des jours qui ne sont plus [1].

1. Les druides, pendant quelques générations, avaient été en querelle avec la famille de Fingal, et l'action qui fait le sujet de ce poëme semble être le dernier effort qu'ils aient tenté pour le maintien de leur ordre. Ils avaient obtenu quelques secours de la Scandinavie. Mais toute leur bravoure, aidée des enchantements de leurs alliés, était trop faible pour lutter avec succès contre une race belliqueuse. Ils furent obligés de se soumettre, et leurs vainqueurs, n'ayant rien à craindre de leur part, leur donnèrent la permission de se retirer sous leurs ombrages, et de mourir dans l'obscurité.

La chasse était finie. Les enfants de la montagne se couchaient de lassitude à l'ombre des bocages où sont leurs lits de mousse. Les collines s'enveloppaient du manteau de l'obscurité, et les héros étaient assis au festin de Selma. Des chants successifs et la mélodie des harpes charmaient, suivant l'usage, la longueur de la nuit; de temps en temps on entendait hurler les dogues placés sur le faîte de leur rocher, les regards tournés vers l'Océan. Sulinroda à la vue perçante, Culchossa aux pieds agiles, chargés d'observer la côte, parcouraient ses détours.

N'est-il pas temps, ô lune, que tu sortes de ton lit de bruyère? Ton croissant ne devrait-il pas se montrer au-dessus du rocher de Morven? Parais, douce lumière; regarde, à travers les arbres, les biches endormies, et que les ondes de Cona étincellent de tes rayons! Montre la route à nos guerriers; et, si les vaisseaux de l'étranger fendent la mer ténébreuse, conduis-le au banquet de Selma. Le palais de Fingal est toujours hospitalier au voyageur que l'ombre a surpris. Étoiles, brillez à travers vos nuages! Uloicha, épanche tes clartés!

Mais vous sommeillez en paix, lumières du firmament. Sur vous s'étendent les nuages, et d'épaisses brumes vous cachent dans leurs replis multipliés comme ceux de la robe d'Ossian. La bruyère est sombre, et nulle autre clarté ne brille sur les mers, que celle des vagues lointaines qui se brisent en grondant contre un écueil. Les ombres, en passant dans leur vaisseau de brouillard, entendent ce bruit redoutable, et elles commandent à leurs matelots de détourner leurs voiles. O lune, parais sur la colline! étoiles, brillez à travers vos nuages! Uloicha, épanche tes clartés!

L'aube commence à blanchir; les cimes des montagnes la voient et se réjouissent. Un murmure faible arrive sur l'aile du zéphyr; il s'accroît par degrés; il fixe de plus en plus l'attention des deux guerriers.

« C'est, dit Sulinroda, le bruissement des moucherons que le matin ramène.

— C'est plutôt, dit Culchossa, le bourdonnement des abeilles de la montagne, qui sortent de leur ruche mousseuse. Sans y prendre garde, quelque voyageur l'a frappée du pied, et elles s'élancent par milliers pour le combattre.

— Ce ne sont, reprit Sulinroda, ni les moucherons que le

matin ramène, ni les abeilles de la montagne. Ne serait-ce pas le bruit d'une armée débarquée sur la côte, et qui s'avance à travers cette colonne de vapeur, comme la lune dans sa carrière silencieuse? »

Tous deux, humiliés, retournent sur leurs pas : ils n'ont point découvert l'armée avant la naissance du jour; et comment espérer que Fingal les reverra sans colère? La rougeur sur le visage, ils marchent d'un pas saccadé. Souvent ils sillonnent la terre de leurs armes chancelantes. Ils s'arrêtent au pied du roc ténébreux; d'une main ils se frappent la poitrine, de l'autre ils pressent leur barbe. Un ruisseau jaillit en cascade; il inonde leur chevelure éparse d'une vapeur humide, mais ils ne s'en aperçoivent pas : leur âme est plongée dans la méditation.

Enfin Sulinroda pousse un long soupir. L'aigle entend ce soupir dans la fente de son rocher ; il agite ses ailes bruyantes, et l'âme des chefs se réveille. « Demandons, disent-ils, le combat des héros, et ne retournons vers Fingal qu'après nous être couverts de gloire. »

Ils s'avancent comme deux torrents écumeux qui se précipitent des collines hérissées de bruyères et réunissent leur force dans la vallée ombreuse. Ils balayent devant eux les pierres et les monceaux de terre, et renversent des deux côtés les arbres déracinés qu'ils roulent dans leur écume. De son rocher lointain, le jeune enfant contemple avec crainte leur beauté terrible. Il embrasse le chêne incliné, sur lequel il s'appuie en les regardant. C'est l'image des envoyés de Morven ; mais Culchossa fut une mer où ils se perdirent.

Culchossa fut enchaîné le premier, Sulinroda combattait encore ; mais qui pouvait combattre Dargo ? Le chasseur entend le bruit de leur choc au milieu du sommeil qu'il goûte à l'abri de son rocher. Il croit que le tonnerre a, dans son passage, échancré son sommet, et il tremble dans ses songes. La biche qui passe sans bruit dans les environs, avec le faon qu'elle allaite, voit le chasseur, et s'étonne qu'il n'aille pas, à son exemple, se réfugier dans la forêt lointaine. Elle secoue la tête en fuyant : « Chasseur, tu n'es pas sage, » dit-elle en elle-même.

Le bruit des armes vint troubler mes songes dans Selma : quoique endormi, j'étendis la main pour saisir ma lance. Une

nouvelle bouffée de vent m'apporte un bruit plus fort : je me lève et frappe mon bouclier.

Fingal est debout. Le bouclier de Morven retentit ; les héros descendent à grands pas de leurs collines, pareils à des ouragans qui roulent entre les chênes desséchés. Cent guerriers d'Inisfail se joignent à eux; ils aperçoivent le fils de Druivel et sa nombreuse armée. Ils voient flotter ses bannières : « Accordez-moi, dit-il, le combat à nombre égal. »

Les chefs de Fingal étaient devant lui, bouillants d'ardeur; mais les jeunes gens d'Inisfail étaient étrangers; ils se penchèrent tous en avant lorsqu'il prit sa lance. Leurs yeux étaient fixés sur lui, dans l'ombre de leurs casques. Ils ressemblaient à des météores silencieux, voltigeant sous des nuages obscurs, lorsque les bocages tremblants les aperçoivent de loin, et que les biches s'enfuient à travers le désert. Ils parlaient au fond de leurs âmes; mais on n'entendait pas leur voix. Fingal vit que leurs yeux étincelaient de courage ; il songea que ses guerriers avaient déjà fait leur renom, que les enfants des ruisseaux lointains parlaient des héros de Morven.

« Curach, dit-il, marche à la tête de mes troupes avec les héros d'Inisfail; mais, Ossian, que ton bouclier soit près d'eux. Il a plus d'une fois été l'image d'un rocher salutaire au chêne des montagnes, lorsque sa tête se courbe au gré de l'ouragan, et que tous les arbres voisins se fendent avec bruit. »

Le vieux chef de Sliruth s'appuyait sur le tronc d'un pin renversé du sommet d'un roc par les ombres irritées ou par les vents impétueux. D'une main il arrachait, sans penser à rien, sa mousse grisâtre ; l'autre, déchue de son ancienne vigueur, tenait encore la lance de son père. La rouille des années cachait son premier éclat. Là, les jours de sa jeunesse roulaient sur son âme, ainsi qu'un fleuve silencieux. Aucun murmure ne marquait son passage, si ce n'est qu'il redisait à voix basse un chant des bardes. Il souhaitait que ce chant parvînt, avec sa gloire, aux siècles à venir. Mais lorsqu'il entendit son fils nommé pour commander la bataille, il oublia les souvenirs des temps passés. Un sourire parut entre ses boucles grisâtres; il tourna ses regards sur son fils pour le voir; mais il ne le voyait plus. La nuit du vieil âge l'environnait de son épais brouillard, qu'aucune lumière ne saurait dissiper.

« Curach, dit-il, prends cette lance. Souvent, comme les feuilles desséchées couvrent le sentier de l'automne, les héros ont jonché le sien de leurs dépouilles. Manie-la comme tes pères. Mes yeux sont obscurcis ; mais que tes aïeux te voient du sein des nuages, et que leurs ombres se réjouissent de ta gloire !

« Mon fils, laisse-moi toucher ton armure, puisque l'âge a obscurci les yeux de Sorglan. Laisse-moi toucher ton glaive ; est-il aiguisé pour le combat ? Laisse-moi toucher ton bouclier ; c'est, dans le péril, un rocher d'airain. Mais épaissis ces courroies ; je ne les portais pas si faibles aux jours de ma jeunesse, quand j'allais à la bataille des lances, et que la joie précipitait mon sang dans mes veines brûlantes.

« Curach, ton père était, dans sa jeunesse, une tempête fatale aux guerriers. Un jour, sept chefs accompagnaient mes pas dans Iforlo : pendant trois jours nous poursuivîmes ses chevreuils. L'orgueil d'Ulthorran m'injuria : « Jamais, dit-il, « je ne fus laissé en arrière. » Il brûle notre esquif sur le rivage, et ordonne à vingt de ses guerriers de nous saisir, le soir, dans la caverne où nous reposions.

« Inlorno, ce doux rayon de virginale beauté qui brillait dans ses salles, avait entendu ses paroles. Elle vit le front de son père chargé d'ombre, comme le nuage de Lano qui porte la foudre. Elle m'aimait : mon image était dans son âme un arbre riant, qu'elle tremblait de voir renversé par le vent destructeur. Elle disait : « S'il abat tes branches verdoyantes, « ma tige ne portera point de feuilles, et la voix du printemps « ne réveillera plus ma beauté. »

« Le soir, nous la trouvâmes dans notre caverne : ses boucles blondes voltigeaient sur sa figure couverte de rougeur et baignée de larmes, pendant qu'elle nous instruisit de notre danger. « Évitez ce soir cette caverne, nous dit-elle ; mais ne « dites pas qu'Inlorno s'en est approchée. L'âme de mon père « est sombre comme la nuit de l'étroite demeure. Pourquoi « saurait-il que le chef de Sliruth est aimé de sa fille ? »

« Elle s'enfonça dans son nuage et se retira, comme la bienfaisante lune après qu'elle a remis dans son chemin le voyageur égaré. Il errait, sans songer à rien, sur la pente d'un rocher ; le rayon a brillé autour de lui ; il détourne promptetement ses pas, et bénit la lumière qui l'a sauvé.

« Nous combattîmes les perfides guerriers, et la victoire fut pour nous. Nous cherchâmes Inlorno; mais le glaive de son père lui avait percé le sein. Nous la trouvâmes au seuil de sa demeure, noyée dans son sang. Elle était belle comme le cygne mourant, couché sous l'écume du Lano, quand la flèche du chasseur est fixée dans sa poitrine, et que l'haleine des zéphyrs en soulève le duvet. Son petit frère lui demanda pourquoi elle ne voulait pas se lever, et nous demanda avec surprise le sujet de nos pleurs.

« J'élevai la tombe de cette vierge sur le rivage de sa terre natale. La lune l'éclaire lorsque tout est sombre alentour, et des fantômes de vierges y modulent leurs chants sur la brise qui passe. L'âme d'Inlorno est avec elles dans le brouillard. La mélodie de sa voix est plaintive. Au travers de chaque ondée, le soleil sourit à sa verdure et baigne ses rayons dans la rosée de sa tombe. Pendant trois jours, des larmes arrosèrent la tombe d'Inlorno; le quatrième, nous voguâmes dans le vaisseau d'Ulthorran. Tels furent, ô Curach, les exploits de ma jeunesse. Que ta renommée, ô mon fils, égale celle de ton père. »

Comme l'aigle, avec des cris bruyants, fond du haut de son aire sur le jeune faon qui sommeille dans la plaine, ainsi Caruth bondissait en allant combattre. Ses guerriers le suivaient d'un pas rapide. Le bruit de leur marche ressemblait à celui d'un fleuve qui coule sous un rocher, au tonnerre caché dans les entrailles de la terre, quand les bois agitent leurs cimes sans qu'un nuage enflammé touche leur barbe flétrie. Dargo s'avance; Dargo, météore des combats, entraîne à sa suite les flots de ses guerriers, pareils aux vagues de Balva : leur marche est taciturne et lente; mais elles sont fortes et profondes.

Les héros chevauchent des deux côtés du ruisseau de Moruth; ils demeurent quelque temps à se contempler l'un et l'autre avec admiration. Ils saisissent avec joie leurs lances et se rencontrent au milieu des ondes. Leurs armées les suivent, telles que deux nuées orageuses, et elles mêlent autour d'eux l'acier avec l'acier. L'onde se teint de pourpre ou se couvre d'écume en léchant les boucliers : le sang demeure sur les roseaux, et les mourants enflent son cours.

Mais qui redira la furie du combat? Le bouclier de Curach

tombe de sa courroie rompue. Il étend sa main pour le saisir ; le glaive de Dargo la tranche : crispée sur le bouclier, elle flotte au courant de l'eau ; mais il en reste une autre au guerrier. Curach recule trois pas; son glaive, sorti du noir fourreau, étincelle et menace :

« Ossian, dit-il, couvre-moi de ton bouclier, mais ne lève pas ta lance contre l'ennemi. La renommée des guerriers ne subsiste que lorsqu'on accorde à l'ennemi le combat à nombre égal.

— Je ne combattrai point un ennemi blessé, dit Dargo; sa mort ne servirait point à ma gloire. Retire-toi ; va songer aux batailles passées. Je combattrai le fils de Fingal. »

Curach s'éloigne ; le feu du courage éclate dans ses yeux. Couché sur la terre, il voit un bouclier dont le maître sommeille, inattentif au bruit de la bataille. « Conchana, dit-il, serre-le sur ma poitrine avec toutes ses courroies, j'irai combattre ailleurs. On ne verra pas que j'ai un bras de moins. »

Je levai ma lance contre Dargo : le coup le renversa en arrière; il saisit, en tombant, un chêne desséché. Le bruit des armes se mêle à celui des branches.

Il se relève et s'appuie contre l'arbre. Sa main agite encore le glaive; mais j'épargnai sa force épuisée. Ses guerriers tombent autour de lui, comme les feuilles jaunies devant le souffle de l'hiver. Le courant passe sur leurs têtes et déploie leur chevelure autour des pierres. Çà et là, au-dessus de l'onde, les casques balancent leurs panaches flottants.

« Ossian, dit Dargo, lève ton glaive; je ne suis pas encore renversé!

— Je lève le mien, dit Curach en se précipitant à travers les combattants, et jonchant le rivage d'hommes et de branches. Je lève le mien, dit-il, » et le coup, suivant la menace, frappe Dargo, comme la foudre qui brise un chêne.

Le chef roule dans le torrent, dont les bords retentissent de sa chute. Ses guerriers reculent. Mais Cuthon moissonnait encore les guerriers de notre aile la plus éloignée, comme le tourbillon roule une colonne de poussière, comme le vent balaye les monceaux de neige sur la plaine glacée. Je marchai pour le joindre; mais Fergus arriva avant moi. Sa valeur s'enflamme à l'aspect de Cuthon ; ses yeux ressemblent à un fleuve de feu qui court dans les ténèbres. Il s'élance avec la

joie d'un aiglon qui, distinguant sa proie du sommet de Moruth, déploie ses ailes sur le fleuve des vents.

Cuthon demeura quelque temps immobile et terrible, ainsi qu'une ombre nocturne qui se repose sur Lena, saisit à leur passage les météores du ciel, revêt de leurs terreurs ses membres obscurs, et médite encore la guerre des nuages au-dessus des nations tremblantes.

Tel Cuthon, reprenant son armure. Mais il vit ses guerriers disparaître, et il se retira de côté à pas lents et dévorant sa colère. Deux fois, en marchant, il se retourna et parut s'arrêter, comme le ruisseau de la vallée de Balva à l'endroit où il ne sait de quel côté diriger sa course. Il regarde enfin le lieu où son père a combattu ; il voit sa chevelure ardente balancée sur l'onde : Dargo, d'une main, brandissait encore son glaive, de l'autre il tenait embrassé le chêne. Cuthon accourt, éperdu, il jette un cri de douleur : il porte dans ses bras son père sur sa colline, mêlant au cliquetis de ses armes le bruit de ses soupirs.

Nous retournâmes lentement vers Fingal; nous rencontrâmes sur la bruyère un petit ruisseau. Curach essaye de le franchir en s'étayant de sa lance; mais il y tombe étendu. Le ruisseau monta sur son bouclier, et bondit en écumant sur son sein couvert de blessures.

« Ossian, dit-il d'une voix affaiblie, porte ce glaive à mon fils. Tu le trouveras poursuivant le duvet des plantes dans la vallée de Sliruth; près de lui l'eau, jaillissant des rochers, tombe entre deux rives ombreuses ; son murmure frappe l'oreille de mon enfant : « J'entends venir mon père, » dit-il. Il court au-devant de moi, mais le courant l'arrête. Retourne, ô mon fils, et poursuis le duvet des roseaux. Du sein de mon nuage je te verrai, et mon œil étincellera de joie. Ossian, dis-lui comment son père a cessé de vivre, afin que la bravoure naisse dans son âme quand les années de sa force viendront. Oilamin prépare la robe qu'elle a commencée pour moi ; ses larmes coulent sur son métier; une pensée traverse son âme, et sa tête s'appuie sur sa blanche main. Oilamin, tes craintes sont justes; ton héros est maintenant couché sur la bruyère du Moruth. O ma bien-aimée! épargne donc tes fatigues. Le brouillard grisâtre va devenir la robe éternelle de ton époux. »

Nous creusâmes un tombeau pour ce chef; et les bardes chantèrent sa gloire, tandis que nous élevâmes la pierre qui devait garder son souvenir. Le bruit de ses exploits parvint à l'oreille de son père, qui attendait, courbé par l'âge, le retour de son fils. Il crut qu'il venait accompagné des hymnes de la renommée, et il étendit les mains pour le chercher. Les chants funéraires parviennent d'une manière plus distincte :

« Ton père n'a-t-il plus de fils, ô Curach ? » s'écrie le vieillard désolé.

Il avance à pas inégaux dans l'obscurité; son pied heurte un héros dont l'âme s'était envolée par ses blessures. « Hélas! dit-il en soupirant, que le chef de Sliruth est devenu faible ! »

Le héros blessé lève à demi sa tête sur un bouclier rompu, que la pointe d'une lance a cloué sur sa poitrine. « Le chef de Sliruth a-t-il jamais été dans Iforno? Si tu y as été, prends ce glaive; tu le connais peut-être. Jeune encore, je le reçus d'un guerrier fameux : Ulan-Forno ne le lèvera plus. »

Le souvenir du passé s'éveilla dans l'âme affligée de Sorglan. Nous l'entendîmes soupirer sur le frère d'Inlorno, premier rayon de son amour.

Nous les portâmes l'un et l'autre au tombeau de Curach. Sorglan toucha l'endroit où il devait bientôt reposer, et Ulan-Forno, d'une voix faible, nous dit d'élever sa tombe auprès de celle du brave.

« Envoyez dans mes salles, nous dit-il, cette lance de frêne. Elle soutiendra, au lieu de moi, ma mère qui succombe sous le poids des ans. Mais je n'ai ni tendre épouse ni héritier de mes armes qui puisse la contempler. Ulan Forno meurt comme le jeune chêne renversé sur la montagne solitaire par le souffle des esprits de Loda. Le vent arrache ses racines, et nul rejeton ne sortira de son tronc desséché. Élevez ici ma tombe, héros de Morven, et envoyez ma lance dans la demeure de mes pères !

— Oui, dit Fingal, j'enverrai ta lance; mais est-ce là tout ce que recevra ta mère à la place de son fils? Maintenant le chêne en feu reluit dans son palais. Les bardes ont entonné leurs concerts; ils comparent l'éblouissante clarté à la gloire de son fils. Son âme frémit de joie, et de douces larmes baignent ses joues. « La gloire d'Ulan-Forno, dit-elle, est un

« astre qui éclairera mon couchant; mes dernières années « refléteront sa lumière, et les jeunes guerriers béniront la « mère d'Ulan-Forno!... »

« Elle s'interrompt pour essuyer les larmes de joie qui mouillent ses yeux affaiblis. Le bouclier rend un son plus faible. La couleur de sa bosse est ternie. Le visage de ta mère, ô Ulan-Forno, pâlit de crainte. Le dogue hurle au dehors. Est-ce un gémissement, ou voit-il venir Ulan-Forno? Le vieux barde sort pour s'en éclaircir; debout sur le seuil, appuyé sur sa lance, son œil parcourt la plaine azurée et ténébreuse : il voit une chaîne de nuages étendue par les vents au-dessus des mers. Il reconnaît que les héros de sa patrie sont tombés : il dit à leur palais aérien de s'ouvrir, et leurs aïeux se penchent pour les recevoir. Il voit Ulan-Forno marcher à leur tête, distingué par sa haute stature. Une étoile brille faiblement à travers les plumes d'aigle dont son casque est ombragé. Des fractures sillonnent en tout sens son bouclier brisé. Le nuage change de forme. Le barde rentre; son visage est sombre comme le météore qu'il vient d'observer; sa harpe est dans sa main, mais elle rend des sons plaintifs. « O barde, » semble dire un fantôme qui passe, « suspends ta harpe à la muraille, « car nous avons notre renommée dans Morven! »

Oui, fantôme glorieux, tu as reçu ta renommée dans Morven. Fingal lui-même a célébré tes louanges, lorsque Sorglan, l'âme remplie de l'image d'Inlorno, a versé des larmes sur toi, et les bardes ont joint ton nom à celui de Curach! Je me rappelle ton nom toutes les fois que, porté sur le vent du nord, tu planes au-dessus du théâtre de ta gloire. Les enfants admirent ta haute stature. « Une ombre, disent-ils, se penche sur Moruth. » Les coups de ta lance ont percé d'outre en outre son bouclier et son cœur, et nous voyons briller au travers la faible lueur des étoiles. Je reconnais le chef d'Iforno. J'enseigne aux enfants le chant de sa gloire. Ils disent que, par intervalles, Dargo l'accompagne, que les vents soulèvent le météore enflammé qui forme sa chevelure, et que le chêne des montagnes est encore près de lui [1]. Je me réjouis de ce que ces ombres chéries visitent nos bruyères. Les fantômes des guerriers

1. Le poëte suppose que le chêne est, dans l'autre monde, un voisin aussi essentiel au druide qu'il l'était dans celui-ci.

ennemis ne les repoussent point, car les braves décédés oublient les querelles d'ici-bas. Les héros se rencontrent sans haine, et voyagent ensemble sur l'aile de la tempête. Le choc des boucliers, le bruit des lances, n'est plus entendu dans leur paisible demeure. On voit assis ensemble ceux qui jadis mesurèrent leurs glaives dans les batailles; là, les guerriers de Loclin et ceux de Morven prennent place au même banquet, et tous ensemble prêtent l'oreille aux chants de leurs bardes. Pourquoi se disputeraient-ils encore, puisque les champs de l'air sont si vastes, puisque les cerfs des nuages sont en si grand nombre? Comme moi, ils regardent, en souriant, les années qui se sont enfuies, et soupirent en se rappelant les jours qui ne reviendront plus. Ils abaissent leurs regards vers la terre, en chevauchant au-dessus d'elle sur leurs nuages blanchâtres, et s'étonnent de s'être égorgés pour si peu de chose!

Oui, héros des contrées du bonheur, vous regardez en arrière le songe de la vie, comme Ossian regarde la bataille de Dargo : c'est un récit fugitif des années que le temps a emportées dans son vol au delà de Morven.

COLMUL,

FILS DE DARGO.

Ce poëme est la suite du précédent. — Dargo est porté au lieu de sa sépulture; Ossian et Suloicha observent les mouvements des ennemis, et sont témoins de leurs cérémonies superstitieuses. — Ils retournent au son du bouclier de Fingal. — Fergus, fils de Fingal, est chargé de conduire les troupes au combat. Colmul et lui en viennent aux mains. — Fingal va au secours de son fils et met fin à la bataille. Colmul meurt de ses blessures, après s'être réconcilié avec lui. — On conclut une paix durable, par l'entremise de Lugar, dont Ossian raconte l'histoire.

Forêt sauvage de Moruth, le vent déchire la mousse de tes arbres vieillis. L'ouragan courbe tes cimes desséchées et disperse tes branches mortes, comme il se joue de mes cheveux blancs. Notre vigueur s'est enfuie sur l'aile des années, qui ne reviennent plus lorsqu'elles ont pris leur essor le long des ruisseaux du désert. Mais nous n'étions pas ainsi privés de force, quand le tumulte de la bataile rugissait sur la bruyère de Moruth, quand la vaste plaine trembla sous les pas du puissant Colmul. Ne vous souvient-il plus de sa bravoure, pins antiques de Moruth? C'était aux jours de votre jeunesse, et peut-être, comme celle du barde, votre mémoire s'est obscurcie; mais le vague reflet des jours écoulés a des charmes qui survivent au temps.

Voici un récit des années qui ont fui sur la bruyère du désert, où elles n'ont point laissé de vestiges!

La bataille de Dargo était finie, et les héros se reposaient sur leurs boucliers. Trois pierres, filles du ruisseau, élevant, sous les branches d'un pin du Moruth, leurs têtes couronnées de jonc, gardaient à l'avenir la mémoire du lieu où nous déposions les restes de Curach. Je passai la nuit derrière sa tombe, appuyé sur mon bouclier : bientôt, pareil au nuage d'Ardven, le sommeil étendit sa vapeur sur mon âme. Mais les formes des autres terres rayonnèrent à mes yeux, comme

le soleil sur le ruisseau tournoyant de Cona, quand les montagnes sont couvertes d'ombre, et que le brouillard s'arrête sur la ramure du cerf.

Curach se leva devant moi du milieu d'une nue, tel que je l'avais vu naguère dans le champ de bataille. Le feu du combat animait encore ses regards, et, sous la forme d'un glaive, un pâle météore éclairait sa marche dans les ténèbres. Le vent souleva son bouclier obscur; il était privé du bras qui devait saisir sa courroie. Je reconnus l'ombre de mon ami; il marcha quelque temps devant moi d'un air triste, et plus d'une fois le vent dispersait et rassemblait ses membres : mais c'était toujours l'image de Curach.

« D'où vient qu'Ossian sommeille? dit-il en s'inclinant vers moi, appuyé sur son nuage. Les guerriers de Morven devraient-ils reposer, quand le péril roule autour d'eux ses ténèbres? »

A ces mots il saisit la cime du pin de Moruth, et la secoua en s'éloignant. Au bruit des feuilles, je m'éveillai, et j'allumai du feu dans le tronc du chêne desséché. Les guerriers détachés de l'armée de Colmul aperçurent la lueur des flammes et se retirèrent. J'appelai Suloicha : ce héros venait de parcourir les rives de Moruth; il avait reconnu les forces de l'ennemi.

Le corps de Dargo fut porté dans l'île verdoyante où reposent ses aïeux[1], à l'ombre d'un chêne courbé par le temps, et dont les branches flottantes sont usées par le frottement des pierres grises qui dressent leur tête sous son feuillage. Les bardes chantèrent les louanges de Dargo, et l'on vit dans le ciel les fantômes de ses pères se pencher, en rêvant, sur leur nuage de brouillard. Leurs yeux semblaient rougis par les larmes; ils pleuraient la chute de leur descendant.

Je traverse en silence avec Suloicha le ruisseau de Moruth. Nous entendons les fils de Loda appeler trois fois les esprits qu'ils adorent en tremblant. Nous entendons leurs cris s'étendre autour de leur enceinte de pierres.

« Roulez, disaient-ils, vapeurs du Lano, qui répandez la mort; roulez vos colonnes d'un rouge sombre sur la colline

1. Cette île est probablement celle d'Iuna, où, suivant l'évêque Pocock, s'étaient retirés les derniers restes de l'ordre des druides. Son ancien nom était *Innis-Druinach'*, l'île des druides.

des ennemis. Loda, descends dans leurs songes, accompagné de la terreur ; parais devant eux sous ta forme imposante; déploie autour de toi les feux de tes éclairs, et qu'on entende le tonnerre qui précède ta course. Roulez, vapeurs du Lano, autour des ennemis : Loda, descends dans leurs songes, accompagné de l'épouvante[1]. »

Les vieillards[2] ne gardèrent pas le silence pendant les cris des enfants de Loda. Ils appelèrent, et n'appelèrent pas en vain : les amis de Dargo les entendirent en passant, vêtus de météores, sur l'aile bruyante des vents ; ils vinrent et brillèrent par intervalles autour du fils de Dargo. Souvent les étrangers s'étaient dispersés à la vue de ce signe. Comme le daim, fuyant de la bruyère des collines lorsqu'elle roule autour de lui ses flammes pétillantes, se réfugie dans la secrète vallée où s'étend le bois qu'il habite, ainsi les étrangers avaient souvent disparu à la vue du danger qui les menaçait de la part des ancêtres de Dargo. Mais aucun danger n'effrayait le chef de Morven, impassible au milieu de ses héros troublés.

En contemplant ces feux, nous vîmes le fils de Dargo retiré à l'écart. Tantôt, plongé dans la rêverie, il se courbe sur sa lance, tantôt il s'agite d'un air menaçant. Les pensées de la bataille et de la douleur ébranlaient tour à tour son âme. Nous vîmes aussi venir l'ombre de son père. Elle s'appuyait mélancoliquement sur un nuage sombre qui obscurcissait la lune ; elle ressemblait au vieil et mélancolique habitant d'un rocher[3], lorsqu'il pense aux autres mondes. Sa chevelure enflammée voltige au gré des vents, et l'on entend ses soupirs, tels que la voix de la brise à travers les joncs du Lego, quand les ombres des morts privés de leur part de gloire parcourent son rivage sous la forme de tristes brouillards.

Le bouclier de Fingal a retenti ; les rochers des collines lui répondent. Les cerfs tressaillent et se lèvent de leur couche

1. L'usage des enchantements était si commun chez les Scandinaves, que, dans les derniers temps, tous les dépôts de leur savoir et toutes les pièces de poésie runique passaient pour renfermer des sortiléges puissants.

2. Il s'agit ici des druides. On serait porté à conclure de ce qui suit qu'ils possédaient le secret d'enflammer une matière sulfureuse, et qu'ils s'en servaient pour effrayer leurs ennemis.

3. Il faut entendre par ces mots, *habitant du rocher*, un druide ou un Caldée.

mousseuse. Les oiseaux effrayés agitent leurs ailes dans l'arbre du désert. Le loup, voyageur nocturne, s'arrête au milieu du champ du carnage où il cherche sa proie. Il court en hurlant cacher dans son repaire sa rage affamée. Enfants des bois, évitez sa rencontre.

Nous dirigeâmes nos pas vers Fingal. Suloicha regarda si les étoiles pâlissantes s'étaient retirées du côté de l'orient. Son pied heurta le corps d'un des chefs de Dargo. Il était appuyé au flanc d'un rocher grisâtre. Sa tête ensanglantée reposait sur une moitié de bouclier. « Pourquoi, dit-il à Suloicha, pourquoi tes pas errants troublent-ils le repos du guerrier lorsqu'il n'est plus en état de lever la lance? Pourquoi as-tu chassé, comme un vent du désert, le songe qui m'occupait? Je voyais l'aimable Roscana; mon âme se serait envolée avec le rayon de mon amour. Pourquoi l'as-tu rappelée?

— Ce rayon de ton amour, dit Suloicha, cette Roscana, qu'était-elle? Ses yeux ressemblaient-ils aux étoiles qui brillent au travers d'une ondée matinale? Sa voix était-elle harmonieuse comme la harpe d'Ullin? Ses pas avaient-ils la douceur du zéphyr lorsqu'il courbe mollement la verdure à peine effleurée? Sa contenance avait-elle la majesté de la lune lorsque, dans le calme des nuits, elle glisse d'un nuage à l'autre? La trouvas-tu, comme le cygne, portée sur le sein de l'onde, aimable dans sa douleur, quoique solitaire? Oui, tu l'as trouvée comme je la dépeins, et cette Roscana fut mienne. Étranger, qu'as-tu fait de ma bien-aimée?

— Je trouvai cette belle sur le sein de l'onde. Elle avait vogué dans son esquif vers la caverne d'une île lointaine : là, disait-elle, un chef de Morven devait la venir joindre; mais il ne vint pas. Je sollicitai son amour, et l'invitai à me suivre dans la plaine d'Iuna. Elle me dit d'attendre que trois lunes fussent écoulées. « Suloicha, dit-elle, viendra peut-être. » Mais, consumée par la douleur avant la fin de la troisième lune, elle tomba, comme le vert sapin d'Iuna desséché dans sa jeunesse, quand le vent du nord a dévasté ses branches.

« J'élevai sa tombe sur le rivage de l'île, sous deux pierres grisâtres. Non loin d'elles, un if déploie son noir feuillage; une source jaillit au-dessus d'un rocher couvert de lierre, et baigne le pied de l'arbre du deuil. Là repose la belle Roscana; là le matelot, quand il arrête son navire dans une nuit ora-

geuse, voit son ombre charmante, vêtue du plus blanc des brouillards de la montagne. « Tu es belle, dit-il, ô Roscana ! « Le nuage dont ta robe est formée est plus beau que mes voi- « les ! » Telle je viens de la voir en songe. Pourquoi n'a-t-il pas été permis à mon âme de s'enfuir au sein de cette douce lumière ? Reviens dans mes songes, ô Roscana ; rends-moi ton éclat consolant, lorsque tout est sombre autour de moi !...

— Chef d'Iuna, tu as élevé la tombe de ma bien-aimée. Si nulle herbe des montagnes ne peut guérir tes blessures, ta pierre grisâtre et ta renommée s'élèveront sur Morven.

« Roscana, tu as donc gémi à cause de moi ? Jeune arbre de Moïura, tes branches vertes sont-elles flétries ? Les guerres de Fingal m'ont appelé. J'envoyai un de mes amis ; mais on n'a revu ni lui ni son esquif. Au matin, mon premier regard embrassait les mers ; le soir, mon dernier coup d'œil errait sur les vagues. La nuit, ma tête s'appuyait sur le rocher ; mais je ne voyais Roscana que dans mes songes.

« Chef d'Iuna.... mais tu ne réponds point. Je vois, aux rayons de la lune, la pâleur couvrir ton visage. Tes yeux sont des flammes éteintes. Ami de ma Roscana, je vais t'élever un tombeau ! »

Comme le bruit d'un chêne qui tombe dans le calme de la nuit, et dont la chute ébranle les bois et les rochers, le bouclier de Fingal résonne pour la seconde fois. Il appelle ses guerriers. Nous accourons : nous passons près du tombeau de Curach.

Qui pleure en silence sur le gazon, sans prendre garde au son du bouclier de Fingal, non plus qu'à la blancheur naissante de l'aube ? C'est Cossagalla. Il n'a point trouvé son maître dans sa demeure. L'oreille haute, le dogue fidèle s'est tenu sur le rocher ; il a respiré le vent de tous les points du ciel ; il a tourné ses naseaux vers tous les zéphyrs qui agitaient le gazon : mais son maître n'y était pas. Pas une feuille ne se détache des arbres, nul oiseau n'agite en volant l'air de la forêt, sans être remarqué par Cossagalla ; mais Curach ne revient pas ! Le dogue va flairer le champ de bataille ; il trouve, au bord du ruisseau, la main de son maître toute souillée d'une écume de sang. Il l'emporte en hurlant, et vient se coucher sur le tombeau de Curach. Il est étendu sur la pierre, le cou appuyé sur la triste dépouille. Je le vois en passant ; mes yeux

se baignent de larmes; je me rappelle Oscar et son chien fidèle, et je m'appuie un moment sur ma lance, l'âme gonflée de douleur. Pourtant la bataille me réclame. J'essaye d'amener avec moi Cossagalla; mais il refuse de me suivre. Il pousse trois hurlements, et expire. Ah! tu es froid comme l'argile, Cossagalla! tu n'as plus de souffle! Pourquoi ma vue s'obscurcit-elle dans les pleurs? Mon courage s'affaiblit.... Mais le son du bouclier le réveille! Voilà les héros de Morven rassemblés autour de Fingal!...

Comme on voit les rayons du soleil percer d'innombrables lueurs les flancs d'un nuage pluvieux, ainsi les lances de Morven et d'Inisfail s'élèvent par milliers devant le fils de Comhal.

Curach n'est plus. Mille héros regardent Fingal en silence. A qui décernera-t-il le commandement de la bataille? Fergus se tient en arrière: sa lance est dans sa main; son regard paraît distrait, mais il songe à sa gloire, et l'espérance fait palpiter son cœur; son âme passe en revue les souvenirs de ses batailles passées. Son sang coule comme du feu dans toutes ses veines. Ses yeux semblent deux étoiles qui percent un nuage quand la nuit dort et que les vents sont retirés dans le désert. Il regarde de loin le visage calme du chef de Morven.

« Où est, dit Fingal, l'aiglon qui naguère, sur ses ailes bruyantes, affrontait les chemins du danger? Ta lance, ô mon fils, n'était pas un frêle jouet aux mains d'un faible enfant! Elle renversait les héros sur le champ de bataille comme des chardons. Je vois d'ici son fer étincelant tout ébréché par les chocs du combat. Sois aujourd'hui le premier en péril comme en gloire!

« Ton père se tiendra près de toi sur son rocher; sois comme l'aigle parmi les oiseaux de la bruyère, fils de Morven, déploie tes ailes vigoureuses! Dis aux puissants de fléchir devant toi; mais panse les blessures du faible! La renommée du héros s'accroît lorsque les guerriers redoutés tombent sous ses coups; mais, si sa lance est teinte du sang d'un ennemi humilié, les bardes ne placent point son nom dans leurs chants, et les héros se détournent quand son ombre sans honneur monte vers les palais aériens. O Fergus, épargne celui qui se soumet; mais quand le fort résiste, que ton bras soit la fou-

dre !... Ma voix, du haut des bruyères, attisera ta flamme dévorante. »

Colmul s'avance avec ses guerriers, tel qu'une tempête, roulant dans les ténèbres, ébranle l'Océan et toutes ses îles, et soulève les vagues écumantes, comme des montagnes de neige.

Un vieux chasseur entend la marche des guerriers, pendant qu'il se lève dans le vallon ombragé de forêts, du pied d'un rocher, sur le lit de mousse où le chevreuil a dormi. Il prête l'oreille : « C'est peut-être, dit-il, le bruit sourd du tonnerre qui gronde sur la bruyère lointaine; mais je ne vois point d'éclair. C'est, dit-il encore, la tempête de l'Océan. Je vais monter sur les falaises et contempler ce spectacle. »

Il arrive au sommet; mais l'azur des mers est calme; le soleil se montre à demi sur la colline de l'orient; ses rayons, à travers une pluie tiède, dorent de fauves reflets la barbe du chasseur, qui, penché sur sa lance, prête l'oreille au bruit qui s'augmente.

Il voit l'armée de Colmul. « N'irai-je point, se dit-il, au secours de Morven? L'on n'a pas besoin de toi, guerrier des anciennes batailles! Tu peux attendre sur ton rocher la fin du combat. »

Les guerriers de Fingal sont nombreux ; ils s'avancent fièrement : Fergus, bouillant de colère, marche à leur tête, tel qu'une ombre du désert, passant sur la bruyère tremblante, saisit les bocages verdoyants et les renverse en se jouant, comme un enfant brise les fleurs avec sa baguette fragile. La voix de Fergus ressemble au bruit du tonnerre. L'éclair jaillit de ses yeux, et sa chevelure flotte comme un météore. Les héros ennemis le voient et tremblent. Les guerriers qui le suivent sont pareils à un amas de nuages où repose la foudre.

Les armées se joignent; leur choc ébranle les rivages de Moruth; le son des boucliers, le cliquetis des lances et la voix des bardes, s'élèvent dans les airs. Les baleines tremblent sur leurs vagues; les chevreuils se sauvent du côté du désert; les oiseaux fuient avec bruit sur leurs montagnes, ou se laissent tomber d'épouvante.

Les filles de l'arc, les chasseresses aux mains d'ivoire, sont endormies sur leurs collines ombreuses; elles entendent le

bruit que font les hôtes des bois en passant au-dessus de leurs huttes à travers les sapins; le danger se peint dans leurs songes. Elles ramènent leur voile sur leur tête et tremblent pour les héros. Hélas ! vous ne tremblez pas vainement, belles chasseresses de Moruth ! Plusieurs de vos héros sont renversés et ne poursuivront plus les chevreuils. La bruyère de Moruth est arrosée de mille ruisseaux de pourpre ; mille grands arbres la jonchent de leurs rameaux. Les héros sont étendus comme des bocages renversés par la foudre ; leurs branches vertes agitent leurs têtes faibles au gré de tous les vents.

Deux aigles s'élancent de deux rochers opposés et combattent sur le flanc noir d'un nuage où ils se rencontrent. Le vent les pousse de côté et d'autre, et les oiseaux tremblants entendent de loin le froissement de leurs ailes. Ces aigles sont Fergus et Colmul. Le combat des chefs est long et terrible; mais la victoire demeure indécise.

Un fils de Loda lève enfin sa lance dans l'intervalle qui les sépare.

« Pourquoi, dit-il, le faucon n'assouvirait-il pas sa faim sur l'héritier de Fingal ?

— Meurs toi-même, mais non pour assouvir le faucon, » dit Fingal, brandissant avec rapidité son glaive meurtrier. Sa tête, fixée dans son casque, tombe en murmurant sur la terre, et rougit, en passant, l'azur de son bouclier. Le corps reste debout, soutenu par sa lance fichée en terre.

Fingal, voyant le danger de son fils, tire à demi son épée, mais sans quitter sa place.

« Pourquoi priverais-je mon jeune héros de sa renommée ? Pourquoi attristerais-je sur son nuage la mère de Fergus ? Non, lumière de mon premier amour, que ton visage ne se couvre pas de tristesse : notre fils sera vainqueur sans moi ! »

Une ombre des temps anciens passe sur le vent qui la porte. Elle voit avec admiration le combat des deux guerriers. « Ils ressemblent, dit-elle, aux héros qui ne sont plus ! » Elle descend du char des vents, toute voilée de nuages, et s'arrête sur la bruyère à contempler le combat des héros. Son brouillard cache Fergus aux yeux de Fingal, et la plupart des guerriers de Morven n'aperçoivent point leur chef.

Fingal tremble pour son héros. Il accourt terrible comme le sanglier de Gormal, lorsque, errant sur la bruyère pour cher-

cher sa nourriture, il voit les traces du chasseur tournées du côté de ses petits : les rochers entendent sa voix et tremblent. Ainsi la voix de Fingal ébranla les rochers de Moruth, et son barde épancha devant lui ses accents, pareils au mugissement du torrent des montagnes. Les guerriers de Morven sentirent renaître leur courage, comme le feu près de s'éteindre sur la bruyère de Lora, quand le chasseur l'agite avec sa lance, et que tous les vents sont éveillés ; il déploie ses flammes de colline en colline; on voit s'élever dans les airs ses colonnes de fumée avec leur bruit de tonnerre. Les ombres se jouent dans ses nuages et traversent sa flamme obscure. La biche l'entend pétiller de loin. Elle songe à son petit qu'elle a laissé dans sa couche mousseuse. Une grosse larme coule de ses yeux; elle vole le mettre en sûreté.

Les guerriers de Colmul prirent la fuite ou furent renversés. Nous les poursuivîmes sur le bord du ruisseau de Moruth. Colmul, blessé, demeura sur la place, tel qu'un roc à demi rongé par les vagues, que le matelot craint, en passant, de voir tomber sur sa tête, quoiqu'il semble encore défier l'orage. Il vit venir Fingal et saisit sa lance avec joie.

Mais Fingal vit couler son sang, et ne voulut pas faire usage du glaive. Il se retira tristement à la suite de ses guerriers. Il marche à pas lents sur Moruth. Trois fois il essaye de gravir sa cime escarpée, trois fois il est trompé par ses efforts. Il saisit, pour se soutenir, un chardon desséché ; le chardon cède à sa main. Il tombe dans le ruisseau, dont la rive retentit comme lorsque les rochers y roulent avec leurs forêts, quand le tonnerre gronde au-dessus d'eux dans les nuages, et que les vallées tremblent avec tous leurs troupeaux.

Nous courûmes au secours du chef; mais il était pâle, et l'obscurité de la mort assemblait autour de lui une nuit sans lune et sans étoiles.

« Es-tu renversé, dit Fingal en soupirant, es-tu renversé, toi qui dans ce jour as déployé tant de force? Que la vie du guerrier est passagère! Il sort le matin pour joncher la plaine de morts, et le soir ses amis reçoivent son corps glacé. Sa vieille mère et son épouse chérie préparent la fête autour du chêne embrasé; de temps en temps elles écoutent s'il revient. Elles entendent du bruit; la lune leur montre une multitude qui s'approche. « Il vient, » disaient-elles en se précipitant

avec joie pour aller à sa rencontre; mais elles rencontrent son cercueil! La vie du guerrier est une journée d'hiver, courte et obscure. Les traits de clarté qu'elle répand sur la bruyère sont en petit nombre. Fergus, dis aux guerriers de Colmul de prendre son corps. Dis-leur aussi de venir ce soir partager la fête de Fingal. »

Colmul entendit Fingal et lui tendit la main, pendant que quelques paroles tremblaient sur ses lèvres. « Fergus, disait-il, prends ce bouclier; Fingal, chef des héros, reçois ce bâton magique[1]. Mon âme monte, sur l'aile du météore[2], vers le séjour des bons et des braves. Que mon corps soit placé parmi ceux de mes pères! que nous reposions ensemble dans l'île verdoyante! »

Nous nous rendons à la fête : nous découvrons un vieillard qui s'avance entre les arbres. C'était le faible chasseur du rocher, celui qui avait tremblé pour les héros de Morven. Trois fois il avait essayé de brandir la lance qui lui servait d'appui, et trois fois il avait soupiré. Il sentait sa main affaiblie par l'âge, et, de ses tresses blanchies par la neige des années, il essuyait les larmes qui obscurcissaient sa vue Mais, quand le danger de Morven était devenu plus pressant, il avait recouvré sa jeunesse et oublié toutes les pensées du vieil âge. Il venait à notre aide. En approchant, il vit que la bataille avait fini, et, murmurant un vieux chant de guerre, il retournait dans sa forêt. Sa robe antique n'offrait plus que des lambeaux. Son bouclier rongé par le temps et sa barbe blanche, couvraient sa poitrine.

« Donnez cette robe à l'indigent, dit Fingal, et dites-lui de venir à ma fête.

— J'accepte, répondit-il, la robe qui m'est donnée par Fingal; mais je ne puis assister à ses fêtes. »

Fingal reconnut la voix de Lugar et le dogue fidèle de son ami. Il courut pour l'embrasser avec la joie que lui donnait

1. Les druides, ainsi que tous les prétendus savants en magie, portaient une baguette blanche, appelée *slatan-druiachd*, la baguette des druides, ou magique.

2. Les montagnards d'Écosse sont encore persuadés qu'à leur sortie des corps, les âmes se rendent dans l'autre monde de cette manière; et ils croient que certains météores, auxquels ils donnent le nom de *dr'eug*, présagent la mort des personnes d'un rang élevé.

toujours sa présence; mais il commanda à ses guerriers de rester en arrière, pour épargner au vieillard l'humiliation de rougir.

« Chef de Moiallin, dit-il, où as-tu demeuré si longtemps? Je me réjouis de voir l'ami de ma jeunesse. Tu me donnas autrefois, sur la bruyère de Drimcola, cent belles vaches avec leurs petits. Tu y joignis vingt chevaux domptés, et cinq navires ornés de toutes leurs voiles. Lugar, je te ferai aujourd'hui les mêmes dons. Jamais Fingal ne perdit la mémoire d'une action généreuse.

— Je ne suis point Lugar, répondit le chasseur. J'aimerais mieux mourir sans avoir un ami pour m'étendre dans l'étroite demeure, que de recevoir un bienfait qui n'est dû qu'à lui.

— C'est à toi qu'il est dû, et je te l'offrirai; mais auparavant tu prolongeras de cinq jours la fête de Selma. Sept guerriers illustres te conduiront ensuite à ta demeure. Ils resteront dans Moiallin pour aplanir les sentiers devant les pas de ta vieillesse. »

Fingal prit le vieillard par la main. Nous continuâmes notre marche avec les guerriers de Colmul. Nous rencontrâmes sur la bruyère une pierre grisâtre, et Lugar nous dit les paroles de la paix.

« Pourquoi, dit-il, ceux qui vont ensemble à la fête se rencontreraient-ils encore sur le champ de bataille? Pourquoi le bruit de querelles serait-il encore entendu parmi ceux qui, dans les années écoulées, ont moissonné ensemble; parmi les descendants de ceux qui, maintenant, chevauchent sur les nuages en se tenant par la main, et qui n'éprouvent jamais de douleur qu'à la vue des combats de leur postérité? Élevez cette pierre grisâtre, fille du rocher, sur la bruyère de Moruth. Elle sera remarquée des enfants des années à venir. Ils demanderont au vieux guerrier ce qu'elle signifie. « Conduisez-moi « près d'elle, » leur dira-t-il.

Ils marchent à ses côtés d'un pas lent et égal. Une lance épointée supporte sa main; et son dogue, que les ans ont privé de la vue, accompagne ses pas. La soirée est calme; les bois résonnent du chant des oiseaux; la colline retentit de la voix des biches, mais le vieillard ne les entend pas. Le soleil brille à son couchant; il discerne à demi ses rayons fugitifs, que réfléchit sa chevelure blanche et rare. Elle pend devant lui,

séparée en deux anneaux, telle que la mienne; et, tandis qu'il marche avec lenteur, elle voltige autour de sa lance épointée. Il est parvenu au lieu désigné; il a touché la pierre avec joie.

« C'est la pierre de Moruth, s'écrie-t-il. Ici, ajoute-t-il en y reposant son dos fatigué, ici vos pères se sont paisiblement assemblés; leurs mains unies élevèrent ce monument. N'oubliez pas, ô mes enfants, la paix jurée entre vos pères. Souvenez-vous d'elle en regardant la pierre de Moruth. O pierre! parle aux années qui s'avancent derrière le soleil, et qui, de plusieurs siècles, ne viendront pas entendre sa voix matinale. Dis-leur, dis aux enfants qui te contempleront, qu'en ce lieu nous terminâmes la guerre. Signe de paix élevé sur Moruth, que la mousse des années t'enveloppe; que les ombres des morts te défendent; que jamais une main ennemie, un vent orageux, n'approche de toi, tant que durera la sombre bruyère de Moruth, tant que coulera ce ruisseau ténébreux! »

Nous passâmes la nuit au banquet. Le matin, les guerriers de Colmul se retirèrent. Les bardes chantèrent l'hymne funèbre de leur chef, accompagnés par les harpes de Morven.

Ton bras fut puissant, ô Colmul, et rien n'égalait ton courage. Plus d'une fois je t'ai vu, sous la forme d'un nuage sombre grossi du brouillard de l'Océan, planer au-dessus du champ de ta renommée! Mais à présent je ne te vois pas, quoique j'entende par intervalles le vent, qui t'amène, souffler dans la chevelure grisâtre du sapin de Moruth. Je l'entends, lorsque assis, comme maintenant, sous son ombre, au temps où le soir rassemble son obscurité, j'écoute le murmure du ruisseau qui passe. O ruisseau! ton chant nocturne est doux; il est doux, le bruit que tu fais en suivant tes détours!

Mais il est tard; il faut que le barde se retire pour ne pas s'exposer aux orages de la nuit; car on entend l'aile bruyante du coq de bruyère qui s'abat sur son lit de mousse. N'entends-je pas sa voix, et ne dit-il pas à sa compagne de retourner en hâte à leur asile? O ma compagne, Évir-Allin, il fut un temps où, de ma retraite, je t'appelais ainsi! Je crie maintenant, mais sans autre ami qui me réponde que l'écho du rocher et la voix du torrent! Fingal est avec ses pères; Oscar n'est plus; Évir-Allin est dans son nuage, et la voix de Malvina est silencieuse! O mes aïeux, quand serai-je parmi vous? Mes amis, quand irai-je vous rejoindre? Quand finiront les jours

monotones, les longues nuits de mon existence, marquée par des fortunes si diverses? Mes amis sont éloignés; leur mémoire est à demi perdue, comme les pierres qui forment les tombeaux, et le lieu de leur séjour est solitaire!...

Mais le barde n'est pas le seul exposé à de tels changements. Lugar, tu en as eu ta part. J'ai vu les héros assemblés à tes fêtes. Tes flambeaux de cire étaient nombreux, et l'abondance régnait sur tes tables. Ton palais, aujourd'hui informe et froid amas de décombres, était alors le séjour des plaisirs. Telle j'ai vu la demeure de Lugar. Mais, de même que la saison des chaleurs fait place à d'autres saisons, dans le cours des années, Lugar, errant avec son épouse, devint la proie de l'indigence.

Je passai par la vallée de Moiallin; sa demeure était déserte. Le jeune faon paissait sur son toit couvert de mousse, à l'endroit où il était tombé dans la salle des héros. Le hibou couvrait sa tête des branches de lierre qui en interceptaient les jours, et l'oiseau marin voltigeait autour d'elle. Les bêtes fauves rafraîchissaient leurs flancs dans le ruisseau qui coule devant sa porte, et semblaient méditer sur le destin de Lugar.

Fils des montagnes, avez-vous vu Lugar? Ah! vous êtes joyeux, car ses flèches ne troubleront plus votre repos. Mais vous tomberez un jour comme lui. Vos compagnons vous chercheront dans la vallée que vous avez coutume de fréquenter. Vous enfants secoueront leurs têtes, car ils ne sauront en quels lieux vous trouver!...

O vie passagère, tu varies comme les saisons! Il fut un temps où je souriais dans l'été de la jeunesse, où, comme vous, pins majestueux de Moruth, je bravais l'orage de l'hiver. « Mon feuillage, disais-je alors, sera toujours vert comme le tien, et mes branches fleuriront dans ma vieillesse! » Mais à présent mes bras desséchés sont dépouillés de toutes leurs feuilles; et ma chevelure, blanchie comme la tienne, est le jouet des vents et tremble à chaque souffle!

Pins majestueux de Moruth, nous avons vu de meilleurs jours; mais ils se sont enfuis sur leur aile obscure et silencieuse; ils ont franchi la bruyère et se sont perdus dans le désert!

CATHLUINA.

Annir, fille de Moran, aimée de Gaul et de Garno, deux guerriers amis, résolut de se délivrer du second au moyen d'un stratagème. — Elle se déguisa en étranger et le défia au nom de Duaran, qu'elle lui dit être son rival, et avec qui elle croyait qu'il n'oserait pas se mesurer. — Trompée dans son attente, et voulant, à tout prix, se défaire de Garno, elle alla porter le même défi à Gaul, dans l'espérance qu'il triompherait de son ami, — Gaul et Garno se rencontrèrent pendant la nuit, et se blessèrent tous deux à mort. — Annir en conçut tant de chagrin qu'elle ne put leur survivre.

J'entends murmurer le ruisseau ; j'entends le bruit de sa chute le long du rocher.... Conduis-moi[1], fils de la jeunesse, vers ce chêne qui déploie ses branches sur le courant. Au pied de ce chêne, trois pierres grisâtres lèvent leurs têtes parmi la verdure desséchée et les feuilles qui tombent. Là sommeillent les amis d'Ossian ; ils n'entendent plus le murmure du ruisseau ni le frémissement du feuillage. En approchant du lieu de leur repos, nous ne devons pas craindre de les troubler.

Les braves étaient en grand nombre, ô fils de la jeunesse, sur les collines de Morven, dans les jours de notre bonheur ; mais il souffla un vent destructeur, et notre forêt se vit dépouillée de ses feuilles. Il renversa nos pins majestueux sur leurs montagnes verdoyantes. Messager de l'hiver, il fit entendre son sifflement dans nos palais, et la mort marqua sa voie ténébreuse. La saison de notre joie est un rayon qui a disparu ; la voix du plaisir est un chant qui s'est tu dans nos

1. Il y a, dans le district de Lorn, comté d'Argyle, un lac qui s'appelle aujourd'hui Loch-Arich, mais qu'on nommait anciennement Loch-Luina ou Loch-Luana. C'est probablement dans son voisinage que se passa l'action qui fait le sujet de ce poëme. La plupart des lieux d'alenteur portent encore les noms des héros d'Ossian. Le *fils de la jeunesse*, à qui l'ouvrage est adressé, ne peut être que le fils d'Alpin, dont il est si souvent fait mention dans quelques autres poëmes de la même date. La tradition rapporte qu'il mit par écrit tous les poëmes d'Ossian, tels que ce barde les lui avait récités

salles, et la force de nos héros est un fleuve tari. Le hibou réside dans nos murailles désertes, et le cerf pâture sur les tombeaux des braves. L'étranger vient de loin pour implorer le secours du chef. Il contemple ses salles, et s'étonne de les voir en proie à la désolation. Le berger, qui siffle d'un air insouciant, le rencontre sur la bruyère obscure, et lui dit que les héros ne sont plus. « Où sont allés, dit-il, les amis du faible ? Où est Fingal, le bouclier des opprimés ? »

Ils sont allés, ô étranger, ils sont allés vers leurs aïeux. Le vent destructeur a renversé les puissants, comme il renverse les pins de Dora, et les enfants des faibles s'élèvent à leur place. Tu vois sur chacune de ces collines les tombes de ceux qui secouraient les infortunés. Tu vois les pierres qui les couvrent, à demi cachées par la verdure flétrie. Les héros sont couchés dans la poussière ; et le silence, tel qu'un brouillard, est étendu sur Morven.

Mais la harpe de Cona, puissants qui n'êtes plus, fera entendre vos louanges. Peut-être qu'en passant l'étranger prêtera l'oreille à ses accords. Appuyé sur sa lance, il s'arrête par intervalles. Le barde ne l'aperçoit pas, mais il entend plus d'une fois ses soupirs. Répétant à voix basse le chant qui l'a frappé, il poursuit sa route, et va le redire en pleurant aux ruisseaux de sa patrie. Les jeunes bardes l'entendront, courbés en silence sur leurs harpes attentives. Ils l'épancheront sur les âges futurs.

Nous voici près des tombeaux ; mais où sont les pierres qui désignent la demeure de nos amis ? Levez vos têtes, pierres grisâtres, et dites-nous de qui vous gardez la mémoire. Pourquoi vous enfoncez-vous dans votre mousse, oubliant les héros que vous abritez ? Eh bien ! moi, je ne vous oublierai pas, compagnons de ma jeunesse ; votre renommée vivra dans mes chants, lorsqu'on ne la lira plus sur ces pierres mousseuses.

Souvent nous brillâmes ensemble sous des vêtements d'airain ; souvent, pareils à des torrents débordés, nous versâmes la mort dans les plaines. Vous étiez alors puissants, ô mes amis, bien que vous soyez maintenant si déchus ! Vos exploits étaient grands, lorsqu'ici même vous combattiez l'un contre l'autre. Écoute, fils de la jeunesse, et que ton âme conçoive le feu des actions glorieuses.

Gaul[1] et Garno étaient l'effroi de la plaine. On parlait de leur gloire dans la terre des étrangers. La force de leurs bras était sans rivale, et leurs âmes étaient d'airain. Ils vinrent au secours de Moran. Ils entrèrent dans la salle du chef, à l'endroit où sa demeure élevait son front grisâtre au milieu des arbres, dans l'île verte d'Innisluina. La fille de Moran toucha la harpe, et sa voix suave célébra les étrangers. Leurs âmes se fondirent à ses chants, comme un amas de neige devant les regards du soleil. Les deux héros brûlent d'une même passion pour Annir, mais les yeux bleus de la belle vierge ne se tournèrent que sur Gaul. Son âme le contempla dans les songes de son repos, et les ruisseaux d'Innisluina l'entendirent proférer en secret son nom. La fille de Moran détourna ses regards du front de Garno, car elle voyait souvent le feu de sa colère s'élever comme une flamme obscure parmi des nuages de fumée.

Les héros passèrent trois jours dans les fêtes. Le quatrième, ils allèrent chasser sur la bruyère de Luina. La jeune fille les suivit de loin, vêtue comme un jeune homme de la terre des étrangers ; elle les suivit pour leur dire les paroles de la crainte, afin que Garno quittât la contrée.

Le soleil regardait les campagnes du milieu de sa carrière, et les chevreuils haletants reposaient à l'ombre du rocher. Garno s'assied sur la cime escarpée de Caba. Son carquois est près de lui, et Lochos sommeille à ses pieds. Derrière lui est son arc détendu ; il regarde s'il apercevra un cerf. Il aperçoit un jeune homme.

« D'où viennent tes pas, lui dit le chef aux sourcils ténébreux ? Où est la place à laquelle tu es attaché ?

— J'appartiens, répondit le jeune homme, à la tribu de Duaran, chef des salles de Comara. Il aime la fille de Moran ; mais il a appris que Garno courtisait l'objet de son amour. Il l'a appris, et m'envoie te dire de lui céder Annir, ou d'éprouver ce soir la force de son bras.

— Dis à cet orgueilleux enfant de la mer que Garno ne cédera jamais. Mon bras est fort comme le chêne de Malla, et mon glaive est accoutumé à se frayer un chemin à travers le

1. Ce Gaul, fils d'Ardan, ne doit pas être confondu avec Gaul fils de Morni, et mari d'Évir-Choma.

cœur des héros. De toute la jeunesse des montagnes, Gaul est le seul à qui je cède la droite dans la bataille, parce qu'il tua le sanglier qui rompit en deux ma lance sur Elda. Dis à Duaran de fuir vers sa patrie; dis-lui qu'il s'éloigne de la fille de Moran.

— Mais, reprit le jeune homme, tu n'as pas vu Duaran ; sa stature est celle d'un chêne, sa force pareille au tonnerre qui roule dans le ciel, et son glaive semblable à l'éclair qui dévore les bois épouvantés. Fuis vers ta contrée, de peur qu'il n'abatte tes branches flétries, et n'étende sur la bruyère tes bras meurtris.

— Fuis toi-même, et dis à Duaran que je vais à sa rencontre. Ferarma, apporte-moi ma lance et mon bouclier ; apporte-moi mon glaive étincelant. Que présagent ces deux ombres furieuses qui se battent dans l'air ? Un sang léger se répand le long de leurs robes de vapeurs, et leurs glaives à demi fermés, comme de faibles météores, tombent sur leurs boucliers d'azur. Les voilà qui s'embrassent comme des amis ! Le vent passe à travers leurs membres aériens. Elles disparaissent.... Je n'aime point ce signe menaçant, mais je ne le crains pas. Ferarma, apporte-moi mes armes ! »

La jeune fille s'éloigne, fâchée que Garno ne veuille pas fuir ; mais elle lui a entendu dire que Gaul était plus fort que lui dans la bataille. Elle dirige ses pas vers la colline où chasse le héros. Il est appuyé sur sa lance. Un cerf gît à ses côtés, et ses dogues haletants sont couchés autour de lui. Ses pensées ont pour objet la belle Annir, et il chante ses louanges.

« Celle que j'aime est belle comme l'arc céleste. Sa robe est semblable aux rayons du matin. L'incarnat de ton visage, ô belle Annir, est doux comme le soleil, lorsqu'il regarde à travers les nuages pourprés de l'occident, et qu'on voit sourire les cimes vertes des montagnes. Oh ! s'il m'était donné de te voir sur la colline des cerfs dans toute ta beauté, semblable au jeune pin de la vallée de Luina, quand il agite doucement sa tête au souffle d'un vent frais, et que ses feuilles brilantes se développent sous une pluie tiède et féconde ! Alors mon âme se réjouirait comme le chevreuil qui bondit sur la bruyère, car tu es aimable aux yeux de Gaul, fille du noble Moran !

— Es-tu Gaul? dit Annir en s'approchant. Il se peut que ton Annir soit aimable, fils d'Ardan ; mais tu auras un combat ter-

rible à soutenir : Duaran est ton rival ; il t'attend sur cette colline. Gaul, cède à Duaran l'objet de ton amour.

— Je ne céderai à personne l'objet de mon amour ; mais dis à ce chef de venir ce soir à mon banquet. Demain, il emportera les dons d'un ami ou sentira le poids du bras d'un ennemi.

— Tu peux dresser le banquet ; mais ce sera pour toi seul. Duaran vient uniquement pour lever la lance. Je le vois déjà dans le lointain : il marche comme une ombre sur cette bruyère ténébreuse. L'éclat de son glaive supplée au jour qui s'éteint, et les nuages éclaircissent autour de lui leurs flancs rembrunis. Écoute : il frappe son bouclier ; c'est le signal de la chute des héros. »

Gaul se couvrit de ses armes, tel qu'une ombre qui revêt ses membres obscurs de météores lumineux, quand le tonnerre ébranle la cime des montagnes. Il marcha vers la colline d'où venait le signal de la bataille. En marchant, il murmurait tout bas un chant de fête. Il songeait à Annir et aux exploits de ses premières années.

Jeune homme, c'est ici que les guerriers se rencontrèrent. Chacun d'eux pensait que son adversaire était Duaran : car l'obscurité de la nuit couvrait les collines, et ce chêne cachait le ciel. Terrible fut la colère des héros ; terrible le cliquetis de leurs glaives, lorsqu'ils se croisaient en l'air, comme deux sillons de foudre qui sortent d'un replis d'un nuage sombre. Les montagnes répondent au choc de leurs boucliers. Luina tremble avec toutes ses forêts. La bruyère secoue sa tête ; les chevreuils sont effrayés dans leurs songes : ils se figurent que la chasse est déjà commencée, et les idées de leur sommeil ne leur offrent que des images de péril. Le bruit augmente : ils croient ouïr approcher la multitude des limiers et siffler la corde des arcs. Ils sortent de leur sommeil nocturne ; leurs yeux sont tournés vers le désert.

La bataille fut longue et terrible ; mais le bouclier de Gaul se fend en deux, et le glaive de Garno se brise en mille éclats, avec un bruit pareil à l'ouragan qui tourbillonne sur Ardven, lorsqu'il déracine la bruyère et mugit à travers le branchage du chêne.

Gaul est immobile, comme une baleine que la tempête a fait échouer sur un écueil. Garno, comme le reflux d'une vague furieuse, s'élance pour saisir le chef. Ils enlacent leurs bras musculeux, comme deux esprits du ciel qui luttent ensemble

au milieu des orages déchaînés. Les collines pierreuses s'abaissent de crainte devant le tonnerre des fils du ciel, et les éclairs brûlent les bocages. Ainsi les deux guerriers bondissent de côté et d'autre : les rochers fuient sous leurs pieds avec la terre et la mousse qui les couvrent. Leur sang, mêlé de sueur, ruisselle jusqu'à terre; il roule parmi la verdure, et colore le ruisseau qui passe.

Il combattirent toute la nuit. A la naissance de l'aube, le fils d'Ardan fut renversé, et le ciel vit sa large blessure. Son casque se détache de son front. Garno reconnaît son ami ; il recule pâle et muet, comme le chêne desséché que jadis la foudre a frappé sur Mora. Il oublie la large blessure faite à sa poitrine ; son sang coule à grands bouillons sans qu'il l'aperçoive : enfin il tombe près de son ami.

« Bénie soit, dit-il, la main qui m'a fait cette blessure! Ami, mon corps reposera avec le tien, et nos âmes chevaucheront sur le même nuage. Nos aïeux nous regardent venir ; ils ouvrent leurs larges portes de brouillards; ils s'inclinent pour saluer leurs fils, et mille autres esprits les accompagnent. Nous venons, puissantes ombres ; mais ne nous demandez pas comment sont tombés vos enfants. Que servirait de vous apprendre que nous avons combattu comme si nous avions été ennemis? Il suffit que vous sachiez que nous fûmes braves. Mais pourquoi avons-nous combattu l'un contre l'autre? Pourquoi le nom de Duaran a-t-il frappé mes oreilles? »

Gaul entendit la voix de son ami ; mais les ombres de la mort étaient sur ses yeux ; il n'apercevait la lumière qu'à travers un nuage. « Pourquoi, dit-il, ai-je combattu Garno ? Pourquoi ai-je blessé mon ami? Pourquoi faut-il que j'aie entendu parler de Duaran? Plût au ciel qu'Annir fût ici pour élever la pierre grisâtre qui doit couvrir ma tombe! Inclinez-vous, ô mes pères, du fond de vos salles aériennes, pour venir au-devant de moi! » Ces paroles ne furent qu'à demi prononcées. Froid et pâle, il tomba dans son sang.

Annir vint. Ses pas étaient tremblants, ses regards effarés, ses paroles en désordre. « Pourquoi Garno n'a-t-il pas fui?... Pourquoi Gaul est-il tombé? Pourquoi ai-je prononcé le nom de Duaran? » Son arc s'échappa de sa main, son bouclier glissa de sa poitrine. Garno la vit, mais il détourna les yeux et les ferma pour toujours en silence. Elle s'approcha de son ai-

mable Gaul, et tomba sur son corps glacé. Ce fut là qu'on trouva cette belle en pleurs; mais elle ne voulut pas s'arracher d'auprès de son amant.

Durant le jour entier, le soleil, voyageant parmi les nuages humides, fut témoin de sa douleur. Toute la nuit, les fantômes, habitants des rochers, répondirent faiblement à ses soupirs. Ses yeux se fermèrent le second jour. La mort s'approcha, comme le nuage paisible du sommeil, quand le chasseur fatigué se couche sur sa colline entourée d'un brouillard silencieux que nul vent n'agite.

Le père d'Annir regarda deux jours du côté de la bruyère. Pendant deux nuits sans sommeil, il prêta l'oreille à tous les vents.

« Donnez-moi, dit-il au troisième matin, donnez-moi mon bâton de chêne; je tournerai mes pas vers le désert. »

Un dogue au poil brun hurle devant lui; une ombre charmante apparaît sur la bruyère. Le vieillard lève ses yeux en pleurs, et observe tristement l'aimable fantôme. Mais, ô Moran, je suis forcé de t'abandonner; je n'ai pas le courage de contempler ta douleur.

Jeune homme, c'est ici que nous les déposâmes tous les trois. Ici, nous élevâmes leurs pierres funéraires. Leur mort nous accabla de douleur, et nos bardes leur payèrent le tribut de leurs chants lugubres.

Quel est ce guerrier qui, vêtu d'une armure radieuse, s'avance avec majesté sur la plaine, du sommet de la colline obscure? Quel est-il, celui qui parcourt la bruyère, monté sur l'Épouvante, qui se précipite dans les dangers et défie les braves? Quel autre serait-ce que l'intrépide Garno, dont le sourire imprime le respect, Garno, le chef des lances, la terreur du champ de bataille, le boulevard de mille fleuves?

Mais quel est celui qui vient à sa rencontre d'un pas grave, et avec des boucles blondes? Semblable au soleil, lorsqu'il brille à travers un nuage chargé de pluie, il sourit à l'instant du danger. Qui roule devant lui l'orage de la bataille, et tonne dans ces vastes campagnes? Silence! Sa voix ressemble au bruit des vagues durant la tempête; ses pas, aux rochers ébranlés quand les montagnes balancent leurs cimes sur la bruyère du désert. C'est Gaul, à la belle chevelure et au doux regard; c'est le fils d'Ardan, renommé par tant de hauts faits. Il est

terrible, mais aimable. Ah! pourquoi le nom de Duaran fut-il jamais prononcé, ou pourquoi la fille de Luina inspira-t-elle de l'amour? Pourquoi deux amis si fameux ont-ils combattu dans les ténèbres?

Vous avez combattu comme deux ombres furieuses qui luttent pendant un orage; vous êtes tombés comme deux chênes verdoyants, renversés par le choc des ombres furieuses. Le voyageur a passé près d'eux vers le soir. Il a vu leurs têtes majestueuses qui dominaient la plaine. « Beaux arbres, a-t-il dit, vous croissez majestueusement; votre feuillage est aimable sur les bords du fleuve que vous ombragez! » Mais il revient à l'aurore, et trouve leurs têtes verdoyantes couchées dans la fange. Il voit leurs racines arrachées de terre, et leurs branches dispersées parmi l'écume du fleuve. Une larme humecte ses yeux. « Tous tant que nous sommes, dit-il, nous serons un jour renversés par l'orage!... »

O vous, si courageux naguère, vos têtes sont renversées par l'orage nocturne. Aimable Annir, la pâleur fane ta beauté dans la place silencieuse de ton repos. Souvenez-vous, ô filles de Morven, du jour où sont tombés ces amants! Qu'il soit un jour de tristesse pour les habitants de Luina.

Garno, intrépide guerrier! Gaul, héros aimable! belle et malheureuse Annir! soit que vos ombres chevauchent sur les nuages taciturnes, soit qu'elles dirigent les tempêtes, soit que vous reposiez dans les salles tranquilles de vos pères, que vous visitiez les collines nébuleuses de Morven, ou que vous fréquentiez les verts bosquets de Luina, oubliez votre amour, vos douleurs et vos blessures! Écoutez avec joie les chants qui célèbrent votre gloire. Tant qu'il subsistera des harpes, vos noms y seront répétés, et les derniers accords des bardes seront des hymnes à votre gloire!

Tel fut le chant des bardes, tandis que nous élevâmes la tombe des héros. Souvent je l'ai redit dans nos salles, au retour de la triste journée qui vit leur trépas.

J'entends le murmure du ruisseau; j'entends le bruit de sa chute le long du rocher. Reconduis-moi, fils de la jeunesse, et n'oublie point la renommée des héros.

DARGO.

Comhal, voguant vers Inisfail, aborde de nuit à une île déserte; il y rencontre Dargo, qu'on disait avoir péri dans la mer, au retour d'une expédition. Ullin essaye de consoler ce héros de la mort de Crimora son épouse, en racontant l'aventure de Colda et de Minvéla. Arrivés le matin à Inisfail, Comhal et ses guerriers combattent Armor, chef de Loclin, qui est tué dans la bataille. — La nuit vient; ils découvrent une femme en pleurs sur le tombeau d'Armor; c'est Crimoïna, qui l'avait suivi, déguisée en homme. Ils la conduisirent au palais d'Inisfail. — Ullin lui raconte l'histoire de Morglan et de Minona. — Le lendemain, Comhal propose de la renvoyer dans son pays; mais elle préfère le séjour de Morven, et devient l'épouse de Dargo.

Quelque temps après, Connan, dans une partie de chasse, inspire à ses compagnons de la défiance sur l'amour que Crimoïna porte à Dargo. — Il leur conseille de mettre son amour à l'épreuve, en teignant Dargo du sang d'un sanglier qu'ils ont tué, et en le portant à sa demeure, comme s'il était mort. — Crimoïna, frappée de ce spectacle, expire de douleur.

I

Celui que tu vois là-bas, tranquille au pied d'un arbre solitaire, attentif au bruit du vent qui murmure dans le feuillage, c'est l'infortuné Dargo. L'ombre de Crimora sort du lac argenté qui s'étend au-dessous de lui; les cerfs l'aperçoivent et marchent sans crainte sur la hauteur. Lorsqu'ils ont vu ce signe, ils n'appréhendent point d'être poursuivis, car l'âme de Dargo est triste, et les aigles, compagnons de ses courses sauvages, poussent derrière lui des glapissements douloureux. Je partage aussi tes chagrins, ô Dargo! Telles que les gouttes de rosée sur la verdure, les larmes tremblent dans mes yeux au souvenir de ta déplorable histoire.

Comhal était assis près de cette roche, où maintenant les cerfs broutent sur sa tombe, qu'en dépit de la mousse des ans distinguent encore trois pierres grisâtres et un chêne dépouillé. Ses guerriers se reposaient autour de lui; appuyés sur leurs lances, ils prêtaient l'oreille aux chants d'un barde; leurs visages étaient tournés de côté, et leurs yeux se fermaient de temps en temps. Le barde louait les belles actions du chef; il

rappelait ces jours de gloire où sa foudroyante épée et la lance d'Inisfail[1] roulaient devant elles la bataille comme un tourbillon de fumée.

Les chants cessèrent; mais leur son était encore dans notre oreille, comme le bruit des vents lorsqu'ils se sont éloignés. Nous regardions la mer; un nuage sembla se former et s'accroître sur les vagues lointaines. Nous reconnûmes le pavillon d'Inisfail et le sinistre cran-tara[2]. « Déployez, dit Comhal, les ailes blanches de mes voiles; volons sur les vagues au secours de nos amis ! »

Les ombres de la nuit nous surprirent au milieu de l'Océan; les vagues soulevèrent devant nous leur sein blanchâtre, et les vents furieux déchiraient nos voiles.

« La tempête, dit Comhal, redouble les ténèbres, mais nous approchons d'une île déserte; elle étend ses bras comme mon arc lorsqu'il est bandé, et sa surface est unie comme le sein de la vierge que j'aime. Attendons ici le retour de la lumière; c'est l'endroit où les matelots rêvent au péril passé. »

Nous nous dirigeâmes vers la baie de Botha; l'oiseau de la nuit croassait au-dessus de nos têtes, accroupi dans la roche grisâtre où il fait sa résidence. Du fond d'une caverne sortaient les accents mélancoliques d'une ombre affligée.

« C'est l'ombre de Dargo, dit Comhal, de Dargo que nous perdîmes en revenant des guerres de Loclin.

« Les vagues élevaient leurs têtes blanches jusque dans les nues; des montagnes bleuâtres se mouvaient entre le rivage et nous.... Dargo monta sur le mât pour remarquer s'il distinguerait Morven, mais le cordage se rompit dans sa main, et les vagues écumeuses couvrirent sa chevelure flottante; la

1. Par Loclin il faut entendre la Norwége ou la Scandinavie en général; par Érin, l'Irlande, et par Inisfail, un canton de ce dernier royaume qu'habitaient les Falans. Inisfail semble quelquefois désigner une des Hébrides. Inistore signifie toujours les Orcades, ou du moins la plus grande partie de ces îles.

2. Le *cran-tara* était un morceau de bois à demi brûlé et trempé dans le sang, que l'on portait avec toute la célérité possible d'habitations en habitations, dans les cas de péril imminent. Le mot *cran-tara* veut dire *bois d'appel*, et l'union du sang au feu pouvait indiquer ou le danger même, ou une menace contre ceux qui ne se rendaient pas immédiatement sous les drapeaux du chef. La même coutume paraît avoir existé, avec de légères différences, chez d'autres peuples du nord de l'Europe.

furie des vents chassa nos voiles, et nous perdîmes le chef de vue. Nous entonnâmes à sa gloire un chant de douleur, et nous invitâmes les ombres de ses pères à le porter dans le séjour de leur repos.

« Mais, continua Comhal, nos voix n'allèrent pas jusqu'à elles; son ombre habite encore ces rocs effrayants; il ne voltige point sur les collines aimées du soleil, sur les vallées vertes de Morven.... Ombres des enfants de Loclin, qui nous poursuiviez alors dans la tempête, vous songez vainement à retenir Dargo. Trenmor accourra des nuages de Morven, et son souffle dissipera vos formes ténébreuses; vos brouillards onduleux, pareils aux chardons d'Ardven, fuiront devant l'arbitre de l'orage; et toi, Dargo, tu chevaucheras avec lui sur la frange de sa robe, et tu te réjouiras avec les descendants aériens de nos pères. Ullin, élève tes chants et loue ses actions; il reconnaîtra ta voix, il se réjouira au bruit de sa gloire; et, s'il y a dans le voisinage quelqu'une des ombres de Loclin, qu'elle entende parler de la venue de Trenmor !

— Paix à ton âme, chanta Ullin, paix à ton âme, habitant de ces rochers caverneux ! Pourquoi demeures-tu si longtemps dans la terre des étrangers ? Es-tu forcé de combattre seul dans les nuages avec les ombres de Loclin, en des lieux où les barrières de l'air sont tendues devant toi ? Souvent, ô Dargo, tu combattis une armée entière, et ton ombre soutient encore un choc inégal ? Mais Trenmor viendra bientôt; bientôt il lèvera pour te secourir son large bouclier et son glaive aérien; il chassera devant lui les ombres éperdues de Loclin, pareilles à la feuille desséchée du chêne de Malmor, lorsqu'elle est enveloppée dans les replis de l'ouragan. Jusqu'alors, paix à ton âme, ô Dargo! puisses-tu reposer tranquillement, toi qui demeures au sein d'un roc dans la terre des étrangers !

— Et me dis-tu de rester sur ce roc, barde de Comhal ? Les guerriers de Morven voudront-ils abandonner leur ami à l'heure du danger ? » cria Dargo, qui parut en même temps sur la pente de son écueil.

Gulchos reconnut la voix de Dargo, et lui fit la réponse joyeuse qu'il avait coutume de lui adresser lorsqu'il l'appelait à la poursuite des agiles enfants du désert. Rapide comme une flèche, il s'élance sur les vagues : ses pieds baignent à peine dans l'onde; il saute au col de Dargo; les étoiles vacillantes

contemplèrent la joie de leur rencontre et le doux spectacle des embrassements de deux amis, lorsqu'ils se retrouvent dans la terre des étrangers après les tardives années de l'absence.

« Quoi! dit Comhal, se peut-il que Dargo soit vivant? Comment fis-tu pour échapper aux vagues, lorsque, roulant sur ta tête, elles te cachèrent dans leur écume?

— Les vagues, dit Dargo, me poussèrent vers ce rocher, après m'avoir roulé toute une nuit. Depuis ce moment, la lune n'a que sept fois amoindri et réparé sa lumière; mais sept années ne paraissent pas aussi longues sur la bruyère de Morven. Tout le jour, je restais assis sur ce rocher, murmurant les chants de nos bardes, écoutant le bruit rauque des vagues, ou les cris encore plus rauques des oiseaux qui planaient sur leur sommet. Durant la nuit, je conversais avec les ombres et avec le hibou; j'allais surprendre l'oiseau marin qui dormait entre les bouleaux.

« O Comhal, le temps me paraissait long, car le soleil avance lentement, la lune semble à peine se mouvoir au-dessus de cette île inhabitée. Mais pourquoi ces larmes silencieuses? que veulent dire ces regards de compassion? Ces larmes, ces regards, ne sont pas causés par mon histoire; ils ont pour objet la mort de Crimora! Je sais qu'elle n'est plus; j'ai vu son ombre portée sur le brouillard à franges lumineuses que soutenaient les rayons de la lune, lorsqu'ils brillaient à travers une pluie fine sur l'étendue paisible de l'Océan. J'ai vu ma bien-aimée; son visage était pâle; des gouttes d'eau ruisselaient de sa chevelure blonde, comme si elle fût sortie du sein de la mer. La trace sombre des larmes était sur sa joue, pareille aux vestiges des anciens fleuves qui jadis inondaient la vallée.

« Je reconnus le fantôme de Crimora; je devinai le sort de ma bien-aimée; je haussai la voix, et l'invitai à se rendre sur mon rocher solitaire. Mais les ombres des vierges de Morven élevèrent leurs chants autour d'elles; leurs chants ressemblaient au souffle mourant du zéphyr dans les soirées de l'automne, quand l'ombre s'agrandit lentement dans la vallée de Cona, et que des sons suaves voyagent par des routes mystérieuses dans le creux des roseaux. Les vagues attentives s'inclinèrent, et l'oiseau marin se tut pendant le concert des ombres virginales.

« Viens, disaient-elles, ô Crimora, viens sur les collines

« boisées de Morven, où Sumalda, la belle amante de Trenmor, « bande son arc aérien, et poursuit le cerf à demi visible que « forment les nuages. Viens, ô Crimora, viens oublier ta dou- « leur au séjour de nos plaisirs! »

« Elle les suivit; mais, en partant, elle me jeta un regard de pitié, et je crus l'entendre qui soupirait. Bientôt l'harmonie des vierges ne ressembla plus qu'au bruit des vagues sur une côte éloignée, quand le matelot les entend rugir de l'ouverture de sa caverne, et craint l'approche de l'orage. J'écoutais encore, mais la douce mélodie cessa; la belle vision s'évanouit, comme le rêve d'amour du chasseur, quand le son du cor l'éveille sur la bruyère. Je poussai des cris, mais les ombres ne m'entendirent pas; elles me laissèrent gémir sur mon rocher, semblable à la tourterelle abandonnée. Depuis ce temps, mes larmes ont toujours commencé de couler avec l'aube; elles ont toujours coulé dans l'obscurité des nuits. O Crimora! quand mes yeux te reverront-ils? ô Comhal, apprends-moi comment est morte ma bien-aimée!

— Lorsque ta bien-aimée eut appris ton sort, trois soleils virent sa main blanche soutenir sa tête inclinée. Au quatrième matin, elle courut sur les détours du rivage, cherchant à te retrouver. Les filles de Morven la contemplaient du haut de leurs montagnes. Elles descendirent sans bruit le long des ruisseaux azurés. Leurs soupirs agitaient leurs chevelures flottantes; leurs mains délicates essuyaient les pleurs de leurs yeux. Elles vinrent en silence pour consoler Crimora; mais elles la trouvèrent dans son lit de roseaux, aussi froide qu'un morceau de neige, belle comme un cygne étendu sur le rivage du Lano. Une pierre grise et un tertre de gazon marquent maintenant, sur la côte de Morven, la demeure de Crimora. Les filles de Morven la pleurèrent; les bardes firent l'éloge de sa beauté. Ainsi puissions-nous, ô Dargo, vivre glorieusement! Telle puisse être notre destinée, lorsque nous serons à jamais couchés dans l'étroite demeure! »

Mais regardez cette lumière qui vient d'Inisfail; voyez le cran-tara semer l'alarme dans tous les hameaux! Comhal est menacé de quelque danger! Déployez les voiles, courbez-vous sur les rames; que nos barques fendent rapidement les flots! Hâtons-nous de gagner la terre d'Inisfail pour dissiper ses ennemis!..

Un vent frais, qui souffle de Morven, seconde notre départ. Il enfle nos voiles; nos matelots se courbent sur leurs rames, et font rejaillir les vagues fumantes sur leurs têtes grises et penchées. Tous les héros ont les yeux sur la rive, toutes les âmes sont déjà dans le champ de bataille. Mais Dargo, les yeux constamment baissés, la tête appuyée sur son bras que supporte le bouclier de ses pères, demeure assis dans le silence de la douleur. Comhal l'observe; il observe ses larmes qui roulent à travers les bosses de son bouclier. Puis il regarde Ullin pour lui demander des chants capables de le consoler.

« Colda vivait dans les jours de Trenmor. Il poursuivait les cerfs autour de la baie d'Étha. Les rives boisées répondaient à ses cris, et il abattait à ses pieds les hôtes des montagnes. Minvéla l'aperçut de la rive opposée; elle voulut traverser la baie dans son rapide esquif. Un vent impétueux accourut de la terre des étrangers. Le bateau se retourna sur la mer orageuse. Minvéla reparut un moment. « Je meurs, disait-elle; « Colda, mon cher Colda, viens à mon secours!... »

« La nuit étendit son noir manteau sur les vagues. La voix de Minvéla s'affaiblit; les échos du rivage la répétèrent de plus en plus faiblement. Pareille au bruit lointain des courants, lorsqu'il nous parvient dans la tranquillité du soir, elle se perdit enfin dans les ténèbres. Au point du jour, Colda trouva son amante étendue sur le sable. Il la porta sous un chêne majestueux, près duquel murmurait un ruisseau limpide, et il couvrit son corps d'une pierre grisâtre. L'endroit est connu des chasseurs. Ils reposent souvent à l'ombre de ce chêne, lorsqu'à midi les rayons du soleil dévorent la campagne.

« Colda conserva longtemps sa tristesse. Le jour, il errait seul le long des rivages boisés d'Étha; la nuit, il attristait de ses gémissements l'oiseau qui se perche sur les vagues. Mais l'ennemi parut : on frappa le bouclier de Trenmor. Colda prit sa lance, et l'ennemi fut renversé. Sa joie revint par degrés, comme on revoit le soleil quand l'orage a passé sur la bruyère. Il poursuivit comme auparavant les cerfs d'Étha. Il entendit sa gloire proclamée dans les concerts des bardes.

— Je me souviens, dit Dargo, d'avoir vu Colda. Semblable aux faibles traces d'un songe évanoui depuis longtemps, son souvenir parcourt mon âme. Souvent, dans mon enfance, il me

conduisit près du tombeau qu'il avait formé sur le rivage d'Étha. Pendant qu'il s'appuyait sur la mousse dont il était couvert, les larmes tombaient de ses yeux rougis par la douleur. Il les essuyait avec ses cheveux blancs. Si je lui demandais la cause de ses pleurs : « Hélas ! s'écriait-il, c'est ici que Minvéla « sommeille ! » Et quand je le priais de me tailler un arc : « Cette tombe, ajoutait-il, est véritablement celle de ma bien-« aimée. Oh ! lorsqu'un jour tu poursuivras les cerfs, viens à « cette tombe, viens t'y reposer au milieu du jour, jusqu'à ce « que la chaleur soit apaisée. » Et souvent, ô Colda, je suis allé m'asseoir sur cette tombe où vous êtes réunis, en parlant de ta renommée dans un chant de douleur. Plût au ciel que ma gloire subsistât comme la tienne, lorsque, rejointe à celle de Crimora, mon ombre planera sur les nuages !

— Ta gloire vivra, dit Comhal. Mais vois ces boucliers qui roulent comme autant de lunes enveloppées de brouillards. Leurs bosses réfléchissent les premiers rayons du matin. Ce sont les boucliers des enfants de Loclin, et les murs d'Inisfail tremblent devant eux. Le chef regarde du haut de son palais, et, à travers ses pleurs, il distingue un nuage noir; deux larmes tombent sur la pierre qu'il soutient. Il reconnaît nos voiles; une larme de joie brille dans ses yeux; il s'écrie : « Voici « Comhal ! »

« Loclin nous voit aussi, et ses bataillons s'avancent à notre rencontre. Armor les conduit, Armor dont la taille surpasse celle de tous ses guerriers, Armor semblable au cerf rougeâtre qui marche à la tête du troupeau de Morven. Il lève contre moi ce bras que, sur les rivages d'Érin, je délivrai de ses chaînes. O mes amis, que chacun de vous ceigne son glaive et saute sur la rive, armé de sa lance ! Que chacun de nous se rappelle les exploits de sa jeunesse et les batailles des héros de Morven ! Dargo, lève ton large bouclier ! Carril, brandis ton glaive homicide ! Cormal, aiguise ta lance, qui tant de fois couvrit la plaine de morts; et toi, Ullin, entonne le chant de guerre pour nous animer au combat !... »

Nous allâmes au-devant de l'ennemi. Il tint ferme, comme le chêne de Malmor, qui ne se laisse point courber par la furie des orages. Les habitants d'Inisfail accourent du sein de leurs murailles afin de nous seconder. Loclin disparut devant nous, et ses rameaux desséchés se dispersèrent dans la course de la

tempête. Armor rencontra le chef d'Inisfail; mais la lance du chef cloua son épais bouclier sur sa poitrine. Loclin, Morven et Inisfail pleurèrent sa mort prématurée; et son barde célébra ses louanges dans un chant de deuil.

Tu fus grand, ô Armor, comme le chêne qui règne sur la prairie. Ta course était rapide comme le vol de l'aigle; ton bras était fort comme le vent de Loda, et ton glaive meurtrier comme les vapeurs du Lego. Tu es monté bien tôt vers les palais aériens! O puissant, pourquoi es-tu tombé dans ta jeunesse? Qui se chargera de dire à ton vieux père qu'il n'a plus de fils? Qui se chargera d'apprendre à Crimoïna que son amant n'est plus?

Je vois ton père courbé sous le poids des ans; sa main chancelle sur sa lance épointée, et sa tête, ombragée de quelques cheveux blancs, vacille comme la feuille du tremble. Chaque nuage lointain abuse son œil obscurci, tandis qu'il regarde en vain pour apercevoir ton vaisseau. La joie, comme un rayon du soleil sur la bruyère flétrie, parcourt sa figure vénérable, lorsqu'il crie aux enfants occupés de leurs jeux: « Je le vois venir!... » Ils tournent leurs regards sur les vagues azurées, et lui disent qu'ils n'y voient que le brouillard flottant. Il secoue la tête en soupirant, et sa face se couvre d'un nuage de tristesse.

Je vois Crimoïna sourire au milieu d'un songe qui l'a visitée avec l'aube. Elle croit que tu arrives dans ta beauté majestueuse : ses lèvres, par des sons à demi formés, te saluent dans son rêve, et ses beaux bras s'étendent pour te saisir. Mais, hélas! Crimoïna, tu ne fais que rêver! Ton amant n'est plus! Il ne foulera plus les rives de sa terre natale! Sa beauté repose dans la poussière d'Inisfail. Tu sortiras de ton sommeil pour en être informée, ô Crimoïna!

Mais quand cessera le long sommeil d'Armor? quand finira le profond repos de l'habitant de la tombe? quand le son du cor l'appellera-t-il à la poursuite des daims? quand le son du bouclier l'appellera-t-il à la bataille? Enfants de la chasse, Armor est endormi. N'attendez pas son réveil, car la voix du matin ne parviendra jamais à sa demeure. Fils de la lance, il vous faut combattre sans lui, car il sommeille, et le signal du combat ne peut l'éveiller. Armor, tu fus grand comme le

chêne qui règne sur la prairie. Ta course était rapide comme le vol de l'aigle! Ton bras était fort comme le vent de Loda [1], et tes coups meurtriers comme les vapeurs du Lego!...

Le barde se tut. On éleva la tombe d'Armor, et ses guerriers s'éloignèrent en désordre. Leurs mâts s'ébranlèrent pesamment sur les vagues. On entendait par intervalles leurs chants, mais ces chants étaient tristes. Ils ressemblaient aux soupirs des vents qui soufflent du sein des montagnes, dans la verdure ondoyante des tombeaux, quand la nuit est sombre, et que le silence règne dans les vallées.

II

Les histoires des temps passés sont des rayons de lumière pour l'âme du barde. Elles ressemblent aux rayons que le soleil épanche sur la bruyère de Morven; la campagne sourit partout où ils passent, quoique tout soit obscur alentour. La campagne sourit; mais ce n'est que d'un sourire fugitif : et, pareille à l'ombre que jette un brouillard, l'obscurité les poursuit rapidement. Elle les atteindra bientôt sur les montagnes, et l'on ne verra plus les traces des doux rayons!.... Ainsi l'histoire de Dargo parcourt mon âme; c'est une lumière qui la traverse malgré les nues amoncelées.... Brille, ô lumière propice, comme tu brillais dans le combat d'Armor, où la force du barde était grande, où son âme était gonflée comme les voiles de Fingal au milieu de la tempête!

Nous nous rendîmes cette nuit-là aux antiques tours d'Inisfail, et nous nous réjouîmes parmi les chants et les coupes. De temps en temps des sons de douleur venaient frapper mes oreilles. « Ullin et Sulma, voyez d'où partent ces sons de douleur. »

Nous trouvons Crimoïna étendue sur le tombeau d'Armor. Quand la bataille eut cessé, et que son amant eut rendu le dernier soupir, elle aussi, elle était tombée mourante dans le

1. On suppose que le Loda ou Lodda d'Ossian est le même personnage que l'Odin ou Woden des Scandinaves. Ses conquêtes et ses exploits semblent avoir engagé, après sa mort, ses compatriotes à lui accorder les honneurs divins.

lieu où elle était cachée. Elle demeura étendue à l'ombre d'un jeune ormeau. Le soir, elle choisit pour sa couche le tombeau de son bien-aimé. Nous l'en tirâmes doucement, et nos larmes coulèrent en silence. Sa douleur était grande, et nous ne lui parlions que par des soupirs.

Nous la conduisîmes au palais d'Inisfail, et la tristesse couvrit tous les fronts. Ullin prit enfin sa harpe, et en tira de tendres accords. Ses doigts ne firent que glisser sur ses cordes tremblantes avec lenteur et solennité. Ses accords fondaient les âmes, et calmaient l'orage de l'affliction.

« Quel est, disait-il, ce guerrier qui se penche au bord de son nuage aérien? D'où vient ce soupir qui se mêle aux vents? La poitrine du guerrier est encore marquée d'une large blessure, et derrière lui paraît un cerf à demi visible. Ce ne peut être que l'ombre du beau Morglan, chef des rivages de Siglas! Il vint avec l'ennemi de Morven, et poursuivit les cerfs de nos collines. Avec lui était sa bien-aimée, la fille de Sora, à la blonde chevelure, aux mains de neige. Morglan avait été sur les collines; Minona était demeurée dans la plaine. L'épais brouillard descendit; la nuit s'avança avec tous ses nuages; les torrents rugirent; les ombres poussèrent des cris le long de leurs vagues retentissantes. Minona regarde si elle apercevra son bien-aimé. Elle distingue à peine un cerf qui se meut lentement dans le brouillard des montagnes. Elle prend son arc, tire : la flèche vole. Plût au ciel qu'elle eût manqué son but! Le cerf était porté sur les épaules de Morglan; elle trouve la flèche dans sa poitrine chérie.

« Nous élevâmes sur la colline la tombe du héros. Nous y plaçâmes la flèche de Minona et la ramure du cerf. Nous y étendîmes aussi son chien agile, afin qu'il poursuivît les cerfs aériens. Minona voulait reposer avec celui qu'elle avait aimé; mais nous la renvoyâmes dans sa patrie, où elle conserva longtemps sa douleur. Sa douleur se dissipa toutefois avec les années, et maintenant elle se réjouit au milieu des filles de Sora, quoique par intervalles on l'entende soupirer. Quel est ce guerrier qui se penche au bord de son nuage aérien, et grossit le vent de ses soupirs? je vois encore sur sa poitrine la marque noire d'une blessure, et derrière lui le cerf à demi visible....»

Le jour ramena sur Inisfail sa lumière d'un gris faible.

« Ullin, dit Comhal, monte sur ton vaisseau, et conduis Crimoïna dans la terre de ses aïeux, afin qu'elle puisse se réjouir encore au milieu de ses amis, comme la lune lorsqu'elle lève son front parmi les nuages et sourit à la vallée silencieuse.

— Béni soit, dit Crimoïna, le chef de Morven, l'ami des faibles au jour de leur danger! Mais que ferait Crimoïna dans sa patrie, où tous les rochers et toutes les collines, tous les arbres et tous les ruisseaux réveilleraient ma douleur assoupie? Les jeunes hommes dont je méprisai les vœux riraient en me voyant, et me diraient : « Où est maintenant ton Armor? » O jeunes hommes! vous pouvez parler ainsi; mais je ne vous entendrai pas! Je vis dans une contrée lointaine, j'achève ma courte vie au milieu des filles de Morven! Comme les généreux défenseurs, elles daignent compatir aux douleurs des infortunés!... »

Nous emmenâmes Crimoïna sur nos rivages. Nous la donnâmes pour épouse à Dargo; mais elle avait encore des moments de tristesse. Les rivières isolées entendaient ses sanglots. O Crimoïna, ta vie fut courte! Les cordes de la harpe sont humides, pendant que le barde chante ton histoire.

Un jour que nous poursuivions un cerf sur les bruyères de Morven, les vaisseaux de Loclin parurent dans l'étendue de nos mers, avec toutes leurs voiles blanches et leurs mâts qui se balançaient dans l'air. Nous crûmes qu'on venait redemander Crimoïna. « Je ne combattrai point, dit Connan à l'âme faible, que je ne sache si cette étrangère aime notre race. Chassons le sanglier, et teignons de son sang la robe de Dargo. Puis, portons-le dans sa demeure, et voyons comment elle s'affligera de sa perte. »

Sous de funestes auspices, nous prêtâmes l'oreille au conseil de Connan. Nous poursuivîmes un sanglier terrible; nous le renversâmes dans le bois.

Deux d'entre nous le tinrent, malgré sa rage, tandis que Connan l'égorgeait avec sa lance.

Dargo s'étendit auprès. Nous l'arrosâmes de son sang; nous le portâmes à Crimoïna, en chantant l'hymne de mort. Connan courait devant nous avec la peau du sanglier. « Je l'ai tué, dit-il; mais ses défenses cruelles avaient déjà percé le cœur de Dargo; car sa lance était rompue et le roc avait manqué sous ses pas. »

Crimoïna entendit le chant funèbre. Elle vit son cher Dargo qu'on lui apportait comme s'il eût été mort. Silencieuse et pâle, elle demeura debout, sans mouvement, pareille à la colonne de glace qui, dans la saison des frimas, est suspendue au rocher de Mora. Enfin elle prit sa harpe, et la toucha doucement en l'honneur de son bien-aimé. Dargo voulait se lever; mais nous l'en empêchâmes jusqu'à ce qu'elle eût fini, car sa voix était douce comme celle du cygne blessé, lorsqu'il épanche son âme dans ses chants, et qu'il sent dans sa poitrine le dard fatal du chasseur. Ses compagnons attristés s'assemblent autour de lui. Ils charment sa douleur par leurs concerts, et invitent les ombres des cygnes à porter la sienne au lac aérien qui s'étend au-dessus des montagnes de Morven.

« Penchez-vous du haut de vos nuages, disait Crimoïna, ancêtres de Dargo! Emportez-le au séjour de votre éternelle paix; et vous, vierges du royaume aérien de Trenmor, apprêtez-lui sa brillante robe de vapeurs. O Dargo! pourquoi t'ai-je si tendrement aimé? Nos âmes n'en faisaient qu'une, nos cœurs se confondaient; et comment pourrais-je survivre à leur séparation? Nous étions deux fleurs qui croissions dans la fente du rocher; et nos têtes, chargées de rosée, souriaient aux rayons du soleil. Les fleurs étaient deux, mais leur racine était unique. Les vierges de Cona les aperçurent, et s'en détournèrent de peur de les blesser. « Elles sont, dirent-elles, solitaires, « mais suaves !... » Le cerf, dans sa course, les franchissait sans les toucher, et le chevreuil ne se permettait pas d'en faire sa pâture. Mais le sanglier sauvage est venu dans sa rage impitoyable; il a arraché l'une d'entre elles, l'autre courbe sur sa compagne sa tête languissante, et toutes deux ont perdu leur beauté, flétries comme l'herbe que le soleil a desséchée.

« Il est couché, le soleil qui m'éclairait sur Morven, et je suis environnée des ténèbres de la mort. De quel éclat mon soleil brillait à son matin! Il épanchait autour de moi ses rayons dans tout le charme de son sourire. Mais il s'est couché avant le soir pour ne plus se lever. Il me laisse dans une nuit froide, éternelle. O Dargo! pourquoi t'es-tu couché si promptement? Pourquoi ton visage, qui souriait naguère, est-il voilé d'un nuage si épais? Pourquoi ton cœur brûlant s'est-il refroidi? Pourquoi ta langue mélodieuse est-elle devenue muette? Ta main, qui brandissait la lance à la tête des guerriers, est

là roide et glacée; et tes pieds, qui ce matin devançaient tous les chasseurs, gisent aussi immobiles que la terre qu'ils foulaient.

« Jusqu'à ce jour, ô mon bien-aimé, je t'ai suivi de loin, sur les mers, les montagnes et les collines. En vain mon père attendit mon retour; en vain ma mère pleura mon absence. Leurs yeux étaient souvent fixés sur la mer; les rochers entendirent souvent leurs cris. O mes parents! je fus sourde à votre voix, car mes pensées ne se détournaient plus de Dargo. Plût au ciel que la mort renouvelât sur moi le coup qui l'a frappé, que le sanglier fatal eût aussi déchiré le sein de Crimoïna! alors je ne pleurerais plus sur Morven, j'accompagnerais avec joie mon amant dans son nuage. La nuit dernière, j'ai dormi à ton côté sur la bruyère. N'y a-t-il point de place cette nuit dans ton linceul?... Oui, je me coucherai près de toi. Je dormirai encore cette nuit avec toi, mon bien-aimé, mon Dargo!... »

Nous entendîmes sa voix s'affaiblir; nous entendîmes les sons de la harpe languir et mourir sous ses doigts. Nous fîmes lever Dargo; mais il était trop tard. Crimoïna n'était plus. La harpe glissa de ses mains; elle exhala son âme dans ses chants; elle tomba près de Dargo....

Il lui éleva un tombeau sur le rivage, de même qu'à sa première épouse, et il a préparé au même lieu les pierres qui doivent former le sien.

Depuis ce jour, deux fois dix étés ont réjoui les plaines, et deux fois dix hivers ont blanchi les forêts. Durant tout ce temps, l'homme de douleur a vécu seul dans sa caverne. Il n'écoute que les chants qui respirent la tristesse. Souvent je chante pour lui dans le calme du midi, et je vois Crimoïna se pencher vers nous du sein des vapeurs où elle chevauche en silence.

CATHLAVA.

Ronnan, qui a chargé un de ses amis d'enlever Sulmina de la maison de son père, l'attend en vain pendant toute une nuit. Au point du jour, il consulte un vieux druide. Celui-ci lui apprend qu'elle a été surprise dans sa fuite, et emmenée par Lava, à qui son père l'avait promise en mariage. Ronnan poursuit le ravisseur, livre bataille à Lava, et le tue. — Mais Sulmina, qui était venue, déguisée en guerrier, prendre part au combat, reste sur le champ de bataille, mortellement blessée. Ronnan retourne dans sa patrie avec le corps de son amante. — Le poëme est adressé au fils d'Arar, qui paraît avoir été un jeune barde.

« Fils d'Arar, tu es assis au bord de l'onde azurée qui baigne ta demeure. Ta harpe repose à côté de toi. Pourquoi ne célèbres-tu pas les héros qui ne sont plus? Autour de toi, du sein des nuages, ils se penchent vers le lieu qui renferme leur dépouille; mais ils n'entendent d'autre son que le murmure du ruisseau et le bruit du feuillage ébranlé par le vent. Fils d'Arar, pourquoi ce silence? Ne sais-tu pas que tu es environné des enfants de la gloire ?

— Orran [1], tu connais la gloire des héros qui ne sont plus. Les souvenirs des temps passés caressent ton âme comme des rayons de soleil; prends donc toi-même la harpe, et que le jeune barde entende tes chants, afin qu'il puisse épancher leur lumière sur les âges futurs ! Ainsi, lorsque ta harpe sera suspendue dans ta salle silencieuse; lorsque, pareille au vent endormi dans les arbres pendant les paisibles soirées de l'automne, ta voix harmonieuse aura retenti pour la dernière fois, les noms des héros ne seront pas oubliés sur leurs montagnes.

— Ah! sans doute, avant peu ma voix cessera de se faire entendre; bientôt ma harpe ne rendra plus de son : mais la

1. Depuis l'extinction de l'ordre des bardes, presque tous les poëmes gaéliques sont attribués à Ossian; mais celui-ci paraît n'être qu'une imitation de sa manière, et le nom d'Orran paraîtrait indiquer un autre barde, auteur de ce poëme.

gloire des héros ne sera point oubliée. Fils d'Arar, tu entendras leurs louanges, et tu la transmettras aux bardes futurs! »

Sur ces collines vivait Dumor, chef des lances. Sa fille, modèle de beauté, les parcourait d'un pas gracieux. La harpe de Sulmina faisait les délices du manoir de son père. Lava fut épris de ses charmes. Lava s'était distingué dans les guerres de Dumor, et Sulmina lui fut promise. Mais elle avait donné son cœur à Ronnan, dont on vantait la belle chevelure et le doux regard, et qui habitait les rives de Struthorman. Il entendit parler de la tristesse où Sulmina était plongée. Il fit partir un ami fidèle, chargé de l'emmener sur ses collines.

Sulmina s'enfuit avec lui, sous les auspices de la nuit; mais Lava les rencontre sur la bruyère. Le messager est attaché à un chêne par mille courroies, et la jeune fille est emportée sur un vaisseau. « Ronnan, s'écriait-elle, viens à mon secours; ô Ronnan, viens secourir celle qui t'est chère !... »

Mais il ne t'entend pas, ô fille infortunée! il est assis près d'un ruisseau dans l'attente de ta venue....

« Qui peut, ô Sulmina, te retenir si longtemps? Quel obstacle enchaîne ma bien-aimée loin de moi, malgré sa promesse?... Je prête l'oreille, mais je n'entends point le doux bruit de tes pas. Ce n'est que le zéphyr qui murmure dans l'arbre antique du Senar[1]. Viens, ô ma bien-aimée, viens, comme la biche, trouver ton compagnon d'amour. Pourquoi es-tu si lente à franchir la barrière de Gormul?...

« La nuit me paraît longue sans ma bien-aimée. Voyageurs célestes, pourquoi restez-vous immobiles? Ne songez-vous plus à la route qui vous est tracée? ou bien, ainsi que moi, attendez-vous les objets de votre amour? Soleil du matin, pourquoi oublies-tu de paraître? Pourquoi dors-tu si longtemps dans tes chambres orientales? Je le sais, tu as rencontré ta Sulmina; car je ne la vois point dans les cieux. Oui, belles clartés, vous êtes ensemble, entourées de vos aimables filles.

1. Sean-ar, homme âgé. Cet homme paraît avoir été un druide, qui résidait dans son bocage de chênes.

La prétention des druides à des connaissances surnaturelles, et la multitude des passages du genre de celui-ci, répandus dans l'ancienne poésie gaëlique, ont donné naissance à ce don de prophétie, connu chez les montagnards d'Écosse, sous le nom de *Second sight*.

Vous êtes ensemble dans vos chambres de nuages, et la nuit y semble courte; mais elle est longue sur la terre, car je ne vois point les yeux bleus de Sulmina! Fils du matin, sors ta tête blonde du nuage de l'orient. O soleil, éclaire la route de Sulmina, et l'amène aux collines où elle a promis de se rendre!... »

Le matin paraît : le soleil brille , mais il n'amène pas à Ronnan sa bien-aimée. Il voit un nuage s'élever devant lui et prendre la forme de Sulmina. Il tend les bras pour la saisir; mais le vent des montagnes accourt et passe à travers la fausse Sulmina....

Ce signe effraya Ronnan. Il alla trouver le vieux Senar. Il le rencontre sous l'ombre vénérable du chêne qu'il habite, appuyé sur un bâton vacillant. Sa tête blanche est courbée vers la terre, sa barbe grise descend sur sa poitrine, et ses yeux obscurcis sont fixés sur la terre; mais son âme se mêle aux esprits de l'air, et il s'entretient avec les ombres.

« Que vois-tu? lui dit Ronnan; que vois-tu de Sulmina ?

— Je vois, répondit le vieillard, un jeune homme lié à un chêne. Un navire fend l'onde. Sulmina épanche sa voix sur la mer; l'infortunée appelle du secours à grands cris.

— Tes paroles m'affligent, reprit Ronnan.

— Tu n'as pas compris, répliqua le vieillard, tout ce qu'elles ont de douloureux. »

Le chef s'éloigne d'un air triste; il frappe de sa lance la bosse de son bouclier. Cent jeunes gens l'entendent, et se lèvent en sursaut de leurs couches de bruyère, au milieu des biches effrayées. De toutes nos montagnes, nous descendîmes au ruisseau du chef. Nous passâmes la nuit en silence , car la douleur de Ronnan était grande. On n'entendit la voix d'aucune harpe : les coupes ne circulèrent point autour de la table du festin; aucun chêne ne répandit sa clarté sur la bruyère de Struthorman. Jusqu'au lever du jour, nous demeurâmes assis, sans feu, sans gaieté, sans lumière. Au matin nous courûmes sur la mer, et de leurs rochers les vierges contemplèrent avec douleur nos voiles fugitives.

Mais toi, ô Dumor, que pensais-tu dans ces moments, lorsque ta fille, aux yeux bleus si doux parmi ses boucles blondes, ne parut point dans ta salle déserte ? Tes chasseresses s'assemblèrent sur la rosée du matin; elles allèrent poursuivre les ha-

bitants des bois, semblables aux rayons naissants qui vont dorer la colline orientale. Elles entrèrent dans la salle retirée qu'habitait Sulmina; le silence y régnait.

« Fille de Dumor, n'es-tu pas encore éveillée? Tu n'avais pas coutume d'être la dernière sur la colline des biches. Éveille-toi; le soleil paraît et le cerf est debout sur son lit de mousse. Fille de Dumor, noue ta chevelure; aujourd'hui nous allons à la poursuite des biches. Mais elle n'est pas ici !... »

Tels que la voix aiguë des vents, leurs soupirs arrivent aux oreilles de Dumor. O Dumor! ta douleur fut grande; mais la tienne, ô Ronnan, l'était encore plus !

L'obscurité s'étendait sur l'Océan. Les côtes de Lava paraissent telles qu'un brouillard. Nous atteignons sa baie dans le silence de la nuit.

Fils d'Arar, cette nuit était froide et sombre, et nous ne trouvâmes point d'abri dans la terre des étrangers. Par intervalles, les étoiles obscurcies se laissaient voir à travers les lambeaux de leurs robes de nuages. Quelques-uns d'entre nous observèrent qu'elles étaient d'une couleur sanglante, et eurent peur de ce signe. Les dogues poussaient de fréquents hurlements, et nous apercevions de temps en temps les ombres de nos pères; elles regardaient de leurs nuages à franges ténébreuses; mais leur maintien paraissait triste.

Ronnan s'était assis près d'une pierre mousseuse. Le bouclier de Struthorman était suspendu au-dessus de sa tête, à une branche d'arbre : les vents sifflaient à travers ses courroies. Je chantai, à côté de lui, les faits des temps passés et les exploits de son père, lorsque, sur la côte d'Ullin, il combattit avec Commar, chef de plusieurs collines.

« Cesse tes chants, me dit-il, jusqu'à ce que le jour m'ait conduit auprès de Lava; car ma colère est allumée contre sa race, au nom des guerriers d'Ullin. Ce fut à son retour de cette expédition que son père poursuivit le cerf de nos collines et chercha à me faire mourir avant le temps. J'étais enfant; je ne pouvais ni lever la lance ni tirer le glaive du fourreau. Un de ses guerriers eut pitié de mon âge; il me sauva de la lance de Lava. Nos armes sont encore dans ses salles, car mon père ne vécut pas assez pour les réclamer.

« Mais quels sons faibles semblent par intervalles venir de la bruyère? Ne vois-tu pas ce vieux guerrier qui s'approche?

Une de ses mains est dans celle d'un enfant qui le guide; l'autre s'appuie sur une lance qui lui paraît un fardeau. Le moindre ruisseau l'arrête, et il chancelle sur la bruyère desséchée. Qui es-tu, vieillard, qui parcours la nuit les campagnes? Pourquoi te trouves-tu si tard sur la bruyère déserte? As-tu perdu les délices de ton âme? As-tu, comme moi, sujet de pleurer?

— Non; car j'aimais la voix de mon père, et je n'aime pas celle que j'ai entendue. Les armes de ces guerriers ressemblent aux armes de mon père; mais leur voix est comme la voix des étrangers.

— Tu vois donc leur armes? Sauve toi, mon fils, car ils sont envoyés par Lava! Prends la fuite, et qu'ils me tuent s'ils le veulent, car ce lieu est bon pour mourir! Je touche la sépulture de ton père. »

L'enfant, saisi de terreur, se sauva. Le vieillard demeura tremblant comme la femelle du coq de bruyère, lorsque, sans être aperçu, le chasseur s'approche de ses petits. Elle dit promptement à ses petits de fuir, d'aller cacher leurs têtes dans la mousse, et détourne le danger sur elle-même jusqu'à ce qu'ils soient en sûreté.

« Paix au vieillard! lui dit Ronnan, et il le prit par la main.

— Paix, à l'enfant! dis-je en prenant celui-ci dans mes bras.

— Nous ne venons point de Lava, et nos glaives ne donnent point la mort aux faibles. Non; leur sûreté est derrière nos boucliers. Repose donc ici, et dis-nous la cause de tes larmes.

— Je me reposerai ici : ici est la froide demeure de mon fils. Je suis venu avec son enfant pleurer sur elle. O mon fils, comme tu es taciturne sous cette paisible pierre! O mon fils, tourbillon dans l'orage de la bataille! ta langue est muette, ton bras est faible, ta beauté a passé comme la fleur flétrie, et ta force a péri comme le chêne desséché! Lamor, où est ta mâle fierté, maintenant que tu es étendu à côté de la glèbe? Un seul soleil a fourni sa carrière depuis que, comme lui, tu te réjouissais dans ta force, et charmais les yeux presque éteints de ton père. Comme lui, tu es à présent couvert d'une épaisse obscurité. Mais sa lumière reparaîtra; il lèvera encore à l'orient ses boucles humides de rosée, il se réjouira encore. Quand finira, ô mon fils, ta longue nuit? Quand celui qui dort dans la tombe se lèvera-t-il de sa demeure silencieuse? Mais,

ô mon fils, tu lèves ta tête en d'autres contrées, tu parcours avec les héros des campagnes plus brillantes! Pleurez, ô étrangers! car celui qui repose ici fut brave, et son âme, ainsi que la vôtre, s'attendrissait au récit d'une histoire douloureuse.

— Nous le pleurons, dit Ronnan; mais comment est-il tombé? Est-ce sous les coups de Lava?

— Oui, parce qu'il était l'ami de ceux qui n'en avaient point; car en cela mon fils ressemblait à ses aïeux. Ce qui distingua notre race, c'est que toujours, même seuls, nous étions prêts à défendre les faibles! Notre bouclier était un rocher d'airain placé devant l'infortuné; notre lance était un arbre qui prêtait son ombre à l'étranger.

« Quand j'étais fort comme était hier celui qui habite cette tombe, j'accompagnais le père de Lava, lorsqu'il enleva les dépouilles des salles de Struthorman. Je m'emportai contre lui, car les héros étaient absents, et il n'y avait personne pour lui résister. A la vérité, il se trouvait un enfant qui pouvait à peine, au lieu de lance, brandir une petite flèche. Il la souleva, avec toute la force de son âge, contre l'ennemi. Sa pointe émoussée tomba sur le pied de Commar, sans le blesser. Le sombre chef tourna ses regards sur l'enfant : « Un « jour, dit-il, cet enfant peut lever contre nous une lance plus « dangereuse. Laissons-le dans cette île déserte où nous at- « tendons la lumière du matin. »

« Nous parvînmes à cette île, et souvent la lance de Commar fut à demi levée sur l'enfant de Struthorman. Mon âme fut remplie d'affliction pour cette innocente créature. Il m'entendit soupirer, et vint près de moi. Il admira l'éclat de mes armes; il embrassa mon genou de ses petites mains. Il souriait en me regardant, et une larme brillait dans son œil bleu. « Mon père, me dit-il, je t'aime! » Mon cœur s'émut en sa faveur. Mon âme était au dedans de moi comme un ruisseau débordé, comme le tourbillon resserré dans la fente du rocher d'Atha, quand les arbres sont courbés par l'orage. Je versai secrètement des larmes dans ses boucles blondes, pendant qu'il cachait sa tête dans un pan de ma robe.

« Comme la biche, lorsqu'elle appréhende que le chasseur n'ait remarqué son asile, le lit mousseux où elle a caché son fils; ou comme l'aigle du ciel, quand elle croit qu'il a vu son

rocher, emporte son petit dans l'obscurité, ainsi je pris l'enfant dans mes bras à la chute du jour. Je le portai, à travers les ondes, à sa mère qui pleurait, comme un nuage pluvieux, sur le rivage solitaire. Elle me donna cette lance, et appela son fils Ronnan, jusqu'au temps où Lava, de retour des guerres de Dumor, dit à la vierge éplorée qu'il aimait, qu'il l'avait laissé couvert de blessures, près du ruisseau de la contrée.

« Mon fils connaissait ma tendresse pour Ronnan. « Je vou-« drais, dit-il, avoir été près de votre combat pour lever la « lance de Struthorman; elle se serait applaudie d'avoir à dé-« fendre son maître. » Lava l'entendit. Durant la fête, ses guerriers entourèrent mon fils : ce tombeau peut dire le reste! Remarquez-le, ô étrangers! Quand vous passerez auprès, honorez-le d'une larme, et dites : « C'est ici le tombeau « de Lamor! » Oui, ce sera bientôt la sépulture de Rumna; mais, si vous connaissez les amis de Ronnan, conduisez-leur cet enfant, pour qu'ils soient ses défenseurs, et donnez-leur cette lance, qu'ils ne manqueront pas de reconnaître. »

Un soupir s'exhale de la poitrine du chef de Struthorman. Il se jette dans les bras du vieillard : « Tu vois en moi ton Ronnan! »

Leurs larmes confondues arrosent le tombeau de Lamor. Les héros laissent échapper leurs lances, et mêlent ensemble leurs larmes silencieuses.

Mais quel bruit se fait entendre, pareil au triste murmure d'un ruisseau quand l'orage est sur le point d'éclater? C'est l'ennemi, accompagné de ses troupes nombreuses. Il s'est aperçu de notre arrivée, et ses armures brillent aux rayons du matin.

L'hymne du combat parvient aux oreilles de Ronnan, et la joie brille de nouveau sur son front. Il frappe son bouclier. Ses héros se pressent autour de lui, comme un nuage épais où s'assemble la tempête qui va fondre sur Dora.

Comme l'esprit nocturne, lorsqu'il vient, suivi des vents du ciel, battre les bocages d'Ardven, quand les chênes entendent de loin le bruit de sa course et, frappés de crainte, agitent déjà leur feuillage; ainsi Ronnan, à la tête des héros, s'élance au combat. Lava n'est pas moins terrible. Le bruit de ses guerriers ressemble au tonnerre qui gronde dans les nuages, quand la tristesse couvre les champs de Lara. Mille casques se

balancent dans l'air; l'éclat des lances est semblable à une forêt de feu.

Mais qui dira la fureur de la bataille? Fils d'Arar, tu as vu deux rochers noirs rouler de deux collines opposées, pour se rencontrer dans le vallon qui les sépare; un nuage de fumée s'élève derrière eux et suit leurs traces : telle fut la redoutable mêlée des guerriers. Les épées retentissent, et les boucliers résonnent. Les têtes tombent avec les casques : les morts sont mêlés avec les fuyards. Le sang coule en mille ruisseaux, et les esprits des héros renversés montent sur sa vapeur légère. Vois : ils s'attachent au bord de chaque nuage, comme la bardane s'attache au plumage de l'aigle, quand elle abandonne la vallée des biches, et vole au sommet nébuleux de Morven.

Mais qui sont ces deux aigles qui luttent sur la bruyère, en agitant leurs ailes retentissantes? Le prix qu'ils se disputent n'est point un faon grisâtre, ni un coq à la tête ensanglantée, pendant qu'ils sautent de côté et d'autre, et font jaillir la mort de leur acier. L'un d'eux se baisse sur son genou. Son bouclier supporte le chef à demi tombé, comme le rocher supporte le sapin que l'orage renverse à demi sur Dunora.

« Cède ta lance, dit Ronnan; rends-moi ma bien-aimée Sulmina! Je ne cherche point la mort de mes ennemis, lorsqu'ils sont étendus devant moi sur la terre!...

— Il faut que je cède, répondit Lava, car je perds mon sang. Le ruisseau qui soutenait ma vie est épuisé : il faut que Sulmina te soit rendue! Derrière ce rocher, elle se repose dans sa caverne. De sa porte, elle regarde un courant azuré, où se balance le feuillage d'un tremble. Sulmina doit t'appartenir; mais que ses mains élèvent ma tombe, car elle fut l'amour du malheureux Lava! »

A ces mots, il tomba mourant sur son bouclier, et ses guerriers prirent la fuite. Ronnan nous cria de les épargner dans leur déroute, pendant qu'il montait avec rapidité sur le rocher pour se rendre au lieu qu'habitaient ses amours. Il trouva le ruisseau azuré, et la caverne située sur ses rives ombreuses; mais il ne trouva point Sulmina. Le vent solitaire résonnait dans la cavité du rocher. La feuille desséchée y voltigeait, et l'on n'y rencontrait d'autres vestiges que ceux du renard solitaire.

« Où es-tu, Sulmina, ma bien-aimée? Pourquoi te cacher aux yeux de Ronnan? Viens, Sulmina, quitte ta retraite; viens, ô ma bien-aimée, c'est Ronnan qui t'appelle!... »

Mais tu appelles en vain, fils de la douleur!...

Personne ne répond à ta voix que le rocher et l'écho du rivage.

Enfin, dans le champ de la mort, on entend hurler le dogue de Ronnan. Il y retourne; il y trouve Sulmina. Elle avait couru pour secourir son cher Ronnan; mais la mort était venue sur la pointe d'une flèche : sa tête est inclinée sur sa poitrine; l'éclat de ses yeux s'est terni; la rose de ses joues est fanée.

Ronnan, aussi pâle que son amante, tombe dans ses bras, comme le lierre après la chute du chêne qui le soutenait. Sulmina ouvre à demi ses yeux appesantis. L'ombre paisible de la mort les referme; elle expire, contente d'avoir vu Ronnan.

Longtemps nos têtes se penchèrent dans une douleur muette; longtemps nous pleurâmes autour de Sulmina. Enfin Rumna vint à pas lents. Il dit les paroles de la vieillesse :

« La douleur rappellera-t-elle les morts? Les cris des vivants banniront-ils le sommeil qui pèse sur leurs paupières! Non; ils continueront de sommeiller, sans prendre garde aux gémissements de ceux qui les pleurent. Mais ils n'ont fait qu'aller un peu plus tôt que nous dans la terre de leur repos. Quelques jours passeront encore sur leur courant rapide et silencieux, et nous voyagerons dans les airs avec nos amis. Ne voyez-vous point déjà la robe de nuages préparée pour Rumna? et je ne précéderai pas de beaucoup Ronnan. Le torrent de la douleur dévaste le rivage où croissait sa beauté. Le jeune arbre, qui y levait sa tête fleurie, est déjà à demi renversé. Multiplions nos exploits glorieux, et ne perdons pas dans la tristesse nos jours passagers. O Ronnan, la douleur est un courant paisible. Il coule en silence; mais il ronge en secret la belle fleur qui pare son verdoyant rivage. Elle laisse pendre sa tête flétrie, elle tombe pendant que ses feuilles sont encore tendres!... »

Ronnan se leva, mais il était accablé de tristesse. Il fit présent à Rumna et au fils de Lamor des salles de Lava. Il laissa, pour les défendre, Fermor et l'espion de la nuit.

Nous emmenâmes Sulmina sur les vagues, dans le vaisseau de Ronnan; et, en soupirant, nous élevâmes ici sa pierre grisâtre. Ici repose aussi le jeune Ronnan, dont le bras fut jadis si puissant, dont les traits étaient si beaux.

Ses jours furent tristes et courts sur la colline; il ne survécut pas longtemps à sa bien-aimée. Il fut déposé sous cette pierre revêtue de mousse. Il repose à côté de Sulmina. Un chardon solitaire courbe sa tête entre leurs monuments, et disperse de l'autre côté son duvet blanchâtre. Souvent, lorsque je viens m'asseoir ici à la douce lumière de la lune, je vois leurs faibles fantômes sur ses humides rayons. Je prends ma harpe et célèbre leurs louanges. Joyeux, ils s'éloignent sur l'aile des vents.

LA

MORT D'ARTHO.

Ardar, pleurant la perte de son fils Calmar, apprend la mort d'Artho, son second fils, dont il attendait le retour. Le fils d'Arman le console en lui racontant les exploits d'Artho. — Il l'informe aussi de l'amour qu'il ressentait lui-même pour Colval, amante de son fils, lui raconte la mort de cette vierge et le désespoir de son rival.

« Je suis seul, et mes pensées sont tristes! Calmar, chef des héros, ton souvenir s'empare de mon âme et la remplit de douleur. Durant la paix, tu fus pour tes amis un rayon de soleil, et, pendant la guerre, un éclair flamboyant contre tes ennemis; tu te précipitais, ô mon fils, dans le champ de bataille, ainsi qu'un ouragan : plus d'un jeune chêne a marqué ton passage de ses branches renversées.... Ton glorieux retour était l'image du soleil couchant. Le cœur de ton père se réjouissait à ta vue; je bénissais le puissant guerrier à qui j'avais donné le jour.

« Mais tu n'es plus, ô Calmar! il est couché, le soleil qui éclairait la demeure de ton père. Fuardo, tel qu'un orage, enveloppa de ténèbres mon soleil naissant; en une matinée, il éteignit tous ses rayons. Depuis ce moment l'obscurité règne dans Ardlia; car, auprès de la clarté de son frère, Artho ne jette qu'une pâle lueur. Cependant, ô mon second fils, tu n'es pas non plus sans bravoure. Mais ton bras peut succomber dans la première de tes batailles, car ton père ne saurait te défendre. J'essaye de lever la lance; mais je tombe dès qu'elle ne me soutient plus. J'essaye de lever le bouclier; mais je sens mes genoux plier sous son fardeau. Ah! que ne puis-je voir mon fils unique revenir du combat, au milieu de sa renommée!

« Mais qui s'avance dans la beauté de la jeunesse, avec la majesté des chênes de la montagne? Semblable à leur feuillage printanier, sa chevelure flotte avec grâce sur ses épaules. Il est de la race d'Arman; il vient de la bataille des lances.

« Salut, rayon de jeunesse ! d'où viennent tes pas errants ? Viens-tu de la bataille des héros ? parle : Artho respire-t-il encore ? vient-il retrouver son vieux père ? Mais à quoi bon t'interroger ? tes regards affligés m'annoncent qu'il ne vit plus !

« Tu m'as promptement laissé dans les ténèbres, ô mon fils ! Artho, ne dois-je plus te revoir ? Calmar a disparu, Artho a cessé de vivre. Oh ! que n'ai-je suivi mes enfants !

« Au soir de mes jours, je demeure sans postérité, comme un chêne battu des vents, et resté sur Malmor, veuf de tous ses rejetons. Le zéphyr descendra de la montagne, et le vent soufflera du désert, mais ni l'un ni l'autre ne rencontreront de feuille verdoyante qui m'appartienne ; les pluies du printemps réjouiront la terre, mais aucun rameau ne fleurira sur ma tige ; le soleil sourira parmi les gouttes de rosée, mais il ne sera vu par aucune branche sortie de moi. Le vent siffle à travers mes cheveux blancs, et me dit : « Bientôt tu seras couché dans la « tombe ! » Je n'attends qu'une consolation avant de mourir. Jeune homme, apprends-moi comment mon fils est tombé.

— Ton fils n'est point tombé sans gloire ; les héros le contemplaient avec admiration, pendant qu'il chevauchait au milieu des ennemis. Pareil au tonnerre qui déchire les bocages, pareil à l'éclair qui renverse leurs têtes verdoyantes lorsqu'il répand la terreur dans ses apparitions fréquentes et soudaines, tel le héros a combattu, tel encore il s'est montré dans sa chute. Les ennemis, troublés à la vue d'Artho, ont pris la fuite et ont été renversés. La mort, partie de sa main, rugissait derrière eux avec un bruit pareil à celui d'un rocher qui roule du sommet de Malmor, et brise les arbres de la plaine avant de se plonger dans le lac où ils se réfléchissaient. Telles ont été tes actions, fils de la renommée ! Mais le vent a apporté la flèche homicide, et les guerriers sont accablés de tristesse ; car celui qui n'est plus était puissant parmi les héros !...

— Ton récit me plaît, fils d'Arman ; il ressemble au rayon qui dissipe les nuages de la nuit. Artho, tu as combattu comme tes pères dans les batailles de leur jeunesse ; et ton nom, comme les leurs, vivra dans les chants des bardes. Quand les braves sont renversés, leur renommée trace après eux un sillon de lumière ; leurs amis l'aperçoivent, et se réjouissent.

Mais les faibles meurent, et l'on ne se souvient plus d'eux; les hommes puissants regardent leurs amis avec dédain; ils errent seuls dans la vallée silencieuse, et évitent le regard des héros.

« Mais, fils d'Arman, pourquoi ce soupir? pourquoi ces yeux égarés? As-tu perdu un frère chéri, ou ton âme est-elle dans le trouble, à cause de l'épouse de ta jeunesse?

— Je n'ai point perdu un frère chéri; je n'ai point d'épouse qui attende mon retour. Mes soupirs ont pour objet la belle de Carnmor : le jour je suis occupé d'elle; mes songes me la retracent durant la nuit! Mais son âme est remplie d'Artho. Elle a vu le jeune homme marcher au combat, et la tristesse s'est emparée de son âme inquiète. Elle est venue sur cette colline, et l'a suivi des yeux. Ses yeux étaient humides, et les ruisseaux écartés entendaient ses soupirs. « Je demeurerai, di-« sait-elle, assise sur cette froide roche, jusqu'au retour de « mon amant! »

« Je suis venu trouver celle qui était un rayon de soleil pour mon âme. Mais le roc est ténébreux; aucun trait de lumière ne brille dans son voisinage. Privé de Colval, le roc est ténébreux, mais son âme est plus ténébreuse encore. Je ne découvre point les traces de ma bien-aimée; je ne vois pas celle qui surpassait en beauté le duvet des montagnes, ou la neige récemment tombée sur l'arbre qui se balance mollement.

« Mais qui descend de Malmor, l'égarement peint dans les yeux? C'est elle! c'est ma bien-aimée! hélas! qu'elle est changée!... Sa joue est pâle, ses regards sont éperdus! Elle a appris la mort de son amant. J'entends ces paroles sortir de sa bouche : « Artho, quel obstacle t'arrête? Le moment est passé où « tu m'avais promis de revenir. De funestes pressentiments « troublent mon âme. Si tu venais à périr, ô mon bien-aimé, « pourrais-je te survivre, et parcourir sans toi les montagnes « obscures? Non : arrachez le lierre du chêne, arrachez l'aigle « de sa proie, arrachez l'enfant de sa mère; mais ne me sépa-« rez point du héros que j'aime! Mais que vois-je? Est-ce mon « bien-aimé qui revient des combats? Hélas! non : c'est le « fils d'Arman. Farno, laisse-moi, je ne saurais t'aimer. Qu'as-« tu fait d'Artho? Mon amant ne reviendra-t-il plus? Est-il « renversé parmi les morts? Oui, je vois flotter sa robe dans « le brouillard qui passe. Artho, ne m'abandonne pas; ne dé-

« laisse pas ton amante, car elle va te joindre sur son nuage.
« Ni les collines peuplées de chevreuils, ni les ruisseaux où
« les biches vont se désaltérer, ne peuvent réjouir Colval
« quand sa présence ne les embellit plus! Artho, je te suis;
« ne m'abandonne pas, ô mon bien-aimé!

« — Ah! me suis-je écrié, elle tombe, elle s'évanouit; elle
« meurt!... As-tu donc cessé de vivre, ô la plus belle des
« femmes? Mon âme n'avait de délices qu'en toi seule, bien
« qu'Artho fût maître de ton cœur. Tu n'es plus! Quels charmes
« la vie a-t-elle pour moi? Non : je dis adieu à tous les plaisirs
« de la jeunesse; je dis adieu à toutes les joies de ma vie. »

« Adieu, collines de Carnmor [1]! Adieu, tours mousseuses d'Ardlia! Colval n'est plus, il n'y a plus de plaisir pour moi! Je retourne au champ de la mort, et je découvrirai ma poitrine à l'acier de quelque faible bras. Alors je reverrai Colval dans les nuages!

— Puissiez-vous être heureux, enfants de la jeunesse! vos âmes étaient aimables; mais pourquoi se sont-elles envolées si tôt? Heureux les jeunes hommes qui meurent dans les jours de leur félicité! ils ne sentent point le fardeau des ans; ils ne voient point les jours du trouble, les jours où le soleil est obscur sur la montagne, où les années ténébreuses rampent lentement sur la bruyère du deuil!

« O mes pères, le fleuve des années coule lentement pour moi! D'où vient que j'erre sur Ardlia, quand ma race est éteinte? Venez, ancêtres d'Ardar! portez-moi dans les lieux où reposent mes fils bien-aimés. Est-ce votre voix que j'entends dans les airs? Oui, c'est elle, et je suis votre course bruyante. Je vais me bercer dans les replis du souffle errant qui vous promène. Là, je reverrai Artho et Calmar, et je ne serai plus triste et solitaire!... »

1. Les anciens Calédoniens étaient si attachés à leurs collines, où la chasse leur offrait, sans beaucoup de peine, les moyens de subsister, que souvent, dans leurs poëmes, non-seulement ils leur disent un adieu solennel en mourant, mais qu'ils font consister une partie de leur bonheur futur à revoir et à parcourir les sites qui leur plaisaient durant leur vie.

L'INCENDIE DE TURA.

Au retour d'une incursion dans les provinces romaines, Fingal donnait une fête au palais de Tura. — Un barde vient implorer son secours en faveur de Civa-Dona, dont il raconte l'histoire. — Le jour suivant, une partie des guerriers se met en marche pour l'expédition; les autres vont à la chasse; on ne laisse dans Tura que les femmes et les enfants. Pendant leur sommeil, un incendie dévore le palais, tout périt dans les flammes, et nul ne peut savoir la cause de ce malheur [1].

Qui s'avance, en gémissant dans les ténèbres? Es-tu l'ombre d'un héros qui n'a pas obtenu ici-bas sa part de gloire? Es-tu encore forcée d'errer sur les vapeurs qui s'élèvent des marécages, et viens-tu murmurer ta plainte à l'oreille d'Ossian? Eh bien! enfant des ténèbres, continue de gémir. Mon oreille, cachée sous ma chevelure blanchie, se penche pour t'écouter! Ombre nocturne, viens dire au barde le nom que tu portais parmi les braves.

Le son approche; il vient, pareil au murmure du ruisseau qui descend entre les arbres, de la cime des rochers, et dont le bruit parvient au chasseur, dans les intervalles où, parmi des nuages d'écume, il sort pour quelques moments de son lit ténébreux. « Lora, dit le chasseur en écoutant du fond de sa chaumière, j'aime le bruit de ton onde; j'aime ton murmure au sein de la vallée pierreuse : je l'aime, quoique souvent il annonce l'orage !... »

Oui, chasseur, on écoute avec plaisir le murmure du Lora dans le calme du soir; mais le son qui parvient à l'oreille d'Ossian a mille fois plus de charmes. Il est doux comme la voix des bardes qui ne sont plus. Il est doux et triste comme le chant de Malvina, lorsqu'elle aperçoit l'ombre d'Oscar.

La soirée est calme, et le vent balance à peine le duvet du

1. Ce poëme raconte en partie comment le barde Ossian se vit ravir en peu de temps sa famille et ses amis. C'est une élégie qui commence par la catastrophe de Tura, et qui finit par l'éloge funèbre des héros de Morven, que le barde espère retrouver un jour au sein des météores, selon la croyance de ces temps héroïques.

chardon solitaire. Elle vient : c'est elle, c'est l'amante de mon Oscar. Tourterelle délaissée, elle vient, pareille à la lune éclairant les montagnes désertes, lorsqu'elle s'avance lentement parmi les nuages, et qu'à travers un léger brouillard elle se montre couverte de pâleur : elle vient, cette belle lumière, pleurer la mort de ses compagnes.

Leur séjour est sombre, leurs traces sont perdues, comme les vestiges des étoiles qui sont tombées du palais d'azur qu'elles occupaient dans le ciel. Oui, Malvina, leur séjour est sombre; et tes pas, conduits par la douleur sur ces collines couronnées de bruyère, n'y trouvent que solitude.

Fille de Toscar, donne-moi ma harpe! Que tes chants embrasent l'âme du barde! Fais-lui secouer le sommeil de la vieillesse! La nuit du vieil âge est obscure et fâcheuse. Elle est obscure, Malvina; mais ton chant est un rayon de lumière. Le son de ta voix est doux comme la harpe des ombres, lorsque, portées sur leurs nuages, elles se laissent voir à l'heure de midi, sur leur brouillard blanchâtre, qui suit en ondulant les détours du fleuve silencieux. Ta voix est douce : accompagne-la des sons de ta harpe. Verse-la dans mon oreille pendant la nuit, ô Malvina, tourterelle délaissée, et les temps écoulés reviendront inonder l'âme du barde de leur lumière lointaine.

Couverts de gloire, nous revenions des champs d'Arda. Nous montions les beaux coursiers de l'étranger, et la richesse de notre butin excitait l'orgueil de nos cœurs. Le soleil couchant, les bocages de la colline, les rayons réfléchis sur Tura, ressemblaient à l'or de l'étranger. Le calme régnait sur le lac, où ses murailles réfléchissaient leur splendeur. Les enfants admiraient la colline où s'élevait Tura. Les vierges de Morven, qui, du sommet des coteaux, observaient notre retour, s'avancèrent à notre rencontre dans un transport de joie qui les rendit plus belles. Nous fûmes salués par leurs voix harmonieuses, soutenues des accords de leurs harpes.

« Quel est, disaient-elles, celui qui s'avance dans l'éclat de son armure, dans la plénitude de sa force? Le coursier de l'étranger paraît fier de lui servir de monture; il rase dédaigneusement la terre, et secoue sa crinière onduleuse. De ses naseaux jaillit la fumée, pareille aux tourbillons azurés qui s'élèvent des toits de Tura. Son col vigoureux ressemble à l'arc des héros, et son œil lance des flammes. Qui gouverne sa

bride éclatante? Quel autre serait-ce que Fingal, chef de Morven ? O Fingal, la gloire qui t'environne est plus resplendissante que les rayons de soleil. Des milliers d'hommes se réjouissent à ta vue; le sourire de la paix réside sur ton front. Tes regards ont la sérénité du lac immobile; ils ressemblent à la rivière de Cona, dans les soirées printanières où ses habitants bondissent au-dessus de ses flots pour saisir les moucherons dans leur vol. Mais ceux de qui le front est calme durant la paix ont été semblables à la tempête dans la chaleur des combats. Étrangers des terres lointaines, vous avez fui devant eux. Rois du Monde, vous avez tremblé en leur présence. Vos guerriers reparaissent dans vos murs sans leurs coursiers, sans leurs armes brillantes. En quel lieu ont-ils laissé leurs armes ? Demandez-le aux enfants des montagnes ; ils pourront vous le dire ! Vos guerriers se taisent de douleur et de honte. Aucun barde n'a célébré leurs noms. Aucune vierge n'accourt au-devant d'eux avec sa harpe. Les vierges de vos contrées se cachent et pleurent, car leurs amants ont cédé leur gloire à Fingal. Oui, vierges des terres lointaines, vos larmes sont justes; vous avez raison de trembler, rois du Monde ! Mais les filles de Morven seront dans la joie; elles salueront leurs amants, les héros de leur patrie, avec le concert des voix et des harpes !... »

Tel fut, dans ce jour d'allégresse, le chant des filles de Morven. La joie qui brillait sur leurs fronts était semblable aux rayons du soleil couchant, réfléchis sur une colline parée de bocages, et la paix de leurs cœurs, semblable au feuillage verdoyant des chênes, lorsqu'il se penche immobile au-dessus des eaux du Lubar.

Vos harpes ne furent point muettes, ô bardes, sur les murs de Tura. Vos voix joyeuses retentirent, et leurs sons frappèrent les échos des vallons lointains. Le chêne embrasé porta sa flamme dans les airs. Le voyageur, que la nuit couvrait de ses ailes noires, aperçut sa lueur, et cette vue le réjouit. Il connaissait la demeure du chef. « Nous passerons la nuit dans les murs d'où part cette clarté, dit-il à ses compagnons; la porte de Fingal est toujours ouverte. Son palais se nomme la *maison de l'étranger*[1]. »

1. Il y a peu d'années que les montagnards d'Écosse avaient encore la

On servit le banquet. Fingal s'étonna que, de la profondeur obscure des bruyères, aucun étranger ne fût venu s'asseoir à sa table.

« Je veux, dit-il, écouter si j'entendrai le pas de quelque voyageur. » Il se lève, il trouve à la porte un vieux barde appuyé sur un tronçon de lance. L'airain ne brille plus sur cette arme émoussée, car son maître a fourni sa carrière belliqueuse. Il a accompli le nombre de ses batailles, et leur bruit est pour jamais apaisé.

Fingal introduisit l'étranger. Nous vîmes ses yeux rougis par les larmes: nous reconnûmes la trace des pleurs le long de ses joues profondément sillonnées. Aux deux côtés de son visage pendait sa chevelure rare, qui se mêlait avec la barbe blanche flottant sur sa poitrine. Il était suivi d'un jeune inconnu, plongé dans l'abattement.

Nous nous levâmes pour leur faire place; nous leur dîmes de prendre part à notre banquet; nous tâchâmes, par notre joie, de bannir leur tristesse. Mais leur tristesse ressemblait au nuage qui repose souvent, le matin, vers le sommet des montagnes, et que le soleil n'a pas la force de disperser.

Enfin le vieillard prit sa harpe, et nous prêtâmes l'oreille à ses accords :

Sitharma, dit-il, était un chef des îles. Son palais s'élevait sur les bords du Gormluba, dont les flots d'azur réfléchissaient ses tours grisâtres. Des montagnes, des bois antiques, l'abritaient contre l'orage. Cinquante fois les chênes avaient épanché leurs feuilles jaunies sur la tête de Sitharma, et autant de fois il avait fait remarquer à ses vassaux la rapidité des jours de l'homme. « Nous nous fanons, disait-il, comme l'herbe des montagnes; nous nous desséchons comme le feuillage des chênes. La vie a quatre saisons qui roulent sans cesse, comme celles de l'année. Les uns meurent dès leur jeunesse, comme un bouton brisé par le vent; d'autres tombent comme la

coutume de regarder, chaque soir, sur la route, s'il arrivait un étranger, avant de fermer la porte de leur demeure. Mais je ne sache pas que cet usage dure encore. L'hospitalité, qui, chez les anciens et chez les barbares, fut une loi naturelle incontestée, n'était plus guère qu'une vertu aux temps des châteaux et des cloîtres du moyen âge; puis elle a disparu peu à peu, avec tant d'autres traditions.

feuille que le chaud du jour a brûlée. Plusieurs, tels que ma bien-aimée, expirent sous l'humide climat de l'automne, et bien peu atteignent, comme moi, l'hiver de la vieillesse! Puisque notre durée est si peu certaine, vivons pour la gloire fugitive que chaque jour peut donner!... »

Sitharma se contentait des chevreuils de ses montagnes. Il ne cherchait point à boire d'autres eaux que celles de son fleuve azuré. Quand les faibles imploraient son assistance, son glaive sortait du fourreau pour les défendre. Les infortunés se rangeaient sous son bouclier et disaient : « Ici nous n'avons rien à craindre! »

Un jour, la discorde sépara deux amis : Duarma voulut la mort de son frère. L'offensé obtint le secours de Sitharma; mais le farouche Duarma fut victorieux. Talmo roula dans son propre sang, et Sitharma, l'ami du faible, sentit sa force épuisée. Duarma vint près des bords du Gormluba. Sitharma avait un fils encore jeune. Au déclin du jour, l'enfant aperçut les étrangers qui traversaient la bruyère : il courut au-devant d'eux, car il avait l'âme de son père. Il aimait la présence de l'étranger, comme une branche verdoyante aime les pluies printanières. Il fut frappé du nuage sombre répandu sur le front de Duarma; mais, lui tendant sa petite main : « Le banquet est servi, lui dit-il; pourquoi ton front serait-il ombragé par la tristesse? » Duarma ne répondit rien; il lève sa lance : l'enfant essaye de fuir : mais hélas! il tombe mortellement frappé sur le seuil paternel. Sa vie s'échappe avec son sang, qui rougit la lance de Duarma.

Sa sœur le voit tomber : elle voit le meurtrier franchir le seuil du palais. Quel parti prendra-t-elle? « Vieux barde, s'écrie-t-elle, ne saurais-tu me servir?... » Une lance à demi rompue soutient le bras desséché du vieux barde. Civa-Dona éperdue se tourne de l'autre côté. Là était une fenêtre, d'où les vierges, ses compagnes, regardaient souvent leurs charmes réfléchis dans l'onde. Elle l'ouvre et se précipite dans le fleuve.

Le barde tremblant va vers la porte avec sa harpe. Il marche, comme le vieux guerrier qui conduit son petit-fils au tombeau. Le sang de Crigal avait rendu le seuil glissant : le barde chancelle et tombe. Duarma lève sa lance pour le frapper; mais Crigal mourant lui crie : « C'est le barde! » Un dogue

accourait en poussant des hurlements ; il reçut dans le flanc un coup mortel.

Cependant le palais est en feu, la lueur de l'incendie éclaire la vallée. A cette lueur, le barde cherche Civa-Dona. Il la trouve suspendue à une branche qui traversait le courant. Tous deux placent Crigal dans sa couche ténébreuse. Elle prend ensuite les habits de son frère, et, accompagnée du vieux barde, elle va implorer secours et vengeance !... Chef de Morven, ces deux infortunés sont devant toi. Accorde ton assistance à la jeune fille et au vieillard !...

Le barde se tait. Civa-Dona se retire avec les vierges de Morven, comme une étoile se cache derrière un nuage, après que son disque vaporeux a faiblement brillé dans la nuit de la tempête. Lorsqu'elle couvrit sa tête du manteau de son frère, nous y reconnûmes l'empreinte sanglante de la lance de Duarma.

Des larmes paraissent dans les yeux de Fingal. Il les essuie avec ses cheveux blancs. Ses héros ne songent plus au banquet. Fresdal s'écrie : « Donnez-moi ma lance !

— Le jour se lève sur les collines, dit Fingal. Nous dirigerons notre course vers les forêts d'Ardven. De là, dix guerriers se rendront aux salles de Duarma, et celui de nos jeunes gens que Civa-Dona aura distingué demeurera près d'elle. »

Nous courons, aussi légers que les ombres qui fuient la présence du jour. Le seul Gara demeure, pour que des ennemis, survenant à l'improviste, ne causent point d'alarme aux filles de Morven.

Veuve de mon Oscar, pourquoi ce sanglot ? Leur habitation est encore celle de la joie. Malvina, sèche donc tes larmes, et accompagne de ta voix ce qui me reste à raconter. Le chant de la douleur, ô Malvina, coule ainsi qu'un fleuve. Il dissout l'âme des braves et l'entraîne dans sa course ténébreuse ; son murmure plaît, malgré sa tristesse.

Ne te souvient-il plus, ô Malvina, de la beauté de l'étrangère, au moment où le soleil parut dans son éclat ? Oui, car tu l'accompagnas jusqu'aux chênes d'Ardven, montée sur ton coursier, et tu chassas avec Fingal. Nous admirâmes les attraits de Civa-Dona, lorsque, semblable à la lune, tu te retiras derrière la montagne. Elle brillait comme brille une étoile

sur la frange d'une nuée. Mais qui eût admiré cette étoile, pendant que la lune se montrait à découvert? Cependant l'étoile de Gormluba était belle.

Les rangs de perles que renfermait la bouche de Civa-Dona étaient d'une blancheur éblouissante, et sa peau délicate, semblable au duvet des collines. Des anneaux entrelacés ornaient son col charmant; ses deux globes d'amour s'élevaient ainsi que deux collines parées de leurs toisons de neige. La plus pure mélodie animait ses accents. L'incarnat des roses pâlissait à côté de ses lèvres; l'écume des fleuves perdrait son éclat à côté de ses blanches mains.

Jeune fille de Gormluba, quelles expressions peindraient ta beauté? Tes sourcils, légèrement dessinés, avaient les reflets de l'ébène; tes joues ressemblaient au fruit du frêne des montagnes, et ta blonde chevelure, au sommet d'une colline où s'arrêtent des nuages d'or, après le coucher du soleil. Tes yeux étincelaient comme les rayons de cet astre, et les grâces de tes formes offraient le modèle de la perfection. Les héros, charmés à ton aspect, firent pour toi les vœux les plus brûlants.

Nous arrivons au palais de Duarma; Duarma s'était enfui : il avait ouï parler de la gloire de Morven. Son père, étendu sur l'herbe, avait le coude appuyé sur une pierre grisâtre et la tête posée sur sa main. Sa barbe blanche traînait dans la poussière; de profonds soupirs soulevaient sa poitrine, et ses tristes yeux étaient rougis par les larmes. Lorsqu'il nous entendit approcher de la tombe de Talmo, il s'écria : « Mon fils, mon fils, est-ce ton ombre que j'entends passer ? » Nous eûmes pitié des chagrins du vieillard, et nous lui laissâmes une partie des dépouilles.

Nous gagnons la demeure de Sitharma. Elle était obscure et déserte ; le renard se levait du sein de ses ruines, et le hibou sommeillait dans les fentes de ses murs brisés. Nous regardâmes si nous verrions la fenêtre par où s'était échappée Civa-Dona. Mais elle était tombée : le fleuve écumeux passait en grondant sur sa ruine. Nous vîmes l'endroit où le seuil avait été empreint du sang de Crigal. Il en était resté dans le creux de la pierre qu'avait usée la multitude des hôtes. Civa-Dona était triste ; mais nous laissâmes Fresdal pour la consoler : c'était lui qui avait obtenu son amour.

Fingal nous attendait encore sur Ardven : le cerf qu'il avait tué composa son banquet. Le sommeil descendit avec l'obscurité. Les ombres nous offrirent dans nos songes leurs images les plus désastreuses. Les harpes de leurs bardes rendaient un son pareil aux chants funéraires ; ils nous parvenaient comme les voix fantastiques qui parcourent les montagnes, en annonçant l'orage. Elles s'arrêtaient sur nos têtes en brouillards obscurs et sans formes; puis le vent, soufflant par bouffées impétueuses, roulait devant lui tous leurs membres; mais elles reparaissaient presque aussitôt, et se penchaient sur nous avec des soupirs lugubres.

Le sommeil de Fingal avait cessé. Trois fois il avait été interrompu par les gémissements des ombres. Il gravit la montagne pour distinguer leurs paroles. De son sommet, il regarde autour de lui. Il voit des colonnes de fumée s'élever jusqu'aux étoiles. Il voit les flammes croiser leurs pointes d'un rouge sombre au-dessus de son palais. Il frappe son bouclier, il s'écrie : « Tura est en feu !... »

Ce cri foudroyant nous éveille tous à la fois ; nous volons, comme l'éclair, sur la bruyère de Colra. Un torrent nous arrête ; chacun le franchit à l'aide de sa lance. Le fils de Rutho chancelle en voulant s'aider de la sienne : « Ne prenez pas garde à moi, nous dit-il ; courez, ô mes amis, et sauvez celle que j'aime ! » Deux fois il lève son front pâle au-dessus des eaux ; mais à la troisième il s'enfonce et meurt.

Nous arrivons devant Tura : mais il était trop tard !... Déjà les flammes cachaient leurs têtes sous les cendres ardentes. Les décombres tombaient par monceaux sur les charbons presque éteints. La porte, consumée à demi, était encore fermée, comme l'avaient laissée les filles de Morven, à l'heure de leur sommeil. Hélas! pourquoi n'en trouvèrent-elles pas le chemin, lorsqu'elles furent éveillées par l'éclat de la bruyère en feu ? Jamais, ô filles des montagnes, la douce voix du matin ne dissipera votre sommeil. La voix d'un amant ne dira plus à aucune d'entre vous : « Éveille-toi, ma bien-aimée !... »

Le dos tourné aux ruines, tristement appuyés sur nos lances, nous déplorons à haute voix notre perte. Nos cent casques et nos cent boucliers, nos cottes de maille, nos glaives flamboyants, nos cent dogues, jeunes compagnons de nos chasses, les rênes ouvragées avec art, qui nous servaient à diriger nos

coursiers, nos bannières, ces météores verts et pourprés qui flottaient dans l'air au jour du combat, tout fut oublié dans ce moment. Personne ne se souvint de tant de richesses enfermées dans Tura. L'explosion de notre douleur fut pour nos cent belles épouses et pour leurs enfants au berceau!

Tendre bocage d'arbres en espérance, qui croissiez dans vos robes de verdure aux rayons favorables, aux douces pluies du printemps, la flamme avait gagné vos cimes touffues, et renversé votre beauté dans la cendre!

Malvina, douce compagne de mes derniers jours, tu pleures, tu ne veux pas qu'on te console, car tous les brillants rayons qui accompagnaient ta course sont éteints. Un tombeau lugubre contient les restes de tes sœurs!

Nous demeurâmes ainsi tout le jour, comme un fleuve enchaîné dans son cours par le souffle d'un vent fatal. L'obscurité allait nous surprendre, si une voix ne nous eût tirés de cette léthargique douleur : c'était la voix de Gara. Nous le cherchâmes dans la tour où il avait sommeillé. Il n'y était pas. Ses cris partaient du fond d'un souterrain. Là, tristement étendu, il s'abandonnait au désespoir.

Parmi des songes agités, le pétillement des flammes était parvenu à son oreille. Il avait cru que l'ennemi s'approchait. Soudain le toit s'écroule avec fracas. Il se figure qu'on a frappé le bouclier du chef. Il s'éveille en sursaut. Une partie de sa chevelure s'est prise dans la poutre sur laquelle il a dormi : il l'y laisse avec sa peau déchirée! Il voit Tura détruit; il ne s'aperçoit pas que son sang coule. Au milieu de son affliction, il oublie sa souffrance. « Vierges chéries, s'écrie-t-il, je ne vous survivrai pas! » Et il tombe expirant sur la bruyère.

Mais, ô Gara, tu ne succombas pas seul au désespoir. Une foule d'autres guerriers achevèrent en peu de temps leurs tristes jours sur leur bruyère sombre et taciturne. Ils se fanèrent comme les feuilles que dévore le souffle ardent de l'été. Ils tombèrent en silence parmi la mousse de la colline. Ainsi que des ombres qui n'ont pas eu leur portion de gloire, ils fuyaient les accents de la joie, ils se retiraient dans leurs cavernes, lorsqu'on faisait retentir les concerts de la victoire.

Ma douleur est grande, ô Malvina! Tu as perdu tes sœurs, belles lumières qui se jouaient sur les montagnes; mais moi,

je survis à la génération des héros. Je les cherche, en étendant mes mains, au bord des ruisseaux silencieux qu'ils aimaient à fréquenter; mais je ne trouve que leurs tombeaux. Hélas! ces tombeaux mêmes seront un jour oubliés. Les enfants des années à venir les chercheront inutilement sur les montagnes.

Je vois le chef des temps futurs debout sur la verte colline où s'élevait Tura. Je vois Cona rouler à ses pieds dans son lit de cailloux; des troupeaux errent le long de ses rives; l'Océan balance au loin ses vagues chargées d'azur; des îles nombreuses lèvent au-dessus de ses vagues leurs têtes verdoyantes, et le matelot saute de joie en avançant vers la côte.

« Ce lieu est beau, dira le chef des temps futurs. Qu'on m'y bâtisse un palais d'où je voie les baleines et les chevreuils! »

On fouille la terre mousseuse, le sol où fut jadis Tura. Des lances à demi brûlées apparaissent; on découvre des fragments de boucliers parmi des amas de cendre. « C'est la tombe des héros, dira le chef; refermez leur étroite demeure!... » Puis appelant le barde à cheveux blancs, il lui demandera de qui cette tombe enferme le souvenir.

Le barde jettera autour de lui des regards attristés; car la vieillesse aura obscurci sa mémoire. Il cherchera ses compagnons et ne verra que leurs sépultures. Peut-être sera-t-il abandonné et seul comme Ossian!... O barde! je suis un arbre isolé sur les monts arides, un arbre que ses compagnons ont quitté l'un après l'autre, et qui, laissant tomber ses rameaux, gémit de la perte de sa gloire!

MALVINA.

Et les sœurs de Malvina n'étaient-elles pas aussi des arbres verdoyants que l'orage a renversés? Hélas! à leurs places, il ne croît point de rejetons. Les filles de Morven ne sont plus, et je pleure sur elles toutes mes larmes. Je les cherche pendant le jour, sans retrouver nulle trace de leurs pas; je ne trouve que leurs tombeaux de gazon, chargés de pierres mousseuses. Éplorée, je les cherche durant la nuit; mais ce sont des astres éteints dans les espaces des cieux! Et moi, je suis comme la pâle étoile du matin, lorsque, d'un air languissant, elle gémit derrière ses compagnes : sa lumière ne tarde pas à s'obscurcir. La chasseresse, se levant sur la bruyère, re-

garde au ciel et ne la voit plus. « Nous aussi, dit-elle à son bien-aimé, nous aussi, nous nous éteindrons un jour ! »

OSSIAN.

Le cœur d'Ossian est plongé dans la nuit de sa douleur, comme le soleil enveloppé d'un épais nuage : aucun de ses rayons ne se fait jour à travers l'obscurité ; le sommet de la montagne n'est point égayé par son sourire. Le ruisseau, chargé de ténèbres, parcourt tristement la vallée silencieuse. Les héros ont caché leur lumière, qui brillait jadis autour de moi comme la splendeur de mes armes.

MALVINA.

Les douces lumières qui entouraient Malvina se sont de même obscurcies. Mon cœur est semblable à l'astre des nuits, lorsque sa clarté s'affaiblit de plus en plus. J'abaisse, à son exemple, mon voile sur mon visage, et je pleure en secret mes sœurs. Non, belles clartés, je ne vous oublierai pas, quoique vous soyez cachées dans l'ombre. Votre souvenir porte avec lui une tristesse pleine de charmes !

OSSIAN.

Je ne vous oublierai pas non plus, vous qui gouverniez la tempête des batailles, et qui reposez maintenant dans votre paisible sommeil. Votre image est encore dans mon souvenir, bien que je ne vous voie plus, comme autrefois, fouler nos bruyères fleuries.

Ici, j'ai vu Fingal, chef des braves ; Oscar et Ryno, ces deux rayons de lumière ; le bel Artho, et la brune chevelure de Dermid. Ici, j'ai vu l'aimable fils de Lutha, et Conchana, cette âme si pure, et le fils de l'intrépide Garo, et Fed, les trois Finans. Ici brilla le casque d'Eth ; ici les boucles brunes de Diaro flottèrent au gré du vent ; ici ondoya comme une bannière la chevelure ardente de Dargo. Ici Trenard croissait comme un chêne ; ici Torman mugissait comme un torrent ; ici Ardan s'avançait avec orgueil, comme un arbre qui lève sa tête verdoyante au-dessus d'un vallon chargé de brouillards. Ici Murno et Sivellan souriaient derrière lui, avec leurs boucliers azurés.

Ici parut Clessamor, illustre par tant de hauts faits ; ici brilla l'acier poli de Fercuth. Ici chanta Carril ; ici des milliers d'hommes écoutèrent la harpe d'Ullin. Ici j'ai vu Moran et l'harmonieux Fithil, Connal aux paroles douces et aux ac-

tions généreuses, Lamdarg avec sa lance sanglante, et Curach, dont le bras tenait lieu d'une armée à l'instant du péril. Où es-tu, Lugar, toi dont la porte n'était jamais fermée? O Fadetha! où est maintenant ta voix, dont les sons se faisaient entendre de si loin? Ronaro, où sont tes boucles dorées? Colda, où sont tes pieds agiles? Lumna, qu'est devenue ta lance belliqueuse?

Que sont devenus Ledan au regard affectueux, Branno à la riche armure, et le bouillant Toscar? Où sont Macruta, Colmar et Comalo, qui, sur le Gormal, donnaient la chasse au sanglier? Où sont Fillan, mon frère chéri, et le terrible Fergus, aux paroles douces comme le miel? Où est Crigal, au casque étincelant, et Dogrena, cet astre qui conduisait les héros sur la plaine? Aldo, qu'as-tu fait de ta beauté? Maroman, où est la force de tes mailles d'azur? Qui me montrera les vestiges de Ducomar, aimé des belles malgré son teint bruni? qui me rendra les traits chéris de Crigal, ce rayon d'amour? Suino, Sorglan et Conloch, ces trois torrents de nos batailles, ont aussi disparu. Le météore du trépas, Conal, a cessé de vivre, ainsi que Gaul, ce tourbillon qui dispersait nos ennemis.

Héros que j'aimai, vous n'êtes plus! Aucun de vous n'est resté pour pleurer sur la tombe d'Ossian. Aucun ami ne placera sur mon corps la pierre funéraire et ne creusera mon étroite demeure sur la bruyère déserte. Oui, tous les héros de Morven sont devenus la proie du trépas; mais leur mémoire a survécu dans l'âme du barde qui fut l'émule de leur gloire!

MALVINA.

Sœurs de ma tendresse, ô vous que j'ai perdues, vous vivrez aussi dans le cœur de Malvina! Mon dernier soupir sera un hymne en votre honneur.

Oui, Évir-Coma, Darthula, Sulmina, votre image est souvent présente à mon âme. Elle ressemble aux pâles rayons du soleil d'automne, glissant sur la bruyère sombre de Lena, quand le météore de la pluie s'avance à leur suite avec toutes ses larmes. Gellama, Moïna, Minona, vous qui avez jadis brillé sur ces collines, Melilcoma, Colma, Annir, avez-vous conservé vos charmes? Êtes-vous encore l'admiration des héros, dans vos nuées légères?

Crimora, Gelchossa, qu'est devenue votre beauté? Desagrena, qu'as-tu fait de ton éclat? Oithona, quels échos redi-

sent tes amoureux accents ? Ta voix était douée d'une mélancolie suave, comme la harpe du barde, quand le chef des guerriers a terminé sa vie.

Et pourquoi vous oublierais-je, Évir-Allin, Clatho, vous les plus belles d'entre les clartés qui brillèrent sur Morven ? La joie est exilée de Selma, depuis que vous vous êtes couchées dans les ténèbres; les chants des vierges ont cessé, et les harpes des bardes sont muettes.

Mais puis-je rappeler toutes mes pertes? Ma voix et mes larmes n'y suffiraient pas. Belles clartés, vous avez laissé votre sœur dans les larmes.... Elle erre délaissée sur les montagnes; elle marche au milieu d'un désert; son visage est pâle comme la face de la lune, lorsqu'à l'approche du jour elle s'évanouit dans les cieux avec son cortége d'étoiles. Sœurs chéries, vous êtes des clartés éteintes, mais votre souvenir n'a point quitté Malvina !

OSSIAN.

Cesse de pleurer, ô Malvina ! L'aspect de ta douleur brise ma vieillesse. De même que la nuit est presque achevée, notre isolement aussi va bientôt finir. Notre vie est semblable au songe de la chasseresse, dans la fente de son rocher : elle croit tomber, du faîte des collines, au milieu des flots où elle mirait ses jeunes attraits. Pareille au cygne des lacs solitaires, tantôt elle nage sur les ondes, tantôt elle disparaît sous leur nappe argentée. Ses cris appellent son bien-aimé, mais en vain ! Elle meurt, et son âme s'envole au sein des nuages. Elle voit sur la terre le beau chasseur qu'elle aimait, gémir à côté de sa tombe. Triste et pleurante, elle l'appelle et lui tend les bras.... Mais soudain ses propres soupirs la réveillent; elle lève la tête, et le songe effrayant est évanoui !

Chasseresse des bois de Cona, notre vie n'a pas plus de réalité. Nos amis se sont éveillés avant nous, et ils nous réveilleront bientôt. Ne les entends-tu point déjà, dans le souffle des brises qui courbent les roseaux, se dire entre eux : « Malvina et Ossian viendront dans peu nous rejoindre? » Oui, Malvina, j'écoute avec ravissement leur voix mystérieuse : elle charme mon oreille, comme le murmure du Lora plaît au voyageur, lorsque, égaré de nuit dans sa route, il arrive au désert : il tourne les yeux vers Selma; mais Selma est caché dans les ténèbres. Il ne voit sur la bruyère d'autre clarté que les mé-

téores de la tempête; il ne peut plus retrouver l'étroit sentier qui serpente au flanc de la montagne, et les cris des ombres s'élèvent autour de lui. Enfin, il entend les vagues du Lora, qui s'échappe en grondant des rocs brisés qui obstruent son lit. La joie renaît dans son cœur : « Je suis, dit-il, dans le voisinage de Selma ! »

Telle est la vie du vieil Ossian, lorsqu'une voix, perçant les nuages, lui promet que bientôt il rejoindra ses pères. Alors, ô Malvina, ne reverrons-nous pas les amis que nous pleurons? Leur glorieux entretien ravivera le souvenir de nos exploits ! Mais les traits de la douleur atteindront-ils encore les habitants des nuages ? Verrai-je Oscar toujours défiguré par sa mortelle blessure? Malvina y pleurera-t-elle encore sur le tombeau de son bien-aimé ? Évir-Allin y sera-t-elle arrachée des bras de son époux? Les palais aériens seront-ils un jour, comme Tura, la proie d'un incendie? La mort a-t-elle accès dans le pays des âmes?

Non, Malvina, la lumière qui éclairera nos plaisirs ne sera pas obscurcie. Notre joie ne pâlira plus comme la lune à son couchant. Nos amis n'abandonneront plus leur séjour azuré, comme des étoiles qui filent et s'évanouissent dans l'espace. Ils nous accompagneront toujours dans nos courses errantes sur le flanc des nuages, et, reflétant sur nous ses doux rayons, ils nous berceront. Cesse de pleurer, fille de Toscar ! console-toi, ô Malvina, tourterelle solitaire !... Ici-bas, les jours tristes sont passagers, comme les heures de joie !

FIN.

VOCABULAIRE

DES

PRINCIPAUX NOMS GAÉLIQUES

D'HOMMES, DE LIEUX, ETC.,

QUI FIGURENT DANS LES POËMES D'OSSIAN.

Albion ou Albin, *haute terre*, ancien nom de la Grande-Bretagne.
Alcletha ou Ald-Clatha, *beauté sur son déclin.*
Alnecma, ancien nom du *Connaught*, partie de l'Irlande.
Alona ou Aluine, *parfaitement belle.*
Althos ou Ailthos, *beauté parfaite.*
Ardan, *orgueil.*
Armin, *héros.*
Atha, *rivière basse*, ancien nom d'un fleuve et d'une province du *Connaught.*

Balclutha, *ville du Clutha*, aujourd'hui *Clyde* ou *Clyd*, rivière d'*Écosse.*
Balva, *ruisseau silencieux.*
Berrathon, *promontoire au milieu des flots*, ancien nom d'une presqu'île de la *Scandinavie.*
Berthin, *guide nocturne*, nom d'une étoile.
Bolga, ancien nom de la partie méridionale de l'*Irlande*, où les *Firbolgs* vinrent s'établir. Voy. *Firbolgs.*
Borbar-Duthul, *fier guerrier aux yeux noirs.*
Bosmina, *main douce*, fille de *Fingal* et de *Clatho.*
Branno ou Bran, *torrent de la montagne.*

Cael, *étranger*, nom des Gaulois qui vinrent s'établir en *Écosse* et de là en *Irlande.*

Caïrbar, *homme fort.*
Calchossa, *qui a des pieds agiles.*
Calmar ou Cal-mer, *homme robuste.*
Carmona, *baie entourée de collines noires.*
Carmor ou Cear-mor, *homme grand et noir.*
Carmora, *grande montagne pleine de rochers.*
Carron ou Carun, *rivière serpentante*, nom que conserve encore une rivière d'*Écosse* qui se joint au *Forth.*
Carthon, *murmure des vagues.*
Curul, *qui a des yeux noirs.*
Cathlava, *bataille de Lava.*
Cathlin, *rayon des flots*, nom d'une étoile.
Cathmin, *calme dans la bataille.*
Cathmor, *grand dans les combats.*
Cathul, *œil de la bataille.*
Cathula, *œil de la bataille.*
Caumathon ou Ceau-maton, *tête de l'ours*, nom d'une étoile.
Clessamor, *grandes actions.*
Cloncath, *rayon réfléchi.*
Clonmal, *sourcil recourbé.*
Cloura, *champ tortueux*, ancien nom d'une petite province du *Connaught.*
Clunar ou Cluaner, *homme de combat.*
Clungalo, *genou blanc*, femme de *Conmor* et mère de *Sulmalla.*
Clutha ou Cluath, *serpentant*, ancien nom du *Clyde* ou de la *Clyd.* Cette rivière prend sa source au midi de la province de *Clydodail*, passe à *Glaskow*, et se jette dans la mer au nord.
Colamon, *fleuve étroit.*
Colculla, *regard vif et intrépide.*
Colderna, *rayon oblique et perçant*, nom d'une étoile.
Colgac, *qui regarde fièrement.*
Colgar, *guerrier au regard superbe.*
Colma, *qui a de beaux cheveux.*
Colmal ou Caol-mhal, *femme qui a de petits sourcils.*
Colna-Dona, l'*amour des héros.*
Comala, *fille au beau front.*
Comhal, *front aimable.*
Concathlin, *doux rayon des flots*, nom d'une étoile.
Conlama, *douce main.*
Conloch, *héros doux et beau.*
Conmor, *doux et grand.*
Cormul, *yeux bleus*, nom d'un héros *irlandais.* Il y avait un rocher de ce nom dans l'*Ultonie* ou l'*Ulster.*
Craca, ancien nom d'une île de *Shetland.*
Crimora, *cœur généreux.*
Cromaglas, *courbé et basané.*
Cromar, *expert en navigation.*

Cromla ou Crom-leach signifiait, chez les *druides*, un lieu consacré au culte divin. C'est l'ancien nom d'une montagne de l'*Ulster*.
Crona, *murmurant*, ancien nom d'une petite rivière qui se déchargeait dans le *Carron*, aux environs de *Stirling*.
Crugal ou Cruthgeal, *qui a un beau teint*.
Cuchullin, *voix d'Ullin*. Voy. *Ullin*.
Culallin, *belle chevelure*.
Culmin, *qui a des cheveux doux au toucher*.
Curach ou Curaoch, *rage de la bataille*.
Cuthona, *son lugubre des vagues*.

Dalrutho ou Dalruath, *plaine sablonneuse*.
Dardulena, *forêt de Lena*. Voy. *Lena*.
Dargo, *qui a la chevelure ardente*.
Darthula, *femme qui a de beaux yeux*.
Degrana ou Deo-ghrena, *rayon du soleil*.
Desagrena, l'*éclat d'un rayon du soleil*.
Dora ou Doira, nom d'une montagne près du palais des rois d'*Irlande*.
Drumanar, Drumardo, } *haut sommet*.
Ducomar ou Dubh-Comar, *homme noir et bien fait*.
Dumarunno, *noir et intrépide*.
Dunlora, *colline des torrents bruyants*.
Dunratho, *colline qui a une plaine sur son sommet*.
Dusronnal, nom d'un des chevaux de *Cuchullin*.
Duthcaron, *homme brun*.
Duthona, l'*île des eaux ténébreuses*.
Duthula, *eau noire et rapide*, ancien nom d'une rivière du *Connaught*.
Duvranna, *noir torrent de la montagne*. C'est probablement l'ancien nom du *Dowern*, qui se jette dans la mer à *Banf*.

Érin, ancien nom de l'*Irlande*, composé de deux mots, *ear*, ouest, et *in*, île, *île d'ouest*.
Erses, ancien nom des *Irlandais*.
Évir-Coma, *beauté douce et majestueuse*.

Ferchios, *conquérant*.
Fergus ou Fearguth, l'*homme de la parole*, ou le *commandant d'une armée*.
Fiona, *belle femme*.
Firbolgs, *gens de trait*, nom des Belges de la Grande-Bretagne qui vinrent s'établir en *Irlande*.
Fithil, *barde inférieur*.
Flathal, *beauté céleste*.
Fovar-Gormo, la *pointe bleue de l'acier*.

Gelchossa, *qui a les jambes blanches.*
Glentivar, *vallon solitaire.*
Golbun ou Golb-bhean, *montagne penchée.*
Gorban, *chien blanc.*

Hidalla, *héros aux regards farouches.*

Icroma, *île serpentante* ou *à angles.*
Inisfail, ancien nom de l'*Irlande. L'île des Fails.* Fails ou Falans, nom d'une des premières colonies qui peuplèrent cette île.
Inisgal, *île des Étrangers.*
Inishuna, *île verte*, ancien nom de la partie méridionale de la Grande-Bretagne qui est vis-à-vis l'Irlande.
Inistona, l'*île des vagues.* C'était le nom d'une île de la *Scandinavie*, qui avait un roi particulier, mais dépendant du roi *Loclin.* Voy. *Loclin.*
Inistore, l'*île des Baleines.*

Kinfena ou Cean-Feana, le *chef du peuple.*

Lamdarg, *main sanglante.*
Lamor, *main redoutable.*
Lanul, *qui a des yeux à fleur de tête.*
Lara, nom d'une rivière du *Connaught.*
Larthon, *vagues de l'Océan.* C'est le nom du chef de la colonie des *Belges* qui s'établit la première en Irlande.
Lego, *lac des maladies.* C'est l'ancien nom d'un lac du *Connaught*, dans lequel se déchargeait la rivière de *Lora.*
Loklin ou Loclin. C'était le nom gaélique de la *Scandinavie* en général, et en particulier du *Jutland.*
Lona, *plaine marécageuse.*
Lora, *bruyant*, petite rivière qui coulait aux environs de *Selma*, palais de *Fingal.*
Lotha, ancien nom d'une des grandes rivières du nord de l'*Écosse*, et probablement du *Lochi.*
Lubar, *rivière de l'Ulster.*
Lumon, *colline penchée.*
Lutha, *onde rapide*, ancien nom d'un fleuve et d'une vallée de *Morven*, Voy. *Morven.*

Malmor, *grande colline.*
Malthos, *lent à parler.*
Malvina, *visage doux et agréable.*
Moïna, *femme d'humeur douce.*
Moma, ancien nom d'une province du *Connaught*, fameuse autrefois par la résidence du chef des *druides.*

Moran, *plusieurs*, c'est-à-dire qui seul vaut un grand nombre de guerriers.
Morannal ou Morannail, *qui a beaucoup d'haleine.*
Morar, *homme grand.*
Morlath, *grand dans un jour de bataille.*
Morna, *aimée de tout le monde.*
Moruth, *large courant d'eau.*
Morven, *chaîne de hautes montagnes*, ancien nom de la partie de l'Écosse qui est sur les bords de la mer au nord-ouest.

Narmor ou Neartmort, *grande force*
Nathos, *jeune homme.*

Ogal, *petit Gaul.*
Oïchoma, *fille douce.*
Oilamin, *vierge aux mains douces.*

Rathcol, *plaine couverte de bois.*
Reldurath, *étoiles du crépuscule.*
Rinama, *roi des plaines.*
Ronan, *à travers les eaux.*
Roscana, *beau maintien.*
Roscrana, *rayon du soleil levant*, femme de *Fingal* et mère d'*Ossian.*
Rosgala, *beau maintien.*
Rothmar, *bruit de la mer avant la tempête.*

Salgar ou Sealgar, *chasseur.*
Salma, *apparition.*
Selama, *belle vue*, nom de beaucoup d'habitations.
Selma, nom dérivé de *Selama.* C'était le palais de *Fingal*, roi de *Morven.*
Senar, *le vieillard.*
Sifadda, *qui marche à grands pas*, nom d'un des chevaux de *Cuchullin.*
Silmora, *grande colline*, nom d'un montagne du *Connaught.*
Sithalin, *bel homme.*
Sliruth, *colline à fleuves.*
Slisama, nom composé de deux mots, *slis*, doux au toucher, et *seamha*, sein.
Son-mor, *homme grand et gracieux.*
Sorglan, *ouvert et généreux.*
Strumon, *ruisseau de la colline*, ancien nom d'une province d'Écosse.
Strumor, *torrent rugissant.*
Strutha, *rivière qui se divise en plusieurs ruisseaux.*
Sulallin, *beaux yeux.*
Sulingorna, *yeux bleus.*
Sulinroda, *qui distingue les chemins.*
Sulmalla, *roulant doucement les yeux.*

Sulmath, *homme qui a la vue bonne.*
Suloïcha, *qui voit bien pendant la nuit.*

Tangorma, l'*île des vagues azurées.*
Temora ou Ti-mor-rath, *maison du bonheur*, nom du palais des anciens rois d'Irlande.
Tlamin, *douce et tendre.*
Togorma, l'*île des vagues bleues*, ancien nom de l'une des Hébrides.
Tonthena, *météores des vagues*, nom d'une étoile.
Torman, *tonnerre.*
Trenmor, *grand et puissant.*
Tromathon, *vague pesante et bruyante.*
Tura, *forteresse de l'Ulster.*
Turlathon, *large tronc d'arbre.*
Turlethan, *large tour.*
Turloch, *qui porte un carquois.*

Ulérin, *qui conduit en Érin*, nom d'une étoile.
Ulfadda, *longue barbe.*
Ullin, ancien nom de l'*Ultonic* ou de l'*Ulster*, partie de l'Irlande.
Uloïcha, *guide nocturne.*
Uloïcho, *feu de la colline*, nom d'une étoile.

Vinvela ou Vin-veul, *femme qui a une voix mélodieuse.*

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

ÉTUDE CRITIQUE SUR OSSIAN 1

Fingal 1
Comala 64
La guerre de Caros 71
La guerre d'Inistona 78
La bataille de Lora 84
Comlath et Cuthona 92
La délivrance de Carrictura 97
Les chants de Selma 112
Calthon et Colmal 120
Lathmon 128
L'enlèvement d'Oithona 138
La guerre de Croma 144
Nina de Berrathon 149
Les plaintes de Minvane 160
Scène d'une nuit d'octobre dans le nord de l'Écosse 162
Carthon 167
La mort de Cuchullin 180
Darthula 189
Le combat d'Oscar et de Dermid 203
Cathlin de Clutha 206
Sulmalla 212
Cruthloda 217
Oïna-Morul 231
Colna-Dona 235
La guerre de Temora 239
La mort de Gaul, fils de Morni 317

Pages.
Dermid 332
Cathula 344
Manos 360
Duthona 370
Finan et Lorma 381
Crathal 393
Dargo, fils de Druivel 399
Colmul, fils de Dargo 410
Cathluina 423
Dargo 431
Cathlava 444
La mort d'Artho 454
L'incendie de Tura 458
Vocabulaire des principaux noms gaéliques d'hommes, de lieux, etc., qui figurent dans les poëmes d'Ossian 473

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

dy

$\frac{1}{3}$